

Un siècle d'études sud-est européennes en Roumanie  
Bilan historiographique

---

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

---

7

Collection dirigée par

ANDREI PIPPIDI et ANDREI TIMOTIN

ACADÉMIE ROUMAINE

---

INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

**Un siècle d'études sud-est européennes  
en Roumanie. Bilan historiographique**

Volume édité par

ANDREI TIMOTIN

MUZEUL BRĂILEI  
„CAROL I”



EDITURA ISTROS

---

BRĂILA, 2019

**Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României**

Un siècle d'études sud-est européennes en Roumanie. Bilan historiographique / éditeur Timotin, Andrei – Brăila : Editura Istros a Muzeului Brăilei „Carol I”  
ISBN

## AVANT-PROPOS

Il n'y a pas beaucoup de disciplines où la contribution de la science roumaine soit si profonde et la tradition qu'elle a engendrée si durable que l'étude du Sud-Est européen. Promue, définie et illustrée par N. Iorga dans de nombreux travaux et dans l'institut et la revue (*Bulletin pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, devenu ensuite la *Revue historique du Sud-Est européen*) qu'il a fondés à Bucarest en 1914, en collaboration avec Vasile Pârvan et Gh. Murgoci, l'étude comparée du passé des peuples de la région a été reprise et développée dans l'institut et la revue (*Balcania*) fondés en 1937 par Victor Papacostea, avant que les deux instituts ne soient supprimés par le régime communiste en 1948. Quinze ans après, dans le contexte d'un regain d'intérêt pour la région au niveau international, un nouvel Institut d'études sud-est européennes, en tant que successeur légitime de ces deux instituts, une nouvelle revue (*Revue des études sud-est européennes*) et une Association internationale d'études du Sud-Est européen (AIESEE) sont fondés à Bucarest ; sous son égide, des congrès et des colloques internationaux sont organisés périodiquement, en renouant ainsi avec la tradition d'une coopération au niveau régional et international qui existait déjà avant la guerre sous des formes moins institutionnalisées. Il serait tout simplement impossible d'envisager cette coopération et le progrès scientifique significatif accumulé depuis un siècle dans ce domaine de recherches sans la contribution décisive des savants roumains : ceux réunis autour de N. Iorga et V. Papacostea avant la guerre et ensuite ceux qui ont fait la gloire de l'institut dirigé par Mihai Berza aux années 60 et 70 du siècle dernier (une partie d'entre eux étant d'ailleurs les mêmes).

Après un siècle où l'évolution et la pression des contextes politiques ont marqué durement les recherches sud-est européennes développées en Roumanie, qui ont passé inévitablement par des hauts et des bas, il nous a semblé opportun de dresser un bilan ; un bilan dont l'objectif était moins de célébrer ce prestigieux héritage, mais plutôt d'identifier ses lignes directrices, de recenser quelques-uns de ses résultats principaux, de discerner les éléments de continuité et de discontinuité d'une génération à l'autre, d'en chercher les raisons, de prospecter, enfin, les tâches à assumer dans l'avenir. Telles étaient les intentions du deuxième colloque annuel de l'Institut d'études sud-est européennes, qui a eu lieu les 15 et 16 octobre 2018 à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, et dont ce volume est issu.

Le volume s'ouvre par la contribution d'Oliver Jens Schmitt, *100 ans de recherches sud-est européennes en Roumanie*, qui a fait l'objet de la conférence inaugurale du colloque. Le bilan dressé par le savant autrichien, avec tous les avantages qui peuvent découler de la fraîcheur d'un regard extérieur, doublé d'une profonde connaissance de l'histoire de la région depuis le Moyen Âge jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, représente un essai de fixer les thèmes privilégiés et les méthodes spécifiques de la recherche roumaine, lesquels l'individualisent dans le cadre des études sud-est européennes au niveau international. Dix-neuf autres textes, rédigés, à deux exceptions, par des membres ou d'anciens membres de l'Institut, brossent des tableaux historiographiques particuliers, en couvrant la plupart des domaines illustrés par les recherches sud-est européennes développées en Roumanie depuis 1914 jusqu'à présent : l'épigraphie antique, les études byzantines et leurs rapports avec l'étude du Sud-Est européen, l'histoire des croisades et de la mer Noire, la culture slave médiévale, l'Empire ottoman et ses rapports avec les États tributaires du nord du Danube, l'hellénisme moderne dans les Balkans et la postérité du droit byzantin dans les Pays roumains, les guerres balkaniques, le folklore comparé sud-est européen, la contribution de la sociologie et de l'archéologie à la connaissance des sociétés sud-est européennes anciennes et contemporaines.

Certains articles traitent plus particulièrement d'une certaine personnalité de cette tradition et de sa contribution à l'un de ces domaines : N. Iorga et ses recherches sur l'Orient latin (A. Pippidi) et sur la mer Noire (O. Cristea), l'édition des inscriptions antiques d'Istros par Dionisie M. Pippidi (A. Robu), les recherches sur les rapports de l'Empire ottoman avec les Pays roumains de Ion Matei et les éditions de documents ottomans concernant l'histoire roumaine réalisées par Mustafa A. Mehmet (V. Panaite), l'étude des avatars du droit byzantin en Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle par Valentin Al. Georgescu (E. Popescu-Mihuț), les recherches pionnières, au XIX<sup>e</sup> siècle, sur l'historiographie grecque dans les Principautés roumaines de Constantin Erbiceanu (M. Țipău), la diaspora grecque dans les Pays roumains dans l'œuvre de l'helléniste Cornelia Papacostea-Danielopolu (Ș. Petrescu) et l'œuvre sociologique et ethnologique de Paul H. Stahl avant son départ pour Paris à la fin des années 60 (S. Șerban).

Il reviendra aux lecteurs de ce volume d'apprécier si et à quel point il a tenu ses promesses, mais ce retour sur la tradition a peut-être déjà fait la preuve de ses effets bénéfiques par les recherches mêmes qu'il a entraînées, par le commerce prolongé avec les travaux des prédécesseurs, par la méditation de leurs idées et de leurs lectures, quand ce n'était pas aussi le souvenir précieux d'un temps partagé. Rien n'est plus propice, en effet, à la gestation des idées que la proximité soutenue avec le ferment d'une tradition exemplaire, et en cela le présent volume aura sans doute déjà atteint un de ses objectifs.

Toujours bienvenue, une telle expérience l'est encore plus dans un temps où nos études – et les recherches dans les sciences humaines, en général – passent par des transformations dont on n'entrevoit pas encore le dénouement, mais dont on ressent déjà les conséquences. On parle, et ce déjà depuis une trentaine d'années, d'une période de crise, voire de déclin des études sud-est européennes au niveau international, et si des désaccords subsistent sur les causes profondes du phénomène, le diagnostic général semble faire l'unanimité. Il n'est pas le lieu ici d'aborder cette question, mais on se contentera de remarquer que pour un historien les notions de « crise » et de « déclin » sont des notions relatives, spatialement et temporellement. Une maison d'édition prestigieuse comme Brill lançait, il y a une dizaine d'années, une collection d'études balkaniques – qui vient de franchir le seuil de 25 volumes – précisément pour « meet a growing international interest in Balkan studies » ; une série d'atlas historiques de la région y a été ajoutée par la suite. Ce n'est pas un cas isolé. Routledge a depuis un certain temps une collection dédiée aux « Southeast European Studies », alors qu'à l'EHESS (Paris) un centre prolifique d'études byzantines fait une place importante dans ses publications aux travaux relatifs au Sud-Est européen. À Vienne, dans un pays avec une ancienne et riche tradition scientifique dans ce domaine, un institut d'études balkaniques a été fondé il y a deux ans auprès de l'Académie autrichienne des sciences, avec un programme de recherches ambitieux et novateur. À son tour, notre Institut a lancé l'année dernière une nouvelle série de publications, arrivée déjà, avec ce volume, à son septième tome. Enfin, le XII<sup>e</sup> Congrès international d'études sud-est européennes qui aura lieu très prochainement à Bucarest témoigne, avec ses 35 sessions et plus de 400 participants, d'un intérêt pour la région qui n'a pas l'air d'être agonisant. Dans ce cadre, aux thématiques traditionnelles s'ajoutent des thèmes de recherche nouveaux réunissant des chercheurs venant de différents pays, qui s'imposent désormais à l'attention des spécialistes.

L'idée d'un bilan historiographique des études roumaines sur le Sud-Est européen ne procède nullement d'un penchant passéiste stérile ou d'un goût douteux pour les célébrations anniversaires, mais justement de la conviction que ce sont bien la richesse et la portée d'une tradition telle que celle des études sud-est européennes développées en Roumanie depuis plus d'un siècle qui nous astreint à perpétuer et à enrichir cet héritage. C'est le sens que nous avons voulu assigner à ce retour à l'œuvre et à l'exemple de nos devanciers.

*Andrei Timotin*



## ABRÉVIATIONS

- AARMSI = Analele Academiei Române. Memoriile secțiunii istorice (Bucarest)  
AG = Arhiva genealogică (Iași)  
AIIAI = Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie « A.D. Xenopol » din Iași  
AIINC = Anuarul Institutului de Istorie națională din Cluj (Cluj)  
AIIX = Anuarul Institutului de Istorie « A.D. Xenopol » (Iași)  
AIR = Arhiva istorică a României (Bucarest)  
AP = Analele Putnei (Monastère de Putna)  
ArhB = Arhivele Basarabiei (Chișinău)  
ASPh = Archiv für slavische Philologie (Berlin)  
ASRL = Analele Societății de limba română (Zrenjanin)  
AT = Ars Transsilvaniae (Cluj-Napoca)  
BAR = Biblioteca Academiei Române (Bucarest)  
BBR = Buletinul Bibliotecii Române (Freiburg am Breisgau)  
BIEESO = Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale (Bucarest)  
BISSEE = Buletinul Institutului de studii sud-est europene (Bucarest)  
BMI = Buletinul monumentelor istorice (Bucarest)  
BOR = Biserica Ortodoxă Română (Bucarest)  
BSHAR = Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine (Bucarest)  
BSI = Byzantinoslavica (Prague)  
BSt = Balkan Studies (Thessalonique)  
CBalk = Cahiers balkaniques (Paris)  
CI = Cercetări istorice (Iași)  
CL = Cercetări literare (Bucarest)  
CMR = Cahiers du monde russe (Paris)  
CvL = Convorbiri literare (Iași)  
Dacia = Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne (Bucarest)  
DRH. A = Documenta Romaniae Historica. Seria A : Moldova  
DRH. B = Documenta Romaniae Historica. Seria B : Țara Românească  
EB = Études balkaniques (Sofia)  
EBPB = Études byzantines et post-byzantines (Bucarest)  
EtR = Études roumaines (Paris)  
GB = Glasul Bisericii (Bucarest)  
JÖB = Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik (Vienne)  
LL = Limbă și literatură (Bucarest)

LR = Limba română (Bucarest)  
 MB = Mitropolia Banatului (Timișoara)  
 MEMSCEE = Medieval and Early Modern Studies for Central and Eastern Europe (Iași)  
 MO = Mitropolia Olteniei (Craiova)  
 PBg = Paleobulgarica (Sofia)  
 POF = Prilozi za orientalnu Filologiju (Sarajevo)  
 RA = Revista arhivelor (Bucarest)  
 RCr = Revista critică (Bucarest)  
 REB = Revue des études byzantines (Paris)  
 REF = Revista de etnografie și folclor (Bucarest)  
 REG = Revue des études grecques (Paris)  
 RER = Revue des études roumaines (Paris ; Paris-Iași)  
 RES = Revue des études slaves (Paris)  
 RESEE = Revue des études sud-est européennes (Bucarest)  
 RHID = Recherches sur l'Histoire des institutions et du droit (Bucarest)  
 RHSEE = Revue historique du Sud-Est européen (Bucarest)  
 RI = Revista istorică (Bucarest)  
 RIEB = Revue internationale des études balkaniques (Belgrade)  
 RIR = Revista istorică română (Bucarest)  
 RITL = Revista de istorie și teorie literară (Bucarest)  
 RRH = Revue roumaine d'histoire (Bucarest)  
 RRL = Revue roumaine de linguistique (Bucarest)  
 Rsl = Romanoslavica (Bucarest)  
 RSlav = Ricerche slavistiche (Rome)  
 SAO = Studia et acta orientalia (Bucarest)  
 SB = Studia bibliologica (Bucarest)  
 SCB = Studii și cercetări de bibliologie (Bucarest)  
 SCIA = Studii și cercetări de istoria artei (Bucarest)  
 SCIV = Studii și cercetări de istorie veche (Bucarest)  
 SCIVA = Studii și cercetări de istorie veche și arheologie (Bucarest)  
 SCL = Studii și cercetări lingvistice (Bucarest)  
 SEER = The Slavonic and East European Review (Londres)  
 SMIM = Studii și materiale de istorie medie (Bucarest)  
 SF = Südost-Forschungen (Munich ; Regensburg)  
 SRIR = Studii și referate privind istoria României (Bucarest)  
 StSl = Studi slavistici (Florence)  
 Studii = Studii. Revistă de istorie (Bucarest)  
 SUBBH = Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia (Cluj-Napoca)  
 StV = Studi veneziani (Venise)  
 TrR = Transylvanian Review (Cluj-Napoca)  
 АрхП = Археографски прилози (Belgrade)

- ГФФНС = Годишњак Филозофског Факултета у Новом Саду (Novi Sad)  
ГСУД = Гласник српскога ученог друштва (Belgrade)  
ХЗ = Хиландарски зборник (Belgrade)  
ИНИГ = Институт за национална историја. Гласник (Skoplje)  
МГ = Мешовита грађа (Belgrade)  
ПКЛИФ = Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор (Belgrade)  
СКМ = Старине Косова и Метохије (Priština)  
ССА = Стари српски архив (Belgrade–Banja Luka–Sarajevo–Čačak)  
ЗЛУ = Зборник за ликовне уметности (Belgrade)  
ЗМСЛУ = Зборник матице српске за ликовне уметности (Novi Sad)  
ЗРВИ = Зборник радова византолошког института (Belgrade)



## 100 ANS DE RECHERCHES SUD-EST EUROPÉENNES EN ROUMANIE

*Oliver J. Schmitt*

La célébration d'un siècle de recherches sud-est européennes en Roumanie : c'est le thème de la présente conférence. Les organisateurs ont confié la tâche difficile d'une conférence introductive à un historien du Sud-Est européen venant de l'extérieur. Ce choix a l'avantage que certaines choses se voient de manière plus claire de loin, mais aussi le désavantage que la familiarité avec l'évolution de l'histoire des institutions, transmise souvent par voie orale, peut être moins acquise qu'il ne serait nécessaire du point de vue de l'histoire de la science.

L'histoire de la science peut se concentrer sur trois approches essentielles : les institutions, les personnes, les idées. En ce qui a trait aux institutions et aux divers chercheurs, les spécialistes en parleront mieux que l'auteur de la présente conférence. Par ailleurs, Paul Michelson a proposé il y a quinze ans, dans la *Revue des études sud-est européennes*, une excellente interprétation du point de vue de quelqu'un venant de l'extérieur. Les différentes étapes de l'institutionnalisation sont connues<sup>1</sup> :

— avant 1914, l'initiative privée de Nicolae Iorga, qui a été froidement reçue par le roi Charles I<sup>er</sup> ;

— dans l'entre-deux-guerres, la double institutionnalisation, due en même temps à Iorga et à une génération plus jeune, sous la direction de Victor Papacostea ;

— la destruction de ces structures par la dictature stalinienne ;

— la refondation de l'institut et de ses publications au début des années 1960.

Il est on ne peut plus clair que tout cela reflète la politique intérieure et étrangère de la Roumanie et nous ne le mentionnons ici que pour rappeler brièvement le cadre institutionnel.

---

<sup>1</sup> P. Michelson, « Southeast European Studies in Romania, 1913-1938, 1963-2003 », RESEE 41, 2003, p. 7-19. Voir aussi, très récemment, A. Pippidi, « Impactul unui institut românesc în perspectivă națională și internațională », dans A. Timotin (éd.), *Dinamici sociale și transferuri culturale în Sud-Estul european (secolele al XVI-lea – al XIX-lea)*, Bucarest, 2019, p. 9-35.

Le but de ma conférence est d'observer, d'une perspective extérieure, la manière dont on peut caractériser, par rapport aux recherches internationales, les recherches sud-est européennes de Roumanie concernant le choix des thèmes, des concepts théoriques et des méthodes et à quel point ces recherches ont développé un profil tout à fait particulier et spécifique. Ce profil – encore mieux dessiné aujourd'hui qu'il y a quelques décennies – sera la thèse et le fil rouge de cet exposé. Il s'agit donc des idées fondamentales de la recherche roumaine.

Mes réflexions s'appuient sur des lectures et des conversations : la lecture des revues importantes, notamment des revues insuffisamment connues à l'étranger et pourtant si brillantes : *Balcania* et *Revue des études sud-est européennes* (RESEE), un vrai phare des études sud-est européennes de Roumanie ; s'y ajoutent plusieurs monographies et éditions et beaucoup de rencontres personnelles les dix dernières années avec de nombreux érudits ici présents, mais aussi avec des personnalités qui ne sont plus parmi nous. C'est grâce à ces dialogues que j'ai appris à avoir un regard différent sur les textes mentionnés, à mieux comprendre les conditions de leur parution et à prendre en compte cette dimension de l'histoire de la science transmise par voie orale, si importante dans le cas roumain.

J'aimerais commencer mon exposé par un regard sur la conception roumaine relative à l'Europe du Sud-Est. Sur ce point, j'avancerais la thèse que l'approche roumaine est similaire, à certains égards, à la recherche allemande et autrichienne, mais non pas à celle occidentale et nord-américaine, ni aux recherches sur les Balkans des pays balkaniques eux-mêmes.

La Roumanie a une étrange relation de semi-familiarité avec le concept d'espace sud-est européen. Ses chercheurs ont apporté une contribution essentielle à l'élaboration de ce concept, qui peut être compris comme histoire roumaine étendue, voire plus que cela. Les éléments paléo-balkanique et balkanique-roman ont acquis un rôle important, ce qui mène à une perspective historique qui commence par l'Antiquité ainsi qu'à une attention particulière prêtée à l'héritage impérial.

À la recherche de la particularité, nous trouvons une autre analogie avec les recherches sud-est européennes de l'entre-deux-guerres réalisées en Allemagne – notamment à Munich – qui, au début, considéraient le Sud-Est de l'Europe comme une extension de leur propre histoire, posant l'accent sur les communautés de langue allemande de l'ancien royaume de la Couronne de Saint Étienne. La manière autrichienne de regarder les choses avant 1914 était, certes, différente : au fond, les Allemands répandus de la Bucovine au Banat étaient ses propres citoyens que l'on ne pouvait pas externaliser dans une construction spatiale comme l'Europe du Sud-Est ; ce n'est qu'après 1918 que s'est installée, à Vienne et à Graz, une distance mentale envers les anciens citoyens de l'État autrichien, lesquels, on pourrait dire, ont été externalisés et laissés sous la responsabilité de l'Allemagne. Après 1918, le Sud-Est européen est devenu plus

vaste du point de vue de Vienne : avant 1914, cette région comprenait les Balkans en dehors de la Monarchie, alors qu'après 1918, elle comprenait les Balkans et d'anciens territoires impériaux.

Dans les deux cas, roumain et allemand, cette approche a mené à des espaces d'intérêt scientifique spécifiques : dans la vision roumaine, le Sud-Est européen s'étend au sud du Danube, en d'autres termes la Bulgarie, la Thrace, le nord de la Grèce, la Macédoine et le sud de l'Albanie attirent plus particulièrement l'attention car, par la migration, la langue, l'Église, l'éducation et les relations commerciales, ces territoires étaient plus étroitement liés aux Principautés roumaines que l'ouest des Balkans. Le regard de la recherche allemande s'est longtemps dirigé vers le long du Danube et s'est arrêté là où la recherche roumaine devenait forte : dans les années 1930 que le Sud-Est européen était dans la recherche allemande (mais pas dans la recherche autrichienne) en premier lieu panonique ; une autre tendance, minoritaire certes à cette époque, de la recherche comprenait les territoires du sud du Danube, ce qui s'observe déjà dans son nom : *Balkanforschung*, « recherches balkaniques ». Cette recherche est apparue à Vienne où, avant 1914, les Balkans étaient considérés, tout comme à Bucarest, comme quelque chose de demi-familier, donc comme quelque chose de différent, comme territoire d'expansion, mais, en même temps, étroitement lié au propre État et à la propre société<sup>2</sup>.

L'intérêt à l'égard des co-nationaux, supposés ou authentiques, est aussi un élément similaire : les Aroumains ont eu et continuent d'avoir cette fonction que les *Volksdeutsche* — les ethniques allemands citoyens d'autres pays — ont déjà perdue depuis quelques décennies au sein de la recherche allemande ; ils attirent particulièrement l'attention et constituent un axe visuel qui dépasse les frontières nationales et étatiques du Sud-Est européen. Les deux groupes, ne bénéficiant pas d'un vaste territoire compact, peuvent être compris seulement dans des contextes socioculturels étendus dans toute l'Europe du Sud-Est, et cela a marqué dès le début la recherche sud-est européenne roumaine. Elle devait agir sur un vaste plan, elle ne pouvait pas s'arrêter aux frontières des États, elle devait montrer des interdépendances culturelles, mais elle a surtout développé un sens fin à l'égard des tons intermédiaires et des ambiguïtés, car l'histoire des Aroumains est parfois difficile à saisir, devant être découverte à travers différentes couches, comme dans le travail des géologues.

La recherche de langue allemande et la recherche roumaine ont aussi en commun le manque de différenciation claire entre la notion de « Balkans » et celle de « Sud-Est de l'Europe » : ainsi, en Allemagne et en Autriche coexistent, pour une période, un *Südost-Institut* à Munich et l'Institut Balkanique de Vienne,

---

<sup>2</sup> O. J. Schmitt, « Balkanforschung an der Universität Wien », dans M. Grandner, Th. König (éd.), *Reichweiten und Außensichten. Die Universität Wien als Schnittstelle wissenschaftlicher Entwicklungen und gesellschaftlicher Umbrüche*, Vienne, 2015, p. 61-97.

fondé par Carl Patsch, alors qu'à Bucarest, Nicolae Iorga a fondé un Institut d'Études Sud-Est Européennes et Victor Papacostea s'est servi de la dénomination de « Balkans » pour son institut. La recherche germanophone et la recherche roumaine partagent également leur entrecroisement avec des intérêts politiques : durant certaines périodes, ces recherches ont dû justifier des prétentions d'hégémonie politique. Dans le cas allemand, cette situation prend fin en 1945. Le cas roumain est beaucoup plus complexe, vu que l'idée de balkanisme fut invoquée à plusieurs reprises : les recherches sud-est européennes devaient soutenir du point de vue historique le repli régional contre la pression des grandes puissances. À ce propos, la Roumanie, le plus grand État de la région, était censée tenir le rôle principal. Cette idée est fortement dessinée dans la pensée politique de Iorga et de Papacostea, avant les guerres balkaniques et ensuite dans l'entre-deux-guerres. Interrompue pendant la période stalinienne du communisme roumain, l'idée de la coopération régionale dans le Sud-Est européen reprend son souffle au début des années 1960. Les recherches sud-est européennes de Roumanie deviennent un instrument de la politique régionale d'un pays qui réussit, pour une période, à faire venir à Bucarest des organismes subsidiaires de l'UNESCO et à appuyer le souhait d'avoir une place dans la politique internationale par des initiatives de politique régionale. Pendant la Guerre Froide, l'espace balkanique faisait partie des zones les plus complexes ; autour de l'année 1970 – l'apogée de l'influence roumaine –, la Grèce, par exemple, État de l'OTAN banni en Occident à cause de la Dictature des colonels, procédait à une ouverture frappante vers ses voisins communistes. L'Albanie se dirigeait envers l'auto-isolement. La Bulgarie était le seul État entièrement loyal à l'Union Soviétique, tandis que la Yougoslavie se trouvait à la tête du Mouvement des Non-alignés. Tout cela avait lieu dans un contexte politique international mouvementé : les États-Unis se rapprochaient de la Chine. La Roumanie communiste intensifie alors sa politique sud-est européenne dans la direction de la propagande de Ceaușescu qui veut promouvoir son pays comme médiateur de la paix et négociateur entre les blocs<sup>3</sup>.

Malgré les ressemblances, il y a également des différences : pour la recherche historique de langue allemande dans son ensemble – donc dans le sens d'histoire nationale allemande –, les Allemands du Sud-Est de l'Europe et l'Europe du Sud-Est sont restés, en fin de compte, des marginaux, étant aujourd'hui presque insignifiants, alors que, dans le cas roumain, le propre espace central est, entièrement ou partiellement, une partie de l'espace sud-est européen, par conséquent l'histoire nationale et l'histoire régionale se superposent et, parfois, se mélangent.

---

<sup>3</sup> B. C. Iacob, « From Periphery to Cardinal Borderland. The Balkans in UNESCO », *CAS Sofia Working Papers Series 7*, 2015, p. 1-34 ; C. Stanciu, « A lost chance for Balkan cooperation? The Romanian view on "regional micro-détente", 1969-1975 », *Cold War History* 10, 2018, p. 1-19.

C'est précisément cette complexité qui demande une conceptualisation théorique approfondie des notions spatiales, et, à cet égard, la recherche sud-est européenne de Roumanie fait figure particulière dès le début. On peut formuler la thèse que la recherche roumaine a été marquée, par un débat presque incessant, par la question sur ce que représente l'Europe du Sud-Est. Ce débat a malheureusement été oublié dans l'agitation postmoderne autour de la notion de « Balkans » qui marquait le milieu des années 1990. À l'époque, comme réaction à Edward Said, on a essayé de décomposer les Balkans (et selon une moindre mesure l'Europe du Sud-Est) comme notion spatiale occidentale, étant donné que l'on voulait, avec mauvaise foi, exclure de l'Europe toute une région marquée par des stéréotypes négatifs. Le volume récemment paru *Beyond Balkanism* par Diana Mishkova montre de manière convaincante à quel point les concepts spatiaux infrarégionaux sont importants et, à cet égard, l'école roumaine de recherches sud-est européennes jouit d'une position de premier plan<sup>4</sup>. En effet, il est frappant que, pour des raisons diverses, la conception spatiale de la recherche grecque, bulgare et albanaise soit restée plus vague et, du point de vue territorial, restrictive. En général, aux accents différents selon le pays (mais le plus clairement en Albanie), on parlait de balkanologie comme d'une histoire nationale étendue. Par contre, la recherche roumaine a été consciente dès le début que les Roumains vivaient également dans des régions sans lien avec les Balkans : les régions de Crișana et de Bucovine, d'Ardeal et de Banat, mais aussi la Bessarabie, ont été différemment conçues du point de vue culturel-géographique. D'autre part, la recherche roumaine a compris comme sa mission nationale le transfert de cette pluralité évidente dans une uniformité nationale qui aurait dû comprendre le plus de parties possible de la romanité sud-est européenne et tenir compte en même temps de la position particulière des Principautés roumaines dans l'univers post-byzantin et ottoman. Il faut également prendre en compte le fait que ces concepts ont été forgés à Bucarest et point à Iași ou à Cluj. Avant 1914, l'attention des élites d'un petit État, à peine émancipé politiquement de l'Empire ottoman, était obligée de s'orienter vers le sud, car à l'ouest et au nord il y avait des empires extrêmement forts et apparemment invincibles. Les conceptions de Iorga avant 1914, qui sont devenues des lignes directrices pour la recherche roumaine, reflétaient cette constellation : les racines paléo-balkaniques communes, la mise en évidence de la balkano-romanité et de l'orthodoxie, en d'autres termes des éléments de liaison.

Compte tenu de la déstabilisation de la région à cause des guerres balkaniques, auxquelles la Roumanie aussi a participé en 1913, ces idées pouvaient sembler illusoires à ce moment-là, mais à moyen terme elles ont

---

<sup>4</sup> D. Mishkova, *Beyond Balkanism. The Scholarly Politics of Region Making*, New York – Londres, 2018.

apporté une contribution importante au balkanisme politique de l'entre-deux-guerres. Dans cette période, la Roumanie, devenue le plus grand État du Sud-Est européen, a en outre gagné une position de premier plan dans le domaine de la science. En ce qui concerne les conceptions spatiales, la même chose était valable pour l'école de Belgrade, sauf que l'idée de cette dernière sur les Balkans était liée d'une manière plus univoque à une Yougoslavie étendue (l'espace que Tito et Dimitrov, dans le contexte de la prise du pouvoir par les communistes après 1945, espéraient unifier dans une fédération balkanique), mais elle ne comprenait pas l'espace culturel roumain. Les chercheurs serbes sont allés plus loin que les chercheurs roumains quand ils ont postulé l'existence d'un *homo balcanicus* (voire d'une femme balkanique) ; leur approche était manifestement anthropo-géographique<sup>5</sup>. Par contraste, on peut observer que les notions roumaines étaient marquées beaucoup plus par la culture et l'histoire des idées. Par la nature des choses, on a attribué à l'élément culturel slave une moindre importance ; à Belgrade, l'élément slave était considéré comme central pour les Balkans, étant accepté davantage que l'élément grec. À Bucarest, la situation était différente : c'était l'élément paléo-balkanique qui y était considéré comme l'élément distinctif essentiel de la région, suivi par la diversité linguistique des Balkans dans leur ensemble, aspect qui a été – jusqu'à présent – transposé dans la pratique de la recherche. L'anthropologisation ou les allusions aux théories biologistes ont été absentes des recherches sud-est européennes roumaines (à l'exception des recherches sociales, telles que celles de Sabin Manuilă). À cet égard, la vision spatiale s'étend plus loin, au-delà des Carpates et jusqu'à la steppe nord-pontique et se poursuit en direction de la Mer Noire (toute une pléiade d'historiens roumains, à commencer par Iorga, Gheorghe Brătianu, Șerban Papacostea, Ștefan Andreescu, Victor Spinei, Eugen Denize, Ovidiu Cristea et d'autres ont consacré leurs études à cet espace). Néanmoins, il ne s'agit pas seulement d'une contextualisation de l'espace culturel roumain. Nicolae Iorga, l'un des principaux théoriciens de l'école roumaine, s'est également penché sur l'histoire universelle, conçue en principe comme histoire européenne à grande échelle. Cela a concentré l'attention et a créé une perspective plus large sur des espaces au-delà d'une histoire nationale restreinte. Par ailleurs, Iorga avait étudié de nombreuses archives européennes, ce qui a imposé des standards pour les recherches de détail suivantes. Le travail avec les sources et leurs éditions sont, depuis un siècle, un signe distinctif des recherches sud-est européennes roumaines.

---

<sup>5</sup> *Knjiga o Balkanu I*, Belgrade, 1936 ; K. Clewing, E. Pezo, « Jovan Cvijić als Historiker und Nationsbildner. Zu Ertrag und Grenzen seines anthropogeographischen Ansatzes zur Migrationsgeschichte », dans M. Krzoska, H.-Ch. Maner (éd.), *Beruf und Berufung: Geschichtswissenschaft und Nationsbildung in Ostmittel- und Südosteuropa im 19. und 20. Jahrhundert*, Münster, 2005, p. 265-297.

Mais l'intérêt pour l'héritage impérial de la région s'est avéré lui aussi important : dans son ouvrage le plus connu, du moins selon son titre — *Byzance après Byzance* —, Iorga a attribué une importance décisive au monde orthodoxe d'après 1453. La culture orthodoxe post-byzantine située hors de la sphère d'influence de Moscou constitue jusqu'à présent l'un des domaines essentiels de la recherche roumaine. Ce domaine ne peut être exploré que par le croisement de l'histoire de la culture, des Églises et des idées, en s'appuyant sur des connaissances de paléographie, philologie et histoire de l'art, un programme complexe que la recherche roumaine a mis en œuvre ces cent dernières années plus que d'autres écoles nationales. Les connaissances fondamentales y sont offertes par la byzantinologie, ainsi que les études slaves et ottomanes qui, dans le contexte roumain, ont leurs propres historiographies : les connaissances dans le domaine des études slaves sont déjà indispensables pour l'histoire nationale roumaine ; toutefois, à cause de nombreuses péripéties idéologiques, la slavistique roumaine est passée par bien des hauts et des bas, mais ses débuts brillants ont encore des effets jusqu'à présent. Les études ottomanes se sont préoccupées en premier lieu des rapports des Roumains avec l'Empire ottoman, mais bien moins du contexte de l'empire dans son ensemble (en cela elles ne sont pas différentes d'autres études ottomanes sud-est européennes) ; les références pontiques des études ottomanes roumaines sont extrêmement importantes, tout comme les références anatoliennes. Dans le domaine de la byzantinologie, la Roumanie a toujours souhaité créer sa propre école : le congrès de byzantinologie de 1924 à Bucarest fut un signe clair à ce propos, son parrain étant le même Nicolae Iorga.

Rétrospectivement, il est toutefois clair que la recherche roumaine sur l'univers post-byzantin a toujours été plus importante que la recherche s'occupant de la période avant 1453 ; en d'autres termes, les rapports byzantino-slavo-roumains ont bénéficié de plus d'attention que l'Empire byzantin proprement-dit ; cette remarque ne veut nullement minimiser des efforts éditoriaux comme ceux de Vasile Grecu, mais elle reflète la manière dont les choses sont vues de l'extérieur.

La mise en évidence de l'élément paléo-balkanique a signifié, du point de vue de la stratégie de la recherche, la consolidation de la linguistique et de l'archéologie balkanique, tout comme en général de l'histoire antique ou, encore plus généralement formulé, l'extension de l'axe chronologique profondément dans l'Antiquité. De prime abord, cet aspect ne représente pas, sur le plan régional, une spécificité roumaine, vu que (presque) toutes les historiographies nationales ont recours à l'Antiquité comme ressource de légitimation nationale. Néanmoins, nous pouvons affirmer qu'en Roumanie, par rapport à d'autres situations de la région, cette direction bénéficie d'un plus grand intérêt. Sur le plan international, cet intérêt pour l'Antiquité est inhabituel, car en Occident les études sud-est européennes ne se penchent plus depuis 1945 sur le domaine de

l'Antiquité. La raison est évidente : les Balkans sont vus, avant tout, comme une région slave et c'est pourquoi l'intérêt commence avec l'arrivée des Slaves. C'est une erreur fondamentale qui peut être expliquée du point de vue de l'histoire de la science : les études sud-est européennes se sont développées, dans la plupart des cas, au sein d'une histoire de l'Europe de l'Est, et cette dernière a été tout d'abord perçue comme slave.

Par contre, à l'autre bout de l'axe temporel, l'histoire contemporaine et la recherche sur le présent ont été beaucoup moins abordées les cent dernières années ; cela est aussi valable pour une approche claire de sciences sociales (sociologique et politique), moins souvent choisie dans le cas roumain. Si l'on lit la *Revue des études sud-est européennes*, on y trouve toujours, surtout après 1989, des contributions faisant référence au XX<sup>e</sup> siècle, mais elles sont sans aucun doute minoritaires. Les prises de position claires sur les événements actuels sont rares. La confrontation aux événements contemporains a lieu différemment dans cette revue qui, pendant le communisme, a servi d'organe de la politique des relations avec les pays voisins. Les thèmes étaient prévisibles. Il fallait éviter les conflits, souligner les éléments régionaux communs, passer sous silence les aspects moins agréables ; il suffit de lire les nécrologies pour comprendre combien d'aspects devaient être occultés. Je ne m'arrête, à titre d'illustration, qu'à ces deux cas : Victor Papacostea, dont la nécrologie se trouve dans le premier numéro de la revue, mais dont le passé politique et la souffrance dans les camps de concentration communistes ne pouvaient pas y être rappelés, et le célèbre albanologue Eqrem Çabej, qui a commencé sa carrière aux premières années après 1940 : un sujet tabou au moment de sa mort.

Après 1989 la contrainte de la censure et de l'autocensure a disparu. La revue s'est concentrée, pour une courte période, sur le problème longuement discuté de la place de la Roumanie en Europe, un thème sur lequel Iorga et Papacostea s'étaient déjà penchés dans d'autres contextes politiques. Tout comme après 1918, on s'interrogeait de quelle manière un pays orthodoxe et éminemment rural pourrait être plus étroitement lié à une Europe conçue comme séculière et romano-catholique. Ces débats politico-culturels passent pourtant vite au second plan. Ils seront suivis par des observations concernant le programme scientifique. Soulignons à cet égard un seul contraste : après 1989 les études américaines, occidentales et central-européennes sur l'Europe du Sud-Est ont énormément diminué. En exagérant, on pourrait dire qu'elles sont devenues une politologie faisant référence à la Yougoslavie de Tito et à ses héritiers ; la plupart des chercheurs ont renoncé aux éléments comparatifs, aux compétences philologiques et au plan temporel. Les revues ont accueilli de nombreuses analyses de sciences sociales concernant l'ancienne Yougoslavie, sans couvrir pour autant l'entier territoire de cet État qui n'existe plus. Il ne s'agissait que des zones de conflit, à savoir la Croatie, la Bosnie, la Serbie, le Kosovo, alors que l'histoire contemporaine avant 1989 du Monténégro, du

Sandjak de Novi Pazar ou de la Macédoine étaient mis aux oubliettes. En Occident, la formation dans le domaine des études sud-est européennes s'est radicalement restreinte, tout comme les options de contenu : sans avoir une formation en byzantinologie, en études slaves et/ou ottomanes, les époques précédant le XIX<sup>e</sup> siècle ne peuvent pas être abordées. N'ayant que des connaissances de serbo-croate, l'histoire se réduit aux deux cents dernières années. Beaucoup de politologues travaillent sans avoir de connaissances linguistiques qu'ils considèrent comme inutiles. En même temps, en Occident on a investi beaucoup de ressources dans une recherche qui devrait analyser les crises actuelles. L'idéal d'une recherche fondamentale, dépourvue d'intérêts politiques, a eu et a des difficultés. Entre temps, les chercheurs spécialisés de cette manière ont occupé des postes de direction ; ils ne peuvent pas transmettre aux étudiants ce qu'ils ne maîtrisent pas eux-mêmes.

Or, qu'est-ce que cela signifie dans le contexte des études sud-est européennes roumaines ? Beaucoup, car, par contraste, il devient évident ce qu'elles représentent. Je soulignerais en général la continuité du programme scientifique et la capacité d'explorer des domaines auxquels la recherche occidentale a difficilement accès, mais qui expliquent justement ce que l'Europe du Sud-Est représente. Je présenterais ici une sélection subjective de volumes parus les dernières années qui illustrent l'approche scientifique exceptionnelle que j'ai constatée moi-même : l'édition d'une source arabe chrétienne clé (Paul d'Alep)<sup>6</sup>, l'édition de la dernière histoire prémoderne de la Moldavie (Manolachi Drăghici)<sup>7</sup>, des études sur les textes prophétiques post-byzantins<sup>8</sup> ou les informations sur le Sud-Est européen dans les premiers journaux britanniques<sup>9</sup>, de nombreuses études dans RESEE sur les interdépendances de l'Orthodoxie balkanique sur un plan régional plus vaste (par exemple, sur la migration des orthodoxes du sud du Danube dans les Principautés roumaines<sup>10</sup>) ; je pense aussi aux travaux sur l'hésychasme ou sur le langage symbolique politique. On doit reconnaître à de tels travaux la concentration majeure, l'accès culturel-scientifique, la compétence philologique extraordinaire, le courage d'aborder des

<sup>6</sup> Paul din Alep, *Jurnal de călătorie în Moldova și Valahia*, ediție și traducere adnotată I. Feodorov, Brăila, 2014.

<sup>7</sup> Postelnic Manolachi Drăghici, *Istoria Moldovei pe timp de 500 de ani până în zilele noastre*, ediție, introducere și note de A. Pippidi, Bucarest, 2017.

<sup>8</sup> A. Timotin, *Profeții bizantine și postbizantine în țările române (secolele al XVII-lea – al XIX-lea)*, Bucarest, 2015.

<sup>9</sup> V. Panaite, *News in England on the Great Turkish War (1683-1699)*, Brăila, 2018 (BIESEE, 3).

<sup>10</sup> L. Cotovanu, « À la recherche de nouveaux contribuables : politiques publiques de colonisation rurale avec des "étrangers" (Valachie et Moldavie, XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.) », RESEE 53, 2015, p. 33-69 ; Ș. Petrescu, *Migrație și ortodoxie în Europa de Sud-Est în prima jumătate a secolului al XIX-lea. De la „destrămarea” societății fanariote la constituirea comunităților grecești în țările române*, Bucarest, 2013 ; id., *Οι Έλληνες ως «άλλοι» στη Ρουμανία. Η εσωτερική οικοδόμηση του ρουμανικού έθνους κατά τον δέκατο ένατο αιώνα και οι Έλληνες*, Thessalonique, 2014.

aspects supposés distants. Tous ces travaux auraient difficilement pu être réalisés ailleurs qu'au sein des recherches sud-est européennes roumaines. Selon moi, ils indiquent à quel point est fautive l'idée de la centralité et de la marginalité des thèmes qui existe à présent dans la recherche occidentale. Paul d'Alep est un exemple classique en faveur de cette thèse : quel chercheur du Sud-Est européen apprend-il l'arabe ou le persan ? Le persan a été cultivé en Bosnie comme langue poétique, aspect auquel s'intéresse l'iranistique viennoise, mais que la recherche viennoise sur les Balkans doit laisser de côté faute de compétences philologiques. Ce sont ces recherches qui représentent l'histoire globale, c'est-à-dire ce concept tellement promu et enseigné dans les universités mais presque pas du tout appliqué dans la recherche de manière compétente. Ou la littérature arabe chrétienne ? Quel politologue des Balkans sait au moins qu'elle existe ? Combien de chercheurs de la migration s'intéressent-ils aux pérégrinations des prélats et des moines orthodoxes entre la Terre Sainte, les monastères du Mont Athos, les cours princières de Valachie et de Moldavie, Kiev et Moscou ? Tout historien national roumain sait – ou devrait savoir – que l'histoire de l'époque moderne précoce de la Roumanie cis-carpatique ne peut pas être maîtrisée sans la triade philologique slavon – grec byzantin – roumain ancien (pour ne pas mentionner le latin, le turc, le polonais, le magyar et l'allemand). L'intérêt pour les langues impériales de Balkans a constamment été cultivé en Roumanie – le grec, le slavon et le turc et il faudrait ajouter l'italien – mais il est étonnant de constater le manque d'intérêt, certes motivé politiquement, à l'égard de l'allemand et du russe.

De tels textes apparaissent le plus souvent dans la série monumentale *Călători străini despre țările române (Voyageurs étrangers sur les pays roumains)*. Mais Paul d'Alep permet d'observer encore une particularité de la recherche roumaine : l'intérêt culturel-scientifique pour des tons intermédiaires particuliers et des phénomènes de passage. Le chercheur roumain peut se former les yeux et les oreilles dans son pays même : la contemplation de l'architecture ecclésiastique classique montre que le regard du chercheur doit dépasser de beaucoup les frontières du pays et établir des liens auxquels les chercheurs occidentaux pensent à peine. J'aimerais souligner l'élément pontique-caucasien. L'arménologie retrouvera un foyer au sein de l'Académie roumaine, ce qui est une excellente nouvelle. En effet, un projet de Leipzig a mis en évidence l'élément arménien dans l'histoire de l'Europe centrale et orientale, mais l'arménologie n'a été nulle part institutionnalisée comme partie de l'histoire sud-est européenne<sup>11</sup>. Néanmoins, ce sont ces groupes tels les Arméniens – sans bénéficier d'un territoire clair pour s'installer, répandus partout, avec des réseaux de communication et commerciaux exceptionnels, ancrés dans les villes

---

<sup>11</sup> S. Troebst (éd.), *GWZO – Armenier im östlichen Europa/Armenians in Eastern Europe*, jusqu'à présent ont été publiés six volumes de cette série.

– qui maintiennent unie l'Europe du Sud-Est avec ses différentes régions. Dans le cas des Séfarades, cet aspect est connu depuis longtemps et il fait l'objet des recherches. Les Levantins catholiques bénéficient de plus d'attention depuis une vingtaine d'années. À Bucarest il a toujours existé plus d'intérêt et de compréhension pour de tels groupes – il n'est pas nécessaire de mentionner plus particulièrement les Aroumains –, mais aussi pour leurs textes, souvent dans des combinaisons rares de langues et d'écritures. Par exemple, *frankochiotika*, ces textes grecs en caractères latins, ou *karamanlidika*, les textes turcs en caractères grecs, peuvent surprendre en Occident, mais non pas un milieu qui cultive le goût pour les archives et le détail et le plaisir pour de tels tons intermédiaires. C'est toujours de cette culture scientifique que relève l'érudition du meilleur aloi : la formation de base, la très bonne connaissance de la bibliographie de spécialité (voire des travaux plus anciens, qui sont souvent supérieurs aux travaux récents !), le recours incessant aux collections de manuscrits et aux archives, l'intérêt pour des sources plus isolées, même de la culture matérielle, des amulettes aux sceaux. Ce n'est pourtant pas que l'effort philologique qui relève de cette culture scientifique, mais aussi une large diversification disciplinaire, de l'archéologie à la linguistique. Tout cela permet aux études sud-est européennes roumaines de continuer aujourd'hui de cultiver les concepts dressés par Iorga et Papacostea et repris dans l'introduction au premier numéro de la RESEE, en 1963 (lorsqu'ils étaient accompagnés par quelques accessoires idéologiques de l'époque) et de prêter une attention accrue aux éléments de liaison qui, certes, ne peuvent pas correspondre seulement aux nations titulaires d'aujourd'hui.

Le regard vers l'Occident a déjà été cultivé avant 1989, mais l'abolition de toutes les entraves après 1989 a permis une large réception des modèles culturels-historiques, venant notamment de l'espace français où se sont formés des chercheurs importants de la génération plus jeune. Le fait que ces chercheurs plus jeunes ont choisi plutôt la voie difficile de la formation philologique et dans le domaine des études culturelles que la publication rapide dans le domaine des sciences sociales a une importance qui dépasse les frontières de la Roumanie. Si la recherche internationale sur l'Europe du Sud-Est veut avoir un avenir, elle doit se détacher d'une pure exégèse de la Yougoslavie communiste. À l'époque de la soi-disant mondialisation on postule partout la nécessité d'une histoire globale. L'Europe du Sud-Est qui, à plusieurs reprises, a été définie comme une zone-tampon classique (on n'insiste pas ici sur la question si elle a toujours et partout été ainsi), devrait être particulièrement adaptée pour cette démarche ; toutefois, cet espace ne peut être réellement perçu comme global, plus précisément comme dimension eurasiatique, que par l'intermédiaire des groupes très mobiles et installés de manière dispersée, par exemple, par l'intermédiaire de ces communautés de commerçants que nous avons déjà mentionnées. Mais la recherche de ces dernières enfreint à présent toutes les règles dans la formation

des étudiants. Un professeur universitaire oserait difficilement énumérer devant ses étudiants les langues nécessaires pour traiter de manière compétente l'histoire nationale roumaine. Peut-être cet immense défi philologique est-il aussi un critère définitoire pour le Sud-Est de l'Europe, à la différence de la Péninsule Ibérique ou des Îles Britanniques, où, maîtrisant le latin et la langue maternelle, les historiens peuvent explorer la plupart des sources et de la bibliographie de spécialité, et où un historien peut très bien et sans un trop grand effort apprendre toutes les langues nécessaires pour l'histoire de son pays. Qui pourrait affirmer que cela est valable pour la Roumanie, la Bulgarie ou la Grèce où, à ce que je sache, aucun chercheur vivant aujourd'hui ne peut faire face à ce défi ? Néanmoins, il faudrait au moins essayer d'atteindre cet idéal, notamment par la division du travail. À cet égard, la recherche roumaine est nettement plus avancée que la recherche allemande, française ou américaine.

Mesdames, Messieurs, vous ne m'avez pas invité ici pour faire un panégyrique des études sud-est européennes roumaines et pourtant mon discours semble un éloge, bien qu'avec moins de fioritures et moins orienté vers les modèles antiques que les discours des orateurs byzantins que j'ai étudiés autrefois avec un grand plaisir. Vous l'aurez deviné, mon discours devrait prendre une autre tournure vers la fin en s'interrogeant sur ce qui pourrait être encore mieux accompli. En effet, les thèmes et les méthodes des recherches sud-est européennes roumaines apparaissent, on pourrait le dire, en contretemps par rapport au *mainstream* de la recherche occidentale – et j'emploie de propos délibéré cet américanisme. C'est pourquoi elles se font trop peu remarquer, à mon avis. Cela relève pourtant aussi de la stratégie de la publication des recherches roumaines. RESEE est une revue exceptionnelle, et on ne pourrait émettre aucune réserve pour ce qui est de la qualité des éditions et des monographies. Néanmoins, ce sont justement les livres qui circulent trop peu, qui bénéficient de trop peu de comptes-rendus sur le plan international. En premier lieu, les points forts de la recherche roumaine devraient être communiqués de manière plus ferme, par plusieurs publications à l'étranger, dans des revues internationales. Ces dernières ne sont certainement pas réfractaires aux thèmes traités par les collègues roumains, mais elles les connaissent moins. À mon avis, c'est une possibilité pour la recherche roumaine et une chance pour la recherche internationale de continuer d'explorer l'Europe du Sud-Est dans sa diversité historique. Ce que l'on est en train de préparer maintenant est aussi important : Bucarest peut et doit reprendre son fort rôle coordonnateur. Le Congrès de l'Association internationale d'Études du Sud-Est européen (AIESEE) de 2019 est, d'après moi, un pas important et je suis content que des chercheurs de l'Académie autrichienne y soient impliqués. La recherche sur les Balkans à l'Académie autrichienne, très récente par rapport à la recherche roumaine, tout au moins au niveau institutionnel, manifeste son intérêt accru pour une coopération plus approfondie. La Convention que nos institutions

viennent de signer est illustrative à cet égard. L'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à donner cette conférence d'ouverture, je l'interprète aussi dans ce contexte. Ce que j'ai mis en évidence comme étant spécifique à la recherche sud-est européenne roumaine représente des thèmes qui seront centraux à Vienne aussi les années suivantes et, nous l'espérons, les décennies suivantes. Mais pour nous il s'agit de regagner un domaine scientifique : ce qui pour vous représente un domaine familier est souvent pour nous une terre inconnue. Celui qui veut comprendre l'Europe du Sud-Est ne peut pas regarder que la situation actuelle : des sociétés post-impériales, marquées par des migrations forcées, des guerres, du totalitarisme et par les efforts d'une transition qui ne veut plus s'achever ; il doit comprendre un monde qui s'est développé à travers plusieurs siècles et qui a été détruit en quelques années au XX<sup>e</sup> siècle. Il doit observer des aspects qui nous entourent et à côté desquels les chercheurs roumains passent moins indifférents que les autres : des inscriptions funéraires arméniennes, des chroniques slavonnes, des *dispacci* italiens, des poésies persanes en Bosnie, le grec phanariote à Bucarest et à Iași. Je souhaite à la recherche sud-est européenne roumaine de continuer de cultiver ce riche héritage et de le partager encore davantage avec les collègues de l'ouest et du nord !



## L'ORIENT LATIN DANS L'ŒUVRE DE NICOLAS IORGA UNE REFONTE DE LA RECHERCHE

*Andrei Pippidi*

Récapituler les directions d'études que notre Institut a explorées à travers son passé qui désormais compte plus d'un siècle suppose un retour dans le temps. Le sujet que je vais traiter aujourd'hui m'est familier depuis quarante-sept ans. J'avais alors reçu mission de mon professeur Eugen Stănescu de prendre part au volume qui devait célébrer le premier centenaire de N. Iorga, de sorte que ce recueil de contributions publié par l'Institut d'études sud-est européennes allait comprendre mon article sur l'Orient latin, tandis que mon ami Tudor Teoteoi s'appliquait à étudier Nicolas Iorga en tant qu'historien des dernières croisades<sup>1</sup>. J'y ai joint une bibliographie de tout ce que N. Iorga avait écrit sur Byzance et les croisades, ce qui signifie des éditions de sources aussi bien que des livres de synthèse, ainsi que les articles et les comptes-rendus. Ce que dès lors je tâchais de déterminer c'étaient trois idées permanentes dans l'œuvre de l'auteur qui constituent des repères tout au long d'un certain rang de ses nombreux travaux.

Il s'agit d'abord de reconnaître la vitalité, c'est à dire l'aptitude de création spontanée avec des moyens populaires. On peut en voir un exemple dans le point de vue sur les causes de la première croisade. Selon Iorga, l'importance de l'exhortation du pape Urbain II en 1095 comme point de départ a dû être considérablement plus restreinte que ne l'ont créditée ses successeurs, car ce serait méconnaître la complexité du phénomène de masse<sup>2</sup>. Un élément essentiel de l'interprétation des croisades dans les écrits de N. Iorga est son opinion que la synthèse est un processus historique fondamental. Ce qui revient à chaque fois dans ses conférences à Paris ce sont les « considérations synthétiques », lesquelles ont en vue la manière dont les innovations venues d'outre-mer arrivent à se lier à une tradition locale dès que les croisés

---

<sup>1</sup> *Nicolae Iorga – istoric al Bizanțului. Culegere de studii*, îngrijită de E. Stănescu, Bucurest, 1971, où se trouvent A. Pippidi, « Orientul latin în opera lui Nicolae Iorga », p. 45-62 et 235-250, et T. Teoteoi, « Nicolae Iorga, istoric al cruciadelor târzii », p. 87-128.

<sup>2</sup> N. Iorga, *Brève histoire des croisades*, Paris, 1924, p. 49-52. Voir à présent P. E. Chevedden, « Crusade Creationism versus Pope Urban II's Conceptualization of the Crusades », *The Historian* 85, n° 1, 2013, p. 1-46.

occidentaux rencontrent le modèle byzantin<sup>3</sup>. Ce tour d'horizon sur les États de croisade ne manque jamais de conclure que ceux-ci ont représenté, sur des territoires naguère byzantins, une France transplantée en Orient<sup>4</sup>. Reprendre ce sujet m'a semblé nécessaire, à cause des changements de perspective dans l'historiographie concernant les croisades, qui bénéficient de nouvelles informations.

Il est temps de réexaminer le long chemin parcouru par Iorga au cours de ses efforts pour recréer l'histoire de l'Orient latin, soit que cette réflexion aboutisse à confirmer le statut de « classique » du savant roumain, soit que l'incessant enrichissement de nos connaissances en quatre-vingts ans eût modifié l'interprétation qu'il avait proposée.

En 1893, le premier livre qu'il ait publié à Paris, sa thèse qu'il avait passée à Leipzig, est consacré à un sujet d'histoire littéraire : le roman chevaleresque, en français, dont la date, 1395, et l'auteur, un seigneur piémontais, avaient été trop peu étudiés, quoique son contenu, mélange d'allégorie et de mémoires, offrait un intérêt considérable<sup>5</sup>. La biographie et la culture de Thomas de Saluces (1356–1416) éclairent un coin de l'Italie du nord-ouest, mais on y saisit l'attente d'une croisade future parce que le héros a l'occasion de rencontrer un personnage introduit depuis plusieurs années dans les préoccupations du jeune Iorga, Philippe de Mézières<sup>6</sup>. La découverte que j'ai faite récemment, au château de La Manta, de toute une galerie de fresques, datant de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, et qui sont précisément inspirées par Le chevalier errant, me permettra de compléter ailleurs l'image de l'épisode d'histoire culturelle auquel Iorga a attaché son nom. La personnalité de Philippe de Mézières (1327–1405), puissante et multiple, n'a jamais cessé d'intéresser les érudits. Ceux-ci, dernièrement, s'efforcent de retrouver les fondements psychiques et politiques de l'œuvre du « vieil pèlerin ». Parmi d'autres auteurs qui s'interrogent sur Philippe de Mézières, il y a maintenant Philippe Contamine, Joël Blanchard, Michel Balard et Peter Edbury qui renouvellent le sujet en relisant des documents de France, de Venise et de Chypre, mais ils partagent la même estime pour « l'infatigable Nicolas Iorga », dont le livre, « encore irremplaçable, profondément et vastement compréhensif, s'inscrit essentiellement dans le contexte de la croisade »<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> « Les bases d'une nouvelle histoire du Moyen-Age », en *Deux communications faites, le 7 et 8 avril 1913, au troisième Congrès international d'études historiques à Londres*, Bucarest, 1913, p. 16 ; *Brève histoire des Croisades*, p. 79.

<sup>4</sup> *Brève histoire de la Petite Arménie*, Paris, 1930, p. 8.

<sup>5</sup> N. Jorga, *Thomas III marquis de Saluces. Étude historique et littéraire*, Paris, 1893.

<sup>6</sup> « Dans les premiers mois de l'année 1364, un personnage important visita le marquis de Saluces, Philippe de Mézières, le chancelier de Pierre, roi de Chypre » (*ibid.*, p. 39-40).

<sup>7</sup> R. Blumenfeld-Kosinski, K. Petkov (éd.), *Philippe de Mézières and His Age. Piety and Politics in the Fourteenth Century*, Boston – Leiden, 2012, p. 3.

Nous allons évoquer comment s'est développé, de 1893 à 1940, l'intérêt de N. Iorga pour les croisades, en tant qu'actions militaires et politiques, mais aussi comme expressions d'une exigence morale, sincère tant qu'elle était populaire, ensuite de plus en plus invoquée pour excuser des projets très matériels d'expansion territoriale. Ce domaine reste ainsi constamment au centre de la vision de l'historien, qui s'est appuyé seulement sur les sources, dont un grand nombre ont été éditées par lui-même, surtout dans les six volumes de *Notes et Extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, publiés de 1899 à 1916. Les documents qui s'y trouvent, en texte intégral ou en regestes, furent puisés aux archives de Munich, Vienne, Innsbruck, Leipzig, Nuremberg et de la ville qui s'appelait alors Königsberg, mais ses pèlerinages studieux peuvent être également regroupés selon les étapes italiennes : Venise, Gênes, Ancône, Rome, Bologne, Modène, Milan et Florence. Ces sources avaient été recueillies pour servir à une histoire de l'idée de croisade, mais elles ont été aussi employées pour la *Geschichte des osmanischen Reiches*, dont les cinq volumes s'alignent entre 1908 et 1913. En 1915, le professeur de Bucarest osait avouer son projet suivant : « Nous pensons plutôt à une étude sur les idées et les facteurs de l'histoire universelle dès le Moyen Âge qui pourrait nous demander encore de longs et laborieux efforts »<sup>8</sup>.

Ce travail ambitieux va porter le titre *Prolegomene de istorie universală* et représente des cours à l'Université et à l'École Supérieure de la Guerre, où il enseignait déjà en 1920–1922. Ces cours parallèles, à Bucarest, forment deux séries portant sur *Le développement des institutions politiques et sociales de l'Europe* et sur *Les éléments d'unité du monde médiéval, moderne et contemporain*. En suivant fidèlement le plan de 1915, N. Iorga a rédigé un travail qu'il avait le droit de présenter comme son effort suprême, rêvant de comprendre une intégralité chronologique, sinon géographique (nécessité de l'eurocentrisme). Cette vaste entreprise de concevoir un passé total a abouti aux quatre volumes d'un *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*. Ce que Iorga entendait par cette expérience originale ce n'était pas « ce qu'on appelle histoire générale ou universelle, parce qu'elle suppose un système ». L'idée d'une histoire de la civilisation l'avait conduit à considérer l'âme humaine comme facteur historique et à repenser les possibilités de création qui l'influencent<sup>9</sup>. Le véritable point culminant de sa pensée historique sera atteint dans les dernières années de sa vie, celles qu'il destinait à l'élaboration de l'*Historiologie*. Cette fois, Iorga trouvait la place due à l'Inde, à la Chine, ou même à la Polynésie, il cherchait aussi l'accès au Mexique et à la civilisation indigène de l'Amérique du Nord. Ainsi, en 1938, tandis qu'il se penchait sur l'antiquité la plus lointaine, il s'était rendu compte que la méthode éprouvée en

---

<sup>8</sup> *Notes et Extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, IV, Bucarest, 1915, p. IV.

<sup>9</sup> *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, I, Paris, 1926, p. VI-X, 1-2.

1926 avait été « trop osée et, pour cette raison, vouée à l'échec »<sup>10</sup>. Dans l'*Essai de synthèse*, les croisades sont partagées en deux chapitres différents : d'un côté la guerre menée par l'Empire byzantin du VIII<sup>e</sup> jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle et, de l'autre, les mouvements populaires d'Occident. Ceux-ci, de caractère « démocratique », ont répondu à l'agitation animée par des moines ambulants pour aller délivrer la Terre Sainte, tandis que la participation des aventuriers normands à l'expédition commune visait à occuper le littoral illyrien et les îles Ioniennes.

En même temps, en 1924, Iorga se lance dans un tour d'horizon sur les croisades et sur les États fondés par elles pour les mettre en rapport avec les grandes lignes de leur époque. Ceux qui l'avaient devancé étaient surtout des maîtres qu'il connaissait depuis sa jeunesse : le comte Riant avec sa *Revue de l'Orient latin* où il avait lui aussi publié un article<sup>11</sup>, Hagenmeyer et Röhrich, auxquels s'était déjà ajouté Louis Bréhier, qui deviendra son ami<sup>12</sup>. Dans la *Brève histoire des croisades*, il insiste sur le rôle de Byzance, dès la première croisade, lorsque l'armée occidentale sera devenue, par la vassalisation de ses chefs, une armée byzantine. Il est question partout de Balkaniques ou, mieux encore, de Vlaques, rencontrés en route par les croisés. En 1925, une conférence à Bruxelles, encore inédite<sup>13</sup>, traite du rôle social des croisades.

L'anarchie autour de « Pierre l'Ermitte » ou les scènes de massacre, fréquentes dans les chroniques, n'ont pas été oubliées. En échange, la tendre lettre d'Étienne de Blois à sa femme, un document exceptionnel pour la connaissance des sentiments humains, est inscrite par Iorga parmi les textes latins dont il recommandait la lecture à ses étudiants<sup>14</sup>. « Les chapitres les plus intéressants du livre sont ceux qui traitent des conquêtes chrétiennes en Terre Sainte après la première croisade » – c'est l'opinion du médiéviste belge François Ganshof, dans le premier compte-rendu de cet ouvrage, où il invite à lire la description des circonstances qui ont créé le royaume de Jérusalem. « Très instructives et neuves, grâce à une intelligente présentation des faits, sont aussi les pages où M. Iorga étudie la politique continue d'intervention et d'extension de l'empire byzantin en Syrie ». Le compte-rendu s'achève ainsi « Il faut savoir infiniment gré à M. Iorga d'avoir publié cet intéressant volume sur les croisades et de nous avoir, grâce à sa prodigieuse érudition, soumis toute une série de points de vue nouveaux et de considérations fécondes »<sup>15</sup>.

<sup>10</sup> *Originea și dezvoltarea istoriei universale*, Bucarest, 1940, p. 6-8.

<sup>11</sup> N. Iorga, « Un auteur de projets de Croisade : Antoine Marini », *Revue de l'Orient latin* IV, 1896, p. 445-457.

<sup>12</sup> L. Bréhier, *L'Église et l'Orient au Moyen Âge. Les Croisades*, Paris, 1911.

<sup>13</sup> Le sens social des croisades, 28 febr. 1925, à l'Université libre (B.A.R., Msse, Arhiva N. Iorga VI, ms. 1). Voir également « Problema cruciatelor », dans *Probleme de istorie universală și românească*, Vălenii de Munte, 1929, p. 44-46.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 54, et *Textes historiques du Moyen-Âge destinés aux étudiants*, Paris, 1933, p. XXIII-XXV.

<sup>15</sup> *Revue belge de philologie et d'histoire* III, 1924, p. 914-916.

C'est à partir de 1924 que l'historien roumain ouvre un cycle annuel de conférences à la Sorbonne. Les premières ont posé des questions concernant l'histoire du commerce dans l'Orient médiéval. Iorga cherche à identifier la route commerciale vers l'Europe Centrale qui remonte la vallée du Danube, un chemin carolingien suivi jusqu'en Pannonie, où, après le butin gagné sur les Avars, cette expansion va se heurter aux Hongrois, dont le pouvoir politique est en train de s'organiser au X<sup>e</sup> siècle. Byzance, occupé à récupérer la Syrie et la disparition de l'hégémonie arabe en Méditerranée vont céder la place à Venise qui amplifie son action. Celle-ci, restée indépendante de la thalassocratie byzantine, s'efforce à s'emparer de la voie maritime, mais elle avance aussi vers les Balkans à mesure qu'elle s'approche de la Croatie et de la Dalmatie. La concurrence s'établira avec Byzance, quoique Venise lui eût prêté son appui contre les Normands de Sicile, ainsi qu'avec la Hongrie. La page sur Amalfi, considéré une Venise « avant la lettre », nous rappelle que ce sujet allait attirer M. Berza, lorsqu'il sera l'élève de Brătianu, Fedele et Pepe. De l'enlacement des situations soumises à l'analyse de Iorga, deux directions se détachent. D'une part, l'auteur suppose que la déviation de la croisade en 1204 aurait été préméditée par les Vénitiens dès qu'ils avaient saisi la Dalmatie et la Croatie. D'autre part, l'essai de planter les Hospitaliers entre le Danube et l'Olt signifie une action de croisade de la Hongrie. De ceci, ainsi que, au nord de la Mer Noire, de la pénétration des Génois, auxquels les Byzantins devaient leur retour à Constantinople, se dégagent des conditions pour l'apparition des États roumains<sup>16</sup>.

Nous voici en 1925 : notre historien trouve l'occasion de signaler un épisode, mineur en apparence, mais significatif pour la politique de la Hongrie, laquelle avait maintenant un empereur, pourtant vaincu à Nicopolis. On ne comprendrait pas sans cela la volonté d'arrêter l'envahissement ottoman au nord du Danube et au pied des montagnes de la frontière. Aux documents de Venise et de Florence qu'il avait déjà publiés, Iorga rajoute encore un, de Rosenau (Râșnov), qui regarde un camarade de croisade de Sigismond de Luxembourg. La présence en Transylvanie et en Valachie de cet infant portugais, qui a joué un grand rôle en son pays, fait voir en 1427, à l'occasion d'une aventure de chevalier errant, que l'ancien idéal continue à vivre<sup>17</sup>.

En 1927, le voyage en Espagne, prolongé, deux ans plus tard, par une visite à Barcelone, qui le fera écrire *O mică țară latină: Catalonia și Expoziția*

---

<sup>16</sup> N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen-Age*, Paris, 1924. Un des ouvrages de Ș. Papacostea se rattache aux rapports de la croisade avec l'empire mongol : *România în secolul al XIII-lea*, Bucarest, 1993.

<sup>17</sup> N. Iorga, *Un prinț portughez cruciat în Țara Românească a secolului al XV-lea*, Bucarest, 1925. Voir A. Pippidi, *Visions of the Ottoman World in Renaissance Europe*, New York, 2013, p. 14-15, avec bibliographie plus récente sur le duc Pedro de Coïmbre.

*din 1929*<sup>18</sup>, a attiré son attention sur une culture originale. L'expansion catalane en Grèce au XIV<sup>e</sup> siècle avait été directement une conséquence des croisades. Source que Iorga aimait beaucoup, les mémoires de Ramon Muntaner jettent une vive lumière sur les mercenaires aragonais « qui ne pouvaient vivre sans la guerre » ; l'historien a retenu de cette épopée les portraits des chefs, parce que l'émotion avec laquelle ils sont décrits lui sert à illustrer la perception des sentiments<sup>19</sup>.

Ce qui suit en 1928 c'est une présentation de la première croisade telle que l'ont racontée huit chroniqueurs contemporains<sup>20</sup>. Pour s'assurer de l'authenticité de leurs témoignages il a fallu étudier chaque cas. Certains de ces écrivains, qui étaient pourtant des professionnels de l'Église, ont connu directement la réalité des batailles. Tel, Raymond d'Aguilers, dont le récit abonde en cruautés (le sang jusqu'aux genoux, les tas de têtes, de mains et de jambes tranchées), s'estime fidèle à son devoir de dire la vérité<sup>21</sup>. Foucher de Chartres, chroniqueur officiel des rois de Jérusalem, a vu personnellement les cimetières de croisés et il lui est resté le souvenir de la terreur : « Nous étions comme des moutons dans un enclos, en tremblant effrayés par les ennemis qui nous cernaient »<sup>22</sup>. Pierre Tudebode, clerc normand, se rappelle combien de perpères coûtait un âne et combien de byzantins une épée avec son fourreau, quoique ses calculs sont moins sûrs quand il affirme que, pour un seul repas, on avait immolé 2000 vaches et 4000 cochons. Albert d'Aix a gardé d'autres informations, par exemple le prix d'un pain ou celui de la viande de cheval à Antioche, mais il se souvient aussi des noms des chevaliers morts au combat dont les survivants restaient marqués<sup>23</sup>. Devant ce matériel extraordinaire, N. Iorga a mis à l'épreuve la culture des informateurs : Foucher de Chartres avait lu saint Ambroise et saint Jérôme, ou Boèce même, Raoul de Caen était capable de citer Virgile<sup>24</sup>, tandis que Baudry de Dôle admirait le style de Cicéron. Cependant un autre raconte avec satisfaction la destruction d'une quantité immense de manuscrits orientaux, parce qu'on sait qu'ils sont l'instrument du

<sup>18</sup> *Note de drum și conferințe*, Bucarest, 1930.

<sup>19</sup> *Contributions catalanes à l'histoire byzantine* : I. *L'histoire romantique de Yakoub Tchélébi*, II. *Ramon Muntaner et l'empire byzantin*, Paris, 1927. La seconde partie a été rééditée dans *Études byzantines*, II, Bucarest, 1940, p. 343-372. Une traduction en catalan a paru par les soins de F. Soldevila : N. Iorga, *Ramon Muntaner i l'imperi bizanti*, Barcelona, 1961.

<sup>20</sup> « Les narrateurs de la première croisade », RHSEE V, n° 1-3, 1928, p. 1-31. La même année, les conférences de Iorga à la Sorbonne sur les voyageurs français dans l'Orient européen portent sur les XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles. Lorsqu'il s'agit de Boucicaud, Jehan de Wavrin, Guillebert de Lannoy et Bertrandon de la Brocquière, ce sont des participants aux croisades ou des auteurs de projets pour d'autres campagnes à l'avenir.

<sup>21</sup> RHSEE V, 1928, p. 1-16.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 109-133.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 16-31.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 105-109.

métier des sorciers. Pas un de ces auteurs ne manque de curiosité, on aime raconter des visions, mais la croyance aux reliques n'est pas toujours ferme. Le mythe de Charlemagne se retrouve dans plusieurs de ces récits de souvenirs et d'expériences, car les poèmes chevaleresques l'avaient porté en pèlerinage à Jérusalem comme pour ouvrir la route des croisés. Ce qui ressort de cette collection d'extraits de chroniques c'est surtout une image de la société française au début du XII<sup>e</sup> siècle.

Pour éclaircir les rapports des croisés avec les peuples incorporés dans les nouveaux États ou seulement influencés par l'expansion de l'Occident en Europe orientale, N. Iorga a envisagé le problème de la royauté arménienne de Cilicie dans des conférences à Bucarest, continuées et approfondies en 1929 à Paris. Il affrontait de la sorte un sujet déjà introduit dans l'historiographie française, mais sans y avoir suscité les recherches espérées<sup>25</sup>. L'information de Iorga se réduit à ses propres notes de lecture illustrant des extraits des sources nombreuses déjà connues<sup>26</sup>. Vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle est né en Cilicie un nouvel État arménien, dont les frontières n'ont pu être établies qu'en s'adaptant au monde franc qui l'enveloppait. Le voisinage, au sud, avec l'Antioche des princes normands demeure dangereux. Afin de résister en combattant sur deux fronts : islamique et grec orthodoxe. Léon le Grand s'est prêté à demander la protection des plus hautes autorités d'Occident : le pape et l'empereur. La couronne royale reçue en 1198 était une garantie d'existence, mais la condition qui y fut mise, celle de l'union religieuse avec Rome n'a été acceptée que difficilement et peu appliquée. Cependant, la coopération dont Iorga est l'interprète se développait au sein de la société arménienne. L'influence byzantine s'est imprimée nettement dans la littérature et les arts, le contact avec la civilisation française des États de l'Orient latin est tellement évident dans des institutions juridiques et administratives que l'historien s'estime autorisé à parler d'une « France d'Arménie ». Et c'est en État de croisade que l'Arménie cilicienne a trouvé sa fin sous les coups des mamelouks égyptiens. Son dernier roi, Léon VI de Lusignan a sa tombe à Paris et, lorsqu'il est mort, en 1393, Philippe de Mézières se tenait à son chevet.

Le passage de la Petite Arménie à Chypre comme sujet de l'année suivante à Paris s'explique par l'indissoluble alliance qui avait relié les deux États. L'île avait été un fragment de l'Empire byzantin. Les croisés français s'y étaient établis à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, avec un roi qui avait perdu son pays, mais dont la famille s'est enracinée à Chypre, où les Lusignan ont régné pendant deux

---

<sup>25</sup> N. Iorga, *Patru conferinți despre Armenia*, Bucarest, 1929 ; id., *Brève histoire de la Petite Arménie. Conférences et récit historique*, Paris, 1930.

<sup>26</sup> Parmi de vieilles fiches à moi j'en trouve une sur laquelle quelqu'un a écrit « Pour M. Jorga » en signalant un traité conclu entre le roi d'Arménie et Henri II de Chypre (1301) dans les *Mélanges de l'École française d'archéologie et d'histoire*, XLIV, 1924 : information offerte par un collègue ou un professeur français.

cents ans, ayant reçu cette couronne de la part du même empereur auquel Léon d'Arménie devait la sienne. En Chypre, comme en Angleterre, le serment du couronnement était un manifeste qui proclamait les conditions sociales et administratives auxquelles le nouveau roi s'engageait pour être accepté par les barons. L'analogie avec la monarchie anglo-normande, autre amalgame d'institutions résulté du transfert de terres distribuées aux nouveaux venus, est soulignée par Iorga pour faire comprendre le système de relations édifié entre ces « Latins » et les Grecs indigènes. La vie de la noblesse, toujours présente au cœur des chroniques, se déroule à côté de celle des commerçants qui remplissent les villes fondées par des Génois, dans une société qui repose sur le travail des serfs grecs<sup>27</sup>.

La même intention de démontrer la longévité et la vigueur des créations des croisades apparaît chez Iorga lorsqu'il étudie l'État que l'ordre chevaleresque des Hospitaliers a construit pour deux siècles dans l'île de Rhodes<sup>28</sup>. La période examinée est celle qui a suivi le départ de la Palestine et le bref séjour en Chypre. La nouvelle organisation de l'ordre, vers 1310, à Rhodes, tournait à l'avantage des Génois qui élargissaient la zone de leur suprématie maritime contre les Vénitiens et, en même temps, gagnaient ainsi une défense contre les Turcs de la côte de l'Asie Mineure. La population grecque de l'île vivait sous les chevaliers selon les normes juridiques du royaume de Jérusalem, lesquelles avaient été adoptées également à Antioche et en Petite Arménie. A l'intérieur des murailles qui défendaient la ville et qu'on voit à présent restaurées par les Italiens, les Grecs ont gardé l'autonomie qui leur était reconnue depuis le passé byzantin. L'ordre dépendait des papes et Rome a cru pouvoir leur confier la mission de protéger la Serbie et la Bulgarie contre le déferlement ottoman, une tâche dont ils furent incapables à Varna<sup>29</sup>.

Les grands sièges de 1480 et de 1522 ont fini par imposer la domination du sultan à Rhodes, mais n'ont pu enlever aux Hospitaliers, qui seront abrités à Malte, leur rôle de gardiens contre les forces musulmanes en Méditerranée. Iorga aura ainsi atteint ses objectifs : faire voir la continuité du phénomène de la croisade et la synthèse habituelle à laquelle accède la rencontre de l'héritage

---

<sup>27</sup> N. Iorga, *France de Chypre*, Paris, 1931. Il existe une traduction en grec par A.K. Aimilianides, Leukosia, 1938. La phase actuelle du sujet est traitée dans une excellente monographie, P. W. Edbury, *The Kingdom of Cyprus and the Crusades 1191-1374*, Cambridge, 1994.

<sup>28</sup> N. Iorga, *Rhodes sous les Hospitaliers, conférences données à la Sorbonne*, Paris – Bucarest, 1931. Un classique, J. Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac (1310-1421)*, Paris, 1913, a été continué par E. Rossi, *The Hospitallers at Rhodes, 1421-1523*, dans *A History of the Crusades*, éd. K. M. Setton, vol. 3, Madison, 1975, p. 314-339.

<sup>29</sup> N. Iorga, *Les aventures « sarrazines » des Français de Bourgogne au XV-e siècle*, Cluj, 1926, où il reproduit une partie de la chronique de Wavrin sur l'expédition sur le Danube, expression de la solidarité chrétienne.

byzantin avec le féodalisme occidental. Je ne saurais oublier Anthony Luttrell qui me disait que « France de Chypre » demeure un livre fondamental<sup>30</sup>.

Venise, que Iorga aura aimé toute sa vie, a sa place parmi les unités historiques évoquées dans la même série<sup>31</sup>. Les conférences à la Sorbonne en 1932–1933 poursuivent l'histoire entière de l'organisation politique et constitutionnelle de la République, pour laquelle il partageait l'admiration de son ami Diehl. La partie qu'il faut signaler ici étudie la « Romania » telle qu'elle fut le résultat de la quatrième croisade pour augmenter ensuite graduellement par l'acquisition de divers vestiges de l'Empire byzantin. Il nous importe d'apprécier l'importance accordée aux sources directement puisées aux archives par l'auteur. Il le dit lui-même, après une de ses promenades habituelles aux Frari : « À Venise, par une matinée qui me laissait du temps libre je suis revenu aux Archives d'État, où j'ai travaillé quarante ans et où je connais chaque salle aussi bien que dans mon Université, et j'y ai trouvé des choses importantes : des actes notariaux concernant les colonies de Venise dans le sud de la Morée »<sup>32</sup>.

Les cours à Paris ont continué avec *La France de Terre Sainte*, pour analyser l'exercice du pouvoir au royaume de Jérusalem pendant les deux siècles écoulés depuis 1099<sup>33</sup>. À cet égard, Iorga a commencé par observer que, sous ce titre qui suppose un seul État, on peut discerner une association de plusieurs principautés, distinctes par leurs origines, leurs buts et leurs conditions d'existence. Les croisés n'ayant pas de projet unique ou un seul chef, Byzance les a considérés comme un instrument utile, tandis qu'eux, s'ils venaient d'Angleterre, ils avaient expérimenté une conquête bénie par le pape, avec la pleine liberté de leur gain. Les Normands de l'Italie du sud s'attendaient à enlever des territoires byzantins, tandis que les Provençaux et les Catalans avaient déjà connu la croisade en Espagne. Pour discipliner ces barons féodaux il a fallu la codification des Assizes de Jérusalem que nous connaissons à travers la forme qu'on lui a donnée en Chypre. On ne pouvait prétendre que cette législation fût improvisée à la hâte, dès les premières années du XII<sup>e</sup> siècle : les Assizes ont dû apparaître dans une atmosphère créée par la nouvelle école italienne de droit romain. Au début, cette fonction a pu être remplie par un droit consuetudinaire (les « usages ») et par des édits royaux. Iorga reconnaît des différences d'orientation : Jérusalem regardait vers l'Égypte, Antioche vers la Cilicie. Il s'est aussi préoccupé des éléments indigènes : Grecs, Syriens,

<sup>30</sup> Voir aussi A. Luttrell, « The Hospitallers in Hungary before 1418 », dans Z. Hunyadi, J. Laszlovszky (éd.), *The Crusades and the Military Orders. Expanding the Frontiers of the Medieval Latin Christendom*, Budapest, 2001, p. 269-281.

<sup>31</sup> N. Iorga, « Venise de croisade », RHSEE, IX, 1932, et « Venise à l'époque moderne », RHSEE, X, n° 4-6, 1933, p. 156-179.

<sup>32</sup> *Poporul Italian în trecut și în prezent. Cinci conferinți*, Bucarest, 1931, p. 5.

<sup>33</sup> « La France de Terre Sainte. Considérations synthétiques. Conférences données en Sorbonne », RHSEE, XI, n° 7-9, 1934, p. 177-249 ; *ibid.*, n° 10-12, p. 297-337.

Arméniens. Afin de connaître la vision musulmane de l'Occident, notre historien a signalé l'existence d'un ancien (1773) projet de ramasser le plus de sources arabes sur les croisades, lequel eût compris le texte original publié à côté de la traduction en latin<sup>34</sup>. Le milieu byzantin qu'ils avaient trouvé à Antioche et à Edesse a communiqué aux nouveaux venus une mentalité dont les témoignages se multiplient lorsque Byzance, au XII<sup>e</sup> siècle, a eu la chance militaire de reprendre la Syrie. Ceci inspire à Iorga la formule d'une « impérialisation » des États de croisade qui correspondrait au mouvement inverse de latinisation de Byzance. Quand il regarde la situation de l'Église occidentale dans les territoires conquis, où l'on ne voit pas des conversions, Iorga refuse à la hiérarchie religieuse catholique le rôle de facteur de l'organisation de l'État. Il lui semble de même qu'attribuer au pape Urbain II l'initiative de la première croisade serait une légende créée par son successeur. A Jérusalem, le patriarche latin n'était pas nommé par le pape, mais par le roi, tandis qu'à Antioche il était élu par le clergé et par le peuple de la cité. L'évolution du droit en Orient latin aurait offert un modèle suivi en Hongrie et en Angleterre à travers la forme adoptée en Chypre. L'armée de Jérusalem était fournie par les ordres chevaleresques et renforcée par la néo-croisade qui amenait des forces de Hongrie ou de Navarre, de la France de Saint Louis ou d'Angleterre. Certains aspects de l'ensemble de problèmes posés par Iorga ont été analysés longtemps après<sup>35</sup> et ont proposé des conclusions différentes de celles qu'il avait aperçues.

Cependant, lui-même était toujours prêt à contrôler les versions conventionnelles des sujets qu'il choisissait, en les confrontant aux sources. C'est ainsi qu'il aboutit en 1935 à encore une série de cinq conférences destinées au même public français : *France de Constantinople et de Morée*<sup>36</sup>. La perspective a changé : l'histoire des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles est considérée sous les auspices de l'idée impériale. Ce qu'on appelait largement l'Empire latin de Constantinople ne serait plus que l'Empire byzantin sous une dynastie française ! Sur la quatrième croisade son opinion n'est plus la même : ce qui a déterminé l'audace de 1204 ne serait plus l'intérêt commercial. Iorga veut croire que Venise appartenait à Byzance, définitivement intégrée, donc son intervention était prévisible, étant commandée par un état d'esprit qui nourrissait l'espoir d'une fusion décisive entre l'empire occidental et l'empire byzantin, à cause du déclin de ce dernier. C'est pourquoi Dandolo, vieux et aveugle, a voulu, pour conduire cette expédition d'une importance capitale, sortir de Venise, malgré la loi qui l'interdisait au doge...

---

<sup>34</sup> Id., « Un projet de Corpus des sources arabes sur les croisades », *ibid.*, V, 10-12, 1928, p. 357.

<sup>35</sup> Le problème des pèlerinages, pour lequel les documents ont surgi plus tard, est traité par F. Cardini, *In Terrasanta. Pellegrini italiani tra Medioevo e prima età moderna*, Bologne, 2002.

<sup>36</sup> RHSEE XII, 1935, p. 81-105, 177-217 et 324-356.

Bien entendu, dans ce livre, c'est aux Français qu'échoit la principale part. Leur rôle avait déjà augmenté dans la troisième croisade où Philippe Auguste a mené le combat, en ayant près de lui Richard, jugé par Iorga « un Français d'Angleterre », d'après son origine et son esprit. Parmi les chefs de la quatrième croisade, on pourrait considérer aussi comme Français Boniface de Montferrat, d'une famille que ses mariages princiers rattachaient à Constantinople et à Jérusalem. On dirait que les conditions de la première croisade sont revenues ; les barons happent tout ce qu'ils peuvent saisir : « des miettes de fiefs ». L'état d'esprit prépare chez ces exilés le développement d'une conscience française. La source que Iorga invoque le plus souvent c'est Robert de Clari, témoin de la conquête de Constantinople, dans le récit duquel G. Brătianu avait souligné la fière déclaration des croisés qu'ils fussent venus récupérer la Troie de leurs aïeux<sup>37</sup>. L'essence même de la situation qui a duré de 1204 à 1261 est définie par Iorga par trois concepts : ordre byzantin, création féodale et organisation vénitienne.

L'action individuelle des aventuriers est le mieux visible en Morée. C'est là que la principauté bâtie par Guillaume de Champlitte et Geoffroy de Villehardouin se superpose à des régions qui possédaient une autonomie slave, vlaque, ou grecque. Iorga est enclin à croire que les libertés féodales des seigneurs français de Morée eussent influencé le système social dans l'Angleterre francisée et en France pendant la Guerre de Cent Ans<sup>38</sup>. Pour étudier la structure juridique, notre historien a employé le livre qui était alors le plus récent, l'ouvrage fondamental de G. Recoura sur les Assises de Jérusalem<sup>39</sup>, où l'on démontre la coexistence avec le droit local populaire. En son chapitre final, Iorga s'est préoccupé de la chronique de Morée, en soumettant à la critique la valeur littéraire de ce monument culturel, ainsi que le rapport possible entre ses quatre versions. Par exemple, quoique Longnon supposait l'existence d'un archétype vénitien disparu, Iorga affirme que l'original serait conservé dans la forme française. Une autre opinion personnelle est celle qu'il soutient contre Henri Grégoire, selon lequel le fameux poème byzantin *Digénis Akritas* aurait eu sa genèse dans un passé très ancien : il le datait, lui, du XII<sup>e</sup> siècle. Autre point de vue de Iorga pour lequel il serait à présent difficile de trouver

<sup>37</sup> G.J. Brătianu, *Le roman de Troie dans la chronique de Robert de Clari*, *ibid.*, VI, n° 1-3, 1929, p. 52-55.

<sup>38</sup> Voir un modèle d'analyse chez J. Longnon, *L'Empire latin de Constantinople et la principauté de Morée*, Paris, 1949, p. 194-212. Il existe aussi un travail roumain de 1932 : I. Grubea, *Cronica anonimă a Romaniei și Moreei. Un document de viață franceză în Orient în sec. XIII*. A présent, l'ouvrage essentiel est J. M. Egea, *La Crónica de Morea. Estudio preliminar, texto y traducción*, Madrid, 1996.

<sup>39</sup> G. Recoura, *Les Assises de Romanie*, Paris, 1930. Compte-rendu dans RHSEE, XI, n° 7-9, 1934, p. 282.

approbation : à la recherche d'expressions de la synthèse Byzance-Occident, il était enclin à attribuer les peintures de Mistra à des artistes italiens de passage.

La dernière fois que N. Iorga intervint dans le débat international autour du sujet qu'il avait étudié si longtemps ce fut en 1940 à l'occasion d'un congrès à Lisbonne, convoqué afin de diffuser la théorie des nationalistes portugais qui proclamait que les découvertes géographiques eussent été la manifestation colossale de la première modernité. Au contraire, pour le savant roumain il était hors de doute qu'Henri le Navigateur demeurait fidèle à un esprit de croisade qui s'est maintenu à travers l'époque manuéline et qui n'a disparu qu'au moment de la mort du roi Sébastien en Afrique<sup>40</sup>.

Cela suffit pour montrer que, jusqu'au bout de sa vie, Iorga a travaillé à se représenter l'ensemble du phénomène intellectuel et politique des croisades. Si l'on se demande quel terme final il y voyait, il semble que c'était la fin du XVI<sup>e</sup> siècle – ce qui, pour l'histoire des Roumains, signifie Michel le Brave –, au-delà duquel, pendant, peut-être, encore un siècle, il devait constater le nom de croisade inlassablement répété pour légitimer toute reprise de la lutte anti-ottomane.

Seulement trois des disciples de Iorga ont été attirés par le sujet tant qu'ils ont pu l'étudier au cours de recherches dans les archives étrangères. D'abord, Constantin Marinescu, dont les travaux ont commencé par identifier « le prêtre Jean », potentat oriental protecteur des missions catholiques et accessible pour des alliances avec les chrétiens. Aux archives de Barcelone il se préparait depuis 1920 pour sa thèse sur la Compagnie catalane et l'empire byzantin. La majorité de l'information recueillie là-bas est entrée dans le gros volume (publication posthume) sur la politique d'Alphonse V d'Aragon<sup>41</sup>. Iorga l'a jugé digne de partager avec lui l'organisation du premier congrès des études byzantines à Bucarest en 1924. Marinescu sera, à partir de 1925, professeur d'histoire universelle à l'Université de Cluj et on lui doit d'avoir édité les deux volumes de *Mélanges d'histoire générale* qui honorent l'historiographie roumaine<sup>42</sup>. Il a rempli aussi la fonction de secrétaire de rédaction à la *Revue*

<sup>40</sup> N. Iorga, « Les découvertes portugaises et la croisade », dans *Congresso do mundo portugues*, t. I, Lisbonne, 1940, p. 49-53. Aussi un compte-rendu en RHSEE XVII, 7-9, 1940. Id., *As vias de penetração da latinidade no sueste da Europa e em especial na România*, Lisbonne, 1928 ; S. Subrahmanyam, *Contre la conception nationaliste des explorations des XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 2012, qui insiste sur l'héritage médiéval. Sur l'idéal de la croisade chez la dynastie portugaise, N. Iorga, *France de Chypre*, p. 58-59.

<sup>41</sup> C. Marinescu, *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon, roi de Naples (1416-1458)*, Barcelona, 1994.

<sup>42</sup> Autres travaux : *La Catalogne et l'Arménie au temps de Jacques II (1291-1327). Envoi par le roi Ochin des reliques de sainte Thècle à la cathédrale de Tarragone*, Paris, 1923 ; « Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, et l'Albanie de Scanderbeg », *Mélanges de l'École roumaine en France*, I, 1923, p. 1-185 ; « Du nouveau sur Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée », *Byzantion*, 1, 1924, p. 451-469 ; *Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon Martin V et Ferdinand*

*historique du Sud-Est européen*. Dans le groupe constitué autour de cette revue, il y a eu Marie Holban, qui a contribué à la création d'un Centre d'études sur la Renaissance. Des acquis de ses recherches à Paris elle a glané plusieurs échos du discours sur la croisade dans la littérature de cour française et italienne<sup>43</sup>. Francisc Pall, qui a enseigné à Cluj après Marinescu et qui avait étudié à Rome, a décelé des hésitations dans l'équilibre des pouvoirs entre la Hongrie et les Roumains au XV<sup>e</sup> siècle, quand ils s'efforçaient d'enrayer sur le Danube l'avancée ottomane<sup>44</sup>.

Le développement des études sur les croisades devait continuer, Iorga en était conscient, par cet enrichissement de l'information qu'on pouvait attendre des traductions de l'arabe ou d'autres langues orientales. Il a demandé, par exemple, à son collaborateur, H. Dj. Sirouni, de traduire de l'arménien la chronique de Khétoum<sup>45</sup>. Avoir eu en 1930 l'occasion de visiter les États-Unis et de découvrir « les études américaines, si utiles pour accumuler et classer la quantité croissante de connaissances », l'avait assuré que ce renouvellement « rend nécessaires une collaboration et de longs efforts convergents de caractère international »<sup>46</sup>.

Les croisades sont une des lignes directrices de l'histoire universelle. N. Iorga s'est voué à les revivre parce que cet érudit passionné cherchait à s'approcher de la vie intérieure des médiévaux et, sans doute, sans qu'il le dise, il ne se dissimulait pas que, à l'époque de sa naissance (1871), son peuple était encore médiéval, du même âge que les autres de ce Sud-Est européen dont il a conçu le premier l'unité. Unité et continuité, inséparables, se placent au centre de la vision de l'historien.

---

<sup>1er</sup>. *Commentaire sur quatre lettres inédites en latin, expédiées par la chancellerie byzantine*, Bucarest, 1924 ; « Tentatives de mariage de deux fils d'Andronic II Paléologue avec des princesses latines », RHSEE I, n° 1-3, 1924, p. 139-143 ; « Notes sur les Catalans dans l'Empire byzantin pendant le règne de Jacques II », dans *Mélanges d'histoire du Moyen-Âge offerts à M. Ferdinand Lot*, Paris, 1925, p. 501-513 ; « Notes sur le faste à la cour d'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples », *Mélanges d'histoire générale* I, 1927, p. 133-146 ; « Notes sur les corsaires au service d'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples », *ibid.* p. 155-162 ; « Le pape Calixte III (1455-1458), Alphonse V d'Aragon, roi de Naples, et l'offensive contre les Turcs », BSHAR 19, 1935, p. 77-97 ; « Le pape Nicolas V (1447-1455) et son attitude envers l'Empire byzantin », *Actes du IV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines*, 9, Sofia, 1935, p. 331-342 ; *L'île de Rhodes au XV<sup>e</sup> siècle et l'ordre de Saint Jean de Jérusalem d'après des documents inédits*, Città del Vaticano, 1946.

<sup>43</sup> Voir, par exemple, « De la guivre des Visconti à la salamandre de François I », RA III, n° 8, 1939, p. 3-16 ; « Autour du prétendu duel numismatique de Louis XII et de Jules II », RHSEE XXII, 1945, p. 204-249 ; « A propos de François I<sup>er</sup> et de son image », RRH 27, n° 4, 1988, p. 351-362.

<sup>44</sup> Fr. Pall, *Români și Cruciada târzie*, ed. I. Costea, Cluj-Napoca, 2003.

<sup>45</sup> « Cronica lui Hetum », RI XXIII, 1937.

<sup>46</sup> Compte-rendu du livre de Claude Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades et la principauté franque d'Antioche*, dans RHSEE XVII, n° 7-9, 1940, p. 283-283.



## THE MEDIEVAL BLACK SEA IN N. IORGA'S HISTORIOGRAPHICAL WORKS

*Ovidiu Cristea*

A historiographical overview is a tricky task. At first glance, resuming the conclusions of the predecessors seems an easy approach. However, there is always the risk of oversimplifying a much complex picture and to analyse a certain work out of its historiographical context. These difficulties become even more complicated when the subject is Nicolae Iorga. It is almost impossible<sup>1</sup> for any scholar to dominate an overwhelming list of works written by the most prestigious Romanian historian. Besides the vast bibliography, there is also the problem of complexity. Not only once did Iorga renew his approach on a certain topic based on new evidence or new perspectives. His ideas and conclusions were in a continuous process of reconfiguration which raised and still raises a serious challenge for any scholar who analyses his works. Thus, to discuss Iorga's conclusions means to proceed to an intellectual archaeology able to retrace the evolution of ideas scattered in studies, articles, monographs and synthesis.

The history of the Black Sea makes no exception. Iorga wrote about the Pontic area in many works from his youth until his last years. He published many documents, he studied the impact of the sea on peoples and civilisations, he emphasized the clashes between the big political actors to control the trade routes and the strategic points in the Black Sea. In support of his conclusions Iorga used large amounts of sources (portulans, notarial acts, inscriptions, letters, charters, chronicles) and an impressive bibliography. Combined with a literary style and a very elaborate argumentation which mixed universal and national

---

<sup>1</sup> There are obviously exceptions. See for instance V. Laurent, "Nicolae Iorga historien de la vie byzantine", *Revue des études byzantines* IV, 1946, p. 5-23; Ș. Papacostea, "Nicolae Iorga și Evul Mediu românesc", in N. Iorga, *Studii asupra Evului Mediu românesc*, ed. Ș. Papacostea, Bucharest, 1984, p. 402-427; V. Spinei, "Ultima mare sinteză a lui N. Iorga asupra istoriei românilor și perioada secolelor X-XIV", afterword in N. Iorga, *Istoria românilor*, vol. III. *Ctitorii*, Bucharest, 1993, p. 341-373. For N. Iorga as a founder of institutions, see especially A. Pippidi, "N. Iorga întemeietorul", in *Institutul de Istorie „Nicolae Iorga” 1937-1948*, Bucharest, 1999, p. 11-21 [republished in *Andrei Pippidi mai puțin cunoscut. Studii adunate de foștii săi elevi cu prilejul împlinirii vârstei de 70 de ani*, ed. M. Coman, O. Cristea, O. Olar, R.G. Păun, A. Timotin, Iași, 2018, p. 57-67].

history, comparisons between various epochs and different geographical areas, N. Iorga's works became already in his lifetime a difficult reading even for the best specialists in the field. Today the challenge is even more serious. One has to dispose of many linguistic skills, to have a very good knowledge of Iorga's works, to dominate the sources and the bibliography to properly understand the author's ideas on the Black Sea history. Such premises are difficult to accomplish in a time when historiography is in a full process of brutal transformations. The obsessive preoccupation for quotations, impact, visibility and interdisciplinary approaches seems to push into oblivion the "old fashion" works written in the interwar period or even after. Iorga's publications are a very good example. Western historiography related to the history of the crusades, of Byzantium or of the Ottoman Empire (to mention only some of his favourite fields of research) seldom quote Iorga's books and articles.<sup>2</sup> Vitalien Laurent spoke already in 1946 about the ostracism applied to the Romanian scholar.<sup>3</sup> Today, even when Iorga's contributions are mentioned, there are criticisms which seem to ignore the time and the context in which these works were written.

In Romania the circumstances seem to be different. Iorga is still praised and quoted by historians but, on many occasions, as a form of compulsory reverence not as a result of a keen analysis of his research. Mentioning Iorga was, even in the communist period after his rehabilitation in the 60's, a subtle form to impose one's own assumptions about the past. If one derived his analysis from N. Iorga's ideas who would dare to contest the conclusions? It was a sort of use and abuse which, paradoxically, had a curious side effect. Iorga's texts became, unfortunately, a sort of dogma. The quotations from his works replaced in the 60's and 70's those of K. Marx, V. I. Lenin or I. V. Stalin, to be challenged in the 80's only by those of N. Ceaușescu. No wonder that as Iorga was more and more quoted he became less and less read. The process continues today...

---

<sup>2</sup> See the remarks made by Andrei Pippidi in the introduction to N. Iorga, *Jurnalul ultimilor ani 1938-1940*, ed. A. Pippidi, Bucharest, 2019, p. 7: "Ce a scris Iorga nu se mai citește. Nici în străinătate unde trecerea timpului de când a tăcut savantul român a schimbat prea multe [...] nici în țara lui, unde la acest istoric, om politic și scriitor nu se mai întoarce nimeni pentru a prețui cât și cum a scris" ("Iorga's writings are not read anymore. Neither abroad, where the time passed since the scholar fell silent has changed too much [...] nor in his country, where nobody turns anymore to this historian, political man and writer, to treasure how and how much he wrote").

<sup>3</sup> V. Laurent, "Nicolae Iorga historien...", p. 5: "il m'a fallu au préalable, rechercher les raisons qui frappaient ainsi d'ostracisme celui qui fit si grande figure dans les congrès internationaux de la discipline". Laurent mentions at the beginning of his study a dialogue with a colleague who ironized the association between N. Iorga and Byzantine history. Today the ostracism was replaced by oblivion; see for instance A. Classen (ed.), *Handbook of Medieval Studies. Terms-Methods-Trends*, Berlin – New York, 2010, who omitted Iorga's name in the list of "key figures" in medieval studies (1650-1950).

The use and abuse of quotations went hand in hand with the process of oversimplification. The fragments used as an argument were being removed from their context and – as the antique statues inserted in medieval monuments – reinserted in other texts with diverse premises and different argumentation. Thus, instead of continuing Iorga's ideas, many historians preferred to elaborate only clones.<sup>4</sup>

The aforementioned objections should not be interpreted as a polemic with modern Romanian scholars. I mentioned them only to underline the challenges of any historiographical approach. Besides, I am too conscious that any polemic is a double edge sword. It could be easily turned against the one who provoked the debate. For instance, all the aforesaid criticisms could be also formulated in respect of the present text. I am aware that I do not possess an exhaustive knowledge of Iorga's works and that the topic suggested – the medieval Black Sea, as it was perceived by the “patriarch” of Romanian historiography – does not exist *per se*. It was constructed by picking points of view, ideas, and conclusions scattered among many of his books and articles. Sometimes such dispersed pieces are simply brilliant but unfortunately never developed. For instance, in his synthesis of the history of the Romanians, Iorga remarked that the genesis of the Romanian Principalities corresponded with a “Latin offensive” in the East. Hungary was ruled by a Franco-Italian Angevin dynasty while the Black Sea was in the 14<sup>th</sup> century a Genoese lake.<sup>5</sup> In such a context the Danube and the Black Sea were vectors for the diffusion of the political and cultural models towards a region described as an “island of Latinity”.

The example is illustrative for how difficult is to resume or to synthesize the works of N. Iorga. Cutting and pasting his texts means that the final product – in occurrence the historiographical analysis – could produce a substantially different result. This remark underscores another challenge that a scholar has to overcome when proposing a historiographical study: its relevance. Why should someone read what was written about Iorga when it is more logical and, obviously, more useful to read directly his texts? The contact with the source – a

---

<sup>4</sup> Once again there are significant exceptions. For instance, Iorga's idea about the strong connection between the medieval genesis of Wallachia and Moldavia and the commercial routes which pass through their territories (see for instance *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Âge*, Paris, 1924, p. 89-90) was developed by P.P. Panaitescu, “La route commerciale de Pologne à la Mer Noire au Moyen Age”, *RIR* III, 1934, p. 172-193, and Ș. Papacostea, “Începuturile politicii comerciale a Țării Românești și Moldovei (sec. XIV-XVI). Drum și stat”, in *Geneza statului în Evul Mediu românesc*, Cluj-Napoca, 1988, p. 151-204.

<sup>5</sup> N. Iorga, *Istoria românilor*, vol. III, p. 143: „spre această insulă latină pierdută a românilor latinitatea apuseană înaintează prin acest fenomen al francizării dinastice și politice a Ungariei ca și prin italianizarea Mării Negre și a Dunării de Jos” (“To this lost Latin island of the Romanians does the Western Latinity move forward, through this phenomenon of dynastic and political Francization of Hungary, as well as the Italianization of the Black Sea and Lower Danube”).

necessary condition for any historian – is also in this situation the best approach because even the best historiographical analyses could distort, misinterpret and simplify a most complex work. Along with the danger of relevance (or, more correct irrelevance) there is also the danger of panegyric. Many Romanian historiographical approaches excessively praised Iorga's contributions which may be correct but, in my view, useless. Iorga has a well-established place in Romanian culture to need any further arguments in support of his works' valour.

Besides all of these obstacles there is also another one already mentioned. Iorga did not write a history of the Black Sea and the topic is usually associated with other prestigious names such as Gh. I. Brătianu,<sup>6</sup> Șerban Papacostea,<sup>7</sup> Octavian Iliescu,<sup>8</sup> Ștefan Andreescu,<sup>9</sup> Virgil Ciocîltan.<sup>10</sup> However, even in the field of Pontic history Iorga should be considered as one of its founders. Not only because the Black Sea as a historical topic is included in publications such as *The Rhine Question* (1912),<sup>11</sup> *The Danube Question* (1913),<sup>12</sup> *The Mediterranean Question* (1914),<sup>13</sup> *The Oceans Question* (1919),<sup>14</sup>

---

<sup>6</sup> From the long list of works related to the Black Sea I mention only G. I. Brătianu, *La Mer Noire. Des origines à la conquête ottomane*, München, 1969 (Romanian edition *Marea Neagră. De la origini și până la cucerirea otomană*, ed. V. Spinei, 2 vols., Bucharest, 1988).

<sup>7</sup> Most of the contributions concerning the Black Sea are gathered in Ș. Papacostea, *La Mer Noire carrefour des grandes routes intercontinentales*, Bucharest, 2006; also Ș. Papacostea, V. Ciocîltan, *Marea Neagră răspântie a drumurilor continentale*, Constanța, 2007.

<sup>8</sup> O. Iliescu, "Localizarea vechiului Licostomo", *Studii* 25, 1972, p. 435-462; id., "Chilia în veacul al XIV-lea", in *Sub semnul lui Clio. Omagiu acad. prof. Ștefan Pascu*, Cluj, 1974, p. 284-291; id., "Nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles dans les colonies génoises de la Mer Noire. Actes de Caffa", *RESEE* 14, 1976, p. 523-529; id., "Nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés au XIV<sup>e</sup> siècle dans les colonies génoises des bouches du Danube - Actes de Kilia et de Licostomo", *RESEE* 15, 1977, p. 113-130; id., "La monnaie génoise dans les pays roumains aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles", in *Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII-XIV (I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII-XIV)*, Bucharest, 1977, p. 155-171; id., "La monnaie vénitienne dans les pays roumains de 1200 à 1500", *RESEE* 15, 1977, p. 355-361.

<sup>9</sup> Șt. Andreescu, *Din istoria Mării Negre (Genovezi, români și tătari în spațiul pontic în secolele XIV-XVII)*, Bucharest, 2001; id., *Izvoare noi cu privire la istoria Mării Negre*, Bucharest, 2005; id., "Cruciada târzie și Marea Neagră", in O. Cristea (ed.), *Marea Neagră. Puteri maritime-puteri terestre (sec. XIII-XVIII)*, Bucharest, 2006, p. 122-158.

<sup>10</sup> Besides the monograph *The Mongols and the Black Sea Trade in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, trans. S. P. Willcocks, Leiden – Boston, 2012, it is worth mentioning some of his contribution related to Romanian history: V. Ciocîltan, "Chilia în primul sfert al veacului al XV-lea", *Revista de istorie* 34, 1981, p. 2091-2096; id., "Competiția pentru controlul Dunării inferioare, 1412-1420", *Revista de istorie* 35, 1982, p. 1088-1099 and 1191-1203.

<sup>11</sup> *Chestiunea Rinului. (Istorie a Europei apusene în legătură cu această chestie). Lecții ținute la școala de Războiu tipărite după notele stenografice ale d-lui H. Stahl pentru folosul elevilor săi*, Vălenii de Munte, 1912.

<sup>12</sup> *Chestiunea Dunării (Istorie a Europei răsăritene în legătură cu această chestie). Lecții ținute la școala de Războiu tipărite după notele stenografice ale d-lui H. Stahl pentru folosul elevilor săi*, Vălenii de Munte, 1913.

but also because the scholar dedicated some important studies to the Pontic history such as *Historical studies concerning Kilia and Cetatea Albă*,<sup>15</sup> or the tryptic concerning the Venetian presence in the Black Sea region during the 14<sup>th</sup> and 15<sup>th</sup> centuries.<sup>16</sup>

The absence of a work dedicated to the Black Sea is explained by Iorga himself. "The hegemony in the Mediterranean is a much wider topic that it may seem. We (= the Romanians) are also included in this evolution, we also have a place in it although our ships never crossed this sea to confront the vessels of other nations. We are involved because the Mediterranean is continued by the two Straits which delimit the Sea of Marmara (the channel between the White Sea as it was labelled by the Orientals and the Black Sea) in this sea which ends to the North with the Sea of Azov. Thus, the Black Sea with its appendix belongs to the system of the Mediterranean."<sup>17</sup> Thus, anything that happens in the Mediterranean has direct repercussions on our history (...) what happens to us depends always on who is the master of the Mediterranean Sea". This global perspective explains why *Mar Maggiore* (as the Venetian and Genoese documents called it) was never considered by Iorga a topic in itself, but only a part of a wider picture. In Iorga's conception the interdependence between the Mediterranean and its adjacent seas was a sort of application of the principle of communicating vessels in physics: any intervention in a vessel provokes similar changes in the connected vessels. Obviously, the hydrostatic pressure has no impact on human relations but the knowledge of the past enabled Iorga to perceive one of the "permanencies" of history. For Iorga, from the ancient times to the modern era, any hegemonic power of the Mediterranean intended to exercise a strict control by submitting the neighbouring seas. In his conception,

---

<sup>13</sup> *Chestiunea Mediteranei (Istorie a Europei de miazăzi în legătură cu această chestie). Lecții ținute la școala de Războiu tipărite după notele stenografice ale d-lui H. Stahl pentru folosul elevilor săi*, Vălenii de Munte, 1914.

<sup>14</sup> *Chestia Oceanelor. Lecții făcute la Școala de Război*, Bucharest, 1919.

<sup>15</sup> *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe*, Bucharest, 1900.

<sup>16</sup> "Veneția în Marea Neagră. I. Dobrotici", AARMSI, s. II, 36, 1914, p. 1043-1070; id., "Veneția în Marea Neagră. II. Legăturile cu turcii și cu creștinii din Balcani de la lupta de la Kossovo până la cea de la Nicopole", AARMSI, s. II, 36, 1914, p. 1071-1118; id., "Veneția în Marea Neagră. III. Originea legăturilor cu Ștefan cel Mare și mediul politic al dezvoltării lor", AARMSI, s. II, 37, 1914-1915, p. 1-76.

<sup>17</sup> "Chestiunea stăpânirii Mării Mediterane", explained N. Iorga, "e mult mai vastă de cum s-ar părea la început. În dezvoltarea ei suntem cuprinși și noi, avem și noi un rol, cu toate că niciodată corăbiile noastre n-au plutit pe această mare cu scopul de a se împotrivi corăbiilor altei națiuni; suntem totuși amestecați în ea fiindcă Marea Mediterană se continuă, de fapt, prin cele două strâmtoni ce mărginesc Marea de Marmara", canalul dintre „Marea Albă” a Orientalilor și Marea Neagră, în această mare isprăvită și ea la nord prin Marea de Azov. Astfel Marea Neagră cu adaosul ei face parte din sistemul Mării Mediterane. Prin urmare orice se petrece în Mediterana are imediat înrăurire și asupra noastră (...) ce suferim noi atârână totdeauna de cine stăpânește Marea Mediterană”.

the control of the sea was an imperial attribute, as was the control of the Danube,<sup>18</sup> and the sea itself was a stage for confrontation between powers. Even the emergence of the Romanian Principalities at the beginning of the 14<sup>th</sup> century was considered the result of the “encounter” with the sea (Iorga remarked that the princely title used a translation of Latin *Mare Maius*, a name ignored by the Byzantine sources)<sup>19</sup> while the ascendance of the Romanian modern state was the consequence of the evolutions in the Black Sea area in the first half of the 19<sup>th</sup> century.

Thus, the Mediterranean history interfered and influenced with distant areas and peoples. These conclusions were developed in the last decades by scholars who underlined, for instance, how the Mediterranean rivalry between Venice and Genoa contributed, among other factors, in the key role played by the Black Sea in the international trade during the 13<sup>th</sup>-15<sup>th</sup> centuries.<sup>20</sup> The role of the Dardanelles and the Bosphorus as key points to control the maritime routes between the Mediterranean and the Black Sea was also emphasized by recent research which developed some of Iorga’s intuitions.<sup>21</sup>

Conceiving the Black Sea as a stage had important consequences. For Iorga, as for any historian, the Black Sea was not the main figure of the story. Such a story with the sea as its main character would deal with the genesis of the expanse of saltwater, with its transformations during large periods of time, with the evolution of the coasts, sea currents, winds, flora and fauna. Historians usually ignore such aspects; they are interested only in human interaction with the sea and with the political, economic, social and cultural consequences of these interactions.

This humanized history of the Black Sea, as it was conceived by Iorga in many of his publications, remained a topic to be analysed. The following pages will focus exclusively on the medieval period when the Black Sea became *la plaque tournante du commerce international*.<sup>22</sup> Obviously, this limitation raises some methodological issues. The chronological segmentation which added to a fragmentation of a subject from a wider topic risks distorting Iorga’s views on the Black Sea history. The danger is even more evident if one takes into account that his approaches were “global” (to use a fashionable term), integrating fragments of history in large historical processes. In his own terms, the oceans

---

<sup>18</sup> N. Iorga, “Le Danube d’Empire”, in *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, Paris, 1924, p. 13-24.

<sup>19</sup> N. Iorga, *Istoria românilor*. III. *Ctitorii*, p. 244.

<sup>20</sup> See for instance the works of Șerban Papacostea quoted above n. 6.

<sup>21</sup> N. Iorga, *Dardanelele, amintiri istorice*, Bucharest, 1915 (off-print from AARMSI, s. II, t. XXXVII). For recent historiography see for instance an article usually ignored by Western scholars, V. Ciociltan, “Genoa’s challenge to Egypt 1287-1290”, *RRH* 32, 1993, p. 283-307.

<sup>22</sup> The phrase belongs to G. I. Brătianu, “La mer Noire plaque tournante du trafic international à la fin du Moyen Age”, *RHSEE* 21, 1944, p. 36-69.

and the seas were a topic of high interest both in his times, as well as in future ones, such as the United States' policy during the First World War. Thus, Iorga's own perspective is contrary to any kind of segmentation. However, even he was compelled – for the sake of clarity – to fragment his object of study in small pieces. “Someone may think” – the scholar argued for the necessity to study “The Danube Question” – “that such a topic represents a segmentation of the vast field of universal history in insignificant problems. I shall say however that by this method it is important to extract some essential features. Besides the events, it is the duty of the historian to extract from the knowledge of the universal history the spiritual and the moral aspects, to emphasize those traits which individualized a realm, a people, a historical process, in occurrence, a geographical entity”<sup>23</sup>. A similar conception is to be found in the “Oceans Question” an attempt to summarize the role of huge bodies of saltwater in history of the mankind. From this general perspective, Iorga proposed a more focused analysis in his studies concerning the Black Sea which, in their turn, were a starting point for this region's place in world history. It is precisely the case of his book concerning Kilia and Cetatea Albă, two of the most important medieval trade centres in the north-western Black Sea. His analyse encompasses a period from the classical antiquity until the 19<sup>th</sup> century based on a large number of documents, most of them published for the first time in the appendix. The title seems to suggest a limited research focused on the aforementioned cities, but in fact they are only a starting point for a first attempt of a general Black Sea history. Iorga explained in the first chapter that he was not interested in writing a local history. Such an endeavour was almost impossible because the archives which could have been used to write the history of the two city ports were lost. In exchange, the author proposed a political history of Kilia and Cetatea Albă written from a universal perspective. Such approach allowed the insertion of the two centres in a vast network of economic exchange which ensured for the entire area (Wallachia and Moldavia included) a period of prosperity from the mid-13<sup>th</sup> century until the end of the Middle Ages. For N. Iorga, in spite of the vicissitudes of history and the successions of their masters, the two city ports had a certain individuality preserved during the period under scrutiny. The idea was renewed in 1937<sup>24</sup> by underlying the autonomy preserved by the two cities not only during the Mongol hegemony but also under the Moldavian rule.

After more than a century it is surprising to see that the book remains a steppingstone in the historiography of the Black Sea. Many questions formulated by Iorga (What was the function of Genoese emporia in the genesis and

---

<sup>23</sup> N. Iorga, *Chestiunea Dunării*, p. 1.

<sup>24</sup> “Noi descoperiri privitoare la istoria românilor”, in id., *Studii asupra Evului Mediu românesc*, p. 223 (initially published in AARMSI s. III, t. XIX, 1937, p. 189-196).

prosperity of the Romanian principalities? What were the main trade routes in the vast network of Euro-Asiatic exchanges? Who were the main actors and the intermediaries of these exchanges? What was the impact on the short, mid and long term of the Ottoman conquest of Kilia and Cetatea Albă in 1484? etc.) are still objects of historiographical debate. Answers were given, new data was published but in many points the scholars followed Iorga's approach with minor corrections.

Twenty years after the publication of the book on Kilia and Cetatea Albă, the historian reconsidered the topic based on new evidence from the Western archives. Although the new contribution insisted on several "minor" actors and facts, the details were important for a better understanding of the Black Sea's role on the eve of the fall of Constantinople (1453). Thus, a certain Messopero of Ansaldo was mentioned in Lviv as "haeres Licostomi" and "consul Francorum" while a Venetian from Crete, Niccolò Polo, gained a small fortune in Cetatea Albă, estimated at 2500 gold pieces. Other documents mirrored that another Polo, Giovanni Polo of *Albo Castro* (i. e. Cetatea Albă), sold in 1503 to Archduke Maximilian of Habsburg a work entitled "The questions of the Sultan to the Holy Patriarch of Constantinople concerning the Trinity and the Christian faith". All this evidence strengthens a conclusion already formulated by Iorga in 1900. The correct understanding of the evolutions in the Pontic basin needed a wider analysis including the Mediterranean as well as a large Central and East European area. In Iorga's views the sea was prolonged deep inside the continent not only by rivers but also by people (merchants, missionaries, ambassadors, soldiers, spies) which circulated from Constantinople, Trebizond, Caffa, Kilia to Braşov, Lviv, Cracow, Buda, Vienna and further on. Iorga even used the expression "continental seas", a paradoxical and oxymoronic phrase which put an emphasis on the territories strongly influenced by the sea. For the Mediterranean, Iorga remarked that "not only once a domination started in the Russian steppe extended southwards to the Mediterranean Sea. The reverse process also happened: the hegemony over the Mediterranean influenced and took into possession the steppe". As long as the sea remained "a perpetual source of threats and dangers, a continuous starting point for foreign domination" the study of the vast masses of saltwater was essential. Romanian history made no exception and Iorga's texts may be seen as a plea for an arduous project of research of the Pontic area as well as of the Mediterranean Sea.

From this perspective a special attention should be awarded to the tryptic dedicated to the Venetian presence in the Black Sea. Although the Republic of St. Mark was never able to impose its control in *Mar Maggiore*, Iorga analysed the Venetian presence in the area from the perspective of the most important power of the Mediterranean. From the Fourth Crusade onwards Venice strengthened and extended its control over a great part of Eastern Mediterranean.

Despite some setbacks (the Byzantine recovery of Constantinople in 1261, the loss of the Holy Land in 1291, the wars with the Genoese for the control of the Black Sea), Venice remained a great naval power not only in the Mediterranean but also in adjacent seas. Powerful enough, in Iorga's opinion, to impose its own conditions to local powers (like Byzantium or the Empire of Trebizond) or even regional powers (the Ilkhanate of Persia).<sup>25</sup>

Venetian authority may be also suggested by other political connections of the Republic in the Pontic area. As Iorga remarked, at least on the Western shores of the Black Sea, Venice was the constant ally of the local powers (Bulgaria, the Despotate of Dobrotich, and later Wallachia and Moldavia), while the Genoese were the traditional enemy. In Dobrotich's case the political and military collaboration was the result of the ruler's personal relations with the Emperor John V Palaiologus<sup>26</sup> while later on the political tensions between Moldavia and the Genoese from Caffa and the Venetian-Ottoman war (1463-1479) explained the political contacts between Stephen the Great and the *Serenissima*. Although the study of the relations between Stephen the Great and the Republic of St. Mark was renewed in the last decades, there is no exaggeration stating that Iorga's studies on Venice remained a starting point for any research concerning the relations between Moldavia and the city of the lagoons.

The debate on the Black Sea in N. Iorga's historiographical works could be continued by many other quotations and examples. In my opinion it will be a futile attempt to prove what is commonly accepted. Iorga's works remained a valuable source of inspiration for the scholars not only because the large amount of information gathered but also by a unique ability to establish connections between apparently disparate facts, people and geographical areas, by the gift to mix short, middle and long term history in studying a historical process and by a balanced view on "big" and "small" actors in the genesis of an event.

In the field of Black Sea history Iorga was a forerunner who, due to a large mass of documents collected from various Western archives, opened many fields of research for next generations of historians. Many of his conclusions have subsequently developed a trend which seems to continue even in the present days. There is however a significant change. Even if "global" history or connected history seem to be fashionable topics, there are few scholars which dare to propose a history of the Black Sea from the antiquity to the present day.

---

<sup>25</sup> "Veneția în Marea Neagră", but see the objections of G. I. Brătianu, "Les Vénitiens dans la mer Noire", *Échos d'Orient* 33, 1934, p. 153-154.

<sup>26</sup> Also "Condițiile de politică generală în cari s-au întemeiat Bisericile românești în veacurile XIV-XV", in id., *Studii asupra Evului Mediu românesc*, p. 102.

An attempt made by Charles King<sup>27</sup>, an entertaining and well written book, useful for the modern and contemporary history, is more of an overview for the ancient times. Usually historians preferred to focus on special topics focused on special events, episodes or political actors. Iorga's work remained, as the Genoese medieval fortresses around the Black Sea, an impressive monument but, for many scholars, also an obsolete one which may be admired from a distance but never visited.

---

<sup>27</sup> The author took care to mention that was "a history" that is one of many narratives that could be written about the Black Sea; Ch. King, *The Black Sea. A History*, Oxford, 2005 (Romanian translation, *Marea Neagră. O istorie*, trans. D. Branea, C. Chevereșan, Iași, 2015).

## LA CONTRIBUTION DE D. M. PIPPIDI À L'ÉTUDE DES INSCRIPTIONS ANTIQUES\*

*Adrian Robu*

L'œuvre de Dionisie Mihail Pippidi est considérable de tous les points de vue : de nombreux ouvrages et volumes édités, un corpus épigraphique, des dizaines d'articles, de comptes rendus et de chroniques. Elle a été présentée à différentes reprises, notamment par ses élèves et collaborateurs<sup>1</sup>, et en 2007 on lui a consacré un numéro de la revue roumaine d'archéologie et d'histoire ancienne *Dacia*<sup>2</sup>.

En regardant la liste des titres de D. M. Pippidi, il serait bien téméraire de vouloir dresser ici l'inventaire complet de toutes ses publications et de leur contribution à l'étude de l'Antiquité<sup>3</sup>. Ce thème est bien riche et pourrait faire, à lui seul, l'objet d'un colloque. Dès lors, j'ai décidé de limiter mon analyse à sa

---

\* Je tiens à remercier Andrei Pippidi et Klaus Hallof de m'avoir permis de consulter la correspondance épistolaire de D. M. Pippidi respectivement avec Louis Robert et Günther Klaffenbach. De même, Andrei Pippidi a généreusement mis à ma disposition les premières versions du corpus épigraphique d'Istros. Alexandru Avram et Dan Dana préparent à présent l'édition de la correspondance entre D. M. Pippidi et L. Robert, je leur suis reconnaissant de m'avoir fourni cette édition.

<sup>1</sup> E. Popescu, « Le professeur D. M. Pippidi à 70 ans », *Dacia* n.s. 20, 1976, p. 5-18 ; id., « Profesorul D. M. Pippidi a împlinit 70 de ani », *SCIVA* 27, 1976, p. 137-146 ; C. C. Petolescu, « Profesorul D. M. Pippidi la 80 de ani », *SCIVA* 36, 1985, p. 353-355 ; P. Alexandrescu, « D. M. Pippidi à 80 ans », *Dacia* n.s. 29, 1985, p. 167-170 ; id., « D. M. Pippidi, 1905-1993 », *Dacia* n.s. 37, 1993, p. 7 ; id., « Sesiunea memorială « D.M. Pippidi » », *Academica*, IV<sup>e</sup> année, 8 (44), juin 1994, p. 23 ; A. Avram, « Profesorul D. M. Pippidi, 1905-1993 », *SCIVA* 45, 1994, p. 3-7 ; S. Sanie, « Dionisie M. Pippidi, 1905-1993 », *ArhMold* 17, 1994, p. 355-356 ; D. Berindei, « In memoriam Dionisie M. Pippidi », *Academica*, III<sup>e</sup> année, 10 (34), août 1993, p. 2. Cf. aussi l'article publié par la rédaction de la revue *SCIVA* « Profesorul D. M. Pippidi la 85 de ani », *SCIVA* 42, 1991, p. 3-4 ; la notice « Dionis Mihail Pippidi », dans J. Filip (éd.), *Enzyklopädisches Handbuch zur Ur- und Frühgeschichte*, Stuttgart et al., 1969, p. 1040 ; J. Fontaine, *CRAI* 1993, p. 859 ; H. Danesi, « Dionisie Mihail Pippidi », dans *Annuaire prosopographique : la France savante*, <https://cths.fr/an/savant.php?id=121316#> (consulté le 25 juillet 2019).

<sup>2</sup> A. Avram (éd.), *Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne à la mémoire de D. M. Pippidi*, *Dacia* n.s. 51, 2007.

<sup>3</sup> La bibliographie de D. M. Pippidi a été établie par E. Popescu, « Le professeur D. M. Pippidi à 70 ans », *Dacia* n.s. 20, 1976, p. 8-18, et par P. Alexandrescu, « D. M. Pippidi à 80 ans », *Dacia* n.s. 29, 1985, p. 168-170 ; id., « D. M. Pippidi, 1905-1993 », *Dacia* n.s. 37, 1993, p. 7.

contribution à l'étude de l'épigraphie antique et en particulier à la réalisation du corpus des inscriptions d'Istros (Histria), que les spécialistes abrègent habituellement *ISM I*. Paru en 1983, cet ouvrage posa sa marque sur l'étude des inscriptions des cités pontiques et, de manière générale, sur la recherche épigraphique en Roumanie<sup>4</sup>. Il me semble donc utile, à plus de trente ans après la parution d'*ISM I*, de revenir sur la place de ce volume dans la recherche sur l'épigraphie et l'histoire des cités grecques du Pont Gauche.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, qu'il me soit permis de rappeler brièvement quelques éléments clés de la formation et de la carrière scientifique de D. M. Pippidi, ainsi que ses principaux thèmes de recherches. Cela permettra, d'une part, de mieux comprendre sa rencontre avec Histria et, de l'autre, de revenir sur quelques-unes de ses collaborations, souvent passées sous silence.

### Une carrière scientifique « longue et mouvementée »

Né le 17 décembre 1905 à Craiova, D. M. Pippidi a eu « une carrière scientifique assez longue et mouvementée », comme il la qualifiait lui-même<sup>5</sup>. Il effectue, de 1923 à 1928, des études de lettres et de droit à l'Université de Bucarest<sup>6</sup>. Les cours d'histoire ancienne et de philologie classique donnés respectivement par Vasile Pârvan et Dimitrie Evolceanu jouent un rôle décisif dans son orientation scientifique<sup>7</sup>. Il consacre en 1944 son livre *Autour de Tibère* à la mémoire de D. Evolceanu.

Après avoir obtenu ses licences en lettres et en droit, il entame des études doctorales et complète sa formation par des séjours de recherche à Paris, à l'École Pratique des Hautes Études (de 1929 à 1931) et à Rome, à l'École Roumaine (de 1931 à 1933). À Paris, il suit l'enseignement de Jérôme Carcopino, à qui, plus tard, il dédie l'ouvrage *Recherches sur le culte impérial*. Les conditions sont difficiles, car, suite à la crise économique de 1931, la banque qui gère les épargnes de sa famille fait faillite et, de plus, l'État roumain décide de supprimer les bourses octroyées à ses étudiants partis à l'étranger<sup>8</sup>. Cela ne l'empêche pas de finir sa thèse de doctorat intitulée *Tacite et Tibère : une*

<sup>4</sup> Cf. A. Avram, « Le corpus des inscriptions d'Istros revisité », dans A. Avram (éd.), *Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne à la mémoire de D. M. Pippidi*, Dacia n.s. 51, 2007, p. 79.

<sup>5</sup> Voir l'avertissement de D. M. Pippidi au volume *Parerga. Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, Paris – Bucarest, 1984, p. 7.

<sup>6</sup> Sur la formation et la carrière scientifique de D. M. Pippidi, on lira en particulier E. Popescu, « Le professeur D. M. Pippidi à 70 ans », Dacia n.s. 20, 1976, p. 5-8.

<sup>7</sup> D. M. Pippidi, « În jurul corespondenței lui Pârvan », *Studii clasice* 14, 1972, p. 257.

<sup>8</sup> Andrei Pippidi, entretien avec Armand Goșu le 9 juin 2004, <http://www.tiuk.reea.net/7/85.html> (consulté le 29 juillet 2019).

*contribution à l'étude du portrait dans l'historiographie latine*, qu'il soutient en 1932 à l'Université de Bucarest.

De retour en Roumanie, il est, de 1933 à 1937, assistant du professeur Cezar Papacostea à l'Université de Jassy. Il retourne en 1937 à Bucarest pour être d'abord maître de conférences et ensuite professeur dans son alma mater, où il donne des cours de philologie classique, d'épigraphie et d'histoire ancienne. Outre sa charge d'enseignement, il mène une activité de recherche : il est rattaché, de 1943 à 1948, en tant que conseiller scientifique à l'Institut d'Histoire Universelle, fondé par Nicolae Iorga, et, dès 1948, il est chercheur au Musée National des Antiquités et puis à son successeur, l'Institut d'Archéologie de l'Académie Roumaine, où il est responsable de la Section d'épigraphie et de numismatique. Il dirige aussi cet institut de 1971 à 1981.

De même, D. M. Pippidi a noué des relations étroites avec l'Institut d'études sud-est européennes, un institut dont la création en 1914 est due, on le sait, à Nicolae Iorga, Gheorghe Murgoci et Vasile Pârvan. Après l'assassinat de N. Iorga en 1940, il publie des articles dans la *Revue historique du Sud-Est européen* dirigée désormais par Gheorghe I. Brătianu, dont deux consacrés à l'œuvre de N. Iorga<sup>9</sup>. On note que l'helléniste roumain s'emploie à faire vivre les projets institutionnels et éditoriaux de N. Iorga, ce qui explique aussi son implication dans l'activité de l'Institut d'études sud-est européennes : après la recréation de celui-ci en 1963, il fait partie du comité de rédaction de la *Revue des études sud-est européennes*<sup>10</sup>.

Les récompenses ne tardent pas à arriver : en 1963, D. M. Pippidi est élu membre correspondant de l'Académie Roumaine, en 1990, membre titulaire, et jusqu'en 1993, il est aussi président de la Section des sciences historiques et d'archéologie. En France, il est élu en 1968 correspondant étranger et en 1975 associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Avant lui, c'était N. Iorga qui avait reçu le même honneur. Il fut aussi membre du *Deutsches archäologisches Institut* (Berlin), de la *Österreichische Gesellschaft für Archäologie* (Vienne), de la *British Academy* (Londres) et reçut le titre de *doctor honoris causa* des universités de Lyon et de Genève.

De même, il enseigna l'histoire ancienne à l'Université de Genève pendant l'année universitaire 1968-1969, et il fit aussi partie en Suisse du

<sup>9</sup> D. M. Pippidi, « Nicolas Iorga, historien de l'Antiquité », RHSEE 22, 1945, p. 37-66 ; id., « Une œuvre inédite de Nicolas Iorga : l'« Historiologie humaine » », RHSEE 23, 1946, p. 21-30. De même, D. M. Pippidi rédigea l'avant-propos à N. Iorga, *Materiale pentru o istoriologie umană*, fragments inédits réunis par L. N. Iorga, Bucarest, 1968. Cet ouvrage posthume devait paraître en 1947, mais la censure a retardé sa publication. Cf. A. Pippidi, *op. cit.* Rappelons que D. M. Pippidi assura aussi l'édition du recueil *N. Iorga : l'homme et l'œuvre. À l'occasion du centième anniversaire de sa naissance*, Bucarest, 1972.

<sup>10</sup> Il publie une chronique de la VI<sup>e</sup> conférence d'études classiques des pays socialistes dans le premier numéro de la nouvelle *Revue des études sud-est européennes* : D. M. Pippidi, « La Conférence d'études classiques de Plovdiv (24-29 avril 1962) », RESEE 1, 1963, p. 167-168.

Comité scientifique de la Fondation Hardt. Une lettre d'Olivier Reverdin, professeur de lettres classiques à l'Université de Genève, nous renseigne sur ses collaborations suisses et évoque l'octroi du titre *doctor honoris causa* par l'Université de Genève. Datée du 16 août 1979, cette lettre fut remployée comme fiche pour le corpus d'Istros, elle porte au verso une esquisse du plan de l'enceinte istrienne<sup>11</sup>.

Par ailleurs, D. M. Pippidi fit partie de la *Société des Études latines* à Paris et de la *Society for the Promotion of Roman Studies* à Londres. Il participa à l'organisation des études classiques en Roumanie, notamment en tant que secrétaire général de *Societatea de Studii Clasice*. Créée en 1958 à Bucarest, cette société avait pour but d'assurer la présence des langues anciennes dans les programmes d'enseignement nationaux et d'encourager les études classiques en Roumanie. De même, les membres de la société décident de créer une nouvelle revue, *Studii clasice*, dont le premier numéro sort en 1959. Les résumés en russe (outre les résumés en français) de tous les articles de la revue témoignent de la pression exercée sur les hellénistes par le régime communiste instauré en Roumanie. L'obligation de rédiger des résumés en russe, une nouveauté qui est d'ailleurs ultérieurement abandonnée, constituait sans doute une condition pour la parution de cette publication, dont même les éditeurs étaient loin d'être certains de pouvoir assurer la pérennité<sup>12</sup>.

Notons au passage qu'en tant que membre du *Comité permanent pour l'encouragement des études classiques dans les pays socialistes*, la Société des études classiques de Roumanie organise, du 18 au 24 septembre 1960, à Eforie, la conférence internationale d'études classiques des pays de l'Est et du Sud-Est européen. Ce comité, qui avait pris naissance en 1957, réunissait des hellénistes de l'Europe communiste. Il fut aussi nommé le comité *EIRENE*, d'après la revue qu'il publiait et dont le premier volume est paru en 1960, à Prague<sup>13</sup>.

Mais D. M. Pippidi s'efforce à dépasser la coupure politique entre l'Est et l'Ouest, et il est élu, lors du VI<sup>e</sup> congrès international d'études classiques, qui se déroula à Madrid, du 4 à 10 septembre 1974, président de la *Fédération internationale des Associations d'Études classiques*. Il assure lui-même, en 1976, l'édition du volume d'actes du colloque de Madrid<sup>14</sup>.

L'activité éditoriale de D. M. Pippidi est en effet très riche : il assumait aussi l'édition d'un volume réunissant des actes d'un colloque sur les frontières

<sup>11</sup> D. M. Pippidi envoie le 20 décembre 1968, depuis Genève, une lettre à G. Klaffenbach, dans laquelle il manifeste sa joie par rapport à son séjour en Suisse.

<sup>12</sup> Cf. l'avant-propos au premier numéro de *Studii clasice* paru en 1959.

<sup>13</sup> Les communications du colloque d'Eforie ont été publiées dans *Studii clasice* 3, 1961.

<sup>14</sup> D. M. Pippidi (éd.), *Assimilation et résistance à la culture gréco-latine dans le monde ancien. Travaux du VI<sup>e</sup> congrès international d'études classiques (Madrid, septembre 1974)*, Bucarest – Paris, 1976.

de l'empire romain<sup>15</sup>, et d'un dictionnaire d'histoire ancienne<sup>16</sup>. De même, il fit partie du comité de rédaction de plusieurs revues : outre la *Revue des études sud-est européennes*, on peut évoquer ici des revues plus spécialement consacrées à l'Antiquité, soit *Studii clasice, Dacia, Studii și cercetări de istorie veche*.

Assurément, le moment de gloire de la recherche épigraphique en Roumanie fut le VII<sup>e</sup> congrès international d'épigraphie grecque et latine organisé à Constantza du 9 au 16 septembre 1977, et dont les actes sont parus deux ans plus tard, sous la direction de D. M. Pippidi<sup>17</sup>. C'est aussi un moment important pour les études épigraphiques en général, car c'est en Roumanie que prit officiellement naissance l'*Association internationale d'épigraphie grecque et latine* (A.I.E.G.L.), dont la création avait été décidée cinq ans auparavant à Munich.

L'organisation de ce congrès se fit dans des conditions très difficiles : la manifestation eut lieu environ six mois après le tremblement de terre le plus meurtrier de l'histoire récente de la Roumanie. En l'honneur de leur collègues étrangers, D. M. Pippidi prend le soin d'éditer avec son disciple, E. Popescu, un recueil regroupant des études des épigraphistes roumains et portant sur des inscriptions mises au jour en Dacie et en Scythie mineure<sup>18</sup>. Plus de deux cents chercheurs arrivent à Constantza, ils sont originaires de vingt-neuf pays et l'Occident est bien représenté. À titre d'exemple, la délégation de la République fédérale d'Allemagne compte vingt-huit participants, celle italienne vingt-trois, celle française vingt-deux et celle américaine neuf membres. En revanche, un seul épigraphiste représente l'Union Soviétique : le jeune Jurij V. Vinogradov, qui deviendra l'un des meilleurs spécialistes du Pont antique<sup>19</sup>. Les organisateurs – parmi lesquels, on n'en doutera pas, D. M. Pippidi, en tant que président du Comité d'organisation du congrès, assumait le rôle principal – ont tiré profit d'une période de relative ouverture du régime communiste, qui d'ailleurs finira très bientôt avec des conséquences néfastes pour les décennies à venir. Trois jours après la fin du congrès, de retour à Paris, L. Robert écrit à son confrère roumain : « Ce congrès est pour vous un couronnement et vous avez apporté ce succès à votre pays »<sup>20</sup>.

<sup>15</sup> D. M. Pippidi (éd.), *Actes du IX<sup>e</sup> congrès international d'études sur les frontières romaines (Mamaia, 6-13 septembre 1972)*, Bucarest et al., 1974.

<sup>16</sup> *Dicționar de istorie veche a României (Paleolitic-sec. X)*, sous la direction de D. M. Pippidi, Bucarest, 1976.

<sup>17</sup> D. M. Pippidi (éd.), *Actes du VII<sup>e</sup> congrès international d'épigraphie grecque et latine (Constantza, 9-15 septembre 1976)*, Bucarest – Paris, 1979.

<sup>18</sup> D. M. Pippidi, E. Popescu (éd.), *Epigraphica. Travaux dédiés au VII<sup>e</sup> Congrès d'épigraphie grecque et latine (Constantza, 9-15 septembre 1977)*, Bucarest, 1977. Cf. G. Susini, *Epigraphica* 40, 1978, p. 233-235.

<sup>19</sup> La liste des participants au congrès est publiée dans D. M. Pippidi (éd.), *Actes du VII<sup>e</sup> congrès international d'épigraphie grecque et latine*, p. 503-510.

<sup>20</sup> Lettre de L. Robert à D. M. Pippidi du 18 septembre 1977.

### Les principaux thèmes de recherche de D. M. Pippidi

Les recherches sur l'Antiquité de D. M. Pippidi couvrent un période chronologique très large, qui s'étend de l'époque de la rédaction des poèmes homériques et l'installation des Grecs sur les rives de la mer Noire (vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) jusqu'au débuts du christianisme. De plus, en se penchant sur les inscriptions des cités pontiques, il a été amené à éditer des documents datant de l'époque archaïque jusqu'à l'époque impériale tardive.

Du point de vue thématique, on peut aisément identifier plusieurs directions de recherche : la littérature ancienne, l'histoire du Haut-Empire romain, l'historiographie, ainsi que l'histoire, l'archéologie, les institutions et l'épigraphie des cités grecques de la mer Noire<sup>21</sup>. Plusieurs articles sont regroupés dans des volumes à caractère thématique, portant sur la littérature, la religion, l'histoire et l'épigraphie de l'Antiquité. Ces recueils sont parus en roumain<sup>22</sup>, mais aussi en français, en allemand et en italien<sup>23</sup>.

Quant à la méthode employée, D. M. Pippidi la décrivait de la manière suivante dans l'avertissement au volume *Parerga* : « Différentes par les sujets, ces investigations qui s'étendent sur plusieurs décennies et devraient par conséquent présenter chacune des traits propres aux périodes qui les ont vu naître, accusent en réalité les mêmes particularités de méthode, à savoir le respect du document – selon le cas, littéraire ou archéologique – et la manière personnelle d'aborder les problèmes, pour aboutir à des conclusions souvent inattendues<sup>24</sup>. »

De manière générale, on peut reconnaître deux grandes périodes : la première, de 1928 à 1950, est principalement consacrée à l'étude de la littérature ancienne, de l'histoire et de la religion romaine<sup>25</sup>. Elle se nourrit principalement de ses recherches doctorales : son mémoire de thèse est publié en 1938 et repris

<sup>21</sup> Cf. P. Alexandrescu, « Sesiunea memorială « D.M. Pippidi » », *Academica*, IV<sup>e</sup> année, 8 (44), juin 1994, p. 23.

<sup>22</sup> D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, Bucarest, 1958 (2<sup>e</sup> éd., 1967) ; id., *Studii de istorie a religiilor antice. Texte și interpretări*, Bucarest, 1969 ; id., *Variații pe teme clasice*, Bucarest, 1981 ; id., *Studii de istorie și epigrafie*, Bucarest, 1988.

<sup>23</sup> D. M. Pippidi, *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias in hellenistischer und römischer Zeit*, Berlin, 1962 ; id., *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest, 1975 ; id., *Parerga. Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, Paris – Bucarest, 1984. Cf. aussi la synthèse de D. M. Pippidi, D. Berciu, *Din istoria Dobrogei. I. Geți și greci la Dunărea de Jos din cele mai vechi timpuri pînă la cucerirea romană*, Bucarest, 1965. La contribution de D. M. Pippidi à ce dernier volume a aussi été traduite en italien : *I Greci nel Basso Danubio dall'età arcaica alla conquista romana*, Milan, 1971.

<sup>24</sup> D. M. Pippidi, *Parerga. Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, Paris – Bucarest, 1984, p. 7.

<sup>25</sup> Cf. P. Alexandrescu, « D. M. Pippidi à 80 ans », *Dacia* n.s. 29, 1985, p. 167-168 ; S. Sanie, « Dionisie M. Pippidi, 1905-1993 », *ArhMold* 17, 1994, p. 355.

en 1944 dans un volume consacré à Tibère<sup>26</sup>. Il rédige aussi plusieurs articles sur le culte impérial, des études qu'il rassemble dans un ouvrage paru en 1939<sup>27</sup>. Il publie des articles sur des auteurs anciens (Aristophane, Platon, Aristote, Philodème de Gadara, Denys d'Halicarnasse, Horace, etc.)<sup>28</sup>, et traduit en roumain la *Poétique* d'Aristote et des fragments des philosophes présocratiques<sup>29</sup>.

Les fouilles archéologiques reprennent à Histria en 1949 et, un an plus tard, D. M. Pippidi en prend la direction. Ces fouilles ont débuté en 1914 sous la direction de Vasile Pârvan, étant poursuivies, de 1927 à 1942, par son élève, Scarlat Lambrino, personnage à destin tragique qui dut quitter son pays au moment de l'installation du régime communiste<sup>30</sup>.

La rencontre avec Histria inaugure la seconde partie de la carrière scientifique du savant roumain, car cela l'amène à étudier de près l'histoire, l'archéologie et l'épigraphie des cités du Pont Gauche. Il publie les résultats des fouilles qu'il mène dans la « zone sacrée » et édite de nouvelles inscriptions istriennes<sup>31</sup>. Il se penche en particulier sur les institutions politiques et la religion des Grecs du Pont. Vu le cas particulier des cités pontiques, il s'intéresse aux relations établies par les Grecs avec les populations locales et les Romains, et n'hésite pas à se pencher des sujets « sensibles » à l'époque communiste, tel que l'esclavage antique<sup>32</sup>. Son intérêt pour l'histoire sociale et l'économie antique est relevé par ses collaborations avec des spécialistes de ce domaine, tel que Moses I. Finley<sup>33</sup>.

Dans un article, malheureusement peu utilisé aujourd'hui, il propose trois scénarios pour expliquer la nature des premiers rapports entre Grecs et

<sup>26</sup> D. M. Pippidi, « Tacite et Tibère. Une contribution à l'étude du portrait dans l'historiographie latine », *Ephemeris Dacoromana* 8, 1938, p. 233-297, repris dans *Autour de Tibère*, Bucarest, 1944 (réimpr. Rome, 1965), p. 9-87.

<sup>27</sup> D. M. Pippidi, *Recherches sur le culte impérial*, Paris – Bucarest, 1939.

<sup>28</sup> D. M. Pippidi, *Formarea ideilor literare în antichitate. Schiță istorică*, Bucarest, 1944.

<sup>29</sup> Aristotel, *Poetica*, trad. D. M. Pippidi, Bucarest, 1944 ; *Fragmentele Eleaților. Xenofanes, Parmenides, Zenon, Melissos*, trad. D. M. Pippidi, Bucarest, 1947.

<sup>30</sup> A. Avram, M. Angelescu, « Le centenaire des fouilles d'Histria », *Dacia* n.s. 58, 2014, p. 5-11.

<sup>31</sup> Les résultats des premières fouilles que D. M. Pippidi mène en 1950-1951 dans la « zone sacrée » de la cité sont publiées dans *Histria. Monografie arheologică*, vol. I, Bucarest, 1954, p. 231-278. Il publie aussi dans le même volume plusieurs inscriptions inédites (« Monumente epigrafice inedite », p. 473-564).

<sup>32</sup> Voir les notes additionnelles sur l'esclavage chez les Daces et les esclaves « istriens » à Rhénée que D. M. Pippidi a publiées dans *Contribuții la istoria veche a României*, 2<sup>e</sup> éd., Bucarest, 1967, p. 519-528 ; cf. aussi id., « Problema sclavajului greco-roman la cel de-al XI-lea congres internațional de științe istorice », *SCIV* 12, 1961, p. 75-83.

<sup>33</sup> Il participe à un célèbre volume sur l'économie de la Grèce ancienne, dont l'éditeur est Moses I. Finley : D. M. Pippidi, « Le problème de la main-d'œuvre agricole dans les colonies grecques de la mer Noire », dans M. I. Finley (éd.), *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*, Paris – La Haye, 1973, p. 63-82.

indigènes dans le milieu colonial : les relations pacifiques ou les conflits. Outre ces deux types de relations, il note, de manière originale, que les relations entre les Grecs et les non Grecs ont été régies par des accords en vertu desquels les nouveaux venus recevaient de la part des indigènes les terres nécessaires à l'installation de leur *apoikia* (« colonie »)<sup>34</sup>.

### Le corpus des inscriptions antiques d'Istros (*ISM I*)

La clef de voûte des recherches épigraphiques de D. M. Pippidi est sans nul doute la publication du corpus d'Istros (Histria) en 1983<sup>35</sup>. Néanmoins, il convient de rappeler que son intérêt pour l'épigraphie est bien antérieur à son arrivée à Histria. Il consacre, par exemple, dans les années 1930, une étude à l'épigramme grecque de Capri (*IG XIV 902*) et une autre à la stèle d'Asclépiadès de Tomis (*ISM II 173*)<sup>36</sup>.

D. M. Pippidi reprend en 1950 les fouilles d'Istros avec pour principal objectif la publication du corpus des inscriptions de cette cité, « sans avoir été spécialement préparé pour cette tâche », comme il avoue modestement dans une lettre adressée à L. Robert<sup>37</sup>.

À 45 ans, il est déjà connu comme spécialiste de la Rome impériale et, sans surprise, son regard sur les cités pontiques est celui d'un savant qui s'était penché sur « la grande histoire ». Cela posa sa marque sur ses recherches épigraphiques : l'helléniste roumain s'est attaché à montrer dans ses études l'appartenance des cités pontiques au reste du monde antique. De même, en se penchant sur l'épigraphie pontique, il chercha à trouver des analogies dans l'épigraphie d'autres régions, et cela est une démarche essentielle pour un épigraphiste, toujours amené à restituer et à comprendre des inscriptions fragmentaires, souvent inédites.

La publication du corpus istrien est aussi une étape essentielle dans la recherche épigraphique en Roumanie. Rappelons que ce corpus fait partie de la collection *Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae*, dirigée par D. M.

<sup>34</sup> D. M. Pippidi, « Gètes, Grecs et Romains en Scythie Mineure : coexistence politique et interférences culturelles », dans id. (éd.), *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI<sup>e</sup> Congrès International d'Études Classiques (Madrid, Septembre 1974)*, Paris – Bucarest, 1976, p. 445-446 [= *Parerga. Écrits de philologie, d'épigraphie et d'histoire ancienne*, Bucarest – Paris, 1984, p. 254-255].

<sup>35</sup> Id. (éd.), *Inscripțiile din Scythia Minor grecești și latinești*, I. *Histria și împrejurimile*, Bucarest, 1983.

<sup>36</sup> « Note sur une épigraphe funéraire grecque métrique de Capri », *Revista clasică* 4-5, 1932–1933, p. 51-72 [repris dans *Autour de Tibère*, p. 89-109] ; id., « În jurul stelei lui Asclepiades din Tomis », *Revista clasică* 6-7, 1934-1935, p. 168-180. Cf. id., *Studii de istorie a religiilor antice. Texte și interpretări*, Bucarest, 1969, p. 206-217.

<sup>37</sup> Lettre de D. M. Pippidi à L. Robert du 6 décembre 1955.

Pippidi et Ion Iosif Russu, une collection qui continue encore aujourd'hui et dont le but est de réunir les inscriptions grecques et latines trouvées en Roumanie. Elle comporte deux séries : *Inscriptiones Daciae Romanae* et *Inscriptiones Scythiae Minoris Graecae et Latinae*<sup>38</sup>. Les deux éditeurs ont exposé à différentes reprises les enjeux de ce projet épigraphique, longtemps préparé par les savants roumains<sup>39</sup>.

Le corpus représente l'aboutissement de trente ans de recherches sur l'épigraphie istrienne. L'examen du manuscrit *ISM I* témoigne de l'acribie dont D. M. Pippidi a fait preuve pour la rédaction du corpus. On rappelle qu'Istros a livré de nombreuses inscriptions d'une valeur historique incontestable, il suffit de rappeler ici le célèbre décret pour Agathoclès (*ISM I 15*), découvert par S. Lambrino dans les années 1930, qui nous renseigne de manière détaillée sur les relations entre les Istriens et les Thraces à la basse époque hellénistique.

Dans une Roumanie de plus en plus isolée, où les nouveautés bibliographiques sont rares, D. M. Pippidi reste fidèle à son idée selon laquelle la compréhension des documents antiques doit progresser grâce aux collaborations avec les collègues roumains et étrangers. De fait, ses recherches se nourrissent des collaborations qu'il établit avec les meilleurs historiens et épigraphistes du siècle précédent, tels que Louis Robert, Günther Klaffenbach, Werner Peek, Jean Pouilloux ou Christian Habicht. Dans « un pays dont les bibliothèques sont encore loin de ce qu'elle devraient être »<sup>40</sup>, en raison notamment des destructions causées pas la seconde guerre mondiale<sup>41</sup> et de l'absence d'une politique d'achat, ce sont les ouvrages et les tirages à part envoyés par ses confrères qui lui permettent de prendre connaissance des progrès enregistrés dans le domaine de l'histoire et de l'épigraphie antique.

<sup>38</sup> Le premier volume de la série *Inscriptiones Daciae Romanae* est publié en 1975 par I. I. Russu. Il comprend une introduction sur l'histoire et l'épigraphie de la Dacie romaine, et réunit les diplômes militaires et les tablettes cirées (*tabulae ceratae*). Le volume publié en 1976 par E. Popescu, qui réunit les inscriptions postérieures au III<sup>e</sup> siècles ap. J.-C., se voulait un « complément » à ces deux séries : E. Popescu (éd.), *Inscripțiile grecești și latine din secolele IV-XIII descoperite în România (Inscriptiones intra fines Dacoromaniae repertae graecae et latinae anno CCLXXXIV recentiores)*, Bucarest, 1976, avec une préface de D. M. Pippidi (p. 7-8).

<sup>39</sup> I. I. Russu (éd.), *Inscripțiile Daciei romane*, I, Bucarest, 1975, p. 60-63 ; D. M. Pippidi, « Un corpus des inscriptions grecques et latines de Roumanie », *Klio* 37, 1959, p. 285-286 ; id., « Les inscriptions grecques de Scythie Mineure de Boeckh à nos jours », dans *Akte des IV. Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik, Wien, 17. bis 22. September 1962*, Vienne, 1964, p. 318-330 [= *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest, 1975, p. 21-30] ; id., « Un vechi proiect de corpus al inscripțiilor grecești și latine din România », *Studii clasice* 19, 1980, p. 101-104 [= *Studii de istorie și epigrafie*, Bucarest, 1988, p. 268-271].

<sup>40</sup> Lettre de D. M. Pippidi à L. Robert du 6 novembre 1955.

<sup>41</sup> D. M. Pippidi déplore dans une lettre adressée à L. Robert le 6 décembre 1955 la destruction de la bibliothèque du Séminaire d'histoire ancienne (de l'Université de Bucarest) pendant les bombardements de 1944.

À cela s'ajoutent les échanges épistolaires, qui pour D. M. Pippidi avaient un rôle essentiel. Ainsi, dans une Europe dévastée par la seconde guerre mondiale, il rêve de « temps plus cléments », qui pourraient rétablir la communication entre savants, sans laquelle « il n'est pas de véritable travail scientifique »<sup>42</sup>.

Plus tard, lorsque le pays est coupé du monde occidental, il écrit à L. Robert : « (...) c'est encore heureux d'avoir pu reprendre, fût-ce avec un tel retard, ces relations épistolaires dont plus que jamais nous autres Roumains nous ressentons le prix. Que nous puissions correspondre et échanger des publications, c'est déjà beaucoup ; que serait-ce que de pouvoir de nouveau travailler à Rome ou à Paris, dans une de ces bibliothèques où s'est formé[e] notre jeunesse et dont les richesses – exagérées peut-être par le souvenir – nous apparaissent maintenant fabuleuses ?<sup>43</sup> »

Les séjours à l'étranger deviennent de plus en plus rares au fur et à mesure que le communisme s'installe en Roumanie. Ce sont des occasions précieuses qui lui permettent de lire de nouveaux ouvrages, de rencontrer ses collègues et qui ont certainement contribué à faire progresser son travail sur le corpus istrien.

Les liens d'amitié qui le relie à L. Robert sont mis en lumière par les nombreuses lettres que les deux savants échangent dès 1955 jusqu'au début des années 1980. D. M. Pippidi lit avec dévotion les études de son maître, notamment le *Bulletin épigraphique* (de la *Revue des études grecques*), et lui envoie, à son tour, ses publications.

L'admiration pour L. Robert ressort aussi d'une lettre envoyée par D. M. Pippidi à G. Klaffenbach, le responsable de la publication des volumes *Inscriptiones Graecae* à l'Académie de Berlin. Il écrit ainsi : « Depuis mon retour d'Allemagne, j'ai à peu près fini mon travail, qui va paraître dans *Dacia* III, vers la fin de l'année. Pour l'instant je corrige les épreuves de *Dacia* II, où j'ai également quelque chose en cours d'impression. En même temps, je poursuis la lecture du dernier "Bulletin Epigraphique" – *magnum opus et arduum* ! On reste frappé de stupeur devant une telle érudition et une telle puissance de travail, sans compter l'acuité de l'esprit et la combativité. Le pauvre M. Woodhead n'en mène pas large, ni Mme Newskaja non plus. Décidément, on ne voudrait pas se trouver à leur place !<sup>44</sup> »

Notons au passage qu'un sujet de controverse avec L. Robert est la langue de rédaction du corpus istrien : la traduction et le commentaire des inscriptions sont en roumain<sup>45</sup>. Rappelons toutefois le mérite de D. M. Pippidi

<sup>42</sup> Voir l'avant-propos au volume D. M. Pippidi, *Autour de Tibère*, Bucarest, 1944, p. 7-8.

<sup>43</sup> Lettre de D. M. Pippidi à L. Robert du 17 juin 1956.

<sup>44</sup> Lettre de D. M. Pippidi à G. Klaffenbach du 15 janvier 1959.

<sup>45</sup> J. et L. Robert, « Bulletin épigraphique », REG 71, 1958, p. 280, n° 334.

d'avoir antérieurement publié les commentaires aux inscriptions istriennes les plus importantes dans des études en français ou en allemand<sup>46</sup>. Sans aborder ici la question de publier en langues de circulation internationale, dont l'importance était connue par le savant roumain<sup>47</sup> et dont les enjeux politiques étaient évidents, même à Paris<sup>48</sup>, on doit admettre que le projet de publication des inscriptions grecques et latines, initié conjointement par D. M. Pippidi et I. I. Russu, a contribué au renforcement de l'épigraphie antique comme discipline historique en Roumanie communiste. La traduction des inscriptions grecques en roumain a permis la création d'un style littéraire appliqué à l'épigraphie<sup>49</sup> et a ouvert aux étudiants l'accès aux documents antiques à une époque où non seulement les langues anciennes, mais l'histoire même avait de la peine à trouver une place dans l'enseignement secondaire et universitaire.

On rappellera ici le plaidoyer que le savant roumain fait à Bucarest dans l'assemblée générale des membres de la Société des études classiques en faveur d'une place plus importante des langues anciennes et de l'histoire dans les programmes d'enseignement nationaux. Prononcée le 15 novembre 1973, celle-ci frappe par le sens de la responsabilité et son actualité. Je donne ici la traduction de son discours :

« Tant que l'on limite si rigoureusement à l'histoire même, comme objet d'enseignement (et je pense en premier lieu à l'histoire nationale), la place dans les programmes [scolaires], il serait une imprudence de notre part de nous nourrir d'illusions. Plus tard, lorsque le mirage de la technique aura en quelque sorte épuisé ses charmes, on reviendra peut-être à une conception de l'éducation qui vise à ce que les valeurs classiques récupèrent leurs droits. En attendant, il nous revient le rôle modeste, mais important, de garder cette flamme [allumée]. Ne permettons pas la perte même du souvenir des études que nous chérissons tellement. Continuons à nous réunir au sein de notre société. Faisons tout ce que nous pouvons pour que notre revue – d'ores et déjà de bon niveau – devienne encore meilleure grâce aux efforts de chacun d'entre nous<sup>50</sup>. »

<sup>46</sup> Les versions en langues étrangères de ses études sont scrupuleusement mentionnées dans le corpus istrien.

<sup>47</sup> Lettre de D. M. Pippidi à L. Robert du 5 mars 1958 : « C'est vous dire que vous prêchez un converti, lorsque vous me parlez de la nécessité de publier les travaux d'érudition dans une langue comprise par les spécialistes du monde entier. Personnellement je suis si convaincu de cette vérité que jusqu'à la dernière guerre j'ai fait paraître en français la plupart de mes travaux, y compris un volume sur Tibère et un autre sur le culte impérial. Aussi n'est-ce pas de ma faute si ensuite je n'ai pu continuer à le faire, comme ce n'est non plus de ma faute si entre 1946 et 1954 je n'ai rien publié du tout. Heureusement, bien de choses viennent de changer à cet égard, et c'est pourquoi je me suis remis au travail avec une ardeur juvénile. ».

<sup>48</sup> Cf. J. et L. Robert, « Bulletin épigraphique », REG 97, 1984, p. 455-456, n° 268.

<sup>49</sup> Cf. A. Avram, « Profesorul D. M. Pippidi, 1905-1993 », SCIVA 45, 1994, p. 6.

<sup>50</sup> D. M. Pippidi, *Studii clasice* 16, 1974, p. 400 : « Câtă vreme istoriei însăși, ca materie de predare (și mă gândesc în primul rând la istoria națională) i se drămuiește cu atîta rigoare locul în

Il est indéniable qu'en publiant des études d'histoire et d'épigraphie en roumain et en assurant des cours d'histoire et d'épigraphie antique à l'Université de Bucarest, D. M. Pippidi a contribué à assurer une place à l'histoire ancienne en Roumanie communiste, du moins au niveau universitaire et auprès d'un public cultivé, tout en suscitant des vocations chez ses étudiants<sup>51</sup>.

Du reste, pour l'épigraphie antique, il faut aussi insister ici sur la collaboration entre D. M. Pippidi et G. Klaffenbach. Dès 1955, les deux épigraphistes s'envoient régulièrement leurs travaux et partagent leurs avis au sujet de la restitution et de la datation des inscriptions des cités de la mer Noire, surtout d'Istros. Le savant roumain adresse souvent au maître berlinois des questions sur la paléographie de certaines inscriptions difficiles à dater, en lui envoyant des tirages à part et des clichés de ces documents<sup>52</sup>.

Au surplus, D. M. Pippidi a l'honneur de prononcer le 29 avril 1965 à l'Académie de Berlin, lors du 150<sup>e</sup> anniversaire des *Inscriptiones Graecae*, le discours de clôture de cette manifestation. Il fait à cette occasion un éloge émouvant de l'activité de son confrère allemand, qui mérite d'être reproduit ici :

« Mesdames, Messieurs, les hommes passent, mais leur œuvre reste. Et de savoir à quelle œuvre un individu a consacré ses efforts, en lui donnant le meilleur de soi-même pour qu'elle puisse durer, c'est peut-être le meilleur moyen de mesurer à la fois la qualité de l'homme et la stature du savant.

Or, nous avons devant nous celui qui depuis plusieurs dizaines d'années a voué chaque instant de sa vie laborieuse à la mission de sauvegarder et d'accroître l'héritage des *Inscriptiones Graecae*. C'est pourquoi, en la personne de Günther Klaffenbach, je me plais à saluer le digne continuateur d'une glorieuse tradition, – je dirais volontiers le second κτίστης de l'œuvre importante que nous sommes venus hommager. Car, vous le savez aussi bien que moi, Mesdames et Messieurs, dans la tourmente de l'après-guerre, de cette seconde guerre mondiale qui a détruit tant de vies, en brisant tant de biens culturels ou simplement humains, il fallait une personnalité exceptionnelle par son prestige

---

programe, ar fi din parte-ne imprudent să ne facem iluzii. Mai târziu, când mirajul tehnicist își va fi istovit intrucîtva valențele, se va reveni poate la o concepție despre educație în care valorile clasice să-și regăsească drepturile. Pînă atunci, ne revine rolul modest, dar important, de păstrători ai flăcării. Să nu lăsăm să se piardă pînă și amintirea studiilor care ne sunt dragi. Să ne păstrăm strănși în jurul Societății noastre. Să facem tot ce putem pentru ca revista noastră – bună de pe acum –, să devină și mai bună prin eforturile noastre ale tuturor ».

<sup>51</sup> E. Popescu, « Le professeur D. M. Pippidi à 70 ans », *Dacia* n.s. 20, 1976, p. 7-8 ; A. Avram, « Profesorul D. M. Pippidi, 1905-1993 », *SCIIVA* 45, 1994, p. 4.

<sup>52</sup> On trouve dans les archives familiales de D. M. Pippidi à Bucarest trois cartes postales adressées le 3 février 1965, le 3 octobre 1965 et le 8 octobre 1968 par G. Klaffenbach à son collègue roumain, tandis que dans les archives des *Inscriptiones Graecae*, il y a une carte postale et dix-neuf lettres envoyées, entre 1955 et 1970, par D. M. Pippidi à son confrère de Berlin. Ces lettres laissent entendre que G. Klaffenbach envoya dès 1956 des lettres à D. M. Pippidi, celles-ci sont pour l'instant introuvables.

scientifique et par ses qualités morales pour arracher à la débâcle ce qui pouvait être sauvé des résultats d'un siècle et plus de labeur tenace et de probité exemplaire.

Cette personnalité qui force le respect, cette personnalité qui a rendu à sa patrie et à nous tous des services inestimables – Günther Klaffenbach a su l'être, sans ostentation, avec ce savoir infailible et, en même temps, cette grande simplicité et cette exquise modestie qui ne sont qu'à lui et qui nous le rendent si cher.

*Integer vitae scelerisque purus*, pourrait-on dire de lui, et, certes, il l'a mérité. De sa main ferme, il n'a jamais lâché le gouvernail de l'œuvre qui lui avait été confiée. Et son courage moral aidant, et le respect profond qui n'a cessé d'inspirer à ses collègues du monde entier, il est parvenu à regrouper autour des *IG* les sympathies et les concours dont cette grande entreprise avait besoin pour ressusciter et pour durer. Grâce lui soient rendues, à lui et à tous ceux qui l'ont compris et aidé.

Mais puisque l'œuvre est désormais sauvée, que son avenir est assuré et que dans cinquante ans les plus jeunes d'entre nous se réuniront pour célébrer le deuxième centenaire des *Inscriptiones Graecae*, n'attendons pas l'an 2015 pour louer Günther Klaffenbach ἀρετῆς ἔνεκεν : pour lui souhaiter une longue vie, toujours active et pour l'assurer de notre admiration et de notre respectueuse affection ! »<sup>53</sup>

Ce texte illustre l'amitié et l'estime que l'helléniste roumain vouait à son confrère de Berlin ; il fournit aussi une preuve du prestige dont jouissait le savant roumain auprès de ses collègues étrangers. Sans nul doute, le mérite de D. M. Pippidi est d'avoir réussi à tisser un réseau de collaborations internationales et à garder une place aux études classiques et à l'histoire ancienne dans l'enseignement et la recherche en Roumanie à une époque où le pays traversait des périodes mouvementées. Dans des contextes politiques difficiles, il sut s'entourer de collaborateurs fidèles et engendra un esprit d'émulation, du moins régionale. Serait-il une simple coïncidence qu'après le VII<sup>e</sup> congrès international d'épigraphie grecque et latine organisé à Constantza en 1977, les deux congrès suivants eurent lieu à Athènes, en 1982, et à Sofia, en 1987<sup>54</sup> ?

<sup>53</sup> Ce discours de D. M. Pippidi i, dont un extrait est cité ici, est conservé aux archives des *Inscriptiones Graecae* (Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften).

<sup>54</sup> D. M. Pippidi présida une session du VIII<sup>e</sup> congrès international d'épigraphie grecque et latine organisé à Athènes en 1982 : cf. *Πρακτικά τοῦ Η' Διεθνoῦς Συνεδρίου Ἑλληνικῆς καὶ Λατινικῆς Ἐπιγραφικῆς, Ἀθῆνα, 3-9 Ὀκτωβρίου 1982*, vol. I, Athènes, 1984, p. 5, 20. Les actes du congrès de Sofia furent édités par A. Fol (éd.), *Actes du IX<sup>e</sup> congrès international d'épigraphie grecque et latine, 31.VIII-7.IX.1987, Sofia*, Acta Centri Historiae Terra Antiqua Balcanica II, Veliko Tarnovo, 1987.

Le rôle joué par D. M. Pippidi dans le renforcement de l'épigraphie antique comme discipline historique en Roumanie est aussi mis en lumière, après sa mort en 1993, par la publication de trois nouveaux corpus épigraphiques : en 2000, le corpus de Callatis par Alexandru Avram, en 2015, le corpus de Tropaeum, de Durostorum et d'Axiopolis par Emilian Popescu, et en 2018 un supplément au corpus des inscriptions de Tomis par Alexandru Avram, Maria Bărbulescu et Livia Buzoianu<sup>55</sup>. Ces volumes récents témoignent de la pérennité des études épigraphiques en Roumanie dont D. M. Pippidi fut, pendant plusieurs décennies, le principal évergète.

---

<sup>55</sup> A. Avram (éd.), *Inscriptions grecques et latines de Scythie Mineure*, vol. III, *Callatis et son territoire*, Bucarest – Paris, 1999 ; E. Popescu (éd.), *Inscriptions de Scythie Mineure*, vol. IV, *Tropaeum, Durostorum, Axiopolis*, Bucarest – Paris, 2015 ; A. Avram, M. Bărbulescu, L. Buzoianu (éd.), *Inscriptions grecques et latines de Scythie Mineure*, vol. VI, *Suppléments*, fasc. 1, *Tomis et son territoire*, Bucarest – Paris, 2018.

## LA PLACE DES ÉTUDES BYZANTINES DANS L'HISTOIRE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

*Andrei Timotin*

Une réflexion sur la tradition scientifique de notre Institut représente la meilleure occasion pour tâcher d'établir la place des études byzantines dans son histoire, à partir de l'œuvre de son premier fondateur et de son successeur à la direction de l'Institut, en suivant ensuite la manière dont cette place s'est précisée dans le nouvel Institut fondé au début des années 60<sup>1</sup>.

Le premier Institut d'études sud-est européennes, fondé par N. Iorga, Gh. Murgoci et V. Pârvan à la fin de l'année 1913, s'était donné pour objectif – auquel il est resté fidèle – l'organisation d'une recherche scientifique interdisciplinaire de la région balkanique et carpatique, englobant à la fois l'histoire, la géographie, l'archéologie, la linguistique, l'ethnographie, l'art et le folklore de cette région<sup>2</sup>. L'unité de cette recherche était bâtie sur une vision historique – partagée, dans ses grands traits, également par l'institut fondé par Victor Papacostea en 1937 et par l'institut dont nous faisons partie aujourd'hui – qui identifie comme des facteurs successifs d'unité de l'espace sud-est européen le monde thrace, la civilisation hellénique et romaine, l'Empire byzantin, la culture sud-slave, la civilisation ottomane, la culture néohellénique et l'influence

---

<sup>1</sup> En général sur l'historiographie des études byzantines en Roumanie, voir Al. Elian, « Die byzantinischen Studien in Rumänien. Bemerkungen und Ergänzungen zu einem 'Abriss der rumänischen Byzantinistik' », *Balcania* 5, 1942, p. 33-78 ; V. Grecu, « Abriss der rumänischen Byzantinistik », *SF* 7, 1942, p. 164-201 ; E. Stănescu, Gh. Zbucnea, « Bizantinologia la Universitatea din București », *Analele Universității București. Istorie* 14, 1965, p. 111-123.

<sup>2</sup> N. Iorga, Gh. Murgoci, V. Pârvan, *Regulamentul Institutului de Studii Sud-Est Europene*, Bucarest, 1921, art. 1. Voir aussi iid., « Institut d'études concernant l'Europe sud-orientale », *BIEESO* 1, n° 1, 1914, p. 23. Sur l'histoire et le rayonnement de l'Institut fondé en 1913, voir récemment A. Pippidi, « Impactul unui institut românesc în perspectivă națională și internațională », dans A. Timotin (éd.), *Dinamici sociale și transferuri culturale în Sud-Estul european (secolele al XVI-lea – al XIX-lea)*, Bucarest, 2019, p. 9-35. Voir aussi id., « Pour l'histoire du premier Institut des études sud-est européennes en Roumanie », *RESEE* XVI, n° 1, 1978, p. 139-156 ; « Din istoria studiilor sud-est europene în România », *BISSEE* 9, 1998, p. 7-14 [repris dans M. Coman, O. Cristea, O. Olar, R. G. Păun, A. Timotin (éd.), *Andrei Pippidi mai puțin cunoscut. Studii adunate de foștii săi elevi cu prilejul împlinirii vârstei de 70 de ani*, Iași, 2018, p. 124-132].

française<sup>3</sup>. Cette vision articule encore la structure et les programmes de recherche de l'Institut.

Dans le cadre de cette conception, l'Empire byzantin a représenté, dès le début, un élément essentiel d'un point de vue aussi bien politique, que culturel. Dans l'œuvre de N. Iorga, cette présence peut être mise en lumière en suivant deux principales directions de recherche :

1) La première direction concerne la Péninsule balkanique en tant que région privilégiée pour étudier « l'interpénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen Âge »<sup>4</sup>. Le thème est développé dans les conférences présentées à la Sorbonne en 192, réunies sous le titre *Formes byzantines et réalités balcaniques*, repris dans un cadre chronologique et géographique plus large l'année suivante, toujours à la Sorbonne, dans *Relations entre l'Orient et l'Occident*<sup>5</sup>, approfondi ensuite dans la conférence présentée au Congrès d'études historiques à Oslo en 1928<sup>6</sup>. Dans cet Orient européen que représente la Péninsule balkanique, séparée *de facto* de l'Empire, mais jamais *de jure*, où l'élément latin n'a jamais disparu, se superposent, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, les influences latines venues de Venise et du Royaume de Naples, lesquels étendent leur domination dans la péninsule, et auxquels s'ajoutent l'État normand du sud de l'Italie et sa politique orientale dans les Balkans, en relation avec ses traditions byzantines. Les croisades elles-mêmes sont décrites, dans ces conférences, comme un élément d'histoire byzantine, faisant partie de cette orientation et de cette offensive générale à laquelle participent, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les Normands et les Vénitiens<sup>7</sup>. La latinisation médiévale des Balkans est conçue, dans cette vision originale qui se cristallise au début des années 20, comme un chapitre d'histoire byzantine, comme une étape de l'histoire de l'Empire ou, plus précisément, de l'idée impériale, que Byzance personnifie et que l'Occident, jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, n'a pas cessé de reconnaître. C'est la raison pour laquelle le Moyen Âge balkanique

<sup>3</sup> Voir N. Iorga, « Éléments de communauté entre les peuples du Sud-Est européen », RHSEE 12, n° 4-6, 1935, p. 107-125 ; V. Căndea, « Nicolae Iorga, historien de l'Europe du Sud-Est », dans D.M. Pippidi (éd.), *Nicolas Iorga, l'homme et l'œuvre. À l'occasion du centième anniversaire de sa naissance*, Bucarest, 1972, p. 187-249, notamment p. 188-201 ; V. Papacostea, « La Péninsule Balkanique et le problème des études comparées », *Balcania* 6, 1943, p. III-XXI [article repris dans id., *Civilizație românească și civilizație balcanică. Studii istorice*, ediție îngrijită și note de C. Papacostea-Danielopolu, Bucarest, 1983, p. 345-357].

<sup>4</sup> N. Iorga, « L'interpénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen-Âge », BSHAR 15, 1929 [Communications présentées au VI<sup>e</sup> Congrès International d'histoire à Oslo], p. 15-52. Voir A. Pippidi, « N. Iorga, historien de l'Orient latin », dans D.M. Pippidi (éd.), *Nicolas Iorga, l'homme et l'œuvre*, p. 157-174, et sa contribution à ce volume.

<sup>5</sup> N. Iorga, *Études byzantines*, I, Bucarest, 1939, p. 51-157 (« II. Formes byzantines et réalités balcaniques ») et p. 159-297 (« III. Relations entre l'Orient et l'Occident »).

<sup>6</sup> Id., « L'interpénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen-Âge », cité *supra*.

<sup>7</sup> Cette perspective historique a été récemment reprise par Filip Van Tricht, *The Latin Renovatio of Byzantium. The Empire of Constantinople (1224-1228)*, Leiden – Boston, 2011 (Medieval Mediterranean, vol. 90), en ignorant cependant l'œuvre de Iorga.

représente, dans la conception du savant, un lieu si significatif de l'histoire byzantine et c'est aussi pourquoi le Sud-Est européen est placé au centre de ses préoccupations de byzantinologie.

2) La seconde direction de recherche, en étroite relation avec la première, est celle de l'« idée byzantine » dans le Moyen Âge balkanique, pendant la période qui sépare le premier tsarat bulgare de la conquête ottomane. L'idée byzantine survivra à la conquête, ce qui justifie la formule « Byzance après Byzance », le titre de l'ouvrage bien connu de 1935<sup>8</sup>, mais la direction avait été inaugurée dès 1913, dans *La survivance byzantine dans les pays roumains*, au troisième Congrès d'études historiques, à Londres<sup>9</sup>.

Cette direction est fondée sur une définition de Byzance comme forme particulière de l'empire universel, empire qui peut se dilater indéfiniment, ses frontières étant celles de la civilisation elle-même. Les peuples qui y vivent participent de cette idée et aspirent à sa perpétuation. Selon cette conception – arrivée à la maturité en 1928, dans la conférence présentée au congrès d'Oslo –, le Moyen Âge en son entier, latin et grec à la fois, affirme l'existence d'une seule monarchie, héritière de Rome et de Constantin, dont le titulaire réside à Constantinople. L'État byzantin représente l'expression la plus durable de cette forme universelle ; c'est la raison pour laquelle tout le Moyen Âge essaie de remplacer et de transformer Byzance dans les cadres de l'idéal impérial. Tous les États regardent vers lui et copient ses institutions ; c'est aussi pourquoi, sur le plan idéal, Byzance, comme personnification de l'empire universel, se confond au Moyen Âge avec la chrétienté.

Cette hégémonie légale et spirituelle de Byzance est pourtant circonscrite dans le temps et dans l'espace : dans l'espace, puisqu'elle ne concerne pas les Barbares qui restent en dehors de l'empire (ceux qui franchissent ses frontières sont tôt ou tard assimilés) ; dans le temps, à savoir entre l'époque de Justinien et 1204. Après l'époque de Justinien, lequel a recréé temporairement l'union naturelle entre l'Orient et l'Occident, les monarchies occidentales ont toujours rêvé se joindre à Byzance comme à une forme de souveraineté universelle jugée éternelle. Ce qui rompt l'unicité de l'empire n'est, dans la vision de Iorga, ni sa division linguistique, ni le schisme religieux, mais l'apparition des nations : l'idée et l'idéal byzantin se transmettent aux peuples

<sup>8</sup> N. Iorga, *Byzance après Byzance. Continuation de l'« Histoire de la vie byzantine »*, Bucarest, 1935. Voir D. Zakythinos, « Nicolas Iorga, historien de Byzance après Byzance », *Bulletin de l'AIÉSEE* 9, n° 1-2, 1971, p. 5-11 ; O. Cicanci, « Concepția lui Nicolae Iorga despre „Byzance après Byzance” », dans E. Stănescu (éd.), *Nicolae Iorga – istoric al Bizanțului. Culegere de studii*, Bucarest, 1971, p. 201-233.

<sup>9</sup> *La survivance byzantine dans les pays roumains*, Bucarest – Paris, 1913 [étude reprise dans *Études byzantines*, II, Bucarest, 1940, p. 255-276]. Le sens et la postérité de cette idée ont fait, dans le cadre du colloque dont ce volume est issu, l'objet de la communication inédite de notre collègue Petre Guran, „Byzance après Byzance”. *Istoria și semnificația unui concept*.

environnants – Serbes, Bulgares, Roumains, Russes, Arméniens, Géorgiens et Turcs –, ce qui a fait que Byzance survive pendant des siècles après sa disparition politique, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. L'héritage de l'« idée byzantine » dans le Moyen Âge balkanique représente, de ce fait, dans la vision de l'historien, une des étapes les plus significatives de l'histoire byzantine, ce qui justifie, une fois de plus, le lien profond et l'interdépendance, dans sa conception, entre l'étude du Sud-Est européen et les études byzantines.

L'interdépendance entre le Sud-Est européen et Byzance n'est pourtant – il faut le souligner – qu'un aspect, bien qu'innovateur et fondamental, de la vision de Iorga sur l'histoire byzantine<sup>11</sup>. Le savant a aspiré dès le début à offrir une vaste synthèse personnelle de la culture et de la civilisation byzantines, à un moment où les grandes synthèses de l'histoire byzantine n'étaient pas encore écrites<sup>12</sup>. Le jeune Iorga avait 35 ans à peine lorsqu'il publia en Grande Bretagne la synthèse *The Byzantine Empire* (1907)<sup>13</sup>, qui allait devenir, trois décennies plus tard, l'*Histoire de la vie byzantine* (t. I-III, Bucarest, 1934)<sup>14</sup>. De l'histoire de la littérature byzantine qu'il projetait il n'a achevé que les chapitres consacrés aux historiens et aux chroniqueurs, réunis dans la revue *Byzantion* sous le titre *Médaillons d'histoire littéraire byzantine*<sup>15</sup>, un genre, qui alliait heureusement la science et la littérature, consacré par les *Figures byzantines* (1906) de Charles Diehl, le grand ami de Iorga, et que son élève, Nicolae Bănescu, a pratiqué aussi dans son bel ouvrage *Chipuri și scene din Bizanț*<sup>16</sup>.

Il est significatif, sans aucun doute, que tant l'aspiration vers une vaste synthèse qui embrasse l'histoire byzantine en son entier, que les deux directions de recherche évoquées – lesquelles établissaient un lien étroit entre Byzance et le Sud-Est européen – se sont transmises de Iorga non seulement à son élève et successeur à la direction de l'Institut, N. Bănescu, mais aussi à la génération

<sup>10</sup> Quand « le Phénix hellénique de l'Hétairie avait tué dans son essor audacieux la vieille aigle byzantine » (*ibid.*, p. 276).

<sup>11</sup> Sur la vision de Iorga sur l'histoire et la civilisation byzantines, voir notamment les études réunies dans le recueil *Nicolae Iorga – istoric al Bizanțului. Culegere de studii* (cité *supra*). Voir aussi V. Laurent, « Nicolas Iorga, historien de la vie byzantine », *REB* 4, 1946, p. 5-23 ; E. Stănescu, « Nicolas Iorga – Historien du monde byzantin », *Bulletin de l'AIÉSEE* 3, n° 2, 1965, p. 15-27 ; T. Gökbilgin, « La conception de Nicolas Iorga sur l'Empire byzantin », *Bulletin de l'AIÉSEE* 9, n° 1-2, 1971, p. 29-32.

<sup>12</sup> Al. Vasilev, *History of the Byzantine Empire*, 2 vols., Londres, 1929, 1935 ; G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, Munich, 1940 ; D. Obolensky, *The Byzantine Commonwealth: Eastern Europe, 500-1453*, Londres, 1971 ; W. Treadgold, *A History of the Byzantine State and Society*, Stanford, 1997.

<sup>13</sup> N. Iorga, *The Byzantine Empire*, Londres, 1907.

<sup>14</sup> Id., *Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation*, t. I-III, Bucarest, 1934.

<sup>15</sup> Id., « Médaillons d'histoire littéraire byzantine », *Byzantion* 2, 1925, p. 237-298 et 3, 1926, p. 17-27.

<sup>16</sup> N. Bănescu, *Chipuri și scene din Bizanț*, Cluj, 1927.

suivante de byzantinistes roumains, lesquels furent, dans les cas les plus représentatifs, à la fois des byzantinistes et des balkanologues.

Cette interdépendance d'ordre scientifique, articulée pour la première fois dans l'œuvre de Iorga, fut doublée, dès le début, d'une solidarité institutionnelle, laquelle représente un élément essentiel de l'histoire que l'on tâche de recomposer. À la fondation de l'Institut d'études sud-est européennes en 1913 suit, en 1926, celle de l'Institut d'études byzantines<sup>17</sup>, créé toujours par Iorga, deux ans après l'organisation à Bucarest, sur son initiative, du premier Congrès international d'études byzantines<sup>18</sup>. La réussite du congrès de 1924 a donné aux études byzantines, partout en Europe, un essor sans précédent. En 1924 et l'année suivante sont fondés plusieurs périodiques d'études byzantines, qui continuent encore de nos jours : *Byzantion* à Bruxelles, *Studi bizantini e neoelenici* à Rome, *Byzantinoslavica* à Prague, *l'Annuaire de la Société d'études byzantines* à Athènes. En Roumanie, dans chacune des quatre grandes universités du Royaume fut créée une chaire de byzantinologie : à Cluj elle fut confiée en 1918 à N. Bănescu, le collaborateur et le disciple fidèle de Iorga<sup>19</sup>.

Les deux instituts ont eu un destin gémellaire. L'Institut d'études byzantines a partagé le même siège avec l'Institut sud-est européen, d'abord dans la maison de la rue Banu Mărăcine n° 1, derrière le magasin « Unirea » d'aujourd'hui, ensuite dans l'ancienne maison de N. Iorga (cédée au ministère en 1923) du Boul. Bonaparte n° 6, jusqu'en 1944, lorsqu'elle fut gravement endommagée par les bombardements américains de l'été de cette année-là. Après 1940, la direction des deux instituts fut prise par N. Bănescu jusqu'en 1948, lorsqu'ils ont été supprimés par le régime communiste. Leurs objectifs furent, dès le début, connexes et apparentés. Dans son acte de fondation, l'Institut d'études byzantines se posait comme objectif de contribuer au développement des recherches sur l'histoire et la civilisation byzantines et sur leur influence sur l'histoire et la culture roumaines. De son comité de direction, constitué seulement en 1932, faisaient partie Iorga, Bănescu et Demostene Russo (les deux premiers étant également les pilons de l'Institut sud-est européen). Comme dans ce dernier, le personnel de l'Institut byzantin était très réduit : un directeur sans salaire, un bibliothécaire, un traducteur-interprète et, à partir de

<sup>17</sup> Sur l'Institut d'études byzantines fondé par Iorga, voir R. Filip, *Institutul român de bizantinologie*, Bucarest, 2006.

<sup>18</sup> Voir F. Fodac, « Le premier Congrès International d'Études Byzantines (Bucarest, 14-20 avril 1924). Prémisses et contexte historique », EBPB V, 2006, p. 509-522. Cf. aussi L. Bréhier, « Le premier congrès international d'études byzantines à Bucarest », *Byzantion* 1, 1924, p. 734-744 ; P. Graindor, « Le premier congrès d'études byzantines », *Revue belge de philosophie et d'histoire* 3, 1924, p. 673-675.

<sup>19</sup> Sur l'œuvre et la personnalité de N. Bănescu, voir notamment N.-Ș. Tanașoca, « Nicolae Bănescu. Bizațul văzut de la Dunărea de Jos », dans id., *Balkanologi și bizantiniști români*, Bucarest, 2002, p. 93-117. Pour sa bibliographie, voir *Nicolae Bănescu, 1878-1971*, éd. Ș. Șubă et al., Bucarest, 2010.

1935, deux assistants. Le poste de bibliothécaire a été occupé, à partir de 1947, pour peu de temps, par le jeune alors Petre Ș. Năsturel (1923–2012)<sup>20</sup>, lequel était aussi lecteur du grec byzantin à l'école de langues balkaniques et orientales qui fonctionnait auprès de l'Institut d'études et de recherches balkaniques fondé par Victor Papacostea (1900–1962) en 1937. En collaboration avec le Père Vitalien Laurent (le président de l'Institut français d'études byzantines installé à Bucarest depuis 1937), Petre Năsturel réalisa le recueil de *Facsimile de texte bizantine din secolele XIV-XV privitoare la istoria Bisericii române*, paru en 1946 par les soins d'Aurelian Sacerdoțeanu. La bibliothèque de l'Institut se flattait de posséder la bibliothèque d'August Heisenberg, le successeur de Krumbacher à la direction de l'Institut de byzantinologie de Munich, que N. Iorga avait achetée avec le soutien d'une donation reçue du roi Charles II, et qui avait été détachée de l'Institut d'études sud-est européennes<sup>21</sup>. Tout s'entremêlait dans l'activité des deux instituts : le siège, les bibliothèques, mais surtout les hommes et leurs préoccupations.

Nicolae Bănescu (1878–1971) avait étudié, avant la Première Guerre Mondiale, à Munich – la capitale de la byzantinologie à cette époque-là – avec Heisenberg, lequel avait dirigé sa thèse de doctorat, portant sur un thème de philologie byzantine. Il fut de 1913 jusqu'en 1964 le correspondant de la Roumanie pour la *Byzantinische Zeitschrift*. Bănescu a publié une série d'études importantes d'histoire littéraire byzantine et néogrecque, des éditions de textes, ainsi que des documents relatifs à l'histoire de l'espace roumain et sud-est européen. Il a également été un sigillographe et un épigraphiste reconnu, spécialisé aussi dans la diplomatique byzantine<sup>22</sup>.

Bănescu a illustré les deux directions de recherche ouvertes par Iorga, où, comme on l'a vu, s'entrecroisaient les recherches byzantines et sud-est européennes. Il étudia le royaume latin du Chypre, dans la monographie *Le déclin de Famagouste : fin du Royaume de Chypre*, parue en 1946 dans la collection de l'Institut d'études byzantines ; il étudia notamment, dans de nombreuses études qui précèdent la synthèse publiée en 1946 (*Les duchés byzantins de Paristrion et de Bulgarie*), les problèmes relatifs à la domination byzantine au Bas-Danube entre le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle, après la réincorporation de cette région dans l'Empire sous Jean Tzimiskès et Basile II : la définition des

<sup>20</sup> Son ouvrage de référence est *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle à 1654*, Rome, 1986 (Orientalia Christiana Analecta, 227). Un recueil des études publiées en français par Petre Ș. Năsturel paraîtra prochainement dans la collection de notre Institut (BIESEE, 8).

<sup>21</sup> Le fonds Heisenberg se trouve maintenant à l'Institut d'Histoire « N. Iorga ».

<sup>22</sup> La *Revue des études byzantines* lui a consacré un volume en 1958 à son 80<sup>e</sup> anniversaire, ainsi que la *Revue des études sud-est européennes* en 1969, à son 90<sup>e</sup> anniversaire. Sur sa contribution aux études byzantines, voir Gh. Cronț, « Nicolae Bănescu și progresul studiilor bizantine din România », dans N. Bănescu, *Chipuri din istoria Bizanțului*, éd. Gh. Cronț, Bucarest, 1971 ; N.-Ș. Tanașoca, *Balcanologii și bizantiniștii români*, p. 100-102.

étapes de la *reconquista* byzantine, ainsi que les origines et les formes d'organisation administrative et militaire des territoires récupérés<sup>23</sup>.

Ses préoccupations dans le domaine des études byzantines ont pourtant dépassé les limites de ces deux directions de recherche. Il avait hérité de son maître le rêve d'écrire une histoire de Byzance, restée inachevée en manuscrit. Le manuscrit fut retrouvé plus tard par Virgil Cândea et édité par Tudor Teoteoi, en deux volumes, il y a une quinzaine d'années<sup>24</sup>. À l'instar de Iorga, Bănescu édita des textes littéraires post-byzantins (parmi lesquels une intéressante histoire sur la construction de Sainte Sophie)<sup>25</sup>, et se laissa attirer, plus que son maître, par l'histoire littéraire tardo-byzantine : il édita des poètes byzantins du XIII<sup>e</sup> siècle, comme le cyprite Constantin Anagnostes et l'athonite Makarios Calorites<sup>26</sup>, les poèmes d'Andreas Libadenos, avec des renseignements sur l'histoire de Trébizonde au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>, il découvrit, enfin, un manuscrit inédit de la *Théogonie* de Tzetzès<sup>28</sup>.

Marginalisé après 1948 et exclu de l'Académie (rétabli post mortem en 1990), Nicolae Bănescu fut pourtant reconnu et apprécié par la communauté internationale des byzantinistes. Il fut élu vice-président des congrès d'études byzantines d'Ohrid, en 1961, et d'Oxford, en 1966, auxquels il n'a pas pu participer. La *Revue des études sud-est européennes* lui a rendu hommage à son 90<sup>e</sup> anniversaire en lui dédiant un volume impressionnant, auquel a collaboré une bonne partie de l'élite de la byzantinologie mondiale<sup>29</sup>.

Son nom est également lié à la reprise, aux années 60, de la solidarité institutionnelle qui a marqué l'histoire des études byzantines et balkaniques en

<sup>23</sup> N. Bănescu, « À propos des duchés byzantins de Paristrion et de Bulgarie », RHSEE 3, n° 11-12, 1926, p. 321-325 ; « Les Sceaux byzantins trouvés à Silistrie », *Byzantion* 7, 1932, p. 321-331 ; « Plombs byzantins découverts à Silistrie », *Byzantion* 10, 1935, p. 601-606 ; « Scéau inédit de Katakalon, katépano de Paradounavon », *Échos d'Orient* 39, 1939-1940, p. 157-160 ; « À propos de Kékaumenos », *Byzantion* 13, 1938, p. 129-138 ; « Ethnographie et rôle militaire du thème de Bulgarie », *Balkanica* 6, 1943, p. 48-52 ; « Le thème de Paristrion – Paradounavon (Paradounavis). Les origines. Le nom », ARBSH 25, 1944, p. 139-151.

<sup>24</sup> N. Bănescu, *Istoria Imperiului Bizantin*, vol. I. *Imperiul creștin și asaltul invaziilor (313-610)*, édition îngrijită de T. Teoteoi, Bucarest, 2000, 789 p. ; vol. II. *Imperiul Bizantin clasic (610-1081)*, édition îngrijită de T. Teoteoi, Bucarest, 2003, 745 p.

<sup>25</sup> Id., « Un récit en grec vulgaire de la construction de Sainte-Sophie », *Ἐπετηρίς ἐταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν* 3, 1926, p. 144-160. Voir aussi *Un poème grec vulgaire relatif à Pierre le Boiteux de Valachie*, Bucarest, 1912, 29 p.

<sup>26</sup> Id., *Deux poètes byzantins inédits du XIII<sup>e</sup> siècle*, Bucarest, 1913, 20 p. ; « Encore une fois sur Makarios Calorites », *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher* 3, n° 1-2, 1922, p. 158-160.

<sup>27</sup> Id., « Quelques morceaux inédits d'Andreas Libadenos », *Byzantis* 2, 1912, p. 358-395.

<sup>28</sup> Id., « Contribuții la istoria literaturii bizantine. I. Un ms. inedit al *Teogoniei* lui Tzetzes, II. Cu privire la *Ekphrasis* din Cod. Vatic. 1409 », *CvL* 49, 1915, n° 7-8, p. 747-764.

<sup>29</sup> RESEE 7, n° 1, 1969, 258 p. Parmi les auteurs se rangent Ivan Dujčev, Jean Guillard, R. Guillard, Herbert Hunger, Johannes Irmscher, R. Janin, Vitalien Laurent, Paul Lemerle, Gzula Moravcsik, Steven Runciman, Giuseppe Schirò, Kurt Weitzmann, Peter Wirth. Le volume renferme aussi une bibliographie des travaux de N. Bănescu rédigée par Petre Ș. Năsturel.

Roumanie de 1913 jusqu'en 1948. En 1963 fut fondé le nouvel Institut d'études sud-est européennes et fut créée également la Société roumaine d'études byzantines, avec Nicolae Bănescu comme président d'honneur et Vasile Grecu comme président. Vasile Grecu (1885–1972) était arrivé à Bucarest de Cernăuți, et s'était partagé, avec Bănescu, après la mort de Russo, la chaire de byzantinologie de l'Université de Bucarest, de 1940 jusqu'en 1947<sup>30</sup>.

La revitalisation des études byzantines en Roumanie aux années 60 fut suivie par l'organisation à Bucarest, en septembre 1971, d'un autre congrès international d'études byzantines, le XIV<sup>e</sup><sup>31</sup>, présidé par Vasile Grecu – devenu, entre temps, vice-président d'honneur de l'Association internationale – et coordonné par Mihai Berza (1907–1978), le directeur de l'Institut d'études sud-est européennes, en collaboration avec Eugen Stănescu, qui allait lui succéder à la direction de l'Institut sept ans plus tard. Durant le congrès, le jour du 11 septembre, Nicolae Bănescu est décédé. Les plus illustres représentants de la byzantinologie mondiale l'ont accompagné alors sur son dernier chemin et, par la voix de Paul Lemerle, le président de l'Association internationale d'études byzantines, ont exprimé leur appréciation pour la personnalité et l'œuvre du savant disparu. Trois ans plus tard, en 1974, l'Institut allait organiser aussi le troisième Congrès international d'études sud-est européennes, la solidarité des institutions étant ainsi doublée par l'organisation successive des congrès des deux disciplines.

Le lien entre la Société et le nouvel Institut fut, dès le début et jusqu'à nos jours, indissoluble. Sous l'égide de l'Institut est paru en 1979, par les soins de N.-Ș. Tanașoca et E. Stănescu, le premier tome des *Études byzantines et post-byzantines*. Après 1990, six autres volumes sont parus sous l'égide de la Société, dont cinq par les soins d'Emilian Popescu – auquel nous devons, entre autres, le recueil d'inscriptions grecques et latines sur le territoire de la Roumanie<sup>32</sup> –, de Tudor Teoteoi et de leurs collaborateurs<sup>33</sup>, et le dernier, le VII<sup>e</sup>, par les soins de

<sup>30</sup> La RESEE lui a dédié un volume à son 80<sup>e</sup> anniversaire (3, n° 3-4, 1965), où se trouve aussi une bibliographie de ses travaux. Sur ses éditions critiques, accompagnées de traductions, des historiens byzantins de la chute de Constantinople, voir la contribution de notre collègue Simona Nicolae dans ce volume. La contribution de V. Grecu à l'édition et à l'interprétation des anciens monuments de droit roumain est également fondamentale. Un recueil de ses études est actuellement en préparation dans la collection de l'Institut.

<sup>31</sup> *Actes du Congrès International des Études Byzantines (Bucarest, 6-12 septembre, 1971)*, publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, t. I-III, Bucarest, 1974.

<sup>32</sup> E. Popescu, *Inscripțiile grecești și latine din secolele IV-XIII descoperite în România*, Bucarest, 1976. Voir aussi *Inscriptions de Scythie Mineure*, vol IV. *Tropaeum – Durostorum – Axiopolis*, recueillies, traduites et accompagnées de commentaires et d'index par E. Popescu, Bucarest, 2015, et, récemment, ses recueils d'articles *Studii de istorie și de spiritualitate creștină*, t. I-III, Bucarest, 2018.

<sup>33</sup> EBPB II, recueillies et publiées par E. Popescu, O. Iliescu et T. Teoteoi, Bucarest 1991 ; III, recueillies et publiées par E. Popescu et T. Teoteoi, Bucarest, 1997 ; IV, recueillies et publiées par E. Popescu et T. Teoteoi, Iași, 2001 ; V, recueillies et publiées par E. Popescu et T. Teoteoi,

N.-Ș. Tanașoca et Al. Madgearu<sup>34</sup>. Deux parmi les premiers tomes renferment aussi d'utiles bibliographies des études roumaines de byzantinologie qui couvrent les années 1985–1995<sup>35</sup>. Les premières tentatives de répertorier les contributions roumaines aux études byzantines datent du temps de la guerre et appartiennent à Alexandru Elian (1910–1998), qui publia une telle bibliographie dans le cinquième tome de la *Balcania*, et à Vasile Grecu, dans *Südost-Forschungen*, en 1942<sup>36</sup>.

Après les années 70, la byzantinologie roumaine n'a pas abandonné les directions de recherche ouvertes avant la guerre. L'édition des sources byzantines de l'histoire roumaine fut l'un des plus importants résultats de cette époque. Réalisé sous la direction d'Alexandru Elian, en collaboration avec Nicolae-Șerban Tanașoca, le troisième tome des *Fontes historiae daco-romanae*, renfermant, dans presque 600 pages, des extraits des écrivains et des actes byzantins des XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, est paru sous l'égide de l'Institut d'études sud-est européennes en 1975<sup>37</sup>. Un quatrième tome, de dimensions similaires, lui a suivi en 1982, renfermant les sources byzantines du XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle, ainsi que des compléments au volume précédent, édité par un collectif de savants dont faisaient partie Nicolae-Șerban Tanașoca, Tudor Teoteoi, Haralambie Mihăescu et Radu Lăzărescu<sup>38</sup>.

Sur le chemin ouvert par ses maîtres, N. Iorga et Demostene Russo, Elian a étudié notamment l'histoire des relations roumano-byzantines sur les plans politique, ecclésiastique et culturel – il suffit de mentionner l'étude, devenue classique, sur les rapports entre la Moldavie et Byzance au XV<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>.

Durant la moitié de siècle écoulée depuis la fondation du nouvel Institut d'études sud-est européennes et de la Société d'études byzantines, l'entrelacement des deux domaines, très visible avant la guerre, n'a pas cessé de s'accroître. On le retrouve dans l'œuvre du linguiste et du philologue Haralambie Mihăescu (1907–1985), membre de l'Institut depuis 1963 jusqu'à sa mort, auteur de travaux de synthèse fondamentaux sur la langue latine dans les

---

Bucarest, 2006 ; VI, recueillies et publiées par E. Popescu, T. Teoteoi et M. O. Cățoi, Bucarest, 2011.

<sup>34</sup> EBPB VI, recueillies et publiées par les soins de N.-Ș. Tanașoca et Al. Madgearu, Bucarest – Brăila, 2016. À partir de cette année, *Études byzantines et post-byzantines* deviendra un périodique à parution annuelle.

<sup>35</sup> EBPB II, Bucarest, 1991, p. 203-213 ; III, Bucarest, 1997, p. 227-261.

<sup>36</sup> Voir *supra*, n. 1.

<sup>37</sup> *Fontes historiae daco-romanae*, III. *Scriptores byzantini (sec. XI-XIV)*, ediderunt Al. Elian et N.-Ș. Tanașoca, Bucarest, 1975, 569 p.

<sup>38</sup> *Fontes historiae daco-romanae*, IV. *Scriptores et acta imperii byzantini (saeculorum IV-XV)*, ediderunt H. Mihăescu, R. Lăzărescu, N.-Ș. Tanașoca, T. Teoteoi, Bucarest, 1982, 586 p.

<sup>39</sup> Al. Elian, « Moldova și Bizanțul în secolul al XV-lea », dans M. Berza (éd.), *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 1964, p. 97-179 [reprise dans id., *Bizanțul, Biserica și cultura românească. Studii și articole de istorie*, éd. V. V. Muntean, Iași, 2003, p. 15-94].

provinces danubiennes de l'Empire romain et ensuite byzantin<sup>40</sup>, mais aussi d'une édition de référence, en collaboration avec Gilbert Dagron, d'un traité de tactique byzantin du X<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>. Les deux domaines de recherche – byzantin et sud-est européen – s'entrelacent également dans les études d'histoire de l'art post-byzantin de Maria Ana Musicescu (1910–1980)<sup>42</sup>, ainsi que dans les travaux de Tudor Teoteoi, membre honorifique de notre Institut<sup>43</sup>.

Cet entrelacement n'est peut-être nulle part plus évident que dans l'œuvre de Nicolae-Șerban Tanașoca (1941–2017), ancien directeur de l'Institut (1997–1999, 2008–2017) et président de la Société d'études byzantines dans ses dernières années, disciple à la fois d'Alexandru Elian et de Victor Papacostea. Son recueil d'études byzantines et balkaniques, paru l'année dernière dans la nouvelle collection de l'Institut<sup>44</sup>, montre clairement l'unité de conception qui gouverne une activité scientifique articulée à l'entrecroisement de l'étude de la romanité balkanique et de la civilisation byzantine, notamment de sa présence dans les Balkans et dans la conscience historique des Roumains. L'étude sur les latinismes de l'historiographie byzantine<sup>45</sup>, tirée d'une thèse de doctorat encore inédite<sup>46</sup>, ainsi que celle sur les Vlaques dans les sources byzantines<sup>47</sup> font partie, à leur tour, d'un champ de recherche – des éléments latins dans l'Orient byzantin – lequel structurait déjà la conception de Iorga sur le rôle des Balkans dans l'histoire byzantine et appartient pleinement – on peut l'affirmer à la fin de ce parcours – à la tradition de la byzantinologie roumaine. La préoccupation pour les problèmes de la littérature byzantine – qu'il s'agisse de la littérature

<sup>40</sup> H. Mihăescu, *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest – Paris, 1978 ; id., *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest, 1993.

<sup>41</sup> *Le traité sur la guérilla (De velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969)*, texte établi par G. Dagron et H. Mihăescu, traduction et commentaire par G. Dagron, Appendice : *Les Phocas* par J.-C. Cheynet, Paris, 1986 (2<sup>e</sup> éd. 2011).

<sup>42</sup> Récemment réunies par notre collègue Oana Iacubovschi dans un volume publié dans la collection de l'Institut : M. A. Musicescu, *Tradition et innovation dans l'art du Sud-Est européen du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, édition par O. Iacubovschi, Brăila, 2019 (BIESEE, 5). Treize études sont réunies dans deux sections : « L'art du Sud-Est européen du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. La pérennité du modèle byzantin » et « Adoption et adaptation du modèle byzantin dans l'art des Pays roumains ».

<sup>43</sup> Voir notamment son recueil *Byzantina et daco-romana. Studii de istorie și civilizație bizantină și românească medievală*, Bucarest, 2008, où sont réunis vingt-quatre articles, divisés en deux sections, « Studia byzantina » et « Studia daco-romana ».

<sup>44</sup> N.-Ș. Tanașoca, *Études byzantines et balkaniques*, édition par O. Iacubovschi et A. Timotin, Brăila, 2018 (BIESEE, 2).

<sup>45</sup> Id., « Remarques sur les latinismes de l'historiographie byzantine (VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles) », RESEE 23, n<sup>o</sup> 3, 1985, p. 241-248 [reprise dans id., *Études byzantines et balkaniques*, p. 125-133].

<sup>46</sup> Id., *Cuvinte latine la scriitorii bizantini din secolele V-X*, thèse soutenue à l'Université de Bucarest, 1979, 290 p. La thèse est en cours de publication aux Éditions Istros par les soins d'Adrian Pârvulescu.

<sup>47</sup> Id., « Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : Maximos Planude, *Epistulae*, XIV », RESEE 12, n<sup>o</sup> 4, 1974, p. 577-590 [étude reprise dans id., *Études byzantines et balkaniques*, p. 57-64].

parénétiqne, de l'épopée de Digénis Akritas ou de la cronographie de Psellos<sup>48</sup> –, ainsi que l'édition des textes littéraires post-byzantins<sup>49</sup> continuent également la tradition de l'entre-deux-guerres, illustrée notamment par Iorga et Bănescu.

L'autre versant de cette tradition, la recherche de l'héritage byzantin au nord du Danube après la chute de Constantinople, trouve un ample écho dans l'œuvre, devenue classique, d'Andrei Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI-XVIII*<sup>50</sup>, et définit, à son tour, l'autre trait dominant de la byzantinologie roumaine, telle qu'elle se présente dans la lumière que jette sur elle l'histoire de notre Institut.

J'ai laissé de côté de propos délibéré les contributions de la nouvelle génération de byzantinistes de l'Institut, formée aux années 90 et 2000, en considérant que ce sera la mission d'une autre génération de juger si et comment elle est parvenue à enrichir cette tradition, ancienne de plus d'un siècle.

---

<sup>48</sup> N.-Ș. Tanașoca, « Unitate și diversitate în literatura parenetică bizantină », *Caietele de la Putna* 1, n° 1, 2008, p. 75-92 ; « Sfaturile diaconului Agapet pentru împăratul Iustinian », *Tabor* 2, n° 3, 2008, p. 5-15 ; « Sfaturile împăratului Vasile Macedoneanul pentru fiul său Leon », *Tabor* 2, n° 5, 2008, p. 5-19 ; « Istorie, legendă, poezie în poema bizantină despre Vasile Dighenis Akritas », dans *Dighenis Akritas*, traducere de N.I. Pintilie și V. Gaidagis, prefață și note de N.-Ș. Tanașoca, Bucarest, 1974, p. 5-24 et 119-127 [études reprises et enrichies dans id., *Creație și tradiție literară bizantină. Studii și texte*, Bucarest, 2009, p. 76-99, 137-152, 193-209 et 210-234] ; voir aussi « Ideologie, literatură și umanism în *Cronografia* lui Mihail Psellos », *ibid.*, p. 100-112.

<sup>49</sup> Id., « Deux opuscules de Manuel de Corinthe sur les divergences entre l'Église orthodoxe de l'Orient et l'Église catholique romaine : l'*Épître* adressée à Neagoe Basarab et l'*Apologie* à l'intention du frère prêcheur Franciscus », *RESEE* 51, 2013, p. 105-145 [étude reprise dans id., *Études byzantines et balkaniques*, p. 167-206].

<sup>50</sup> A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI-XVIII*, Bucarest, 1983 (2<sup>e</sup> éd. 2001).



**SCRIPTORES BYZANTINI**  
**HISTOIRE D'UNE COLLECTION**

*Simona Nicolae*

La collection byzantine de l'Académie roumaine – *Scriptores Byzantini* – a atteint en 2018 sa sixième décennie. Dix volumes sont parus, neuf auteurs byzantins, jusque-là méconnus au lecteur roumain, faisant ainsi la preuve de la longévité, de la vigueur et de l'expressivité de la langue grecque : six textes historiques, deux traités de gouvernement et de stratégie militaire et un « miroir de prince » dévoilent la perspective des Grecs sur leur propre civilisation médiévale. Entre les couvertures des traductions limpides, accompagnées, pour quelques-unes des œuvres, par des éditions critiques soigneusement établies, les philologues Vasile Grecu et Haralambie Mihăescu ont rassemblé les histoires de l'Empire Romain d'Orient, de sa naissance jusqu'à son déclin. On y retrouve l'image officielle de l'époque de Justinien, ainsi que celle, secrète, crayonnée par Procope de Césarée (VI<sup>e</sup> siècle), on partage les connaissances des stratèges de l'Antiquité classique, auxquelles l'empereur Maurice rajoute celles qui émergent de son expérience, pour écrire la plus développée et compétente introduction dans l'art militaire de la littérature byzantine (VI<sup>e</sup>–VII<sup>e</sup> siècle), on traverse l'époque de l'empire de Maurice avec ses hauts et ses bas, que Théophylacte Simmocate rehausse par des traits énergiques. Le tableau historique s'enrichit avec les conseils et les connaissances que l'érudit *basileus* Constantin Porphyrogénète donne à son fils, Romain II, pour lui faire apprendre l'histoire, la géographie et l'ethnographie de l'*oikoumène*. Les derniers siècles de l'empire et les années qui suivirent de près la chute de Constantinople sont représentés par l'empereur lettré Manuel II Paléologue avec son « miroir de prince » dédié à son fils, Jean VIII, auquel succèdent les historiens qui ont raconté le siège et la capture de la Ville : Ducas, Georges Sphrantzès, Laonicos Chalcondyle et Critobule d'Imbros<sup>1</sup>. Le lecteur traverse ainsi un millénaire d'histoire européenne.

En 1958, lorsque Vasile Grecu signa, sous l'égide de l'Académie Roumaine, le premier volume (*L'histoire turco-byzantine* du chroniqueur Ducas,

---

<sup>1</sup> Pour la succession des volumes de la série, voir la *Bibliographie* en annexe.

le narrateur pathétique des malheurs abattus sur les Grecs pendant les XIV<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles), aucune note introductive ne signala l'intention d'ouvrir une collection, de commencer ou de continuer une tradition, en complétant le corpus de textes byzantins édités, traduits et commentés dans d'autres séries, plus prestigieuses, comme la *Byzantine* de Bonn. Le livre s'ouvre directement, avec deux pages de titre en regard, une en latin, l'autre en roumain, ayant inscrit en haut la mention *Scriptores Byzantini I*. L'introduction qui suit porte sur la vie et l'œuvre de Ducas, sur la tradition textuelle et la manière de concevoir l'apparat critique. Aucune explication pour les mots de début, aucun programme pour une série envisagée.

Une digression sur les circonstances sociohistoriques de l'époque d'après-guerre peut néanmoins éclairer le non-dit des auteurs. Rappelons que les études byzantines et, de fait, l'ensemble des études historiques parcouraient pendant les années quarante et cinquante « la plus terrible période anti culturelle et bibliocide du régime communiste de Roumanie », comme la qualifie Florin Müller<sup>2</sup>. Sans délai, après l'instauration de l'apparat staliniste ayant suivi la falsification des élections en 1946, le nouveau régime a supprimé l'Institut d'Études Sud-Est Européennes que Nicolae Iorga avait fondé en 1914, ainsi que l'Institut des Études et des Recherches Balkaniques créé par Victor Papacostea en 1937. Le fantôme qui avait pris leur place, l'Institut des Études Historiques et Socio-Politiques, placé sous la direction d'un ouvrier ferroviaire, Constantin Pârvolescu, et d'un staliniste fanatique trônant indûment sur le domaine de la recherche historique, Mihai Roller, avait pour but la rédaction des manuels d'histoire du Parti Communiste et d'une collection de cours destinée à aider ceux qui étudiaient l'histoire du Parti des Travailleurs (*Partidul Muncitoresc din România*). Dans un tel contexte, à tous égards désynchronisé par rapport aux études européennes, l'annonce d'une collection éminente, surgie de l'élite intellectuelle du meilleur aloi ne pouvait pas tromper la vigilance des officiels. Cachée au regard des *politruks* à l'intérieur, la collection byzantine des philologues roumains n'est pas restée sans écho à l'extérieur. Les comptes-rendus publiés dans des revues prestigieuses ont annoncé l'apparition de chacun des volumes et les ont imposés dans le circuit des éditions des sources historiques de la chrétienté orientale. On les retrouve aujourd'hui dans presque toutes les grandes bibliothèques du monde.

Même si les auteurs n'ont pas assumé un programme éditorial, la cohérence de la série byzantine se dévoile *a posteriori*. Les dix ouvrages, dont les éditions et les traductions (à l'exception du dixième volume) sont le résultat du travail entrepris seulement par deux philologues classiques, sont des sources historiques qui se complètent l'une l'autre. Vasile Grecu et Haralambie Mihăescu ont choisi de multiplier les points de vue sur les mêmes périodes,

---

<sup>2</sup> F. Müller, *Politică și istoriografie în România: 1948-1964*, Cluj-Napoca, 2003, p. 324-325.

événements, personnages, en gardant pourtant le caractère historique des écrits narratifs, complétés par des traités concernant l'art du gouvernement.

Bien représentés sont les deux premiers et les deux derniers siècles de l'empire. L'époque de Justinien et de ses successeurs est consignée dans les œuvres déconcertantes de Procope de Césarée, *La guerre contre les Goths* et *L'histoire secrète*, qui montrent les visages antinomiques d'un basileus qui est autant vivement flatté que terriblement blâmé. On ajoute, pour élargir et détailler d'une manière plus objective le contexte factuel, l'histoire de Théophylacte Simmocatte sur l'empire de Maurice et un texte théorique, *L'art militaire* (connu aussi sous le nom de *Stratégikon*), attribué au même basileus, Maurice. En miroir, la fin de l'empire et, plus précisément, la chute de Constantinople, constitue le leitmotiv des chroniques rédigées par Ducas, Chalcondyle, Critobule et Sphrantzès, en somme, tous les quatre chroniqueurs grecs contemporains de l'ultime empereur byzantin. Les regards croisés sur la prise de la Ville offrent aux lecteurs non seulement un plus d'information, mais aussi des perspectives variées, focalisées sur des détails particuliers. Selon le statut social de l'écrivain, selon son rapprochement aux milieux politiques ou militaires, byzantins, turcs ou latins, selon la culture ou les préférences littéraires des auteurs, on change les acteurs, les justifications des faits, on ajoute du pathétisme, on construit des scènes sensiblement différentes. Les plumes diverses des chroniqueurs gardent leur individualité, tout en recevant une cohérence stylistique due à la traduction élégante, fidèle à l'original grec, réalisée, dans tous les cas, par Vasile Grecu. Amis de l'empereur, présent aux côtés de celui-ci jusqu'avant sa mort, accablé toutefois par la gravité des faits et recherchant l'objectivité historique, Sphrantzès décrit les événements d'une manière sèche, décharnée, mais fort émouvante. Les quelques lignes qui racontent les heures avant l'assaut final donnent la mesure du pathétisme : « Après, il [l'empereur] m'a ordonné : < Ce travail vous concerne, car vous savez bien compter et garder les secrets qui doivent être gardés ; prenez donc les registres et comptez exactement le nombre d'hommes, le nombre d'armes, le nombre de lances, le nombre de boucliers, le nombre d'arcs >. En exauçant son vœu, profondément peiné et les yeux en larmes, j'ai apporté le cahier à mon seigneur. Et les nombres sont restés secrets, à la seule connaissance de moi et de lui »<sup>3</sup>. En revanche, Critobule, qui n'était pas à Constantinople lors du siège, exprime et soutient le point de vue du sultan conquérant, étant, comme le considère Grecu, le sujet dévoué du nouveau maître. Pour lui, l'homme brave n'est pas l'empereur Constantin, mais au contraire, le sultan, qui porte, en fait, le titre de *basileus* et qu'on voit sur les murs de la cité en rassurant son armée : « Mes amis, la ville nous appartient, nous l'avons dans nos mains ! Les soldats s'enfuient, ils ne sont pas à même de

---

<sup>3</sup> Georgios Sphrantzes, *Memorii. 1401-1477*, ediție critică de V. Grecu, Bucarest, 1966, p. 96 (la traduction française nous appartient).

résister. [...] Ne soyez pas faibles ! Avancez bravement ! Soyez courageux ! Moi, je suis près de vous ! »<sup>4</sup>. En ce qui concerne les ouvrages de Ducas et Chalcondyle, il convient qu'on les lise ensemble, car l'une est tributaire à l'autre. Cependant, même si Laonicos utilise Ducas comme source principale, il y ajoute des informations pointues, pertinentes (par exemple, le nombre de navires byzantins qui participent à la bataille navale qui a eu lieu au début du siège diffère dans les deux récits : l'un parle de deux vaisseaux, l'autre de cinq). Reste alors au lecteur la charge de discerner et juger les faits historiques !

Un contrepoint dans la cohérence narrative de la série est représenté par les volumes renfermant des conseils adressés aux princes porphyrogénètes dont les auteurs sont les illustres empereurs Constantin VII et Manuel II. *Le livre de sagesse pour son fils Romanos* est ressenti par Vasile Grecu, son traducteur, comme étant en dehors du parcours historique de la collection envisagée : « La littérature historique byzantine contient soit l'histoire universelle, à partir de la Genèse jusqu'au début de l'époque contemporaine d'un écrivain, soit l'histoire contemporaine de celui-ci. [...]. L'ouvrage historique byzantin dont nous faisons paraître la traduction pour la première fois, ne s'inscrit dans aucune des catégories mentionnées, elle est une œuvre unique à sa manière et, dès le début, elle n'a pas été destinée à être diffusée »<sup>5</sup>. Malgré cela, le texte de Constantin prend sa place méritée et judicieusement choisie dans la série *Scriptores Byzantini*. Il témoigne d'une époque tumultueuse du point de vue politique, mais si riche en accomplissements culturels, et d'un remarquable *basileus* qui, étant écarté du gouvernement, s'est consacré à la culture. C'est ainsi qu'il donne des conseils pratiques de politique extérieure et traite de l'histoire des peuples voisins de l'empire, de leur origine, tradition, langue, en composant un ouvrage qui rappelle par son contenu les *Histoires* d'Hérodote. Écrits au milieu du dixième siècle, au carrefour de la grandeur et de la décadence de l'empire, les préceptes de Constantin ne sont pas histoire narrative, mais ils enrichissent l'histoire avec les détails qui nous échappent dans la fuite du récit.

Un dernier mot sur le dernier volume publié dans la collection *Scriptores Byzantini*. Il s'agit de *Conseils pour l'éducation impériale*, qu'un autre empereur, Manuel Paléologue, donne à son fils, Jean VIII Paléologue. Dans l'économie de la série, celui-ci reste, dans une certaine mesure, à part, car il ne porte pas sur la réalité vérifiée par les faits et devenue histoire, mais, plutôt, sur une réalité « potentielle », qui abolit les faits concrets pour donner la place à l'universel. D'ailleurs, l'empereur assume le propos d'écrire *sub specie aeternitatis* : « Je crois que, si Dieu dirige mon discours, je dirai des choses utiles pour le présent et pour l'avenir, utiles aux jeunes et aux vieux, dans

---

<sup>4</sup> Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451-1467*, ediție critică de V. Grecu, Bucurest, 1963, p. 139 (la traduction française nous appartient).

<sup>5</sup> Constantin Porfirogenetul, *Carte de învățură pentru fiul său Romanos*, Bucurest, 1971, p. 5.

n'importe quelle circonstance et dans toute situation, utiles pour la vie présente et pour la vie future »<sup>6</sup>. Dans une telle approche, son fils même, Jean Paléologue, ne reste que le prétexte d'un ouvrage de morale politique sublimée. Parmi les dix volumes qui surprennent un monde accablé par les conflits historiques, affligé par son impuissance politique, détruit par sa faiblesse morale, le texte de Manuel II crayonne l'image idéale de l'empereur sans reproches, qu'il n'a pu incarner, ni lui, ni quelqu'un d'autre, image construite d'après le modèle de l'antiquité grecque, tout autant que d'après le paradigme christique. En extrapolant, on peut dire que, en lisant les textes proposés par la collection *Scriptores Byzantini*, le lecteur comprend ce que la grécité médiévale a voulu accomplir et représenter, sans trouver toutefois la force d'y parvenir ou étant toujours *παρὰ καιρόν* pour le faire.

\*

Après avoir montré les traits qui individualisent la série byzantine de l'Académie Roumaine, il convient à présent de connaître ses parents, les classicistes Vasile Grecu et Haralambie Mihăescu.

« Vasile Greciuc ou Grecu, comme il se dit maintenant, après avoir renoncé au suffixe final, est une figure typique. Il est la plus calme, la plus tendre personne que j'ai connue et, en même temps, la plus fanatique quand il s'enflamme pour une cause. Il voudrait changer le visage de Bucovine, du jour au lendemain. À notre tour, nous l'adoucissons et nous lui avons effacé tant de phrases tranchantes, que nous l'avons complètement découragé, le pauvre ! Mais, l'honnête homme, il n'est pas dérangé par nos observations ». C'est ainsi que Sextil Pușcariu trace dans ses *Mémoires*<sup>7</sup>, le portrait de celui qui a été un homme de lettres dévoué à sa patrie, philologue et historien, professeur titulaire de la chaire de byzantinologie de l'Université de Bucarest. Né en 1885 dans le département Dragomirna, Vasile Grecu a fait les études secondaires à Cernauti et les études supérieures, en philologie classique, à Vienne. Il est diplômé en philosophie à l'âge de 34 ans, avec une thèse sur *La fleur et la faune dans le système philosophique de Platon*. Pendant sa carrière universitaire, il a été le doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Cernauti, le secrétaire de l'Institut d'Histoire et Linguistique, membre dans la Commission Régionale pour les Monuments Historique de Bucovine, professeur de la Chaire de Byzantinologie de l'Université de Bucarest, rédacteur des revues *Candela* et *Codrul Cosminului*, collaborateur de l'Institut d'Histoire et de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes et, à partir de 1936, membre de l'Académie Roumaine. Dans la même année, Vasile Grecu a été élu président de l'Association

<sup>6</sup> Manuel Paleologul, *Sfaturi pentru educația împărătească*, édition critique et traduction S. Nicolae, Bucarest, 2015, p. 64.

<sup>7</sup> S. Pușcariu, *Călare pe două veacuri. Amintiri din tinerețe (1895-1906)*, Bucarest, 1968.

Internationale des Études Byzantines, fonction qui lui a permis de diriger les travaux du Congrès International de l'Association en 1971 à Bucarest. Étant témoin et participant actif aux événements historiques qui ont secoué l'Europe au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le professeur de Bucovine se garde de révéler ses mémoires. S'il le fait pourtant, il mesure attentivement ses mots et ne laisse pas l'émotion trahir ses sentiments. Voilà comment il évoque l'atmosphère de la séance du Congrès Général de Bucovine, déroulée en novembre 1918, pendant laquelle on a voté l'Union avec la Roumanie : « D'habitude, quand j'écris quelque chose, je cherche à faire disparaître ma personne et à ne pas laisser voir mes sentiments. Cette fois-ci, on me demande mes souvenirs et mes impressions du grand jour de l'Union de Bucovine avec le Royaume libre de Roumanie. Comme je ne me sens pas doué de qualités littéraires, je peux seulement dire, brièvement, même d'une manière laconique, que ce jour-là, jour d'hiver venu un peu à l'avance, le jour de 28 novembre 1918, reste dans ma mémoire comme le plus heureux de ma vie »<sup>8</sup>.

C'était en toute discrétion et modestie, mais avec tant d'ardeur et ténacité, qu'il dirigea son intérêt vers le domaine de l'histoire et de la philologie, byzantines ou roumaines. Fouillant des aspects pas encore recherchés, Vasile Grecu a rédigé des études amples et bien documentées, par exemple sur les manuels de peinture religieuse byzantine ou sur la peinture des monastères de Bucovine. Il s'est penché, de la même manière, sur le droit roumain ancien, en éditant, entre 1956 et 1958, les vieux codes *Legiuirea lui Caragea*, *Pravilniceasca Condică din 1788*, *Codul lui Calimachi*. S'adonnant à des préoccupations variées, Vasile Grecu garde cependant son vif intérêt pour les documents et les textes littéraires de langue grecque. C'est lui qui a publié pour la première fois la version grecque des *Conseils de Neagoe Basarab*, édition accompagnée d'une préface et d'une traduction roumaine. Après l'apparition, en 1947, dans les *Mémoires* de la Section d'Histoire de l'Académie, de son ample article intitulé *L'historien byzantin Ducas. L'homme et l'œuvre*, dans lequel il annonçait qu'il envisageait une édition critique du texte, Vasile Grecu publia, en 1958, *L'histoire turco-byzantine* qui offre de nombreuses et importantes mentions concernant les pays roumains. De la même année date le deuxième volume de la collection *Scriptores Byzantini*, réalisé aussi par le philologue de Bucovine : il s'agit d'*Exposés historiques. La croissance du pouvoir turc. La chute de l'Empire Byzantin* de Laonicos Chalcondyle. Dans les prochaines décennies, apparaîtront les ouvrages de Critobule et de Sphrantzès, ainsi que celui de Constantin Porphyrogénète, qui est imprimé en 1971, un an avant la mort du savant. Son activité scientifique a complété sa vie exemplaire qui est restée dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu (et parmi ceux-ci, quelques-

---

<sup>8</sup> I. Colesnic, « În culisele istoriei. Bucovina noastră necunoscută », *Timpul.md*, august 2017, URL : [<https://www.timpul.md/articol/bucovina-noastra-necunoscuta-108519.html>].

uns sont aujourd'hui ancrés, hélas, dans notre mémoire) : « Sa discrétion, son travail acharné, le sens de la collaboration intellectuelle, sa modestie, son dévouement pour la science et pour la vérité, son comportement mesuré, toutes ces vertus qu'il les a mises au service de la science et de sa patrie le définissaient non seulement en tant que spécialiste, mais aussi en tant qu'homme sage ». Nous avons cité ci-dessus les mots que le professeur Nicolae-Șerban Tanașoca a prononcés à l'occasion de la mort de son professeur, Vasile Grecu<sup>9</sup>.

Ayant dix ans de moins que Vasile Grecu, Haralambie Mihăescu est né dans le village Udești, de Suceava, étant le deuxième parmi les neuf enfants de ses parents. Il a fait ses études à Iassy, à la Faculté de Langue et Littérature Roumaine. Lorsqu'il était à Rome, en qualité de boursier et membre de l'École roumaine de Rome, Mihăescu a traduit, du latin en italien, le premier livre de *De materia medica* (la version, datant du IV<sup>e</sup> siècle, du *Περὶ ὕλης ἰατρικῆς*) de Pedanios Dioscorides, avec un commentaire philologique circonstancié. Pour cet ouvrage, publié dans le numéro VIII/1938 de *Ephemeris Dacoromana*, Mihăescu a obtenu le titre de docteur ès lettres et philosophie de l'Université de Iassy. Lorsqu'il était bibliothécaire, à la Bibliothèque Centrale de l'Université, et, ensuite, assistant de Constantin Balmuș, le professeur titulaire de la Chaire de Langue et Littérature Grecque, Haralambie Mihăescu parachève sa formation philologique en traduisant les œuvres des classiques (Démocrite, Héraclite, Horace, Tacite). Pendant la Deuxième Guerre mondiale, on le trouve en Allemagne, en tant que lecteur de langue roumaine aux Universités de Frankfurt et Heidelberg. Ici, il entre en conflit avec la Gestapo parce qu'il refuse de reconnaître la légitimité du gouvernement légionnaire de Horia Sima. Comme il osa mentionner dans ses leçons les noms de Sadoveanu et Arghezi, écrivains persécutés à Bucarest à cette époque-là, Mihăescu fut licencié et obligé de quitter le territoire de l'Allemagne. Pourtant, quand il rentre en Roumanie, même dans les circonstances adverses de la guerre, il reçoit à Iassy la Chaire de son maître, le professeur I.M. Marinescu. Pour ses convictions démocratiques, il est obligé, en 1952, de quitter la carrière universitaire et contraint de trouver des emplois temporaires. Recommandé par Iorgu Iordan, Mihăescu devient, en 1957, membre dans la Commission pour l'étude de la langue et du peuple roumain et, pendant la même année, chercheur à l'Institut de Linguistique de Bucarest. Son activité scientifique se développe et s'élargit surtout à partir de l'année 1963, quand il est nommé directeur d'un collectif du nouvel Institut d'Études Sud-Est Européennes. Il participe ici à la rédaction des volumes collectifs fondamentaux, comme *Fontes Historiae Daco-romanae*, et rédige ses propres contributions qu'il n'y pas lieu de recenser ici<sup>10</sup>. Il faut pourtant signaler les études *L'influence*

<sup>9</sup> Vl. Trebici, « Profesorul V. Grecu (1885-1972) », *Analele Bucovinei* 1, 1995, p. 21-22.

<sup>10</sup> Voir, pour la bibliographie complète de Haralambie Mihăescu, l'article de T. Diaconescu, « H. Mihăescu. In memoriam », *Philologica Jassyensia* III, n° 1, 2007, p. 289-297.

*grecque sur la langue roumaine jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle* et *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, qui ont reçu des comptes rendus élogieux dans des pays avec une forte tradition classique. Le sommet de l'activité de Haralambie Mihăescu, en tant que traducteur et éditeur de textes grecs, est représenté par les ouvrages qui font partie de la collection *Scriptores Byzantini* : les deux écrits de Procope de Césarée, *La guerre contre les Goths* et *L'histoire secrète*, *L'art militaire* de Maurice et le livre de Théophylacte Simmocatte, *Histoire byzantine. Le règne de l'empereur Maurice (582-602)*.

On ne peut pas finir cet excursus sur la série *Scriptores Byzantini*, sans dire un mot sur la performance philologique de ses auteurs. Le texte de Ducas, qui ouvre la série, préfacé par une chronologie laconique de l'histoire entière, commence, à proprement parler, avec le règne de Jean VIII. Avec passion pour la vérité et l'honnêteté, Ducas raconte, pour chaque année, les événements dans une langue savante, émaillée d'éléments démotiques. Gardé jusqu'à nous seulement dans deux copies manuscrites, l'une étant la copie fidèle de l'autre, l'ouvrage a mis à l'épreuve la virtuosité philologique de l'éditeur, dépourvu de la possibilité de faire comparer les variantes. Dans de telles conditions, le texte est rigoureusement édité, à part quelques incohérences dans l'accentuation, au point que Vitalien Laurent lui-même, philologue exigeant, n'a rien trouvé à critiquer<sup>11</sup>. Une mention de plus mérite la langue roumaine de la traduction, qui est expressive, adéquate, alerte et pas du tout répétitive.

Le deuxième tome de la série appartient aussi à Vasile Grecu et il inclut la traduction, et non pas la version grecque originaire, du texte de Laonic Chalcondyle qui est beaucoup plus obscur que ceux de Ducas ou Sphrantzès. Il cherche à imiter les historiens anciens et surtout Hérodote et Thucydide, mais il n'arrive pas à façonner son texte qui garde des imperfections, des répétitions rébarbatives, des passages manquant de clarté. Malgré ces difficultés, la traduction de Grecu, « fort bien présentée », comme la qualifie Rodolphe Guillard<sup>12</sup>, ajoute une nouvelle pierre à l'édifice de l'héritage byzantin. Une introduction riche en informations, des notes courtes, mais précises, la pagination de l'édition Bekker (qui se retrouve en marge des pages), un index général et une table des matières reproduisant les titres donnés par le traducteur au chaque chapitre complètent le volume.

Procope de Césarée est, dans la collection, le seul auteur représenté par deux textes, les deux signés par Haralambie Mihăescu. Le premier, *La guerre contre les Goths*, fait partie d'un ouvrage plus ample et maintient un ton neutre, historique, un style apparemment objectif. L'autre, *L'histoire secrète* (le huitième tome de la collection), écrit par son auteur en discrétion totale, dévoile

<sup>11</sup> V. Laurent, compte-rendu de « *Scriptores Byzantini*. I. — Ducas, *Istoria Turco-bizantina*, ediție critică de Vasile Grecu », REB 17, 1959, p. 277-279.

<sup>12</sup> R. Guillard, compte-rendu dans REG 72, fasc. 339-343, janvier-décembre, 1959, p. 472.

son caractère de pamphlet et donne à son traducteur l'occasion d'utiliser un registre linguistique extrêmement varié, avec des expressions démotiques, des phrases en anacoluthes qui apportent en plus du rythme, du pathos, de la subjectivité. Dans les deux traductions Haralambie Mihăescu s'avère un écrivain inspiré et précis, qui manie la langue d'une manière souple et nuancée.

Toutes les histoires de la chute de Constantinople sont éditées par Vasile Grecu. L'ensemble dénote ainsi une cohérence stylistique, malgré les difficultés philologiques qui ont surgi. Tout d'abord, le texte de Critobule n'a été accessible à son traducteur que dans les éditions déjà publiées (dans les séries *Monumenta Hungariae Historica* et *Fragmenta Historicorum Graecorum*). Vasile Grecu a réussi pourtant de donner une édition critique en collationnant les notes des apparats critiques des éditions consultées. Au contraire, l'édition Sphrantzès, qui compte plus de 600 pages, est fondée sur la comparaison de sept manuscrits.

Les trois traités de gouvernement se sont repartis entre les trois éditeurs de la collection. Le traité de stratégie de Maurice est revenu à Haralambie Mihăescu, auteur aussi bien de l'édition critique que de la traduction. Quant à Vasile Grecu, qui a commencé le travail sur le texte de Constantin Porphyrogénète, il n'a pas eu le temps d'achever son édition. C'est ainsi que *Le livre de sagesse pour Romain* inclut strictement la traduction, cinq pages introductives et l'index. Le dixième tome de la collection, les *Conseils pour l'éducation impériale* de Manuel Paléologue, offre au lecteur une édition critique fondée sur sept manuscrits et deux éditions antérieures (l'une, réalisée par Leunclavius, au XVI<sup>e</sup> siècle et l'autre, par l'abbé Migne, au XIX<sup>e</sup> siècle).

*Les sept discours éthico-politiques* de l'empereur Manuel Paléologue, qui n'ont jamais connu d'édition critique ou de traduction dans une langue moderne, pourront faire l'objet d'un nouveau volume de la collection. Nous envisageons, en effet, de présenter ce projet d'édition dans un proche avenir.

## Bibliographie

## SCRIPTORES BYZANTINI

**Vol. I Ducas, *Istoria Turco-Bizantină, 1341-1462***, édition critique et traduction par Vasile Grecu, Bucarest, Editura Academiei Republicii Populare Române, 1958, 503 p. (p. 5-25 : *Introduction*, p. 27-437 : texte et traduction, p. 439-497 : index grec, considérations grammaticales, index de noms, quatre pages illustrations manuscrits, p. 499-503 : *Table des matières*, trois pages : *Errata*).

**Vol. II Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice. Creșterea puterii turcești. Căderea împărăției bizantine și alte istorii despre felurite țări și popoare***, traducere în românește de Vasile Grecu, Bucarest, Editura Academiei Republicii Populare Române, 1958, 355 p. (p. 7-8 : *Préface*, p. 9-22 : *Introduction*, p. 23-315 : traduction du texte, p. 317-349 : index, p. 351-355 : *Table des matières*).

**Vol. III Procopius din Caesarea, *Războiul cu goții***, traducere în românește de H. Mihăescu, Editura Academiei Republicii Populare Române, 1963, 305 p. (p. 5-22 : *Introduction*, p. 23-274 : traduction du texte, p. 275-304 : index, une carte, p. 305 : *Table des matières*).

**Vol. IV Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451-1467***, ediție și traducere Vasile Grecu, Editura Academiei Republicii Populare Române, 1963, 379 p. (p. 5-6 : *Préface*, p. 7-22 : *Introduction*, p. 23-355 : édition et traduction du texte, p. 357-375 : index, p. 377-379 : *Table des matières*).

**Vol. V Georgios Sphrantzes, *Memorii***, în anexă Pseudo Phrantzes (Macarie Melissenos) *Cronica*, ediție critică și traducere Vasile Grecu, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1966, 618 p. (p. V : *Préface*, p. VII-XVIII : *Introduction*, p. 1-147 : édition et traduction du texte de Sphrantzès, *Mémoires*, p. 149-591 : édition et traduction du texte de Pseudo-Sphrantzès, *Chronique*, p. 593-616 : index, p. 617-618 : *Table des matières*, une page : *Errata*).

**Vol. VI Mauricius, *Arta militară***, ediție critică, traducere și introducere H. Mihăescu, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1970, 423 p. (p. 5-26 : *Introduction*, p. 27-381 : édition et traduction du texte, p. 383-420 : index, p. 421 : *Addenda et corrigenda*, p. 423 : *Table des matières*).

**Vol. VII Constantin Porfirogenetul, *Carte de învățătură pentru fiul său Romanos***, traducere de Vasile Grecu, Bucurest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1971, 122 p. (p. 5-10 : *Préface*, p. 11-102 : traduction du texte, p. 103-120 : index, p. 121-122 : *Table des matières*).

**Vol. VIII Procopius din Caesarea, *Istoria secretă***, ediție critică, traducere și introducere H. Mihăescu, Bucurest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1978, 364 p. (p. 5-20 : *Introduction*, p. 21-234 : édition et traduction du texte, p. 235-263 : index, p. 264 : *Table des matières*).

**Vol. IX Teofilact Simocata, *Istorie bizantină. Domnia împăratului Mauricius (582-602)***, traducere, introducere și indice H. Mihăescu, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1985, 209 p. (p. 5-10 : *Introduction*, p. 11-14 : *Bibliographie*, p. 15-175 : traduction du texte de Théophylacte Simmocatte, *Histoire byzantine*, p. 176-193 : traduction du texte de Photios, *Bibliothèque*, p. 194-208 : index, p. 209 : *Table des matières*).

**Vol. X Manuel Paleologul, *Sfaturi pentru educația împărătească***, ediție critică și traducere Simona Nicolae, Bucurest, Editura Academiei Române, 2015, 211 p. (p. 5-6 : *Préface*, p. 7-59 : *Introduction*, p. 60-165 : édition et traduction du texte, p. 167-205 : édition latine, p. 205-210 : *Synopsis*, p. 211 : *Table des matières*).



**LE PROFESSEUR VALENTIN AL. GEORGESCU,  
CHERCHEUR DE LA RÉCEPTION DU DROIT BYZANTIN  
EN VALACHIE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE**

*Emanuela Popescu-Mihuț*

Les livres et études signés par le professeur Valentin Georgescu depuis la sixième décennie du siècle dernier, alors qu'il devint chercheur à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga », puis à l'Institut des études sud-est européennes, l'inscrivent dans la série des savants roumains qui se sont voués à l'étude de l'histoire du droit roumain ancien : Ștefan Longinescu, George Fotino, Ștefan Berechet, Ioan Peretz, C.A. Spulber.

Peu de gens savent aujourd'hui, surtout parmi les jeunes, que ce n'était pas son premier domaine d'étude. Sa passion et sa vocation étaient le droit romain. Il a fait de brillantes études à la Faculté de Droit de Bucarest, où il a obtenu son diplôme en 1929. Il s'est ensuite rendu à l'étranger, où il a étudié l'histoire du droit romain à Paris, Bruxelles et La Haye. Il obtint son doctorat à l'Université de Paris en 1932 avec une thèse se remarquant par l'originalité des interprétations<sup>1</sup>. À partir de 1933, il commence sa carrière en tant que professeur d'université. Il enseigne jusqu'en 1951 aux universités de Cernăuți, Iași, Lausanne et Bucarest. Au cours de cette période, il a écrit de nombreuses études et ouvrages bien appréciés dans le domaine de sa spécialité<sup>2</sup>.

Mais, en 1951, sa carrière universitaire fut interrompue. Comme beaucoup d'autres professeurs éminents, il fut renvoyé de l'Université à la suite d'une purge abusive imposée par le nouveau régime politique établi dans le pays. Je pense qu'il a porté, tout au long de sa vie, le regret de ne pas avoir pu servir sa vocation. Tardivement, deux ou trois ans avant sa mort, il fut soudainement invité à publier sa thèse de doctorat en France. C'est alors qu'il m'a dit, tristement : « Vous imaginez-vous ce qui se serait passé si j'avais continué avec le droit romain ? »

Entre 1952 et 1962, bien qu'il ait été employé en tant que chercheur scientifique à l'Institut d'histoire de Iași et plus tard à l'Institut d'études et de

---

<sup>1</sup> Essai d'une théorie générale des *leges privatae*.

<sup>2</sup> Voir quelques titres : *Le rapport de la philologie classique et du droit romain* (1934) ; *Originile și evoluția generală a proprietății în dreptul roman* (1937) ; *Études de philologie juridique et de droit romain* (1940) ; *Dreptul roman și sufletul lumii moderne* (1942).

recherches juridiques de Bucarest, le professeur a rarement écrit. La culture et la science passaient, ces années-là, par la triste période du proletcultisme, lorsque tout était excessivement politisé et l'on peut supposer qu'il n'était probablement pas disposé à faire des compromis.

Il n'a véritablement repris son activité scientifique qu'en 1962, en tant que chercheur scientifique à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest, mais il n'a retrouvé pour de vrai son talent que lorsqu'il a travaillé à l'Institut d'études sud-est européennes (à partir de 1966), où il était également directeur du département de droit, économie et sociologie.

Le professeur a été prolifique : il a écrit des études<sup>3</sup>, des monographies (seul<sup>4</sup> ou en collaboration<sup>5</sup>), et a commenté d'importants manuscrits juridiques du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Il a également collaboré à la rédaction d'importantes synthèses juridiques et historiques des institutions médiévales roumaines<sup>7</sup>.

C'est lui qui a rédigé (en double version roumaine et française) les amples études introductives des éditions que nous avons publiées ensemble<sup>8</sup>, ainsi qu'une étude sur les problèmes controversés à propos des projets de codes du juriste Michel Photinos dans l'édition du manuscrit photinien conservé à

<sup>3</sup> Voir les plus importantes : « Continuitate elenistico-romană și inovație în doctrina bizantină a filantropiei și indulgenței imperiale », *Studii clasice* 11, 1969, p. 187-219 ; « Les ouvrages juridiques de la bibliothèque de Mavrocordat. Contributions à l'étude de la réception du droit byzantin dans les Pays danubiens au XVIII<sup>e</sup> siècle », *JÖB* 18, 1969, p. 195-220 ; « L'idée impériale byzantine et les réactions des réalités roumaines (XIV<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles) », *Byzantina* 3, 1971, p. 311-339 ; « Initiative et échec : deux structures phanariotes en matière de droit (1771–1821). Leur insertion dans le contexte des réalités roumaines », *Bulletin de l'AISEE* X, n° 1, 1972, p. 15-37 ; « L'idée impériale byzantine et la structuration du pouvoir princier en Valachie de 1765 à 1818. *Les Manuels de lois de Michel Photinos (Photinopoulos) et le Code Caradja* », dans *Xenion. Festschrift für Pan. J. Zepos*, Athènes, 1973, p. 455-471 ; « Pour mieux connaître l'œuvre juridique de Michel Fotino (Photinopoulos), XVIII<sup>e</sup> siècle », *RESEE* 12, 1974, p. 33-58.

<sup>4</sup> *Preemțiunea în istoria dreptului românesc. Dreptul de protimisis în Țara Românească și Moldova*, Bucarest, 1965 ; *Bizanțul și instituțiile românești până la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Bucarest, 1980.

<sup>5</sup> V. Al. Georgescu, P. Strihan, *Judecata domnească în Țara Românească și Moldova 1611–1831*, partea I, vol. I. *Organizarea judecătorească (1611–1740)* ; vol. II (1740–1831), Bucarest, 1981 ; V. Al. Georgescu, O. Sachelarie, *Judecata domnească în Țara Românească și Moldova 1611–1831*, partea a II-a : *Procedura de judecată*, Bucarest, 1981.

<sup>6</sup> « Présentation de quelques manuscrits de Valachie et de Moldavie (XV<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles) », *RESEE* 6, 1968, p. 625-638 ; 7, 1969, p. 335-369.

<sup>7</sup> *Tratatul de istorie a dreptului românesc*, vol. I, Bucarest, 1980 ; vol. II, Bucarest, 1984 ; *Instituții feudale din Țările Române. Dicționar*, coord. O. Sachelarie et N. Stoicescu, Bucarest, 1988.

<sup>8</sup> V. Al. Georgescu, E. Popescu, *Legislația agrară a Țării Românești – La législation agraire de Valachie, 1775–1782*, Bucarest, 1970, p. 7-97 ; iid., *Legislația urbană a Țării Românești – La législation urbaine de Valachie 1765–1782*, Bucarest, 1975, p. 7-119 ; V. Al. Georgescu, E. Popescu-Mihuț, *Organizarea de stat a Țării Românești – L'organisation d'État de Valachie 1765–1782*, Bucarest, 1989, p. 11-89.

Paris<sup>9</sup>. Il est à mentionner ses rapports riches en idées nouvelles aux congrès internationaux de byzantinologie, d'études historiques ou de balkanologie.

Ses mérites scientifiques étaient pour la plupart reconnus à l'étranger. Il était membre associé de l'Académie de législation de Toulouse, membre correspondant de l'Académie d'Athènes, docteur Honoris Causa de l'Université de Clermont-Ferrand. Ce n'est qu'en 1992 qu'il est devenu membre de l'Académie roumaine. Il a aussi enseigné le droit, pendant plusieurs années, à l'Université de Nice.

Renvoyé de l'Université, le professeur Georgescu a renoncé à l'étude du droit romain, se penchant sur le phénomène de la réception du droit romano-byzantin dans les Pays Roumains à l'époque des règnes phanariotes, domaine controversé, car la réception était considérée par beaucoup de ses précurseurs soit un fait culturel soit un élément étranger imposé à la société roumaine par les Phanariotes. Il a analysé le phénomène tant dans son ensemble que dans ses manifestations concrètes, c'est à dire les essais de codification des princes phanariotes avant la parution de la *Pravilniceasca condica* (1780). Il s'agit de projets de codes signés par le juriste Michel Photinos (Valachie, 1765, 1766, 1777)<sup>10</sup>.

Il a souligné à plusieurs reprises que le fait de considérer le droit byzantin reçu comme un simple aspect de l'influence grecque dans les Principautés Roumaines au XVIII<sup>e</sup> siècle était une erreur. La réalité historique montre que le phénomène est beaucoup plus ancien et qu'il est d'abord lié non pas à des intérêts politiques mais à la vie spirituelle, au besoin de l'Église d'avoir des livres d'enseignement pour les prêtres et les laïcs. C'est la raison pour laquelle, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, des manuscrits en slavon contenant des canons et des nomocanons circulaient dans les Principautés Roumaines. De plus, un élément à prendre en compte est le fait que les métropolitains et même les évêques avaient des compétences dans certains domaines du droit : la succession, le mariage, la dot, le divorce, le testament et, pour eux, les dispositions du droit civil en la matière ont été particulièrement utiles. Ainsi, les Phanariotes n'ont pas imposé la réception du droit byzantin, ils l'ont seulement élargi et le problème est de savoir si la société roumaine de l'époque, à bien des égards conservatrice, était disposée à absorber l'impact de cette nouvelle réalité.

Mais quel était le statut des nombreuses collections de lois byzantines qui circulaient – en grec moderne ou traduites en roumain – au cours du siècle appelé phanariote ? Ont-elles été utilisées par des juges dans les tribunaux ou simplement comme des manuels par des jeunes se préparant à une carrière juridique ou administrative ? L'homme moderne sait aujourd'hui que, pour

<sup>9</sup> Voir *Nomikon Procheiron*, éd. P. I. Zepos, V. Al Georgescu, A. Sifoniou Karapa, N. Camariano, Athènes, 1982, p. LIX-CVI.

<sup>10</sup> Pour les opinions du prof. Georgescu sur la réception du droit byzantin dans les Pays Roumains, voir surtout *Bizanțul și instituțiile românești*.

entrer en vigueur, une loi ou un code de lois doit nécessairement être promulgué par l'autorité suprême de l'État. Ce n'était pas le cas du droit byzantin reçu dans le contexte de la société roumaine médiévale. Pourquoi ? L'explication que le professeur Georgescu donne mérite toute notre attention. Les canons et les nomocanons qui ont inauguré, chez nous, la réception du droit byzantin ont été considérés, en raison de leur contenu, comme des écrits d'inspiration divine, des vérités saintes, des corpus de lois divins. Par conséquent, ils n'avaient pas besoin de confirmation de la part d'une autorité matérielle.

Le même caractère des corpus sacrés était partagé, toujours par translation, par les textes laïques des nomocanons, surtout puisqu'ils avaient été approuvés par les saints empereurs byzantins. C'est pour cela que ni le droit séculier reçu n'exigeait de confirmation princière pour qu'il soit appliqué par les juges.

Convaincu par la justesse de cette interprétation, le professeur osa mettre aux deux premières éditions que nous avons publiées ensemble le titre *législation*, malgré le fait qu'elles contenaient des textes tirés des projets de code rédigés par Michel Photinos, en mettant en garde les spécialistes que le terme législation devrait être pris au sens large, en accord avec la mentalité de l'époque.

En étudiant la réception du droit byzantin, le professeur Georgescu ne pouvait ignorer une discussion sur le rapport entre *ius receptum* et la coutume, d'autant plus que la société roumaine vivait, à l'époque, principalement dans des communautés villageoises traditionnelles, préservant ainsi les coutumes de la terre.

Ses idées à cet égard peuvent être résumées de la manière suivante : la réception du droit byzantin a déterminé l'apparition, dans la société roumaine, d'un système juridique pluriel composé de trois éléments : *ius receptum*, la coutume de la terre et *ius novum* (le droit princier, les chrysobulles). Pendant un certain temps, le droit reçu coexiste avec la coutume. Cependant, au fur et à mesure que la société se modernise et que le désir d'enrichissement de la classe dominante augmente, la coutume devient un frein. Les deux éléments du système pluriel juridique entrent ainsi en conflit et l'intervention de l'autorité princière s'impose. Celle-ci confirme les coutumes les plus anciennes et les plus fréquemment appliquées, en les transformant en lois. C'est ce qu'Alexandru Ypsilanti, prince de Valachie, a fait, avant de rédiger le nouveau code de lois qu'il avait l'intention de donner au pays.

Mais ce n'était toujours pas assez. Le professeur a montré qu'un conflit similaire entre le droit romain et le droit coutumier est également apparu en Occident mais qu'ils avaient été traités et harmonisés par les juristes des premières universités.

Ces interprétations d'une grande finesse scientifique ne répondent pas à une question essentielle : le droit byzantin reçu a-t-il effectivement été appliqué par les juges des tribunaux des Principautés Roumaines ?

Le professeur a honnêtement avoué que les documents juridiques dont nous disposons ne nous permettent pas de trancher. Ce n'est qu'après que des équipes d'érudits auront réuni aux archives des volumes de documents des chancelleries princières du siècle phanariote que nous serons en mesure d'établir dans quelle mesure le droit reçu a été appliqué. Nous pourrions, peut-être, également comprendre à quel point le prince – celui qui confirmait en dernier toutes les décisions de justice – intervenait de manière modérée ou accentuée dans les dispositions du droit reçu, qui étaient les catégories sociales qui faisaient appel au pouvoir judiciaire, quelles étaient les espèces les plus nombreuses, etc. Le volume de documents judiciaires publié en 1973 témoigne de l'utilité de la vaste collection de documents aux archives<sup>11</sup>.

Je reviens aux projets de code mentionnés auparavant. Non pas pour entrer dans les détails, mais pour passer en revue les éléments de nouveauté qu'ils marquent dans la réception du droit byzantin par rapport aux codes du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>.

Le premier projet de code fut rédigé en Valachie en 1765, à l'initiative de Ștefan Racoviță, qui amena à ce but l'échanson Michel Photinos du Patriarcat de Constantinople. Personnage jusqu'alors inconnu en Valachie, Photinos est célébré par le prince dans le projet du chrysobulle de confirmation du code, étant qualifié d'homme très érudit, tant en droit laïque qu'en droit canon, raison pour laquelle il fut honoré par le Patriarcat du titre « prince des philosophes ».

Le projet, conservé aujourd'hui dans deux manuscrits grecs 20 et 21 à la Bibliothèque de l'Académie roumaine, n'a pas de titre et se compose de trois livres, les deux premiers de droit civil, le troisième de droit canon. Le deuxième livre s'est malheureusement égaré.

La première observation qui se dégage est que le texte de droit séculier est extrait directement des *Basiliques*, en indiquant à droite de la page le titre et le paragraphe desquels il a été tiré. La réception se fait donc directement depuis la plus importante source byzantine, en renonçant aux traitements post-byzantins, comme l'on faisait au XVII<sup>e</sup> siècle.

La deuxième observation également importante est que, contrairement aux codes du XVII<sup>e</sup> siècle, le droit canon a été séparé du droit séculier et placé dans un livre à part. De plus, à noter comme nouveauté surprenante est l'insertion, à la suite du texte-même, traduit en grec moderne, de neuf

---

<sup>11</sup> Voir *Acte judiciare din Țara Românească 1775–1781*, éd. Gh. Cront, A. Constantinescu, A. Popescu, Th. Rădulescu, C. Tegăneanu, Bucarest, 1973.

<sup>12</sup> Sur les projets de codes de Photinos, voir les études introductives aux éditions citées ci-dessus, n. 8 et 9.

chrysobulles de Ștefan Racoviță, de telle façon que, pour la première fois dans un code de droit, *ius receptum* se colle au *ius novum*.

Enfin, cinq consultations juridiques écrites par Photinos lui-même concluent le texte. Il s'agit d'exercices pédagogiques : l'on donne une espèce, on explique comment la juger et, enfin, l'on indique le texte des *Basiliques* à appliquer. Bien entendu, ces conseils juridiques n'étaient pas adéquats dans un code de lois, mais, dans un pays où l'enseignement juridique ne fut organisé qu'à la quatrième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, ils étaient probablement très utiles aux juges. Mais l'assassinat de Ștefan Racoviță en 1765 conduira à l'échec de son plan de codage.

L'idée de créer un nouveau code de lois pour la Valachie n'a pourtant pas été abandonnée. Elle fut reprise par le successeur de Ștefan Racoviță au trône, Scarlat Ghica, et sa finalisation confiée au même juriste, Michel Photinos. En 1766, il ne présenta point un nouveau texte au prince, mais une version enrichie de nombreux titres (chapitres) du projet réalisé en 1765, intitulée *Antologhia nomon kai eklesiastikon kanonon* (Recueils de lois civiles et de canon ecclésiastique). En tant que technique d'écriture, rien de nouveau. Même division tripartite de la matière, même source – les *Basiliques*. La mort subite du prince n'a donné aucune chance à ce code non plus. Le texte n'a pas demeuré lettre morte, mais a continué à circuler dans pas moins de 12 manuscrits jusqu'à la fin de la troisième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, tant en Valachie qu'en Moldavie. L'un de ces manuscrits est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, où il a été découvert par le professeur Valentin Al. Georgescu<sup>13</sup>.

De plus, à une date proche de celle de sa rédaction, une traduction sélective du texte fut faite en roumain<sup>14</sup> et les *anaphoras* du règne d'Alexandru Ypsilanti nous montrent qu'il était utilisé par les juges des tribunaux<sup>15</sup>. Voilà une preuve que les textes légaux byzantins ne nécessitaient aucune confirmation princière.

Plus tard, en 1869, une traduction des deux premiers livres du projet de code de 1766 a été publiée dans le journal *Terra*, quotidien d'informations politiques, économiques et littéraires. Cette traduction, due à George Baronzi, a été découverte par Nestor Camariano et publiée dans l'édition du manuscrit parisien<sup>16</sup>.

---

<sup>13</sup> Le projet de code de 1766 a été édité par P. I. Zepos en 1959 à Athènes d'après un manuscrit conservé à Iași sous le titre *Nomikon Procheiron*. Voir aussi l'édition citée ci-dessus, n.9.

<sup>14</sup> Voir E. Popescu-Mihuț, « Une traduction roumaine inconnue du Manuel de lois rédigé par Michel Photinos en 1766 », RESEE XXIV, n° 3, 1986, p. 259-275.

<sup>15</sup> Ead., « Encore une preuve de la diffusion du Manuel de lois rédigé par Michel Photinopoulos en 1766 », RESEE XIX, n° 2, 1981, p. 379-390. Voir aussi l'étude introductive à *Organizarea de stat*, p. 18 et suiv.

<sup>16</sup> Voir l'édition publiée à Athènes, p. CVII-CXII et p. 417-592.

Après 1766 Photinos est resté en Valachie, sans revêtir des fonctions importantes dans le cursus honorum du pays. Il est devenu de nouveau grand échanson, puis gouverneur (*ispravnic*) du *județ* Dâmbovița et président du premier département civil, réorganisé par Alexandru Ypsilanti.

Il est l'auteur d'un opuscule contenant des conseils adressés à son fils Théodore, qui a été signalé depuis longtemps par N. Iorga et récemment publié par Mihai Țipău<sup>17</sup>. Après 1781 son nom n'apparaît plus dans les documents.

Il paraît qu'avant 1772 Photinos a repris son travail sur le projet de code de 1766, car aux Archives d'État d'Odessa est préservé actuellement un manuscrit en néogrec qui porte le nom de Photinos<sup>18</sup>. Il porte toujours le titre *Antologhia nomon* mais les sources mentionnées par l'auteur sont cette fois-ci les *Pandectes*, les *Novelles impériales* et d'autres lois civiles, et non pas les *Basiliques*. Le droit canon est absent. Toutes les diligences entreprises par le prof. Georgescu pour obtenir une photocopie de ce manuscrit sont restées sans réponse. Il est possible que l'avenir nous réserve de grandes surprises.

De loin le plus intéressant s'avère être le troisième et dernier projet du code de Michel Photinos, daté de 1777. Nous ne pouvons dire avec certitude dans quelles conditions il l'a rédigé, si (ou quand) il fut requis par Alexandru Ypsilanti, qui régnait alors en Valachie et qui préparait une réforme judiciaire incluant la composition et la publication d'un code de lois. Le lien entre ce projet et le programme législatif du prince a été bien établie par le professeur Valentin Georgescu, qui a procédé à une analyse approfondie du texte. Je me limite ici à quelques remarques pour souligner sa place dans le processus de réception du droit byzantin. Conservé dans un seul manuscrit, BAR ms. gr. 1195, il est écrit en grec byzantin, sans titre général, et a comme source les *Basiliques* et l'*Hexabible* d'Harmenopoulos. Ce qui le distingue est la distribution de la matière en 7 livres, chacun avec son titre et représentant en soi un petit code spécialisé :

#### 1. *Des princes régnants, hauts dignitaires et leurs subalternes*

Pour définir le pouvoir princier, l'auteur insiste sur les devoirs du prince envers ses sujets, en réalisant à l'aide des sources byzantines (les *Basiliques*) un vrai programme de gouvernement d'un *princeps optimus*, mais ce programme est révolu par rapport aux exigences de la société roumaine du temps. Les mémoires et les projets de réformes rédigés par les boyards après 1774 en témoignent<sup>19</sup>.

Quant aux grands dignitaires, l'apport original de Photinos réside d'abord dans l'équivalence des dignités roumaines avec les dignités byzantines,

<sup>17</sup> *Scrierea parenetică a lui Mihail Fotinos (Fotinopoulos)*, éd. M. Țipău, Bucarest, 2014.

<sup>18</sup> Voir L. B. Fonkič, « Greceskie rukopisi Odessy. Rukopisi greceskogo kommerceskogo ucilisca », *Vizantijskii Vremeni* 40, 1979, p. 172-179.

<sup>19</sup> Voir V. Georgescu, *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines, 1764–1830*, Bucarest, 1970.

une sorte de démonstration de la pérennité du droit byzantin, mais une démonstration exagérée et par conséquent vouée à l'échec.

2. *Du fisc et de la fiscalité*

Un petit code fiscal qui ne présente pas grand intérêt.

3. *Lois agraires extraites des Basiliques et des lois pour les cultivateurs de Justinien le Grand*

Dans ce petit code agraire, l'auteur a réuni le texte de la *Loi agraire* byzantine (*Nomos georgikos*) et des extraits des *Novelles* des empereurs byzantins avec des règles à même d'assurer la protection des paysans asservis contre les abus des leurs maîtres. Il doit être mis en relation avec l'intention exprimée publiquement par Alexandru Ypsilanti dans la préface de la *Pravilniceasca condica* de publier un code agraire et un code pénal<sup>20</sup>.

4. *Coutumes locales de la Principauté de Valachie et quelques lois impériales ; coutumes qui, en vertu de leur ancienneté, ont été confirmées en tant que lois*

Dans ce livre, Photinos a remplacé le code civil d'extraction byzantine des projets précédents par un coutumier. Le texte témoigne d'un conflit entre le droit reçu et les coutumes locales, conflit tranché dans le Divan du pays en faveur des coutumes<sup>21</sup>.

5. *Sur les rénovations et les constructions nouvelles*

Il s'agit d'un code de droit urbain sur les constructions privées, des édifices destinée au commerce ou aux métiers entraînant danger d'incendie et de pollution. Photinos a été un vrai pionnier en matière de codification urbaine en Valachie. Les documents attestent qu'un tel code était attendu, voire réclamé par la société roumaine<sup>22</sup>.

6. *Sur les délits*

Un code pénal rédigé à l'aide des matériaux extraits des *Basiliques*, spécialisé en droit civil, que le professeur Georgescu n'était pas à même de commenter.

7. *Sur les militaires*

Cette disposition de la matière n'est pas juste une meilleure organisation, elle trahit aussi, d'une certaine manière, l'intention de moderniser l'acte de la codification. Mais seule la forme est nouvelle, le matériel est obsolète. C'est pourquoi le professeur Valentin Georgescu a déclaré à juste titre que ce projet de code était le chant du cygne du byzantinisme juridique en Valachie.

<sup>20</sup> Voir *Pravilniceasca condica 1780*, édition critique, Bucarest, 1957, p. 44.

<sup>21</sup> Voir la préface de Photinos au projet de code de 1777 dans *Legislația agrară...*, p. 202-203 ; voir aussi V. Al. Georgescu, « L'œuvre juridique de Michel Photinos... » ; C. A. Spulber, « Basiliques et coutumes roumaines », BSHAR XXVI, n° 1, 1945, p. 54-85.

<sup>22</sup> Voir le chrysobulle du prince Alexandru Scarlat Ghica (13 mai 1768) dans *Legislația urbană...*, p. 135-139.

Lorsqu'il a décidé de le publier, il s'est rendu compte qu'il avait besoin d'un philologue pour assurer le travail ardu d'édition. J'ai donc eu la chance de devenir chercheur scientifique à l'Institut d'études sud-est européennes, juste après avoir obtenu mon diplôme de la Faculté de langues classiques de l'Université de Bucarest. J'ai publié avec le professeur trois des sept ouvrages du projet (1, 3 et 5), texte grec et traduction roumaine.

Nous n'avons pas abordé le quatrième livre, de loin le plus intéressant, dans lequel l'auteur a placé les coutumes récemment confirmées par le prince dans le Divan ou lors d'une réunion publique, car le professeur savait que, à côté de nos éditions, le professeur Vasile Grecu et Gheorghe Cronț préparaient une édition de ce livre à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga ».

Je ne saurais achever ces pages sans quelques mots sur la personnalité du professeur et surtout sur ce que je lui dois dans ma formation de chercheur scientifique.

En 1968, lorsque je l'ai connu, le professeur Valentin Georgescu avait 60 ans. C'était un homme à la silhouette distinguée, de taille moyenne, très faible, aux épaules légèrement voûtées. Une myopie sévère l'avait forcé à marcher le regard baissé. Son pas, cependant, un peu sautillant, était vif, presque jeune, en contraste avec son âge.

Il portait presque toujours une grande mallette en cuir noir pleine de livres et de manuscrits des études sur lesquelles il travaillait. Même après sa retraite en 1975, il continua à venir presque tous les jours à l'institut et y travailler dans le même bureau et à la même table. Il y détenait une armoire remplie de livres apportés de la bibliothèque personnelle qui servaient d'outil de travail. De retour à la maison, il continuait à écrire tard dans la nuit. Je ne l'ai jamais entendu parler de vacances, même pas lorsque la senescence lui avait déjà amoindri la puissance.

Raffiné, discret quant à la vie personnelle, très poli, affable et sans aucune ombre de vanité, le professeur était ce que l'on appelle un *gentleman*.

Dans la conversation, son immense culture imposait le respect. Il connaissait non seulement le droit et l'histoire, mais aussi la sociologie, la philosophie et la littérature universelle. Chaque voyage à l'étranger était également une occasion d'enrichir sa bibliothèque.

Par sa conduite, par son œuvre, le professeur Valentin Al. Georgescu a représenté une figure distinguée parmi les savants qui se sont consacrés à l'étude du droit roumain ancien.

Qu'est-ce que je lui dois personnellement ? Lorsque, après avoir fini mes études, j'ai été embauchée à l'Institut des études sud-est européennes en tant que chercheur scientifique, je ne savais rien des princes phanariotes, du droit byzantin ou de sa réception dans les Principautés Roumaines. Je pensais que j'aurai du temps à disposition pour me familiariser avec des domaines. Pas moyen ! Le professeur m'a mis dans les bras les photocopies du ms. gr. 1195 (le

projet de code de 1777) et m'a dressé une liste de ses études sur le juriste Michel Photinos. Mais il a fait quelque chose d'autre aussi : il m'a prêté les éditions les plus récentes de tous les codes de lois imprimés à l'époque phanariote. Plus tard, j'ai réalisé qu'il l'avait fait exprès. La lecture répétée des textes m'a aidée à comprendre progressivement le contenu, la langue et la terminologie juridique. J'ai commencé toute seule à m'interroger sur les institutions de droit et à chercher les éléments bibliographiques nécessaires pour comprendre leur histoire. Si quelque chose ne m'était pas clair, il me l'expliquait en me recommandant, la plupart des cas, un livre ou deux.

Je dois admettre que la relation avec lui a été pour moi un véritable tremplin dans le monde scientifique. Après la publication de la *Législation agraire de la Valachie* en 1970, un grand nombre de gens que je ne connaissais pas m'arrêtaient à la Bibliothèque de l'Académie, se présentaient poliment et me faisaient des compliments, s'émerveillant qu'une jeune fille – je n'avais alors que 24 ans – pouvait avoir le courage de faire face aux difficultés des textes byzantins de droit. On m'appelait l'assistante de Valentin.

Les années ont passé et, grâce à la lecture, mon horizon scientifique s'est élargi de plus en plus. Notre relation n'a jamais été lointaine, comme celle d'un érudit à un philologue modeste, débutant et incertain dans la science du droit. Il a constamment cherché à m'augmenter la confiance en soi, me demandant fréquemment de lire ses études avant de les publier et de lui en donner mon opinion.

Nous avons eu de longues conversations, chez lui ou chez nous. C'était un immense plaisir intellectuel. L'on pouvait voir en lui l'intellectuel d'élite formé entre les deux guerres dans les grandes universités occidentales et je n'hésite pas à avouer que ces conversations me manquent beaucoup. Il m'a fréquemment prêté des livres de sa bibliothèque personnelle, si riche, dont certains avaient une grande valeur. Il ne m'a jamais demandé de les lui restituer. Quand, après sa mort, j'ai essayé de les rendre à sa femme, Mme Yolanda Eminescu, celle-ci m'a dit : « Non, garde-les ! Tu les mérites ! C'était le souhait de Valentin ». Tous les livres sont donc restés dans ma bibliothèque. Je les rouvre, aujourd'hui encore, avec le même émoi et la même gratitude.

**LES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES ET LA *SLAVIA*  
*ORTHODOXA* BALKANIQUE (À L'EXCEPTION DES TERRES  
BULGARES), XIV<sup>e</sup> – DÉBUT DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.  
PROPOSITIONS POUR UN BILAN HISTORIOGRAPHIQUE**

*Radu G. Păun*

Lorsqu'on parle de la *Slavia orthodoxa* force est de prendre en compte deux caractéristiques définitoires se trouvant à la base de ce concept<sup>1</sup>, à savoir, la langue et la confession. Il s'agit de deux éléments sur lesquels la carte actuelle des Balkans dit beaucoup moins qu'elle n'en cache, surtout après la reconfiguration géopolitique de l'espace ex-yougoslave. Pour nos ancêtres cependant, il n'y avait pas besoin de carte pour faire la part des choses, même s'ils l'ont fait dans des termes qui risquent de prêter à confusion aujourd'hui. Ainsi, dans les sources valaques et moldaves, les musulmans – qui n'avaient pas le droit de s'installer durablement au Nord du Danube, par ailleurs<sup>2</sup> – sont généralement qualifiés de « Turcs », alors que les catholiques ont droit au dénominateur général de « francs » (« frânci ») ou bien d'« italiens » (« italieni », « talieni »), voire de « latins »<sup>3</sup>. Dans bien des cas, ces dénominations, qui

---

<sup>1</sup> Le terme est dû à Ricardo Picchio ; voir, par exemple, « A proposito della Slavia ortodossa e della comunità linguistica slava ecclesiastica », *RSlav* XI, 1963, p. 105-127 ; *Letteratura della Slavia ortodossa (IX-XVIII sec.)*, Bari, 1991. Pour une mise au point récente, voir Marcello Garzaniti, « Slavia latina e Slavia ortodossa. Per un'interpretazione della civiltà slava nell'Europa medievale », *StSl* IV, 2007, p. 29-64.

<sup>2</sup> M. M. Alexandrescu-Dersca, « Despre regimul supușilor otomani în Țara Românească în veacul al XVIII-lea », *Studii* XIV, 1961, n° 1, p. 87-113 ; ead., « Sur le régime des ressortissants ottomans en Moldavie (1711–1829) », *SAO* V–VI, 1967, p. 143-182 ; [= M.-M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, *Seldjoukides, Ottomans et l'espace roumain*, éd. C. Feneșan, Istanbul, 2006, p. 439-480] ; ead., « Mariages entre Turcs musulmans et chrétiens orthodoxes dans l'Empire Ottoman et dans les Principautés Roumaines (XVI<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles) », *SAO* (n. s.) XII, 1995–1996, p. 163-183 [= *Seldjoukides, Ottomans et l'espace roumain*, p. 505–520] ; I.-R. Mircea, « Sur les circonstances dans lesquelles les Turcs sont restés en Valachie jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle », *RESEE* V, n° 1-2, 1967, p. 77-86 ; M. A. Mehmet, « Despre dreptul de proprietate al supușilor otomani în Moldova și Țara Românească în secolele XV–XVIII », *CI* (n. s.) III, 1972, p. 65-81.

<sup>3</sup> Ainsi Miron Costin se référant au prince Gaspar Graciani (r. 1619–1620), Croate d'origine : « Gaspar Voievode était italien de souche, franc, comme nous disons dans notre pays » (« Gașpar-vodă era omă de neamul său italiană, cum dzicemă la noi în țară, frâncu »), cf. *Letopisețul Țării Moldovei de la Aaron-vodă încoace*, dans *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1965, vol. 1, p. 36.

reflètent l'expérience culturelle des témoins, se sont transformées en surnoms accolés aux étrangers établis dans les deux principautés, pour devenir par la suite des noms de famille (Turcu, Frâncu, etc)<sup>4</sup>.

### « Slaves », « Serbes » et autres. Un parti-pris méthodologique

Il en alla de même quant aux slavophones balkaniques. Notons d'abord que les manières dont ces personnages se recommandent eux-mêmes sont assez variables. La plupart ne se définissent pas en termes « ethniques » (« Serbe », « Bulgare », « Grec », etc.) mais par référence à leur région et/ou localité d'origine<sup>5</sup>. Lorsqu'ils demandent au prince valaque Matei Basarab (r. 1632–1654) de patronner la publication d'un livre liturgique écrit en conformité à l'orthographe serbe, les moines de Hilandar confient cette tâche typographique à Ioan, qui avoue être « hiéromoine athonite de Bosnie, du lieu [appelé] Kamengrad, du monastère de Gomionica » (иеромонах сѣторец ѿ босны, ѿ мѣста каменградъ), mais il ne se déclare ni « Serbe » ni « Bosniaque »<sup>6</sup>. Contemporain de cet Ioan, le typographe Meletie, quant à lui, se dit constamment « le Macédonien » ou « de Macédoine » (Македoнскаго)<sup>7</sup>, alors que le prôtopope Ioan, talentueux enlumineur de manuscrits né à Kratovo, en Macédoine, et établi à Craiova, en Valachie, se présente comme « Serbe de Kratovo » (срѣбин ѿ мѣста Кратова) et non pas comme « Macédonien »<sup>8</sup>. En même temps, et à la même époque, un des maîtres typographes ayant travaillé au livre *Evanghelie*

<sup>4</sup> Voir N. A. Constantinescu, *Dicționar onomastic românesc*, Bucarest, 1963, p. XLVII et suiv., 277 (s.v. « Frînc ») et 393-394 (s.v. « Turc »).

<sup>5</sup> Voir, pour une analyse détaillée, L. Cotovanu, *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est (vues de Valachie et de Moldavie, XIV<sup>e</sup> – XVII<sup>e</sup> siècles)*, thèse de doctorat inédite, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2014, p. 377 et suiv., 467-468.

<sup>6</sup> Notice sur le verso du dernier feuillet du *Pentekostarion* slavon patroné par la princesse Elina (Târgoviște, 1649) ; cf. I. Bianu, N. Hodoș *Bibliografia românească veche 1508–1830*, vol. 1, Bucarest, 1903, p. 173-174. Voir aussi V. Căndea, « L'humanisme d'Udriște Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie », RESEE VI, n° 2, 1968, p. 239-288, ici p. 257 [= id., *Histoire des idées en Europe du Sud-Est (XVII<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles)*, éd. I. Feodorov et M. Țipău, Brăila, 2018 (BIESEE, 4), p. 23-72. Version roumaine dans id., *Rațiunea dominantă. Contribuții la istoria umanismului românesc*, Bucarest, 1979, p. 33-78]. Gomionica est aujourd'hui Bronzani Majdan, à 42 km Ouest de Banja Luka. Pour plus d'exemples de ce type, voir L. Cotovanu, *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est*, p. 395 et suiv.

<sup>7</sup> Il a été hégoumène de Govora et déclare avoir pris la tonsure dans la grande laire bulgare de Zographou ; cf. I. Bianu, N. Hodoș *Bibliografia românească veche 1508–1830*, vol. 1, p. 105-106, 112, 146, 535. Sur lui, voir V. Tchentsova, « Les moines de Zographou à Kiev et à Moscou au XVII<sup>e</sup> siècle et les débuts de l'imprimerie en Valachie », dans P. Zahariuc (éd.), *Relațiile românilor cu Muntele Athos și cu alte Locuri Sfinte (secolele XIV–XX). In honorem Florin Marinescu*, Iași, 2017, p. 107-117.

<sup>8</sup> E. Turdeanu, « Miniatura bulgară și începuturile miniaturii românești », *Buletinul Institutului Român din Sofia* I, n° 2, 1942, p. 395-452 [= id., *Oameni și cărți de altădată*, éd. Șt. S. Gorovei et M. M. Székely, Bucarest, 1997, vol. 1, p. 169-232, ici p. 227].

*învățătoare* (Dealu, 1644), signe, en roumain : « Tudor Dumitrovici, Serbe, de Râmnic de l'Olt [Râmnicu Vâlcea, en Valachie] » (Тѹдор Дѹмитровичъ срѣбъ ѿ Рѣмникъ Дѣла Влт)<sup>9</sup>.

Pour les Valaques et les Moldaves – qui ne s'appelèrent eux-mêmes « Roumains » que bien tard, même s'ils savaient qu'ils parlaient la même langue – il n'y avait de toute manière pas de « Macédoniens », de « Bosniaques » ou de « Monténégrins », et encore moins de « Kosovars », cela s'entend, et en tout cas pas dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ces appellations. Il n'y avait pas non plus de « pays » homonymes : « pays de Macédoine », « de Bosnie » ou « de Monténégro »<sup>10</sup>. Une migration en provenance de Macédoine (entendue en sens géographique) vers le Nord du Danube a certainement existé, mais pour les locaux ces contrées et leurs habitants étaient surtout hellénophones<sup>11</sup>. Dans le *Roman d'Alexandre le Grand* (appelé « Machidon », à savoir « le Macédonien », en roumain), dont l'influence dans la culture médiévale a été notable, les héros parlent d'ailleurs le grec<sup>12</sup>. Lorsqu'il se déclare « macédovalaque » (*μακεδοβλαχιώτου*), Dionysios d'Ivêron (« Iviritul »), qui a connu une belle carrière à la fois à Moscou et en Valachie, veut bien dire « Aroumain de Macédoine » et non pas « Macédonien »<sup>13</sup>. Certes la Bosnie et le Monténégro étaient connus comme régions<sup>14</sup>, mais les surnoms ethniques qui en dérivent sont très rares en Valachie et en Moldavie<sup>15</sup>. On y repère, toujours grâce aux surnoms

<sup>9</sup> I. Bianu, N. Hodoș, *Bibliografia românească veche 1508–1830*, vol. 1, p. 146-147.

<sup>10</sup> Voir L. Cotovanu, *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est*, p. 376 et suiv.

<sup>11</sup> Voir, par exemple, Mihail Moxa, *Cronica universală*, éd. Gh. Mihăilă, Bucarest, 1989, p. 208 (la Macédoine (*Machedonia*) est une province « grecque », à savoir byzantine (« ocină grecească ») ; Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei până la Aron Vodă (1359–1595), întocmit după Grigorie Ureche vornicul, Istratie logofătul și alții de Simion Dascalul*, éd. C. Giurescu, Bucarest 1916, p. 103, 105 (la Macédoine (*Machidonia*) figure parmi les régions « grecques » : Thessalie, Phocide, Attique, etc).

<sup>12</sup> Cf. *Alexandria. Cea mai veche versiune păstrată*, éd. Fl. Zgraon, Bucarest, 2006.

<sup>13</sup> Voir T. Teoteoi, « Mitropolitul Dionisie al Ungrovlahiei (1672) și originea sa aromânească », dans *Țimpul istoriei*, II. *In honorem emeriti Dinu C. Giurescu*, Bucarest, 1998, p. 100-118 [= id., *Byzantina et Daco-Romana. Studii de istorie și civilizație bizantină și românească medievală*, Bucarest, 2008, p. 353-370] ; id., « Semnificațiile activității desfășurate în Rusia (1655–1669) de viitorul mitropolit Dionisie al Ungrovlahiei (1672) », dans R. G. Păun, O. Cristea (éd.), *Istoria : utopie, amintire și proiect de viitor. Studii de istorie oferite Profesorului Andrei Pippidi la împlinirea a 65 de ani*, Iași, 2013, p. 93-116.

<sup>14</sup> Voir, par exemple, Mihail Moxa, *Cronica universală*, p. 217–218, 220 (Bosnie) ; Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, p. 8, 103, 104 (Bosnie). Pour ce chroniqueur, influencé par les sources byzantines, les Bosniaques sont des « Illyriens » (« Ilirii ce-i chemăm Bosna »), les Serbes habitent la Moesie (« Misia, ce le zicem acum Sârbii ») et les Bulgares sont appelés Tryballes (« Triballi ce-i poreclim Bulgarii »), ibidem, p. 104.

<sup>15</sup> N.A. Constantinescu, *Dicționar onomastic românesc*, p. 211 (s.v. « Bosna ») ; rien qui renvoie au Monténégro, cependant. Lidia Cotovanu identifie deux « Bosniaques », tous les deux de passage : Nicola Bosnatăi (fourreur, Valachie, 1666) et Toma Bosinakis (?) (marchand, Moldavie, 1680) ; cf. L. Cotovanu, *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est*, p. 988. Pour

et toujours très rarement, des « Croates »<sup>16</sup>. Tel fut ce logothète Harvat, un proche de Neagoe Basarab<sup>17</sup>, auquel Petre Ș. Năsturel a attribué un rôle dans l'élaboration des *Enseignements* de Neagoe Basarab<sup>18</sup> et Maria Magdalena Székely a trouvé des relations privilégiées avec le monastère de Kosinitsa, lieu de repos d'une des grandes dames des Balkans – la « tsaritsa » Mara Branković<sup>19</sup>. Sinon, la grande majorité des Slaves balkaniques sont appelés « Serbes » dans les sources moldaves et valaques, comme en témoigne la fréquence de ce sobriquet<sup>20</sup>. Cependant, cette appellation – dont la portée ethnique était moins nette à l'époque qu'elle ne l'est de nos jours – risque de tromper, car elle fut couramment employée pour désigner presque tout slavophone venu du Sud du Danube, les Bulgares compris<sup>21</sup>. Ainsi, dans les années 1630–1660, le « pope » Ignatie de Nikopol, devenu par la suite évêque de Râmnic et même métropolitain de la Valachie, Bulgare de souche, est constamment appelé « le Serbe » (« Sârbul ») dans les sources valaques, un surnom qu'il a gardé à jamais<sup>22</sup>. Plus tard encore, le fait que l'épouse du prince

---

l'érudit Nicolae Costin, être bosniaque voulait dire parler le serbe (« ce Curt Pasha était bosniaque et connaissait le serbe » / « acestu Curtu Mehmet pașea fiind de neamul lui bosneanu și pentru limba ce știia sârbească »), *Letopisețul Țării Moldovei (1709–1711)*, dans Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii până la 1601 și de la 1709 la 1711*, éd. C. A. Stoide et I. Lăzărescu, Bucarest, 1976, p. 340.

<sup>16</sup> N.A. Constantinescu, *Dicționar onomastic românesc*, p. 183 (s.v. « Arvat »).

<sup>17</sup> Șt. Andreescu, « Boierii lui Radu vodă de la Afumați (Observații asupra pomelnicului Mănăstirii Argeșului) », GB XXVI, n° 7-8, 1967, p. 800-829 [= id., *Perspective medievale*, Bucarest, 2002, p. 24-74, ici p. 30].

<sup>18</sup> « Rebondissements autour des “Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose” », dans *Omagiu Virgil Cândea la 75 de ani*, éd. P. H. Stahl, Bucarest, 2002, p. 49-56.

<sup>19</sup> « Pe marginea unei corespondențe pierdute. Mănăstirea Kosinitsa și Țările Române », dans O. Cristea, P. Zahariuc, Gh. Lazăr (éd.), *Aut viam inveniam aut faciam. In honorem Ștefan Andreescu*, Iași, 2012, p. 417-439.

<sup>20</sup> N.A. Constantinescu, *Dicționar onomastic românesc*, p. XLIX et 371 (s.v. « Sîrb » et « Sîrca »). Voir aussi L. Cotovanu, *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est*, p. 986-990. Les toponymes indiquent aussi leur présence ; cf. Al. I. Gonța, « Bulgarii și sârbi în Țările Române în secolele al XV-lea și al XVI-lea », dans id., *Studii de istorie medievală*, éd. M. M. Székely, Iași, 1998, p. 73-88. Notons que « Serbes » (« sârbi ») est aussi le nom donné à une catégorie de mercenaires recrutés au Sud du Danube ; voir les exemples fournis par N. Stoicescu, *Curteni și slujitori. Contribuții la istoria armatei române*, Bucarest, 1968, p. 196, note 113, 197, 198, note 127, etc.

<sup>21</sup> Voir, par exemple, M. Mladenov, « За етнонима сърби (*sârbi*) – български в румънския език и в румънската топонимия », *Българска етнография* X, n° 3, 1985, p. 3-11 et les observations de Șt. Andreescu, « Popa Ignatie din Nicopol, episcop de Râmnic și mitropolit al Țării Românești. O identificare », RI XX, n° 5–6, 2009, p. 413-417. Voir aussi L. Cotovanu, *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est*, p. 451-456.

<sup>22</sup> I. Biliarsky, « Към изследването на връзките на български със синайския манастир “Св. Екатерина” (Ms. Sin. Slav. 15) », *РБг XXXII*, n° 3, 2008, p. 95-106 ; Șt. Andreescu, « Popa Ignatie din Nicopol ». Lidia Cotovanu inventorie au moins 5 autres personnages qui portent le même surnom, alors qu'ils proviennent toujours de Nikopol ; cf. *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est*, p. 986-987.

Șerban Cantacuzino soit « serbe, originaire de Nikopol » (« sârbcă, de fel de la Necopoe ») ne contrarie en rien le chroniqueur officiel de Constantin Brâncoveanu<sup>23</sup>.

Ce qui individualisait ces nouveaux venus aux yeux des locaux était donc la langue<sup>24</sup>. Sauf que par « langue serbe » les Valaques et les Moldaves d'autrefois entendaient pratiquement tous les idiomes slaves parlés dans les Balkans<sup>25</sup>. Très souvent on disait traduire des textes non pas depuis le slavon mais depuis le « serbe »<sup>26</sup> et même le slavon des chartes émises par les chancelleries princières – le plus souvent de rédaction bulgare – était du « serbe » (« sârbie ») pour leurs traducteurs en roumain<sup>27</sup>. La *Slavia orthodoxa* fut donc pour les Roumains d'antan peuplée essentiellement de « Serbes », situation compréhensible si l'on tient compte du rôle joué par les Némanides et leurs successeurs dans la région et dont la mémoire est arrivée au Nord du Danube à un moment de l'histoire.

Ceci étant, sans nier la complexité ethno-politique de l'espace appelé aujourd'hui « ex-yougoslave » (et surtout sans aller contre les droits des uns et des autres), qu'il nous soit permis d'emprunter ici la perspective des témoins d'autrefois et d'employer dans cet essai le terme « serbe » même pour désigner des territoires et des acteurs qui n'appartiennent pas ou plus à l'État serbe actuel, tout en étant conscient que les pays ex-yougoslaves devenus indépendants à la fin du siècle dernier forment aujourd'hui des entités à part. Nous allons en revanche utiliser « yougoslave » ou « ex-yougoslave », selon le cas, pour nous référer à la production historiographique élaborée dans l'espace susmentionné,

<sup>23</sup> Radul logofătul Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu voieod (1688–1714)*, éd. A. Ilieș, Bucarest, 1970, p. 59.

<sup>24</sup> Rappelons qu'en roumain ancien « langue » (« limbă ») voulait aussi dire « peuple » ; voir L. Cotovanu, *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est*, p. 353 et suiv.

<sup>25</sup> Pour Miron Costin, le serbe et le slavon sont une et même langue (« limba [...] sârbească sau slavonă »), introduite en Moldavie « avec les choses d'ordre ecclésiastique » qui venaient des Serbes ; cf. Miron Costin, *Cronica polonă*, dans *Opere*, vol. 1, p. 227, 233 ; id., *Poema polonă*, dans le même volume, p. 252, 256, 265. Ailleurs, il parle pourtant de deux langues différentes, ce qui montre que les distinctions étaient assez floues même pour un érudit de sa taille ; cf. *De neamul moldovenilor*, dans *Opere*, vol. 2, p. 51. Voir aussi D. Velciu, « Cronicarul român Miron Costin și Serbia », *ASLR III–IV*, 1972–1973, p. 673–680.

<sup>26</sup> Voir, par exemple, BAR mss. roum. 206 (daté 1669), f. 77<sup>v</sup> ; 497 (daté 1677), f. 502<sup>v</sup> ; 921 (daté 1775), f. 4 ; 1421 (daté 1754), f. 310<sup>v</sup> ; cf. G. Ștrempel, *Catalogul manuscriselor românești din Biblioteca Academiei Române*, vol. 1, Bucarest, 1978, p. 60–61, 127, 194 et 324 ; BAR ms. roum. 5382 (début du XVIII<sup>e</sup> siècle), f. 1 ; id., *Catalogul manuscriselor românești din Biblioteca Academiei Române*, vol. 4, Bucarest, 1992, p. 285.

<sup>27</sup> Les exemples sont légion ; voici seulement quelques-uns : *DRH. A*, vol. 1, p. 320 (n° 200) ; vol. 3, p. 46 (n° 26) ; vol. 4, p. 119 (n° 92) ; vol. 5, p. 6 (n° 5), 253 (n° 232), 276 (n° 252), 343 (n° 311), etc ; *DRH. B*, vol. 2, p. 2 (n° 1), 20 (n° 18), 53 (n° 38), 144 (n° 101), 149 (n° 105), 156–157 (n° 109), 181 (n° 126), 199 (n° 139), 236 (n° 159), etc.

en gardant ainsi une distinction que les historiens qui nous ont précédé ont eux-mêmes opérée bien souvent.

Pour ce qui est de l'intervalle chronologique pris en compte, le XIV<sup>e</sup> siècle – et en tout cas sa dernière moitié – marque effectivement le commencement des rapports entre les cultures des deux rives du Danube concernées par cet essai. Il faut en effet supposer que le mariage d'Ana, la fille du prince valaque Nicolae-Alexandru (r. 1352–1364) avec le dernier Némanide en ligne directe, Ștefan Uroš V « Mladi » ou « Nejaki » (r. 1355–1371), le fils et successeur du grand Dušan, n'est pas arrivé sur un terrain vide. D'un autre côté, le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, limite inférieure de la période que nous couvrons ici, ne signifie guère la fin d'une histoire, mais tout simplement il circonscrit nos compétences dans la matière. En même temps, il est bien évident qu'un traitement exhaustif de la problématique ne pourra pas se faire dans les cadres de cet article, surtout que nous n'allons pas nous limiter à l'activité de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, même si en ce qui suit elle sera privilégiée<sup>28</sup>.

### Relations « roumano-serbes » : un état des lieux

Un ouvrage de synthèse digne de ce nom qui aborde les relations que nous appelons ici « roumano-serbes » n'existe pas dans l'historiographie. Aux travaux d'Ilie Bărbulescu (1873–1945), dont l'ancienneté dépasse un siècle<sup>29</sup>, ne se sont ajoutées au fil du temps qu'une compilation de conjoncture par l'ancien magistrat Constantin D. Obedeau<sup>30</sup> et plusieurs tentatives plus récentes, dont certaines n'ont qu'un intérêt régional et concernent souvent la présence roumaine dans les régions ex-yougoslaves<sup>31</sup>. Une mention spéciale méritent toutefois les études de Radu Flora (1922–1989), parmi les très peu nombreuses qui tiennent compte des recherches menées d'un côté comme de l'autre du Danube<sup>32</sup>. La thèse de doctorat de Silviu Anuichi se concentre presque

<sup>28</sup> Le seul bilan historiographique dont nous avons connaissance a été tenté par A. Iancu, « Relațiile româno-iugoslave în istoriografia românească contemporană (1944-1975). Rezultate și direcții de cercetare », dans *Actele Simpozionului de raporturi culturale, literare și lingvistice româno-iugoslave / Радови симпозијума посвећених југословенско-румунским културним, књижевним и лингвистичким везама (București, 21–25 octombrie 1976)*, Bucarest, 1979, p. 195-206.

<sup>29</sup> *Românii față de sârbi și bulgari*, Bucarest, 1905 ; id., *Relations des Roumains avec les Serbes, les Bulgares, les Grecs et la Croatie, en liaison avec la question macédo-roumaine*, Iași, 1912 (1999<sup>2</sup>).

<sup>30</sup> *Les relations historiques et politiques des Roumains avec les Serbes des temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Bucarest, 1929.

<sup>31</sup> G. Popi, *Românii din Banatul sârbesc*, Pančevo – Bucarest, 1993 ; M. Măran, *Românii din Voivodina*, Zrenjanin, 2009. Le travail de M. Milin, *Вековима заједно. Из историје српско-румунских односа*, Timișoara, 1995, est d'un profil en quelque sorte différent.

<sup>32</sup> *Din relațiile sârbo-române. Privire de ansamblu*, Pančevo, 1964 ; *Relațiile sârbo-române. Noi contribuții metodologice, istorice, culturale, lingvistice*, Pančevo, 1968. Voir aussi une discussion

exclusivement sur ce que l'auteur comprend – dans une perspective plutôt étroite – par « relations ecclésiastiques » ; son seul mérite important est de faire connaître au milieu académique roumain la littérature historique en serbo-croate, autrement difficilement accessible en Roumanie<sup>33</sup>. Du côté ex-yougoslave, en plus de l'article déjà ancien de Đorđe Sp. Radojčić<sup>34</sup>, il convient de mentionner les ouvrages de Nikola Gavrilović<sup>35</sup>, Milan Vanku<sup>36</sup> et Ljubivoje Cerović<sup>37</sup>. Dans tous les cas, cependant, l'accent est mis sur l'époque moderne et contemporaine.

De la sorte, il n'y a pour l'heure aucune collection ou volume de documents concernant les relations roumano-serbes. Des sources diverses ont été publiées de manière isolée à partir de Bogdan Petriceicu Hasdeu<sup>38</sup> et Ioan Bogdan<sup>39</sup> ; ensuite par Stoica Nicolaescu<sup>40</sup> et Ilie Bărbulescu. Plus récemment, les stages de recherche dans l'ancienne république fédérative, entrepris surtout par des archivistes, ont repéré nombre de documents, dont la majeure partie reste pourtant encore inédite<sup>41</sup>. Le problème de l'accès à la documentation s'avère d'ailleurs redoutable et constitue un des obstacles les plus sérieux à la recherche.

---

de ces ouvrages par I. D. Suci, « Relations roumano-serbes et roumano-yougoslaves dans les travaux du Professeur Radu Flora », RESEE IX, n° 2, 1971, p. 269-274.

<sup>33</sup> S. Anuichi, *Relații bisericești româno-sârbe în secolele al XVII-lea și al XVIII-lea*, Bucarest, 1980.

<sup>34</sup> « Srpsko-rumunski odnosi XIV–XVI veka », ГФФНС I, 1956, p. 1-18.

<sup>35</sup> N. Gavrilović, *Srbi u Rumuni, Srpsko-rumunске везе кроз векове*, Belgrade – Novi Sad, 1997 (traduction roumaine : *Români și sârbi*, Bucarest, 1997).

<sup>36</sup> M. Vanku, *Srpsko-juгословенско-румунски односи кроз векове*, Belgrade, 2005.

<sup>37</sup> *Srbi u Rumuniji*, Timișoara, 2006 [= *Sârbi din România. Din evul mediu timpuriu până în zilele noastre*, trad. I. Muncian, Timișoara, 2005].

<sup>38</sup> « Daniile lui Ștefan Lazarević pentru mănăstirile Vodița și Tismana », AIR I, n° 2, 1865, p. 17-18.

<sup>39</sup> « Un hrisovul al regelui sîrbesc Ștefan Milutin », CvL XXIV, n° 6, 1890, p. 488-496 [= Ion Bogdan, *Scrieri alese*, éd. Gh. Mihăilă, Bucarest, 1968, p. 159-164].

<sup>40</sup> *Documente slavo-române cu privire la relațiile Țării Românești și Moldovei cu Ardealul în sec. XV și XVI*, Bucarest, 1905.

<sup>41</sup> N. Ciachir, « Informații despre țara noastră în arhivele din R.S.F. Iugoslavia », RA XLIII, n° 2, 1966, p. 167-172 ; A. Caciora, « Cercetări în arhivele de peste hotare. R.S.F. Iugoslavia », RA XLVIII, n° 1, 1971, p. 140-141 ; XLXIX, n° 1, 1972, p. 156 ; L, n° 1, 1973, p. 114 ; LI, n° 3, 1974, p. 337-338 ; n° 4, p. 553-555 ; LIII, n° 4, 1976, p. 442-443 ; LIV, n° 3, 1977, p. 322 ; LVII, n° 3-4, 1980, p. 429-430 ; A. Caciora, I. Gămulescu, « Cercetări în arhivele de peste hotare. R.S.F. Iugoslavia », RA LVI, n° 4, 1979, p. 458-461, etc. Parmi les exceptions, on peut citer : V. Diaconescu, « Două documente românești din secolul al XVII-lea (Din Arhivele Academiei din Belgrad) », SB III, 1969, p. 841-854 ; D. Mioc, « Materiale românești din arhive străine », SMIM VI, 1973, p. 326-328 ; I. D. Suci, R. Constantinescu, *Documente privitoare la istoria Mitropoliei Banatului*, vol. I (1535–1831), Timișoara, 1980. Pour ce qui est des livres manuscrits, voir P. Mihail (Mihailovici), « Manuscrise și cărți românești în Iugoslavia », ArhB II, n° 3, 1930, p. 301-304 ; P. Mihailovici, « Două manuscrise românești la Karlowitz », RCr V, n° 2, 1931, p. 96-98. Voir aussi V. Leu, C. Roșu, *Cartea veche românească din Voivodina*, Novi Sad, 2007.

Notons aussi que les documents de chancellerie émis par les souverains serbes, bosniaques et monténégrins ne sont pas encore édités en corpus, comme c'est (encore partiellement) le cas de ceux moldaves et valaques. En revanche, « favorisés » par le nombre relativement réduit de pièces, les collègues de l'ex-Yougoslavie ont commencé depuis quelques temps à les publier en édition critique, un par un. Si bien que, en plus des volumes réalisés par feu Aleksandar Mladenović, qui réunissent les chartes de Lazar Hrebeljanović (r. 1371–1389) et de son fils et successeur Stefan Lazarević (r. 1389–1427)<sup>42</sup>, un nombre important de documents de ce type sont maintenant disponibles, surtout dans la revue *Стари Српски Архив*<sup>43</sup>. Pour ce qui est des manuscrits, la richesse est considérablement plus grande, malgré la qualité parfois discutable de certains catalogues. Ce défaut – que les catalogues de manuscrits publiés en Roumanie partagent souvent – est compensé par une masse d'études de haute qualité, publiées notamment dans la revue *Археолошки прилози*<sup>44</sup>. Tout aussi riche, la chronistique médiévale serbe n'a que très peu préoccupé les historiens roumains. En effet, outre les études – ponctuelles d'ailleurs – de Nicolae Iorga et Ion Bogdan et le travail de synthèse de Gheorghe Mihăilă<sup>45</sup>, la seule approche explicitement dédiée à ce corpus appartient à Anca Iancu et vient juste de « fêter » ses 45 ans<sup>46</sup>. En fait, des toutes les chroniques dites « serbes », la seule qui a bénéficié d'un intérêt réel est celle... roumaine de Gheorghe Branković, étudiée à plusieurs reprises et éditée en 1987<sup>47</sup>. La chronique dite « longue » du

<sup>42</sup> *Повеле кнеза Лазара*, Belgrade, 2003 ; *Повеле и писма деспота Стефана*, Belgrade, 2007.

<sup>43</sup> Informations sur la revue et table des matières des tomes I–VII à l'adresse : [https://sr.wikipedia.org/wiki/%D0%A1%D1%82%D0%B0%D1%80%D0%B8\\_%D1%81%D1%80%D0%BF%D1%81%D0%BA%D0%B8\\_%D0%B0%D1%80%D1%85%D0%B8%D0%B2](https://sr.wikipedia.org/wiki/%D0%A1%D1%82%D0%B0%D1%80%D0%B8_%D1%81%D1%80%D0%BF%D1%81%D0%BA%D0%B8_%D0%B0%D1%80%D1%85%D0%B8%D0%B2).

<sup>44</sup> Voir <https://www.nb.rs/publications/publication.php?id=34814>.

<sup>45</sup> « Istoriografia românească veche (sec. al XV-lea – începutul sec. al XVII-lea) în raport cu istoriografia bizantină și slavă », Rsl 15, 1967, p. 157-202 [= Gh. Mihăilă, *Contribuții la istoria culturii și literaturii române vechi*, Bucarest 1972, p. 104-164 ; version française dans *Actes du I<sup>er</sup> Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, Sofia, août-septembre 1966*, vol. 3, Sofia, 1969, p. 507-535]. Voir aussi L. Djamo-Diaconiță, « Le chronographe slavons d'Arad », RESEE XVIII, n° 1, 1980, p. 33-46. Citons aussi quelques études sur la littérature juridique : Gh. Mihăilă, « Sintagma (Pravila) lui Matei Vlastaris și începuturile lexicografiei slavo-române (secolele al XV-lea – al XVII-lea) », dans id. *Contribuții la istoria culturii și literaturii române vechi*, p. 261-307 ; L. P. Marcu, « Le Code d'Étienne Douchan dans les Pays Roumains », RHID XIII, 1988, p. 107-117 ; id., « Une variante roumaine du code d'Étienne Douchan », RESEE XXVII, n° 1-2, 1989, p. 145-158 (avec des références aux études et éditions anciennes d'I. Peretz, Ștefan Berechet, etc.).

<sup>46</sup> A. Iancu, « Știri despre români în izvoare istoriografice sârbești (secolele XV–XVII) », dans *Studii istorice sud-est europene*, vol. 1, éd. E. Stănescu, Bucarest, 1974, p. 7-41.

<sup>47</sup> Gh. Brancović, *Cronica românească*, éd. D. Mioc et M. Adam-Chiper, Bucarest, 1987. La chronique a été également traduite en serbe moderne : Ђорђе Бранковић, *Хроника Словена Илирика, Горње Мезије и Доње Мезије*, éd. et trad. St. Bugarski, étude introductive par J. Redep, Novi Sad, 1994.

même auteur attend encore l'édition critique qu'elle mérite<sup>48</sup>, tout comme beaucoup d'autres écrits du même genre ; jusqu'à ce que ces desiderata deviennent réalité, l'historien doit se contenter des éditions anciennes<sup>49</sup>. Il reste aussi beaucoup à en tirer des inscriptions et notes marginales, pour lesquelles, outre le classique corpus réalisé par Ljubomir Stojanović<sup>50</sup>, de nouvelles éditions existent aujourd'hui, qui restent pourtant généralement introuvables dans les bibliothèques de Roumanie<sup>51</sup>.

Au survol de la littérature historique touchant de près ou de loin au sujet qui nous occupe ici quelques constats s'imposent. On doit admettre tout d'abord qu'il serait inadéquat de parler de l'existence d'un domaine d'études clairement individualisé. Il faut comprendre par cela un domaine investi de manière explicite et continue par les chercheurs, doté d'une méthodologie spécifique et bien articulée et au sein duquel on retrouverait des thèmes et des directions de recherche clairement définis, qui se proposent de suivre la dynamique des relations entre les deux espaces dans leur ensemble. À l'appui de cette affirmation vient le fait que les travaux consacrés *explicitement* aux relations roumano-serbes sont très rares, alors que ceux qui portent sur des sujets d'histoire serbe proprement-dite sont même rarissimes – si on ne compte pas les études dédiées aux Valaques balkaniques (Vlaques, Aroumains) qui ne seront pas passées en revue dans cet article<sup>52</sup>. Nous ne pouvons mentionner, sauf erreur, qu'un article de Dumitru Năstase (1924–2013 ; chercheur à Athènes, à l'époque) sur l'idée impériale en Serbie avant Stefan Dušan<sup>53</sup>, un autre par Matei Cazacu sur les projets d'insurrection balkanique de Božidar Vuković<sup>54</sup> et quelques

<sup>48</sup> Deux volumes sont déjà parus : Ђорђе Бранковић, *Хронике славеносрпске*, éd. A. Krečmer et N. Stipčević, vol. I-II, Belgrade, 2008 et 2011. Certains fragments de cette chronique ont été publiés par S. Dragomir, « Fragmente din cronica sârbească a lui George Brancovici », AIINC II, 1923, p. 1-70.

<sup>49</sup> Dont celle de L. Stojanović, *Стари српски родослови и летописи*, Belgrade – Sremski-Karlovci, 1927. Voir aussi R. Novaković, *Бранковићев летопис*, Belgrade, 1960

<sup>50</sup> *Стари српски записи и натписи*, vol. I-IV, Belgrade, 1902-1926 [nouvelle édition revue et corrigée, Belgrade, 1982-1986].

<sup>51</sup> Une riche bibliographie est fournie dans K. Petrovszky, « Marginal Notes in South Slavic Written Culture : Between Practicing Memory and Accounting for the Self », CMR LVIII, n° 3, 2017, p. 483-502 [= *Les terres de l'orthodoxie au XVII<sup>e</sup> siècle, circa 1590-1720*, éd. P. Bushkovitch, N. A. Chrissidis et R. G. Păun].

<sup>52</sup> Une bibliographie de ces travaux a été dressée par R. Moschinski (coord.), *Bibliografia Macedo-Română*, Freiburg am Breisgau, 1984 ; voir aussi *Les Aroumains*, Paris, 1989 [Centre d'Études des Civilisations de l'Europe Centrale et du Sud-Est, Cahiers n° 8], p. 169-186.

<sup>53</sup> « L'idée impériale en Serbie avant le tsar Dušan », dans P. Catalano, P. Siniscalco (éd.), *Roma fuori di Roma : istituzioni e immagini*, Rome, 1994, p. 169-188. Citons aussi : S. Cristea [Timoc], « Documente inedite despre epopeea de la Câmpia Mierlei (Kosovo) », ASRL I, 1970, p. 155-167 ; A. Dumitrescu, « L'image du roi dans la peinture serbe de la fin du Moyen-Âge », dans A. Boureau, Cl. S. Ingerflom (éd.), *La Royauté sacrée dans le monde chrétien*, Paris, 1992, p. 95-104.

<sup>54</sup> « Projets et intrigues serbes à la Cour de Soliman (1530-1540) », dans G. Veinstein (éd.), *Soliman le Magnifique et son temps*, Paris, 1992, p. 511-528 [= id., *Au carrefour des Empires et*

contributions de Nicoară Beldiceanu (1920–1994 ; chercheur en France), mais dans ce dernier cas l'espace qui intéresse ici sert plutôt de cadre général pour l'étude des institutions ottomanes – la spécialité de l'historien en question<sup>55</sup>. D'autres travaux portent sur les relations byzantino-serbes et leurs conséquences pour les Valaques balkaniques<sup>56</sup> ou bien ils traitent des sujets liés à l'histoire serbe en relation avec la politique balkanique du Patriarcat œcuménique<sup>57</sup>, avec l'histoire du Mont Athos ou bien avec celle des relations entre la Sainte Montaigne et les principautés de Valachie et de Moldavie<sup>58</sup>. En général, lorsqu'il ne s'agit pas de traiter des questions ponctuelles du genre « encore une donation roumaine pour un monastère des terres serbes », le sujet est abordé dans le contexte d'un thème d'histoire roumaine proprement-dite (par exemple, le patronage roumain sur les lieux saints de l'Empire ottoman) ou en fonction d'une conjoncture immédiate. Dans la grande majorité des cas, l'espace appelé ici « serbe » se fonde dans la notion générale de « monde (sud-)slave ».

En d'autres mots, *les relations roumano-serbes ne constituent pas un sujet de recherche per se*<sup>59</sup>.

Puisqu'on a parlé de conjonctures, on notera que le premier ouvrage dédié à notre sujet est celui d'Ilie Bărbulescu, qui approche la question des relations avec les Slaves du Sud à travers le prisme du « problème aroumain », qui intéressait la société et la politique de l'État roumain à la veille des Guerres balkaniques. Certains articles et conférences de Nicolae Iorga (1871–1940) ont un caractère similaire, tant pendant la Première guerre mondiale<sup>60</sup> qu'après la

*des mers. Études d'histoires médiévale et moderne*, éd. E. C. Antoche et L. Cotovanu, Bucarest – Brăila, 2015, p. 403-424].

<sup>55</sup> Voir, par exemple, ses études réunies dans N. Beldiceanu, *Le monde ottoman des Balkans (1402–1566). Institutions, société, économie*, Londres, 1976.

<sup>56</sup> T. Teoteoi, « Une ambassade byzantine à la cour serbe (1327) et les Vlaques », RESEE LV, 2017, p. 89-120.

<sup>57</sup> D. I. Mureșan, « Le Patriarcat œcuménique et les patriarchats balkaniques (Tarnovo, Peć). Enjeux ecclésiastiques et impériaux au XIV<sup>e</sup> s. », dans M.-H. Blanchet, M.-H. Congourdeau, D. I. Mureșan (éd.), *Le Patriarcat œcuménique de Constantinople et Byzance hors frontières (1204–1586)*, Paris, 2014, p. 203-242.

<sup>58</sup> D. Năstase, « Le Mont Athos et la politique du Patriarcat de Constantinople de 1355 à 1375 », *Σύμμεικτα* III, 1979, p. 121-177 ; id., « Le patronage du Mont Athos au XIII<sup>e</sup> siècle », *Cyrrillomethodianum*, VII, 1983, p. 71-87 ; T. Teoteoi, « Deux épisodes de la lutte pour la suprématie au Mont Athos (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) », RESEE XXIV, n° 1, 1986, p. 51-60 [= id., *Byzantina et Daco-Romana*, p. 167-180].

<sup>59</sup> Certains n'accepteront peut-être pas ce jugement, mais les bilans récemment dressés l'imposent comme une évidence ; voir J. Milin, « Sârbistica românească la confluența secolelor al XX-lea – al XXI-lea (1990-2010) », Rsl XLVII, n° 2, 2011, p. 165-184.

<sup>60</sup> *Pagini despre Serbia de astăzi*, Vălenii de Munte, 1914 (conférence) ; *Politica austriacă față de Serbia*, Vălenii de Munte, 1915 (conférence) ; « Quelques observations sur la communauté politique entre Roumains et Serbes à l'époque plus ancienne », BIEESO II, 1915, p. 191-198 ; *Oltenia și Serbia. Conferință ținută la Craiova în ziua de 22 noiembrie 1915 în folosul refugiaților*

conclusion des traités de paix de Paris<sup>61</sup>. Cependant, c'est toujours à Iorga qu'on doit nombre de travaux académiques : la publication et l'analyse de sources<sup>62</sup>, ainsi que de longs et documentés commentaires voués à éclairer des questions d'histoire roumaine en contexte sud-est européen<sup>63</sup>.

En second lieu, force est de constater – et c'est assez paradoxal – que, parmi les slavisants roumains d'envergure, au moins deux, et des plus illustres – il s'agit de Ioan Bogdan (1864–1919) et de Petre P. Panaitescu (1900–1967) – ne se sont intéressés à l'espace serbe que de manière secondaire. Le premier l'a fait notamment dans ses études consacrées aux chroniques moldaves en langue slave<sup>64</sup>, alors que le dernier a touché à la problématique des rapports roumano-serbes surtout dans le contexte de ses recherches concernant l'introduction de

*sârbi*, Vălenii de Munte, 1915 ; « Serbes, Bulgares et Roumains dans la Péninsule Balkanique », BSHAR III, 1916, p. 201-229 [version roumaine dans AARMSI (s. II), XXXVIII, 1916, p. 107-126 ; rééditée dans N. Iorga, *Studii asupra evului mediu românesc*, éd. Ș. Papacostea, Bucarest 1984, p. 51-64]. Notons qu'en 1914 paraît également la première édition de l'*Histoire des États balkaniques à l'époque moderne*. Iorga ne fut pas le seul à mobiliser sa plume en faveur des Serbes ; voir, par exemple, Șt. Berechet, *Poezia epică populară ca izvor al vitejiei și naționalismului sârbesc*, Bucarest, 1916.

<sup>61</sup> *Relations entre Serbes et Roumains*, Bucarest, 1922. Une partie des problèmes traités ici sont à retrouver dans ses travaux de synthèse : *Istoria românilor din Peninsula Balcanică (Albania, Macedonia, Epir, Tesalia, etc)*, Bucarest, 1919 ; *Histoire des États balkaniques à l'époque moderne*, Paris, 1914 [2<sup>e</sup> éd. 1925 ; nouvelle édition par les soins d'A. Pippidi et A. Timotin, Brăila, 2018 (BIESEE, 1)].

<sup>62</sup> Voir, par exemple, « Din legăturile noastre cu sârbii. Corespondența românească a voievozilor din Cladova », AARMSI (s. II), XXXVII, 1914, p. 229-243 ; « L'élément roumain dans les annales serbes », RHSEE IV, n° 7-9, 1927, p. 223-229 ; « Fragments de chroniques roumaines concernant les Serbes (1506–1820) », BIEESO III, 1916, p. 117-176 ; « Note asupra istoriei muntene cu prilejul publicării cronicii lui Pejacevich », dans id., *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, vol. 3, Bucarest, 1901, p. I–LXXXI [= id., *Despre cronici și cronicari*, éd. D. Mioc, Bucarest, 1988, p. 291-332]. Pour une vue d'ensemble, voir R. Samardžić, « Nicolas Iorga et les Serbes », *Bulletin de l'AIESEE* IX, n° 1-2, 1971, p. 22-28. Bibliographie complète dans V. Căndea, « Nicolas Iorga, historien de l'Europe du Sud-Est », dans D. M. Pippidi (éd.), *Nicolae Iorga. L'homme et l'œuvre*, Bucarest, 1972, p. 187-249.

<sup>63</sup> Pour ne donner que deux exemples, on mentionnera ici les problématiques liées à la fondation des Métropoles de Valachie et de Moldavie (voir « Condițiile de politică generală în cari s-au întemeiat bisericile românești în veacurile XIV–XV », AARMSI (s. II), XXXV, 1912-1913, p. 387-411 [= N. Iorga, *Scieri alese Cuvântări și comunicări la Academia Română*, partea I, éd. D. N. Rusu, Bucarest, 2008, p. 263-280]) et celles des relations des Roumains avec le Mont Athos (cf. « Muntele Athos în legătură cu țările noastre », AARMSI (s. II), XXXVI, 1914, p. 447-517).

<sup>64</sup> Voir surtout I. Bogdan, « Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung », ASPH XIII, n° 4, 1891, p. 481-543 [républié partiellement en roumain dans I. Bogdan, *Scieri alese*, p. 255-269] ; id., *Cronice atingătoare de istoria românilor*, Bucarest, 1895 [républié partiellement dans le même volume, p. 374-412]. Bogdan a laissé toutefois un riche matériel inédit, dont une partie concerne précisément les relations avec les Serbes : présences roumaines dans les registres obituaires serbes, sources serbes pour l'histoire des Roumains, transcriptions de documents et notes de diplomatie serbe ; cf. BAR ms. roum. 5218, décrit par G. Ștrempel, *Catalogul manuscriselor românești*, vol. 4, p. 240.

l'imprimerie<sup>65</sup> et les préoccupations pour l'histoire des Slaves dans l'espace roumain<sup>66</sup>.

Même dans le cas des très rares chercheurs qui ont abordé ce sujet de manière explicite nous ne pouvons pas parler d'une continuité des préoccupations – et c'est le troisième aspect qu'il faut souligner. Très souvent, étudier ces relations a constitué plutôt une sorte d'initiation aux études slaves dans leur acception large ou bien une entrée pour l'étude du monde slave en général et/ou des relations entre ce monde-là et les Roumains.

L'exemple des deux seuls auteurs ayant tenté des approches synthétiques du problème est parlant. Le premier, Emil Turdeanu (1911–2001), publia en 1939 et 1940 deux longs articles qui, à ce qui semble, auraient dû constituer le noyau d'une future monographie : il s'agit de *Din vechile schimburi culturale dintre români și iugoslavi* (Contributions à l'étude des échanges culturels entre les Roumains et les Yougoslaves, XIV<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles) et de *Legăturile românești cu mănăstirile Hilandar și Sfântul Pavel de la Muntele Athos* (Les relations des Roumains avec les monastères de Hilandar et de Saint-Paul du Mont Athos), les deux dans la revue fondée et dirigée par Nicolae Cartoianu – *Cercetări literare*<sup>67</sup>. La genèse des deux travaux est étroitement liée à l'Institut d'études sud-est européennes et au nom de Nicolae Iorga, que l'auteur devait remercier deux fois : d'abord comme directeur de l'Institut, et ensuite pour le soutien reçu de la part de l'École roumaine en France (Fontenay-aux-Roses), une autre fondation de Iorga, pour son séjour de recherches dans le Royaume yougoslave.

Le but déclaré de l'article de 1939 semblait annoncer une continuation. Selon les mots de l'auteur, ses travaux, qui devaient couvrir plusieurs siècles d'histoire, « tâchent de mettre en saillie, tout d'abord, l'expansion des dons et des fondations roumains dans les régions encloses aujourd'hui dans le royaume yougoslave ; elles révèlent, ensuite, tout vestige d'art et de littérature roumaine que l'on retrouve sur ce domaine, même s'il n'y fut amené que par pur hasard ». Un objectif, cela s'entend tout de suite, à la fois très ambitieux, si l'on prend en compte la richesse du matériel à explorer, et assez limité, car Turdeanu regardait l'objet de sa recherche exclusivement sous l'angle des « bienfaits » que les Roumains auraient accordés à leurs voisins du Sud. En d'autres mots – et ceci

<sup>65</sup> P. P. Panaitescu, « Octoiul lui Macarie (1510) și originile tipografiei în Țara Românească », BOR LVII, n° 1, 1939, p. 2-28 – un article dont le contenu dépasse de loin le titre [version allemande : « Der Oktoich des Makarij, 1510, und der Ursprung der Buchdrückerei in der Walachei », *Südost-Forschungen* V, n° 1, 1940, p. 46-70]. Ces questions ont été reprises dans « Liturghierul lui Macarie (1508) și începuturile tipografiei în Țările Române », étude introductive à *Liturghierul lui Macarie* (édition phototypique), Bucarest, 1961 [= id., *Contribuții la istoria culturii românești*, éd. S. Panaitescu et D. Zamfirescu, Bucarest, 1971, p. 274-342].

<sup>66</sup> « Istoria slavilor în românește în secolul al XVII-lea. Cronica lui Gheorghe Brankovici și Sinopsisul de la Kiev », RIR X, 1940, p. 80-129.

<sup>67</sup> CL III, 1939, p. 141-258 et IV, 1940, p. 60-113.

est un des défauts de ses contributions – il regarde la problématique des « relations » moins en termes d'échanges (bien que ces aspects apparaissent souvent dans ses travaux) et beaucoup plus en termes de l'influence que la culture roumaine aurait exercée sur celles des peuples du Sud du Danube. Tout compte fait, cependant, ses deux articles restent pour l'instant sans égal dans l'historiographie roumaine, et cela malgré le temps écoulé depuis leur publication. Leur importance est d'autant plus grande qu'une bonne partie des manuscrits se trouvant à l'époque dans la Bibliothèque royale de Belgrade sont partis en fumée sous les bombes allemandes durant la Deuxième guerre mondiale. C'est précisément pour cette raison que l'annexe documentaire de l'étude de 1939 est la seule à avoir bénéficié d'une réédition<sup>68</sup>. Sinon, Emil Turdeanu n'a pas continué le projet commencé en 1939 ou bien il l'a considéré achevé – ce qui est tout de même difficile à croire. Il est revenu sur les relations avec le monde serbe à plusieurs reprises sans toutefois produire une vraie synthèse sur ce sujet<sup>69</sup>. Il est tout aussi vrai que ses travaux sur la littérature médiévale dans le monde orthodoxe doivent énormément au savoir tout à fait remarquable que l'auteur avait accumulé en préparant les articles mentionnés ci-dessus<sup>70</sup>.

Du reste, la guerre et l'instauration du régime communiste ont fondamentalement changé la donne de la recherche, en Roumanie comme ailleurs dans le Sud-Est de l'Europe. En témoigne le deuxième – et malheureusement le dernier<sup>71</sup> – essai de synthèse que nous mentionnons ici, en l'occurrence l'article d'Ion Radu Mircea (1908–1996), publié il y a plus d'un demi-siècle dans la *Revue des études sud-est européennes*<sup>72</sup>. À la différence de son illustre prédécesseur, Ion Radu Mircea ne s'est arrêté que sur quelques aspects – notamment culturels – des relations roumano-serbes, en couvrant un laps de temps bien plus court que les travaux de Turdeanu. Selon lui, il était absolument logique qu'une telle recherche s'arrête au début du XVII<sup>e</sup> siècle, car à partir de là les princes et les grandes familles valaques et moldaves ont dirigé leur attention surtout vers le monde grec, en délaissant les relations avec le monde sud-slave. Une perspective assez « élitiste », peut-on dire, peu commune

<sup>68</sup> « Manuscrite slavo-române și românești din fondul Bibliotecii Naționale și al Academiei Sârbești din Belgrad », dans E. Turdeanu, *Oameni și cărți de altădată*, vol. 1, p. 329-351.

<sup>69</sup> Voir, par exemple, ses recueils *Études de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs des Principautés Roumaines*, Leyde, 1985, et *Oameni și cărți de altădată*. Voir aussi id., « Autori, copiiști, cărți, zugravi și legători de manuscrite în Moldova 1552–1607 » (I), AIIAI XXI, 1984, p. 49–90.

<sup>70</sup> Une bibliographie (sélective) de ses ouvrages se trouve dans RITL, XXXIX, n° 3-4, 1991, p. 251-257.

<sup>71</sup> L'essai de D. Mioč, « Kulturne veze između Vlaške i Srbije XIV u XV veku », dans *O knezu Lazaru*, éd. I. Božić et V. J. Đurić, Belgrade, 1975, p. 303–310, ne peut être considéré une étude de synthèse dans le vrai sens du terme.

<sup>72</sup> « Relations culturelles roumano-serbes au XVI<sup>e</sup> siècle », RESEE I, n° 3-4, 1963, p. 377-419.

à une époque où l'accent portait essentiellement sur les « masses » et sur leur rôle dans l'Histoire. Pour des raisons qui n'ont en rien affaire à ces absurdités idéologiques, des travaux plus récents ont contredit le point de vue d'Ion Radu Mircea, sans réduire pour autant la valeur de sa contribution. Une contribution qui, une fois de plus, n'a pas débouché sur un ouvrage de synthèse, dont la réalisation aurait bien sûr exigé beaucoup plus de liberté de mouvement et d'esprit que ne l'était permis en Roumanie communiste<sup>73</sup>.

### Quelques thèmes privilégiés

Deux tentatives de synthèse donc sur les derniers cent ans et plus – les deux réalisées seulement partiellement de surcroît. Serait-il possible de parler, dans ces conditions, de thèmes et directions de recherche caractéristiques à l'étude des relations roumano-serbes ? Évidemment non, puisqu'il ne s'agit pas d'un domaine d'étude individualisé ; nous l'avons déjà dit. En revanche, l'histoire et les sources « serbes » sont mobilisées afin d'éclairer des sujets d'histoire roumaine, ce qui peut également jeter des lumières sur la dynamique des relations entre les deux – ou, si l'on veut bien – plusieurs cultures qui font l'objet de cette présentation.

Des tels sujets sont l'idéologie du pouvoir et le cérémonial aulique, dans lequel Nicolae Iorga croyait jadis avoir décelé des influences serbes ou bien, pour être plus précis, il soupçonnait l'existence de certaines convergences entre les traditions politiques développées de côté et d'autre du Danube. Des recherches ponctuelles, plus ou moins anciennes, lui ont donné raison<sup>74</sup>. Dans

<sup>73</sup> Le seul ouvrage que nous connaissons où l'auteur aurait pu mettre en valeur le matériel considérable qu'il avait collecté est resté en manuscrit. Il s'agit du répertoire des traductions des écrits slaves en langue roumaine au XVII<sup>e</sup> siècle, partie du projet collectif *Repertoriul de traduceri în limba română sec. XVI–1830* (Le répertoire des traductions en roumain du XVI<sup>e</sup> siècle à 1830), conduit dans les cadres de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Bucarest. Parmi les travaux que Ion Radu Mircea a consacrés aux relations roumano-serbes il convient de mentionner : « Les *Vies des rois et des archevêques serbes* et leur circulation en Moldavie. Une copie inconnue de 1567 » RESEE IV, n° 3-4, 1966, p. 394-412 ; « Cel mai vechi manuscris miniat din Țara Românească. Tetraevanghelul popii Nicodim (1404–1405) », Rsl XIII, 1966, p. 203-221 ; « Une version inconnue du *Mladi Letopis*, la variante Arad », ПКЖИФ XLVII, n° 3-4, 1977, p. 231-247 ; « Manuscrite sîrbești sau de redacție sîrbă în bibliotecile românești », dans *Actele simpozionului de raporturi culturale, literare și lingvistice româno-iugoslave*, p. 389-394 ; « Sur une édition critique des *Vies des rois et archevêques serbes* », dans D. Bogdanovic (éd.), *Текстологија средњовековних јужнословенских књижевности*, Belgrade, 1981, p. 299-306. Un autre travail de Ion Radu Mircea a été publié après la disparition de l'auteur, grâce au dévouement de la regrettée Pavlina Bojčeva : *Repertoire des manuscrits slaves en Roumanie. Auteurs byzantins et slaves*, Sofia, 2005.

<sup>74</sup> D. Petrović, « Многољетствије румунском војводи Јовану Александру », ЗРВИ XIII, 1971, p. 345–352 ; A. E. Pennington, « A Polychronion in Honour of John Alexander of Moldavia », SEER L (118), 1972, p. 90-99.

son livre de 1983, Andrei Pippidi a vu dans les relations des pays roumains avec l'espace serbe une voie de transmission de la tradition byzantine, filtrée, celle-ci, par l'expérience politique locale<sup>75</sup>. Quelques années plus tard, dans une contribution intéressante, bien que pas toujours convaincante, Matei Cazacu et Ana Dumitrescu ont attribué l'apparition de ce qu'ils appellent « culte dynastique » en Moldavie aux mêmes influences serbes<sup>76</sup>. Sachant que les relations – plutôt indirectes, cependant – de Ștefan le Grand (r. 1457–1504) avec le monde serbe ont certainement été plus intenses qu'on ne le croyait autrefois<sup>77</sup>, le sujet mériterait une nouvelle approche<sup>78</sup>, surtout que la bibliographie ex-yougoslave s'est considérablement enrichie ce dernier temps<sup>79</sup>.

Il convient également de rappeler ici – car il s'agit bien d'une des dimensions du discours du pouvoir sur soi-même – la question du formulaire de chancellerie. Dans deux études publiées pratiquement en même temps, Nicolae Iorga<sup>80</sup> et Michel Lascaris<sup>81</sup> ont attiré l'attention sur les relations entre la

<sup>75</sup> *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI–XVIII*, Bucarest, 1983 [2<sup>e</sup> éd. 2001].

<sup>76</sup> « Culte dynastique et images votives en Moldavie au XV<sup>e</sup> siècle. Importance des modèles serbes », *CBalk XV*, 1990, p. 13-102 [= M. Cazacu, *Des Balkans à la Russie médiévale et moderne : hommes, images et réalités*, éd. E. C. Antoche et L. Cotovanu, Brăila, 2017, p. 71-132]. L'étude des mêmes auteurs portant sur la royauté sacrée en Serbie médiévale ne dépasse pas le niveau d'une présentation (fort) générale ; voir M. Cazacu, A. Dumitrescu, « La royauté sacrée dans la Serbie médiévale », dans A. Boureau, Cl. S. Ingerflom (éd.), *La Royauté sacrée dans le monde chrétien*, p. 91-104 [= M. Cazacu, *Au carrefour des Empires et des mers*, p. 25-48].

<sup>77</sup> R. G. Păun, « La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos. Témoignages et hypothèses », *RESEE L*, 2012, p. 167-190 ; id., « La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos. Une rectification nécessaire », *RESEE LI*, 2013, p. 423-426 ; id., « Mount Athos and the Byzantine-Slavic Tradition in Wallachia and Moldavia after the Fall of Constantinople », dans V. Stanković (éd.), *The Balkans and the Byzantine World before and after the Captures of Constantinople, 1204 and 1453*, Lanham, Maryland, 2016, p. 117-163.

<sup>78</sup> Notons à ce point deux études importantes qui, sans traiter des relations roumano-serbes en particulier, intègrent le cas serbe dans une perspective comparative : P. Guran, « Invention et translation des reliques – un cérémonial monarchique ? », *RESEE XXXVI*, 1998, p. 195-230 ; id., « La légitimation du pouvoir princier dans les hagiographies slavo-byzantines (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) », *Archæus. Études d'histoire des religions IV*, 2000, p. 247-324. En revanche, le travail d'Elisabeta Negrău, *Cultul suveranului sud-est european și cazul Țării Românești. O perspectivă artistică*, Iași, 2011, est fort décevant, tant du point de vue de la méthode que de la compréhension que l'auteure a – ou plutôt elle n'a pas – de la monarchie serbe (et des autres monarchies balkaniques, par ailleurs).

<sup>79</sup> Quelques titres seulement : S. Marjanovic-Dušanic, *Владарске инсигније и државна симболика у Србији од XIII до XV века*, Belgrade, 1990 ; ead., *Владарска идеологија Немањића. Дипломатичка студија*, Belgrade, 1997 ; ead., *Свети Краљ. Култ Стефана Дечанског*, Belgrade, 2007 ; ead., *L'écriture et la sainteté dans la Serbie médiévale : études d'hagiographie*, Turnhout, 2017 ; B. Bojović, *L'idéologie monarchique dans les hagiographies dynastiques du Moyen Âge serbe*, Rome, 1995 ; D. Popović, *Српски владарски гроб у средњем веку*, Belgrade, 1992 ; ead., *Под окриљем светости. Култ светих владара и реликвија у средњовековној Србији*, Belgrade, 2006.

<sup>80</sup> « Notes de diplomatie roumaine », *BSHAR XVII*, 1930, p. 114-141.

chancellerie byzantine et celles du monde orthodoxe et ont suggéré l'existence d'une influence que le formulaire de la chancellerie des états serbes a pu exercer au Nord du Danube. Le sujet a été repris en 1972 par Traian Ionescu-Nișcov, mais il est loin d'être épuisé<sup>82</sup>. En même temps, l'historiographie ex-yougoslave a produit des travaux qui restent peu ou pas du tout connus aux historiens roumains, alors qu'ils peuvent fournir un très utile point de départ pour une recherche comparative<sup>83</sup>. En témoigne l'étude de Marian Coman, qui rend compte de l'importance que ce genre d'analyse peut présenter pour la compréhension des titres et de l'idéologie monarchique des princes valaques et moldaves<sup>84</sup>.

Une seconde direction de recherche où la question des relations roumano-serbes trouve assez souvent sa place – une place plutôt secondaire pourtant, car les voisins du Sud se fondent souvent dans la catégorie très large de « chrétiens balkaniques » ou bien dans le « monde sud-slave » – concerne ce qu'on pourrait appeler de façon générale la politique balkanique des princes valaques et moldaves. Sur la voie ouverte toujours par Nicolae Iorga, les historiens roumains se sont intéressés, plus ou moins systématiquement, à la politique « serbe » et « impériale » de Petru Rareș (r. 1527–1538 ; 1541–1546) et Alexandru Lăpușneanul (r. 1552–1561 ; 1564–1568)<sup>85</sup> et au rôle joué par les princes roumains, dont notamment Mihai Viteazul (r. 1593–1601)<sup>86</sup>, dans les

<sup>81</sup> « Influences byzantines dans la diplomatie bulgare, serbe et slavo-roumaine », BSI III, 1931, p. 500-510. Voir aussi D. Ionescu, « Contribution à la recherche des influences byzantines dans la diplomatie roumaine », RI XI, n° 4-6, 1934, p. 128-150.

<sup>82</sup> « Contacts entre la diplomatie serbe et la chancellerie princière de la Valachie pendant les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles », *Bulletin de l'AIÉSEE* 10, 1972, p. 274-288. Il faut aussi mentionner le livre d'E. Vîrtosu, *Titulatura domnilor și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova pînă în secolul al XVI-lea*, Bucarest, 1960, qui mobilise une riche bibliographie concernant la royauté serbe médiévale. Voir aussi L. Șimanschi, G. Ignat, « Constituirea cancelariei statului feudal moldovenesc (II) », AIIAI X, 1973, p. 123-149 (personnages d'origine serbe actifs à la Cour et dans la chancellerie moldaves). Pour une image générale, voir M. Cazacu, « La chancellerie des principautés valaque et moldave (XIV<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles) », dans Ch. Hannick (éd.), *Kanzleiwesen und Kanzleisprachen im östlichen Europa*, Cologne – Weimar – Vienne, 1999, p. 87-127 [= id., *Des Balkans à la Russie médiévale et moderne*, p. 247–284]. Ajoutons à cela l'étude de P. P. Panaitescu, « Contribution à l'histoire de la littérature de chancellerie dans le Sud-Est de l'Europe », RESEE V, n° 1-2, 1967, p. 21-40.

<sup>83</sup> Mentionnons seulement la monographie de S. Marjanovic-Dušanic, *Владарске инсигније и државна симболика у Србији*, citée ci-dessus.

<sup>84</sup> M. Coman, « Podunavia și relațiile sârbo-muntene în secolele XIV–XVI », dans R. G. Păun, O. Cristea (éd.), *Istoria : utopie, amintire și proiect de viitor*, p. 239-259. Voir aussi id., *Putere și teritoriu. Țara Românească medievală (secolele XIV–XVI)*, Iași, 2013, surtout p. 248-263.

<sup>85</sup> A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române*, p. 158-171. Nicolae Iorga mettait cette politique sur le compte de l'influence exercée par les princesses d'origine serbe ; cf. *Istoria românilor*, vol. 5, *Vitejii*, éd. C. Rezachevici, Bucarest, 1998, p. 3-11 (avec les notes de l'éditeur).

<sup>86</sup> P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Bucarest, 1936, p. 43-47 ; Al. Iordan, « Mihai Viteazul în folclorul balcanic », RIR V–VI, 1935–1936, p. 361-381 ; E. Turdeanu, « Quelques Ragusains auprès de Michel le Brave », EtR I, 1938, p. 41-72 ; I. Minea, « Mihai Viteazul și popoarele

projets de « croisade » tardive ayant impliqués les peuples balkaniques<sup>87</sup>. La présence de certains personnages d'origine serbe dans les pays roumains a également fait l'objet de quelques recherches. Parmi ceux qui ont attiré le plus d'intérêt il faut mentionner – outre les princesses d'origine serbe – le *vladika* Maxim Branković (1461–1516)<sup>88</sup>, le typographe Macarie (Makarije), dont l'identification fait encore débat dans les historiographies des pays balkaniques<sup>89</sup>, le « diacre » Dimitrije Ljubavić, promoteur de la Réforme<sup>90</sup>,

---

creștine din Balcani », CI XIII–XIV, 1937–1940, p. 682-685 ; G. Popi, « Mihai Viteazul în tabăra răsculaților de la Vârșeț », *Lumina* (Panciova/Pančevo), 1970, 3, p. 19-22 ; C. Velichi, « Mihai Viteazul și lumea balcanică », RA LII, n° 2, 1975, p. 135-143 ; id., « L'époque de Michel le Brave dans la conscience balkanique », *Synthesis* II, n° 2, 1975, p. 135-143 ; P. Cernovodeanu, « Le rôle des Pays Roumains dans la lutte de libération des peuples du Sud-Est de l'Europe (XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> s.) », RRH VI, n° 2, 1981, p. 24–45 ; A. Pippidi, « Notes et documents sur la politique balkanique de Michel le Brave », RRH XXIII, n° 4, 1984, p. 341-362 ; id., *Tradiția politică bizantină în țările române*, surtout p. 182-189. La présence des mercenaires d'origine balkanique, et surtout serbe, dans l'armée du prince a été maintes fois signalée ; voir P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, p. 61-65 ; N. Stoicescu, « L'armée de la Valachie sous le règne de Michel le Brave », RESEE XIII, n° 3, 1975, p. 353-366.

<sup>87</sup> Voir, par exemple, F. Pall, « Pretese scambio di lettere tra Giorgio Bankovich, principe di Serbia, e Iancu de Hunedoara (Hunyadi) a proposito del pericolo ottomano intorno al 1450 », RESEE XII, n° 1, 1974, p. 79-86.

<sup>88</sup> Voir, parmi les publications récentes, Gh. Mihăilă, « Tipăriturile româno-sârbe de la Râmnic (1726–1761) și un episod semnificativ din istoria Țărilor Române : împăcarea lui Bogdan III cu Radu cel Mare (1507) », dans id., *Între Orient și Occident. Studii de cultură și literatură română în secolele al XV-lea – al XVIII-lea*, Bucarest, 1999, p. 164-235 (avec une revue de la littérature antérieure) ; L. Pilat, « Mitropolitul Maxim Brancovici, Bogdan al III-lea și legăturile Moldovei cu Biserica sârbă », AP VI, n° 1, 2010, p. 229-238 [= id., *Studii privind relațiile Moldovei cu Sfântul Scaun și Patriarhia Ecumenică (secolele XIV-XVI)*, Iași, 2012, p. 247-260] ; O. Cristea, L. Pilat, « Le moine, la guerre et la paix : un épisode de la rivalité moldo-valaque au début du XVI<sup>e</sup> siècle », MEMSCEE I, 2009, p. 121-141. Du côté ex-yougoslave, on consultera S. Tomin, « Archbishop Maxim Branković. Supplement to Understanding of Serbian-Romanian Relationships at the beginning of the 16<sup>th</sup> century », MEMSCEE I, 2009, p. 107-121 ; ead., *Владика Максим Бранковић*, Novi Sad, 2007.

<sup>89</sup> Parmi les titres importants, outre les contributions de P. P. Panaitescu, citées ci-dessus, on peut mentionner : V. Molin, D. Simonescu, « Tipăriturile ieromonahului Macarie pentru Țara Românească », BOR LXXVI, n° 10-11, 1958, p. 1005-1034 ; D. Mioc, « Date noi cu privire la Macarie tipograful », Studii XVI, n° 2, 1963, p. 429-440 (avec un historique des recherches) ; P. Ș. Năsturel, « Cine a fost Macarie al II-lea al Ungrovlahiei (cca. 1512 – cca. 1521) », MO XIX, n° 7-8, 1967, p. 615-617 ; L. Demény, « L'imprimerie cyrillique de Macarios de Valachie », RRH VIII, n° 3, 1969, p. 549-574 [version roumaine dans L. Demény, L. A. Demény, *Carte, tipar și societate la români în secolul al XVI-lea*, Bucarest, 1986, p. 34-46] ; T. Simedrea, « Epilogul din Octoihul slavon (Dealul 1510) și identitatea de tipograf a lui Macarie din Țara Românească (1508–1512) cu Macarie din Muntenegru (1493–1496) », MO XXII, n° 7-8, 1970, p. 605-620 ; D. Simonescu, « Tipografi sârbi în slujba vechiului tipar românesc », ASRL III–IV, 1975, p. 533-569 ; Arh. V. Micle, *Ieromonahul Macarie, tipograf român (1508–1512)*, Râmnicu-Vâlcea, 2008. Du côté ex-yougoslave, voir surtout N. P. Sindik, *Смерни свештеник мних Макарије от Черније Гори*, Podgorica, 1995. Certains chercheurs veulent qu'il soit Bulgare ; cf., par exemple,

Baba Novac, le commandant de haïdouks de Mihai Viteazul<sup>91</sup> et la curieuse figure qui fut Gheorghe Branković (1645–1711)<sup>92</sup>, même si son origine serbe est parfois mise en doute par les historiens. Aussi, dans une étude essentielle, Virgil Căndea (1927–2007) a esquissé les grandes lignes de la politique menée par le prince valaque Matei Basarab dans les domaines de la culture et de l'imprimerie en slavon, notamment de rédaction serbe<sup>93</sup>. Les tentatives d'intégrer ces aspects dans un contexte plus large restent cependant très rares et un panorama de ces rapports – qui n'étaient sûrement pas que le fruit des conjonctures – fait encore défaut<sup>94</sup>. Fait significatif, dès que les deux

P. Atanasov, « L'imprimerie en Roumanie et les Bulgares de Braşov au XVI<sup>e</sup> siècle (La collaboration culturelle bulgaro-roumaine du XVI<sup>e</sup> s.), EB IV, n° 6, 1967, p. 123-139.

<sup>90</sup> Ş. Papacostea, « Diaconul sârb Dimitrie şi penetraţia Reformei în Moldova », Rsl XV, 1967, p. 211-217 [= id., *Evul Mediu românesc. Realităţi politice şi curente spirituale*, Bucarest, 2001, p. 316-324]; M. Cazacu, « Dimitrije Ljubavič (vers 1520–1564) et les premiers contacts entre l'Orthodoxie et la Réforme », JÖB XXXII, 1986, p. 89-99; id., « Dimitrije Ljubavič (c. 1519–1564) et l'imprimerie slave dans l'Europe du Sud-Est au XVI<sup>e</sup> siècle. Nouvelles contributions », AIIAX XXXII, 1995, p. 187-220 [= id., *Au carrefour des Empires et des mers*, p. 205-226].

<sup>91</sup> I. Căciun, « Baba Novac, generalul lui Mihai Viteazul », *Gazeta ilustrată* (Cluj), V, n° 5-6, 1936, p. 71-76; I. Georgescu, *Legendă şi realitate istorică (din timpul lui Mihai Viteazul)*, Bucarest, 1980; A. Andea, S. Andea, « Mihai Viteazul şi căpitanul sârb Baba Novac (1596–1601) », SUBBH XLVII, n° 1-2, 2002, p. 17-27 (version française dans TrR XI, 3). La figure de Baba Novac a laissé des traces durables dans la littérature orale; voir, par exemple, C. Sandu, « Baba Novac în eposul român şi sîrb », dans *Радови симпозијума о српско (југословенско)-румунским односима (Vršac, 22–23. V.1970) / Actele simpozionului dedicat relaţiilor sîrbo (iugoslavo)-române*, Pančevo, 1971, p. 353-368 [version serbe dans *Народно стваралаштво. Фолклор, XVI–XVII, 1976–1977*]; O. Păun, *Novăceştii. Studiu de folclor comparat*, Bucarest, 2003. Du côté ex-yougoslave mentionnons les études réunies dans *Старина Новак и негово доба. Зборник радова*, Belgrade, 1988, notamment N. Gavrilović, « Румунски извори о Баба Новаку », p. 65-77 et M. Vanku, « Баба Новаку у румунској историографији », p. 78-84. Voir aussi Miloš Pekić, *Старина Новак. Историјска личност и епски јунак*, Novak, 2017 (avec bibliographie).

<sup>92</sup> N. Iorga, « Despre cronica lui Gheorghe Brancovici », RI III, n° 1, 1917, p. 9-15; id., « Operele lui Gheorghe Brancovici », RI III, n° 2-6, 1917, p. 26-118; E. Turdeanu, « L'œuvre inconnue de Georges Branković », RES XIX, n° 1-2, 1939, p. 5-16 [= id., *Études de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs*, p. 317-328]; Gh. Brancovici, « Cronica slovenilor Illiricului, Mysiei cei de sus şi cei de jos Mysie ... O nouă versiune a cronicii », éd. I. Ene, *Manuscriptum XVIII*, n° 4, 1987, p. 34-41. Outre les titres que nous avons déjà mentionnés, notons la monographie de J. Redep, *Гроф Ђорђе Бранковић и усмено предање*, Belgrade, 1991 – qui n'utilise pourtant pratiquement pas les travaux des historiens roumains. Voir aussi ead., *Генеа Хроника грофа Ђорђа Бранковића*, Novi Sad, 2004.

<sup>93</sup> V. Căndea, « L'humanisme d'Udrişte Năsturel ». Voir aussi V. Papacostea, « O şcoală de limbă şi cultură slavonă la Târgovişte în timpul domniei lui Matei Basarab », Rsl V, 1962, p. 183-194 [= id., *Civilizaţie românească şi civilizaţie balcanică*, éd. C. Papacostea-Danielopolu et N.-Ş. Tanaşoca, Bucarest 1983, p. 247-258].

<sup>94</sup> A. Pippidi, *Tradiţia politică bizantină în ţările române*. Parmi les travaux qui mobilisent à la fois des sources archéologiques, artistiques et littéraires et offrent une vue d'ensemble sur le Sud-Est européen, il convient de mentionner: R. Theodorescu, *Bizanţ, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti (secolele X–XIV)*, Bucarest, 1974; *Un mileniu de artă*

principautés cessent de jouer le rôle politique qui avait été le leur sous les princes susmentionnés, l'intérêt des historiens pour les relations avec les voisins du Sud du Danube décline sensiblement. Il serait souhaitable, par exemple, d'en savoir plus sur les liens que l'ambitieux prince valaque Șerban Cantacuzino (r. 1678–1688) a entretenus avec les leaders serbes, car il est peu probable que la mission du *starec* Isaija de Hilandar à Moscou (1688) soit arrivée sur un terrain vide<sup>95</sup>.

Dans le même ordre d'idées se place la problématique des donations accordées par les Roumains aux lieux de culte des terres serbes<sup>96</sup>. Alors que des études ponctuelles existent sur ce sujet<sup>97</sup>, le thème n'a pas été traité dans toute sa

---

*la Dunărea de Jos*, Bucarest, 1976 [2002] ; *Roumains et balkaniques dans la civilisation du Sud-Est européen*, Bucarest, 1999. L'étude magistrale que Virgil Căndea a consacrée à l'intellectuel sud-est européen ne fait que rarement référence au monde serbe ; cf. « Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII<sup>e</sup> siècle » (I–II), RESEE VIII, n° 2, 1970, p. 181-230 et n° 4, p. 623-668 [= id., *Histoire des idées en Europe du Sud-Est*, p. 73-162 ; version roumaine dans id., *Rațiunea dominantă*, p. 225-326]. Citons aussi A. Iancu, « L'image du sud-est européen dans l'historiographie roumaine du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du siècle suivant », RESEE XIV, n° 4, 1976, p. 603-618 ; ead., « Points de vue sur le rôle social de l'historiographie dans le Sud-Est de l'Europe aux XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles », RESEE XXV, n° 2, 1987, p. 109-123.

<sup>95</sup> Voir, à ce propos, L. E. Semionova, « Stabilirea legăturilor diplomatice permanente între Țara Românească și Rusia la sfârșitul secolului al XVII-lea și începutul secolului al XVIII-lea », Rsl V, 1962, p. 29-51 ; ead., *Княжества Валахия и Молдавия конец XIV – начало XIX в. (Очерки внешнеполитической истории)*, Moscou, 2006, p. 251 et suiv. ; At. E. Karathanassis, « La participation des Serbes au mouvement anti-ottoman des princes de Valachie Cantacuzène et Brancoveanu et des patriarches orthodoxes Dosithéos Notaras et Dionysios Mousélimis, XVII<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles », BSt XXIV, n° 2, 1983, p. 455-463.

<sup>96</sup> Parmi les donations serbes à des lieux saints des principautés nord-danubiennes, mentionnons celles octroyées par Stefan Lazarević aux monastères de Tismana et Vodița ; cf. M. Coman, « Podunavia și relațiile sârbo-muntene » (avec bibliographie complète). Du côté serbe, voir A. Veselinović, « Три повеље из XV века за манастире Тисмена и Вођица », CCA VIII, 2009, p. 183-205.

<sup>97</sup> La bibliographie ancienne est fournie par E. Turdeanu, *Legăturile românești cu mănăstirile Hilandar și Sfântul Pavel* ; id., *Din vechile schimburi culturale dintre români și iugoslavi*. Voir aussi M. Romanescu, « Mile domnești în Srem și Herțegovina », AO XIX, 1940, p. 66-70 ; S. Ianković, « La subvention des seigneurs valaques au monastère de Sf. Naoum près d'Ohrid », ИНИГ XIV, n° 2-3, 1970, p. 311-316 ; D. Mioc, « Materiale românești din arhive străine », SMIM VI, 1973, p. 326-328 ; T. G. Bulat, « Danii de la Constantin-vodă Brâncoveanu pentru Orientul Ortodox », BOR LXXXII, n° 9-10, 1964, p. 931-934 ; S. Anuichi, « Свети Сава у повељама румунских војвода », dans *Свети Сава. Споменница поводом осамто годишњице рођења, 1175–1975*, Belgrade, 1975, p. 361-366 ; Gh. Lazăr, « Contribuții privind relațiile româno-sârbe pe baza unor documente de la mijlocul secolului al XVII-lea », SMIM XIV, 1996, p. 133-144 ; P. Zahariuc, « Relațiile lui Vasile Lupu cu Biserica sârbă : un nou document », АИИХ XXXI, 1994, p. 99-107 [= id., *De la Iași la Muntele Athos. Studii și documente de istorie a Bisericii*, Iași, 2008, p. 231-230] ; T. Teoteoi, « Neagoe Basarab, inițiator al binefacerilor românești către o mănăstire din Macedonia Orientală, Kosinitza sau Cusnița din *Viața Sfântului Nișon* », dans *Sfântul voievod Neagoe Basarab – ctitor de biserică și cultură românească*, Bucarest, 2012, p. 115-127 ; M. M. Székely, « Pe marginea unei corespondențe pierdute ». Du côté ex-yougoslave, voir, par exemple, B. Knežević, « Китори Лапушње », ЗЛУ VII, 1971, p. 37-54 ; ead.,

complexité et les sources n'ont été que très rarement publiées en entier. Emil Turdeanu lui-même n'a publié que des fragments de la considérable documentation mobilisée dans ses travaux. Aussi, les données répertoriées dans l'ouvrage essentiel de Virgil Căndea, *Mărturii românești peste hotare*<sup>98</sup> – qui restent pourtant incomplètes par endroits – ne suffissent pas pour dresser une image d'ensemble, car elles sont groupées en fonction de leur lieu de dépôt – ce qui est tout à fait logique par ailleurs. Pour que le tableau soit complet, il faudrait donc parcourir le corpus en entier, car des sources de tout ordre concernant les relations roumano-serbes se trouvent éparpillées partout dans le monde. Citons, à titre d'exemple, un des registres obituaires du monastère de Sopočani, contenant des informations sur les donateurs valaques et moldaves, qui se trouve actuellement à Saint-Petersbourg<sup>99</sup>.

Ce type de document est par ailleurs d'un très grand intérêt, tant pour l'étude de l'acte de dévotion que pour recomposer la configuration des communautés et des réseaux liés à tel ou tel lieu de culte. Malheureusement, peu de sources de ce genre ont été publiées à ce jour. Un cas heureux est celui d'un des registres obituaires du monastère de Krušedol, édité par Mile Tomić et Mircea Voiculescu<sup>100</sup>, sauf que, dans ce cas, tout comme dans d'autres du même ordre, il ne s'agit guère de l'unique registre obituaire du lieu<sup>101</sup>. Qui plus est, l'édition citée – et dont l'utilité est indéniable – pêche par le caractère succinct du commentaire historique, qui n'arrive pas à mettre en valeur les informations fournies par le document<sup>102</sup>. Pire encore, la publication des registres obituaires ne semble pas constituer une priorité de l'historiographie ex-yugoslave non plus,

« Манастир Лапушња », *Саопштења* XVIII, 1986, p. 83-114 ; ead., « Манастир Манастирица у предање и исторја », *Саопштења* XVII, 1983, p. 155-160 ; M. Nedeljković, « Прилог датовану цркве манастира Раковце », *Саопштења* XVII, 1983, p. 161-166 ; O. Milanović-Jović, « Le Monastère Hopovo entre l'Athos et la Roumanie », *ЗМСЛУ* XXXIV–XXXV, 2003, p. 1-18.

<sup>98</sup> Vol. 1, éd. coord. I. Feodorov, Bucarest, 2010, p. 287-288 (Bosnie-Herzégovine) et p. 460-475 (Croatie) ; vol. 2, éd. coord. I. Feodorov, Bucarest, 2011, p. 490-498 (monastère de Saint-Paul au Mont Athos) et p. 498-529 (monastère de Hilandar) ; vol. 3, éd. coord. I. Feodorov, Bucarest, 2011, p. 215-226 (Macédoine) et 349-352 (Monténégro) ; vol. 5, éd. coord. I. Feodorov et A. Timotin, Bucarest, 2014, p. 1-126 (Serbie) et p. 167 (Slovénie).

<sup>99</sup> Cf. V. Todić, « Сопочански поменик », *Саопштења* XXXIV, 2002, p. 279-293 ; D. Vojojić, « Где се налазио манастир Промеће (прилог проучавању Сопоћанског поменика) », *ПКЈИФ* LVIII–LIX, 2002–2003, p. 172–178.

<sup>100</sup> *Поменик манастира Крушедола*, Belgrade, 1996.

<sup>101</sup> Voir D. Novakov, « Археографски опис Поменика Манастира Крушедола (XVI-XVII век) », *АрхП* XXXI–XXXII, 2009–2010, p. 467-500. À notre connaissance, il n'existe pas d'étude qui corrobore les données fournies par les deux documents pour les replacer dans le contexte historique qui leur est propre.

<sup>102</sup> Voir, en plus, S. Anuichi, « Pomelnicele mănăstirii Krušedol și relațiile cu Biserica Ortodoxă Română », *МВ* XXXII, n° 4-6, 1982, p. 322-331. Pour le contexte, voir M. Timotjević, « Сремски деспоти Бранковићи и оснивање манастира Крушедола », *ЗЛУ* XXVII–XXVIII, 1991–1992, p. 127-150 et l'excellente monographie du même auteur : *Манастир Крушедол*, Belgrade, 2008.

ce qui oblige soit à aller directement aux manuscrits – souvent fort difficiles d'accès – soit à recourir aux très vieilles éditions réalisées par Stojan Novaković et ses congénères.<sup>103</sup>

Une des raisons importantes de l'acte de dévotion renvoie aux relations de parenté tissées entre les familles valaques et moldaves et celles du Sud du Danube. On arrive ainsi à un autre thème qui oblige à avoir recours à la « filière serbe » : la généalogie des familles nobles et princières et l'identification de certains personnages. Dans ce domaine, la recherche doit affronter un obstacle redoutable et parfois même insurmontable : la pauvreté de la documentation, ce qui a souvent engendré des polémiques concernant l'identité de tel ou tel individu ou bien l'existence – ou pas – de telle ou telle alliance matrimoniale<sup>104</sup>.

Un cas typique est celui des controverses autour de l'identité de l'épouse du prince valaque Neagoe Basarab (r. 1512–1521), Milica-Despina, qui ont impliqué à tour de rôle ou simultanément, des historiens importants : Ioan C. Filitti (1879–1945)<sup>105</sup>, Marcel Romanescu (1897–1955)<sup>106</sup>, Ion Radu Mircea et Petre Ș. Năsturel (1923–2012)<sup>107</sup> et Dan Pleșia (1912–1997)<sup>108</sup> – pour ne citer que quelques noms<sup>109</sup>. Étroitement lié à cela, évoquons aussi la question des alliances « serbes » du clan des boyards Craiovescu et du rôle que ceux-là ont joué dans le processus d'intégration de la Valachie dans l'univers ottoman ou, comme on le disait à une époque, dans la « subjugation de la Valachie par les

<sup>103</sup> S. Novaković, « Српски поменици XV-XVIII века », ГСУД XLII, 1875, p. 1-152. Voir, plus récemment, D. Danilović, « Стари српски поменици », СКМ X, 1997, p. 37-48, et K. Petrovsky, « Marginal Notes in South Slavic Written Culture », p. 496-499.

<sup>104</sup> Voir Șt. Andreescu, « Alliances dynastiques des princes de Valachie (XIV<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles) », RESEE XXIII, n° 4, 1985, p. 359-368 ; id., « Alianțe dinastice ale domnilor Țării Românești (secolele XIV–XVI) », dans I. Agrigoroaiei, Gh. Buzatu, V. Ciobanu (éd.), *România în istoria universală*, vol. 2/1, Iași, 1987, p. 675-684 ; D. Barbu, « Umbra lui Mircea la Cozia. O ipoteză genealogică », AG I (VI), n° 1-2, 1994, p. 17-26.

<sup>105</sup> « Despina, princesse de Valachie, fille présumée de Jean Brankovitch », RIR I, n° 3, 1931, p. 241-243.

<sup>106</sup> « Neamurile doamnei lui Neagoe », AO XIX, n° 1, 1940, p. 3-24.

<sup>107</sup> « De l'ascendance de Despina, épouse de Neagoe Basarab », Rsl X, 1964, p. 435-443.

<sup>108</sup> « Neagoe Basarab – originea, familia și o scurtă privire asupra politicii Țării Românești la începutul secolului al XVI-lea » (I), *Valachica* (Târgoviște), 1969, p. 45-60 ; (II), *Valachica*, 1970, p. 113-142. Voir aussi, du même auteur, la meilleure reconstitution de la généalogie de la dynastie valaque, « Genealogia Basarabilor, sec. XII–XVII », dans le vol. *Io, Mircea mare voevod și domn ...*, Râmnicu Vâlcea, 1986 (annexe).

<sup>109</sup> Pour un bilan, voir C. Nicolescu, « Princesses serbes sur le trône des Principautés Roumaines. Despina-Militza, princesse de Valachie », ЗЛУ V, 1969, p. 97-129. L'identité de Despina ou Maria Despina, l'épouse du prince valaque Radu le Bel (Roum. : cel Frumos, r. 1462–175, avec interruptions) soulève des problèmes encore plus compliqués. Certains historiens la considèrent fille du dynaste albanais Gjergj Arianiti Comnen, lui-même beau-frère du prince monténégrin Jovan Crnojević ; cf. Șt. S. Gorovei, « Maria Despina, Doamna lui Radu cel Frumos », AP II, n° 1-2, 2006, p. 145-152. Il semble admis que l'entourage de cette princesse était formé de Slaves du Sud, cf. M. Cazacu, A. Dumitrescu, « Culte dynastique et images votives en Moldavie », p. 47.

Turcs »<sup>110</sup>. Le travail généalogique ne devrait pourtant pas se limiter à dresser des tableaux d'ascendants, descendants et collatéraux, comme en témoigne la lumineuse contribution que Radu Crețeanu a consacrée aux connexions entre relations de famille et acte de dévotion<sup>111</sup>. Sur une échelle encore plus large, Matei Cazacu<sup>112</sup> a abordé le problème des réseaux d'alliances dans une vraie perspective sud-est européenne, en montrant, tout comme l'avait fait Crețeanu, le potentiel heuristique considérable d'une telle recherche. En même temps, dans ce domaine aussi, on constate le manque de communication entre les historiens des deux bords du Danube, ce qui fait que les résultats des recherches des uns sont assez rarement intégrés dans les travaux des autres<sup>113</sup>.

L'espace imparti ne permet pas d'insister sur quelques autres thèmes pour l'étude desquels sont mobilisées les sources et l'historiographie serbes. Il s'agit notamment des commencements du monachisme en Valachie, question liée à la figure du « pope » Nicodim<sup>114</sup>, sujet repris récemment par le même

<sup>110</sup> Șt. Ștefănescu, « Rolul boierilor Craiovești în subjugarea Țării Românești de către turci », SRIR I, Bucarest, 1954, p. 697-718 ; id., *Bănia în Țara Românească*, Bucarest, 1965, p. 77-133. Profondément altérées par la vision marxiste-nationaliste qui dominait à l'époque, les contributions de cet auteur ouvrent pourtant la discussion sur un sujet essentiel : le rôle des réseaux d'alliance, d'intérêts et d'échanges dans les rapports de la Valachie avec l'Empire ottoman. Nous avons repris ce thème dans un article à paraître : R. G. Păun, « Calling for Justice and Protection. Tributaries as Petitioners to the Imperial Stirrup (Wallachia and Moldavia, 16<sup>th</sup>-17<sup>th</sup> centuries) ». Pour les Craiovescu et leurs alliances matrimoniales (et pas seulement), voir I. C. Filitti, « Banatul Olteniei și Craioveștii », AO XI, 1932, n° 59-60, p. 1-36 ; n° 61-62, p. 136-176 ; n° 63-64, p. 319-351 ; id., « Craioveștii și rolul lor politic », AO XIV, 1935, n° 77-78, p. 1-14.

<sup>111</sup> Radu Crețeanu, « Daniile făcute de Craiovești și de craioveni la Locurile Sfinte și la Muntele Athos », MO XXVII, n° 7-8, 1975, p. 520-531 ; id., « Tradiții de familie dans les donations roumaines au Mont Athos », EBPB, vol. 1, éd. E. Stănescu et N.-Ș. Tanașoca, Bucarest, 1979, p. 135-152. Rien de nouveau chez I. Rizea, « Les boyards Craiovești, protecteurs du monachisme athonite post-byzantin », EBPB, vol. 5, éd. E. Popescu et T. Teoteoi, Bucarest, 2006, p. 423-458.

<sup>112</sup> « Stratégies matrimoniales et politiques des Cantacuzène de la Turcocratie (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) », RER XIX-XX, 1995-1996, p. 157-181 [= id., *Au carrefour des Empires et des mers*, p. 443-466].

<sup>113</sup> Pour donner un seul exemple, on observera que la plupart des historiens roumains utilisent encore l'ancien étude généalogique d'Al. Ivić, *Родословне таблице српских династија и властеле*, Zagreb, 1919 [1923, 1928], au lieu et place de l'ouvrage plus récent et mieux documenté de D. Mrčenović, Al. Palavestra et D. Spasić, *Родословне таблице и грбови српских династија и властеле*, Belgrad, 1991. Réciproquement, bon nombre de collègues de l'ex-Yougoslavie ne sont pas au courant de la bibliographie roumaine, ce qui explique pourquoi même ce dernier ouvrage contient des erreurs concernant la généalogie des familles princières et nobles de Valachie et de Moldavie.

<sup>114</sup> E. Turdeanu, « Les premiers écrivains religieux en Valachie : l'hégoumène Nicodème de Tismana et le moine Philothée », RER II, 1954, p. 116-134 [= id., *Études de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs*, p. 15-50] ; P. Ș. Năsturel, « Cuviosul Nicodim cel sfânt și odăjdiile mitropolitului Antim Critopol de la Tismana », MO XI, n° 7-8, 1959, p. 419-430 ; E. Lăzărescu, « Nicodim de la Tismana și rolul său în cultura veche românească. I (până în 1385) », Rsl XI, 1965, p. 237-285 ; I.R. Mircea, « Cel mai vechi manuscris miniat din Țara Românească » ; R. Crețeanu, « Personalitatea cuviosului Nicodim de la Tismana după documentele vremii », MO

Matei Cazacu<sup>115</sup>, des relations de la Métropole de Moldavie avec le Patriarcat œcuménique et l'ordination du métropolitain Theoctist I<sup>er</sup> à Peć<sup>116</sup>, des questions sur la dépendance canonique – ou pas – de la même métropole par rapport à l'Archevêché d'Ohrid<sup>117</sup>, des problématiques concernant l'introduction de l'imprimerie slave en Valachie (1508) et des polémiques autour des origines et de l'identité du typographe Macarie mentionné ci-dessus<sup>118</sup> ou bien des tensions

---

XXVII, n° 11-12, 1976, p. 932-945 ; V. Ciociltan, « Înțelesul politic al minunii sfântului Nicodim de la Tismana », SMIM XXII, 2004, p. 164-165 ; T. Teoteoi, « Nicodème de Tismana, archimandrite et porteur d'épigonation », RESEE XLV, 2007, p. 101-115 ; D. Năstase, « Une chronique byzantine perdue et sa version slavo-roumaine (la Chronique de Tismana 1411-1413) », *Cyrrillomethodianum* IV, 1977, p. 100-171 ; id., « La version slave de la chronique byzantine perdue de Jean Chortasmenos (début du XV<sup>e</sup> siècle) », EBPB, vol. 5, 2006, p. 321-363 (l'auteur attribue cette chronique byzantine, conservée seulement en traduction slave, au « pope » Nicodim). Du côté ex-yougoslave, voir H. Ruvarac, « Pop Nikodim, der erste Klöstergründer in der Walachei, † 1406 », ASPH XI, 1888, p. 354-368 ; Đ. Sp. Radojčić, « Bulgaroalbanitoblachos et Serbalbanitobulgaroblachos – deux caractéristiques ethniques du Sud-Est européen du XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Nicodème de Tismana et Grégoire Camblak », Rsl XIII, 1966, p. 77-79.

<sup>115</sup> « Nicodim de la Tismana, Hariton de la Cutlumuz și ceilalți », dans P. Zahariuc (éd.), *Relațiile românilor cu Muntele Athos și cu alte Locuri Sfinte*, p. 31-55.

<sup>116</sup> Voir, par exemple, P. Ș. Năsturel, « Câteva însemnări despre Sinodul de la Florența », MO XI, n° 9-12, 1959, p. 643-648 ; id., « Quelques observations sur l'Union de Florence et la Moldavie », *Südost-Forschungen* XVIII, n° 1, 1959, p. 84-89 ; D. I. Mureșan, « De l'intronisation du métropolitain Théoctiste I<sup>er</sup> au sacre d'Etienne III le Grand », dans M. M. Székely, Șt. S. Gorovei (éds.), *Ștefan cel Mare și Sfânt. Atlet al credinței creștine*, Putna, 2004, p. 337-374 ; L. Pilat, *Între Roma și Bizanț. Societate și putere în Moldova (sec. XIV-XVI)*, Iași, 2008, p. 335 et suiv. Ce sujet a récemment donné lieu à des polémiques que nous n'allons pas retenir ici. Du côté ex-yougoslave, voir G. Subotić, « Пећки патријарх и охридски архиепископ Никодим », ЗРВИ XXI, 1982, p. 213-236.

<sup>117</sup> La thèse de la dépendance a été démontée d'abord par V. Laurent, « Joachim, métropolitain de Moldavie et les relations de l'église moldave avec le Patriarcat de Peć et l'archevêché d'Achris au XV<sup>e</sup> siècle », BSHAR XIII, 1927, p. 11-25. Le sujet a donné matière à de nombreuses études : I. I. Nistor, « Legăturile cu Ohrida și exarhatul Plaiurilor », AARMSI (s. III), XXVII, 1944-1945, p. 123-151 ; T. Simedrea, « Unde și când a luat ființă legenda despre atârnea canonică a scaunelor metropolitane din Țara Românească și din Moldova de arhiepiscopia de Ohrida. Note pe marginea unei interpolări », BOR LXXXV, n° 9-10, 1967, p. 975-1003 (avec la bibliographie ancienne) ; Th. N. Trăpcea, « Relațiile dintre biserica Moldovei și Arhiepiscopia Ohridei (sec. XV) », MB XXIII, n° 10-12, 1973, p. 658-662 ; M. Maxim, « Les relations des Pays Roumains avec l'Archevêché d'Ohrid à la lumière des documents turcs inédits », RESEE XIX, n° 4, 1981, p. 653-671 [= id., *L'Empire ottoman au Nord du Danube et l'autonomie des Principautés roumaines au XVI<sup>e</sup> siècle. Études et documents*, Istanbul, 1999, p. 83-107] ; Șt. S. Gorovei, « Moldova lui Vasile Lupu și Arhiepiscopia de Ohrida », AIIX XXI, 1994, p. 111.117 ; A. Pippidi, « “Les pays daces”. La construction d'un mythe médiéval », dans I. Biliarsky (éd.), *Laudator temporis acti. Studia in memoriam Ioannis A. Božilov*, vol. 1, *Religio, Historia*, Sofia, 2018, p. 366-390 (avec un bilan historiographique). Le sujet a été récemment repris par Ștefan S. Gorovei, dans une étude qui paraîtra prochainement dans AP XIII, 2018.

<sup>118</sup> D. Simonescu, « Un Octoih al lui Bojidar Vucovi la noi și legăturile acestuia cu tipografia românească », RIR III, n° 2-3, 1933, p. 227-233 ; L. Demény, « La tradition de l'imprimerie de Macarios de Valachie dans l'imprimerie slave du XVI<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de l'AIIESEE* VIII, n° 1-2, 1970, p. 87-97 [version roumaine dans Demény L., L. Demény, *Carte, tipar și societate la români*,

d'ordre confessionnel ayant impliqué le métropolitain Sava Branković en Transylvanie<sup>119</sup>.

Dans le domaine de la littérature médiévale, qui ne sera pas abordé en détail ici, les études qui traitent de manière explicite des rapports avec la littérature serbe dans son ensemble sont tout aussi rares. Il existe, en revanche, nombre de recherches consacrées à des sujets ponctuels<sup>120</sup>, dont certains sont nettement privilégiés. C'est bien le cas du *Roman d'Alexandre*, arrivé dans la culture roumaine par filière serbe<sup>121</sup>. Le « problème homérique » de la littérature roumaine ancienne, à savoir la paternité des *Enseignements* de Neagoe Basarab pour son fils Teodosie et la langue de rédaction de cet ouvrage, constitue un domaine d'études à part entière, où les rapports avec la culture serbe sont souvent interrogés<sup>122</sup>. Sinon, les quelques tentatives de synthèse dont nous avons

p. 47-54] ; id., « Tradiția venețiană în tiparul românesc din secolul al XVI-lea », dans le même volume, p. 94-104 ; L. Demény, « Tipărituri chirilice sârbe din secolul al XVI-lea în Biblioteca Academiei Republicii Socialiste România, SCB XII, 1971, p. 51-74 [= Demény L., L. Demény, *Carte, tipar și societate la români*, p. 211-225] ; Al. Mareș, « În legătură cu o nouă explicație a monogramei Ё din tipăriturile sârbești și românești », LR XXI, n° 5, 1972, p. 463-469. Sur Macarie et Dimitrije Ljubavić, voir ci-dessus. Plus généralement : V. Molin, « Venise – berceau de l'imprimerie glagolitique et cyrillique », StV VIII, 1966, p. 347-445 ; I. R. Mircea, « Considérations sur les premières œuvres imprimées à caractères cyrilliques », *Bulletin de l'AIÉSEE* X, n° 1, 1972, p. 111-120 ; L. Demény, « Rumänische Buch- und Buchdruckgeschichte des 16. Jahrhunderts im Spiegel der Forschung der letzten 25 Jahre », *Gutenberg-Jahrbuch* LXI, 1986, p. 302-321 [version roumaine dans Demény L., L. Demény, *Carte, tipar și societate la români*, p. 320-344]. Pour une période plus tardive, voir Cornelia Papacostea-Danielopolu, Lidia Demény, *Carte și tipar în societatea românească și sud-est europeană (secolele XVII-XIX)*, Bucarest, 1985, p. 51-65.

<sup>119</sup> V. Mangra, *Mitropolitul Sava Brancovici (1656-1680)*, Arad, 1906 ; I. Lupaș, « Păstorirea mitropolitului Sava Brancovici-Brâncoveanu », *Studii istorice* V, 1946, p. 71-95 ; M. Lupaș, *Mitropolitul Sava Brancovici*, Cluj, 1939 ; M. Păcurariu, « 300 de ani de la moartea mitropolitului Sava Brancovici », BOR CI, n° 3-4, 1983, p. 225-247.

<sup>120</sup> Par exemple : R. Constantinescu, « Note privind istoria Bisericii române în secolele XIII-XV. IV. Sîrbii și literatura slavo-română », SMIM VI, 1973, p. 182-187 ; id., « Le missel serbe en Roumanie au Moyen Âge », dans *Actele simpozionului de raporturi culturale, literare și lingvistice româno-iugoslave*, p. 91-96 ; J. Milin, « Manuscrite și scrieri slavone sârbe în țările române », dans le même volume, p. 367-378.

<sup>121</sup> N. Cartoian, *Alexandria în literatura românească*, Bucarest, 1910 ; id., *Alexandria în literatura românească. Noi contribuții*, Bucarest, 1922 ; N. Iorga, « Faze sufletești și cărți reprezentative la români cu specială privire la legăturile *Alexandriei* cu Mihai Viteazul », AARMSI (s. II), XXXVII, 1914-1915, p. 545-600 [= id., *Scrieri alese*, partea I, p. 383-408] ; I. C. Chițimia, « Romane populare românești pătrunse prin filieră slavă : Alexandria », Rsl XIII, 1966, p. 93-103 ; *Alexandria. Cea mai veche versiune păstrată* (avec bibliographie).

<sup>122</sup> Revue des discussions et bibliographie ancienne dans D. Zamfirescu, *Neagoe Basarab și Învățăturile către fiul său Theodosie*. *Problemele controversate*, Bucarest, 1973 ; id., *Contribuții la istoria literaturii române vechi*, Bucarest, 1981. Voir aussi L. Djamo-Diaconiță, « Elemente sârbești în *Învățăturile lui Neagoe Basarab* », dans *Actele simpozionului de raporturi culturale, literare și lingvistice româno-iugoslave*, p. 113-124. La bibliographie récente inclut : M. Cazacu, « La place des *Enseignements du prince Neagoe Basarab à son fils Théodose* dans

connaissance sont plutôt des approches de circonstance<sup>123</sup> ou bien tentent d'embrasser les littératures (sud-)slaves dans leur ensemble<sup>124</sup>. En même temps, les manuscrits serbes ou de rédaction serbe se trouvant en Roumanie ne font pas l'objet d'un répertoire raisonné<sup>125</sup>.

Quant à la littérature orale et au folklore, un autre champ de recherche qui dépasse les cadres de cet article, on retiendra l'importance du courant historiciste, dominant avant la Deuxième guerre mondiale, dans le sillage des études de Bogdan Petriceicu Hașdeu<sup>126</sup> et Nicolae Iorga<sup>127</sup>. Ce type

l'histoire des idées politiques », BBR XV (XIX), 1989, p. 107-121 ; N. A. Ursu, « Quand et qui a pu prendre l'initiative d'élaborer les *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose ?* », RER XIX-XX, 1995-1996, p. 227-238 ; P. Ș. Năsturel, « Remarques sur les versions grecque, slave et roumaine des "Enseignements du prince de Valachie Neagoe Basarab à son fils Théodose" », RER XIX-XX, 1995-1996, p. 193-216 ; A. Pippidi, « *Basileia kai authentia*. Quelques considérations à propos des *Enseignements de Neagoe Basarab* », *Méditerranées XXVI-XXVII*, 2000-2001, p. 151-173 [= *Studia Pontica*, éd. Ivan Biliarsky] [= id., *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Paris, 2006, p. 95-119] ; D. I. Mureșan, « Et Théodose dans tout cela ? (Sur l'élaboration des Enseignements de Neagoe Basarab) », dans I. Căndea, P. Cernovodeanu, Gh. Lazăr (éd.), *Închinare lui Petre Ș. Năsturel la 80 de ani*, Brăila, 2003, p. 299-320.

<sup>123</sup> Voir, par exemple, I. C. Chițimia, « Literatura sîrbo-croată veche – punte de legătură între țările române și Occident », dans *Радови симпозијума о српско (југословенско)–румунским односима*, p. 71-78 ; I. D. Lăudat, « Perioada slavonismului cultural la români și relațiile culturale româno-sârbe », dans *Радови симпозијума о југословенско–румунским језичко–дијалекталним интерференцима и филолошким паралелизмима / Actele simpozionului dedicat interferențelor lingvistice-dialectale și paralelismelor filologice iugoslavoromâne (Zrenjanin 9–13 X 1974)*, Pančevo-Zrenjanin, 1977, p. 209-229.

<sup>124</sup> Quelques exemples : I. Bărbulescu, *Curențe literare la români în perioada slavonismului cultural*, Bucarest, 1928 ; Gh. Mihăilă, « Istoriografia românească veche (sec. al XV-lea – începutul sec. al XVII-lea) » ; id., « Sintagma (Pravila) lui Matei Vlastaris » ; D. H. Mazilu, « Един литературен жанр (агиографията) и развитието му в югоизточно-европейските литератури (XIV–XVIII в.) », Rsl XXV, 1987, p. 59-72.

<sup>125</sup> Voir I. Iufu, « Mănăstirea Hodoș-Bodrog, un centru de cultură slavonă în Banat », MB XIII, n° 5-8, 1963, p. 229-261 [= idem, *Manuscrite slavo-române din mănăstirile românești*, éd. C. Vilău, Bucarest, 2016, p. 51-104 – l'article comprend également une présentation des manuscrits serbes du monastère moldave de Neamț et de celui valaque de Bistrița] ; I. R. Mircea, « Manuscrite sîrbești sau de redacție sîrbă în bibliotecile românești », dans *Actele simpozionului de raporturi culturale, literare și lingvistice româno-iugoslave*, p. 389-394 ; J. Milin, « Manuscrite și scrieri slavone sîrbe în Țările Române » ; id., « Din istoricul cercetării manuscriselor slavo-române », Rsl XXVIII, 1990, p. 181-250 ; id., *Din vechile relații culturale sârbo-române. Circulația manuscriselor slavone sârbe și a scrierilor sârbești în Țările Române*, Timișoara, 1999 (*non vidi*).

<sup>126</sup> Voir par exemple, « Negru Vodă. Un secol și jumătate din începuturile statului Țării Românești », introduction à son *Etymologicum Magnum Romaniae*, vol. 4, Bucarest, 1898.

<sup>127</sup> Par exemple : « Balada populară românească – Originea și ciclurile ei », dans son *Istoria literaturii românești*, vol. 1, Bucarest, 1925<sup>2</sup>, p. 25-47. Parmi les travaux significatifs, il convient de mentionner : Al. Iordan, « Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces des voévodes roumains dans le folklore balkanique », *Balcenia* I, 1938, p. 148-210 [et en livret séparé] ; Th. N. Trâpcea, « Țarul Ioan Nenada și Gheorghe Crăciun, oameni

d'approche ne disparaît pas pendant la période ultérieure, malgré les critiques apportées par une nouvelle génération de spécialistes<sup>128</sup>. Logiquement, le domaine ex-yougoslave trouve sa place dans les travaux de folklore comparé sud-est européen<sup>129</sup>.

Il nous est également hors de portée d'aborder la question des relations dans le domaine de l'art, qui mériteraient beaucoup plus d'attention qu'on ne leur accorde d'habitude, car elles reflètent très souvent des réalités sociales et politiques profondes. Dans ce domaine aussi, les études de synthèse manquent<sup>130</sup>, alors que des travaux ponctuels ont maintes fois révélé l'importance de l'histoire de l'art et de l'architecture pour une compréhension adéquate de notre sujet, ainsi que pour les recherches historiques en général. Ainsi, les similitudes entre le plan du catholicon de Hilandar et celui de l'église de Snagov (Valachie), mises en évidence par Tereza Sinigalia<sup>131</sup>, peuvent suggérer l'existence de liens – directs ou bien indirects, via les terres serbes – entre la Valachie et ce monastère athonite avant le XV<sup>e</sup> siècle, date des premiers témoignages écrits qui les attestent. De la sorte, la présence des saints fondateurs Némanides Syméon et Sava sur certaines icônes valaques du début du XVI<sup>e</sup> siècle annonce déjà la cristallisation d'un type de dévotion qui allait connaître un développement important dans les siècles à venir et dont les dimensions sociales et politiques sont encore loin d'être

negri », *Balkanica* II-III, 1940, p. 331-342. Du côté serbe, voir, par exemple, I. M. Živančević, *Срби и Румуни : поводом легенде о зидану Скадра*, Belgrade, 1937.

<sup>128</sup> A. Balotă, « Исторические источники XII–XIV вв. о древности и происхождении южно-славянской эпической песни », *Rsl* I, 1958, p. 273-284 ; id., « Radu Voivode dans l'épique sud-slave », *RESEE* V, n° 1-2, 1967, p. 203-228 ; id., « Funcțiunea socială a cîntecului bătrînesc. Balada de curte – un străvechi gen literar românesc », *LL* XX, 1969, p. 169-184. Sur l'œuvre de cet auteur, en relation avec le folklore serbe, voir R. Flora, « Studiile lui Anton B.I. Balotă referitoare la relațiile folclorice sîrbo-române », dans *Радови Симпозијума о југословенско-румунским узајамностима у области народне књижевности / Actele simpozionului dedicat reciprocităților iugoslavo-române în domeniul literaturii populare (Pančevo, 28 IX – 1 X 1972)*, Pančevo, 1974. Pour une présentation générale, Gh. Vrabie, *Eposul popular românesc*, Bucarest, 1983, surtout p. 224-270.

<sup>129</sup> Par exemple : Ad. Fochi, « Parallèles folkloriques sud-est européens », *RESEE* I, n° 3-4, 1963, p. 517-550 ; id., « Parallelisme folkloriques entre Roumains et Serbo-Croates », *Народно стваралаштво. Фоклор* IX, 1969, p. 29-32 ; id., *Recherches comparées de folklore sud-est européen*, Bucarest, 1972 ; id., *Coordonate sud-est europene ale baladei populare românești*, Bucarest, 1975. Pour un historique de ces études, voir Ad. Fochi, « Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie (XIX<sup>e</sup> siècle) », *RESEE* VI, n° 1, 1968, p. 113-140 ; id., « Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie (Première moitié du XX<sup>e</sup> siècle) », *RESEE* VII, n° 2, 1969, p. 367-396.

<sup>130</sup> Nous n'en connaissons aucune en dehors de celle, bien ancienne, de Đ. Sp. Radojčić, « Rapports artistiques serbo-roumains de la fin du XIV<sup>e</sup> jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à la lumière des nouvelles découvertes faites en Yougoslavie », *Actes du colloque international de civilisation balkanique*, Sinaia, 1962, p. 23-30.

<sup>131</sup> « Un aspect necunoscut al relațiilor artistice româno-sârbe », *AT* VIII-IX, 1998–1999, p. 153-164.

appréhendées<sup>132</sup>. Il en est de même quant à la circulation d'objets artistiques et de culte<sup>133</sup>.

### Un témoin lointain : le monastère de Hilandar

Avant de conclure ce rapide essai historiographique, arrêtons-nous sur un sujet précis : les relations entre les sociétés valaque et moldave et le monastère athonite de Hilandar. Il ne s'agit pas d'un choix qui découle uniquement de l'intérêt et de l'expérience du chercheur que nous sommes, mais il s'explique aussi par l'importance exceptionnelle que la fondation du couple saint Syméon et Sava a eue pour la culture et l'identité du peuple serbe, tant avant qu'après la conquête ottomane<sup>134</sup>. Qui plus est, du point de vue des sources disponibles et des travaux qui lui ont été consacrés, le monastère de Hilandar constitue un vrai cas d'école. En effet, il arrive très rarement qu'un lieu saint athonite puisse être étudié en mobilisant toutes les catégories de sources conservées : byzantines<sup>135</sup>, sud-slaves<sup>136</sup>, ottomanes<sup>137</sup>, roumaines<sup>138</sup>, grecques

<sup>132</sup> Al. Efremov, « Portrete de donatori în pictura de icoane din Țara Românească », *Buletinul monumentelor istorice* XL, n° 1, 1971, p. 41-48. Voir aussi id., « Probleme ale cristalizării stilului în pictura de icoane în sec. XVI și o "nouă" icoană din epoca lui Neagoe Basarab », *Buletinul monumentelor istorice* XL, n° 3, 1971, p. 87-94, et surtout l'excellente contribution d'E. Lăzărescu, « O icoană puțin cunoscută din secolul al XVI-lea și problema pronaosului mănăstirii Argeșului », *SCIA. Seria Artă Plastică XIV*, n° 2, 1967, p. 187-201.

<sup>133</sup> Voir, par exemple, M. I. Sabados, « Le don du voïvode Ștefan Lăcustă de Moldavie à l'église des Serbes de Constantinople », *Зограф* XXVIII, 2000-2001, p. 139-142 [version roumaine dans *AT VIII-IX, 1998-1999*] et R. G. Păun, « La Moldavie de Ștefan le Grand (1457-1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos » ; id., « Pomenirea lui Ștefan cel Mare la mănăstirea Hilandar de la Muntele Athos. Mărturii, ipoteze, întrebări », *AP VII*, n° 1, 2011, p. 333-350.

<sup>134</sup> Preuve en est le nombre de travaux qui lui sont dédiés ; voir *Манастир Хиландар. Библиографија*, éd. S. Filipi-Matutinović et B. Grbić, Niš – Kosovska Mitrovica – Columbus, Ohio – Belgrade, 2003 et le site web [http://www.hilandar.info/strana.php?strana\\_id=233](http://www.hilandar.info/strana.php?strana_id=233).

<sup>135</sup> Voir *Actes de Hilandar*, vol. 1, *Des origines à 1319. Édition diplomatique*, éd. M. Živojinović et al., Paris, 1998. Les deuxième et troisième volumes de ce précieux corpus sont actuellement en préparation par Olivier Delouis et Mirjana Živojinović dans la collection *Archives de l'Athos*. Pour une description du fond se trouvant à Hilandar, voir P. Matejić, H. Thomas, *Manuscripts on Microform of the Hilandar Research Library (The Ohio State University)*, vol. 1, Columbus, Ohio, 1992, p. 159-240.

<sup>136</sup> Les documents slaves de Hilandar ne sont pas encore réunis en corpus. Un répertoire des actes « serbes » a été dressé par D. Sindik, « Српска средњовековна акта у манастиру Хиландару », *X3 X*, 1998, p. 9-134. Voir aussi P. Matejić, H. Thomas, *Manuscripts on Microform of the Hilandar Research Library*, vol. 1, p. 241-288 (description). Pour les livres manuscrits et imprimés, voir D. Bogdanović, *Каталог ћирилских рукописа манастира Хиландара*, Belgrade, 1978 ; D. Medaković, *Старештампање књиге манастира Хиландара*, Belgrade, 1978 (voir le compte-rendu des deux par Ion Radu Mircea, *RESEE XVIII*, n° 3, 1980, p. 527-529) ; J. Radovanović, « Руске и румунске штампање књиге XVII века у библиотеци манастира Хиландара », *АрхИ II*, n° 2, 1980, p. 229-325. Un nouveau catalogue des manuscrits en possession du monastère a été réalisé par P. Matejić et H. Thomas, *Manuscripts on Microform of the Hilandar*

modernes<sup>139</sup> et russes<sup>140</sup>. Cela a permis une réévaluation de taille tant de l'histoire proprement-dite du monastère que des rapports que Hilandar a entretenus avec le monde orthodoxe dans son ensemble<sup>141</sup>.

Comme nous l'avons déjà précisé, sauf (de rares) exceptions, la question des relations entre les pays roumains et les monastères athonites serbes a été abordée dans le contexte large du patronage roumain sur la Sainte Montagne. En effet, le seul (hormis Emil Turdeanu) à avoir entrepris une étude spéciale à ce sujet fut, jusqu'il y a peu de temps, Petre Ș. Năsturel<sup>142</sup>. Son hypothèse était que ces rapports auraient commencé avec Vlad le Moine (Rom. : Călugărul, r. 1482–1495), qui se serait fait « adopter » par l'« impératrice » Mara Branković,

---

*Research Library*, vol. 1, p. 289-572, et 2, p. 573-792. Il faut ajouter à tout cela les catalogues de filigranes : R. Stanković, *Водени знаци српских хиландарских рукописа XIV-XV века*, Belgrade 2007 ; *Водени знаци српских хиландарских рукописа XVI века*, Belgrade, 2010 ; *Водени знаци српских хиландарских рукописа XVII века*, Belgrade 2012 ; *Водени знаци српских хиландарских рукописа XVIII века*, Belgrade 2012.

<sup>137</sup> Une présentation des documents ottomans est due à Al. Fotić, « Збирка турских документа у архиву манастира Хиландара », X3 IX, 1997, p. 163-171 (version anglaise : « The collection of Ottoman documents in the monastery of Hilandar (Mount Athos) », dans *Balkanlar ve italya'da şehir ve manastir arşivlerindeki türkçe belgelersemineri (16-17 Kasım 2000)*, Ankara, 2003, p. 31-37). Certains sont publiés par Vančo Boškov ; voir ci-dessous.

<sup>138</sup> Les documents (slaves et roumains) en provenance de Valachie et de Moldavie sont édités par B. I. Bojović (avec la collaboration de T. Jovanović, P. Ș. Năsturel et R. G. Păun), *Chilandar et les pays roumains (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles). Les actes des princes roumains des archives de Chilandar (Mont-Athos)*, Paris, 2010. Les manuscrits en provenance des pays roumains ont été répertoriés (d'après le catalogue de D. Bogdanović) par I. R. Mîrcea, « Manuscrise slavo-române în biblioteci străine (I) », Rsl XXII, 1984, p. 367-379. Un nouvel inventaire, qui enregistre tous les témoignages roumains connus se trouvant dans la grande laire serbe, dans V. Căndea, *Mărturia românești peste hotare*, vol. 2, éd. coord. I. Feodorov, p. 498-529. L'inventaire dressé par R. Constantinescu, *Manuscrise de origine românească din colecții străine*, Bucarest, 1986, p. 29-39, est fourré d'erreurs ; à consulter avec beaucoup de prudence.

<sup>139</sup> V. I. Anastasiadès, *Αρχείο της Ι.Μ. Χιλανδαρίου. Επιτομές μεταβυζαντινών εγγράφων*, Athènes, 2002 (résumés).

<sup>140</sup> F. Kämpfer, « Die Russischen Urkunden im Archiv des Klosters Hilandar », X3 VI, 1986, p. 271-296.

<sup>141</sup> Voir surtout Al. Fotić, *Света Гора и Хиландар у Османском царство XV-XVII век*, Belgrade, 2000 ; B.I. Bojović *et al.*, *Chilandar et les pays roumains*. Rappelons également les travaux qui portent sur l'autre lieu saint serbe du Mont Athos : le monastère de Saint-Paul, dont les archives ont été explorées par Fl. Marinescu, *Ρουμανικά έγγραφα του Αγίου Όρους. Αρχείο Ιεράς Μονής Αγίου Παύλου*, Athènes, 2002. Voir aussi Fl. Marinescu, V. Mischievca, *Τὰ ρουμανικά έντυπα της βιβλιοθήκης της ιεράς μονής Αγίου Παύλου Αγίου Όρους / Cărțile românești din biblioteca mănăstirii athonite Sfântul Pavel*, Athènes, 2010. L'histoire de ce monastère a été retracée par Ph. Kotzageorgès, *Η Αθωνική μονή Αγίου Παύλου κατά την οθωμανική περίοδο*, Thessalonique, 2002. Les actes byzantins et en grec moderne s'y trouvant ont été répertoriés par K. Chrysochoïdès, « Ιερά Μονή Αγίου Παύλου. Κατάλογος του Αρχείου », *Σύμμεικτα* IV, 1981, p. 251-300 ; ceux « serbes » par D. Sindik, « Српске повеље у светогорском манастиру Светог Павла », МГ VI, 1978, p. 183-205.

<sup>142</sup> P. Ș. Năsturel, « Sultana Mara, Vlad Vodă Călugărul și începutul legăturilor Țării Românești cu mănăstirea Hilandar (1492) », GB XIX, n° 5-6, 1960, p. 498-502.

désireuse de lui transmettre le droit de patronage sur la fondation de ses ancêtres<sup>143</sup>. L'idée « impériale » serbe aurait donc connu une nouvelle vie grâce aux princes valaques. Alors que les actes ottomans publiés par Vančo Boškov au début des années 1980<sup>144</sup> ont démonté cette interprétation, elle n'a été abandonnée par l'historiographie roumaine que très tardivement et d'ailleurs partiellement<sup>145</sup>, grâce aux travaux – en français – de Boško Bojović<sup>146</sup>, ce qui montre bien le manque de communication entre les historiens des deux côtés du Danube.

Ces nouvelles recherches ont également établi que les relations de la Valachie avec Hilandar ont en fait commencé avec le rival mortel de Vlad le Moine – Basarab le Jeune, dit « Țepeluș » (r. 1477–1481/2)<sup>147</sup>. Les registres obituaires du monastère ont fourni la preuve décisive à ce titre, tout en dévoilant que le tout premier prince roumain qui fut nouveau *ktêtor* de Hilandar est Ștefan le Grand de Moldavie, dont la première donation parmi les trois (sinon même quatre) qu'il a dû faire en faveur de Hilandar est enregistrée en 1466<sup>148</sup>. Sur un niveau plus général, on peut maintenant saisir grâce aux mêmes documents – et

<sup>143</sup> Sur la base d'un document signalé par Đ. Sp. Radojčić (« Srpske arhivske i rukopisne zbirke na Sv. Gori », *Archivist* V, n° 2, 1955, p. 3-28, ici p. 8-10) et E. Turdeanu (« Nouveaux documents concernant les dons roumains au monastère de Chilandar au Mont Athos », RER III-IV, 1955–1956, p. 230-232). L'acte a été publié par I. R. Mircea, « Relations culturelles roumano-serbes au XVI<sup>e</sup> siècle », p. 416-417 (original slavon seulement) et dans *DRH. B*, vol. 1, p. 377-380 (n° 35 ; original slavon et traduction roumaine).

<sup>144</sup> V. Boškov, « Документи Баезита II в Хиландару (Света Гора) », POF XXXI, 1982, p. 138-143 ; id., « Мара Бранковић в турским документима из Свете Горе », X3 5, 1983, p. 189-214.

<sup>145</sup> Elle est reprise par P. Ș. Năsturel dans *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle à 1654*, Rome, 1986, p. 125 et suiv., et ensuite par I. Moldoveanu, *Contribuții la istoria relațiilor Țărilor Române cu Muntele Athos (1650–1863)*, Bucarest, 2007, p. 131-132.

<sup>146</sup> Ses études concernant notre sujet sont réunies dans B.I. Bojović *et al.*, *Chilandar et les pays roumains*, cité ci-dessus.

<sup>147</sup> Al. Fotić, *Света Гора и Хиландар у Османском царство*, p. 194–203 ; B. Bojović, P. Ș. Năsturel, « Les fondations dynastiques du Mont Athos. Des dynastes serbes et de la sultane Mara aux princes roumains », RESEE XLI, 2003, p. 149–175 (l'article est composé de deux parties distinctes qui ne manquent pas de contradictions entre elles). Quant à l'« adoption », il ne s'agit que d'une figure de style que certains historiens modernes ont transformée en certitude. Cette idée a été combattue par Al. Fotić, « Despina Mara Branković and Hilandar. Between the Desired and the Possible », dans *Осам века Хиландара. Историја, духовни живот, књижевности, уметности и архитектура*, Belgrade, 2000, p. 93-100, position que nous avons aussi adoptée ; cf. R. G. Păun, « Quelques notes sur les débuts des rapports entre la Valachie et le monastère de Chilandar au Mont Athos », RESEE XLVI, 2008, p. 151-164 ; id., « La Valachie et le monastère de Chilandar au Mont Athos. Nouveaux témoignages (XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles) », MEMSCEE II, 2010, p. 137-184.

<sup>148</sup> R. G. Păun, « La Valachie et le monastère de Chilandar au Mont Athos » ; id., « La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos » ; id., « La Moldavie de Ștefan le Grand (1457–1504) et le monastère de Hilandar au Mont Athos. Une rectification nécessaire » ; id., « Mount Athos and the Byzantine-Slavic Tradition in Wallachia and Moldavia ».

contrairement à ce que croyait jadis Ion Radu Mircea – la continuité absolument remarquable de l'intérêt que les sociétés valaque et moldave ont montré à l'égard de la grande laure serbe deux siècles et demi durant, à savoir du même Ștefan le Grand à Constantin Brâncoveanu (r. 1688–1715)<sup>149</sup>. Loin de représenter de simples rectifications d'ordre chronologique, ces conclusions replacent l'histoire des rapports entre les pays roumains et Hilandar dans un nouveau contexte historique et obligent à une nouvelle approche du sujet. Ceci dit, l'analyse ne doit pas se limiter – comme il arrive souvent – aux aspects purement matériels (l'octroi de privilèges économiques, les donations en argent, livres et objets de culte, etc.), mais elle doit également interroger la dynamique et les composantes d'un – ou de plusieurs – modèle(s) de dévotion ancré(s) dans et motivé(s) par une réalité sociale qui invite à être explorée à nouveaux frais.

De quelle réalité pourrait-il s'agir, si l'époque des alliances matrimoniales avec les familles nobles serbes avait pris fin dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, comme le soutenait Ion Radu Mircea ?

Une réponse à cette question est offerte par le dossier du seul métochion valaque de Hilandar – le monastère de Baia de Aramă (département de Mehedinți, Olténie). C'est le mérite de Radu Crețeanu d'avoir constitué et analysé pour la première fois ce dossier<sup>150</sup>. Bien qu'il n'ait eu accès ni aux documents grecs ni à ceux qui se trouvent seulement dans les archives du monastère athonite, Radu Crețeanu a pu établir que ce petit lieu saint d'Olténie est la fondation d'une communauté d'origine serbe qui a apporté avec soi et implanté dans la région le culte de certains saints serbes – et si Syméon et Sava n'y étaient pas de nouveaux venus<sup>151</sup>, Ștefan Dečanski, dont le portrait se trouve dans le pronaos de l'église consacrée aux saints Archanges, l'était. Le fait que la

<sup>149</sup> B.I. Bojović *et al.*, *Chilandar et les pays roumains* ; R. G. Păun, « L'ordre de l'éternité. Sur la mémoire liturgique du monastère de Hilandar (Mont Athos, XVII<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles) », dans id. (coord.), *Histoire, mémoire et dévotion. Regards croisés sur la construction des identités dans le monde orthodoxe aux époques byzantine et post-byzantine*, Seyssel, 2016, p. 257-304. Par ailleurs, aucune donation de Brâncoveanu pour Hilandar n'est connue à ce jour. L'information fournie par V. Căndea, *Mărturii românești peste hotare*, vol. 2, p. 505 (n<sup>o</sup> 1168), n'est confirmée par aucun document. Elle a été reprise par P. Cernovodeanu, « Constantin Brâncoveanu și Muntele Athos », RI VIII, n<sup>o</sup> 3-4, 1998, p. 115-122, ici p. 116-118, et M. Lazăr, « Politica ctitoricească a domnilor Țării Românești (a doua jumătate a secolului al XVII-lea) », SMIM XIX, 2001, p. 79-108, ici p. 102.

<sup>150</sup> R. Crețeanu, « Biserica din Baia de Aramă », MO VII, n<sup>o</sup> 10-12, 1955, p. 563-582 ; id., « Îndelungata pricină dintre mănăstirile Tismana și Baia de Aramă pentru moșia Meriș (jud. Mehedinți) », MO XXIV, n<sup>o</sup> 3-4, 1972, p. 208-213 ; id., « Un centre minier et une fondation religieuse serbes en Olténie au XVII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de l'AIESEE* XII, n<sup>o</sup> 1, 1974, p. 189-208. Voir aussi E. Vîrtosu, « Despre ctitorii de la mănăstirea Baia de Aramă », MO VII, n<sup>o</sup> 3-4, 1955, p. 211-214.

<sup>151</sup> Cf. S. Petković, « Свети Сава српски у старом руском, румунском и бугарском сликарству », dans *Сава Немањић – Свети Сава. Историја и предање*, éd. V. Đurić, Belgrade, 1979, p. 357-379, ici p. 374-377.

nouvelle fondation a été dédiée à Hilandar au moment même de son édification n'est que la conséquence naturelle de cette situation. Lorsque nous avons abordé ce dossier à notre tour, nous avons eu sous la main une partie des pièces qui avaient manqué à Crețeanu, ce qui nous a permis de montrer que la première fondation du monastère n'a pas eu lieu en 1700–1704, comme on l'a cru bien longtemps, mais en 1646, par des mineurs serbes juste arrivés en Olténie du Sud du Danube et auxquels le prince Matei Basarab avait accordé divers privilèges<sup>152</sup>.

Cette étude de cas jette de la lumière tant sur les processus migratoires depuis les « terres serbes » vers la Valachie, phénomènes encore peu étudiés par l'historiographie<sup>153</sup>, que sur les mécanismes d'intégration sociale des nouveaux venus et sur les échanges d'ordre culturel à l'œuvre entre ceux-ci et le milieu d'accueil<sup>154</sup>. Ainsi, la dévotion d'une partie des acteurs sociaux de Valachie à l'égard de la grande laure serbe de la Sainte Montagne a connu un nouvel essor grâce aux mineurs serbes installés en Olténie dans les années 1640, fait attesté par les noms de personnes en provenance de la région de Baia de Aramă et des monastères avoisinés de Tismana et Strehăia inscrits dans les registres obituaires de Hilandar. Nourrie d'abord par les relations de famille entre les princes et les nobles valaques et les nobles serbes arrivés au Nord du Danube, cette dévotion revêt désormais de formes nouvelles et se localise à un niveau social légèrement inférieur que par le passé, tout en s'alimentant en symboles (les saints serbes) et croyances venus, eux-aussi, des terres serbes. Dans ce processus, ce fut, paradoxalement, la lointaine laure serbe du Mont Athos qui servit de relais. En même temps, les descendants des premiers colons se sont intégrés dans la société valaque en arrivant parfois à des positions sociales assez élevées, comme l'indique l'alliance que le neveu du premier fondateur de Baia de Aramă a

<sup>152</sup> « Baia de Aramă – métouchion valaque du monastère de Hilandar. La première fondation (1646) et la sécularisation (1863) », dans P. Zahariuc (éd.), *Relațiile românilor cu Muntele Athos și cu alte Locuri Sfinte*, p. 71–106 (une première version, très succincte, « Le premier métouchion du monastère de Hilandar en Valachie (1646) », a été publiée dans *Η εξακτίνοση του Αγίου Ορους στον Ορθόδοξο κόσμο : τα μετόχια / Mount Athos. Spreading the Light to The Orthodox World : The Metochia*, Thessalonique, 2015, p. 261–267).

<sup>153</sup> Pour la période ancienne, voir Șt. Ștefănescu, « Éléments nobiliaires balkaniques établis en Valachie à la fin du XV<sup>e</sup> siècle », *RRH* VIII, n<sup>o</sup> 5, 1969, p. 891-897 ; Al. I. Gonța, « Bulgarii și sârbii în Țările Române ». La remarquable thèse de doctorat de Lidia Cotovanu, *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est*, insiste surtout sur les hellénophones établis en Valachie et en Moldavie. On y trouve cependant un répertoire très utile des personnages d'origine « serbe » établis dans les deux pays, p. 987-990.

<sup>154</sup> Notons également la présence des mercenaires d'origine serbe dans l'armée de Matei Basarab, dont une partie participa à la révolte contre le prince dans les dernières années de son règne. Ce mouvement, fort mal étudié, mérite une étude approfondie. Pour une revue critique de la littérature existante, voir Șt. Aftodor, « Abordări istoriografice : răscoala seimenilor și dorobanților din Țara Românească (1655) » (<http://istoriaistoriei.blogspot.com/2011/07/abordari-istoriografice-rascoala.html>).

conclue avec la famille de l'un des plus importants boyards valaques de l'époque – Cornea Brăiloiu. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces deux personnages ont refondé le monastère et l'ont dédié à Hilandar, en associant vraisemblablement à ce geste le prince Brâncoveanu lui-même.

On voit donc bien que le thème des « relations » peut s'avérer beaucoup plus complexe qu'il n'en a l'air à un premier regard et que la distance géographique n'est pas toujours une entrave pour les échanges culturels, loin s'en faut<sup>155</sup>. Cela invite à l'étude systématique des *métochia*, qui préoccupe depuis de longues années Florin Marinescu (Athènes)<sup>156</sup>, mais aussi de toute une masse documentaire encore très peu, voire pas du tout explorée et qui comprend, entre autres, les obituaires et les registres de revenus<sup>157</sup>. Cette étude permettrait de saisir la distribution géographique des lieux de culte, de préciser l'origine socio-culturelle et le statut économique des donateurs, et de recomposer les trajets de mobilité des moines pèlerins, qui ont régulièrement parcouru la Péninsule balkanique, en passant très souvent par les principautés roumaines pour arriver dans des contrées bien lointaines, telle la Russie au Nord ou les terres des Habsbourg à l'Ouest. Sur la longue durée, des analyses approfondies de ces documents corroborées par celles des artefacts (objets de culte, manuscrits et livres imprimés, etc) pourra faire état des transformations advenues dans l'imaginaire et la pratique de la dévotion, mais aidera également à comprendre des phénomènes sociaux beaucoup plus « concrets », tels les dynamiques migratoires des hommes et des idées et les mécanismes de brassage des populations et des cultures dans le Sud-Est européen.

### Mot de final

Quelle conclusion tirer au bout de cette rapide incursion dans l'historiographie des relations qu'on a appelées ici « roumano-serbes » ? Certes la question est convenue et elle déguise souvent le malaise du chercheur face à

<sup>155</sup> Il n'y a pas, à notre connaissance tout au moins, un dossier similaire concernant le monastère de Jitianu, métochion de Saint-Pavel. Le dernier travail en date sur ce lieu saint est P. Zahariuc, « Date noi despre ctitorii mănăstirii Jitianu (Județul Dolj) și un document de danie pentru mănăstirea Sfântul Pavel de la Muntele Athos », dans L. Rădvan (éd.), *Orașul din spațiul românesc între Orient și Occident. Tranziția de la medievalitate la modernitate*, Iași, 2007, p. 11-26 [= id., *De la Iași la Muntele Athos*, p. 154-164].

<sup>156</sup> Voir la liste des travaux de cet infatigable explorateur des archives athonites dans P. Zahariuc (éd.), *Relațiile românilor cu Muntele Athos și cu altele Locuri Sfinte*, p. 17-28. Voir aussi L. Cotovanu, *Migrations et mutations identitaires dans l'Europe du Sud-Est* ; ead. « Des Principautés danubiennes au Mont-Athos. Retour vers une patrie élargie (XVI<sup>e</sup> – XVII<sup>e</sup> siècles) », dans *Tò Άγιον Όρος στὸν 15ο καὶ 16ο αἰώνα. Πνευματικός Βίος – Ιστορία – Τέχνη / Mount Athos in the 15<sup>th</sup> and 16<sup>th</sup> Centuries. Spiritual Life – History – Art*, Thessalonique, 2011, p. 165-179.

<sup>157</sup> Un seul document de ce type a été publié en entier pour l'heure : *Хилендарската кондика от XVIII век*, éd. B. Rajkov, Sofia, 1998 (transcription et facsimilé).

un sujet qu'il ou elle ne maîtrise pas de manière satisfaisante. Regardons les choses en face cependant : avancer des conclusions signifie maintes fois structurer à l'aide d'outils analytiques (et parfois même inventer) des ensembles – domaines d'études, objets et directions de recherche, problématiques – qui sont en réalité fort éclatés et ne possèdent pas nécessairement une cohérence interne. C'est d'ailleurs en quelque sorte ce que nous venons de faire dans cet essai, dans la mesure où l'autonomie d'un champ d'études portant sur les « relations roumano-serbes » par rapport au domaine large « monde (sud-)slave » est plus que relative. Un tel découpage était pourtant inévitable, parce qu'assumé depuis longtemps par les chercheurs, en histoire comme dans d'autres disciplines. Il fallait par conséquent observer de près ce qui se trouvait derrière cette étiquette devenue un lieu commun. On a vu d'entrée en jeu qu'elle posait problème, tant la réalité qu'elle est censée désigner est complexe et mouvante.

La question se pose maintenant si un tel champ d'études devrait vraiment exister. En quoi est-il révélateur et profitable pour la science historique actuelle de penser en termes de « relations », et surtout de relations bilatérales ? Que peut encore apporter un tel regard pour la compréhension des phénomènes à l'œuvre dans les sociétés d'autrefois ? À l'heure de l'histoire « globale » ou « globalisée » que proposent les approches « connectées »<sup>158</sup>, serait-il encore adéquat de privilégier l'étude de parcelles si étroites de la réalité historique ?

Toute méthode a ses avantages et ses inconvénients. Le grand risque qu'implique celle que nous discutons ici est de privilégier les parties aux dépens de l'ensemble et de se cantonner dans un nationalisme méthodologique réducteur, qui n'est pas d'ailleurs étranger à une bonne partie de la production historiographique consacrée au Sud-Est européen. C'est en effet une des raisons pour laquelle les études sud-est européennes se trouvent aujourd'hui en déclin et que la région en tant que telle a un statut marginal en tant qu'objet de recherche. En même temps, tant qu'il ne tombe pas dans un pointillisme stérile, cette méthode peut se montrer efficace et constituer une entrée utile pour étudier des objets plus complexes, car elle est à même de révéler des phénomènes autrement difficile, voire impossible à observer : circulations et échanges, identités multiples, plurilinguisme, syncrétisme religieux, brassage de populations et de cultures, etc. Vue de cet angle, penser en termes de « relations » peut non seulement fournir des données empiriques pour une réflexion d'une plus grande envergure, mais constituerait aussi une bonne initiation au comparatisme, invitant à regarder des sujets de recherche « classiques » sous un jour nouveau.

---

<sup>158</sup> Le concept a été lancé par S. Subrahmanyam, « Connected Histories. Notes towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », *Modern Asian Studies* XXXI, n° 2, 1997, p. 735–762 [= V. Lieberman (éd.), *Beyond Binary Histories. Re-imagining Eurasia to c. 1830*, Ann Arbor, 1997, p. 289-315]. Voir aussi les articles réunis dans ses recueils *Explorations in Connected History. From the Tagus to the Ganges* et *Mughals and Franks*, les deux publiés à New Delhi, en 2005.

Concrètement, s'il n'est pas indispensable d'avoir une spécialisation dans le domaine des « relations roumano-serbes », une bonne connaissance de chacune des cultures en question serait essentielle pour entreprendre des analyses comparées et croisées sur des thèmes transversaux, autrement dit, de suivre les principes méthodologiques formulés jadis par les pionniers des études sud-est européennes ou balkaniques<sup>159</sup>. La « synthèse historique de l'humanité du Sud-Est de l'Europe », si chère à Mihai Berza (1907–1978), et l'*Histoire comparée des cultures du Sud-Est européen*, dont parlait jadis Virgil Cândea, dans le sillage de Nicolae Iorga et de Victor Papacostea (1900–1962) sont des objectifs encore lointains, certes. Mais si on voulait les atteindre un jour, il faut, aujourd'hui plus que jamais, recalibrer notre regard de chercheurs et assumer que pour expliquer des processus et des phénomènes sociaux globaux il est bien utile de connaître et de comprendre le particulier. Dans tous les cas, la variation de la focale, et donc des échelles d'observation et d'analyse, est indispensable, tout comme l'est la mise en contexte des données<sup>160</sup>, car le proche et le lointain s'avèrent souvent être des notions fort relatives dans les sciences sociales.

---

<sup>159</sup> Voir, par exemple, N. Iorga, *Ce este Sud-Estul european*, Bucarest, 1940 ; M. Budimir, P. Skok, « But et significations des études balkaniques », RIEB I, n° 1, 1934, p. 1-28 ; V. Papacostea, « La Péninsule Balkanique et le problème des études comparées », *Balcania* VI, 1943, p. III-XII ; M. Berza, « Les études du Sud-Est européen – leur rôle et leur place dans l'ensemble des sciences humaines », RESEE XIII, n° 1, 1975, p. 5–14. Des extraits de ces articles sont réédités dans BISSEE VI, 1996 [*Ce este Sud-ESul european ?*].

<sup>160</sup> Voir J. Revel (coord.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, 1996, notamment id., « Micro-analyse et construction du social », p. 15-36.

## LA CIVILISATION ARABE CHRÉTIENNE, DOMAINE D'INTÉRÊT DANS LES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

*Ioana Feodorov*

Les pages qui suivent renferment une vue d'ensemble de l'intérêt des historiens et des philologues roumains pour l'Orient chrétien, pour présenter ensuite les contributions publiées en Roumanie au sujet de la chrétienté arabe depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux projets en cours à l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine, à Bucarest.

Entre toutes les communautés arabophones chrétiennes, l'Église d'Antioche est celle avec laquelle les Roumains ont entretenu les rapports les plus étroits. Attachée au rite byzantin après le XII<sup>e</sup> siècle, cette Église date de l'époque apostolique. Elle fut fondée par l'apôtre Paul lors de son premier voyage en Syrie. Après la conquête musulmane du VII<sup>e</sup> siècle, le véhicule de la foi chrétienne dans les provinces du Levant est devenu l'arabe, qui a remplacé graduellement le syriaque et le grec. Ayant mené une campagne militaire en 1514 contre Ismaïl, le Shah de Perse, le Sultan Selim I<sup>er</sup> (1512–1522) conquiert en 1515 les territoires de la Syrie, du Liban actuel et de la Palestine<sup>1</sup>. Pour la plupart, les chrétiens arabes du Moyen Orient ont vécu, depuis l'expansion de l'Islam au VII<sup>e</sup> siècle et jusqu'à présent, en territoire gouverné par les musulmans, à l'intérieur de la « Maison de l'Islam » (*Dār al- 'islām*).

Avant de faire la connaissance de la littérature chrétienne en langue arabe, l'Orthodoxie roumaine a connu les écrits des grands Pères de l'Église nés aux pays arabophones, mais dans un milieu syriaque ou grec. Beaucoup de pages ont été écrites en Roumanie, surtout par des membres du clergé, concernant les saints originaires du Levant : Jean Damascène, Éphrem le Syrien, Jean Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Jean Climaque, Cyrille d'Alexandrie, abba Dorothee, les patriarches antiochiens savants Jean IV (X<sup>e</sup>–XI<sup>e</sup> siècles) et Pierre (XI<sup>e</sup> siècle), etc. La circulation de leurs ouvrages dans les Pays Roumains fut discutée maintes fois. Par exemple, Zamfira Mihail a écrit en 1999 un article

---

<sup>1</sup> Le 22 janvier 1517 il conquiert le Caire, mettant fin au gouvernement des mamelouks en Egypte. Des cendres du pouvoir mamelouk naquit, cette même année, le Califat ottoman, sous le gouvernement des Turcs issus de la tribu d'Osman (ar. *'Uymān*).

concernant les traductions des textes d'Éphrem le Syrien accomplies par des Roumains<sup>2</sup>, et le Pr. Ioan Moldoveanu a présenté la circulation des écrits de saint Grégoire de Nazianze en roumain, dans une étude de 2003<sup>3</sup>. Plusieurs écrits d'Éphrem le Syrien ont été publiés récemment en version roumaine, comme par exemple *L'Œil lumineux (The Luminous Eye)*, traduction de la version anglaise de Sebastian Brock<sup>4</sup>. D'autres traductions roumaines de l'œuvre de ce Père de l'Église ont pour source des versions françaises ou russes<sup>5</sup>. Les réalisations les plus remarquables dans le domaine des études syriaques en Roumanie viennent d'Arad : dans la série intitulée *Philocalica Syriaca* des Éditions Sf. Nectarie ont été déjà publiés huit textes, dont le dernier, paru en 2019, est un vrai joyau de la littérature syriaque : Avva Iosif Hazzaya, Văzătorul de Dumnezeu, *Scrieri duhovnicești (Écrits spirituels)*. Il fut traduit du syriaque par le Pr. hiéromoine Agapie Corbu, qui lui joignit une étude introductive d'une grande richesse d'information et de profit spirituel (p. XIII–XCVI). Dans cette même série, *Les mots des ascètes* d'Isaac le Syrien ont été traduits du grec. L'œuvre de Théodore Abū Qurra (fin VIII<sup>e</sup> – début IX<sup>e</sup> siècles) est accessible aujourd'hui en Roumanie par une traduction de l'anglais de son livre *Sur la dévotion pour les saintes icônes*<sup>6</sup>. À Cluj, le Pr. Benedict Vesa a ouvert un chemin prometteur aux études de la littérature syriaque, par ses propres contributions et participations à des colloques théologiques<sup>7</sup>. Une introduction à la littérature syriaque fut publiée en 1996<sup>8</sup>. Cet intérêt récent pour le monde syriaque n'est toujours pas accompagné

<sup>2</sup> Z. Mihail, « Diffusion en roumain de l'œuvre de Saint Éphrem le Syrien : une expression de l'héritage byzantin », *Byzantinische Forschungen* XXV, 1999, p. 111-129. Voir aussi I.-R. Mircea, « Relations littéraires entre Byzance et les Pays Roumains », dans *XIV<sup>e</sup> Congrès International des Études Byzantines (Bucarest, 6–12 septembre 1971), Rapports*, IV, Bucarest, 1971, p. 87 et suiv.

<sup>3</sup> Pr. I. Moldoveanu, « Circulația operelor Sfântului Grigorie de Nazianz în românește », dans *Studia historica et theologica. Omagiu Prof. Emilian Popescu*, Iași, 2003, p. 491-508.

<sup>4</sup> S. Brock, *Efrem Sirul. I, Ochiul luminos. Viziunea spirituală a lumii la Sfântul Efrem Sirul*, II. *Imnele despre Paradis*, traduction de l'anglais par le Pr. M. Ielciu (I) et le diac. I. I. Ică jr. (II), Sibiu, 1998.

<sup>5</sup> *Cuvinte și învățături*, t. I–IV, Bacău, 1997 ; *Rugăciunile Sfântului Efrem Sirul*, t. I–VI, Bucarest, 2009.

<sup>6</sup> S. Brock, *Despre cinstirea Sfințelor Icoane*, version roumaine de L. Rus, Bucarest, 2012.

<sup>7</sup> Pr. B. Vesa, « Joseph Hazzaya and the Spiritual Itinerary », *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Theologia Orthodoxa* 62, n° 2, 2017, p. 105-118 ; « Christology and Mystics in the East Syriac Church of the 6<sup>th</sup>-8<sup>th</sup> centuries », communication présentée au I<sup>er</sup> Congrès de l'Association Internationale de Théologie Orthodoxe, Jassy, 9-12 janvier 2019.

<sup>8</sup> W. Wright, *Istoria literaturii creștine siriace*, version roumaine et introduction par R. Rus, Bucarest, 1996. À part cela, quelques publications concernant les chrétiens de Syrie, provenant d'initiatives privées, sont sorties ces dernières années : par exemple, M. V. Vladimirescu et M. Ciurea, *Siria creștină. Repere biblice, istorice și patristice (La Syrie chrétienne. Repères bibliques, historiques et patristiques)*, Bucarest, 2010, 186 p.

de programmes d'enseignement : aucun cours complet de langue syriaque n'est disponible en Roumanie<sup>9</sup>.

Les Roumains et les Arabes chrétiens ont manifesté un égal intérêt pour le roman *Barlaam et Josaphat*, qui a beaucoup circulé au Levant en version arabe, comme aux Pays Roumains, en slavon et en roumain. D'autres contes populaires ont joui de la même diffusion chez les populations arabophones chrétiennes du Levant et chez les Roumains, quoique les versions roumaines soient traduites du grec, du serbe ou des langues occidentales (*Le Roman d'Alexandre – Alexandria, Archir et Anadan, Les Milles et une nuits – Halima, Les Contes de Nasreddin Hodja – Nastratin Hogeia*, etc.)<sup>10</sup>.

Beaucoup d'études et de livres ont été dédiés en Roumanie à l'histoire des Églises orthodoxes d'Orient. Dans une ample étude de 1952, intitulée *Les lieux saints d'Orient*<sup>11</sup>, le Pr. Liviu Stan présente les confessions, les fraternités et les ordres spirituels qui ont coexisté en Terre Sainte au cours du temps : orthodoxes, maronites, coptes, syriens, nestoriens, jacobites, latins, franciscains, bénédictins, chevaliers de Saint-Jean, Templiers, Maltais, etc. Le Pr. Emanoil Băbuș commenta les épreuves de l'ancienne Église d'Antioche au XII<sup>e</sup> siècle, pendant l'occupation de ses territoires par les Croisés<sup>12</sup>. En 1961, Alexandru Duțu relata dans son étude *Résultats et problèmes de la recherche actuelle de l'histoire de l'Afrique* comment le peuple abyssinien fut baptisé au IV<sup>e</sup> siècle et comment il embrassa le monophysisme un siècle plus tard<sup>13</sup>. Récemment, Virgil Ioniță a publié un article concernant *La contribution des chrétiens syriens à l'essor de la culture arabe*<sup>14</sup>.

Sur les relations des hiérarques de l'Église Orthodoxe Roumaine et des Patriarcats levantins ont écrit en 1959 Alexandru Elian et Pr. Ioan I. Rămureanu : *Les liens du Siège métropolitain de l'Houngro-Valachie avec le Patriarcat de Constantinople et les autres Églises orthodoxes*<sup>15</sup>. Le Pr. Mircea

<sup>9</sup> L'exception est le cours introductif, en dix semaines, compris dans le programme de Maîtrise du Département des Langues Orientales, Faculté des Langues et Littératures Étrangères de l'Université de Bucarest, qui est donné par Ovidiu Pietrăreanu.

<sup>10</sup> V. Gh. I Constantin, « Dimitrie Cantemir despre Nastratin Hogeia », RITL 22, n° 2, 1973, p. 209-212; C. Velculescu, « Cărți populare în secolul al XVII-lea. Fragment », RITL 29, n° 1, 1980, p. 9-21 ; *Alexandria ilustrată de Năstase Negrule*, coord. G. Dumitrescu, Bucarest, 2015.

<sup>11</sup> « Locurile sfinte din Orient », *Ortodoxia* IV, n° 1, 1952, p. 5-78.

<sup>12</sup> Pr. E. Băbuș, *Bizantini, latini și musulmani în perioada cruciadelor*, Bucarest, 2016. Voir aussi id., « Creștinismul arab între tradiție și teritorialitate », *Studii teologice* 2003, nr. 1-2, p. 60-69 ; id., *Bizanțul între Occidentul creștin și Orientul islamic (secolele VII-XV)*, Bucarest, 2006.

<sup>13</sup> Al. Duțu, « Rezultate și probleme ale cercetării actuale a istoriei Africii », *Studii* 1961, n° 4, p. 1013-1027.

<sup>14</sup> V. Ioniță, « Contribuția creștinilor sirieni la dezvoltarea culturii arabe », *Studii teologice* série II, LV, n° 3-4, 2003, p. 139-163.

<sup>15</sup> Al. Elian et Pr. I. I. Rămureanu, « Legăturile Mitropoliei Ungrovalahiei cu Patriarhia de Constantinopol și cu celelalte Biserici ortodoxe », BOR LXXVII, n° 7-10, 1959 : A. « De la

Păcurariu s'est penché sur le sujet des Églises orientales dans plusieurs ouvrages ; toutefois, son étude la plus ample est celle de 1964, *Liens des Pays Roumains avec le Patriarcat d'Antioche*<sup>16</sup>.

Nicolae Iorga a défini il y a un siècle la situation semblable des peuples chrétiens héritiers de la culture byzantine, mais soumis à la Sublime Porte, sans oublier les différences de statut qu'attiraient des relations spécifiques de chaque État avec le pouvoir central d'Istanbul. Mais même avant l'époque ottomane, Iorga décelait l'unité du monde orthodoxe issu d'une synthèse byzantine qui rassemblait dans un même bloc des éléments d'origines différentes : « Des spéculations mystico-théologiques et la philosophie alexandrine s'y rencontrent admirablement reliés avec la piété des mystères grecs et la théosophie orientale... La liturgie byzantine de Chrysostome ou de Basile est comme un microcosme de la vie spirituelle, religieuse et philosophique de l'hellénisme »<sup>17</sup>. Selon Virgil Cândea, dans son étude de 1995, *Nicolas Iorga et l'Europe du Sud-Est*, Iorga comprenait la chrétienté orientale parmi les successives « œcuménicités spirituelles, politiques, culturelles et de civilisation auxquelles nous avons appartenu », nous, les Roumains<sup>18</sup>. Dans son *Histoire des États balkaniques à l'époque moderne*, Iorga notait que « la concentration culturelle slave sur les terres roumaines [...] durera des siècles et donnera aux Roumains le rôle de conservateurs de l'unité chrétienne dans le monde soumis, sous le rapport politique, à l'Islam et, sous celui de la civilisation, à l'hellénisme [...] »<sup>19</sup>. Les liens des Roumains avec le Mont Sinaï et Jérusalem ont été des thèmes privilégiés pour N. Iorga<sup>20</sup>. En tant qu'« historien de l'Orient latin »<sup>21</sup>, Iorga a commenté, dans sa collection *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV<sup>e</sup> siècle* (6 vol., Paris, 1899–1916), ainsi que dans ses livres *Brève histoire des Croisades et de leurs fondations en Terre-Sainte* (Paris, 1924) et *La France de Terre-Sainte* (Bucarest, 1934), l'interaction de l'élément latin

---

întemeiere pînă la 1800 », p. 904-935 (Al. Elian) ; B. « De la 1800 pînă la recunoașterea autocefaliei Bisericii noastre », p. 935-960 (Pr. I. I. Rămureanu).

<sup>16</sup> Pr. M. Păcurariu, « Legăturile Țărilor Române cu Patriarhia Antiohiei », *Studii teologice* 16, n° 9-10, 1964, p. 593-621 [repris dans id., *Studii de istorie a Bisericii Ortodoxe Române*, Bucarest, 2005, p. 470-496].

<sup>17</sup> Cf. E. Popescu, « N. Iorga, istoric al perioadei protobizantine », dans *Nicolae Iorga – istoric al Bizanțului. Culegere de studii*, éd. E. Stănescu, Bucarest, 1971, p. 34-35, qui cite N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation*, vol. I, Bucarest, 1934, p. 94.

<sup>18</sup> V. Cândea, « Nicolae Iorga și Europa de Sud-Est », *Analele Academiei Române. Memoriile Secției de Științe Istorice și Arheologie* série IV, XX, 1995, p. 63.

<sup>19</sup> N. Iorga, *Histoire des États balkaniques à l'époque moderne*, Bucarest, 1914, p. 49, cité *ibid.*, p. 65.

<sup>20</sup> Voir, par exemple, ses études « Noi obiecte de artă găsite la Ierusalim, în Mănăstirea Sf. Sava și la Muntele Sinai », *Buletinul Comisiei monumentelor istorice* 24, 1931, p. 181-187 ; id., « Ceva din legăturile domniilor românești cu Ierusalimul », *AARMSI* 13, 1932–1933, p. 109-129 ; id., « Legăturile românești cu Muntele Sinai », *AARMSI* 13, 1932–1933, p. 335-346.

<sup>21</sup> A. Pippidi, « N. Iorga, istoric de l'Orient latin », dans *N. Iorga, l'homme et l'œuvre*, éd. D. M. Pippidi, Bucarest, 1972, p. 157-174.

occidental avec les nombreuses ethnies qui habitaient les provinces levantines. Son *Histoire du commerce avec l'Orient* comprend des exposés concernant les grands ports et villes du Levant – Jérusalem, Beyrouth, Alep, Damas – et de la province du Ḥawrān (Syrie – Jordanie), dans le contexte de la lutte pour la préséance des compagnies commerciales de l'Occident et des privilèges accordés par la Sublime Porte à l'une ou l'autre d'entre elles<sup>22</sup>. Sur les traces de Iorga, Lidia Demény étudia le commerce avec des denrées en provenance du Levant à la veille de la Révolution de 1848, proposant, à partir d'un document conservé aux Archives Nationales de Budapest, une liste des commerçants de la ville de Braşov qui vendaient en Europe du Sud-Est des produits originaires des provinces ottomanes de la côte méditerranéenne orientale<sup>23</sup>.

Les notes de voyage du grand voyageur, diplomate et homme de lettres Marcu Beza, publiées premièrement en feuilleton dans le journal *Universul* de Bucarest et ensuite dans des revues académiques ou en volumes<sup>24</sup>, ont placé au premier plan les rapports entre les Roumains et la chrétienté orientale, y compris celle arabophone. En voyageant au Levant, Beza ressentit partout une harmonie de pensée et de sentiment de « l'Homme byzantin », quelle que fut son ethnicité. Entre autres, lors de son mandat de Consul de la Roumanie à Jérusalem, Beza a consulté dans la bibliothèque du Patriarcat grec (au Saint-Sépulcre) un manuscrit, le *Codex 124*, qui contenait la correspondance de 1739 à 1752, en grec, entre le Patriarche Sylvestre d'Antioche (1724–1766) et quelques princes et boïars de Moldavie et de Valachie : Grigore Ghica, Constantin Racoviţă, le grand spathaire Nicolae Roset, le grand postelnic Gheorghe de la Cour de Moldavie, Zoe Ghica, la princesse de Valachie Smaranda, plusieurs femmes de boïars (Ana, Eufrosina, Mărioara, etc.)<sup>25</sup>. Il présenta ce manuscrit à l'Académie Roumaine, dont il était le membre correspondant, le 9 octobre 1936. Ensuite, des lettres choisies furent publiées dans les Annales de l'Académie, en grec<sup>26</sup>. N. Iorga a édité et traduit une autre partie de ces lettres, témoignage de l'aide substantielle octroyée par les Roumains à l'Église d'Antioche<sup>27</sup>.

Les relations de la chrétienté des côtes levantines et du sud de la Méditerranée avec celle du Sud-Est européen ont beaucoup intéressé les historiens médiévistes roumains, ainsi que quelques philologues orientalisants.

---

<sup>22</sup> N. Iorga, *Istoria comerţului cu Orientul*, traduction du français par G. Netta, Bucarest, 1939, p. 113, 119, 121 et *passim*.

<sup>23</sup> L. Demény, « Les membres et l'activité du Gremium roumain de commerce levantin à la veille de la Révolution de 1848 », RESEE XVI, n° 3, 1978, p. 511-528.

<sup>24</sup> Voir aussi M. Beza, *Urme româneşti în Răsăritul ortodox*, Bucarest, 1937, p. 163 ; id., *Heritage of Byzantium*, Londres, 1947.

<sup>25</sup> Des fragments de ce codex avaient été publiés en grec par G.M. Arabatzoglou à Istanbul en 1935.

<sup>26</sup> M. Beza, « Biblioteci mănăstireşti în Siria, Atena şi Insula Hios », *Academia Română. Memoriile Secţiei literare*, série III, VIII, 1936–1938, p. 7-20.

<sup>27</sup> N. Iorga, *Textes post-byzantins*, Bucarest, 1939, p. 31-82.

En 1935, Maria Golescu évoquait les liens du clergé roumain avec la Syrie et la Cappadoce, d'où les histoires des miracles de saint Georges se sont répandues. La légende du jeune homme de Mytilène qui avait été enlevé par les musulmans et fut sauvé par saint Georges a été placée par Maria Golescu dans la tradition hagiographique levantine, d'où elle avait été « attachée » au patrimoine hérité de Byzance<sup>28</sup>. Le Pr. Basile Radu, un chercheur passionné de la chrétienté arabe, traça l'histoire du Monastère de Saint-Spyridon (l'Ancien), *metokion* de l'Église antiochienne à Bucarest depuis 1746<sup>29</sup>. Il a dressé à cette occasion une liste des documents conservés à Bucarest qui témoignent du séjour du Patriarche Sylvestre d'Antioche aux Cours valaque et moldave<sup>30</sup>. En 1973, Gustav Meiseles, un diplômé de la Section de langue arabe de l'Université de Bucarest, qui quitta la Roumanie pour l'Israël, publia une ample étude<sup>31</sup>, où il mentionna de nombreux thèmes d'intérêt pour les historiens roumains et levantins, concernant la littérature et la culture arabe en général. Parmi les sujets dont il recommandait l'étude de façon particulière se trouvaient le *Journal des voyages* de l'archidiacre antiochien Paul d'Alep, les notes concernant le voyage du Patriarche d'Antioche Joachim Ibn Ḍaw'ū (en Moldavie, 1586), les livres arabes imprimés par Anthime l'Ibère avec le métropolitain d'Alep Athanase Dabbās en 1701–1702, l'enseignement de la langue arabe aux Pays Roumains au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les collectionneurs de livres et manuscrits orientaux, y compris arabes, tels l'homme de lettres Timotei Cipariu et le capitaine Constantin Oltelniceanu<sup>32</sup>, qui se trouvèrent parmi les quelques connaisseurs de l'arabe dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. De la collection Cipariu, la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Cluj conserve plusieurs ouvrages arabes importants, sur lesquels se sont penchés Valeriu Nițu, Szigmond Jako, Yves Goldenberg et Mihai Guboglu, qui se sont intéressés pourtant seulement aux ouvrages à contenu islamique. Cependant, Guboglu signala quelques livres occidentaux de la collection Cipariu concernant la civilisation arabe chrétienne<sup>33</sup>. Dans cette même collection sont conservés quelques manuscrits arabes chrétiens importants, jamais étudiés : la *Grammaire* arabe de l'évêque maronite d'Alep Germanos Farḥāt, qui offrit pour la première fois des exemples tirés des

<sup>28</sup> Cf. M. Golescu, *Sf. Gheorghe izbăvește copilul de la Amira. Deslegarea unei probleme iconografice*, Bucarest, 1935.

<sup>29</sup> Pr. Vasile Radu, « Mănăstirea Sf. Spiridon și Patriarhul Silvestru al Antiohiei », RIR III, 1933, p. 11-31.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>31</sup> G. Meiseles, « Rumanian interest in Arabic studies », *Israel Oriental Studies* (Université de Tel Aviv), III, 1973, p. 232-260.

<sup>32</sup> De la collection Oltelniceanu provient le bel exemplaire appartenant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest, à couverture ornée d'éléments dorés, de la 2<sup>e</sup> édition de l'*Évangélaire* imprimé par Athanase Dabbās à Alep en 1708.

<sup>33</sup> M. Guboglu, « Manuscrisele și tipăriturile orientale din fondul „T. Cipariu” al Bibliotecii Filialei din Cluj a Academiei R.P.R. », LL III, 1957, p. 165.

Écritures (deux manuscrits, l'un daté 1772, en 200 folios, l'autre de 1829), un manuscrit copié par Constantin Ibn Elias à Alep en 1765, qui comprend des lettres, des modèles d'épîtres et des poèmes, un manuscrit copié en 1693 qui contient des prières et des homélies chrétiennes traduites en arabe, etc. Comme Meiseles remarque, Timotei Cipariu s'est limité à ses propres études, sans publier les résultats de ses recherches. Il ne créa malheureusement pas une école d'études orientales et il n'a pas transmis ses connaissances et son intérêt pour la langue et la littérature arabes.

Parmi les érudits roumains qui ont encouragé l'enseignement de la langue arabe, afin de permettre la recherche des parentés linguistiques et des témoignages historiques concernant les Roumains, conservés dans cette langue, il faut mentionner Lazăr Șăineanu<sup>34</sup>, Th. Aguletti<sup>35</sup> et Ioan Bianu. Ce dernier demanda en 1926 au Sénat de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bucarest la fondation d'une Chaire de langues orientales, pour l'enseignement de l'arabe, du turc et du persan.

Dans la revue *Studia et Acta Orientalia* de la Société d'Études Orientales, devenue en 1970 l'Association d'Études Orientales de Roumanie, revue qui parut de 1959 à 1983, l'on publia assez rarement des études sur la chrétienté orientale. Dan Simonescu y publia son article fondamental *Impressions de livres arabes et karamanlis en Valachie et en Moldavie au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>36</sup>. Mihail Guboglu y évoqua les inscriptions arabes dues au Patriarche Sylvestre d'Antioche, que Basile Radu avait présentées en détail en 1933 dans l'article mentionné ci-dessus<sup>37</sup>. Virgil Căndea publia les premiers résultats de ses recherches sur la contribution roumaine aux débuts de l'imprimerie arabe<sup>38</sup>. Dans une riche étude concernant l'enseignement des langues orientales aux Pays Roumains, Ion Matei exprima des doutes sur le rôle de Sylvestre d'Antioche (patriarche en 1724-1766) dans l'enseignement de l'arabe à Jassy vers 1740<sup>39</sup>. La récolte de contributions sur la chrétienté arabe et ses rapports avec les Roumains n'est pas riche, mais l'intention de la rédaction de *Studia et Acta*

---

<sup>34</sup> *Influența orientală asupra limbii și culturii române*, t. I-III, Bucarest, 1900.

<sup>35</sup> *Câteva considerațiuni generale istorico-lingvistice asupra limbilor arabă, persană și turcă*, Bucarest, 1901.

<sup>36</sup> SAO V-VI, 1967, p. 49-75.

<sup>37</sup> M. Guboglu, « Les inscriptions orientales de la ville de Bucarest », SAO VII, 1968, p. 253.

<sup>38</sup> V. Căndea, « Beginning with 1701: The Romanian – Lebanese dialogue through books and printing », SAO XI, 1983, p. 26-33.

<sup>39</sup> I. Matei, « Notes concernant l'enseignement des langues orientales dans les Pays Roumains », SAO V-VI, 1967, p. 99. Cependant, comme je l'ai établi dans un article récent qui s'appuie sur des sources arabes, le patriarche Sylvestre a amené dans sa suite des moines qui ont enseigné, à sa demande, la langue arabe à des jeunes moldaves. Voir I. Feodorov, « New data on the early Arabic printing in the Levant and its connections to the Romanian presses », RESEE LVI, 2018, p. 201-202.

*Orientalia* d’embrasser tout le paysage confessionnel du Levant est bien visible dans les pages de la revue.

Les voyageurs et exilés roumains au Levant ont permis aussi aux historiens de se pencher sur les mœurs et coutumes des arabes, musulmans ou chrétiens. Alexandru Ghica, alias Elias Habesci, un aventurier d’origine roumaine qui parcourut une bonne partie du monde oriental, se trouvait en 1769 au Mont Liban et en 1776 à Damas, Alep et Mossoul, des villes dont il raconte des histoires intéressantes dans son livre publié à Londres en 1784, *The Present State of the Ottoman Empire*<sup>40</sup>. Mircea Anghelescu s’est beaucoup intéressé, dans plusieurs publications, aux hommes de lettres qui ont parcouru le Levant au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>. En 2009, Gheorghe Lazăr a examiné, plus de 80 ans après les premières recherches poursuivies par N. Plopșor, le journal du voyage en Terre Sainte, en 1835, du commerçant originaire de Craiova Hagi Marin Nicolau Abagiul, qui donne des informations sur les communautés chrétiennes arabophones de Jérusalem, de Nazareth et d’autres villes du Levant<sup>42</sup>. Andrei Pippidi a étudié le fragment du journal du botaniste allemand Leonhard Rauwolf, qui a rencontré à Alep la princesse Chiajna (*Doamna Chiajna*), laquelle s’y trouvait en exil, et affirme que là-bas elle avait bien appris le turc et l’arabe<sup>43</sup>.

Chronologiquement, le Patriarche d’Antioche Yuwākīm (Joachim) V Ibn Ḍaw’u (1580–1592) fut le premier hiérarque antiochien (attesté par des documents) qui visita la Moldavie, en 1586, invité par Gheorghe Movilă, évêque de Rădăuți (1577–1588), auquel il présenta en cadeau la première icône arabe arrivée en terre roumaine<sup>44</sup>. Chez nous, l’intérêt des chercheurs pour la littérature arabe chrétienne est dû surtout aux textes à valeur historique écrits par des voyageurs levantins aux Pays Roumains, patriarches arabophones et autres hiérarques de l’Église d’Antioche, ainsi qu’aux traductions arabes de livres et de manuscrits grecs obtenus en territoire roumain.

Le premier ouvrage accessible de ce corpus est le *Journal* de l’archidiacre Paul d’Alep, traduit en roumain aux XIX<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles par sections, à partir de versions intermédiaires (française, anglaise et russe). La visite du Patriarche d’Antioche Macaire III Ibn al-Za’īm, racontée par son fils, l’archidiacre Paul, dans ce long journal, est trop bien connue pour que je

<sup>40</sup> Voir L. Bordaș, *Iter in Indiam. Imagini și miraje indiene în drumul culturii române spre Occident*, Bucarest, 2006, p. 104–105 et 132.

<sup>41</sup> Voir surtout ses livres *Literatura română și Orientul (secolele XVII-XIX)*, Bucarest, 1975, et *Lîna de aur. Călători și călătorii în literatura română*, Bucarest, 2015.

<sup>42</sup> Gh. Lazăr, « Negustori din Țara Românească și Locurile Sfinte (secolul XVII – începutul secolului al XIX-lea) », dans *Contribuții privitoare la istoria relațiilor dintre Țările Române și Bisericile răsăritene în secolele XIV–XIX*, éd. P. Zahariuc, Iași, 2009, p. 59-74.

<sup>43</sup> A. Pippidi, « Despre Chiajna la Alep », SMIM XXVIII, 2010, p. 99-103.

<sup>44</sup> Voir O. Tafrafi, « Le monastère de Sucevitza et son trésor », dans *Mélanges Charles Diehl*, t. II/2, Paris, 1930, p. 225.

développe le sujet ici. Je rappelle seulement qu'il existe huit copies manuscrites de ce texte, la plus longue comportant 621 pages, que le texte est écrit dans une langue qu'on peut définir comme le moyen arabe propre aux Syriens du XVII<sup>e</sup> siècle et qu'il contient, à part une histoire des Patriarches d'Antioche, les notes composées par Paul avant et pendant ses voyages. Ces dernières constituent un riche recueil d'informations sur tous les domaines de la vie des contrées visitées par les Syriens : histoire, vie ecclésiastique, rituels, services divins et livres liturgiques, saints et fêtes, diplomatie, lois, batailles, géographie, ethnographie, musique, parlers, mœurs et coutumes, nourriture, etc. Paul et son père ont passé presque quatre ans en territoire roumain : la partie du *Journal* qui évoque leurs longs séjours ici couvre un tiers du texte. Toujours aux Pays Roumains les voyageurs syriens ont obtenu nombre de manuscrits et de livres grecs, qu'ils ont traduits par la suite en arabe, en les adaptant pour le public chrétien de Syrie.

Quoique fautive et incomplète, les versions russe, anglaise et française du *Journal* de Paul d'Alep sont devenues un objet de recherche pour les historiens et les philologues de Roumanie : Moses Gaster, Mihail Kogălniceanu, Bogdan Petriceicu Hasdeu, Alexandru I. Odobescu, Gheorghe Popescu-Ciocănel et Emilia Cioran<sup>45</sup>. Le Pr. Basile Radu, auquel l'on doit l'édition et la traduction française d'un tiers du manuscrit arabe le plus long (84 fol. des 311 r/v), le *Ms. Arabe 6016* de la Bibliothèque nationale de France (Paris), a fait en 1920–1940 des recherches historiques et philologiques poussées sur les chrétiens arabophones. De même que la traduction roumaine de Maria-Matilda Alexandrescu Dersca-Bulgaru dans la série *Voyageurs étrangers sur les Pays Roumains*<sup>46</sup>, ces contributions ont eu pour premier objectif d'exploiter l'information historique présentée par Paul d'Alep à propos des Roumains et de leurs pays.

Un autre sujet qui éveilla l'attention des historiens du livre ancien est la contribution des imprimeurs des Pays Roumains à la fondation des premiers ateliers typographiques arabes, après 1705, en territoire ottoman. Les chrétiens antiochiens des provinces ottomanes étaient passés, dans leur culte liturgique, du grec (et du syriaque) à l'arabe. La nécessité d'avoir des livres religieux imprimés en arabe était impérative, et cela depuis plus d'un demi-siècle. Je rappelle qu'Anthime l'Ibère, futur métropolitain de la Houngrro-Valachie, a imprimé, assisté par Athanase Dabbās, métropolitain d'Alep entre deux périodes où il occupa le trône de l'Église d'Antioche (1685–1694, 1720–1724), deux livres en arabe et grec, à Snagov (1701) et à Bucarest (1702), et qu'ensuite Dabbās a poursuivi ce travail à Alep, ayant emporté de Bucarest des outils typographiques

---

<sup>45</sup> Voir *Paul din Alep, Jurnal de călătorie în Moldova și Valahia*, étude introductive, édition du manuscrit arabe, traduction roumaine, notes et indices de I. Feodorov, Bucarest – Brăila, 2014, p. 44-49.

<sup>46</sup> *Călători străini despre Țările Române*, vol. VI, éd. M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru et M. A. Mehmet, Bucarest, 1976.

lors de son départ en 1704. Athanase Dabbās a vécu à Bucarest plusieurs fois, ayant des rapports très serrés avec le prince Constantin Brâncoveanu (1688–1714), martyrisé par les Ottomans à Istanbul. Les longs séjours de Dabbās en Valachie ont laissé des traces précieuses dans la culture roumaine et celle des Arabes chrétiens. Il a composé en grec une histoire des patriarches d'Antioche pour son protecteur roumain, en reprenant et augmentant les informations d'une chronique insérée par Paul d'Alep dans son *Journal* quarante ans plus tôt<sup>47</sup>. Ensuite Dabbās a traduit du grec en arabe le premier livre imprimé du prince moldave Démètre Cantemir, le *Divan, ou la Dispute du Sage avec le Monde*<sup>48</sup>, qui contient des conseils moraux et religieux, fondés sur de nombreuses citations d'auteurs européens et orientaux. Le texte renferme la traduction du latin par Cantemir d'un ouvrage d'Andreas Wissovatius (Andrzej Wiszowaty), l'un des auteurs de la doctrine des Frères Polonais, protestants d'Europe Centrale qui suivaient les enseignements de Faustus Socinus (Fausto Sozzini). Imprimé à Amsterdam en 1682, traduit du latin en roumain et ensuite en grec (par Jérémie Cacavelas), ce texte a traversé l'Europe, a été imprimé dans ces deux langues à Jassy, en 1698, et finalement traduit en arabe en 1704–1705, à Bucarest et Alep. Cantemir a demandé à Gabriel Farḥāt, le futur évêque Germanos des maronites d'Alep, de revoir sa version arabe, un des épisodes de leur coopération très intéressante, qui mérite d'être étudiée de façon plus approfondie. Je mentionne un seul détail : les vers en grec qui se trouvent dans le *Divan* de Cantemir ont été amplifiés dans la version arabe, probablement par Farḥāt, qui était aussi l'auteur d'un *Divan* de poésie<sup>49</sup>.

L'imprimerie arabe a commencé de nouveau à produire des livres en territoire roumain par les efforts du successeur d'Athanase III Dabbās, le patriarche Sylvestre d'Antioche, lequel, ayant imprimé quelques titres à Jassy, transféra à Bucarest l'activité typographique, en demandant aux moines venus de Syrie pour vivre au Monastère de Saint-Spyridon d'exécuter des polices de caractères arabes, pour renouveler celles utilisées jusqu'alors, qui étaient surement abimées. Après 1749, de retour en Syrie, les disciples du patriarche Sylvestre qui avaient acquis des compétences de typographes soit à Jassy, soit à Bucarest, s'en allèrent fonder une typographie arabe à Beyrouth, au Monastère orthodoxe de Saint-Georges.

---

<sup>47</sup> Voir *Synopsis peri tōn agiotatōn patriarchōn Antiocheias (Histoire des patriarches d'Antioche)*, édition grecque et traduction roumaine par B. Radu et C. Karalevsky (C. Charon), BOR XLVIII, n° 10, 1930, p. 851-864, 961-972, 1039-1050, 1136-1150, et XLIX, n° 2–3, 1931, p. 15-32, 140-160.

<sup>48</sup> En version arabe : *Ṣalāḥ al-ḥakīm wa-fasād al-'ālam aḍ-ḍamīm*.

<sup>49</sup> Voir *Dimitrie Cantemir, Salvation of the Sage and Ruin of the Sinful World*, Arabic text, English version, Editor's note, notes and indices by I. Feodorov, Leiden, 2016, p. 64-66.

Le sujet de l'imprimerie arabe initiée à l'aide de maîtres typographes des Pays Roumains a été étudié par Dan Simonescu<sup>50</sup>, qui a bénéficié de l'aide d'un chrétien orthodoxe de Damas, Émile Mourakkadé, et de la collection de livres arabes conservée à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine à Bucarest, où ne se retrouvent pas, néanmoins, tous les onze titres parus à Alep de 1706 à 1711<sup>51</sup>. La collection de Bucarest est due à Constantin I. Karadja<sup>52</sup> et au capitaine Constantin Oltelniceanu, grands bibliophiles, ainsi qu'au Pr. Kiril Karalevsky (Cyrille Charon)<sup>53</sup>, dont les contacts avec les savants roumains ont laissé des traces importantes. Les livres arabes parus en Roumaine ont été mentionnés aussi dans le volume *La Roumanie dans le Sud-Est de l'Europe*, publié en 1979 par une équipe de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes, où l'on trouve, dans l'étude signée par Al. Duțu, Maria Ana Musicescu et Adrian Fochi (*Les relations culturelles roumano-balkaniques jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle*), cette affirmation de Sevastos Kymenites : « Auparavant, les hauts fronts d'Occident étaient très fiers de toute leur sagesse et de leurs impressions en langues orientales ; des deux, le don est aussi paru depuis peu chez les chrétiens d'ici, pour ce qui est de l'enseignement, ainsi que des imprimeries »<sup>54</sup>. Ces derniers temps, Doru Bădără a étudié de façon plus poussée les aspects techniques de la production des imprimés en arabe et grec de 1701–1702, publiant d'importantes contributions au domaine<sup>55</sup>. Dans toutes ces recherches, l'accent a été mis sur le rôle des Roumains dans le progrès culturel des communautés levantines arabophones.

L'intérêt en soi pour la civilisation arabe chrétienne et pour les concordances de destin, de pensée et de vie confessionnelle entre les orthodoxes roumains et les chrétiens antiochiens a acquis une nouvelle signification grâce

<sup>50</sup> Pour une vue d'ensemble de ses recherches sur ce sujet, voir V. Căndea, « Contribuția Profesorului Dan Simonescu la istoriografia imprimeriei arabe », dans *Centenar Dan Simonescu. Cartea și biblioteca. Contribuții la istoria culturii românești*, Bucarest, 2002, surtout p. 182, 184.

<sup>51</sup> Voir *BRV I*, p. 423-433, 442-447 ; *BRV IV*, p. 32-34, 61-67.

<sup>52</sup> Voir C. I. Karadja, *Die alte rumänische Buchdruckerkunst*, dans *Geschichte der Buchdruckerkunst*, Leipzig, 1940.

<sup>53</sup> Né à Caen en 1878 (d. Rome, 1959), Jean François Joseph Charon a adopté le nom « Cyrille » à Beyrouth en 1902, quand il fut reçu dans les ordres par le patriarche Cyrille VIII de l'Église grecque-catholique melkite du Liban. En 1908, en se trouvant à Rome, il demanda d'être transféré sous l'obéissance de l'Église grecque-catholique ukrainienne, ce qui fut approuvé en octobre 1909. Il travailla à la Bibliothèque Vaticane, il enseigna au Collège patriarcal Saint-Jean Chrysostome de Beyrouth et il voyagea beaucoup, en quête de manuscrits et livres anciens pour enrichir les collections vaticanes. Il est l'auteur de quelques livres devenus classiques dans la théologie et l'histoire de la littérature ecclésiastique orientales. En Roumanie il eut une excellente collaboration avec Ioan Bianu, directeur de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, et avec le Pr. Basile Radu.

<sup>54</sup> Al. Duțu, M. A. Musicescu et A. Fochi, *Relațiile culturale româno-balcanice până în secolul al XIX-lea*, dans *România în sud-estul Europei. Culegere de studii*, Bucarest, 1979, p. 41-42.

<sup>55</sup> Voir sa préface à mon livre *Tipar pentru creștinii arabi. Antim Ivireanul, Atanasie Dabbās și Silvestru al Antiohiei*, Brăila, 2016, p. XII-XXI.

aux recherches entreprises après 1960 par Virgil Căndeă et quelques autres des historiens qui ont fondé en 1963 l'Association internationale d'Études du Sud-Est Européen. Virgil Căndeă s'est approché du milieu chrétien arabophone pendant ses voyages au Liban et en Syrie, à la recherche de manuscrits et de livres anciens grecs et arabes importants pour l'histoire des Roumains<sup>56</sup>. Sa découverte en 1976 de la version arabe du *Divan* de Démètre Cantemir l'a conduit à des commentaires significatifs sur l'intérêt des hiérarques antiochiens pour les œuvres philosophiques et théologiques du Sud-Est de l'Europe<sup>57</sup>.

Les recherches de Virgil Căndeă dans les bibliothèques des couvents du Mont Liban et de Syrie ont abouti à d'autres découvertes, qu'il présenta dans plusieurs études, publiées pour la plupart dans la *Revue des études sud-est européennes*. Ce fut le cas de son article *Interférences culturelles au Levant : les écrits de Paolo Segneri en arabe, grec, roumain et turc*, publié en 1989 dans un numéro spécial, édité à l'occasion du VI<sup>e</sup> Congrès international d'Études Sud-Est Européennes de Sofia<sup>58</sup>. Un autre exemple est sa note sur la coutume de suspendre des œufs d'autruche aux chandeliers des églises roumaines<sup>59</sup>, qu'il a commentée en partant d'un traité de l'auteur arabe chrétien du XIV<sup>e</sup> siècle Yuḥannā ibn Abī Zakariyā (ou Ibn Sabā'), *La Perle précieuse traitant des sciences ecclésiastiques*<sup>60</sup>. Virgil Căndeă a expliqué en 1972 son intérêt pour la culture des chrétiens arabophones : « On a longtemps tenu pour définitive que les liens des Pays Roumains avec les milieux culturels de l'Europe du Sud-Est et de la Méditerranée orientale ne tenaient que dans l'appui pécuniaire constitué par la longue tradition des domaines asservis aux établissements religieux des Balkans, de l'Archipel, du Mont Athos ou des Saints lieux. Il est temps de procéder à la révision de ce cliché usé, en lui conférant la dimension plus

<sup>56</sup> Voir V. Căndeă, « Une politique culturelle commune roumano-arabe dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de l'AIÉSEE* III, n° 1, 1965, p. 51-56.

<sup>57</sup> Trente ans après, j'ai publié une édition arabe et une traduction anglaise commentées du manuscrit de cette version d'Athanase Dabbās identifiée par lui, menant ainsi au bout son rêve, né à Beyrouth : Dimitrie Cantemir, *The Salvation of the Wise Man and the Ruin of the Sinful World*, édition du texte arabe, traduction anglaise, préface, notes et index par I. Feodorov, introduction et commentaires par V. Căndeă, Bucarest, 2006. Une nouvelle édition, revue et augmentée, parut chez Brill en 2016 (vol. VI de la Série TSEC), citée *supra*.

<sup>58</sup> « Mélanges offerts au VI<sup>e</sup> Congrès International d'Études Sud-Est Européennes de Sofia », RESEE XXVII, n° 1-2, 1989, p. 49-63 [repris dans V. Căndeă, *Histoire des idées en Europe du Sud-Est (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, édition par I. Feodorov et M. Țipău, Brăila, 2019 (BIESEE, 4), p. 299-316].

<sup>59</sup> « Les œufs d'autruche et la vigilance », RESEE XXXI, n° 3-4, 1993, p. 301-303.

<sup>60</sup> Traduit de l'arabe par J. Périer et publié dans *Patrologia Orientalis*, t. XVI, fasc. 4, 1922, p. 593-758.

généreuse et plus durable née du transfert des valeurs spirituelles créées ou véhiculées par la culture roumaine »<sup>61</sup>.

À l'ouverture des travaux du Colloque international sur les civilisations balkaniques de Sinaïa (Roumanie) du 9 au 14 juillet 1962, Tudor Vianu affirma : « Le second thème proposé à notre méditation est celui qui tend à présenter la région balkanique comme un des carrefours du monde, et les civilisations qui s'y sont formées comme un anneau intermédiaire entre l'Orient et l'Occident »<sup>62</sup>. Najmuddin Bammate, le représentant du Directeur général de l'UNESCO, nota que l'activité mentionnée par Tudor Vianu tenait du « Projet Majeur pour une meilleure appréciation mutuelle des valeurs culturelles d'Orient et d'Occident », un projet que l'UNESCO avait lancé à New Delhi en 1958<sup>63</sup>. Toujours à Sinaïa, Camille Aboussouan, le représentant du Liban à l'UNESCO, a présenté un rapport intitulé *Une étape capitale dans les relations Orient-Occident : la naissance de l'imprimerie arabe en Europe occidentale et balkanique*<sup>64</sup>, où il commenta la collaboration entre Anthime l'Ibère, imprimeur de génie et futur métropolitain de la Houngro-Valachie, et Athanase Dabbās, le métropolitain d'Alep. Ce fut toujours M. Aboussouan qui lut, au début de la séance de clôture du Colloque, la déclaration qui permit la fondation de l'Association internationale d'Études du Sud-Est Européen (AIESEE) l'année suivante, en 1963 : « Les délégués des Commissions nationales de : Albanie, Autriche, Bulgarie, France, Grèce, Hongrie, Iran, Italie, Liban, Pologne, Roumanie, Royaume-Uni, Tchécoslovaquie, Turquie, U.R.S.S. et Yougoslavie, réunis à Sinaïa du 9 au 14 juillet 1962 au Colloque international de civilisations balkaniques, organisé par la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO et l'Académie Roumaine, sous les auspices et avec l'aide de l'UNESCO, considérant l'importance et la complexité des problèmes scientifiques qui se posent aux chercheurs dans le domaine des sciences historiques et philologiques, aussi bien que dans celui de la création et des échanges artistiques et culturels dans la région des Balkans et en général du Sud-Est européen, conviennent de constituer un Comité provisoire qui sera chargé d'entreprendre les démarches nationales et internationales pour la création d'une institution internationale d'études balkaniques, destinée à

---

<sup>61</sup> V. Căndeia, « La diffusion de l'œuvre de Dimitrie Cantemir en Europe du Sud-Est et au Proche Orient », RESEE X, n° 2, 1972, p. 360-361 [article repris dans *Histoire des idées en Europe du Sud-Est (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, p. 241-256].

<sup>62</sup> *Allocution de M. Tudor Vianu, de l'Académie, Secrétaire général de la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO. Les régions culturelles dans l'histoire des civilisations et le Colloque de civilisations balkaniques*, dans *Actes du Colloque International de civilisations balkaniques, Sinaïa, 8-14 Juillet 1962*, Bucarest, 1963, p. 13.

<sup>63</sup> *Allocution de M. N. Bammate, représentant du Directeur général de l'UNESCO, ibid.*, p. 15.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 150-158.

promouvoir la recherche scientifique dans le domaine des sciences humaines dans la région des Balkans et du Sud-Est européen »<sup>65</sup>.

Aussitôt envisagée la création de l'AIESEE en 1962, les historiens qui ont imaginé son activité future ont pris en considération les civilisations du Proche-Orient comme un domaine d'études complémentaire. En présentant les buts et activités de l'AIESEE depuis sa création, le 23 avril 1963, jusqu'en 1977, Emil Condurachi, le Secrétaire général de l'Association, notait : « Car, cerné de mers vers le Sud, le Sud-Ouest et le Sud-Est – l'Adriatique, la Mer Noire et l'Égée –, mers qui débouchent sur la Méditerranée, il n'est guère étonnant de relever dans cette direction les antennes les plus sensibles du Sud-Est européen, dont les civilisations tiennent à la fois du monde oriental et du monde occidental peuplant les abords de la *Mare Nostrum* »<sup>66</sup>. À l'occasion du I<sup>er</sup> Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes organisé à Sofia du 26 août au 1 septembre 1966, plusieurs participants ont parlé de l'héritage chrétien – spirituel, littéraire, artistique – partagé par les pays levantins et ceux du Sud-Est de l'Europe. Grigore Ionescu retraça *Les rapports de l'architecture médiévale roumaine avec l'art des pays balkaniques et ceux du Proche-Orient*. Le théologien libanais Rachid Haddad a évoqué les sources grecques des controverses entre les orthodoxes et les catholiques antiochiens au XVIII<sup>e</sup> siècle, dont beaucoup sont entrées dans la littérature arabe par des traductions d'écrits en provenance des Pays roumains. Dans son résumé des travaux du Congrès paru dans le *Bulletin de l'AIESEE* n° 1-2 de 1967, Alexandru Duțu remarquait qu'il y eut une préoccupation appréciable de souligner l'importance du Sud-Est européen dans les recherches concernant les contacts entre l'Orient et l'Occident. Parmi les nouveaux thèmes inclus entre les programmes d'études de l'AIESEE à l'occasion de la réunion des experts organisée à Athènes en 1972 a été celui concernant les « rapports de la région des Balkans avec le Proche-Orient et les pays méditerranéens ».

C'est dans cette même direction que se sont inscrites les recherches subséquentes de Virgil Cîndea, qui concernaient un recueil du patriarche d'Antioche Macaire III Ibn al-Za'îm où il retrouva une première version, perdue par la suite, de la plus ancienne chronique de la Valachie et d'un texte hagiographique concernant sainte Parascève la Neuve (célébrée par les orthodoxes le 14 octobre). En présentant la conférence *La culture roumaine et le Proche-Orient* à l'occasion du III<sup>e</sup> Congrès de l'AIESEE, tenu à Bucarest en

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 189. Le Liban est resté pays-membre de l'AIESEE, représenté par un comité national fondé en 1963 à Beyrouth, dont Camille Aboussouan était le Président et Sylvia Agémian, curateur au Musée Nicolas Sursock, la Secrétaire.

<sup>66</sup> E. Condurachi, *Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen (AIESEE). Buts et activités (1963–1977)*, Bucarest, 1978, p. 9.

1974, il rédigea une liste des thèmes de recherche relatifs à ce domaine<sup>67</sup>. Ce fut toujours Virgil Căndeă qui reprit les recherches concernant les débuts de l'imprimerie arabe au Levant avec l'aide des imprimeurs des Pays roumains<sup>68</sup>. Il souligna, dans ce contexte, le rôle de la langue grecque et de la tradition écrite des grands Pères de l'Église byzantine comme l'un des éléments de cohésion entre les Orthodoxies roumaine et antiochienne.

Ses recherches après 1968 sur les icônes arabes post-byzantines et sa préoccupation de les faire connaître partout dans le monde furent inspirées par la fascination qu'il éprouva à l'égard de leur ressemblance aux icônes roumaines et sud-est européennes, en général. Les nouveaux domaines de recherche que Virgil Căndeă a définis sont entrés ensuite dans les circuits scientifiques levantin et occidental. Lui-même ne cessa d'organiser des expositions : après celle, devenue célèbre, du Musée Nicolas Sursock de Beyrouth, en mai 1969, dont l'anniversaire d'un demi-siècle est célébré en 2019<sup>69</sup>, il fut le curateur et le directeur scientifique du catalogue de l'exposition *Icônes grecques, melkites, russes. Collection privée du Liban*, organisée en mai – juin 1994 au Musée Carnavalet de Paris<sup>70</sup>. Le 18 novembre 1990, comme participant au colloque organisé par la Bibliothèque nationale de France sur *Les Chrétiens du Patriarcat d'Antioche de rite byzantin*, il présenta une allocution concernant l'*Apport des Roumains à la culture arabe* (chrétienne), et une autre à propos des *Icônes melkites* (avec Camille Aboussouan). En 1972 il écrivit pour la revue *Syria* une étude amplement documentée concernant saint Elian de Homs (Syrie)<sup>71</sup>. L'identité des modèles byzantins repris par les peintres de Roumanie et du Levant, remarquée par Virgil Căndeă et présentée par lui en 1969, lors de l'exposition des icônes arabes au Musée Sursock, a permis aux peintres roumains de travailler au XX<sup>e</sup> siècle dans des églises du Levant sans s'éloigner de la tradition locale : le Père Sofian Boghiu a peint au Liban et en Syrie, à Deyr el-Harf et à Homs<sup>72</sup>. Encore un sujet de recherche que les Roumains peuvent

---

<sup>67</sup> Texte publié dans *III<sup>e</sup> Congrès international d'études du Sud-Est européen. Histoire, B 2. Relations culturelles du Sud-Est européen avec le monde méditerranéen et Pontique. Co-rapports*, Bucarest, 1974, p. 54-71.

<sup>68</sup> Voir son article cité « Beginning with 1701: The Romanian-Lebanese Dialogue through Books and Printing », repris (revu et augmenté) en version française : « Dès 1701: Dialogue roumano-libanais par le livre et l'imprimerie », dans C. Aboussouan (dir.), *Le livre et le Liban jusqu'à 1900*, Paris, 1982, p. 283-293.

<sup>69</sup> *Icônes melkites. Exposition organisée par le Musée Nicolas Sursock du 16 mai au 15 juin 1969*, catalogue publié sous la direction de V. Căndeă, Musée Nicolas Sursock, Beyrouth, 1969.

<sup>70</sup> Voir le catalogue de l'exposition *Icônes grecques, melkites, russes. Collection Abou Adal*, Skira, 1994.

<sup>71</sup> Republiée dans V. Căndeă, *Histoire des idées en Europe du Sud-Est (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, p. 329-347.

<sup>72</sup> Voir H. Kassatly, *La communauté monastique de Deir el Harf*, Université de Balamand, 1996.

partager avec leurs collègues de ces pays, historiens de l'art ecclésiastique et des rapports entre les Églises.

Le lecteur roumain d'aujourd'hui qui aimerait s'informer sur les Églises orientales et les arabes chrétiens par des sources publiées dans sa langue n'a pas beaucoup de choix<sup>73</sup> : trois traductions en roumain de monographies parues en Occident<sup>74</sup>. Un autre ouvrage contient des homélies de Shenouda III, patriarche de l'Église Copte Orthodoxe<sup>75</sup>.

La seule institution de Roumanie qui poursuit en ce moment des projets pour valoriser les liens anciens des Roumains avec les chrétiens arabophones du Levant est l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine, à Bucarest. Deux programmes sont inclus dans son plan d'études : le premier concerne l'édition et la traduction, annotées et intégrales, du texte arabe du *Journal* de Paul d'Alep, tandis que le second se réfère à la collection d'informations sur les pièces culturelles roumaines conservées aux pays arabes, beaucoup tirées de sources arabes, qui furent publiées dans les chapitres *Syrie, Liban, Égypte et Israël* de la nouvelle série de l'encyclopédie de Virgil Câdea *Traces roumaines à l'étranger*<sup>76</sup>.

En retraçant l'histoire de la chrétienté arabophone et en remémorant les voyages des hiérarques antiochiens chez nous, ou d'autres contacts et actes de culture isolés, les études entreprises par les chercheurs du domaine Sud-Est Européen de Roumanie ont eu comme but de valoriser le fonds commun de culture byzantine, conservé pendant des siècles dans les Pays Roumains et le Levant, les similitudes et les différences dans l'évolution de la spiritualité orthodoxe de ces régions, éloignées du point de vue géographique et linguistique.

Les recherches concernant la chrétienté arabe nécessitent la connaissance de la langue arabe et de la littérature arabe chrétienne, faute de laquelle l'accès aux sources publiées dans le monde arabe est difficile. La recherche historique roumaine a employé au siècle dernier des sources

---

<sup>73</sup> J'ai préparé une bibliographie des publications de Roumanie concernant le monde arabe, *The Arab World in Romanian Culture. A Bibliography, 1957–2001*, Bucarest, 2001. Seulement 5% des titres enregistrés sont liés aux relations entre Roumains et Arabes chrétiens et aux traductions de la littérature arabe chrétienne (pour la plupart, moderne). Voir aussi *Translations from Arabic into Romanian (1990–2010), a study commissioned by the Next Page Foundation*, accessible en ligne depuis novembre 2010.

<sup>74</sup> Deux des traductions ont été faites à partir des ouvrages : *Die Ostkirchen. Ein Leitfadens*, par D. W. Winkler et K. Augustin (Graz, 1997), et *The Eastern Christian Churches. A brief survey* par Ronald Roberson, 6<sup>e</sup> éd., Rome, 1999. La troisième est la version roumaine du petit livre de Juan Pedro Monferrer Sala *Introducción al cristianismo oriental*, parue en 2016 à Cordoue.

<sup>75</sup> Shenouda III, *Să mulțumim totdeauna !*, Bucarest, 2012.

<sup>76</sup> V. Câdea, *Mărturii românești peste hotare. Creații românești și izvoare despre români în colecții din străinătate*, nouvelle série, éd. coord. I. Feodorov et A. Timotin, Bucarest, 2010–2018, 7 vols.

indirectes, des traductions de textes arabes faites à partir d'intermédiaires et avec l'assistance d'hommes de lettres arabes qui se trouvaient temporairement en Roumanie. La licence en Philologie arabe obtenue en 1984 à Bucarest m'a permis de poursuivre des projets consacrés aux relations entre les Roumains et les chrétiens antiochiens pour lesquels j'ai consulté des sources arabes inconnues en Roumanie. J'ai commencé à étudier il y a plus de deux décennies les livres arabes imprimés aux Pays Roumains et au Levant avant 1760. Pour pouvoir rédiger une liste commentée de ces livres j'ai consulté tous les volumes imprimés en arabe à Snagov, Bucarest, Jassy et Alep qui se trouvent dans les collections roumaines ou ailleurs. Ultérieurement j'ai retrouvé des traces de livres imprimés à Beyrouth en 1752–1753, qui renferment toujours des éléments typographiques d'origine roumaine. De l'activité de cette nouvelle imprimerie des chrétiens orthodoxes arabes quelques livres sont connus seulement, des livres très rares, dont l'étude est en cours<sup>77</sup>. J'ai enrichi l'historiographie roumaine par des informations puisées dans des manuscrits arabes chrétiens inconnus chez nous, tel que les lettres de Mūsā Ṭrabulsi, le secrétaire du patriarche Sylvestre d'Antioche, qui apportent un témoignage direct sur la création du matériel typographique arabe au Monastère de Saint-Spyridon (l'Ancien) de Bucarest. Les résultats de ces recherches sont enregistrés dans la monographie publiée en roumain en 2016, *Livres imprimés pour les chrétiens arabes. Anthime l'Îbère, Athanase Dabbās et Silvestre d'Antioche*<sup>78</sup>.

En 2008 j'ai réuni une équipe internationale qui se propose de publier jusqu'en 2020 une édition complète du texte arabe du *Journal* de Paul d'Alep, réalisée par la collation de quatre manuscrits disponibles (Paris, qui est le meilleur, Londres, Saint-Pétersbourg et Kiev), accompagnée d'une traduction anglaise, de notes philologiques et historiques, index, bibliographie et cartes. L'équipe comprend des chercheurs spécialisés en plusieurs domaines : histoire médiévale, histoire de l'art, études byzantines, langue arabe, langue grecque, etc. Les *Actes* des trois colloques internationaux que nous avons organisés à Bucarest et à Kiev (2011, 2013 et 2015) sont accessibles en ligne<sup>79</sup>. Les participants sont attachés à plusieurs institutions académiques et universitaires roumaines et étrangères : Mihai Țipău (Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest),

<sup>77</sup> Voir I. Feodorov, « New data on the early Arabic printing in the Levant and its connections to the Romanian Presses », RESEE LVI, 2018, p. 197-233.

<sup>78</sup> *Țipar pentru creștinii arabi. Antim Ivireanul, Atanasie Dabbās și Silvestru al Antiochiei*, cité ci-dessus. Je prépare actuellement une version anglaise revue et augmentée.

<sup>79</sup> *Relations entre les peuples de l'Europe Orientale et les chrétiens arabes au XVII<sup>e</sup> siècle. Macaire III Ibn al-Za'īm et Paul d'Alep. Actes du I<sup>er</sup> Colloque international, le 16 septembre 2011, Bucarest, Bucarest, 2012 ; Actes du II<sup>e</sup> Colloque international, le 10 décembre 2013, Bucarest, éd. I. Feodorov, dans RESEE LII, 2014, p. 259-376 ; Europe in Arabic Sources: The Travels of Macarius, Patriarch of Antioch, Proceedings of the International Conference « In the eyes of the Orient: Europe in Arabic Sources (Kyiv, 22–23 September 2015) », éd. Y. Petrova et I. Feodorov, Kiev, 2016.*

Ovidiu Olar (Institut d'Histoire « Nicolae Iorga », Bucarest), Andreea Dunaeva (Université de Bucarest), Yulia Petrova (Institut d'Études Orientales « A. Krymsky » de l'Académie Nationale des Sciences de l'Ukraine, Kiev), Serge Frantsouzov (Institut d'Études Orientales de l'Académie Russe des Sciences, Saint-Petersbourg), Vera Tchentsova (Maison française d'Oxford et l'UMR 8167 Orient et Méditerranée, Paris), Charbel Nassif (Université de Leyde), etc.

Le *Journal* de Paul d'Alep reflète les rapports entre les Églises au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle : celles entre les Européens orthodoxes de l'Est et le Levant, ainsi que celles des Syriens avec l'Église de Rome et le Patriarcat de Moscou. Les exposés que j'ai présentés à des colloques et dans des revues, en valorisant le texte arabe du *Journal*, concernent plusieurs sujets importants pour l'histoire des Roumains et des pays sud-est européens<sup>80</sup>. J'ai publié en 2014 un tiers du *Journal* de Paul d'Alep, l'édition du texte arabe, avec traduction roumaine annotée et commentaires<sup>81</sup>. Ma traduction se poursuit avec les sections du *Journal* concernant le voyage de Paul d'Alep et de son père, le patriarche Macaire III, à Constantinople, en Ukraine et au Pays de Moscou<sup>82</sup>.

En ce qui concerne les ouvrages historiques du patriarche Macaire III, il faut mentionner qu'il obtint de Moldavie et de Valachie bon nombre de manuscrits grecs, qu'il a adaptés en arabe pour ses grandes œuvres *Mağmū' laṭīf*, *Mağmu' mubārak*, *Kitāb an-Naḥla* et *Kitāb al-kunūz*. De son recueil *Mağmu' laṭīf*, j'ai édité le texte arabe et j'ai traduit deux chapitres : la *Chronique des princes de la Valachie* et l'histoire des reliques de sainte Parascève la Neuve d'Epivates, que le patriarche et sa suite ont vénérées à Jassy, en Moldavie, seize ans après qu'elles fussent apportées de Constantinople<sup>83</sup>. D'autres sections de ce

<sup>80</sup> Voir I. Feodorov, « Paul of Aleppo », dans *Christian-Muslim Relations. A Bibliographical History. Volume 10. Ottoman and Safavid Empires (1600–1700)*, éd. coord. D. Thomas et J. Chesworth, Leiden, 2017, p. 317-331 ; ead., « Images et coutumes des Pays Roumains dans le récit de voyage de Paul d'Alep », dans *Tropes du voyage. Les Rencontres*, Paris, 2010, p. 221-246 ; ead., « Un lettré melkite voyageur aux Pays Roumains : Paul d'Alep », *Kalimat al-Balamand. Annales de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Balamand* 1996, n° 4, p. 55-62 ; ead., « Les *Firanğ* – Francs, Européens ou catholiques ? Témoignages d'un chrétien syrien du XVII<sup>e</sup> siècle », *Orientalia Christiana Periodica* 82, 2016, p. 1-32.

<sup>81</sup> *Paul din Alep, Jurnal de călătorie în Moldova și Valahia*, étude introductive, édition du manuscrit arabe, traduction roumaine, notes et index, Bucarest – Brăila, 2014.

<sup>82</sup> Voir aussi les fragments annotés de la version anglaise que j'ai réalisée pour l'anthologie dirigée en 2014 par Al. Treiger et S. Noble, *The Orthodox Church in the Arab World 700–1700. An Anthology of Sources*, Illinois, p. 252-275 (Chap. 12: *Paul of Aleppo*).

<sup>83</sup> I. Feodorov, « *La Chronique de Valachie (1292–1664). Tawārīḥ wa aḥbār muḥtasara 'an aḫandīyyat al-'Aflāḥ*. Texte arabe du patriarche Macaire Za'im, introduction, édition du texte arabe, traduction française et notes », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* LII, 1991–1992 [1995], p. 3-71 ; ead., « *The Unpublished Arabic Version of the Life of Saint Paraskevi the New by Makarios az-Za'im al-Halabī (Khabar al-Bārrat 'Ummīnā al-Qiddīsat Baraskaḫī al-Jadīdat)*, introduction, édition

manuscrit, qui traitent des Roumains, des Bulgares, des Serbes et des Russes, seront traduites et éditées comme étapes du projet, déjà mentionné, de l'Institut d'Études Sud-est Européennes.

Je dois remarquer que depuis une vingtaine d'années mes contacts et mes voyages scientifiques m'ont souvent donné l'occasion de recevoir des questions à propos des relations entre les Roumains et les chrétiens arabes du Levant. J'en tire une confirmation du fait que c'est *précisément ce sujet* que les arabisants roumains sont censés étudier, ceci étant justement leur chance de contribuer d'une façon essentielle au domaine des études arabes. Cela nous permettra d'enrichir les résultats des recherches sur la chrétienté arabe, qui jouissent depuis peu de l'intérêt croissant de la communauté académique internationale.

Constantin Karadja affirmait avec amertume dans son discours prononcé le 28 mai 1946 au Séminaire de bibliologie de l'Université de Bucarest : « Toutefois, le malheur était, et il l'est toujours aujourd'hui dans le Sud-Est de l'Europe, le manque de continuité. On recommence avec chaque génération ». Les recherches sur la chrétienté arabophone dans ses rapports avec l'Orthodoxie roumaine ont débuté au sein des recherches du Sud-Est européen promues par des historiens qui ont dirigé leur attention vers l'est de la Méditerranée. Je crois que j'ai fourni assez d'arguments pour établir la continuité des projets concernant la civilisation arabe chrétienne, dont les contacts avec les Roumains sont étudiés depuis quelque temps de manière systématique et avec plus de résultats concrets au sein de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Bucarest.

---

du texte arabe, traduction anglaise et notes », dans *Proceedings of the 20<sup>th</sup> Congress of the UEAI*, I, éd. K. Devenyi, *The Arabist. Budapest Studies in Arabic* 24–25, 2002, p. 69-80.



## STUDYING OTTOMAN HISTORY AT THE INSTITUTE FOR SOUTH-EAST EUROPEAN STUDIES: ION MATEI AND MUSTAFA A. MEHMET

*Viorel Panaite*

The study of Ottoman history, especially that related to the Romanian principalities, has constituted an important direction of historical research at the Institute for South-East European Studies.<sup>1</sup> In the present paper, I intend to present Ion Matei and Mustafa A. Mehmet's most significant contributions for building and maintaining this tradition.

### ION MATEI (1921-1996)

Ion Matei was a colleague of Nicoară Beldiceanu at the beginning of his scientific career and belonged to a "golden generation" of Romanian ottomanists, together with Aurel Decei, Mustafa A. Mehmet and Mihail Guboglu. He studied various aspects of the Islamic culture, the impact of Ottoman-Turkish civilization on the Balkans (especially, the linguistic impact<sup>2</sup>),

---

<sup>1</sup> Mihai Berza was not an Ottomanist, but he wrote brilliant studies on the relations between the Ottoman Empire and the Romanian principalities, such as "Haraciul Moldovei și Țării Românești în sec. XV-XIX", SMIM 2, 1957, p. 7-47; id., "Variațiile exploatării Țării Românești de către Poarta Otomană în secolele XVI-XVIII", Studii 11, n° 2, 1958, p. 59-71; id., "Noile etape ale expansiunii otomane și raporturile politico-militare în Europa centro-răsăriteană în secolul al XVI-lea", in *Românii în istoria universală*, vol. III/1, Iași, 1988, p. 287-298; id., "Turcs, Empire Ottoman et relations roumano-turques dans l'historiographie moldave des XV<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles", RESEE 10, n° 3, 1972, p. 595-627 (reprinted in M. Berza, *Pentru o istorie a vechii culturi românești*, ed. A. Pippidi, Bucharest, 1985, p. 75-103).

<sup>2</sup> Here are some articles: I. Matei, "Mots d'origine roumaine en turc", RESEE 4, n° 1-2, 1966, p. 223-232; id., "Notes sur les « turcismes » du dialecte roumain de Banat", RESEE 5, n° 3-4, 1967, p. 567-571; id., "Notes concernant l'enseignement des langues orientales dans les Pays roumains", SAO 5-6, 1967, p. 93-117. He dedicated short articles to Dimitrie Cantemir, such as: I. Matei, "Le maître de langue turque de Dimitrie Cantemir: Es'ad Efendi", RESEE 10, n° 2, 1972, p. 281-288; id., "Cantemir orientalistul și posteritatea critică", *Viața Românească* 6, n° 9, 1973, p. 113-121. I note here Ion Matei's other articles: "Sur les relations d'Ahmed Vefik Pacha avec les Roumains", SAO 7, 1969, p. 95-133 (I) and 8, 1971, p. 71-103 (II); "Un agronome roumain dans l'Empire Ottoman pendant les années 1849-1859", SAO 7, 1968, p. 295-301; "Contributions aux débuts des études de turcologie en Roumanie, les XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles", RESEE 26, n° 2, 1988, p. 99-112;

but dealt mainly with the legal aspects of the relations between the Ottoman Empire and the Romanian principalities.

In his 1945 study dedicated to the imperial covenant letter (*'ahdname-i hümayun*) granted by Sultan Mehmed II to Stephen the Great in 1479 (later, the document was dated 1480-1481 by M. A. Mehmet), Aurel Decei brought Islamic law into discussion. He thus opened the way for scholars to make use of the Islamic legal view to define the Romanian principalities' status in relation to the Ottoman Porte.<sup>3</sup> Ion Matei followed this direction and proved what good results can be achieved in the study of this topic by joining the historical training with the legal one.

In this regard, the best example is his article on the Ottoman rule over the Romanian principalities, titled "Quelques problèmes concernant le régime de la domination ottomane dans les pays roumains (concernant particulièrement la Valachie)" and published in two parts in *Revue des études sud-est européennes* in 1972-1973. From the very beginning, Ion Matei emphasized the position of the Romanian principalities within the Ottoman Empire and not outside it, using the title "Position des Principautés roumaines et leur régime dans le cadre de l'Empire Ottoman" for a section of his study. To expose the main elements of the Holy War doctrine, Matei – like Aurel Decei – used as primary source the *Kitab al-ahkam al-sultaniyya*, an Islamic law treatise written by the Shafi'i jurist al-Mawardi (d. 1054) in the eleventh century.<sup>4</sup> In another distinct part of his study, Ion Matei compared the status of Wallachia, Moldavia and Transylvania, emphasizing both common points and divergent elements: "Le régime juridique et politique de la domination ottomane dans les trois pays roumains. Ressemblances et dissemblances". Moreover, the last part of his article was an original contribution to Ottoman history, long ignored by ottomanists: "L'autonomie des principautés roumaines — analogie et modèle pour d'autres pays dominés." These are the pages dealing with the autonomy of the Romanian principalities, used as a 'typological' model during peace negotiations between the Empire and European powers to be applied to other territories under Ottoman rule.<sup>5</sup>

---

"Modernisation de la terminologie politique turque: *patrie, nation, people*", RESEE 17, n° 4, 1979, p. 746-750.

<sup>3</sup> A. Decei, "Tratatul de pace - *sulhname* - încheiat între sultanul Mehmed al II-lea și Ștefan cel Mare la 1479", RIR 15, fasc. 4, 1945, p. 465-494 [reprinted in id., *Relații româno-orientale. Culegere de studii*, Bucharest, 1978, p. 118-139].

<sup>4</sup> This important work was translated in French and published by E. Fagnan at the beginning of the twentieth century: Mawardi (Aboul-Hasan Ali). *Al-Ahkâm al-Sultâniyah (Les Statuts Gouvernementaux ou règles de droit public et administratif)*. Traduction et notes de E. Fagnan, Alger – Paris, 1915. Since then, a new edition was translated and printed in English: *Al-Ahkam as-Sultaniyyah. The Laws of Islamic Governance*, by Abu'l-Hasan 'Ali ibn Muhammad ibn Habib al-Basri al-Baghdadi al-Mawardi (d. 450 AH), translated by Asadullah Yate, London, 1996.

<sup>5</sup> I. Matei, "Quelques problèmes concernant le régime de la domination ottomane dans les pays roumains (concernant particulièrement la Valachie) (I-II)", RESEE 10, n° 1, 1972, p. 65-81 and 11, n° 1, 1973, p. 81-95. See also id., "Unele aspecte privind autonomiile locale în Imperiul otoman în

The main ideas and conclusions related to the political and legal status of the Romanian principalities from the above-mentioned article were included as a distinct chapter in the great monograph on the history of Romanian law (*Istoria dreptului românesc*) published in 1980.<sup>6</sup>

In the chapter dedicated to “The Legal Regime of International Relations” Ion Matei presented the following questions in a synthetic manner: the international position of the Romanian countries before the establishment of Ottoman domination; legal relations with the Ottoman Empire; the content and functionality of the autonomous status of the Romanian principalities; representatives of the Romanian voivodes at the Ottoman Porte (*kapukethudalari*).<sup>7</sup> The ‘official’ character of the volumes about Romanian law led to a dilution of the opinions expressed by Ion Matei in the previous study. So, one can find statements like these: “The Romanian countries were countries separated from the Empire”; “The Romanian countries had the status of territories which, without being an integral part of the Ottoman Empire, have preserved their sovereignty...”.<sup>8</sup> Yet, Ion Matei also expressed his dilemmas on this subject: terminological approximation can lead to errors by ignoring the differences of legal status; the Romanian principalities’ autonomy is not the same as other autonomies in European legal practice.<sup>9</sup>

There are more writings of Ion Matei which still remain unpublished, being preserved in the archive of the Institute for South-East European Studies, such as the text dedicated to the status of the Romanians in the Ottoman Empire.<sup>10</sup>

The most illustrious example is the study dealing with the agents (*kapukethudalari*) of the Wallachian voivodes in the Ottoman Empire, an investigation which came to be known by historians about fifty years after its writing.<sup>11</sup> In 1997, without knowing about Ion Matei’s unpublished work, I noted that a problem of Romanian historiography still awaiting its solution lay in studying the role of the agents who represented the Moldavian, Wallachian and

---

spațiul sud-est european”, in *Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană*, V, Bucharest, 1989, p. 65-73.

<sup>6</sup> *Istoria dreptului românesc*, coord. I. Ceterchi, vol. I, Bucharest, 1980; vol. II/1, Bucharest, 1984; vol. II/2, Bucharest, 1987.

<sup>7</sup> I. Matei, “Regimul juridic al relațiilor internaționale”, in *Istoria dreptului românesc*, vol. I, chap. XII: *Regimul juridic al relațiilor internaționale*, p. 458-470; and *Istoria dreptului românesc*, vol. II/1, p. 221-230.

<sup>8</sup> *Istoria dreptului românesc*, I, p. 465.

<sup>9</sup> *Ibidem*.

<sup>10</sup> A short and general presentation was published with the title “Românii în Imperiul Otoman. Probleme generale”, in *Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană*, III, Bucharest, 1987, p. 141-149.

<sup>11</sup> A few pages on this topic were included in the *History of the Romanian Law* (I. Matei, “Reprezentanții domnilor români la Poarta otomană”, in *Istoria dreptului românesc*, vol. I, Bucharest, 1980, p. 468-470; vol. II/1, Bucharest, 1984, p. 224-226.

Transylvanian princes at the Ottoman Court.<sup>12</sup> In 2008, Nagy Pienaru and Tudor Teoteoi edited this text as a book under the title *Diplomatic agents (kapu-kethüdararı) of Wallachia at the Ottoman Porte*. In this work, one can find distinct chapters on different issues related to the evolution and organization of the *kapu-kethüdararı* institution, such as: selection, recruitment and training; the beginning and the end of the mission; functions and duties; agents' rights and rank etc.<sup>13</sup> By this remarkable investigation, Ion Matei substantially completed the bibliographical list on the agents, such as those published by Aurel H. Golimaş for Moldova (1943)<sup>14</sup> and Georg Müller for Transylvania (1923).<sup>15</sup> In the revised and augmented edition of my book on *War, Peace and Trade in Islam. The Romanian Principalities and the Ottoman Law of Nations* (Iaşi, 2013), I added a new chapter specially dedicated to the legal status of agents (*kapu-kethüdararı*) of the tribute-paying voivodes North of the Danube.<sup>16</sup>

Let's note that Ion Matei was part of the editorial teams of more collective volumes, such as *Independența României. Bibliografie / The Independence of Romania. Selected Bibliography*,<sup>18</sup> and *Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană*.<sup>19</sup>

<sup>12</sup> V. Panaite, *Pace, război și comerț în Islam. Țările române și dreptul otoman al popoarelor. Secolele XV-XVII (Peace, War and Trade in Islam. The Romanian Principalities and the Ottoman Law of Nations. 15<sup>th</sup>-17<sup>th</sup> Centuries)*, Bucharest, 1997, p. 15-16.

<sup>13</sup> I. Matei, *Reprezentanții diplomați (capuchehâi) ai Țării Românești la Poarta otomană*, Bucharest, 2008.

<sup>14</sup> A. H. Golimaş, *Despre capuchehăile Moldovei și poruncile Porții către Moldova până la 1829. Contribuții la cunoașterea raporturilor de drept dintre Moldova și Turci*, Iași, 1943. See also I.D. Condurachi, *Soli și agenți ai domnilor Moldovei la Poartă în secolul al XVII-lea*, Bucharest, 1920; A. Știrbei, *Reprezentanța diplomatică și consulară a României. Organizare juridică*, București, 1948 (unpublished doctoral thesis).

<sup>15</sup> G. Müller, *Die Türkenherrschaft in Siebenbürgen. Verfassungsrechtliches Verhältnis Siebenbürgens zur Pforte. 1541-1688*, Sibiu, 1923. See also V. Biró, *Erdely Követei a Portán*, Cluj, 1921.

<sup>16</sup> V. Panaite, *Război, pace și comerț în Islam. Țările române și dreptul otoman al popoarelor / War, Peace and Trade in Islam*, second revised and expanded edition, Iași, 2013, p. 378-398. This chapter, called "Purtători de trebile țării la Poartă" by a seventeenth-century source, is actually a synthesis of my previous studies published on this topic in various journals: V. Panaite, "Reprezentanța diplomatică a Țării Românești la Poarta Otomană în epoca lui Constantin Brâncoveanu," *Revista de istorie* 41, n° 9, 1988, p. 877-894; id., "Din istoria relațiilor româno-otomane: Capuchehăile," *Anuar* (Ploiești) 1, 1989, p. 16-27; id., "Statutul diplomatic al Agenției române la Constantinopol în preajma războiului de independență. 1774-1877," *Caietele Laboratorului de Studii Otomane* (University of Bucharest) 1, 1990, p. 227-244; id., review of *Reprezentanța diplomatică a Moldovei la Constantinopol (30 august 1741 - decembrie 1742). Rapoartele inedite ale agenților lui Constantin Mavrocordat*, ed. A. Camariano-Cioran, Bucharest, 1985, in *RdI* 40, n° 6, 1987, p. 648-652.

<sup>18</sup> Comitetul de redacție: Ștefan Pascu, Jean Livescu (redactor responsabil), Dan Berindei, Constantin Nuțu, Ion Matei, București, 1979. In English version, Editorial Board: Ștefan Pascu, Jean Livescu, Dan Berindei, Constantin Nuțu, Ion Matei, București Bucharest, 1980.

<sup>19</sup> 3 vols., authors: Gh. I. Ioniță..., Ion Matei, Bucharest, 1985-1987.

Even if I personally disagree with Ion Matei's certain conclusions, his brilliant investigations could not be ignored. Here, I would like to give a single example of divergent opinions, namely the one referring to the phrase "Abode of Peace". Some Muslim jurists - particularly Yahya b. Adam, al-Shafi'i and al-Mawardi - advanced the concepts of *dar al-'ahd* and *dar al-sulh*, which were variously translated by specialists as "Abode of Peace", "Abode of Pact" or "Abode of Truce". It is important to note that the main criterion used by scholars to describe this kind of territories was the existence of an "engagement" (*'ahd*) between the Muslim sovereign and the non-Muslim leader. The famous Shafi'i scholar al-Mawardi (d. 1058) theorized about the *dar al-'ahd* concept in the chapter on the classification of territories entering Muslim rule. Thus, al-Mawardi understood under the *dar al-'ahd* (*territoire du traité* in E. Fagnan's French translation) those territories that, on the basis of a contractual pact, remained in non-Muslims' possession in exchange of a tribute (*harac*) equivalent to a poll-tax (*cizye*). This point of view was comprised in a famous quotation from the Chapter XII of his *al-Ahkam al-Sultaniyya*.<sup>20</sup> As other modern historians, Ion Matei adopted the Shafi'i concept of *dar al-'ahd* to define the tributary status in South-Eastern Europe, including Wallachia, Moldavia, Transylvania, Ragusa, and certain Aegean islands. In this way, the apparent contradictions regarding the territories on the boundary between *dar al-Islam* and *dar al-harb* should be solved.<sup>21</sup>

However, in my view, there are two important arguments against applying this term to the principalities of Wallachia and Moldavia. Firstly, the concept of *dar al-'ahd* does not belong to the Hanafi legal tradition adopted by the Ottomans and has been absent from the scholarly debates in the empire.<sup>22</sup> Secondly, given the historical evolution of *pax ottomanica* North of the Danube throughout late medieval and early modern period, it would be highly impossible to capture the essence of the tributary provinces' status within a single, all-encompassing term such as the Abode of Peace.<sup>23</sup>

<sup>20</sup> Mawardi, *Ahkam*, ed. Fagnan, p. 290-291; Mawardi, *Ahkam*, ed. Yate, p. 201-202.

<sup>21</sup> I. Matei, "Domination ottomane", p. 95. See also N. H. Biegan, *The Turco-Ragusan Relationship. According to the Firmans of Murad III (1575-1595) extant in the State Archives of Dubrovnik*, The Hague - Paris, 1967, p. 30-32; H. Inalcik, "Dar al-'ahd", in *The Encyclopaedia of Islam*, I-XIII. Second Edition (French edition, *Encyclopédie de l'Islam*), edited by P. Bearman, Th. Bianquis, C.E. Bosworth, E. van Donzel and W.P. Heinrichs, Paris - Leiden, 1986-2004, vol. II, p. 118-119; A. Decei, "Sulhname", p. 139.

<sup>22</sup> In fact, al-Mawardi himself admitted that he had not found such a concept in Hanafi works, emphasizing that Abu Hanifa had included such territories in the Abode of Islam: "Abu Hanifa says their territory does become *dar al-Islam* by the treaty (*bi'l sulh dar al-Islam'a*), that they themselves become *zimmis*, and that the *cizye* is taken from them" (Mawardi, *Ahkam*, ed. Fagnan, p. 290-291; Mawardi, *Ahkam*, ed. Yate, p. 201-202. See also A. Decei, "Sulhname", p. 137).

<sup>23</sup> V. Panaite, *The Ottoman Law of War and Peace. The Ottoman Empire and Tribute Payers*, New York, 2000.

The studies in which Ion Matei has analysed the status of the Romanian countries towards the Ottoman Porte do not bear any trace of a 'nationalistic' approach, as it is often the case when the "Turk" became subject of historical research.<sup>24</sup> On the contrary, Matei's studies retain an unaltered scientific character. This means that his research should be indispensable for those who study the history of the Ottoman Empire and the Romanian countries.

#### MUSTAFA ALI MEHMET

Mustafa A. Mehmet translated hundreds of Ottoman documents, dated between 1455 and 1812, and published them in three volumes titled *Turkish Documents on the History of Romania* (Bucharest, 1976-1986).<sup>25</sup> At that time, the documents of these volumes were preserved: in archives and libraries in Romania (The State Archives; The Library of the Romanian Academy; The Central Library of State; Bucharest History Museum); in archives and libraries in Turkey, Bulgaria and Poland (Başbakanlık Arşivi / Archives of the Presidency of the Council of Ministers, Istanbul; Topkapı Sarayı Müzesi Arşivi / Archives of Topkapı Palace Museum, Istanbul; Archiwum Głównie Akt Dawnych / Archives of Old Documents, Warsaw; "Cyril and Methodius" National Library, Sofia). The documents from abroad were and are still preserved as microfilms at the National Archives in Bucharest.

Volume 2 of this series consists largely of documents copied in the Oriental Manuscript 343 of the Library of the Romanian Academy (which originally belonged to Alexandru Tzigara-Samurçaş). This manuscript is actually a register (*deFTER*) with over two hundred copies (*suret*) of acts related to Moldavia from 1786-1788, when a new war started between the Ottoman Empire, Russia and Austria.

The range of texts included in the three volumes of Ottoman documents is extremely wide: solemn documents issued by the central authorities, as well as letters from local Ottoman authorities (around the Romanian principalities); diplomatic, administrative or legal acts, as well as reports and petitions. In terms of Ottoman chancellery and diplomatics, the documents are: '*ahdname-i hümayun, hüküm (ferman), hatt-ı şerif, sened; telhis, mektub, inha, buyuruldu; hüccet, arzuhal* etc.

As M. A. Mehmet emphasized, Ottoman formulations make it difficult to faithfully reproduce the sense and spirit of the document in other languages,

<sup>24</sup> I mention here the false phrase "anti-Ottoman struggle", beloved by many Romanian historians.

<sup>25</sup> *Documente turceşti privind istoria României*, vol. I (1455-1774), edited by M. A. Mehmed, Bucharest, 1976; *Documente turceşti privind istoria României*, vol. II (1774-1791), edited by M. A. Mehmed, Bucharest, 1983; *Documente turceşti privind istoria României*, vol. III (1791-1812), edited by M. A. Mehmed, Bucharest, 1986.

including Romanian. Yet, when translating these texts, Mustafa A. Mehmet tried to preserve the specific features of original documents, which in most cases are characterized by extremely long phrases. When the continuity of the Ottoman text could not be respected, the editor split it into several phrases to facilitate its tracking and understanding.<sup>27</sup>

Considering the insufficiency of official documents, Ottoman chronicles, generally called *Tevarih-i Al-i Osman*,<sup>28</sup> are essential sources for studying early Ottoman policy in South-Eastern Europe. This is what Mustafa A. Mehmet and Mihail Guboglu realized in the 60s-80s of the twentieth century and started to edit a large anthology of excerpts from Ottoman chronicles related to the Romanian principalities. This collection was officially initiated by the Institute for South East European Studies of the Romanian Academy and the Institute of History “Nicolae Iorga”, under the title *Turkish chronicles on Romanian countries*.<sup>29</sup>

Volume I of *Turkish chronicles on Romanian countries. Extracts* (Bucharest, 1966) was compiled by Mihail Guboglu and Mustafa A. Mehmet from twenty-four Ottoman chronicles written in the fifteenth to mid-seventeenth century. For data on peace and war in South-Eastern Europe to be trustworthy, a chronicle had to be written by an author contemporary to the recorded events. Consequently, the two editors firstly included excerpts from chroniclers who lived and wrote in the fifteenth and the beginning of the sixteenth century, such as Aşıkpaşazade (d.~1484),<sup>30</sup> Oruc bin Adil (d. after 1509),<sup>31</sup> Mehmed Neşri

<sup>27</sup> M. A. Mehmet, *Documente turceşti*, vol. III, p. XVIII.

<sup>28</sup> On Ottoman chronicles see F. Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und Ihre Werke*, Leipzig, 1927 (Turkish edition: C. Üçok, *Osmanlı Yazarları ve Eserleri*, Ankara, 1983); id., “Originea şi fazele dezvoltării istoriografiei otomane”, *Revista Fundațiilor Regale* 4, 1938 (16 p.). See also P. Wittek, “Zum Quellenproblem der ältesten osmanischen Chroniken”, *Mitteilungen zur Osmanischen Geschichte* 1, 1921–1922, p. 107-114; H. Inalcık, “The Rise of the Ottoman Historiography”, in *Historians of the Middle East*, London, 1962; B. M. Tahir, *Osmanlı Müellifleri*, 3 vols., Istanbul, 1915; M. O. Bayrak, *Osmanlı Tarihi Yazarları*, Istanbul, 1982, reviewed by M. Guboglu, in *AIIAI* XXIII, n° 2, 1986, p. 982-983; Ş. Tekindağ, “Osmanlı Tarih Yazıcılığı”, *Belleten* 25, 140, 1971, p. 655-663; M. Guboglu, “Pe marginea lucrării lui Franz Babinger despre istoriografia otomani”, *AIIAI* 23, n° 2, 1986, p. 853-869; M. Guboglu, “L’historiographie ottomane des XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles: Bref aperçu”, *RESEE* 3, n° 1-2, 1965, p. 81-92.

<sup>29</sup> *Cronici turceşti privind țările române. Extrase*, vol. I *Sec. XV – mijlocul sec. XVII*, edited by M. Guboglu and M. A. Mehmet, Bucharest, 1966; *Cronici turceşti privind Țările române. Extrase*, vol. II *Sec. XVII – începutul sec. XVIII*, edited by M. Guboglu, Bucharest, 1974; *Cronici turceşti privind Țările române. Extrase*, vol. III *Sfârșitul sec. XVI – începutul sec. XIX*, edited by M. A. Mehmet, Bucharest, 1980.

<sup>30</sup> With data up to 1484 (*Cronici turceşti*, vol. I, p. 81-105). See also Fr. Giese, *Die altosmanische Chronik des Aşıkpaşazade*, Leipzig, 1929.

<sup>31</sup> With data up to 899/1494 (*Cronici turceşti*, vol. I, p. 47-64). Other editions: Fr. Babinger, *Jahrbücher des Urudsc. Nach den Handschriften*, Hannover, 1925; *Oruç Beğ Tarihi*, Istanbul, 1972.

(d.~1520),<sup>32</sup> or Idris Bitlisi (d. 1520).<sup>33</sup> All these historians produced writings that were authentic archetypes of early Ottoman history that would be used by later authors.<sup>34</sup> From the Ottoman chroniclers who wrote in the seventeenth century and who imposed themselves by the quality and originality of information, Ibrahim Peçevi (1574-1650) was included in the first volume of Turkish chronicles, with a *History (Tarih)* of the Ottoman Empire from the time of Süleyman Kanunî (1520-1566) until the end of the reign of Murad IV (1623-1640).<sup>35</sup>

Volume II of the *Turkish chronicles on the Romanian countries* (Bucharest, 1974) was edited by Mihail Guboglu, including extracts from eight Ottoman chroniclers who wrote in the seventeenth and early eighteenth centuries. I recall here Katib Çelebi (1609-1657), with several historiographical works that, regardless of the starting point, deal with the events of Ottoman history until mid-seventeenth century,<sup>37</sup> and Münecimbaşı (1631-1702), who authored one of the most successful universal histories in Ottoman historiography, of which the last part was devoted to the history of the Ottoman dynasty until 1672/1683.<sup>38</sup>

After six years, M. A. Mehmet edited volume III of the *Turkish chronicles on Romanian countries* (Bucharest, 1980) alone, gathering extracts from seven chroniclers whose writings referred to the Ottoman history from the end of the sixteenth century to the beginning of the nineteenth century. The greatest number of pages (about 130) is dedicated to Mustafa Na'ima (1654-1716), who wrote a chronology of Ottoman history during the period 1591-1660. This chronicle is known as *Naima Tarihi*, but in fact it bears the title "Garden of

<sup>32</sup> *Cronici turcești*, vol. I, p. 107-134. The sixth part of his world history was dedicated to the Ottoman history until 1485 (or in other manuscript up to 1517-1520). Manuscript: *Tevarih-i Âl-i Osman. El-meşhur bi-Cihan-nüma* (TKSMK, Istanbul, Hazine 1361, mf. in ANIC, Bucharest, mf. Turcia, r. 27). Published editions: F. Taeschner, *Gihannüma. Die altosmanische Chronik des Mevlâna Mehmed Neschrî*, Bd. I, Leipzig, 1951; Bd. II, Leipzig, 1955; Mehmed Neşri, *Kitâb-ı Cihan-nüma. Neşri Tarihi*, Cild I-II, ed. F. Reşit Unat and M. A. Köymen, Ankara, 1987.

<sup>33</sup> Until the end of Bayezid II's reign (1481-1521). Written in Persian, *Heşt Behişt (The Eight Heavens)* was translated in Turkish by Abdalbaki Sa'di in 1146/1733; *Cronici turcești*, vol. I, p. 149-174.

<sup>34</sup> Also, anonymous chronicles from the end of the fifteenth century with data until 896/1490-1491 (*Cronici turcești*, vol. I, p. 177-187). Other editions: Fr. Giese, *Die altosmanischen anonymen Chroniken (Tevarih-i Âl-i Osman)*. Teil I: *Text und Varianten*, Breslau, 1922; Teil II, Leipzig, 1925; A. Antalfy, "Veche cronică otomană ca izvor pentru istoria românilor", RI 23, n° 7-9, 1937, p. 217-235.

<sup>35</sup> *Cronici turcești*, vol. I, p. 469-525. Other editions: *Târih-i Peçevi*, ed. K. Efendi, 2 vols., Istanbul, 1864-1867; *Peçevi Tarihi*, ed. B. Ş. Baykal, 2 vols., Ankara, 1982.

<sup>37</sup> *Cronici turcești*, vol. II, p. 29-104. Ottoman edition: *Fezleke-i Tarih*, 2 vols., Istanbul, 1869-1870.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 23-275. Ottoman edition: Münecimbaşı, *Sahayf ül-ahbar*, 3 vols., Istanbul, 1868-1869.

Hüseyin between East and West,” precisely because it was dedicated to the grand-vizier Amucazade Hüseyin paşa (d. 1702), who was the author’s patron.<sup>40</sup>

The excerpts from the three volumes of *Turkish chronicles on the Romanian countries* have been unfortunately published without Ottoman transcription or Turkish transliteration. Consequently, in order to better display the Ottoman legal and political terminology, it is necessary to find Ottoman texts of the above-mentioned chronicles.

In the process of adopting a legal terminology that best defines the tributary principalities’ status regarding the Porte, it is necessary to set aside the tendency of certain chroniclers to transfer some concepts valid for the sixteenth to eighteenth centuries to the reality of the fourteenth and fifteenth centuries. This operation can best achieve its target through a permanent return of historians to practice, so to the real relations manifested in South-Eastern Europe and to the role that the Romanian principalities played in this geographical area.

At the same time, special attention should be paid to the chronicles written by direct witnesses (who were involved directly in military, political or diplomatic actions), or by scholars with a strong juridical-religious training. Among such chroniclers connected to Ottoman policies North of the Danube, one can mention Aşıkpaşazade (d. 1481), who was present in Murad II’s campaign in Hungary and at the battle with John Hunyadi at Kossovo (1448),<sup>41</sup> as well as Lütfi paşa, who was in Moldavia between July-November 1538, accompanying Süleyman Kanunî in his expedition against the voivode Petru Rareş.<sup>42</sup> Their involvement is a good reason to consider their chronicles as trustworthy sources for the relations between the Ottoman state and the principalities of Wallachia and Moldavia in the fifteenth to mid sixteenth-century.

In studying the legal status of tribute-payers North of the Danube, the most relevant chronicles are those written by authors who were more informed, theoretically or practically, on the topic of relations with non-Muslims. Şükrullah (d. ~1461) travelled to Egypt to study the works of Muslim jurists, and then he was the Sultans Murad II’s and Mehmed II’s adviser or envoy.<sup>43</sup> Mehmed Neşri was professor (*müderriş*) in Brusa for a short time,<sup>44</sup> and Idris Bitlisi was well trained in Islamic law and political theory. Hacı Lütfi paşa (d. ~1572)<sup>45</sup> and Rüstem paşa (d. 1561)<sup>46</sup> held the office of grand-vizier during

<sup>40</sup> *Cronici turceşti*, vol. III, 1.

<sup>41</sup> *Cronici turceşti*, vol. I, p. 81.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>43</sup> In 1437 he was sent as envoy to Ibrahim Bey, the prince of Karaman, and in 1448-1449 to Mirza Cihanşah, bey of Karakoyunlu (*Cronici turceşti*, vol. I, p. 29).

<sup>44</sup> *Ibid.*, 107.

<sup>45</sup> He describes the Ottoman official history up to 961/1554 (*ibid.*, p. 233-250). Other edition: Lütfi Paşa, *Tevârih-i Âl-i Osman*, ed. A. Efendi, Istanbul, 1923.

Süleyman Kanunî's reign. Consequently, they were directly implied in the policy of Ottoman conquest and in peace negotiations with Christian princes.

Moreover, certain chroniclers had a strong juridical-religious training, including knowledge on the relationship with non-Muslims. Some of them were appointed to important offices of state, one of the most representative position being that of the "head of Muslim scholars" (*şeyh ül-Islam*). Kemalpaşazade (1468-1535) headed this list. In the role of military judge (*kadı-asker*), he attended Selim I's campaign in Egypt in 1516-1517, and accompanied Süleyman Kanunî to Hungary in 1526. He studied Islamic law with Molla Lütfi (d. 1494) and was *şeyh ül-Islam* in 1526-1534. Kemalpaşazade (or Ibn Kemal) wrote significant legal and religious works, including ones which legitimated holy war against the Safavids of Iran.<sup>47</sup>

Another case, less famous but also significant, was that of Mühieddin al-Cemâlî (d. ~1557), who continued the anonymous chronicles until 963/1556. Al-Cemâlî was the son of the *şeyh ül-Islam* Zenbilli Ali Efendi 1503-1525/6), who initiated him in Islamic law. Later, he would become a professor (*müderris*) in Istanbul and judge (*kadı*) in Edirne.<sup>48</sup> Sa'adeddin Mehmed Hoca Efendi (d. 1008/1599) studied Islamic theology and law with the great scholars of his time, such as the famous *şeyh ül-Islam* Ebussuud Efendi. After a professorship career in various *medreses*, Sultan Mehmed III appointed him as *şeyh ül-Islam* in 1598.<sup>49</sup>

Mustafa A. Mehmet was not only an editor of Ottoman documents and chronicles. He has also published a book on the history of the Turks,<sup>50</sup> as well as a long list of studies dedicated to various aspects of the relations between the

<sup>46</sup> His chronicle offered data until 968 / 1560-1561 (*Cronici turcești*, vol. I, p. 251-255). The chapters on Bayezid II, Selim I and Süleyman Kanunî were published by L. Forrer, *Die Osmanische Chronik des Rustem Pascha (Târih-i Âl-i Osman)*, Leipzig, 1923.

<sup>47</sup> *Cronici turcești*, vol. I, p. 191-218. From the ten volumes (*defter*s), the most original data concern the Ottoman history of 1481-1533 (Ibn Kemâl, *Tevârih-i Âl-i Osman. VII. Defter*, ed. Ş. Turan, Ankara, 1957, republished in 1991; Ibn Kemâl, *Tevârih-i Âl-i Osmân. VIII. Defter (Transkripsiyon)*, ed. A. Uğur, T.T.K. Basımevi, Ankara, 1997; Ibn Kemâl, *Tevârih-i Âl-i Osmân. X. Defter*, ed. Ş. Severcan, Ankara, 1996).

<sup>48</sup> *Cronici turcești*, vol. I, p. 179 and 188-90; Fr. Giese, *Die altosmanischen anonymen Chroniken (Tevârih-i Âl-i Osman)*, Teil I, Breslau, 1922.

<sup>49</sup> He was also *lâlâ* and *hoca* of the sultan Murad III (*Cronici turcești*, vol. I, p. 295-332). He offered data up to the end of Selim I's reign (1512-1520) (Turkish editions: Hoca Sa'adeddin, *Tacü't-Tevarih*, Istanbul, 2 vols., 1862-1863; Hoca Sa'adeddin, *Tacü't-Tevarih*, vol. I-VI, ed. I. Parmaksızoğlu, Istanbul, 1979. Western translations: V. Brattuti, *Chronica dell'origine e progressione della Casa Ottomana composta da Saidino Turco*, vol. I, Viena, 1649; vol. II, Madrid, 1652; A. Galland, *Suite de l'Histoire Ottomane écrite par Saoud-din Mehemed Hassan...*, Paris, 1710).

<sup>50</sup> M. A. Mehmet, *Istoria turcilor*, Bucharest, 1976.

Ottoman Empire and the Romanian principalities, in this way putting into value also other Ottoman sources (*kanunname, risale*).<sup>51</sup>

The importance of the Ottoman documents and chronicles edited by M. A. Mehmet for studying the political, economic, social and cultural history of the Romanian principalities should be strongly emphasized. In this regard, M. A. Mehmet wrote: “both by the diversity of information and by their novelty, the volumes of Turkish documents are undoubtedly an important scientific tool for historians, economists, lawyers etc. who are interested in the Romanian principalities’ past, generally, and in the evolution of Romanian-Ottoman relations, especially.”<sup>52</sup>

---

<sup>51</sup> M. A. Mehmet, “O condică domnească din a doua jumătate a veacului al XVIII-lea, scrisă în limba turcă, privind Țara Românească”, RA 2, 1958, p. 248-260; id., “De certains aspects de la société ottomane à la lumière de la Législation (Kanunnâme) du sultan Mahomed II (1451-1481)”, SAO 2, 1960, p. 127-160; id., “Din raporturile Moldovei cu Imperiul Otoman în a doua jumătate a veacului al XV-lea”, Studii 13, n° 5, 1960, 165-178; id., “Un manuscrit turc de la Bibliothèque de l’Académie de la RPR, concernant le situation économique, sociale et politique de l’Empire ottoman (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)”, SAO 4, 1962 [1963], p. 209-233; id., “Un document turc concernant le kharatch de Moldavie et de la Valachie aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles”, RESEE 5, n° 1-2, 1967, p. 265-274; id., “La politique ottomane à l’égard de la Moldavie et du Khanat de Crimée vers la fin du règne du sultan Mehmed II ‘Le Conquérant’”, RRH 3, 1974, p. 509-533; id., “O nouă reglementare a raporturilor Moldovei și Țării Românești față de Poartă la 1792 (O carte de lege – *Kanunname* – în limba turcă)”, Studii 20, n° 6, 1976, p. 691-707; id., “La crise ottomane dans la vision du Hasan Kiafi Akhisari (1544-1616)”, RESEE 13, n° 3, 1975, p. 385-402; M. A. Mehmet and L. Demeny, “Noi documente turcești privitoare la istoria Transilvaniei din secolul al XVII-lea”, RA 1, 1970, p. 209-237.

<sup>52</sup> M. A. Mehmet, *Documente turcești*, vol. III, p. XIX.



**THE PART PLAYED BY THE INSTITUTE  
FOR SOUTH-EAST EUROPEAN STUDIES IN THE ROMANIAN  
MODERN GREEK STUDIES**

*Lia Brad Chisacof*

The academic discipline called modern Greek/neo-Hellenic studies consists in scholarship referring to the Greeks, their language, their country and Hellenism at large. Modern Hellenism is the civilization after 1453, and mainly that of the last two centuries. The modern Greek studies are neither exclusively dedicated to the Greek language, nor to the modern Greeks, their geography, their civilization, history, religion, customs and traditions, political organization, social structure, but to all these together.

A new tendency of modern Greek studies is to incorporate the ideas, customs, languages and popular wisdom from the entire area of South-Eastern Europe and Eastern Mediterranean. Placed at the crossroads of civilizations ever since ancient times, Greece has reflected in the most positive way this amalgamation. Those who study Greece, fall on the cultural melting pot of the Mediterranean. Greek culture is at the same time the product of Greek migrations; thus the Greek diasporas are an important point of modern Greek studies.

The Romanian neo-Hellenism whose exact contents and final definition will figure at the end of the present contribution alongside its conclusions, has quite a long history and its founding discourse reads quite different from its contemporaries.

In his preface to his play *Hellas*, published in 1822, the English poet Percy Bysshe Shelley expressed an emblematic Romantic idea about what was modern Greece:

The apathy of the rulers of the civilized world to the astonishing circumstance of the descendants of that nation to which they owe their civilization, rising as it were from the ashes of their ruin, is something perfectly inexplicable to a mere spectator of the shows of this mortal scene. We are all Greeks. Our laws, our literature, our religion, our arts have their root in Greece. The human form and the human mind attained to a perfection in Greece which has impressed its image on those faultless productions, whose very fragments are the despair of modern art, and has propagated impulses which cannot cease, through a

thousand channels of manifest or imperceptible operation, to ennoble and delight mankind until the extinction of the race.

His hope and ideal was to revive it and its spirit:

Another Athens shall arise,  
And to remoter time  
Bequeath, like sunset to the skies,  
The splendour of its prime.

We have reminded the two fragments above as they are telling for the atmosphere linked to the creation of the Greek state and to the re-birth of modern Hellenism as the modern trend of philhellenism<sup>1</sup> lies sometimes at the origin of the modern Greek / neo-Hellenic studies.

A detail we would like to remind was that *Hellas*, a poem inspired by Aeschylus's *Persians*, as the author was rather sceptical as to the outcome of the liberation fight of the Greeks, was dedicated to Alexander Mavrocordato,<sup>2</sup> the Postelnic,<sup>3</sup> who had left Wallachia on September the 28<sup>th</sup> 1818 with his uncle, prince Ioan Gheorghe Caragea. Mavrocordato was to be elected president of the executive by the first national assembly in Epidaurus and authored the first constitution of the newly established state of Greece. Clearly an inspirer of Shelley, Mavrocordato seems to have taken with him all favourability as to the Greek matters from his temporary homeland.

A contemporary of Shelley's, not a poet but rather a moralist, a graduate of the superior form of education in which Alexander Mavrocordato had held an important position, Naum Râmniceanu argued the opportunity of a delimitation between Greece and the Romanian Principalities (mainly Wallachia) in a contribution entitled *Buciumul ocugetării* (The Trumpet of Harmony), a bilingual Romanian-Greek text.

The history of ancient Greece is briefly depicted there in modern terms, ancient Hellas being compared to Râmniceanu's contemporary Germany:

Hellas, this glorious and honoured nation, for which history tells so much but never enough, in its most brilliant centuries was nothing else but a political

---

<sup>1</sup> Humboldt's philhellenism was quite a different concept in which the object of worship was not modern Greece but ancient Greece which was "more than earthly, indeed mostly godly", *apud* K. Zacharia (ed.), *Hellenisms*, Aldershot, 2008; G. Most, *Philhellenism, Cosmpolitanism, Nationalism*, Aldershot, 2008, p157.

<sup>2</sup> The dedication of the drama reads: "To His Excellency Prince Alexander Mavrocordato late secretary for foreign affairs to the Hospodar of Wallachia the drama of Hellas is inscribed as an imperfect token of the admiration, sympathy, and friendship of the author. Pisa, November 1, 1821".

<sup>3</sup> *I.e.* minister for foreign affairs (Rom.).

body divided in various republics and in separate small kingdoms independent from each other and often with different interests, in a word, resembling present day Germany.

These Hellenic nations, although tied together by one and the same faith by one and the same language //f.254, by the same customs and traditions, never ceased to nurture at their bosom jealousy among themselves.<sup>4</sup>

This is as good as a short history of the relationships between the Greeks and the Romanians, two nations “born to love each other” in which the 1821 episode, witnessed by Naum, causing disorder and plundering, is described in detail and bemoaned:

Greeks //, we tell the Greeks living in Dacia, why should you be impassioned enemies why should you get confused against your brothers and beloved Dacians? Is their motherland not the true land of hope, which upon the most unfortunate events of your own motherland welcomed you with open arms, showed you love for foreigners, as you were hungry, they fed you, as you were naked, they ornated you, as you were poor they enriched you? These lands were they not centuries ago the only sought after and defender of your salvation? Which of you was avoided or not put up with in their lands by these foreign lovers locals? What did you ever want to plot and were not allowed to? Those of you who are really noble were you not honoured with positions in their country? Were ever the doors of their Assembly and counsels closed to you?

Râmniceanu was one of those who really suffered from the 1821 events as there is evidence of his being part of the temporal Wallachian massive emigration to Braşov<sup>5</sup> caused by the violent circumstances of the abortive Greek liberation movement staged on Romanian soil. His stay there was long enough for him to produce a comedy that was to open a series within the local literature of Greek expression. In it the Greek incompetent doctors practicing in Braşov make victims to the delight and profit of the local corrupted Orthodox Christian priests who take care of their burials.

It is obvious that the Romanian approach to the Greek question is quite distinct. Naum Râmniceanu, with a Transylvanian background<sup>6</sup> and a graduate of the Princely Academy of Bucharest advocated what we would call an iso-Hellenism. The Greeks and the Romanians were born in his view to love each other and had acted consequently up to the 1821 events when the Greeks caused unacceptable damages to the Romanians.

---

<sup>4</sup> Ms. rom. BAR 720, f. 255.

<sup>5</sup> G. Penelea, “Date noi despre mişcarea lui T. Vladimirescu (refugiaţii în districtul Braşov)”, *Revista de istorie* 24, n° 1, 1971, p. 41-60, here p. 53.

<sup>6</sup> See C. Erbiceanu, *Vieaşa şi activitatea literară a protosinghelului Naum Râmniceanu*, Academia Română, Discursuri de recepţiune, XXII, Bucharest, 1900, p. 2.

The scholarship which ensued in the 19<sup>th</sup> century and the following one bore the imprint of the above-mentioned view made up essentially of a deep and old relationship between the Greeks and the Romanians inhibiting a kind of approach resembling the Western one.

In point of terms in Romanian, with a difference from English for instance, there are distinct words to designate the ancient Greek civilization, called *elină* (adjective), and yet another one for the modern one, *neoelelenism* (noun), with its derivate *neoelelenic* (adjective). With an existence in the language for more than a century and a half<sup>7</sup> this last term contains a percent of an abstractness which drives it far from the normal ethnonym in Romanian – *grec*, *greci* and consequently from all the connotations brought through history and literature.

Going back to modern Greek studies the presumption that Râmniceanu was the starting point is strengthened by the fact that a theologian, called Constantin Erbiceanu (1838–1913) dedicated his initial speech upon being made member of the Romanian Academy to this very author.<sup>8</sup> Erbiceanu dealt with the Greek manuscripts treasured in Romania and published in 1888 a bulky contribution called *Cronicarii greci care au scris despre români în epoca fanariotă* (*Greek chroniclers who wrote on the Romanians in the Phanariot Period*) as a replica to the then heavy wave of anti-Phanariotism which informed the national historiography being of course accused for propaganda in favour of the Greeks!<sup>9</sup> He was a member of the *Junimea* society, the most influential intellectual and political association in Romania at the end of the 19<sup>th</sup> cent and the beginning of the 20<sup>th</sup>, as he was a member of the *Hetairia Mesaionikon Spoudon* (*Εταιρεία Μεσαιωνικών Σπουδών*) and *Hellenikos Philologikos Syllogos* (*Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος*) in Constantinople.

This first contribution to modern Greek studies was surrounded by such titles as *Despre Nicolae Mavrocordat Exaporitul și despre activitatea sa politică și literară* (*On Nicholas Mavrocordat and his political and literary activity*) by Papadopol Calimah,<sup>10</sup> published in Bucharest in 1884, A.D. Xenopol, *Epoca Fanarioților* (*The Epoch of the Phanariots 1711-1821*), published in Iași in 1892 or Constantin V. Obedeanu, *Grecii în Țara-Romanească cu o privire generală asupra stărei culturale până la 1717* (*The Greeks in Wallachia, an overview of cultural life until 1717*), published in 1900. While the first one in order was mostly fictitious (as there is little or no evidence brought to substantiate the praising words for the learned prince) the other two are typical for the anti-

<sup>7</sup> We came across one occurrence in the newspaper *Trompeta Carpaților* in 1867.

<sup>8</sup> C. Erbiceanu, *Viața și activitatea literară a protosinghelului Naum Râmniceanu* (see *supra*).

<sup>9</sup> See L. Rados, “Un intelectual ortodox, pionier în studiile culturale: Constantin Erbiceanu (1838-1913)”, in Constantin Erbiceanu, *Ulfila. Viața și doctrina lui*, ediție critică de M. Cățoi, Bucharest, 2012, p. 12-21, here p. 20.

<sup>10</sup> O.-G. Lecca, *Familiiile boierești române*, Bucharest, 2001, p. 174-177.

Phanariot trend in history writing which was to last until the last decades of the 20<sup>th</sup> century.<sup>11</sup>

Constantin Erbiceanu without being aware was the first Romanian neo-Hellenist and was followed, as it has been remarked<sup>12</sup> by six generations of specialists in modern Greek studies. Let us take a closer look at each and every one of them. In the next generation from Erbiceanu, Constantin Litzica (1875–1921), was prominent. He started the series of the catalogues of the invaluable fund of Greek manuscripts in the Romanian Academy collection, manuscripts whose characteristic as to other European funds is that they were mainly written locally and seldom are they acquisitions from the antiquarian world market.

N. Iorga (1871–1940) cannot be subordinated to a generation or a restricted domain. He opened many a domain among which the South-East European Studies which he institutionalized through an institute. This kind of studies was to engulf ever since the modern Greek studies in Romania. He did it in his grandiose style with a memorable book the *Histoire des États balkaniques à l'époque moderne*, first published in 1914.<sup>13</sup> Were we to consider the perspective of modern Greek studies his merit is to have made the elegant inclusion of Greek sources in his inspired and vast historical or literary interpretations.

Demostene Russo (1869–1938) championed the importance of knowing Greek and the history of Byzantium for the Romanians. He had been born in Thrace (Ottoman Empire), graduated the Greek School of Constantinople, then went to the universities of Athens, Berlin and Leipzig. He was brought to Romania by the philosopher C. Rădulescu-Motru. Ever since 1919 he was a corresponding member of the Romanian Academy. His major project was a vast synthesis on *Elenismul în România* (The Hellenism in Romania) which he never managed to finish. His articles were published in 1939, after his death, under the title *Studii istorice greco-române* (*Greek-Romanian Studies*).

The immediate heirs of the above-mentioned scholar were Ariadna Camariano-Cioran who took to the utmost expression the research on the education in the Princely Academies of Iași and București and Nestor Camariano whose main contributions were monograph studies.

Ariadna Camariano-Cioran (1906–1993) was born in Greece and studied in Bucharest. Starting with 1943, with the creation of the Institute for Balkan Studies and Researches, she taught in the School for Slavonian and Oriental Languages of that institute, and was a researcher until 1963, in the institute which had meanwhile become the Institute for History “Nicolae Iorga”.

<sup>11</sup> See V. Georgescu, *Ideile politice și iluminismul în principatele române (1750–1831)*, Bucharest, 1972.

<sup>12</sup> A. Pippidi, postface to *Cronicarii greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, Bucharest, 2000.

<sup>13</sup> New edition by A. Pippidi and A. Timotin, Brăila, 2018 (BIESEE, 1).

Ever since 1963, after the setting of the Institute for South-East European Studies she functioned there.

Her main scientific interests were the Greek filiation in Romanian culture, mutual relationships in point of history and literature. Her *Spiritul filosofic și revoluția franceză combătut de Patriarhia Ecumenică și Sublima Poartă* (The Philosophical Spirit and the French Revolution fought by the Ecumenical Patriarch and by the Sublime Porte) (1941) or *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limba greacă și română* (The French revolutionary spirit and Voltaire in Greek and Romanian) (1946) are important contributions.

Her main contribution will stay *The Princely Academies of Bucharest and Iași* (1971), published also in French in 1974, a book who received the prizes of both the Romanian and the Greek academies.

Nestor Camariano (1909–1982) was born in Thrace (Ottoman Empire) and studied in Romania. He first worked for the Library of the Romanian Academy (1937–1939), then became an assistant researcher in the National Institute for History (1943–1949) then followed his career as a researcher at the Institute for History „Nicolae Iorga” (1949–1968).

Alongside his studies on the Philiki Hetairia and Greek-Romanian historical and cultural relationships, Camariano got implied in the history of Romanian literature, in comparative literature bibliology. He studied the Romanian translations from Western literature made through a Greek intermediary and looked at the Greek models of some Romanian grammars (*i.e.* Ienăchiță Văcărescu's and Ion Heliade-Rădulescu's). Camariano also published *Chansons et opuscules patriotiques publiés à Jassy en 1821 par un hétairiste*, Bucharest, 1966. His monograph *Athanasios Christopoulos. Sa vie, son œuvre littéraire et ses rapports avec la culture roumaine*, Thessaloniki, 1981 is a milestone for the memory of the important specialist in law, medical doctor and lyrical author.

Cornelia Papacostea Danielopolu (1927–1998) read both history and law in Bucharest. Despite political prosecution which caused a late début in her career she was able to make up for it and has left studies in which the Romanian neo-Hellenic studies gained substantially in the history of ideas, history of intellectual education<sup>14</sup> as in the history of trade, or that of smaller communities (*Comunitățile grecești din România în sec. al XIX-lea*). Thus her part in the study on the trade company of Brașov<sup>15</sup> marked a new phase in the research of the field, with minute consideration of details. Her articles on the library of

<sup>14</sup>See *Contribuția românească la modernizarea învățământului grec și a culturii grecești la sfârșitul sec. al XVIII-lea și începutul sec. XIX-lea* (still unpublished).

<sup>15</sup>*Organizarea și viața culturală a companiei „grecești” din Brașov*, Bucharest, 1974. See also *Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Peninsula Balcanică (1829-1858)*, Bucharest, 1970.

Rosetti-Roznovanu<sup>16</sup> were a kind of research implying a subtle way of reconsidering the intellectual life of the long 18<sup>th</sup> century in which the minute identification of each item in a library was meant to tell about the owner's profile. She was an eye-opener in considering the Greek-Romanian relationships from a cultural perspective. Her *Convergences culturelles gréco-roumaines (1774-1859)* (Thessaloniki, 1996) is a real landmark in the domain.

Olga Cicanci (1941–2013) was a keen researcher of the Balkan trade and its consequences. Her well researched *Companiile grecești din Transilvania și comerțul european în anii 1636-1746* (The Greek Companies in Transylvania and the European Commerce between 1636-1746) (Bucharest, 1981) will stay a landmark for the complex realities of the 17<sup>th</sup>-18<sup>th</sup> centuries in the Balkans and in central Europe.

Andrei Pippidi (b. 1948), who might rightly have never thought of himself as a neo-Hellenist, has contributed the fundamental *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI-XVIII* (Bucharest, 1983, second edition 2001), a documented central piece in the trend initiated by N. Iorga of the Byzantine survival. His impressive number articles with some neo-Hellenic connection are demonstrations of the complexity and sophistication of the topics of South-East European and Romanian history which do not admit reduction. He tackles them accordingly. Thus for instance *Biblioteca Mavrocordatilor. O noua listă de manuscrise* (The Library of the Mavrocordatos. A New List of Manuscripts), *Un manuscris regăsit al epistolarului lui Nicolae Mavrocordat* (A Manuscript of NM's epistolary), *Despre o carte de medicină și despre multe altele din biblioteca Academiei domnești de la Iași* (On a Recovered Book of Medicine and Many Others in the Library of the Princely Academy of Iași),<sup>17</sup> for instance, are good proofs of Pippidi's unrivalled Baroque-like scientific method.

Constantin Iordan (b. 1947) has contributed among others a monograph on *Venizelos și românii* (Venizelos and the Romanians) (Bucharest, 2004), a case-study on the complex realities placed at the final end of the establishment of nation-states in the South-East European area.

The author of the present contribution (b. 1955), member of a last but one generation of neo-Hellenists, admittedly the fifth if all in all there are six, favors trans-disciplinary researches in which most variegated methods taken from different disciplines apply to the object of study which most of the times is part of the still huge manuscript fund (of which the prevailing part is kept in the Library of the Romanian Academy) unedited, anonymous and even undated. Her scientific aims are *explicitness* as in *Antologie de literatură greacă din Principatele Române* (An Anthology of Greek Literature in the Romanian

<sup>16</sup> Namely "O bibliotecă din Moldova la începutul sec. al XIX-lea. Biblioteca de la Stînca", SCB 5, 1963, p. 215-220.

<sup>17</sup> All of them republished in M. Coman, O. Cristea, O. Olar, R. G. Păun, A. Timotin (eds.), *Andrei Pippidi, mai puțin cunoscut. Studii adunate de foștii săi elevi cu prilejul împlinirii vârstei de 70 de ani*, Iași, 2018, p. 320-343.

Principalities) (Bucharest, 2003), a book meant to bring to light texts much spoken about but never really read as they were kept in manuscripts and, in the same vein *unedited-ness* i.e. editing misdated and underappreciated texts as is *Meșteșugul Doftoriei* (The Art of Medicine) (Bucharest, 2017), a rare sample of Balkan Enlightenment proper.

The youngest established researchers in the domain are Mihai Țipău and Ștefan Petrescu, both born in the last two decades of the 20<sup>th</sup> century, who seem to illustrate a phase, so very well represented all over Europe and in the U.S.A., of a superior stage, of reconsidering the majority of topics at a renewed level of interpretation. To the same degree they tackle untouched so far topics.

Mihai Țipău has a main contribution *Ορθόδοξη συνειδήση και εθνική ταυτότητα στα Βαλκάνια, 1700-1821* (Orthodox Consciousness and National Identity in the Balkans, 1700-1821) (Thessaloniki, 2015), *Identitate post-bizantină în Sud-Estul Europei* (Post-Byzantine Identity in South-Eastern Europe) (Bucharest, 2013), and an invaluable dictionary of the Phanariot Rules in the Romanian Principalities.<sup>18</sup>

Ștefan Petrescu has specialized in the history of the Greek diaspora in Romania. His *Migrație și ortodoxie în Europa de Sud-Est* (Migration and Orthodoxy in South-Eastern Europe) (Bucharest, 2013), and *Οι Έλληνες ως άλλοι στην Ρουμανία. Η εσωτερική οικοδόμηση του ρουμανικού έθνους...* (The Greeks as others in Romania. The Internal Making of the Romanian Nation...) (Bucharest, 2014) are significant. He has also specialized in the history of the press.

From the above list of personal achievements of six (!) generations of exceptional personalities and hard tooling researchers of which with few exceptions (of mostly those who lived before the Institute for South-East European Studies and The Institute for Balkan Studies were founded in 1913 and 1937 respectively) two main conclusions are discernible.

The most obvious is that the two institutes mentioned above plus the present Institute for South-East European Studies of the Romanian Academy, their successor ever since 1963, were the “harbor” of most of the researches made into contributions to the neo-Hellenic domain. In our opinion the fact was more than profitable as institutionalized research is less random that is to say more systematic and enjoys continuity.

A second one would be the contents of what we called in the beginning of this article the Romanian modern Greek/ neo-Hellenic studies. It is more than clear that this kind of studies are subsumed in Romania at large and in the Institute for South-East European Studies to the greater area of interest i.e. the South-East European / Balkan studies and that they are permanently informed by a comparative Greek-Romanian prospective.

---

<sup>18</sup> *Domnii fanarioți în Țările Române 1711-1821: mică enciclopedie*, Bucharest, 2004 (second revised edition, 2008).

## CONSTANTIN ERBICEANU ET L'HISTORIOGRAPHIE GRECQUE DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

*Mihai Țipău*

La production historiographique en langue grecque en Valachie et en Moldavie ou celle étroitement liée à l'espace roumain est une partie importante de l'historiographie post-byzantine. Il suffit de rappeler le *Livre Historique* (*Βιβλίον Ἱστορικόν*) attribué à Dorothée de Monembasía, la plus populaire lecture historique grecque de la période de domination ottomane, publiée dans des dizaines d'éditions à Venise entre 1631 et 1818<sup>1</sup>. Outre les informations fournies par ce livre sur l'histoire roumaine, on doit remarquer que le manuscrit sur lequel la première édition est basée se trouvait en Moldavie, en possession du grand *spatharios* Zotos Tzigaras. En plus, selon certaines opinions, le manuscrit aurait également été compilé dans le même pays, à la cour du prince Pierre, le beau-père de Tzigaras.

Les informations et les notes du XVI<sup>e</sup> siècle sont remplacées au siècle suivant par les premières chroniques grecques ayant pour sujet principal l'histoire des Principautés Roumaines, telles que les écrits de Stavrinou, Palamed ou Matthieu de Myra. Certains livres sont même imprimés dans plusieurs éditions successives.

Mais pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle et les deux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle se développe ce qu'on a appelé à juste titre « historiographie gréco-roumaine »<sup>2</sup>. On rédige des chroniques originales comme celles de Nicholas Kyparissas, Metrophane Grégoras ou Pierre Depastas. Une mention spéciale mérite l'activité de Constantin (Kesarion) Dapontes, qui écrit, entre autres, dans les Principautés Roumaines ses *Éphémérides Daces*<sup>3</sup>. En parallèle, des princes tels que Nicolas et Constantin Mavrocordato ou Grégoire II Ghikas démarrent de

---

<sup>1</sup> Gh. M. Țipău, *Identitate post-bizantină în sud-estul Europei. Mărturia scrierilor istorice grecești*, Bucarest, 2013, p. 141-162.

<sup>2</sup> La formule « historiographie gréco-roumaine » a été employé pour la première fois par Demostene Russo comme sujet d'un cours à l'Université de Bucarest en 1919-1920 ; voir D. Russo, *Studii istorice greco-române*, t. I, Bucarest, 1939, p. 19-191. Voir aussi M. Țipău, *Ορθόδοξη συνείδηση και εθνική ταυτότητα στα Βαλκάνια (1700-1821)*, préface P. M. Kitromilides, Thessalonique, 2015, p. 45.

<sup>3</sup> Constantin Dapontès, *Éphémérides Daces ou Chronique de la guerre de quatre ans (1736-1739)*, éd. É. Legrand, t. I-II, Paris, 1880-1881.

véritables projets historiographiques, essayant à réunir les anciennes chroniques de Valachie et de Moldavie, mais aussi à les traduire en grec. Parmi les résultats de ces initiatives, on peut citer les chroniques grecques de Lazaros Skrivas de Trébizonde et Alexandre Amiras de Smyrne, mais également l'ouvrage historique nommé par ses éditeurs *Chronique de la famille de Ghikas (Cronica Ghiculeștilor)*<sup>4</sup>.

Les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle marquent l'apogée mais aussi la fin de l'historiographie grecque dans les Principautés Roumaines, à travers les éditions imprimées des ouvrages de Michel Cantacuzène, Daniel Philippides et Dionysios Photinos.

La première génération d'historiens roumains modernes, avec Nicolae Bălcescu et Mihail Kogălniceanu, avait la connaissance des sources grecques sur l'histoire des Roumains, sources surtout imprimées, mai aussi manuscrites. Les *Histoires* de Michel Cantacuzène et de Dionysios Photinos, traduites par George Sion ont été publiées entre 1859 et 1863. À la même époque George Baronzi publia une traduction roumaine partielle de l'histoire moins connue de Theodore Photinos, tandis qu'Alexandru Papiu Ilarian publia (en original et traduction) le poème historique de Stavrinou<sup>5</sup>.

Mais au cours des dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie grecque dans les Principautés était de moins en moins connue et étudiée. C'est à ce moment là que Constantin Erbiceanu commence son activité scientifique. Après des études théologiques à Athènes et un court passage en Europe occidentale, Erbiceanu rentre en Roumanie et s'installe d'abord à Jassy et puis à Bucarest<sup>6</sup>.

Son activité scientifique est soutenue et très riche et ses publications sont nombreuses. À Jassy, il rédige et publie tout seul les quatre volumes de la *Revue théologique (Revista teologică)*, tandis qu'à Bucarest, il collabore pendant des décennies avec le périodique *L'Église orthodoxe roumaine (Biserica*

<sup>4</sup> Le titre original de l'ouvrage était peut-être, selon la mention sur la dernière page du manuscrit unique, *Histoire Moldave (Μολδαβική ιστορία)*. Sur ce texte voir l'édition *Cronica Ghiculeștilor. Istoria Moldovei între anii 1695-1754*, éd. N. Camariano et A. Camariano-Cioran, Bucarest, 1965.

<sup>5</sup> Al. Papiu Ilarian, *Tesauru de monumente istorice pentru România atâtu din vechiu tipărite cătu și manuscripte cea mai mare parte străine*, t. 1, Bucarest, 1862, p. 275-326.

<sup>6</sup> Sur l'activité de Constantin Erbiceanu, voir L. Rados, « The first Romanian neohellenist: Constantin Erbiceanu (1838-1913) », *Balkan Studies* 41, n° 1-2, 2000, p. 113-137; id., *Sub semnul acvilei. Preocupări de bizantinistică în România până la 1918*, Bucarest, 2005, p. 280-293 ; id., « Un intelectual ortodox, pionier în studiile culturale: Constantin Erbiceanu (1838-1913) », dans C. Erbiceanu, *Ulfla. Viața și doctrina lui*, éd. M. O. Cățoi, Bucarest, 2013, p. 11-21. Voir aussi les contributions publiées dans *Academica* XXIV, 2014 : D. Berindei, « Constantin Erbiceanu – Un mare cărturar român », p. 31 ; M. Păcurariu, « Contribuția lui Constantin Erbiceanu la dezvoltarea studiilor de istoria Bisericii Românești », p. 32-33 ; L. Brad Chisacof, « Constantin Erbiceanu, studiile neoelele în România și predecesorul său Naum Râmniceanu », p. 34-37 ; M. Țipău, « Contribuțiile lui Constantin Erbiceanu la studierea izvoarelor grecești ale istoriei Țărilor Române », p. 38-42.

*Ortodoxă Română*). Parallèlement, il enseigne des cours à la Faculté de Théologie de Bucarest, notamment sur le droit canonique.

Les articles publiés par Erbiceanu illustrent la diversité des thèmes qui l'intéressaient. Celles-ci incluent, par exemple, la série intitulée *Matériaux pour et histoire ecclésiastique et nationale des Roumains*, qui regroupe de nombreux documents non publiés auparavant.

Bien que ceci ne fût pas sa seule activité, on peut considérer Constantin Erbiceanu comme l'un des premiers chercheurs de l'hellénisme et de la culture hellénique dans les Principautés Roumaines. Erbiceanu n'était pas le premier Roumain à étudier à Athènes (son frère Georges avait étudié aussi avant lui dans la capitale grecque), mais il utilisa les connaissances réunies pendant son séjour athénien pour étudier les sources grecques sur les Roumains et pour maintenir un contact avec la recherche historique grecque de son temps.

Constantin Erbiceanu examine les manuscrits grecs qu'il peut trouver en Roumanie, dont certains provenaient des bibliothèques des Académies Princiers. Il sauve physiquement plusieurs manuscrits, comme il le notera plus tard dans un livre autobiographique, arrêtant leur détérioration. Il publie de nombreuses descriptions de manuscrits grecs dans les pages de la revue *L'Église orthodoxe roumaine (Biserica Ortodoxă Română)*.

Erbiceanu devient un collectionneur passionné de manuscrits grecs, dont il donnera un nombre important à l'Académie roumaine. Un manuscrit byzantin avec des miniatures, qu'il avait probablement acheté quelque part dans l'espace grec, finira par se retrouver dans les collections du Musée Métropolitain d'Art de New York. Le livre, portant une note de possession d'Erbiceanu en grec, est connu aujourd'hui comme le *Lectionnaire Evangélique Jaharis*. Le manuscrit portait également une autre signature célèbre appartenant à une personnalité des siècles précédents, celle de Chrysante Notaras, bien connu pour ses relations avec les Pays Roumains<sup>7</sup>.

Le contact avec le monde scientifique grec et la bibliographie grecque est constant pour le théologien et historien roumain. Il devient membre de la Société d'Études Médiévales (Εταιρεία Μεσαιωνικών Σπουδών) d'Athènes et de l'Association Philologique de Grecque de Constantinople (Ο έν Κωνσταντινουπόλει Έλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος). Dans le périodique de ce dernier il publia en 1888 un catalogue de manuscrits grecs de Roumanie<sup>8</sup>.

<sup>7</sup> J. Lowden, *The Jaharis Gospel Lectionary. The Story of a Byzantine Book*, New York, 2009, p. 7-9 ; M. Țirău, « Contribuțiile lui Constantin Erbiceanu la studierea izvoarelor grecești ale istoriei Țărilor Române », cité *supra*.

<sup>8</sup> Κ. Έρβιτσεάνος, « Κατάλογος συνοπτικός τών χειρογράφων και ιδιογράφων, τών έν ταίς βιβλιοθήκαις τής Ρωμουνίας εύρισκομένων, άπερ έμειναν έκ τών έν Ίασίω και άλλαχοϋ σχολών κατά την 17 και 18 έκατονταετηρίδα », dans *Ο έν Κωνσταντινουπόλει Έλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος*, Εικοσιπενταετηρίς 1861-1886. Παράρτημα τού ΙΗ' τόμου, Constantinople, 1888, p. 97-102.

Erbiceanu comprend l'importance des sources grecques, tant narratives que diplomatiques, pour l'histoire de l'espace roumain, à une époque où l'influence grecque était au moins minimisée si elle n'était pas critiquée ouvertement dans l'historiographie.

Erbiceanu a également ouvert une autre direction de recherche : celle des livres grecques imprimés dans les Principautés Roumaines ou bénéficiant de l'appui économique roumain. Il publia de nombreux préambules de ces livres, même avant l'apparition du premier volume de la *Bibliographie roumaine ancienne (Bibliografia românească veche)* de Ioan Bianu et Nerva Hodoș<sup>9</sup>.

La préoccupation pour tous les aspects de cette activité d'impression est évidente : en 1889, Erbiceanu publia les préfaces grecques de la *Liturgie gréco-arabe* parue à Snagov en 1701, rédigées par le patriarche Athanasios d'Antioche<sup>10</sup>.

La recherche bibliographique dans ce domaine a conduit l'helléniste roumain à réaliser un travail de synthèse sur l'imprimerie intitulé : *La bibliographie grecque ou les livres grecs imprimés dans les Principautés Roumaines à l'époque des Phanariotes et dédiés aux princes et aux boyards roumains. Études littéraires*<sup>11</sup>, parue en 1903. À peu près à la même période, Émile Legrand publia à Paris les premiers volumes d'un ouvrage similaire, la *Bibliographie hellénique* du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>.

Dans le domaine de l'historiographie grecque des Principautés Roumaines, Erbiceanu réalise et publie en 1888 un premier corpus de cette catégorie de textes. C'est le volume sur *Les chroniqueurs grecs qui ont écrit sur le roumain à l'époque des Phanariotes*<sup>13</sup>. Des textes grecs (avec traduction roumaine) appartenant à des auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle et des premières années du siècle suivant y sont réunis pour la première fois : Kesarios Dapontes, Nicolas Kyparissas, le professeur Theodore, Naum Râmniceanu et Pierre Depastas.

Les textes sont publiés en original avec une traduction en roumain. Dans deux cas, l'éditeur a fait appel pour la traduction en roumain à son frère Georges Erbiceanu. Les matériaux publiés sont inégaux en termes de contenu, de

<sup>9</sup> I. Bianu, N. Hodoș, *Bibliografia românească veche, 1508-1830*, t. I, Bucarest, 1903.

<sup>10</sup> C. E[rbiceanu], « Prefețele de la Liturghierul Elino-Arab, scrise de Atanasie, fostul Patriarh al Alexandriei și imprimate în această carte la 1701 în Znagov (Material pentru istoria Bisericească și Națională a românilor) », BOR XIII, n° 9, 1889, p. 531-539. Sur l'impression des livres arabes dans les Pays Roumains, voir I. Feodorov, *Tipar pentru arabii creștini. Antim Ivireanul, Atanasie Dabbās și Silvestru al Antiohiei*, Brăila, 2016, *passim* (sur la *Liturgie gréco-arabe* de 1701, voir p. 148-157).

<sup>11</sup> C. Erbiceanu, *Bibliografia greacă sau cărțile grecești imprimate în Principatele Române în epoca fanariotă și dedicate domnitorilor și boierilor români. Studii literare*, Bucarest, 1903.

<sup>12</sup> É. Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-septième siècle*, t. I-V, Paris, 1894-1903.

<sup>13</sup> C. Erbiceanu, *Cronicarii greci carii au scris despre români în epoca fanariotă. Textul grecesc și traducerea românească*, Bucarest, 1888.

dimension et d'importance en tant que sources historiques, mais leur collection reste remarquable pour être la première tentative de ce type dans l'historiographie roumaine.

Les textes, en partie inédits, ont été publiés par Erbiceanu d'après des manuscrits, parfois autographes de certains auteurs. Même dans le cas de textes connus antérieurement, tels que le *Catalogue historique* de Dapontes et la chronique attribuée au même auteur, publiée en 1872 par Constantine Sathas<sup>14</sup>, l'édition réalisée par Erbiceanu dans *les Chroniqueurs grecs* présentent des différences importantes<sup>15</sup>. C'est le cas du récit de Nicolas Kyparissas sur les événements de 1716 en Moldavie, également publié en 1888 par Émile Legrand<sup>16</sup>. L'édition de l'helléniste roumain fait donc partie de la série plus large de publications de sources historiques grecques modernes des dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le livre sur les *Chroniqueurs grecs* publié par Constantin Erbiceanu reste, après 130 ans, l'édition la plus récente disponible pour les historiens. On doit peut-être rappeler que le volume est aujourd'hui une rareté bibliographique et qu'il est encore difficile de trouver même sa nouvelle édition de 2003<sup>17</sup>. Une nouvelle édition de ces textes, selon les normes scientifiques actuelles, apporterait certainement des contributions importantes à l'étude de cette catégorie de sources.

Mais l'activité de Constantin Erbiceanu dans l'étude de l'historiographie grecque relative à l'espace roumain ne s'est pas limitée à la publication du volume mentionné antérieurement. Ainsi, à partir des sources du XVII<sup>e</sup> siècle, il publia la traduction intégrale des *Éphémérides* de Jean Karyophylles, avec de nombreuses informations sur les Pays Roumains, mais aussi sur la société de Phanar<sup>18</sup>. Également en traduction roumaine ont été publiés par Erbiceanu d'importants passages du livre de Chrysanthe Notaras sur la Chine, inspiré par les écrits de Nicolas Spatharios (Milescu)<sup>19</sup>.

<sup>14</sup> K. Sathas, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη*, t. 3, Venise, 1872, p. 71-200.

<sup>15</sup> *Catalogul istoric a oamenilor însemnați din secolul XVIII, dintre carii marea majoritate au trăit în țările Române Valahia și Moldova de Chesarie Daponte (Publicat de pe manuscriptul autograf a lui Daponte)*, dans C. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 88-227.

<sup>16</sup> N. Κυπρισσά, *Διήγησις τῶν συμβάντων ἐν Μολδαβία κατὰ τὸ 1716 ἔτος ἐπὶ τῆς τρίτης ἡγεμονίας τοῦ ὑψηλοτάτου, γαληνοτάτου καὶ θεοφρουρήτου ἀθέντου καὶ ἡγεμόνος πάσης Μολδοβλαχίας κυρίου κυρίου Ἰωάννου Μιχαήλ Ρακοβίτσα βοεβόδα*, dans É. Legrand, *Épistolair grec*, Paris, 1888, p. 253-276.

<sup>17</sup> C. Erbiceanu, *Cronicarii greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, postface A. Pippidi, introduction et arbre généalogique C. Erbiceanu, Bucarest, 2003.

<sup>18</sup> *Efemeridele lui Ioan Cariofil, edate de Pericle Gh. Zerlenti*, trad. C. Erbiceanu, Bucarest, 1892.

<sup>19</sup> C. Erbiceanu, « „China supusă”. Manuscris grecesc cu acest titlu descriere și extracte », AARMSI, série II, XXIV, 1901-1902, p. 145-163 [= id., *Opere alese. Studii teologice și istorice*, Bucarest, 2016, p. 170-193].

Pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, Constantin Erbiceanu traduit aussi d'autres textes de Kesarios Dapontes, dont les relations avec les Principautés sont bien connues, mais aussi d'autres textes moins connus tels que ceux sur la guerre russo-polonaise ou la situation des chrétiens en Turquie.

En outre, l'helléniste publia en traduction roumaine des passages de l'ouvrage historique d'Athanase Comnènes Hypsilantes d'après l'édition partielle de 1870 de l'original grec<sup>20</sup>.

Une autre source grecque traduite intégralement par Erbiceanu est les *Mémoires de l'histoire de l'Église* pour la période 1750-1800, écrites par Serge Makreos (Σέργιοσ Μακραιός), professeur à la Grande École de la Nation de Constantinople<sup>21</sup>. S'y ajoutent de nombreux passages traduits de l'histoire de Daniel Philippides sur l'espace roumain, parue à Leipzig en 1818.

Une contribution importante de Constantin Erbiceanu consiste à redécouvrir et à attirer l'attention des chercheurs sur la personnalité de Naum Râmniceanu. Naum se trouvait dans une situation particulière entre les auteurs de langue grecque des Principautés. Roumain, descendant d'une famille réfugiée de Transylvanie, il acquiert une solide connaissance de la langue grecque, approfondie par des études à l'Académie Princièră de Bucarest, ayant comme professeurs des personnalités éminentes de la culture grecque de l'époque. Naum Râmniceanu écrivait avec la même facilité en grec et en roumain, et bon nombre d'idées exprimées dans ses écrits méritent d'être soulignées.

Erbiceanu publia deux textes en grec de Naum dans le volume consacré aux *Chroniqueurs grecs*, ainsi qu'une introduction à sa vie et à son œuvre: un ouvrage sur l'origine des Roumains<sup>22</sup> et une chronique des événements de 1768 à 1810<sup>23</sup>. Parmi ceux-ci, la chronique figure également dans un autre ouvrage d'Erbiceanu, également publié en 1888, intitulé *L'Histoire de la Métropole de Moldavie et de Suceava (Istoria Mitropoliei Moldaviei și Sucevei)*.

Le sujet est approfondi par Erbiceanu et sera développé dans son discours de réception à l'Académie roumaine prononcé en mars 1900 en présence du roi Charles I de Roumanie. Le discours est publié la même année, accompagné d'une liste détaillée avec la description des manuscrits de Naum

<sup>20</sup> C. Erbiceanu, *Atanasie Comnen Ipsilant. Chronicul său cu privire la români*, p. 1-18 (id., *Opere alese. Studii teologice și istorice*, p. 217-236).

<sup>21</sup> *Amintiri asupra Istoriei Bisericești de la 1750-1800 de Sergiu Macreu*, trad. C. Erbiceanu, Bucarest, 1901.

<sup>22</sup> Protosinghelul Naum Râmniceanu, *Despre originea românilor*, dans C. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 234-258.

<sup>23</sup> *Cronicul Protosinghelului Naum Râmniceanu de la 1768-1810*, dans C. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 259-294 et *Chronologia evenimentelor din țările române, Moldavia și Valahia, de la 1768 până la 1812*, dans C. Erbiceanu, *Istoria Mitropoliei Moldaviei și Sucevei și a Catedralei Mitropolitane din Iași. Urmată de o serie de documente, de facsimile și de portrete privitoare la istoria națională și bisericească a românilor*, Bucarest, 1888, p. 497-539.

Râmniceanu<sup>24</sup>. Les idées sociales et politiques de Naum, qui sont devenues accessibles grâce aux textes publiés par l'helléniste roumain, font encore l'objet de recherches par les historiens de l'espace du sud-est de l'Europe<sup>25</sup>.

Un document d'archive moins connu révèle aussi un autre aspect de la préoccupation de Constantin Erbiceanu pour les sources grecques concernant les Roumains.

Lorsque Nicolae Iorga publiait, en 1915, la première partie du quatorzième volume de la collection initiée par Eudoxiu de Hurmuzaki, *Documents grecs sur l'histoire des Roumains*, la localisation de nombreux textes était « des copies grecques modernes à l'Académie roumaine » ou « des copies de M. Manuel Gédéon à l'Académie roumaine ».

La signification exacte de ces indications n'était pas évidente directement. On suggérait qu'à l'Académie il y avait un certain nombre de copies grecques « modernes », dont certaines au moins auraient été réalisées par Manuel Gédéon<sup>26</sup>.

Personnalité distinguée de l'historiographie grecque moderne, Gédéon a apporté d'importantes contributions à l'histoire de l'hellénisme constantinopolitain et en particulier à l'histoire du Patriarcat Œcuménique de Constantinople, une institution qui l'a honorée du titre de « grand chartophylax »<sup>27</sup>.

Gédéon et Erbiceanu se sont rencontrés personnellement, probablement dans la ville du Bosphore, alors encore un important centre de culture

<sup>24</sup> C. Erbiceanu, *Viața și activitatea literară a Protosinghelului Naum Râmniceanu*, Bucarest, 1900.

<sup>25</sup> P. M. Kitromilides, *Ιώσηπος Μοισιόδαξ. Οι συντεταγμένες της βαλκανικής σκέψης τον 18<sup>ο</sup> αιώνα*, Athènes, 1985, p. 232 ; id., *The Enlightenment as Social Criticism. Iosipos Moisiodax and Greek Culture in the Eighteenth Century*, Princeton, N.J., 1992, p. 186 ; id., « Orthodox Culture and Collective Identity in the Ottoman Balkans during the Eighteenth Century », *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών* 12, 1997-1998, p. 81-95 ; K. Hitchins, *The Romanians, 1774-1866*, Oxford – New York, 1996, p. 130-132, 137, 139, 191 ; V. Roudometof, *Nationalism, Globalization, and Orthodoxy. The Social Origins of Ethnic Conflict in the Balkans*, Westport, Connecticut – London, 2001, p. 51 ; *The Oxford History of Historical Writing*, vol. IV. 1800-1945, éd. S. Macintyre, J. Manguerra, A. Pók, Oxford – New York, 2011, p. 352 ; M. Tîpău, *Ορθόδοξη συνείδηση και εθνική ταυτότητα στα Βαλκάνια (1700-1821)*, p. 155-175.

<sup>26</sup> Sur Manuel Gédéon (Constantinople, 1851 – Athènes, 1943) voir H. G. Patrinelis, « Γεδεών Μανουήλ », dans *Θρησκευτική και Ηθική Εγκυκλοπαίδεια*, t. 4, Athènes, 1964, p. 242 ; S. Th. Anestidis, *Η εθναρχική παράδοση της Μεγάλης Εκκλησίας και ο Μανουήλ Ιω. Γεδεών*, thèse de doctorat, Athènes, 1993 (<https://www.didaktorika.gr/eadd/handle/10442/3043>) ; K. Th. Dimaras, *Ο ακαταπόνητος πρωτόσχολος. Τέσσερα κείμενα για τον Μανουήλ Γεδεών. Επιφυλλίδες στην εφημερίδα Το Βήμα, 1938-1976*, Athènes, 2011 ; S. Anestidis, « Κωνσταντίνος Α΄, ο από Σιναίου και Μανουήλ Ιω. Γεδεών », dans *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών* 17, 2011, p. 43-59.

<sup>27</sup> L'office (τὸ ὀφίκιον) de Μέγας Χαρτοφύλαξ της τοῦ Χριστοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας, était accordé par une lettre patriarcale de 21 janvier 1898, conservée dans le fonds personnel de Manuel Gédéon des Archives Générales de l'État, Leros, Grèce voir <http://arxeiomnimon.gak.gr/search/resource.html?tab=tab02&id=521530>.

hellénique. Le fait est mis en évidence, entre autres, par la correspondance entre les deux savants, dont on conserve encore deux lettres grecques de l'historien roumain (datant de 1897 et 1910), adressées à Manuel Gédéon, à la bibliothèque de l'Université de Crète, à Héraklion. D'après leur contenu, il est très probable qu'il y avait aussi des autres lettres entre les deux historiens, sur une période plus longue, des lettres qui attendent encore d'être découvertes.

L'une de ces lettres fait référence à des copies de documents que Gédéon avait préparées pour les envoyer en Roumanie. Constantin Erbiceanu répondait à la demande de Gédéon de recevoir la somme qui lui était due pour les documents qu'il avait déjà envoyés, en disant qu'il était intervenu auprès de « M. Sturdza » et d'autres personnes et qu'il avait reçu un accord de principe, mais pas encore d'argent. On demandait à l'historien grec d'envoyer rapidement d'autres copies, s'il en avait, afin qu'Erbiceanu puisse en reparler à Sturdza<sup>28</sup>.

Cette lettre est intéressante à bien des égards. Elle explique tout d'abord qu'une série de copies de documents et de manuscrits grecs a été réalisée par Manuel Gédéon, établissant également la période au cours de laquelle ces copies ont été faites.

Deuxièmement, dans la lettre est nommée la personne qui s'occupait de l'aspect financier de l'affaire, à savoir Dimitrie A. Sturdza, toute la transaction étant réalisée par l'intermédiaire d'Erbiceanu. Politicien libéral, numismate et académicien, Sturdza appuya d'une manière constante l'activité d'Erbiceanu. À son tour, l'historien lui dédiait en 1888 son volume sur les *Chroniqueurs grecs* et plus tard, en 1900, Sturdza adressa la réponse au discours de réception d'Erbiceanu à l'Académie. Il est très probable que l'idée de faire des copies des documents grecs conservés à Constantinople appartenait également à Constantin Erbiceanu. Cela expliquerait le fait qu'il a agi en tant qu'intermédiaire entre Dimitrie Sturdza (peut-être en tant que représentant de l'Académie) et Manuel Gédéon.

Il est possible que cette contribution ait déterminé l'élection de Manuel Gédéon en tant que membre correspondant de l'Académie roumaine, en avril 1891. L'élection est communiquée à Gédéon par une lettre signée par Hasdeu en tant que président et par le même Sturdza en tant que secrétaire de la prestigieuse institution. Le document mentionne « le zèle, dont vous voulez bien aider nos recherches et études historiques sur les relations des anciennes Principautés Roumaines avec la Nouvelle Rome »<sup>29</sup>. La lettre est conservée dans le fonds personnel du destinataire aux archives de Leros, en Grèce<sup>30</sup>. En juin la même

---

<sup>28</sup> La lettre est conservée dans l'archive de Georgios Arvanitidis, Bibliothèque de l'Université de Crète, Grèce voir [http://anemi.lib.uoc.gr/metadata/7/1/9/metadata-fa3993c1bacc23065d88b30fd9fdb3\\_1248331548.tkl](http://anemi.lib.uoc.gr/metadata/7/1/9/metadata-fa3993c1bacc23065d88b30fd9fdb3_1248331548.tkl).

<sup>29</sup> Voir la lettre du 5/17 avril 1891.

<sup>30</sup> <http://arxeiomnimon.gak.gr/search/resource.html?tab=tab02&id=521530>.

année, Gédéon reçut du roi Charles I<sup>er</sup> une autre distinction roumaine : il est élevé au grade de commandeur de l'Ordre de la Couronne de la Roumanie<sup>31</sup>.

L'initiative a eu des résultats significatifs à long terme. De nombreuses copies de Gédéon ont été utilisées par Nicolae Iorga dans son édition de documents grecs de la collection Hurmuzaki. De plus, parce que les originaux des bibliothèques de Constantinople sont devenus parfois inaccessibles dans les conditions des événements des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, l'importance de ces copies est évidente.

Dans l'activité d'édition de sources narratives grecques sur les Roumains, Erbiceanu a été suivi par Nicolae Iorga, Demostene Russo, Orest Tafrali, Nicolae Bănescu, Petre P. Panaitescu, Vasile Grecu, Nestor et Ariadna Camariano, pour ne citer que ceux de la première partie du XX<sup>e</sup> siècle.

De nombreux textes appartenant à la catégorie appelée génériquement par Demostene Russo « historiographie gréco-roumaine » restent encore inédits. Parmi ceux-ci figurent des textes importants tels que la chronique traduite par Amiras<sup>32</sup>, la chronique parallèle de Lazaros Skrivas<sup>33</sup>, l'original grec du journal de voyage de métropolitaine Néophyte le Crétois<sup>34</sup> ou l'*Histoire de l'Ancienne Dacie* par Theodoros Fotinos<sup>35</sup>.

<sup>31</sup> Une copie du décret royal est conservée dans le même fonds des Archives de Leros voir <http://arxeiomnimon.gak.gr/search/resource.html?tab=tab02&id=521530>. On y trouve également une photographie de Manuel Gédéon (datant de 1891) portant l'Ordre de la Couronne de Roumanie voir <http://arxeiomnimon.gak.gr/browse/resource.html?tab=tab02&id=521522>.

<sup>32</sup> Dans le manuscrit Supplément grec 6 de la Bibliothèque nationale de France, voir Ch. Astruc, M.-L. Concasty, *Catalogue de manuscrits grecs*, III. *Le supplément grec*, t. III, N<sup>os</sup> 901-1371, Paris, 1960, p. 31-34, n<sup>o</sup> 930.

<sup>33</sup> Dans le manuscrit grec 17 (516), de la Bibliothèque de l'Académie roumaine, voir C. Litzica, *Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriselor grecești*, Bucarest, 1909, p. 12, n<sup>o</sup> 17 (516).

<sup>34</sup> Dans le manuscrit roumain 2106 de la Bibliothèque de l'Académie roumaine, voir Gabriel Ștrempel, *Catalogul manuscriselor românești, B.A.R. 1601-3100*, vol. II, Bucarest, 1983, p. 171-172, n<sup>o</sup> 2106.

<sup>35</sup> Sur l'*Histoire* de Theodore Photinos, voir P. I. Zepos, « Ο εκ Χίου Θεόδωρος Φωτεινός και η «Ιστορία της Δακίας» αυτού », dans *Εις μνήμην Κ. Ι. Αμάντου*, Athènes, 1960, p. 280-284 ; E. Popescu-Mihuț, « Traduction et originalité dans la littérature historique : Théodore Photinos et J. Chr. Engel », RESEE XXIII, n<sup>o</sup> 2, 1985, p. 147-160 ; M. Țipău, *Scrierea parenetică a lui Mihail Fotinos (Fotinoupolos)*, Bucarest, 2014, p. 15-17.

## DOCUMENTS

## 1.

Fonds personnel de Manuel Gédéon des Archives Générales de l'État, Leros, Grèce.  
[Page 1] Δωρεᾶ Μ. Ἰ. Γεδεῶν

1897 Μαΐου 30  
Βουκουρέστιον

Ἀγαπητέ μου φίλε!

Οὔτε ἀσθενῆς ἡμιν, οὔτε παροργισμένος ἢ δυσαρεστημένος ἐναντίον σου· ἄλλα τὰ αἷτια. Ἐνόμιζον ὅτι θὰ κατορθώσω νὰ σας στείλω τὸ αἰτύμενον ποσὸν, εἶπον καὶ τοῦ Κ. Στούρτζα καὶ εἰς ἄλλους καὶ ὅλοι μοι εἶπον ναι, ἀλλὰ μέχρι τοῦδε οὐδὲν ἐγένετο. Ἐδῶκα τὰ γράμματά σας ἔκτοτε, ἴσως κάμουν τὸν λογαριασμὸν τῶν ὅσα ἐστείλατε ἕως τῶρα. Ὅτι θὰ γένη δὲν ἀμφιβάλλω, ἀλλὰ πότε, ἀγνοῶ. Ἡ συμβουλή μου πρὸς σᾶς εἶναι τοιαύτη: Ἄν ἔχητε ἀκόμη ἀντίγραφέτινα στείλετέ τὰ ταχέως, διὰ νὰ ἔχω ἐκ νέου ἀφορμὴν / [page 2] νὰ ὁμιλήσω καὶ πάλιν τοῦ Κ. Στούρτζα. Ἐγὼ θὰ μείνω εἰς τὸ Βουκουρέστιον μέχρι 12 Ἰουλίου, διότι εἶμαι καὶ κοσμητῶρ τῆς Θεολογικῆς Σχολῆς καὶ ἔνεκα θανάτου τοῦ μακαρίτου Φρανκούδη ἢ κυβέρνησις με ἐφόρτωσε καὶ μετὴν ἔδρα τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης εἰς τὸ Πανεπιστήμιον. Ἦθελον νὰ σᾶς ἀποκρίνομε πρὸ πολλοῦ, ἀλλὰ, πιστευσόν με, ἔχω τόσας ἐνασχολήσεις, ὥστε δὲν προφτάνω νὰ ταῖς ἀναπληρώσω. Μετὰ τινὰς ἡμέρας θὰ σᾶς γράφω ὅλα τὰ δικά μου καὶ τότε θὰ με πιστεῦεις Βλέπετε πότε ἤρχον τὴν ἐπιστολὴν καὶ πότε θὰ σᾶς τὸ στείλω.

Μένω ὁ σὸς αἰώνιος φίλος,  
C. Erbiceanu

[Page 4] Ἔλαβον ὅλα τὰς ἐπιστολάς σας.

2.

Archive de Georgios Arvanitidis, Bibliothèque de l'Université de Crète, Grèce.  
Academia Română  
No. 5220

T.A.A. E 26  
Bucuresci, 1891, le 5/17 Avril

Monsieur,

L'Académie Roumaine, appréciant vos importantes publications et le zèle, dont vous voulez bien aider nos recherches et études historiques sur les relations des anciennes Principautés Roumaines avec la Nouvelle Rome, Vous a élu dans la séance du 2 (14) Avril, son Membre Correspondant pour la Section d'histoire.

Nous avons l'honneur de porter à Votre connaissance ce vote de l'Académie et Vous prions d'agréer à cette occasion l'expression de notre considération très-distinguée,

Le Président  
Hasdeu

Le Secrétaire Général  
D. Sturdza

Monsieur  
Monsieur Emanuel Gédéon  
Membre Correspondant de l'Académie Roumaine.



## THE NINETEENTH-CENTURY GREEK DIASPORA IN ROMANIA IN CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU'S WORK

*Ștefan Petrescu*

Two years ago, Mrs. Pia Dumitru-Danielopolu entrusted me with a significant part of her mother's archives, Cornelia Papacostea-Danielopolu (1927–1998), founding member of the Institute for South-East European Studies. In this article, I am going to bring documents from her personal archive – private papers, official documents of the Institute, and typewritten manuscripts for several unpublished works – to the attention of the large public.

Born in 1927, Cornelia Papacostea-Danielopolu graduated from the Carmen Sylva High School in 1945 and from the Faculty of History-Geography (University of Bucharest), in 1949. She and her family greatly suffered during those years. She was able to take her bachelor's degree only in 1957. After the Communists came to power in 1945, some of the country's most prominent politicians, intellectuals and other members of the elite were arrested and spent years in the communist prisons and forced labour camps. Cornelia's father, Victor Papacostea, member of the National Liberal Party and renown Balcanologist, was imprisoned for six years without charge or trial.<sup>1</sup>

In an evocation of her father's personality, Cornelia Papacostea-Danielopolu confessed that, while a teenager, in the late 1930s, she thought of pursuing a diplomatic career, as she was fascinated by the diplomats and scholars that were crossing the threshold of her parents' house, on 20 Paris Street in Bucharest. The apartment on Paris Street was also hosting the headquarters of the Institute for Balkan Studies and Researches, as well as the editorial office of *Balcania* journal, both founded by her father. There, they would hold scientific conferences and classes of Balkan and Oriental languages.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> See N.-Ș. Tanașoca, "Balkanologie et politique en Roumanie au XX<sup>e</sup> siècle", in id., *Balcanologie și politică în România secolului XX. Victor Papacostea în documente din Arhivele Securității și din Arhiva Personală*, Bucharest, 2010, p. 30-44; C. Papacostea-Danielopolu, "Victor Papacostea, destinul unui om de cultură, frânt de regimul communist", *Memoria* n° 3, 2016, p. 48-54.

<sup>2</sup> It is a 3-page handwritten document by Cornelia Papacostea-Danielopolu (undated), Cornelia Papacostea-Danielopolu Archive.

In 1963, 36 years old, Cornelia Papacostea-Danielopolu was co-opted in the research team of the newly founded Institute for South-East European Studies. In 1979, she delivered her PhD thesis. In 1985, she applied for a membership with the Writers' Union of Romania<sup>3</sup>, where she was accepted only in 1991.

Cornelia Papacostea-Danielopolu started learning the Greek language after she became a member of the Institute for South-East European Studies. Among the documents of her archives, I found notebooks with notes from her Greek classes and even a language test from June 6, 1967.

Cornelia Papacostea-Danielopolu, following the tradition inaugurated by Constantin Erbiceanu (1838–1913), marked the beginning of a new stage of Modern Greek studies in Romania. She made use of the interdisciplinary investigative approach and the comparative method, in attempting to show the common cultural background between the Balkan peoples belonging to the Byzantine political and cultural orbit. The focus of her research was the relationship between history and literature in eighteenth- and nineteenth-centuries Southeast Europe. Throughout her scientific career, she brought to light numerous Greek manuscripts from the Romanian Academy Library. For Cornelia Papacostea-Danielopolu, the year 1821 – the start of the Greek rebellion against Ottoman rule – does not constitute a terminus point for the Greek element in the Danubian area, as it had been seen by her predecessors. In her monograph about the Romanian intellectuals in the Principalities between 1821 and 1859, Cornelia Papacostea-Danielopolu shows us convincingly that the Greek-Romanian symbiosis – according to Nicolae Iorga's celebrated formula *Byzance après Byzance* – has gradually disappeared during the 19<sup>th</sup> century, especially after the Greek War of Independence and the emergence of a Modern Nation-State in the Balkans<sup>4</sup>. In 1830, the Great Powers – Russia, Britain and France – recognized the independence of Greece and the full autonomy of Serbia and of the two Danubian Principalities. This is the chronological thread followed by Cornelia Papacostea-Danielopolu's Phd thesis, which investigates Greek culture in the Romanian Principalities between 1774 and 1830. The unpublished work (1982), with the title *Relațiile Țărilor Române cu poporul grec (1700–1830)*, removes the Phanariot period from the strict chronologic pattern of the old political and literary historiography. The period of the 1830s to mid-1850s marks the end point of Greek cultural predominance in the Danubian Principalities. A long process of nation-building started with the application of the Organic Regulations (1831–1832) in Wallachia and Moldavia.

---

<sup>3</sup> In order to fill the application form, she submitted 3 letters of recommendation from Ion Zamfirescu, Zigu Ornea, and Valeriu Râpeanu, members of the Writers' Union.

<sup>4</sup> C. Papacostea-Danielopolu, *Intelectualii români în Principate și cultura greacă (1821–1959)*, Bucharest, 1979.

Her first book, *Intelectualii români în Principate și cultura greacă (1821–1859)*, debates on the issue of forming the national awareness of Romanians in the Principalities in terms of the intercultural exchange with the Greeks. The author insists on the Romanian landlords' philhellenism. This is precisely the topic of her paper at the Symposium on Phanariots held in Thessaloniki in October 1970.<sup>5</sup>

Cornelia Papacostea-Danielopolu integrates the problematic of Greek culture in the Principalities in the geopolitical and economic realities of South-Eastern Europe, which were still under Ottoman rule, but also of the countries from Central and Eastern Europe, which have sheltered many Balkan immigrants. The phrase 'peripheral Hellenism', taken by Cornelia Papacostea-Danielopolu from Nikos G. Svoronos (1964), describes the reconfiguration of the relations between these Greeks that found their political expression in the Nation-State and those who continued for many decades to live outside its borders.<sup>6</sup> The latter – so-to-say, from the periphery of Hellenism (later called *μειζων ελληνισμός*) – would preserve their economic supremacy for a long time, although they irremediably lost the cultural supremacy in relation to their conationals who lived in the Greek Kingdom (the *Helladites*). The centre-periphery paradigm is in fact the perspective of the Nation-State, which, since 1830, has become the promoter of unifying Hellenism, wherever it may be found. In many studies of Cornelia Papacostea-Danielopolu from the 1970s and 1980s, the term *diaspora* appears between quotation marks which indicate the researcher's reserve in using a defining concept for the history of the Jews. Professor Iannis Hassiotis, one of the pioneers of the conceptual research of the Greek diaspora, clarifies the term of *peripheral Hellenism* as covering the Greek-speaking area situated in the proximity of the Nation-State. These Greeks, who, in the nineteenth century, are under Ottoman rule, considered that their territorial unification with their 'mother country' was the only solution to protect their interests. The term *diaspora* is however recommended to define the communities of Greek immigrants which have settled in countries or regions outside the 'homeland'.<sup>7</sup>

Cornelia Papacostea-Danielopolu shows that the Romanian intellectuals of the 1848 Revolution spoke Greek, having studied at the Princely Academies in Bucharest and Iași in the first decades of the nineteenth century or at the

<sup>5</sup> C. Papacostea-Danielopolu, "Le philhellénisme culturel des Roumains (1818–1830)", in *Symposium "L'Époque phanariote" (1970)*, Thessaloniki, 1974, p. 41-48.

<sup>6</sup> Ead., "Les contacts des intellectuels roumains avec les hellénismes périphériques (1818–1830)", *RESEE X*, n° 3, 1972, p. 555-566; N. Svoronos, *Histoire de la Grèce*, Paris, 1964, p. 59-60.

<sup>7</sup> I. Hassiotis, "Past and Present in the History of Modern Greek diaspora", in W. Kokot, K. Tölölyan and C. Alfonso (ed.), *Diaspora, Identity and Religion, New Directions in History and Research*, London, 2004, p. 95. See also the recent study of L. Korma, "The Historiography of the Greek Diaspora and Migration in the Twentieth Century", *Historein* 16, 2017, p. 47-73.

Greek private schools in the period of the Organic Regulations. This idea appears in the works of Ariadna Camariano-Cioran (1971), who does not forget to make a reference to the studies of her younger peer.<sup>8</sup> Papacostea-Danielopolu drafts prosopographies of professors and scholars of this period, who came from the area South of the Danube in order to settle in the Principalities. Cornelia Papacostea-Danielopolu has been constantly concerned with drawing the social-political messages from the literary texts of the era, such as the plays from the manuscripts kept at the Library of the Academy, which deal with the political morals of the end of the Phanariot period and of the Organic Regulations period.<sup>9</sup>

Cornelia Papacostea-Danielopolu's area of scientific interest expanded to the entire nineteenth century, the moment she understood the documentary value of the impressive collection of Greek newspapers kept at the Romanian Academy Library. In 1969, she approached the issue of the Greek communities from the second half of the nineteenth century for the first time, in two articles about the cultural life of the Greek communities in Romania, which appeared in *Revue des Études Sud-Est Européennes*.<sup>10</sup> This intellectual endeavour that continued in the following years was rewarded in 1996 with the publishing of the Romanian-language book *The Greek Communities in Nineteen-Century Romania* that contains in its annexes a list of 72 books published in Greek printing houses in Romania in the nineteenth century. The list was enriched in the Greek issue of 2011.<sup>11</sup>

Cornelia Papacostea-Danielopolu noticed that, during the nineteenth century, the production of Greek books increased, and not diminished, as one may think. The Greek printing houses that published newspapers, periodicals, and textbooks were also used as an efficient channel through which Greeks from abroad were sending messages to their co-nationals from the 'national centre'. The novel *Ἡ Στρατιωτικὴ Ζωὴ ἐν Ἑλλάδι* [Military Life in Greece], published in Brăila in 1870 in the printing house of one Chariolaos Dimopoulos, was re-discovered by K. Th. Dimaras in 1949<sup>12</sup>. The unknown author's novel is a critique of the political morals of the *Helladites*. In the archives of Cornelia Papacostea-Danielopolu, I found a typewritten letter (undated), probably sent by

<sup>8</sup> A. Camariano-Cioran, *Academiile domnești din București și Iași*, Bucharest, 1971, p. 268. See also the French-language edition, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki, 1974.

<sup>9</sup> C. Papacostea-Danielopolu, "La satire sociale-politique dans la littérature dramatique en langue grecque des Principautés (1774–1830)", RESEE XV, n° 1, 1977, p. 75-92.

<sup>10</sup> Id., "La vie culturelle de la communauté grecque de Bucarest dans la seconde moitié du XIXe siècle (I)", RESEE VII, n° 2, 1969, p. 311-333 ; "La vie culturelle de la communauté grecque de Roumanie dans la seconde moitié du XIXe siècle (II)", RESEE VII, n° 3, 1969, p. 475-493.

<sup>11</sup> C. Papacostea-Danielopolu, *Comunitățile grecești din România în secolul al XIX-lea*, Bucharest, 1996 ; *Οι ελληνικές κοινότητες στη Ρουμανία τον 19<sup>ο</sup> αιώνα*, Athens, 2010.

<sup>12</sup> K. Θ. Δημαράς, *Ιστορία της νεοελληνικής λογοτεχνίας*, vol. II, Athens, 1949, p. 64-65.

K.Th. Dimaras, whose name is written by pen in the upper side of the page. In this letter, the sender asks Cornelia Papacostea-Danielopolu for biographic information regarding this person, the alleged author of the novel. In the introduction of the critical edition of 1977, Mario Vitti, who rejects Dimaras' hypothesis, specifies in his notes that Cornelia Papacostea-Danielopolu provided him data about this Dimopoulos, a pedagogue and mediocre writer of that time.<sup>13</sup>

Another important field of Cornelia Papacostea-Danielopolu's researches was economic history. In the first years of her career, she published an article about the regime of privileges for Bulgarian and Greek merchants from Oltenia under the Austrian rule<sup>14</sup> and another one about the merchants from Braşov.<sup>15</sup> In a later stage, after delivering her PhD thesis, Cornelia Papacostea-Danielopolu shifted her direction towards Greek merchants from the Lower Danube from mid-nineteenth century<sup>16</sup>. The unpublished study *Brăila, International Port (1849–1862)*[Brăila, International Port] is based on the French consular reports from the collection of microfilms kept in the Archives of the State, in the Treasury of Wallachia (Visteria Valahiei) fund and in the Quarantine Committee (Comitetul Carantinelor) fund. The 90 pages long typewritten work analyses the economic relationship between the Danubian Principalities and the Balkans after the Treaty of Adrianople, the commercial balance, the port movement, the incorporation of the trade houses, but also the merchants' status and the abolition of consular jurisdiction. Much information about prices and quantities of goods is provided by the French consul's reports between 1848 and 1859. In the annexes, the author edited 46 documents that contain the signatures of merchants from Brăila, who protected by the French consulate. Many of them are Greeks or Orthodox Christians from the Balkans. The monograph on the Brăila trade has not been published in its entirety, although it should have been published in a collective volume<sup>17</sup>. This is the first monograph of the main port of Wallachia, which captures the dynamics of the commercial changes and its integration in the Southern-Eastern European and in

<sup>13</sup> *Ἡ Στρατιωτικὴ Ζωὴ ἐν Ἑλλάδι*, ed. M. Vitti, Athens, 2003 (1<sup>st</sup> ed. 1977), p. θ.

<sup>14</sup> C. Papacostea-Danielopolu, "Le régime privilégié des marchands bulgares et grecs en Olténie pendant l'occupation autrichienne (1718–1738)", RESEE IV, n° 3-4, 1966, p. 475-490.

<sup>15</sup> Id., "La Compagnie 'grecque' de Braşov. La lutte pour la conservation des privilèges (1777–1850)", RESEE XII, n° 1, 1974, p. 159-212.

<sup>16</sup> See C. Papacostea-Danielopolu, Vl. Diculescu, S. Iancovici, M. N. Popa, *Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Peninsula Balcanică (1829–1859)*, Bucharest, 1970; "Marchands roumains et balkaniques dans le commerce danubien (1829–1859). Aperçu bibliographique", RRH 4, 1981, p. 711-716.

<sup>17</sup> See C. Papacostea-Danielopolu, "Le commerce balkanique des ports danubiens et les progrès de la marine marchande française (1848–1859)", RESEE XXIV, n° 1, 1986, p. 17-27. A full volume proposed for publication by the Publishing House of the Romanian Academy in 1991, *Brăila, port internațional în secolul 19. Studii istorice sud-est europene*, with co-authors Cornelia Papacostea-Danielopolu, Lidia Demény, Georgeta Penelea. This volume is not published.

the entire European economic circuit. The institution of the ‘narrow’ naturalization was treated in a brilliant paper *Une citoyenneté empirique*, which she delivered in Athens in 1983 at the Colloquium *Balances and Interconnections in the Mediterranean Economic Area*.<sup>18</sup> She highlights the role of the foreign bourgeoisie in the socio-political restructuring of modern Romania. Until 1866 the ‘narrow’ naturalization was granted by the government upon request, while the ‘broad’ one was granted by the legislative assembly. Only the second entitled the recipient to full suffrage and land propriety.

Another direction of research of the Institute for South-East European Studies was the political vocabulary and the autobiographical writings of the Organic Regulations era. The contents of the political writings deal with the revolutionary aspirations for equality between all property-owners, by abolishing the boyars’ privileges. In an article published in *Revue des études sud-est européennes*, Cornelia Papacostea-Danielopolu mentions several authors (Zisis Dantis, Vasile Pogor, Barbu-Paris Mumuleanu) who wrote in Romanian and Greek. They played an important role in the development of a public opinion favourable to the 1848 Revolution and the institutional modernization of the Romanian state<sup>19</sup>. Cornelia Papacostea-Danielopolu brought to light the Greek George Paapa with his 4 copybooks of notes, kept in the Romanian Academy Library. These copybooks, full of reading notes, comments and daily annotations in Greek, French and Romanian, reflect the economic and political thinking of this public clerk, emblematic for the Balkan Greek-speaking immigrants.<sup>20</sup>

Further on, I will discuss Cornelia Papacostea-Danielopolu’s relations with the international scientific community. During the communist era, any travelling abroad was politically conditioned. Pia Dumitru-Danielopolu, her daughter, made public some information from her mother’s prosecution file from the National Council for Studying the Securitate’s Archives (CNSAS). Around 1970, the Romanian Communist Security Services proposed Cornelia-Papacostea Danielopolu and her husband, Gheorghe Danielopolu, to collaborate in exchange for the permission to travel abroad. The offer of the repression organs was rejected.<sup>21</sup> Still, in 1970, Cornelia Papacostea-Danielopolu travelled to Greece, attended the second Congress of South-East European Studies (in Athens) and the Symposium on Phanariots, organized by Cleovoulos Tsourkas

<sup>18</sup> Id., “Une citoyenneté empirique : le statut des marchands étrangers en Valachie 1829-1859”, in *Actes du Colloque International d’Histoire. Economies méditerranéennes. Equilibres et Intercommunications, XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, III, Athens, 1986, p. 205-216.

<sup>19</sup> Id., “La critique de l’origine noble et les tendances égalitaires qui annoncent la révolution de 1848”, *RESEE XXI*, n° 2, 1983, p. 203-210.

<sup>20</sup> Id., “Din însemnările unui serdar”, *Magazin istoric 25*, n° 2, 1991, p. 5-8. See the 9-pages unpublished article, “Les ‘Notes de lecture’ (1835–1848) d’un haut fonctionnaire valaque”.

<sup>21</sup> Pia Dumitru-Danielopolu publishes a Secret Police Agency’s report that mentions the refusal of Cornelia Papacostea-Danielopolu to collaborate, on October 20, 1970, in *Memoria*, n° 3, 2016, p. 56-58.

in Thessaloniki. In a brief autobiographical note from the 1990s, Cornelia Papacostea Danielopolu mentioned she spent 3 months in Greece, in the Thessaloniki Summer School, on the invitation of the Institute for Balkan Studies. In a letter from May 8, 1970, her mother, Cornelia Papacostea, wrote to her daughter: 'When I think that you were able to attend the Congress only thanks to the Tsourkas family, I feel overwhelmed with gratitude'. Cleovulos Tsourkas (1898-1972) had worked for many years in inter-war Romania, as an editor of the Greek-language newspaper *Ethnos* and as an associate researcher of the Institute for Balkan Studies and Researches where he worked in close collaboration with Victor Papacostea. The friendship of Cleovulos Tsurcas' family is often invoked in the two letters addressed by the mother to her daughter and in the letter addressed by the husband to his wife in the months of April-May 1970. It is in the mother's letter that we find out that her daughter worked in Greece under the guidance of K.Th. Dimaras.

Cornelia Papacostea-Danielopolu travelled twice, through academic exchanges, for two weeks, to the Eastern Bloc, one in Yugoslavia in 1968, and another one in Bulgaria in 1977. With regards to the visit to the Academy of Sciences of Bulgaria, we are reading in the report drafted by Cornelia Papacostea-Danielopolu that, in the neighbouring country, the scientific work projects were published within maximum 2–3 years after their drafting, and researchers were not required to deliver a certain number of pages, but only to prove the quality of the material. Moreover, researchers are rewarded with a certain percentage on the moment of the publication.

Around 1980, in an explanatory note to the director of Institute for South East-European Studies, Cornelia Papacostea-Danielopolu complains that, for 17 years, she has been interceded in order to obtain the permission to travel to Hungary to research the archive of the Greek communities.

Another study trip was in France in 1978. She may have travelled to Paris in 1967 as well, as shown by a library authorization issued by André Mirambel (1900–1970), professor of Modern Greek and administrator of *École nationale des langues orientales vivantes*. In 1978, Cornelia Papacostea-Danielopolu was the guest of the Institut Néo-Hellénique of Université Paris IV Sorbonne, where Konstantinos Dimaras (1904–1992), Ekaterini Koumarianou (1919–2012) and Basil Panaiotopoulos (born 1932) were teaching. She was invited to attend the seminars together with the PhD students, and to give a lecture about the satiric plays found in a miscellanea at the Romanian Academy Library. The sociology professor Henri Mendras (1927–2003) invited her to the seminars of his students from Université Paris Nanterre to hold lectures on the Romanian-Greek relations in the eighteenth and nineteenth centuries.

For over 30 years, Cornelia Papacostea-Danielopolu has met many of the renowned international scholars specialized in Neo-Hellenic studies, including Professor Richard Clogg (born in 1939). In his *Memoirs*, recently

published, he mentions three members of the Institute for the South-East European Studies that he interacted with in Bucharest during the communist time: director Mihai Berza, and two researchers at the Institute, Alexandru Duțu and Cornelia Papacostea-Danielopolu. These intellectuals with a bourgeois background ‘were charming and civilised company, although often living in reduced circumstances, and afforded a glimpse of the old Romania that had existed before the sheer nastiness of the post-war communist regime’.<sup>22</sup>

The studies of Cornelia Papacostea-Danielopolu, published in the French language, most of them in the scientific journal of the Institute for South-East European Studies, echoed in the international scientific community. In 1991, the Institute for Balkan Studies from Thessaloniki approved the printing of a volume in French that would also contain the Romanian-language monographs of 1979 and respectively of 1982 on intellectuals and on the Greek literature from the Principalities (1774–1859)<sup>23</sup>. The book would be published in 1998 after the death of author. Her monograph about the Greek communities from Romania was translated into Greek and published in 2011 by the Institute of Neo-Hellenic Studies from Athens (the National Hellenic Research Foundation). The publishing of this last book was possible through the devotion of the author’s friends and closed collaborators, professors Anna Tabaki and Paschalis Kitromilides<sup>24</sup>.

In 1993, a conference was organized in Athens on the methodology and semantic clarifications of the Greek diaspora. Anna Tabaki presented the paper *Η ελληνική διασπορά της Ρουμανίας. Η παρούσα κατάσταση της έρευνας και οι προοπτικές της* [The Greek Diaspora in Romania: The current situation and the perspectives of research]<sup>25</sup>, published in 1995 in *Revue roumaine d’histoire*.<sup>26</sup> In order to prepare the text, professor Tabaki asked the neo-Hellenist researcher from Romania for bibliographic information and, more particularly, for suggestions regarding the future directions of research in the field.<sup>27</sup>

In an intervention about the need for neo-Greek researches in Romania (undated), Cornelia Papacostea-Danielopolu noted that ‘Romanian Byzantinologists extended their concerns over the neo-Greek field as well, considering it a continuity of Byzantium. The separation between Byzantinology

<sup>22</sup> R. Clogg, *Greek to Me: A Memoire of Academic Life*, London, 2018, p. 110.

<sup>23</sup> The letter of A. E.N. Tachianos to Cornelia Papacostea-Danielopolu, Thessaloniki, 8 January 1991.

<sup>24</sup> *Οι ελληνικές κοινότητες στη Ρουμανία τον 19<sup>ο</sup> αιώνα*, Athens, 2010.

<sup>25</sup> According to the programme of Conference, *Η Ελληνική διασπορά: μεθολογικά προβλήματα και εννοιολογικές αποσαφηνίσεις*, 24–25 May, the paper on the Greek diaspora in Romania has two authors, A. Tabaki and C. Papacostea Danielopolu. The latter co-author didn’t attend the meeting.

<sup>26</sup> A. Tabaki, “La diaspora grecque en Roumanie. État actuel de la recherche et ses perspectives”, *RRH* 34, n° 1-2, 1995, p. 3-11.

<sup>27</sup> 4-page typewritten work (“La diaspora grecque en Roumanie”), sent to Anna Tabaki, April 1993.

and the neo-Hellenic studies that is made in Europe has not been introduced in Romanian universities. This is due to the reserved attitude of Romanian intellectuals towards the Greeks ever since the nineteenth century, as they were associated with the Phanariots and with the Ottoman rule.

In 1996, Cornelia Papacostea-Danielopolu founded the Romanian Society of Neo-Hellenic Studies. It was affiliated to the European Association of Neo-Hellenic Studies, incorporated in 1995 in Strasbourg under the chair of the professor Asterios Argyriou (born 1935). Professor Alexandru Elian (1910–1998) was proclaimed honorary president. The association gathers numerous neo-Hellenists and members of the Romanian academic life. Among the founding members are colleagues from the Institute for South-East European Studies in Bucharest, where the headquarters of the Society is<sup>28</sup>. On August 28, 1996, in a letter to Cornelia Papacostea-Danielopolu, Asterios Argyriou says: 'Ainsi que vous pouvez vous en rendre compte et pour des motifs qu'il n'est plus nécessaire de développer, la création d'une Société Roumaine d'Études Néo-helléniques est de la plus grande importance, tant pour les études néo-helléniques de votre pays que pour la Société Européenne d'Études Néo-helléniques. Je suis absolument sûr que par la place que vous occupez et avec votre autorité dans les cercles scientifiques de Roumanie, vous pourrez contribuer à transformer ce désir en réalité. Dans ma qualité de président de la Société Européenne d'Études Néo-helléniques, je vous prie de prendre toute initiative possible dans ce but. Et je suis convaincu que vous le ferez. C'est pourquoi je vous en remercie, dès maintenant'.<sup>29</sup>

In 1998, Professor Andrei Pippidi wrote a meaningful obituary for Cornelia Papacostea-Danielopolu, reflecting on her life and scientific contribution: 'Ses travaux, d'abord orientés vers l'histoire économique du XIX<sup>e</sup> siècle – les relations commerciales de la Valachie avec la Péninsule Balkanique – ont ensuite été consacrés à des problèmes de la symbiose culturelle gréco-roumaine. Dans ce domaine, elle a commencé par la fin, c'est-à-dire par l'époque qui a suivi 1821, pour remonter vers le temps des Phanariotes. Plus tard, elle s'est occupée aussi de l'histoire de l'imprimerie'.<sup>30</sup>

The undeniable merit of Cornelia Papacostea-Danielopolu in neo-Greek studies is that of showing that the Greek culture and the ideals of Enlightenment has not died with the Phanariots, but on the contrary, it was revitalized under

<sup>28</sup> I mention some founding members of the Romanian Association of Neo-Hellenic Studies: Nicolae-Șerban Tanașoca, Tudor Teoteoi, Andrei Pippidi, Olga Cicanci, Daniel Barbu, Emanuela Mihaș, Lia Brad-Chisacof, Virgil Căndea, Alexandru Dușu, Paul Cernovodeanu, Georgeta Penelea-Filitti, Florin Constantiniu, Remus Niculescu, Radu Păun, Simona Toma-Nicolae, Ligiă Livadă, Laurențiu Vlad, Florin Țurcanu.

<sup>29</sup> C. Papacostea Danielopolu's speech, "The Inaugural Ceremony of the Romanian Society of Neo-Hellenic Studies", *Buletinul Societății de Studii Neoeleene* 1998, p. 5.

<sup>30</sup> See the first issue of the *Journal of the Romanian Society of Neo-Hellenic Studies* 1998, p. 152.

new forms. Her studies are focused on the Hellenism in the Danube area at the turn of the nineteenth century on the moment of transition from the multi-ethnic empire to the nation-state.

I will conclude with several testimonies of persons who knew and cherished her.

Nicolae-Șerban Tanașoca, the late director of the Institute for South-East European Studies, in the Foreword to the special volume dedicated to the memory of Cornelia Papacostea-Danielopolu, one year after her death, paraphrased the words of professor Alexandru Elian ‘she was a lady, a real Lady’: ‘She was a real Lady by the impeccable urbanity of her manners, by the elegance of her apparel, by the perfect mastery of that art, forgotten today, of conversation, but more precisely she was a real Lady by her innate generosity’.<sup>31</sup>

In order to strengthen the words of professor Tanașoca, an intimate of the Papacostea family, and to give a happy tone to the end of my essay, I will quote a fragment from the letter addressed by the mother Cornelia Papacostea-Danielopolu to her daughter, writing to her while on a study trip in Greece on May 8, 1970: ‘Do not forget, while you are caught up in work, to go to the hairdresser’s regularly. It is the only saving you must never make. Nobody believes anymore that *l’habit ne fait pas le moine*. On the contrary, and a hairstyle matters first of all for a woman’s introduction and, I may add, for her increasing dynamism and optimism’.

We are commemorating 20 years since the passing of Cornelia Papacostea-Danielopolu. There are many peers who had the pleasure to know her. I have never been that fortunate, so I never met her. But I have read her books and studies of reference, and, by the generosity of her daughter, Pia Dumitru-Danielopolu, I was able to enter, even for a short while, the work laboratory of Mrs. Moțu, as she was called by her close friends and colleagues.

---

<sup>31</sup> N.-Ș. Tanașoca, “Cuvânt înainte”, *Buletinul Societății Române de Studii Neoeleene* 1999 [= *Cornelia Papacostea Danielopolu, In memoriam*], p. v.

## LES RECHERCHES ROUMAINES DE LINGUISTIQUE BALKANIQUE<sup>1</sup>

*Cătălina Vătăşescu*

Parmi les disciplines qui visent le Sud-Est européen comme domaine de recherche, la *linguistique balkanique* (ou *la linguistique comparée sud-est européenne*<sup>2</sup>, syntagme moins utilisé) offre une approche des plus appropriées pour connaître les caractéristiques spécifiques de la région, non seulement de nature linguistique. En opérant avec les instruments de l'histoire de la langue, de l'étude du contact des langues et de la comparaison des idiomes, la linguistique

---

<sup>1</sup> Une synthèse basée sur une très riche bibliographie est due à Gr. Brâncuş : « Balkan Studies », dans *Current Trends in Romanian Linguistics*, éd. A. Rosetti, S. Golopenţia Eretescu, Bucarest, 1978, p. 367-379 (version roumaine, « Studii de balcanistică », dans Gr. Brâncuş, *Studii de istorie a limbii române* [I], Bucarest, 2007, p. 140-152). L'auteur établit les coordonnées de l'évolution de la discipline dans la linguistique roumaine et insiste sur la contribution de chaque auteur en ordre chronologique : B. P. Hasdeu, Ovid Densusianu, I.-A. Candrea, Pericle Papahagi, Theodor Capidan, Sextil Puşcariu, Alexandru Philippide, George Pascu, Al. Graur, Al. Rosetti, Al. Procopovici, Anton Balotă, Emil Petrovici, G. Giuglea, I. I. Russu, Cicerone Poghirc, Arion Vraciu, Gh. Ivănescu, G. Mihăilă. Une présentation très succincte des études de linguistique balkanique et des études de slavistique en Roumanie se trouve chez Boris Cazacu, « Romanian », dans *Current Trends in Linguistics*, éd. Th. A. Sebeok, The Hague – Paris, 1972, Part Two : « The Study of Languages » (p. 1140-1189, surtout p. 1163-1164).

<sup>2</sup> Pour la signification de ce terme qui apparaît aussi dans les travaux de S. Puşcariu, voir Z. Mihail, compte-rendu du livre *La linguistique balkanique suivie par Le nouveau en linguistique dans l'œuvre de A. Rosetti*, Bucarest, 1985, dans RESEE 24, n° 2, 1986, p. 193-194 ; C. Vătăşescu, « Contribuţia lui Sextil Puşcariu la comparaţia românei cu albaneza », dans *Caietele Sextil Puşcariu. Actele Conferinţei Internaţionale « Zilele Sextil Puşcariu »* (ed. I, Cluj-Napoca, 12-13 septembrie 2013), Iaşi, 2015, p. 180. Une autre variante du nom de la discipline, *linguistique comparée des langues balkaniques*, représente le titre de la synthèse la plus récente sur ce sujet, celle de Jack Feuillet, parue à Paris en 2012 (compte-rendu détaillé par Petya Asenova, dans *Zeitschrift für Balkanologie* 48, n° 2, 2012, p. 251-258. Cette note de lecture est intéressante surtout par les directions théoriques mises en évidence. Les buts de la discipline seraient de surprendre les contours de l'union, d'en donner une description, de suivre sa formation. La perspective historique – que Feuillet privilégie, selon Petya Asenova – prend en considération la genèse de l'union linguistique balkanique et des balkanismes, en s'arrêtant sur l'apport du substrat, de l'adstrat et du superstrat. Nous avons mentionné la contribution de Petya Asenova parce que ces buts théoriques ont été depuis toujours précisément ceux des linguistes roumains. Pour ce qui est des différents contenus que le concept « type balkanique » a pris au long de son histoire, voir N. Sarmandu, « Über den „Balkansprachtypus“ », RRL 51, n° 1, 2006, p. 105-112.

balkanique essaie de déceler les traits dominants de *l'union linguistique balkanique*. Le concept d'*union linguistique*<sup>3</sup> définit les convergences, plus ou moins avancées, propres aux langues dont les ressemblances ne proviennent pas de leur origine commune<sup>4</sup>. Dans le cas du Sud-Est européen, il s'agit des langues slaves (le bulgare et, à un moindre degré, le serbe), des idiomes issus directement du tronc indo-européen (le grec et l'albanais), des langues romanes (le roumain et, dans une moindre mesure, le dalmate). Le premier qui prit en considération des parallèles entre le roumain, le bulgare et l'albanais fut J.B. Kopitar. Avant d'être théorisées par Sandfeld et Trubetzkoy, les similitudes, surtout lexicales, furent étudiées par Franz Miklosich. Les recherches de B. Kopitar et de Fr. Miklosich étaient familières aux érudits roumains<sup>5</sup>. En 1905, I.-A. Candrea eut même l'intuition du cadre général d'un *Sprachbund* balkanique, avant Gustav Weigand, Kr. Sandfeld et Th. Capidan<sup>6</sup>.

C'est dans le domaine du lexique que l'on peut constater les similitudes les plus frappantes, mais elles sont présentes également dans la grammaire et

<sup>3</sup> La théorie de l'*union linguistique* appartient à Nikolai Trubetzkoy (voir la Section *Établissement et délimitation des termes techniques. Proposition 16*, en *Actes du premier Congrès International des Linguistes. La Haye 10-15 avril, 1928*, Leiden, 1928, p. 17-18). La description devenue classique des faits considérés balkaniques offre K. Sandfeld, *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris, 1930 (la variante danoise date de 1926).

<sup>4</sup> À juste titre, ces parallèles sont nommées par A.V. Desnickaya « rapprochements secondaires », tandis que l'union elle-même est définie comme secondaire et historique (« Disa arsyetime rreth problemit të unitetit lingvistik ballkanik », dans *Seminari ndërkombëtar për gjuhën, letërsinë dhe kulturën shqiptare. Përmbledhje e ligjëratave dhe e kumtesave të mbajtura në seminarin e vitit 1980*, Prishtina, 7, 1982), p. 147-159, surtout p. 147 et 149.

<sup>5</sup> Selon Desnickaya (*ibid.*), l'idée de l'union linguistique a été formulée d'une manière préliminaire par J. Baudouin de Courtenay. Il faut rappeler que Hasdeu était très au courant de l'activité de Baudouin de Courtenay et de ses idées de linguistique générale sur la classification des idiomes (voir par exemple sa discussion en marge des deux travaux du renommé linguiste russe, descendant d'une famille d'origine française établie en Pologne : « Baudouin de Courtenay și dialectul slavo-turanic din Italia. Cum s-au introdus elementele slavice în limba română ? », dans B.P. Hasdeu, *Studii de lingvistică și filologie*, édition soignée, étude introductive et notes par G. Brâncuș, II, Bucarest, 1988, p. 226-242 ; sur l'amitié entre Hasdeu et Baudouin de Courtenay et sur le principe théorique (que Hasdeu connaissait) expliquant par des facteurs extralinguistiques l'homogénéité d'une influence étrangère sur plusieurs langues à la fois, voir les notes de Gr. Brâncuș, *ibid.*, II, p. 522-524).

<sup>6</sup> D. Macrea (« I.A. Candrea », *Cercetări de lingvistică* 8, n° 2, 1963, p. 197) fait référence à l'étude « Din epoca de formațiune a limbii române », *Buletinul Societății filologice române*, 1905-1907, p. 25 et regrette que Candrea n'ait repris plus tard le sujet que seulement dans un cours universitaire lithographié ; voir aussi Gr. Brâncuș, « Studii de balcanistică », p. 141. Sur l'activité de Weigand et Capidan, voir D. Macrea, « Gustav Weigand », LR 5, 1956, p. 5-23 ; id., « Theodor Capidan », *Cercetări de lingvistică* 6, n° 2, 1961 p. 253-265). N.Ș. Tanașoca, « Theodor Capidan. Istoria în viziunea unui lingvist », dans id., *Balcanologi și bizantiniști români*, Bucarest, 2002, p. 118-158, surtout p. 141-146, est un exposé complet sur le développement de la linguistique balkanique chez nous et sur la place très importante de la contribution de Capidan, non seulement du point de vue linguistique, mais balkanologique en général.

même en phonétique<sup>7</sup>. La définition de l'union linguistique balkanique soit comme une évolution convergente, en étapes, arrêtée à mi-chemin, soit comme une série de concordances entre des tendances propres à chaque langue que les contacts ont consolidées reste, de nos jours encore, sujet de controverse. Dans la seconde perspective, des faits que l'on considère en roumain, par exemple, comme relevant de l'union linguistique balkanique s'avèrent être d'origine romane (soit renforcés à la suite du contact avec les langues sud-est européennes, soit des simples coïncidences avec des faits des langues voisines)<sup>8</sup>. La voie inachevée vers l'intégration linguistique pourrait être, de même, le résultat des tendances indépendantes, parallèles, latentes, héritées du substrat et devenues tardivement actives dans deux ou plusieurs langues de la zone<sup>9</sup>. Le concept d'union linguistique balkanique donne la possibilité d'une étude sous différents angles des parallèles et des concordances que l'on ne peut pas nier et pour lesquels on peut trouver des facteurs favorisant aussi bien linguistiques qu'extralinguistiques.

Les résultats des spécialistes roumains concernant notamment l'histoire du roumain dans le cadre balkanique ont été synthétisés dans les deux rapports qu'Al. Rosetti a présentés aux deux premiers congrès d'études sud-est européennes à Sofia et à Athènes. Rosetti s'est arrêté sur les facteurs favorisant l'union et sur l'idée que ses frontières varient d'une période à l'autre. Il s'agit, d'ailleurs, d'une préoccupation constante en Roumanie pour la linguistique aréale. À l'encontre de Kr. Sandfeld, qui expliquait les concordances entre les langues de la zone par l'influence exclusive du grec, Al. Rosetti, tout comme les autres linguistes roumains, prend en considération l'action de plusieurs facteurs : le substrat, l'apport du latin, l'influence du grec en différentes époques, l'action

<sup>7</sup> Une discussion de principe sur les ressemblances phonétiques et les limites de la comparaison dans ce domaine chez E. Petrovici, « Despre uniunile lingvistice (Limbile balcanice și limbile vest-europene) », *Rsl* 14, 1967, p. 5-11.

<sup>8</sup> Les imprécisions des concepts « élément balkanique » (*Balkanismus*) et « union linguistique balkanique » (*Balkansprachbund*) sont mises en lumière par E. Coseriu (« Tomo y me voy. *Ein Problem vergleichender europäischer Syntax* », *Vox Romanica* 25, 1966, p. 13-55; id., « Balkanismen oder Romanismen. Methodisches zum sog. "Balkansprachbund" », dans *Fakten und Theorien: Beiträge zur romanischen und allgemeinen Sprachwissenschaft. Festschrift für Helmut Stimm zum 65. Geburtstag*, hrsg. S. Heinz, U. Wandruszka, Tübingen, 1982, p. 37-43 ; voir aussi M. Iliescu, « Der Balkanbund aus romanischer Perspektive », dans ead., *Varia Romanica. Universaux linguistiques, analyse du discours et caractère variationnel de la Romania*, Berlin, 2013, p. 143-156. Maria Iliescu exige une comparaison approfondie diachronique entre le roumain et toutes les variantes territoriales des idiomes romans afin de discerner ce qui est dû à l'origine romane et ce qui vient plus tard des contacts avec des langues voisines. Cette direction de recherche avait été promue constamment par Sextil Pușcariu (C. Vătășescu, « Contribuția lui Sextil Pușcariu... », p. 180 avec bibliographie).

<sup>9</sup> Il serait le cas, par exemple, d'une série de changements phonétiques analysés par Gr. Brâncuș, « Schimbări fonetice târzii în română și albaneză », *SCL* 28, n° 3, 1977, p. 289-293, article repris dans id., *Studii de istorie a limbii române* [I], p. 153-157.

de l'élément slave sur le roumain et l'albanais (et le grec aussi), l'influence du turc. Un rôle spécial appartient à la vie commune en conditions semblables ou identiques et les migrations pastorales (nomadisme et transhumance) dans l'espace balkanique, le mélange, à de différents moments, des populations<sup>10</sup>.

Il faut souligner, encore une fois, l'espace de choix réservé dans les synthèses d'histoire du roumain à l'évolution du roumain – idiome roman – dans le milieu balkanique<sup>11</sup>. Ov. Densusianu, Al. Philippide, I. Șiadbei, I. I. Russu, C. Poghirc, H. Mihăescu, Gr. Brâncuș et I. Fischer livrent des descriptions des périodes successives de la région sud-est européenne dans l'Antiquité ; il s'agit des essais de définir la configuration linguistique de la Péninsule et de poursuivre les possibles rapports entre les langues autochtones avant la conquête romaine<sup>12</sup>, ainsi que les résultats de la domination romaine et les zones de civilisation qui se sont formées par la suite<sup>13</sup>.

<sup>10</sup> Voir, par exemple, Al. Rosetti, « L'apport du latin balkanique et du roumain à la constitution de la communauté balkanique », dans les *Actes du 1<sup>er</sup> Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, t. VI, Sofia, 1968, p. 31-39 [repris dans id., *Études linguistiques*, The Hague – Paris, 1973, p. 130-141, dans la section nommée précisément *Histoire du roumain et des langues balkaniques*] ; id., « Le vocabulaire sud-est européen de quelques institutions » (communication au XI<sup>e</sup> Congrès international des linguistes, Bologne, 8 août – 2 sept., 1972), dans id., *Études linguistiques*, p. 143-150 ; id., « Balcanica. Considerații asupra „uniunii lingvistice” balcanice », *SCL* 9, 1958, p. 303-307.

<sup>11</sup> Ov. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, t. I. *Les origines*, Paris, 1901, p. 8-39 et 349-357 ; Al. Philippide, *Originea românilor*, t. II. *Ce spun limbile română și albaneză*, Iași, 1927 ; S. Pușcariu, *Limba română*, I. *Privire generală*, Bucarest, 1940 ; Al. Rosetti, *Istoria limbii române de la origini până în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1986 ; I. Coteanu, I. Fischer, M. Sala (éd.), *Istoria limbii române*, t. II, Bucarest, 1969 ; G. Ivănescu, *Istoria limbii române*, Iași, 1980 [2<sup>e</sup> éd., édition soignée, index des auteurs et des mots par M. Paraschiv, Iași, 2000] ; *Istoria limbii române*, coord. F. Dimitrescu, Bucarest, 1978 ; Gr. Brâncuș, *Introducere în istoria limbii române*, Bucarest, 2004 ; M. Sala, L. Ionescu-Ruxândoiu (coord.), Gr. Brâncuș, Gh. Chivu, Al. Mareș (supervision scientifique), *Istoria limbii române*, t. I, Bucarest, 2018.

<sup>12</sup> Sur les études roumaines concernant le thrace et l'illyrien dans le cadre des recherches indo-européennes voir L. Lupaș, « Lingvistica indo-europeană », dans I. Iordan (coord.), *Istoria lingvisticii românești*, Bucarest, 1978, p. 190-192 ; D. Slușanschi, « Grupul iliro-messapic », « Traco-dacii și idiomurile lor », « Albaneza », « Limba frigiană », dans L. Wald, D. Slușanschi, F. Băltăceanu, *Introducere în studiul limbii și culturii indo-europene*, Bucarest, 1987, p. 101-105, 105-113, 116-119, 113-116 et 119-121. Voir aussi C. Poghirc, « L'apport des substrats antiques à l'union linguistique balkanique », *Linguistique balkanique* 20, n° 1-2, 1977, p. 83-87. Dans une synthèse, relativement récente, des résultats acquis sur la situation linguistique de la Péninsule dans l'Antiquité on trouve indiquées les contributions d'I.I. Russu, C. Poghirc et Gr. Brâncuș (voir I. Duridanov, « Die Rolle der Paläobalkanistik für Südosteuropa-linguistik », dans *Die Südosteuropa-Wissenschaften im neuen Jahrhundert. Akten der Tagung vom 16.-19.10.1999 an der Universität Leipzig*, hrsg. U. Heinrichs, U. Büttner, Wiesbaden, 2000, p. 23-35).

<sup>13</sup> I. Șiadbei, *Problemele vocabularului român comun*, Iași, 1934 ; id., « Sur l'élément latin de l'albanais », dans *Mélanges linguistiques publiés à l'occasion du VIII<sup>e</sup> Congrès international des Linguistes à Oslo*, Bucarest, 1957, p. 63-69 ; id., « Arii lexicale în Romania Orientală », *SCL* 8, n° 1, 1957, p. 17-23 ; id., « Contribuții la studiul latinei orientale (I et III) », *SCL* 8, n° 4, 1957, p. 467-492 et 9, n° 2, 1958, p. 175-179 ; H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale*

L'étude sur la linguistique balkanique en Roumanie que Gr. Brâncuș a publiée en 1978 met en lumière les directions traditionnelles de recherche qui débutent avec B.P. Hasdeu. Selon Gr. Brâncuș, les linguistes roumains ont abordé le domaine en partant de la nécessité d'une meilleure compréhension des relations entre le roumain et l'albanais et du rôle du substrat dans l'histoire du roumain. Cet intérêt de la linguistique roumaine naît du besoin d'expliquer l'évolution du latin oriental en contact avec les langues autochtones anciennes du Sud-Est. Il y faut ajouter la nécessité de comprendre l'évolution du roumain en contact avec les langues slaves méridionales. Il y a des essais plus ou moins systématiques de préciser les zones romanisées, de décrire le latin oriental ou balkanique, concept accepté avec des corrections, et de fixer la place du roumain à côté des deux autres idiomes romans (le dalmate et l'istriote, en Istrie et en Pannonie)<sup>14</sup>. Les recherches sur le contexte balkanique ont été une source d'information sur les limites du roumain commun ou, en particulier, sur la limite de sud-ouest du territoire de la formation du roumain déduite des contacts anciens avec le bulgare et le serbe<sup>15</sup>.

B.P. Hasdeu est le premier savant roumain ayant eu des contributions essentielles portant sur le mélange des langues, sur la configuration linguistique de la région sud-est européenne dans l'Antiquité, et sur le rôle du substrat défini à l'aide de la comparaison entre le roumain et l'albanais<sup>16</sup>. Ses recherches se sont

---

*Imperiului Roman*, Bucarest, 1960 ; id., « Die lateinische Sprache in Südosteuropa », *Zeitschrift für Balkanologie* 6, n° 2, 1968, p. 128-136 ; id., *La langue latine dans le Sud-est européen*, Bucarest – Paris, 1978 ; id., *La romanité dans le Sud-est de l'Europe*, București, édition soignée par G. Ivănescu et D. Mihăescu, Bucarest, 1993 ; I. Fischer, *Latina dunăreană. Introducere în istoria limbii române*, Bucarest, 1985.

<sup>14</sup> Al. Philippide, *Originea românilor*, t. I, Iași, 1923, p. 508-658 et 774 ; Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, examine quelques phénomènes phonétiques communs du roumain et du dalmate ; V. Arvinte, « Limite de vest a teritoriului romanizat de la baza limbii române », *Anuar de lingvistică și istorie literară* 20, 1969, p. 5-18 ; H. Mihăescu, *La romanité...*, p. 91-155.

<sup>15</sup> S. Pușcariu, *Études de linguistique roumaine*, traduites à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de l'auteur (voir notamment *La place de la langue roumaine parmi les langues romanes*, 1920 ; *Essais de reconstruction du roumain primitif*, 1910 ; *Roumain et roman*, 1933), Cluj – Bucarest, 1937 ; id., *Limba română, I. Privire generală*, Bucarest, 1940, p. 166-180, 263-272 ; Al. Philippide, *Originea românilor*, t. II ; Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, t. II. *Limbile balcanice*, Bucarest, 1943 (2<sup>e</sup> éd. ; 3<sup>e</sup> éd. 1964) ; id., *Istoria limbii române*, Bucarest, 1986, p. 189-321 ; E. Petrovici, « Problema limitei sud-vestice a teritoriului de formare a limbii românești », *LR* 9, n° 1, 1960, p. 79 et suiv. ; V. Arvinte, « Limite de vest... », p. 9-10, qui, avec les arguments de Philippide, fait la critique de la théorie de l'importance du contact entre le roumain et les langues slaves dans l'évolution du roumain.

<sup>16</sup> L'apport de Hasdeu a été fixé par Th. Capidan, « Bogdan Petriceicu Hasdeu (lingvistul ; indoeuropenistul ; filologul) », dans id., *Limba și cultură*, Bucarest, 1943, p. 331-360 ; selon Al. Rosetti (« Bogdan Petriceicu Hasdeu și studiul limbii române », *Analele Academiei Române* 13, 1963 ; version française dans *Études de linguistique générale*, Bucarest, 1983, p. 430-436), Hasdeu a contribué à l'éclaircissement de l'image linguistique de la Péninsule avant la conquête romane en délimitant la zone thrace au nord et celle grecque au sud ; C. Poghirc, *B.P. Hasdeu, lingvist și filolog*, Bucarest, 1968 ; Gr. Brâncuș, « Studiu introductiv », dans B.P. Hasdeu, *Istoria*

développées dans le milieu scientifique des recherches de Kopitar, Šafařík, Miklosich, Schuchardt, Diefenbach, Tomaschek et Gustav Meyer. Une de ses contributions importantes dans la délimitation de la frontière entre les civilisations grecque et romaine a été, pourtant, ignorée dans l'évolution ultérieure de la discipline<sup>17</sup>. La séparation entre les deux grandes civilisations de l'Antiquité est connue sous le nom de *ligne Jireček*, grâce aux recherches que Constantin Jireček a menées un peu plus tard, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette ligne fut partiellement rectifiée par Al. Philippide et par H. Mihăescu<sup>18</sup>.

L'influence du substrat est le résultat du contact entre le latin et les langues autochtones des Balkans. Cette influence est essentielle dans la formation du roumain : les termes autochtones poursuivent les mêmes règles d'évolution que les termes conservés du latin<sup>19</sup>. L'étude des éléments du substrat exige une très bonne connaissance de l'histoire de l'albanais, le terme le plus sûr de comparaison en vue d'une reconstruction plausible<sup>20</sup>. La description, dans les travaux de Philippide, Russu<sup>21</sup>, Poghiric et Slușanschi, de la situation dans

*critică a românilor*, édition soignée et étude introductive par Gr. Brâncuș, Bucarest, 1984 ; id., « Studiu introductiv », dans B.P. Hasdeu, *Studii de lingvistică și filologie*, I, p. XXXII-XXXIX ; id., « Substratul lingvistic românesc în opera lui B. P. Hasdeu », *Thracodacica* 9, n° 1-2, 1988, p. 9-14.

<sup>17</sup> C'est Al. Rosetti qui, traçant l'histoire de la linguistique balkanique dans son œuvre *La linguistique balkanique*, observe la contribution de Hasdeu dans « Strat și substrat, genealogia popoarelor balcanice » ; voir aussi le compte rendu déjà mentionné de Zamfira Mihail dans RESEE 24, n° 2, 1986, p. 193.

<sup>18</sup> Al. Philippide, *Originea românilor*, I, p. 70 et suiv. ; H. Mihăescu, *La langue latine dans le Sud-est de l'Europe*, surtout p. 73 et suiv. Une discussion sur l'importance de cette délimitation et sur l'histoire des recherches là-dessus chez V. Arvinte, « Limita de vest... », p. 8-11.

<sup>19</sup> S. Pușcariu, *Limba română* ; Th. Capidan, *Limba și cultură* (les chapitres « Simbioza albanoromână și continuitatea românilor în Dacia » et « Romanitatea balcanică », surtout le paragraphe « Substratul lingvistic și mentalitatea balcanică »), p. 139-214 ; Al. Rosetti, « Traca și ilira », « Iranica », « Corespondențele fonetice între română și albaneză », « Elementele vocabularului comun românei și albanezei », id., *Istoria limbii române*, p. 202-211, 216-219, 241-243, 244-256, *Anexe*, p. 545-546, 574-575, 581-583 ; Gr. Brâncuș, « Semantica termenilor românești din substrat », dans I. Coteanu, L. Wald (éd.), *Semantică și semiotică*, Bucarest, 1981, p. 211-215 ; id., *Vocabularul autohton al limbii române*, Bucarest, 1983 ; id., *Cercetări asupra fondului traco-dac al limbii române*, Bucarest, 1995 ; I. Fischer, *Latina dunăreană*.

<sup>20</sup> S. Pușcariu, *Limba română* ; Al. Rosetti, *Istoria limbii române* ; G. Giuglea, *Uralte Schichten und Entwicklungsstufen in der Struktur der dakorumänischen Sprache*, Sibiu, 1944 ; C. Poghiric, « Influența autohtonă », dans I. Coteanu (coord.), I. Fischer, M. Sala (révision), *Istoria limbii române*, t. II, Bucarest, 1969, p. 314-365 ; id., « Sur les éléments de substrat du roumain », *Dacoromania*, n.s. 1, 1973, p. 197-209. La présentation complète théorique et des faits de langue chez Gr. Brâncuș, *Vocabularul* ; id., *Cercetări* ; id., *Concordanțe lingvistice româno-albaneze*, Bucarest, 1999 ; id., « Substratul limbii române », dans *Istoria limbii române*, Bucarest, 2018, p. 304-337.

<sup>21</sup> Al. Philippide, *Originea românilor*, I ; I.I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1959 (2<sup>e</sup> éd. 1967) ; id., *Ilirii. Istoria – Limba și onomastica – Romanizarea*, Bucarest, 1969 ; id., *Etnogeneza românilor. Fondul autohton traco-dacic și componenta latino-romanică*, Bucarest, 1981.

l'Antiquité des langues non-attestées (le thraco-dace et l'illyrien) est réalisée à l'aide de l'anthroponymie et de la toponymie et d'une série de noms communs conservés dans des gloses. Th. Capidan, Tache Papahagi, S. Pușcariu, Al. Rosetti, I.I. Russu, Cicerone Poghirc, Gr. Brâncuș, Maria Iliescu et Dan Slușanschi essaient d'identifier la langue qui représente le substrat du roumain et la langue autochtone que l'albanais continue, ainsi que les possibles rapports entre ces idiomes antiques<sup>22</sup>.

Les termes que le roumain préserve du substrat furent examinés tenant compte de plusieurs facteurs : la présence dans le vocabulaire représentatif, la distribution par domaines lexicaux, la synonymie avec les mots hérités du latin et les rapports avec les correspondants albanais, la diffusion dialectale<sup>23</sup>, la présence dans les textes anciens, les premières attestations<sup>24</sup>. L'analyse phonétique et morphologique de ces mots démontre l'évolution commune avec les termes d'origine latine<sup>25</sup>.

L'étape suivante qui assure le cadre de l'unification linguistique est celle de la domination romane. Les éléments d'unité (mais, aussi, de divergence) du

<sup>22</sup> Th. Capidan, « Simbioza albană-română și continuitatea românilor în Dacia », dans id., *Limbă și cultură*, p. 139-215 ; S. Pușcariu, *Limba română* ; Al. Rosetti, *Istoria*, 733-736 ; T. Papahagi, « O problemă de romanitate sud-ilirică », *Grai și suflet* 1, n° 1, 1923, p. 73-100, qui suppose la présence partielle du substrat illyrien à la base du dialecte aroumain ; C. Poghirc, « Considérations linguistiques sur l'ethnogenèse paléo-balkanique », *RESEE* 14, n° 2, 1976, p. 207-220 ; Gr. Brâncuș, *Vocabularul* ; id., *Cercetări* ; I.I. Russu, *Obârșia tracică a românilor și albanezilor / Die thrakische Ursprung der Rumänen und Albanesen*, édition soignée et préface par M. Russu, version allemande par K. Gündisch, Cluj-Napoca, 1995 ; Dan Slușanschi, « Traco-dacii și idiomurile lor ». Maria Iliescu enrichit le programme de la recherche des éléments lexicaux du substrat avec une question de méthode : la comparaison des mots roumains présumés du substrat avec des formes italiennes et rhéto-romanes conservées dans les Alpes ; cette couche prélatine pourrait être en partie d'origine illyrienne (« Retoromana și cuvintele românești de substrat », *SCL* 28, n° 2, 1977, p. 181-185 [article repris dans ead., *Miscellanea Romanica. 1956-2007*, Cluj-Napoca, 2008, p. 405-414] ; ead., « Rumänisch-friaulische Substratwörter », dans *Rumänistik in der Diskussion. Sprache, Literatur u. Geschichte*, hrsg. G. Holtus, E. Radtke, Tübingen, 1986, p. 70-74).

<sup>23</sup> Gr. Brâncuș, *Vocabularul* ; S. Dumitrăcel, « Semnificația ariilor regionale ale unor elemente autohtone din vocabularul limbii române », dans N. Saramandu (éd.), *Dialectologica*, Bucarest, 1988, p. 49-64. Récemment, Gr. Brâncuș a fait en pendant une analyse détaillée de la diffusion dialectale des mots et des faits grammaticaux et phonétiques albanais qui ont des correspondants roumains (« Atlasul dialectal al limbii albaneze. Elemente comune cu româna », *Fonetica și dialectologie* 31, 2012, p. 5-20). Voir aussi l'étude d'Al. Rosetti sur la chronologie du rhotacisme (phénomène que plusieurs linguistes attribuent à l'action du substrat) en roumain et dans le dialecte toisque de l'albanais tenant compte du traitement de quelques emprunts faits au slave (« Asupra datei rotacismului în limba română și în albaneză », *Bulletin de l'Association internationale des Études Sud-est Européennes* 3, 1965, p. 47-49).

<sup>24</sup> Gr. Brâncuș, *Vocabularul* ; A. Ionescu, *Lexicul românesc de proveniență autohtonă în textele din sec. al XVI-lea – al XVIII-lea*, Bucarest, 1985 ; Gh. Mihăilă, *Contribuții la studiul cuvintelor de origine autohtonă în limba română*, Bucarest, 2010.

<sup>25</sup> Gr. Brâncuș, *Vocabularul* ; I. Fischer, *Latina dunăreană*.

latin oriental<sup>26</sup> ont été analysés et une attention particulière a été prêtée au lexique préservé en roumain et en albanais, en grec et dans les langues slaves du sud. Dans leurs dictionnaires étymologiques concernant l'élément latin du roumain, S. Pușcariu, I.-A. Candrea et Ov. Densusianu ont enregistré de manière systématique les emprunts que l'albanais a faits au latin<sup>27</sup>. Un inventaire des inscriptions latines de la région, avec une attention spéciale prêtée aux faits lexicaux, grammaticaux et phonétiques qui se retrouvent en roumain et dans le Sud-Est en général fut dressé d'abord par Densusianu et réalisé de manière exhaustive par Al. Philippide, H. Mihăescu et Sorin Stati<sup>28</sup>.

L'activité de H. Mihăescu représente une contribution essentielle à la connaissance du latin de la partie orientale de l'Empire romain et à l'étude de l'influence latine en albanais et en grec<sup>29</sup>. L'influence latine dans la langue des auteurs grecs byzantins fut étudiée par N.-Ș. Tanașoca<sup>30</sup>.

Les relations avec les langues slaves méridionales forment une importante direction de recherche, qui remonte à B.P. Hasdeu<sup>31</sup>. Gr. Brâncuș met en évidence les résultats importants de méthode acquis par Hasdeu dans

---

<sup>26</sup> Le concept et les noms qu'il porte sont le sujet de longues discussions : latin balkanique, latin apennino-balkanique, latin oriental, latin danubien (Philippide, Pușcariu, Șiadbei, Mihăescu) ; voir surtout Al. Rosetti, *Istoria*, p. 78 et suiv. ; I. Fischer, *Latina dunăreană*, p. 56-57, qui montre que le latin balkanique avait des variantes dialectales : l'une est devenue le dalmate, l'autre a influencé le grec, l'autre l'albanais et, enfin, la variante danubienne représente la phase primordiale du roumain. En ce qui concerne les éléments latins de l'albanais, leurs rapports avec le roumain et l'hypothèse de l'origine dans une variante perdue semblable, mais pas identique avec celle qui a évolué vers le roumain, voir Al. Philippide, *Originea românilor*, II, p. 631-760, H. Mihăescu, *La romanité* ; C. Vătășescu, *Vocabularul de origine latină din limba albaneză în comparație cu româna*, Bucarest, 1997.

<sup>27</sup> S. Pușcariu, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache*, I. *Lateinisches Element mit Berücksichtigung aller romanischen Sprachen*, Heidelberg, 1905 ; I.-A. Candrea, Ov. Densusianu, *Dicționarul etimologic al limbii române. Elementele latine (A-Putea)*, Bucarest, 1907-1914 ; voir aussi l'étude introductive que Gr. Brâncuș a donnée dans l'édition du dictionnaire qu'il a soignée en 2003 [une deuxième édition, en 2006].

<sup>28</sup> Ov. Densusianu, *Histoire*, I ; Al. Philippide, *Originea românilor* ; H. Mihăescu, *Limba latină* ; id., *La langue latine* ; S. Stati, *Limba latină în inscripțiile din Dacia și Sciția Minor*, Bucarest, 1961 ; voir aussi Al. Rosetti, *Istoria*.

<sup>29</sup> Il faut ajouter les résultats de ses recherches sur l'influence lexicale du grec ancien et médiéval en latin, en roumain et en albanais (*Influența grecească asupra limbii române până în veacul al XV-lea*, Bucarest, 1966).

<sup>30</sup> « Remarques sur les latinismes de l'historiographie byzantine (VI<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles) », RESEE 23, n° 3, 1985, p. 241-248 [repris dans id., *Études byzantines et balkaniques*, édition par O. Iacobovschi et A. Timotin, Brăila, 2018 (BIESEE, 2), p. 125-133].

<sup>31</sup> Gr. Brâncuș, « Studiu introductiv », dans B.P. Hasdeu, *Studii de lingvistică și filologie*, I, p. XXXIX-XLII ; Z. Mihail, « B.P. Hasdeu, întemeietorul studiilor românești de slavistică », dans *Omagiu Profesorului Grigore Brâncuș la 90 de ani*, éd. Gh. Chivu, C. Vătășescu, Bucarest, 2019, p. 307-318. Les principes de Hasdeu concernant les études de slavistique ont été présentés par Gh. Mihăilă précisément au premier congrès international d'études balkaniques à Sofia (*ibid.*, p. 314, note 29).

l'examen du contact des langues : les toponymes donnés en partant des emprunts faits au slave, les toponymes slaves traduisant des toponymes roumains antérieurs, le remplacement des mots latins par leurs synonymes slaves. Hasdeu place le début de l'influence slave après le IX<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. Zamfira Mihail attire l'attention sur la théorie des interférences, dont Hasdeu est le précurseur, et sur le rôle de superstrat qu'il assigne à l'influence slave<sup>33</sup>.

Quoiqu'elle soit exigée depuis longtemps, l'étude approfondie des emprunts slaves en roumain, en albanais et en grec reste encore à faire<sup>34</sup>. La controverse entre Al. Rosetti et Emil Petrovici sur l'ancienneté des premiers emprunts slaves en roumain et en albanais n'est pas conclue dans l'absence des recherches comparatives exhaustives. En faisant le compte-rendu du livre *Istoria limbii române*. III. *Limbile slave meridionale*, où Rosetti affirme que l'influence slave en albanais s'est produite plus tard qu'en roumain, Emil Petrovici est d'avis qu'il s'agirait de la même époque<sup>35</sup>. Une série de comparaisons partielles semble appuyer, pourtant, la théorie de Rosetti, selon laquelle entre l'influence slave en roumain et en albanais il y a des différences explicables par l'action des couches chronologiques différentes<sup>36</sup>. L'idée d'une recherche comparée qui

<sup>32</sup> Gr. Brâncuș, « Studiu introductiv », p. XL. Cette date est confirmée par les recherches ultérieures (voir Gh. Bolocan, « Contactul românei cu slava », dans *Istoria limbii române*, vol. II, p. 372-374). Le problème de la date des premiers contacts entre le roumain et le slave reste, pourtant, un point central du débat dans la science roumaine. Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, p. 265, 546 suppose que les premiers contacts ont eu lieu aux VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles. G. Mihăilă, *Imprumuturi vechi sud-slave în limba română*, Bucarest, 1960, p. 8-10, est d'avis qu'il s'agit du VI<sup>e</sup> siècle. I. Pătruț propose le X<sup>e</sup> siècle (« Vechimea relațiilor lingvistice slavo-române », dans id., *Studii de limba română și slavistică*, Cluj, 1974, p. 101-123). Pour l'histoire de la linguistique slave en Roumanie, voir E. Vrabie, « Lingvistica slavă », dans *Istoria lingvisticii românești*, p. 177-182. Il est le moment d'observer que dans cet ouvrage un chapitre sur la linguistique balkanique n'existe pas.

<sup>33</sup> Z. Mihail, « B.P. Hasdeu, întemeietorul », p. 315.

<sup>34</sup> Cette étude comparative était préconisée comme indispensable par Petrovici, Nandriș, Rosetti, Mihăilă. Voir G. Mihăilă, « Aspecte teoretice și istorice ale studierii raporturilor lingvistice vechi slavo-române », SCL 30, n° 1, 1982, p. 57-66 ; cf. aussi *ibid.* 9, n° 2, 1958, p. 221.

<sup>35</sup> E. Petrovici, dans *Dacoromania* 10, n° 1, 1941, p. 128-146. Petrovici parlait de la symbiose entre les Roumains, les Albanais et les Slaves, *ibid.* 7, 1931-1933, p. 348-349 ; voir aussi Th. Capidan, *ibid.*, p. 131-132. Gr. Nandriș, compte rendu du livre *Individualitatea limbii române și elementele slave vechi* par I. Bărbulescu, RIR 2, n° 4, 1932, p. 387-411, fait l'ébauche d'une histoire du domaine en commençant par Hasdeu et fait quelques propos chronologiques sur la phonétique des emprunts slaves en albanais et en grec (p. 401-403, 408, 409), en soutenant, à son tour, l'hypothèse de la symbiose. Il faut observer, pourtant, qu'un des exemples d'évolution phonétique donnés pour témoigner la conservation du *o* nasale slave, rendu *ëm* en albanais, n'est pas sûr. Le verbe alb. *rëmbyem* ne provient pas du v.sl. *rǫbīti* (qui, d'ailleurs, ne s'est conservé ni en roumain), mais, plutôt du lat. *rapire* (avec une évolution phonétique ultérieure en albanais).

<sup>36</sup> Nous avons tenté une description succincte des évolutions phonétiques des emprunts anciens slaves en roumain et albanais (« La phonétique des emprunts slaves en roumain et en albanais. Quelques remarques », RESEE 29, n° 3-4, 1991, p. 203-210). On constate assez de différences

respecte le principe chronologique, avancée par les slavistes et les balkanologues roumains, conserve toute son actualité. Le livre sur les mots slaves entrés en albanais, paru en 1992 et dû à l'albanologue danois Gunnar Svane, propose une riche liste des termes communs avec le roumain. Mais la présentation de Svane ne tient pas compte du moment de l'emprunt, qui n'est pas le même dans les deux langues, de la langue source et de la sémantique différente<sup>37</sup>. Une simple comparaison des inventaires lexicaux n'est, donc, pas suffisante.

Il faut y ajouter les résultats des recherches des emprunts slaves dans les dialectes roumains au Sud du Danube qui complètent les précisions chronologiques des contacts entre les Roumains et les Slaves<sup>38</sup>.

L'étude des dialectes roumains au sud du Danube a été conçue constamment dans la perspective balkanique, en tenant compte des contacts avec les idiomes voisins<sup>39</sup>. Th. Capidan, Al. Rosetti, T. Papahagi, Per. Papahagi, S. Pușcariu, Gr. Brâncuș, Petru Neiescu, Matilda Caragiu Marioțeanu, N. Saramandu, Manuela Nevaci ont élaboré des dictionnaires et des atlas à la suite des enquêtes directes<sup>40</sup>.

---

entre les deux langues qu'on pourrait expliquer par le fait que les emprunts sont entrés dans des périodes différentes.

<sup>37</sup> G. Svane, *Slavische Lehnwörter im Albanischen*, Aarhus, 1992 (notre compte rendu dans RESEE 33, n° 3-4, 1995, p. 351-353).

<sup>38</sup> Th. Capidan, « Elementul slav în dialectal aromân », *Academia Română. Memoriile Secțiunii literare*, s. II, t. II, mém. 4, 1925, p. 289-379 ; E. Scărlătoiu, *Relații lingvistice ale aromânilor cu slavii de sud. Cuvinte de origine slavă*, Bucarest, 1980 ; ead., « Împrumuturi vechi sud-slave în dialectul meglenoromân », *Rsl* 23, 1985, p. 201-233 ; 24, 1986, p. 89-117 ; 27, 1989, p. 177-205 ; 28, 1990, p. 155-189 ; ead., *Istroromânii și istroromâna. Relații lingvistice cu slavii de Sud: cuvinte de origine veche slavă*, Bucarest, 1998 ; V. Frățilă, « Elementul slav vechi din lexicul dialectului istroromân », *Analele științifice ale Universității « Al.I. Cuza » din Iași*, n.s., section IIIe *Lingvistică* 58, 2012, p. 87-114.

<sup>39</sup> Dans ses travaux *Studii aromâne și meglenoromâne*, Constanța, 2003, *Romanitatea orientală*, Bucarest, 2004, *La romanité orientale*, Bucarest – Tübingen, 2008, N. Saramandu embrasse la thèse d'Eq. Çabej que l'aroumain réunirait les plus nombreux traits caractéristiques de la zone. Pour l'histoire de la romanité balkanique et les conditions de son évolution linguistique on peut consulter avec le plus grand profit A. Tanașoca, N. Ș. Tanașoca, *Unitate romanică și diversitate balcanică. Contribuții la istoria romanității balcanice*, Bucarest, 2004. Voir aussi les études de N.Ș. Tanașoca réunies dans la section « Romanité balkanique et balkanologie » de ses *Études byzantines et balkaniques*, p. 11-123.

<sup>40</sup> Th. Capidan, « Fărșeroții. Studiu lingvistic asupra românilor din Albania », *Dacoromania* VI, 1929-1930 [1931], p. 1-210 ; Al. Rosetti, « Cercetări asupra graiului aromânilor din Albania », *Grai și suflet* 4, n° 1, 1929, p. 1-83 et 4, n° 2, 1930, p. 377-380 ; T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân, general și etimologic*, Bucarest, 1974 ; Gr. Brâncuș, « Elemente lexicale autohtone în dialectul aromân », *SCL* 18, n° 5, 1967, p. 491-505 (version française dans *RRL* 11, n° 6, 1966, p. 549-565), recherche basée sur une enquête personnelle ; id., « Aromâna - dialect arhaic », *Fonetică și dialectologie* 32, 2013, p. 5-13 ; id., « Aromâna din perspectiva geografiei lingvistice », dans *Lucrările celui de-al șaselea Simpozion Internațional de Lingvistică*, Bucarest, [2017], p. 27-35 ; N. Saramandu, *Atlas lingvistic al dialectului aromân*, I, éd. M. Nevaci, Bucarest, 2014 ; P. Neiescu, *Mic atlas al dialectului aromân din Albania și fosta Republică Iugoslavă Macedonia*, Bucarest, 1997 ; Gh. Carageani, *Studii aromâne*, Bucarest, 1999 ; M. Nevaci,

L'étude du lexique opère avec la notion de *mot balkanique*, notion utilisée, par exemple, par Capidan et Rosetti<sup>41</sup>. Les expressions communes et les évolutions sémantiques parallèles dans toutes les langues de la zone ont été pour la première fois étudiées par Pericle Papahagi. Pour le roumain et l'albanais nous disposons du travail exhaustif de Grigore Brâncuș. Les deux ouvrages sont exemplaires comme méthode et richesse du matériel<sup>42</sup>. Dans les années 80 du siècle passé, Al. Duțu a dirigé dans l'IESEE une recherche sur le lexique sociopolitique du XIX<sup>e</sup> siècle dans les sociétés sud-est européennes<sup>43</sup>.

Les linguistes roumains ont appuyé l'idée de l'atlas balkanique. Malheureusement, il s'agit d'un projet qui n'a pas abouti. Al. Rosetti estimait utile un Atlas linguistique et ethnographique balkanique, qui aurait dû éclairer la diffusion et l'histoire des mots en roumain, bulgare et albanais.

Zamfira Mihail a renouvelé les voies de la recherche onomasiologique. Elle a introduit les méthodes et les perspectives de l'ethnolinguistique, raffinant l'approche *Wörter und Sachen*<sup>44</sup>, en s'occupant de la géographie ethnolinguistique comparée des langues sud-est européennes<sup>45</sup>. Elle a participé à un important projet international concernant la nomenclature et les formes des outils dans les Balkans du Moyen Âge<sup>46</sup>.

---

*Identitate românească în context balcanic*, Bucarest, 2013 ; P. Neiescu, *Dicționarul dialectului istroromân*, t. I-III, Bucarest, 2011–2016 ; une variante récente du dictionnaire du dialecte méglenoroumain est en cours de publication sous la coordination de N. Saramandu. La bibliographie exhaustive de ce domaine de la dialectologie roumaine dans *Tratat de dialectologie românească*, coord. V. Rusu, Craiova, 1984, surtout les chapitres : N. Saramandu, « Aromâna » ; P. Atanasov, « Meglenoromâna » ; A. Kovačec, « Istroromâna ». Une synthèse des résultats et une ébauche des objectifs de la recherche dans ce domaine chez E. Scărlătoiu, « La romanité balkanique. Origines et diffusion (I-II) », RESEE 29, n° 3-4, 1991, p. 191-202 et 30, n° 1-2, 1992, p. 11-19.

<sup>41</sup> Le *mot balkanique* provient, selon Capidan, d'une source préromane difficilement à préciser (voir Gr. Brâncuș, « Th. Capidan », dans id., *Studii de istorie*, II, p. 249).

<sup>42</sup> P. Papahagi, « Parallele Ausdrücke und Redensarten im Rumänischen, Albanesischen, Neugriechischen und Bulgarischen », *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig* 14, 1909 ; Gr. Brâncuș, *Concordanțe lingvistice româno-albaneze*.

<sup>43</sup> Une partie des résultats a été publiée dans un groupe d'articles, signés par Emanuela Mihuț, Lia Chisacof, Lidia Simion, Zamfira Mihail, Eugenia Ioan et Cătălina Vătășescu, dans *Southeastern Europe / L'Europe du Sud-est*, 11, n° 1, 1984.

<sup>44</sup> Z. Mihail, *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană*, Bucarest, 1978, dont la préface théorique et l'analyse sont exemplaires ; cf. ead., *Etimologia în perspectivă etnolingvistică*, Bucarest, 2000, où l'on trouve illustrées deux directions, l'ethnolinguistique et la géographie linguistique, l'ethnolinguistique et les champs onomasiologiques. Voir aussi ses précisions dans la discussion sur « The American School of Anthropology and the Romanian researches on South-east European ethnolinguistics », RESEE 31, n° 1-2, 1993, p. 195-201.

<sup>45</sup> Voir RESEE 30, n° 1-2, 1992, p. 19-27.

<sup>46</sup> Elle présente en RESEE 30, n° 1-2, 1992, p. 170-171 ce projet conduit par André Guillou dont les deux volumes ont été publiés à Paris en 1988.

Les études de grammaire ont visé les faits jugés comme caractéristiques pour l'union balkanique : l'article défini et sa position<sup>47</sup>, le remplacement de l'infinitif par le subjonctif (C. Frâncu, M. Gabinschi), l'apparition des nouvelles formes verbales à valeur abstraite ayant le participe comme base (Gr. Brâncuș, Gabinschi<sup>48</sup>), la structure des adjectifs numériques, la reprise des compléments, le syncrétisme des cas, le neutre, les marques multiples du pluriel. Une attention particulière est prêtée aussi à la formation des mots et à la structure des conjonctions et des adverbes<sup>49</sup>.

Les revues roumaines ayant publié de manière systématique des études de linguistique balkanique sont *Dacoromania*, *Grai și suflet*, *Bulletin linguistique*, *Balcania*, *Revue des études sud-est européennes*, *Fonetică și dialectologie*. On trouve aussi des recherches sur des thèmes de linguistique balkanique dans *Studii și cercetări lingvistice*, *Cercetări de lingvistică*, *Limba română* et *Revue roumaine de linguistique*.

La linguistique balkanique a été représentée dans l'Institut d'Études Sud-Est Européennes par les linguistes et les philologues suivants : Haralambie Mihăescu, Zamfira Mihail, Nicolae-Șerban Tanașoca, Emanuela Popescu-Mihuț, Elena Scărlătioiu, Cătălina Vătășescu et Lia Brad Chisacof. Dans la *Revue des études sud-est européennes* ont publié Al. Rosetti, Al. Graur, G. Mihăilă et Gr. Brâncuș. Du comité consultatif de la revue ont fait partie au cours des années Al. Rosetti, G. Mihăilă et Marius Sala.

L'étude de l'espace linguistique balkanique a toujours eu, pour les linguistes roumains, également une dimension culturelle. Les résultats acquis par la linguistique appuient l'effort de compréhension de la civilisation de la région à des époques différentes. Il faut rappeler, pour conclure, que Sextil Pușcariu proposait de parler de la *mentalité sud-est européenne* que l'étude comparée des langues de la région met en lumière<sup>50</sup>.

<sup>47</sup> Commencée avec Hasdeu, l'étude des articles roumains en contexte balkanique, surtout par comparaison avec l'albanais, a une longue tradition (mentionnons les travaux de Brâncuș, par exemple). Une étude récente : I. T. Giurgea, *Originea articolului posesiv- genitival al și evoluția sistemului demonstrativelor în română*, Bucarest, 2013.

<sup>48</sup> La bibliographie de ce sujet est devenue, ces dernières années, très riche, ignorant presque, pourtant, les suggestions que la comparaison surtout avec l'albanais offre à une compréhension adéquate des faits. Les approches de Brâncuș et de Gabinschi ne sont pas mises assez au profit.

<sup>49</sup> Voir, par exemple, les études récentes de D. Zamfir, « Adverbul *adică* în cursul istoriei limbii române. Schimbări semantice și relații sinonimice. Modificări fonetice și amplificări expresive », dans *Caietele Sextil Pușcariu*, I, p. 183-208 ; ead., « Locul sintagmelor explicative *va să zică / do me thënë* în seria concordanțelor româno-albaneze în gramaticalizarea verbului *a vrea* », dans *Identitate, cultură și politică în sud-estul Europei. Două colocvii româno-bulgare*, éd. C. Vătășescu, E. Koycheva, C. Iordan, B. Njagulov, Brăila, 2014, p. 49-69 ; ead., « Quelques cas de grammaticalisation des formes flexionnelles du verbe *a vrea* « vouloir » en vieux daco-roumain : les conjonctions et locutions conjonctionnelles disjonctives et concessives *să veri (că), săva(i) că* et leurs correspondances en albanais », RESEE 56, 2018, p. 5-41.

<sup>50</sup> S. Pușcariu, *Limba română*, éd. I. Dan, G. Istrate, Bucarest, 1976, p. 162-163.

## NOUVEAUX DÉFIS DE LA RECHERCHE DES TEXTES SLAVONS

*Zamfira Mihail*

Des études concernant les textes slavons ont été publiés dès le premier numéro de la revue *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale* (1914–1923). Nicolae Iorga, autorité en la matière, a notamment évoqué les problèmes des textes slavons, faisant régulièrement publier sur cette plateforme scientifique des considérations au sujet des dernières parutions avec des interventions de marque, puisque chacun de ses textes représentait une contribution originale. Sa collaboration a été constante également dans la revue qui parut ultérieurement : *Revue historique du Sud-Est européen* (1924–1946). En 1923, lors du Congrès « des bibliothécaires et bibliophiles » de Paris, le professeur Iorga a soutenu une communication sur l'ornementation du vieux livre roumain (y compris le livre slavon) en perspective comparée<sup>1</sup>, qui décrivait *un programme de recherches*<sup>2</sup>, fruit de la consultation d'un immense matériel inédit, examiné *de visu*.

N. Iorga a étudié le développement simultané du style d'ornementation des manuscrits et de celui des livres slaves imprimés, identifiant la contamination de la miniature slave avec des éléments roumains clairement définis. En voici un exemple en ce sens choisi d'un manuscrit de 1537 (photo 1, 2, 3, 4), inventorié par la Bibliothèque de l'Académie en 1963 et décrit à peine dans le catalogue des manuscrits slaves<sup>3</sup>. Dans son approche diachronique de l'ornementation des manuscrits, N. Iorga attire l'attention sur les ornements de la Renaissance occidentale combinés avec les normes byzantines passées par le filtre slave. Il établit des principes de reconnaissance de la provenance des manuscrits slavons, en partant du type de décoration de la page, du dessin reproduit fidèlement par le copiste, ainsi que du type d'éléments accessoires du décor. Par exemple, les feuilles d'acanthé des chapiteaux ou des initiales, tout comme les fruits des grenades témoignent d'une provenance russe, tout comme

---

<sup>1</sup> N. Iorga, « L'ornementation du vieux livre roumain », BIEESO 10, 1923, p. 51-58.

<sup>2</sup> Dans ce domaine, les premiers albums venaient d'être publiés, voir Spasoff, *L'ornement slave et oriental*, St-Petersbourg, 1897.

<sup>3</sup> P.P. Panaitescu, Z. Mihail, *Catalogul manuscriselor slavo-române și slave din Biblioteca Academiei Române*, III/1, Bucarest, 2018, p. 228 (ms. 744).

le prototype d'un manuscrit peut être déterminé par la page de garde, laquelle, par sa décoration, a une note caractéristique. Pour nous limiter à ces deux seuls critères, si une suite de médaillons reproduit l'image de différents saints dans la partie latérale, le manuscrit a eu un prototype rédigé en médio-bulgare de rédaction russe.

Ainsi l'art du livre slavon a constitué une direction de recherche, ce pourquoi nous reviendrons sur ses nouveaux défis.

Dans l'intervalle de hiatus de l'Institut (1948–1963), les études consacrées aux textes slavons sont présentes dans les recherches d'autres instituts de l'Académie (d'histoire et de linguistique), chacun dans un champ bien délimité.

Le nouvel Institut d'études sud-est européennes une fois fondé, une section de linguistique a été nominalisée et placée sous la direction de Haralambie Mihăescu. Ses projets de recherche incluaient aussi le slavon (dans la terminologie utilisée à l'époque, le vieux slave), aux côtés des langues sud-slaves modernes.

Les recherches de linguistique comparée se sont orientées vers un large espace sud-danubien, mais aussi est-slave. Dans l'objectif de ces recherches, le noyau roumain qui avait utilisé, par écrit, une langue transnationale (et avait *fait sienne* son utilisation dans l'espace des services religieux ou au sein de la cour princière) s'est vu attribuer la position de « témoin » des rédactions que les locuteurs natifs de langues slaves utilisaient par écrit, rédactions auxquelles les copistes roumains ont imprimé, le long des siècles, les particularités de la rédaction roumaine.

Par rapport aux études slaves spécialisées du point de vue linguistique (à l'Institut de Linguistique) ou préoccupées par des documents ou des éditions de documents slavons (à l'Institut d'Histoire), l'Institut d'études sud-est européennes *allait se manifester dans de nouvelles directions* : la culture du livre slavon (manuscrit ou imprimé), étudiée du point de vue du contenu, ainsi que de l'art de l'écriture et de l'ornement et la circulation de l'écrit slave, multiplié dans les Pays roumains, carrefour de la diffusion du livre à travers des espaces très vastes<sup>4</sup>.

La méthodologie interdisciplinaire, l'horizon de recherche, la spécificité de la civilisation post-byzantine en tant que synthèse des héritages successifs assimilés, mais adaptés au propre modèle, voilà autant de caractéristiques des études dans ce domaine.

Voici pourquoi les problèmes que notre Institut traite dans les recherches du texte slavon ont des points communs avec les recherches linguistiques

---

<sup>4</sup> Un exemple est éloquent : à la Bibliothèque Russe d'État de Moscou (ancienne Bibliothèque Lénine), les deux seuls exemplaires de l'édition du *Liturgikon* imprimé à Lvov en 1646 proviennent des Pays Roumains. Voir Z. Mihail, « La diffusion en Valachie du livre de culte slave imprimé à l'étranger au XVII<sup>e</sup> siècle », RESEE 48, 2010, p. 179-194.

(philologiques) et historiques, en approche diastratique et diaphasique, mais observant toujours un couloir spécifique.

Le spécialiste dans ce domaine, depuis 1964 jusqu'à sa retraite, le professeur Ion Radu Mircea (1908–1996), a été un des slavistes roumains dont l'autorité a été unanimement reconnue. Sa contribution majeure, grâce aux problèmes abordés et à la méthodologie utilisée se situe parmi les nouveaux défis de la recherche des écrits slavons.

À l'époque, Ion Radu Mircea avait connu les prisons communistes et en était sorti marqué par le stigmate d'un « coupable sans faute ». Sans même un simulacre de procès, il a subi la réclusion pour s'être prononcé, du point de vue scientifique, en tant que professeur à l'Université de Iași, contre une soi-disante « théorisation » de l'État féodal, à laquelle les anciens partisans politiques mêmes allaient ultérieurement renoncer. C'est le professeur Mihai Berza, directeur de l'Institut, qui l'a sauvé du chômage à ce moment-là, garantissant pour lui devant les autorités. Ion Radu Mircea a été chercheur dans la section placée sous la direction de Haralambie Mihăescu et s'est imposé par des recherches explorant dans une perspective inédite la circulation du livre pendant le Moyen Âge roumain<sup>5</sup>. Sa contribution inédite, le *Catalogue des oeuvres des écrivains byzantins et slaves dans les manuscrits des bibliothèques roumaines*, que Ion Radu Mircea a amélioré et complété durant plusieurs décennies et qu'il a traduit en français, fut publiée après sa mort<sup>6</sup>.

L'idée originale de Ion Radu Mircea était d'élaborer un répertoire des écrits byzantins et slaves présents dans les manuscrits slavons des principales bibliothèques de Roumanie, réunis sous le nom de leur auteur ou bien, si le nom de l'auteur n'était pas précisé, sous le titre générique d'« anonymes ». Les circonstances l'ont obligé de procéder à une sélection des écrits, car un projet tellement grandiose supposait un collectif nombreux et des moyens modernes de traitement, ce qui n'aurait pas été possible à l'époque. Par conséquent, I. R. Mircea s'est occupé avec priorité des auteurs les plus connus et des écrits « anonymes » copiés maintes fois dans les manuscrits slavons. Dans la plupart des cas, il s'agit d'écrits intercalés dans des miscellanées. L'identification des auteurs et des œuvres témoigne des vastes connaissances de l'auteur. Ce que ne saurait faire, du moins en ce moment, un moteur de recherche sur Google, pour la simple raison qu'il n'y a pas de base de données électronique avec les textes

<sup>5</sup> Nous ignorons s'il existe une bibliographie intégrale des écrits de I. R. Mircea. En partant de l'*Indice* de ses collaborations à la RESEE, nous ne citons que ses études publiées seulement dans cette revue. Dès 1947, il avait publié *Catalogul documentelor din Țara Românească, 1369–1600*, vol. I, Bucarest. Voir Z. Mihail, « Recherches sur le vieux slave à l'Institut des études sud-est européennes », RESEE 45, 2007, p. 451-460.

<sup>6</sup> I. R. Mircea, *Répertoire des manuscrits slaves en Roumanie. Auteurs byzantins et slaves*, publié par les soins de P. Bojceva, paru sous l'égide de l'Association internationale des études du Sud-Est européen et de l'Institut des études balkaniques, Sofia, 2005.

des écrits slavons de l'Antiquité et du début du Moyen Age, a été réalisé par l'érudit professeur I. R. Mircea. Il a identifié les écrits de 183 auteurs byzantins et slaves, en se basant sur 235 manuscrits slaves, choisis, selon l'auteur, parmi un grand nombre de manuscrits consultés dans les principales bibliothèques publiques et des monastères. Outre les écrits des auteurs, 241 écrits « anonymes » sont décrits séparément. Il a identifié, au total, 1045 écrits.

Le projet a été judicieusement imaginé comme un reflet de ce qui a été transcrit ou traduit en slavon, dans cette partie de l'Europe, durant une période de plus de 300 ans (le plus ancien manuscrit remonte à 1340 et l'investigation s'arrête au XVII<sup>e</sup> siècle). La description des manuscrits sélectionnés comporte la cote d'identification, la date, le pays de provenance, le nom du copiste (s'il est mentionné), le contenu du manuscrit et les caractéristiques linguistiques de la rédaction. Les écrits anonymes ont été disposés par ordre alphabétique des thèmes : annales, apocryphes, exégèses, écrits hagiographiques, ménologes dans la succession des noms des saints, etc. Les manuscrits proviennent de Moldavie – 100, de Valachie – 22, d'Ukraine – 9, de Bulgarie – 13, de Serbie – 22, du Mont Athos – 23 et de Russie – 17.

L'apparition de cet instrument de travail a conduit à l'étude des aspects de l'ancienne culture roumaine qui n'avaient pas encore été examinés. Cette étude ouvre de nouveaux horizons sur les écrits qui ont été traduits ou copiés dans les Pays Roumains, elle fournit de nouveaux témoignages sur le trésor de l'ancienne culture roumaine et de la circulation des idées dans le Sud-Est de l'Europe, dans une langue internationale – le slavon – utilisée dans l'église, dans les chancelleries et dans les milieux cultivés roumains. Mais son importance est encore plus évidente dans le contexte des cultures slaves, intéressées à savoir quels écrits ont été multipliés et quelles nouvelles traductions du prototype grec ont été faites hors des espaces slaves.

C'est Virgil Cândea qui a fait ressortir l'importance de cette œuvre pour la culture roumaine, attirant l'attention sur le message des textes et de ses fonctions aux événements les plus importants du monde chrétien : la défense des enseignements et des implications de l'hésychasme depuis Syméon le Nouveau Théologien jusqu'au saint Grégoire Palamas et au saint Grégoire le Synaïte (du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles), continué jusqu'à l'époque moderne en Europe orientale et celle du sud-est par la Renaissance hésychaste des saints Nicodème l'Hagiorite et Païssy de Dragomirna, Secu et Neamț<sup>7</sup>. Par exemple, de l'œuvre de saint Ephrem le Syrien 28 écrits<sup>8</sup> et 11 codices avec Cent-trois conseils ont été traduits et copiés à Ninive. L'écrivain dont les écrits ont été les plus nombreux du point de vue de leur diffusion et utilisation dans le vieux slave est, sans aucun doute,

---

<sup>7</sup> I. R. Mircea, *Répertoire des manuscrits slaves en Roumanie*, p. 7.

<sup>8</sup> Voir Z. Mihail, « Diffusion en roumain de l'œuvre de Saint Ephrem le Syrien : une expression de l'héritage byzantin », *Byzantinische Forschungen* 25, 1999, p. 111-130.

saint Jean Chrysostome, avec 231 écrits. Et c'est l'effort d'I. R. Mircea d'identifier l'écrivain de chaque œuvre examinée qui « a permis d'attribuer la place méritée à chaque saint père, dont Jean Chrysostome et à d'autres écrivains du Moyen Âge, négligés à tort, faute d'information ». Cette nouvelle direction de la recherche dans le domaine des études slaves, ouverte par l'Institut d'Études Sud-Est Européennes, doit être continuée, puisque d'autres écrivains seront identifiés et, par leur intermédiaire, *la culture d'expression slavonne* enrichit son image qui consiste à transmettre et implicitement à conserver les valeurs des écrits byzantins chrétiens. C'est un des instruments de travail que les slavistes de tous les pays européens utilisent et mentionnent dans les références bibliographiques. Dans l'atmosphère savante de l'Europe, la contribution de cette œuvre a une importance majeure notamment parce qu'elle permet d'apprécier l'ampleur de la connaissance et de l'intérêt pour la lecture dans les Pays Roumains. Ce fut là la suggestion qui a conduit à la nominalisation par le Comité scientifique du Congrès International d'Études Sud-Est Européennes de 2019 d'une session dédiée à la traductologie, discipline bien illustrée dans les recherches de ces dernières décennies et qui offre de nouvelles perspectives à l'analyse textologique, ayant des implications sur nombre d'approches de la linguistique appliquée<sup>9</sup>.

Les spécialistes dans l'histoire de la culture en général ont eux-aussi apporté des contributions majeures à la connaissance de l'histoire du livre slavon<sup>10</sup>. L'histoire des manuscrits et du livre slavon en provenance de l'espace roumain est mieux connue grâce à l'apport immense de Virgil Căndea, par la recherche conçue et finalisée sur son propre compte, par le trésor d'informations recueillies au fil de plus de trois décennies. *Témoignages roumains à l'étranger : créations roumaines et sources sur les Roumains dans des collections de l'étranger*, un projet gigantesque, pour lequel il a ramassé de centaines de milliers de fiches. L'Institut d'études sud-est européennes, dont il ne s'est effectivement jamais séparé, continue ce projet par le collectif dirigé par Ioana Feodorov. Cette direction de recherche interdisciplinaire, de grande envergure, est une source inépuisable d'informations aussi pour les recherches de slavistique, de byzantinologie, d'études néo-hellènes, histoire des contacts interculturels des Balkans et de circulation du livre, en général. L'étude de la circulation du livre ne saurait se dispenser de cet instrument essentiel.

<sup>9</sup> Z. Mihail, « Einführung in die vergleichende Untersuchung der slawischen liturgischen Manuskripte der Rumänischen Orthodoxen Kirche (XVII. Jh.) », EBPB 6, 2011, p. 365-382.

<sup>10</sup> Voir les informations en ce sens dans l'oeuvre de V. Căndea, *Mărturii românești peste hotare: creații românești și izvoare despre români în colecții din străinătate*, nouvelle série, éd. coord. I. Feodorov et A. Timotin, 7 vol., Bucarest, 2010-2018.

Il faut prêter attention aussi au livre slave d'importation. L'Institut d'études sud-est européennes a déjà commencé à s'en occuper<sup>11</sup>, mais la démarche est conditionnée par la parution de catalogues des dépôts de livre slavon des bibliothèques institutionnelles ou privées. Et cela malgré le fait que les Pays Roumains aient bénéficié assez tôt d'imprimeries pour le livre slave transnational et que l'église roumaine ait eu accès au livre imprimé dans les centres situés sur son territoire. C'est ce qui a permis aux églises des pays slaves voisins de s'approvisionner en livre slave imprimé dans les centres roumains, avec la certitude de l'authenticité dogmatique – déterminée par le fait que dans les Pays Roumains les traducteurs visaient à améliorer les traductions slavonnes dont ils disposaient. À cette fin ils ne révisaient pas les textes des prototypes grecs d'autorité, mais ils réitéraient la traduction<sup>12</sup>. C'est un point de vue que j'ai soutenu par les études et les communications présentées lors des réunions scientifiques en Roumanie et à l'étranger (en Bulgarie et en Russie). Les textes grecs qui existaient dans les centres roumains ou étaient empruntés au Mont Athos étaient le gage du caractère dogmatique des textes liturgiques et de lecture chrétienne, auquel la présence des hiérarques et des moines grecs abrités dans les monastères roumains a sensiblement contribué. Dans l'Église orthodoxe roumaine, les problèmes soulevés par les tentatives de révision des textes slavons en Russie, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, par une confrontation avec leurs originaux grecs, sont restés sans écho. Un argument décisif en est le fait qu'au sein des communautés *starovères* réfugiées dans les Pays Roumains étaient utilisés, donc acceptés, des livres slavons de rédaction roumaine de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le remplacement du slavon, dans l'église roumaine, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles par le roumain vernaculaire, tout comme la transition vers la rédaction des actes administratifs en roumain ont fait que les textes slavons deviennent des « pièces de musée », conservés comme une chose « vieilloté », qui n'est plus utilisée. De sorte que l'intérêt pour le livre slavon a diminué, par rapport à la situation des pays orthodoxes sud-slaves où le slavon continue d'être utilisé dans l'église encore de nos jours. Mais les problèmes exposés ne sont pas tous nouveaux, puisque les principes de base des ornements slaves sont centenaires, alors que les manuscrits slavons ne sont pas tous anciens.

---

<sup>11</sup> Voir Z. Mihail, « La diffusion en Valachie du livre de culte slave imprimé à l'étranger au XVII<sup>e</sup> siècle », RESEE 48, 2010, p. 179-193.

<sup>12</sup> Ead., « "Réitérer la traduction", un procédé de la littérature religieuse roumaine », EBPB V, 2006, p. 497-508 ; ead., « Retranslating, a Method employed in Romanian Religious Literature », dans *Mnogokratnite prevodi v južnoslavjanskoto srednovekovie* (Dokladi ot Meždunarodnata Konferencija, Sofia, 7–9 juli 2005 g.), Sofia, 2006, p. 491-502 ; ead., « Les principes de traduction du Vénérable Paissy », dans *Text și discurs religios* [Lucrările Conferinței Naționale Text și discurs religios, Timișoara, 15–16 noiembrie 2013] 6, 2014.

Une catégorie à part du livre slavon de notre pays est constituée par les écrits qu'utilisaient les locuteurs natifs de langue russe des communautés d'orthodoxes *pravoslavnic* [russe *starover* ou bien *staroobryadec* « adepte de la secte religieuse du rite ancien » *Dictionnaire russe-roumain*, p. 832] émigrés dans les Pays Roumains par des vagues successives depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, connus en roumain sous le nom de *lipoveni*, sg. *lipovean* [DEX s.v.]<sup>13</sup>. Ils ont continué à copier des écrits slavons durant le XIX<sup>e</sup> siècle encore. Fidèles à la tradition de l'utilisation des seuls livres religieux écrits jusqu'à la réforme du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle en Russie, les collectivités de la Dobroudja du XIX<sup>e</sup> siècle ont cloné<sup>14</sup> les vieux manuscrits stavrovers. J'ai utilisé ce terme qui est propre à d'autres domaines aussi, mais qui est parfaitement approprié sémantiquement à la situation donnée. Les copistes se sont proposés et sont parvenus à réaliser une reproduction identique comme miroir de la page, la couleur, les dimensions, la perfection atteignant l'apogée. Plusieurs de ces manuscrits ont été sauvés des suites de l'application d'une loi de 1974 concernant le patrimoine, qui obligeait de déclarer à l'institution d'État spécialement désignée toute pièce ayant une valeur historique. Ainsi, ont-ils été donnés ou vendus à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. J'ai procédé à leur description et j'ai constaté que tous les éléments des vieux prototypes du début du XVII<sup>e</sup> siècle et antérieurs ont été rigoureusement reproduits, les couleurs réalisées dans des nuances identiques, la reliure des livres également. Un détail qui n'avait pas été vérifié a dévoilé leur véritable identité. Le filigrane du papier reproduit les chiffres arabes 1814 ou d'autres années ; ou bien on peut observer le gaufrage, le timbre à sec de certaines qualités du papier. À notre avis, ces manuscrits du XIX<sup>e</sup> siècle sont tout aussi représentatifs pour les vieux écrits stavrovers que le prototype emmené par la communauté de Russie, qui continue d'être conservé pieusement au sein de la communauté.

La recherche de cette catégorie d'écrits présente encore nombre d'aspects d'intérêt pour différents domaines. Alors que les manuscrits musicaux grecs sont largement connus grâce aux nombreuses études monographiques, le regretté collègue musicologue Daniel Suceavă avouait que les manuscrits musicaux slavons sont encore des terres inexplorées du point de vue de la notation musicale. Notre collègue Oana Iacubovschi étudie les inscriptions slavonnes de la peinture murale des anciennes églises roumaines et leurs prototypes byzantins

<sup>13</sup> Dans la description des manuscrits j'ai utilisé le terme *starover*, *-i*, de la terminologie codicologique russe : « Despre manuscrisele starovere din România », dans *Identitate, etnicitate, limbă în Sud-Estul Europei*, Bucarest, 2011, p. 65-80.

<sup>14</sup> « Forme hybride de carte », dans C. Bogdan, A. Ofrim (coord.), *Pentru o istorie culturală a cărții și a practicilor de lectură*, Bucarest, 2015, p. 119-124. Ces manuscrits ne font pas partie des faux, enregistrés et catalogués par les chercheurs bulgares parmi les manuscrits d'autres catégories de leur pays.

dans des études comparatives remarquables publiées dans la revue de l'Institut ces dernières années, et notre collègue Mihail Hâncu, les aspects du vieux serbe.

L'Institut compte parmi ses membres de jeunes chercheurs compétents et passionnés, avec des projets d'envergure qui répondent aux nouveaux défis, auxquels nous souhaitons plein succès dans leur activité.

## ANNEXE

### L'ORNEMENTATION DU VIEUX LIVRE ROUMAIN<sup>15</sup>

*Nicolae Iorga*

Le Livre roumain est plus ancien que le Livre russe ; dans la péninsule des Balkans il n'y a, avant lui, que les quelques impressions faites à Cettigné par un moine monténégrin, qui avait appris son métier à Venise, ville dont l'influence, sous plus d'un rapport, a été grande dans ces régions.

Il est peu connu, comme du reste tout ce qui concerne les Roumains, qui sont écartés, n'étant pas Slaves, du large cercle des études concernant cette race, et mis de côté, habituellement, dans les préoccupations de la race latine à laquelle ils appartiennent.

Cependant les produits des imprimeries valaques et moldaves ne nous paraissent pas être méprisables.

Ils s'inspiraient dans l'illustration, souvent très riche, presque toujours de bon goût, des frontispices et initiales de cet art byzantin qui a passé aux Slaves du Sud, tout en étant imité en Arménie, ou tel manuscrit de Solgat, aujourd'hui dans la ville roumaine de Roman, a absolument le même caractère décoratif. Venise ajouta des éléments nouveaux appartenant à une autre tradition.

Viendra ensuite, avec le XVII<sup>e</sup> siècle, l'influence de cet art russe, ruthène en Galicie, vélico-russe à Moscou, qui est un peu bâtard, parce que des éléments orientaux et occidentaux s'y rencontrent sans se confondre et sans créer un type original.

Dès lors cependant, un caractère nouveau apparaît. Il est emprunté à cette école de miniaturistes valaques dont l'activité devra être minutieusement

---

<sup>15</sup> Nous reproduisons le texte de N. Iorga publié dans le *Congrès international des bibliothécaires et des bibliophiles, tenu à Paris du 3 au 9 avril 1923*, Procès-verbaux et mémoires publiées par F. Mazerolle et Ch. Mortet, Paris, 1925, p. 420-427 (et *Table des planches* à la p. 541). Auparavant N. Iorga avait publié ce texte dans BIEESO 10, n° 4-6, 1923, p. 51-58.

étudiée. C'est de là que viennent, comme aussi dans tel manuscrit contemporain, les majuscules encadrant des figures de saints ou des animaux et des fleurs.

Esquisser dans ses lignes générales ce chapitre de l'histoire du Livre, tel est le but de cette communication.

## I.

L'imprimerie roumaine commence dans la principauté de Valachie en 1508 par des ouvrages religieux, des livres saints en langue slavone, *qui était langue* liturgique pour les pays de la rive gauche du Danube aussi bien que pour ceux de la rive droite.

Son introducteur fut un moine monténégrin, Macarius, devenu plus tard Métropolitaine de son pays d'adoption, qui était relié étroitement, par des souvenirs historiques aussi bien que par des liens dynastiques, plus anciens ou tout récents, avec la race serbe. Ce Slave des Balkans, qui avait vécu dans le pays des Tschernoévitch, sur le littoral de l'Adriatique, avait comme beaucoup de ces Schiavoni (Esclavons) passé quelque temps, à Venise, dont M. Horatio Brown a montré le rôle actif dans le progrès et la diffusion de l'art typographique à cette époque.

On ne pouvait pas cependant venir de la ville des Bellini sans en rapporter des tendances artistiques. Macarius chercha donc à donner aux produits d'une presse toute simple, dont il était presque le seul ouvrier, des ornements liminaires. Le Liturgiaire de 1508 en porte plusieurs, provenant de trois modèles *seulement*. En plus les initiales sont ornées.

Où a-t-il pu en trouver l'inspiration ? Les manuscrits byzantins et slavo-byzantins avaient, au XVI<sup>e</sup> siècle au moins, des frontispices composés de lignes entrelacées, que terminaient des fleurs d'acanthé, des croix, des couronnes, d'un noble style, comportant des variantes infinies dans son tissu compliqué. D'après cette tradition artistique, la Moldavie avait donné pendant tout le siècle suivant une série entière de splendides manuscrits sur parchemin avec des en-têtes aux couleurs variées, mélangeant le rouge, le bleu, le vert, l'or. On s'en servit pour les bois destinés à orner les premiers livres imprimés, qu'il fallait, ici comme ailleurs, rendre semblables, autant que cela se pouvait, aux manuscrits dont on avait l'habitude. A côté de ces frontispices en noir, les initiales formées de lignes du même caractère sont imprimées, comme les titres aussi, en rouge clair. En fait d'innovation, il n'y a que les armes de la Valachie ou de la Moldavie intercalées au beau milieu des entrelacs. Et il y a aussi des initiales d'une toute autre forme, aux simples lignes noires, à peine ornées de traits fugitifs. Il paraît donc que, lorsque le manuscrit modèle ne donnait rien, l'imprimeur recourait à sa fantaisie propre, beaucoup moins riche.

L'Évangélaire de 1512 complique ces éléments de base. Les lignes du frontispice sont parfois d'un mouvement plus rapide, parfois elles contiennent à

l'intérieur même la fleur caractéristique de la ronce ; des couronnes qui flanquent le carré, surgit la même fleur. L'emblème de la Valachie, le corbeau, se dessine en noir, simple et élégant. En même temps que les initiales du type connu on a des bois liminaires contenant dans un rond d'entrelacs la même couronne, pareille à celle que portaient les princes sur les fresques des églises bâties par eux d'un bout du pays à l'autre. Des frontispices plus simples, compris dans un rectangle allongé, montrent bien leur origine occidentale. Le double caractère des initiales se maintient.

Ces moyens de décoration, jusqu'au corbeau valaque, se retrouveront dans l'Évangélaire imprimé à Belgrade en 1552. Une tradition s'était déjà formée, bien qu'encore imprécise sur certains points. Elle se développe parallèlement au style des manuscrits dont tel, contenant les Liturgies, présente des figures comme celle de saint Jean Chrysostome écrivant sur son pupitre, et l'ornementation des frontispices est prolongée aussi en bas des pages<sup>16</sup>. Il est possible qu'un apprenti de Macarius soit revenu en pays serbe avec cette récolte d'art empruntée aux pays roumains.

L'impression des livres d'église reprend seulement en 1545, par les travaux du moine Moïse qui emploie les matrices du Serbe Démètre Lioubavitsch, sur lequel les renseignements manquent. Mais cette fois l'illustrateur ne donne qu'une imitation gauche, lourde, des travaux antérieurs. On se demande si Démètre, « neveu de Bojidar » – le serbe éditeur de livres slaves à Venise – qui imprime en 1547, n'est pas le même que Lioubavitsch. Aucun progrès sur l'ouvrage précédent. On arrivera à des formes totalement dégénérées et contaminées des ornements roumains, comme dans le livre décrit par Bianu et Hodoș, dans la *Bibliografia română*, I, pages 101–102.

Le frontispice aux armes de la Valachie, de 1512, est repris, de même que d'autres thèmes de l'époque, dans un curieux Triode-Penticostaire dont les initiales sont latines et du plus pur vénitien. Cet ouvrage, d'environ 1550 –, cependant les lignes entremêlées, plusieurs fois rompues, dudit frontispice sont de beaucoup inférieures à celles qu'on observe dans la publication parue à Belgrade en 1552 –, n'a que des initiales purement vénitiennes. Ce qui le distingue c'est le grand nombre de planches représentant des scènes évangéliques. Il y a dans le mouvement une influence occidentale, mais dans la scène de la Mise au Tombeau on ne pourra rien signaler qui ne corresponde aux souvenirs de l'Orient byzantin, slave ou roumain ; le groupement des figures, leurs attitudes appartiennent aux formules d'art qui sont exprimées dans les épitaphes de ces pays, au XV<sup>e</sup> siècle.

Je risquerai une hypothèse. Vers 1570–1590 le prince de Valachie, Mihnea, fils de la Levantine Catherine, avait à Venise comme représentante de

<sup>16</sup> Collection du P. Parthénie à Râmnicul-Vâlcei. Cf. la planche serbe de l'Album de Spassoff, *L'ornement slave et oriental* (Petersbourg, 1885).

ses intérêts la nonne Marioara Adorno-Vallarga, veuve d'un noble génois, laquelle était soeur de cette princesse de Bucarest. Elle a fait élever à la mémoire de son neveu un autel dans le petit couvent de San-Maffio de Murano, où elle résidait. Ne serait-ce pas à elle qu'aurait été due l'impression, à Venise même, avec des bois copiés ou imités sur des publications ou des icônes plus anciennes, de ce livre destiné à clôturer la série des ouvrages dont l'Église orientale avait besoin pour ses services ? On sait que Mihnea commandait des livres en Transylvanie.

Déjà, en 1561, on avait copié plus maladroitement encore le frontispice de 1512 dans le premier livre imprimé à Kronstadt-Braşov, en Transylvanie, par le diacre Coresi. Celui au corbeau gravé en noir revient dans l'Octoïque de 1574, l'autre à l'oiseau à peine visible dans celui de 1575. Rien n'est ajouté dans cette longue série d'éditions que le « chrysobulle », les armes de la Valachie, dans une couronne de lauriers, l'oiseau héraldique levant une patte pour marcher, geste tout à fait nouveau (Octoïques de 1574 et 1575). Plus tard s'ajouteront de petits frontispices allemands, portant d'autres blasons, bien entendu, que ceux de la Valachie. On essaiera même, comme en 1578, d'y intercaler le corbeau à la patte levée, de petites dimensions. Il est visible que ceux qui travaillent sont des ouvriers saxons n'ayant pas l'intelligence de cet art. L'Évangile expliqué de 1581 aura même une grande planche en style de la Renaissance aux armes du juge de Kronstadt-Braşov, tout en conservant les seules lettres ornées.

## II.

L'ornement de la Renaissance devait se combiner avec les normes byzantines ailleurs : en Ukraine. Il en revint au moment où la munificence du prince valaque Mathieu Basarab et du prince moldave Basile Lupu envers toutes les Églises d'Orient ouvre une nouvelle série de publications roumaines, à partir de 1636.

Il ne s'agit pas cependant d'une simple importation étrangère, car celui qui réalisa cette synthèse, répandue ensuite dans les pays roumains, n'est autre que Pierre Movila, fils du prince moldave Siméon, neveu d'un autre prince de la même Moldavie, Jérémie, élève peut-être du grand calligraphe roumain Anastase Crîmca, Métropolitain de Suceava, ce Pierre qui, devant renoncer au trône, devint hégoumène de la célèbre communauté de la Pétschersca, à Kiev, puis archevêque de ce diocèse et défenseur de l'orthodoxie contre l'intrusion catholique polonaise.

Cette fois, par l'œuvre des imprimeurs russes, si l'on a encore des feuilles d'acanthé, avec des fruits du grenadier, rappelant vaguement les anciens frontispices, d'autres en-tête présentent des têtes humaines, des lions, des dessins vagues. Des chérubins figurent dans les culs-de-lampe de Transylvanie, où l'ancien ornement est à peine reconnaissable. Les armes même de la Valachie

montrent une main étrangère. Des planches réalistes, comme le fils prodigue au milieu des cochons, le même devant le champ labouré, dans l'Évangile expliqué de 1641, ont une note de réalisme qui n'appartient pas à la tradition de l'Orient roumain, et on ne l'acceptera jamais. Ensuite dans la scène de la Dormition de la Vierge j'ai reconnu même trois lettres latines sur les quatre, qui abrègent le titre de cette façon : Ad.M.D. (*Adormirea Maicii Domnului*). Le nom de l'archimandrite Jean est donné en lettres latines dans le Liturgiaire de 1646. On pourrait soupçonner un Transylvain. De même dans le nom de la princesse Hélène inscrit sur le Penticostaire de 1649. Les esquisses des personnages sont vagues, le groupement incertain. Et en Moldavie le peintre Élie, qui présente dans Décollation de saint Jean Baptiste un exécuteur habillé à la façon contemporaine et ménage un arrière-plan pour les spectateurs, est en dehors du développement de l'art roumain, tel qu'il paraît dans les icônes et les fresques d'église. On a donné aussi un nouveau style, impressionnant, aux frontispices. Un peintre qui signe S. E. Cz. paraît avoir fourni toutes les feuilles de titre, aux colonnes d'un style étranger, soutenant des portraits de saints. En 1650 la Valachie offrait un autre type, plus riche en éléments divers d'architecture, et avec des anges, des dauphins et des figures de fantaisie.

L'exemple moldave sera cependant suivi dans le Code de 1652, qui porte au-dessus des figures des saints et de prophètes le nom – si je lis bien – de Théodore Tistevici (*Tyszkiewicz*). À l'intérieur, de grandes et belles figures aux inscriptions du même caractère, plutôt latin, ont un cadre dans lequel il y a des ornements de la Renaissance et même des diabolins. Ailleurs, où il n'y a que des fleurs autour des saints, la signature d'un Pierre, dont le nom de famille apparaît en cryptogramme, est très visible.

Une nouvelle série de livres, qui s'ouvre par « la Clé du sens » (Bucarest, 1678), a comme illustrateur le russe Ivan Bacov, dont le dessin est vague et sans caractère. Il s'inspire à cette époque de l'école des miniaturistes, très développée en Valachie. Certaines initiales de ces livres contenant des monstres, des figures d'ornement, des renards à l'affût, ont cette origine. Ivan réapparaîtra en 1700 (Triode de Buzău), comme le moine Joannice Bacov, avec de nombreux dessins, parfois très heureux. Lorsque le Métropolite moldave Dosithée amena des typographes à Jassy, vers 1680, les dessinateurs des livres d'Église étaient encore des Russes, influencés par l'Occident polonais : dans le Psautier slavon et roumain, on voit le combat de David et de Goliath dans une esquisse à la mode de l'Occident. Les initiales sont tantôt de style simple latin, tantôt composées de figures conjointes, d'un très mauvais goût.

Mais déjà dans le Liturgiaire valaque de 1680 s'affirme un autre art, très fin, d'une inspiration manifestement latine. Une belle figure de la Vierge domine un frontispice aux fleurs artistement achevées. L'Évangile de 1682 et les Apôtres de 1683 ont de grandes planches d'une exécution supérieure (les Évangélistes). L'auteur est le moine Damascène Gherbest. Des initiales à figures

apparaissent ici. On sent l'influence de cet art de la miniature qui depuis longtemps déjà orne les documents valaques et que nous espérons faire bientôt connaître par une publication spéciale.

En même temps une école d'imprimeurs roumains se forme en Moldavie : Métrophane et ses élèves Paul, Ursu et André, dont le second donnera des dessins plutôt lourds. Il essaiera en 1704 des figures d'évangélistes dans le genre de Damascène, mais sans avoir ses moyens.

Pour les livres grecs et orientaux un autre dessinateur paraît travailler : un natif de cet Orient, qui esquisse des lignes vagues dans un cadre de tapis persan (1691). Toutefois Joannice lui-même paraît être familiarisé avec ce style.

### III.

Mais déjà le grand illustrateur du Livre roumain à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle a paru. C'est le moine ibérien Anthime, qui semble apporter avec lui, dans ses larges feuilles pleines de vie, dans ses grenades ouvertes, dans ses tulipes, quelque chose de cette décoration persane, qui donnera aux églises et aux palais de l'époque les fleurs, les lampes, les oiseaux, les façades triomphantes obtenues sur l'enduit frais par des formes en bois, comme dans le palais du riche prince Constantin Brâncoveanu à Potlogi, dans celui des Cantacuzènes à Filipești, dans l'église de Fundenii Doamnei. Les colonnes des frontispices seront désormais, de même que les grandes fleurs des bases, correspondantes aux éléments qui distinguent les bâtisses de l'époque. Tout en empruntant aux prédécesseurs les anges, les figures humaines, les casques, les têtes de lion, on donnera la prédominance à cet ornement végétal dont Anthime est le grand maître. Des feuilles de titre, comme celle du Triode de Buzău en 1700, avec toute la série des saints qui s'échelonnent à la manière russe sur les bords en restent toutes transformées.

Un Grec, Démètre, travaillait à côté, dès 1698. Une école roumaine, en concordance avec les manuscrits, qui ont la même fleur, les mêmes lignes, avait commencé. Elle devait déchoir à l'époque phanariote du XVIII<sup>e</sup> siècle, perdant tout ce qui avait constitué ses caractères de noblesse et de grâce, mais accompagnant le Livre roumain dans toute son évolution jusqu'à l'époque moderne, non sans avoir subi à ce moment, et surtout en Transylvanie, une influence occidentale, beaucoup plus féconde qu'au siècle précédent. L'initiale persiste, rarement intéressante, comme dans tel livre de 1781, où une figure de saint debout entre dans la composition du carré rouge (Discours de Théodore de Studion, Râmnic, 1784). Quelquefois, comme dans la Liturgie de Râmnic (1797), on essaie des frontispices nouveaux, composés de monstres affrontés. Mais généralement on copie : le passé ou l'étranger. Un diacre, Constantin de Râmnic, qui signe, réunit harmonieusement dans une de ces « portes » du livre du XVIII<sup>e</sup> siècle toutes les sculptures en usage dans les églises contemporaines,

avec des rinceaux sur les colonnes, après avoir, en 1781, mis ensemble les saints, les médaillons des philosophes, les anges de la décoration occidentale. Un autre, qui signe D.T., s'essaie à des frontispices composés de figures des prophètes : Moïse, David, Salomon. De grandes planches représentent les saints dans le Liturgiaire du même Râmnic, en 1777.

Un protopope Michel Strilbitzki, russe d'origine, vers 1790, un Démètre Kontoléos, de Jassy, cherchèrent à donner à cet art traditionnel un caractère moderne, et les travaux de ce dernier, dans le « Code » du prince Scarlate Callimachi, dans telle image du Psalmiste, sont sans aucun doute remarquables.

## QUELQUES MOMENTS MAJEURS D'UN SIÈCLE D'ÉTUDES ROUMAINES SUR LE FOLKLORE LITTÉRAIRE SUD-EST EUROPÉEN

*Ion Taloș*

### *1. Le Sud-Est de l'Europe, une zone vitale pour la culture populaire européenne*

Dans plusieurs ouvrages récents consacrés aux mutations sociopolitiques et culturelles dans le Sud-Est de l'Europe, nous pouvons retrouver, à côté de quelques appréciations positives, des remarques très sévères sur l'Europe sud-orientale. Ces critiques concernent, entre autres, soit l'engagement politique de certains secteurs de la vie sociale et religieuse, soit les dissensions sociales ou les conflits interethniques et interconfessionnels qui ravageraient cette région, soit, enfin, la *mentalité balkanique* qui y serait dominante, en totale antithèse avec la mentalité de ce qu'on appelle le monde « civilisé »<sup>1</sup>. Pour notre part, pourtant, l'Europe sud-orientale reste la région la plus importante de la culture populaire européenne.

Cette affirmation que nous soutenons fortement s'appuie sur deux catégories d'arguments. D'une part (a.), on pourra invoquer des arguments provenant de l'histoire culturelle. De l'autre (b.), les arguments résultant de la recherche comparatiste ne manquent pas, eux non plus.

(a) Pour ce qui est des arguments faisant partie de la première catégorie, rapportons-nous, entre autres, à des noms importants comme Jacob Grimm, Johann Wolfgang Goethe, Charles-Claude Fauriel ou Mircea Eliade. Dans un compte rendu paru en 1824, consacré à la réédition du recueil de chants populaires serbes de Vuk Karadžić, Grimm affirmait que la ballade serbe sur la fondation de la cité de Scutari était « einer der rührendsten Gesänge aller Völker und Zeiten »<sup>2</sup> ; or cette affirmation pourra s'appliquer à n'importe quelle version sud-est européenne de cette fameuse ballade. Grimm en donne une version en

---

<sup>1</sup> M. Todorova, *Balcării și balcanismul*, version roumaine par M. Constantinescu et S. Opreșcu, Bucarest, 2000 ; A. Olteanu, *Homo balcanicus. Trăsături ale mentalității balcanice*, Bucarest, 2004 ; A. Guță, *Conflictele interetnice și interconfesionale în Balcani (reflectate în publicațiile regionale dintre anii 1900–1920). Studiu de imagologie : Noi, Voi și Ceilalți*, Bucarest, 2010.

<sup>2</sup> *Göttingische Gelehrten Anzeigen*, 82. Stück, 1824 (22 May), p. 815.

allemand qu'il envoie aux sœurs Haxthausen, tout en soutenant que sa traduction « erreicht die Schönheit des Originals lange nicht ». Il écrit en outre : « Unsere deutschen Volkslieder müssen sich alle davon verkriechen. Vor vielen Jahrhunderten hätte man nur ähnliche in Deutschland sammeln können »<sup>3</sup>. Grimm envoie sa traduction également à J.W. v. Goethe dans le but de la faire publier dans *Ueber Kunst und Alterthum*<sup>4</sup>, tout en reprenant ses avertissements que sa traduction ne faisait pas assez d'honneur à l'original : « Die Schönheit seiner Form darf nicht nach meiner zwar getreuen, aber unvollkommenen Übersetzung ermessen werden. »<sup>5</sup>. En même temps, Grimm mentionne que le texte serbe est « mit weitverbreiteten Volkssagen berührt », ce qui nous laisse supposer qu'il avait connaissance de l'existence de ce thème dans le folklore occidental aussi. De son côté, Goethe insiste sur l'ancienneté de la ballade et sur ce qu'il appelle « abergläubisch-barbarische Gesinnungen », tout en ajoutant qu'elle « trägt noch ganz den höheren barbarisch-heidnischen Sinn eines Menschenopfers zu grossem unerlässlichen Nationalzwecke »<sup>6</sup>. Ainsi, Grimm, tout comme Goethe, identifie les deux particularités essentielles du folklore sud-est européen : son caractère archaïque et sa beauté littéraire impressionnante.

De son côté, Fauriel, qui était déjà l'auteur d'un célèbre recueil de chants populaires de la Grèce moderne (1824–1825)<sup>7</sup>, traduit la ballade en français et donne à Paris, pendant l'année académique 1831–1832, le premier cours dédié à la poésie populaire grecque et serbe.

Quant à Mircea Eliade, celui-ci n'hésite pas à affirmer, au bon milieu du XX<sup>e</sup> siècle, que l'Europe sud-orientale est, avec les Pyrénées, la région la plus archaïque du folklore européen<sup>8</sup>.

De tels éloges rendus à la culture orale de l'Europe sud-orientale s'expliquent par le fait qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le folklore y était en plein apogée, tandis que dans les régions centrales et occidentales, la culture écrite avait déjà pris son essor au détriment de celle orale.

<sup>3</sup> Al. Reifferscheid, *Freundesbriefe von Wilhelm und Jacob Grimm, Mit Anmerkungen herausgegeben von...*, Heilbronn, 1878, p. 92-101.

<sup>4</sup> J. Grimm, « Die Aufmauerung Scutari's (in Albanien) », dans *Ueber Kunst und Alterthum*. Von Goethe, Fünften Bandes, Zweites Heft, Stuttgart – Tübingen, 1825, p. 24-35.

<sup>5</sup> *Zwei Briefe Jacob Grimms*, dans *Goethe-Jahrbuch*, hrsg. Ludwig Geiger, Neunter Band, Frankfurt a/M, 1888, p. 21-22.

<sup>6</sup> *Goethes Werke*, herausgegeben im Auftrage der Grossherzogin Sophie von Sachsen, IV, Abteilung, Goethes Briefe, 35 Band, Weimar, 1906, p. 233-234.

<sup>7</sup> *Chants populaires de la Grèce Moderne*, recueillis et publiés, avec une traduction française, des éclaircissements et des notes, par C. Fauriel, t. I-II, Paris, 1824–1825. Une version roumaine en a été donnée par G. Dem. Teodorescu.

<sup>8</sup> M. Eliade, *De Zalmoxis à Gengis Khan. Études comparatives sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe Orientale*, Paris, 1970, p. 158.

(b) La recherche comparatiste soutient la thèse mentionnée par de nombreux arguments. Juste pour en donner un exemple, il suffit de mentionner le chef-d'œuvre de la littérature française médiévale, la *Chanson de Roland*. Charlemagne y apparaît comme un fin connaisseur des rites d'enterrement, en tout pareil à un villageois transylvain du XX<sup>e</sup> siècle. De retour de l'Espagne, son arrière-garde composée de vingt mille hommes est écrasée par cent mille Sarrasins qui enfreignent les conventions établies. De cette arrière-garde font partie, entre autres, de grands héros comme Roland (le neveu de Charlemagne), Olivier (le frère d'Aude, la fiancée de Roland) et Turpin, l'évêque de Reims. Sur le point d'expirer, au bout de ses forces, Roland fait sonner son olifant pour engager l'empereur à venir à son secours et préparer les funérailles chrétiennes des morts. En effet, ayant franchi le col séparant l'Espagne de la France (près de Saint-Jean-Pied-de-Port), celui-ci rebrousse chemin et tombe sur vingt mille morts, parmi lesquels il y a aussi son neveu bien-aimé, Roland. Charlemagne commence par nommer des gardes aux quatre coins du champ de bataille pour que les morts ne soient ni profanés ni déchiquetés par les hommes ou par les animaux, car il sait que le corps du mort doit arriver intact dans le monde de l'Au-delà. Ensuite, il choisit de venger la mort de ses vaillants : un devoir majeur envers ceux qui ont été tués par trahison. C'est la loi de la vendetta. Charlemagne fait verser tant de sang ennemi que la rivière de l'Èbre se déverse, rendant les vallées vermeilles du sang des Sarrasins. De retour à Roncevaux, l'empereur fait enterrer sur place les Français morts, à l'exception de Roland, Olivier et Turpin qui doivent trouver leur repos éternel dans la *douce France*. Charlemagne s'arrête avec son armée à Blaye, en traversant la Gironde, d'où il mande des messagers à la mère et à la fiancée de Roland de venir à Blaye car Roland et Olivier errent dans les forêts d'alentour, or l'empereur veut faire le mariage de Roland avec la belle Aude. À son arrivée, Aude a la surprise de n'y point retrouver ni Roland ni Olivier. Elle exige alors de savoir où se trouvent Roland, son futur époux, et son frère, Olivier. C'est à ce moment que Charlemagne invente une histoire selon laquelle ceux-ci l'auraient quitté au mois de mai et se seraient mariés tous les deux : Roland aurait épousé la princesse du royaume du Val Dormant/Valsorie/Val Serie, tandis qu'Olivier la sœur de l'émir Baligant. Face aux protestations d'Aude qui refuse de croire qu'il y aurait une seule femme au monde qui puisse ravir son Roland, l'empereur lui dit enfin la vérité : « Sœur, chère amie, de qui t'enquiers-tu ? D'un mort. ».

Quelle serait la raison de ce comportement étrange de Charlemagne qui convoque au début les deux femmes à un mariage, pour inventer ensuite le récit des noces de Roland avec la princesse d'un royaume impossible à repérer sur la carte du Moyen Âge, et reconnaître enfin la mort de celui dont il prétendait vouloir faire le mariage ? Selon Jules Horrent, spécialiste belge de la littérature fran-

çaise et espagnole médiévale, l'empereur aurait convoqué Aude à Blaye sous prétexte d'un mariage afin de « réconforter lui-même la pauvre fiancée »<sup>9</sup>. Or l'explication nous semble entièrement fautive, étant contredite à la fois par le folklore roumain de même que par celui, plus généralement, sud-est européen : Charlemagne voulait en fait célébrer *le mariage posthume* de Roland et Aude, car il savait bien qu'aucun jeune homme ne devrait passer dans l'au-delà qu'après le mariage. On retrouve ici le célèbre motif de la *mort-mariage*, très répandu dans plusieurs pays européens, mais conservé jusqu'à une époque très tardive dans le Sud-Est de l'Europe.

S'il y a de nombreux rites qui apparaissent dans la *Chanson de Roland* et que nous pourrions citer ici, nous choisissons de nous arrêter sur un rite plutôt étrange et qui n'a pas encore bénéficié de l'attention qu'il mérite : Charlemagne embrasse l'orteil du pied droit de Roland ou, selon certaines versions, son talon. À puiser dans le folklore roumain contemporain, on pourrait pourtant trouver une possible explication à ce geste. Ce rite a récemment été attesté dans quelques villages situés dans la plaine d'Arad, ayant la fonction d'empêcher le retour du mort parmi les vivants sous la forme d'un revenant<sup>10</sup>. Il est fort possible que le rite remplisse une fonction similaire dans la *Chanson de Roland*.

Si le folklore sud-est européen est en mesure d'éclaircir certains motifs obscurs de la littérature médiévale occidentale, il n'est pas exagéré d'affirmer qu'il représente une véritable mine d'or pour la culture européenne ancienne, un trésor dont les peuples du centre et de l'Ouest du continent ne disposent plus. Il s'avèrerait alors un terrain extrêmement fertile pour la recherche, sans lequel la culture européenne serait certainement beaucoup plus pauvre.

\*

## 2. Les recherches menées dans le cadre de l'Académie roumaine et de l'Institut d'Études sud-est européennes, de Iorga à Fochi, Stahl et Timotin.

L'Académie roumaine a été l'institution la plus préoccupée par la collecte et l'étude du folklore. Le rôle essentiel qu'elle a joué dans ce sens est souligné à la fois par Ion Mușlea<sup>11</sup>, à l'occasion de la sortie du premier volume de

<sup>9</sup> *La Chanson de Roland dans les littératures française et espagnole au Moyen Âge*, Paris, 1951, p. 198.

<sup>10</sup> C.-V. Șeran, *Moartea și aspirația spre armonia universală. Studiu etnografic asupra riturilor funebre în Podgoria Aradului*, Cluj-Napoca, 2013, p. 128. Voir aussi *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, s.v. Leiche ; A. Schullerus, *Siebenbürgisch-sächsische Volkskunde im Umriss*, Leipzig, 1926, p. 131.

<sup>11</sup> I. Mușlea, « Academia Română și folclorul », *Anuarul Arhivei de Folklor I*, 1932, p. 1-7.

l'Annuaire des Archives de folklore (1932), par Ovidiu Bîrlea<sup>12</sup>, lors de la célébration du centenaire de l'Académie, et par Sabina Ispas<sup>13</sup>, dans une communication présentée dans le cadre des « Ateliers Brăiloiu ». Les trois auteurs soulignent en particulier les conditions favorables que l'Académie a créées en faveur de la réalisation d'un atlas ethnographique roumain, de la rédaction et de la publication d'une collection et d'un corpus folklorique, de même que de plusieurs études rédigées dans les Archives de folklore de Cluj, à l'Institut d'ethnographie et de folklore de Bucarest ou dans les Archives de folklore de Moldavie et de Bucovine de Iasi. Ils n'insistent pourtant pas sur les recherches menées sur les aspects sud-est européens du folklore roumain, des aspects qui intéressaient plutôt l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie.

Dès le moment même de sa fondation en 1913 par les trois chercheurs brillants Nicolae Iorga, Vasile Pârvan et Gheorghe Murgoci, l'Institut s'est fixé comme objectifs de recherche *l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'art et l'économie politique*, mais aussi *l'ethnographie et le folklore*.

Le premier auteur roumain à aborder la question de l'europanisme sud-oriental de manière complexe a été Nicolae Iorga. Les études sur le folklore lui doivent beaucoup. Et pourtant, dans une étude qu'il consacre à Iorga, Adrian Fochi n'hésite pas à affirmer que « Iorga n'a pas été un folkloriste »<sup>14</sup>. Au pôle opposé, Romulus Vuia tient Iorga pour une « autorité absolue » en matière de recherches sur le folklore ; à son avis, « on trouve à peine un chapitre d'ethnographie qui n'ait bénéficié de l'attention de Iorga »<sup>15</sup>. Il est certain que l'œuvre de Iorga représente un véritable programme de recherche sud-orientale consacré au folklore roumain ; ce programme a d'ailleurs fourni les futures directions de recherche du premier institut de spécialité dans le domaine. Comme nous allons le voir ci-dessous, ses suggestions et ses hypothèses ont été assimilées par de nombreux chercheurs tout au long du XX<sup>e</sup> siècle et du siècle suivant.

---

<sup>12</sup> O. Bîrlea, « Academia Română și cultura populară », REF 11, n° 5-6, 1966, p. 411-440 [repris également dans *l'Annuaire de l'Institut d'Ethnographie et de folklore « Constantin Brăiloiu »* 27, 2016, p. 61-93].

<sup>13</sup> S. Ispas, « O sută cincizeci de ani consacrați cercetării culturii populare românești în Academia Română », communication présentée dans le cadre des « Ateliers Brăiloiu », le 21 octobre 2016, et ead., « Avant-propos », *Annuaire de l'Institut d'Ethnographie et de folklore « Constantin Brăiloiu »* 27, 2016, 15-18. Voir aussi R. Toader, « Academia Română și studierea culturii populare », dans *Etnologie românească*, t. II. *Folcloristică și etnologie*, première partie : *Metodologie. Arhive. Instrumente de lucru*, Bucarest, 2007, p. 162-166.

<sup>14</sup> A. Fochi, « Nicolae Iorga și folclorul », dans *Valori ale culturii populare românești*, 2, studiu introductiv și tabel cronologic de I. Datcu, édition îngrijită de R. Fochi, Bucarest, 1988, p. 359-377, p. 66.

<sup>15</sup> R. Vuia, « Activitatea etnografică și folclorică a lui Nicolae Iorga », *Transilvania* 72, n° 10, 1941, p. 695-705.

En 1905, dans *Geschichte des rumänisches Volkes*, et plus tard en 1929, dans *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, Iorga a consacré des pages admirables à la culture rurale. Selon lui, tout Roumain souhaitant voyager dans les pays balkaniques y aurait une forte impression de familiarité, vu les similarités qui existent au niveau de l'habitat, de la construction des rues et des bâtiments, de la structure des maisons, des habits populaires, de l'organisation administrative, ecclésiastique et juridique, bref de toute forme de vie sociale telle qu'on a héritée de nos ancêtres<sup>16</sup>. Non seulement il a identifié de nombreux thèmes de recherche dans le domaine, mais en plus il les a souvent analysés, alors que ces directions de recherche ont été poursuivies par ses successeurs : il s'agit, entre autres, de la question des relations familiales, des lamentations ou des veillées funèbres, de l'adoption, de la fraternité spirituelle ou du droit valaque. En 1910 Iorga fait paraître un essai sur *La ballade populaire roumaine : ses origines et ses cycles* et, quinze ans plus tard, dans son *Histoire de la littérature roumaine* (p. 9–87), il dresse un panorama de la littérature populaire (la ballade, la poésie lyrique et satirique, les contes, les anecdotes, la littérature gnomique).

Dans les années 1964–1975, l'Institut d'études sud-est européennes confie à Adrian Fochi la tâche d'investiguer les aspects sud-est européens de la ballade populaire roumaine en comparaison avec les ballades provenant des pays balkaniques. Fochi commence par rédiger un état des lieux des recherches<sup>17</sup> menées par les chercheurs roumains dans le domaine du folklore européen sud-oriental ; les analyses de Fochi sont rigoureuses et extrêmement minutieuses et son histoire reste de nos jours encore une référence dans le domaine. Fochi s'arrête non seulement sur de grands chercheurs comme Odobescu, Hasdeu, Iorga, Pericle Papahagi, Tache Papahagi, Capidan, Caracostea, Caraman ou Vrăbie, mais aussi sur des chercheurs plus modestes. Pourtant, comme son histoire finit aux alentours de l'année 1970, elle nécessite aujourd'hui des ajouts et des ajustements. Pour être plus précis, il faut mentionner que dans les années 60, il était interdit de citer certains spécialistes importants du XX<sup>e</sup> siècle. L'exemple le plus éclatant est celui de Mircea Eliade, auteur de plusieurs études sur la légende de Maître Manole et d'autres légendes mythiques diffusées dans le Sud-Est de l'Europe, mais qu'il était interdit de citer. C'est la raison pour laquelle Fochi ne le mentionne pas une seule fois dans son étude<sup>18</sup>.

<sup>16</sup> *Geschichte des rumänischen Volkes. Im Rahmen seiner Staatsbildungen, Erster Band. (Bis zur Mitte des 16. Jahrhunderts)*, Gotha, 1905, p. 198-247 ; *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1929.

<sup>17</sup> *Recherches comparées de folklore sud-est européen*, Bucarest, 1972.

<sup>18</sup> Pourtant, il semble que la malchance ait frappé l'étude de Fochi : elle paraît en 1972, la même année où, grâce à la publication d'un entretien controversé de Mircea Eliade avec Adrian Păunescu, le nom du chercheur est retiré de l'index de la censure communiste. Il était pourtant trop tard

Cet ouvrage mis à part, Fochi est l'auteur de dix autres études approfondies sur les ballades roumaines, d'une synthèse sur les concordances sud-est européennes de la ballade populaire roumaine (nous allons y revenir dans ce qui suit) et d'un autre travail de synthèse sur les rapports entre la culture roumaine et celle carpatique<sup>19</sup>. Ses travaux nous permettent de le placer parmi les plus importants folkloristes sud-est européens, à côté de Pericle et Tache Papahagi, Theodor Capidan ou Petru Caraman.

Un autre chercheur de taille de l'Institut d'études sud-est européennes est Paul H. Stahl, l'un des plus réputés chercheurs de la culture rurale sud-est européenne selon une approche historique<sup>20</sup>. Professeur à la prestigieuse École des Hautes Études en Sciences Sociales, il a consacré des travaux à la *décapitation*, d'où est issue une formidable monographie<sup>21</sup>, à la *consanguinité*<sup>22</sup> et à la *vendetta*<sup>23</sup> qui, selon Stahl, ont été pratiquées jusqu'à une époque tardive dans l'Europe du Sud-Est<sup>24</sup>.

---

pour que l'étude de Fochi fût enfin complétée. Moi aussi, j'ai vécu une expérience similaire quand, en 1970, lorsque j'ai voulu publier ma monographie consacrée à la ballade de Maître Manole, celle-ci n'a pas reçu l'avis favorable du service roumain de la Direction des journaux pour la même raison, celle d'avoir cité Mircea Eliade. Il était pourtant impossible de publier une étude sur un tel sujet sans citer l'auteur des admirables *Commentaires sur la Légende de maître Manole* (1943). J'ai ainsi préféré attendre des temps plus propices à la publication, qui sont d'ailleurs arrivés deux ans plus tard et qui m'ont épargné la disgrâce de ne pas avoir cité un chercheur de premier rang sur le sujet de mon ouvrage.

<sup>19</sup> La plupart des travaux comparatistes de Fochi ont été publiés dans un premier temps dans la *Revue des études sud-est européennes*. Ils ont été ensuite republiés dans les ouvrages d'auteur *Valori ale culturii populare românești* (édition îngrijită de R. Fochi, I-II, Bucarest, 1987-1988), *Coordonate sud-est europene ale baladei populare românești* (Bucarest, 1975), *Cântecul epic tradițional al românilor. Încercare de sinteză* (Bucarest, 1985), *Paralele folclorice. Coordonate ale culturii carpatice* (Bucarest, 1984).

<sup>20</sup> Gh. Șișeștean, « Paul Henri Stahl – o personalitate științifică în domeniul etnosociologiei europene », *Revista română de sociologie*, n.s. XX, n° 1-2, 2009, p. 3-35.

<sup>21</sup> *Histoire de la décapitation*, Paris, 1986.

<sup>22</sup> « La consanguinité fictive. Quelques exemples balkaniques », *Quaderni fiorentini per la storia del pensiero giuridico moderno* 14, 1985, p. 121-147 ; *Il sangue e la terra. Comunità di villaggio e comunità familiari nell'Europa dell'800* (en collaboration avec M. Guidetti), Milan, 1977 ; *Un'Italia sconosciuta. Comunità di villaggio e comunità familiari nell'Italia dell'800*, Milan, 1977 (en collaboration avec M. Guidetti).

<sup>23</sup> La *vendetta* a constitué l'objet du cours donné par Paul H. Stahl à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris pendant l'année académique 1974-1975. (Cf. Paul H. Stahl, *The Vendetta. Killing for Survival*, dont on trouve une mention dans *Année Sociologique* 42, 1992, p. 499 ; *La survivance de la vendetta en Turquie*, dont on trouve une mention dans *Année Sociologique* 42, 1992, p. 487). Selon Șișeșteanu (v. note 20), pendant les années 1985-1988, Stahl a donné un cours sur *La vengeance (Balkans, Caucase, Italie, Corse, Écosse)*.

<sup>24</sup> Au Moyen Âge, la *vendetta* était intensément pratiquée dans l'Europe de l'Ouest également. Nous venons de voir la manière dont Charlemagne a vengé la mort de son arrière-garde écrasée par les Sarrasins en Espagne. En Allemagne, la pratique de la *vendetta* peut être attestée jusque

Avec des influences certaines sur les croyances populaires, les écrits eschatologiques sud-est européens ont été au centre des préoccupations d'Andrei Timotin<sup>25</sup>. Ses analyses sont convaincantes : il réussit ainsi à montrer, par exemple, que deux des motifs présents dans ballade de la *Miorița* dans ses versions roumaines et aroumaines (*la mort prochaine d'un jeune pâtre et la vieille mère partie à la recherche de son fils*) « appartiennent à la tradition pastorale proto-roumaine », anté-dialectale. Certains parallèles avec le folklore slave ou néogrec révèlent l'existence d'une tradition pastorale épico-lyrique circulant dans le Sud-Est de l'Europe au nord comme au sud de la Péninsule balkanique, et cela au bon milieu du premier millénaire de notre ère chrétienne, c'est-à-dire « avant l'individualisation dialectale de la latinité orientale ». Les légendes liées à la Mère de Dieu bénéficient d'une approche similaire, étant envisagées du point de vue de l'unité de la tradition épique européenne sud-orientale<sup>26</sup>.

\*

### 3. Un état de lieux des recherches folkloriques majeures réalisées en dehors de l'Institut d'études sud-est européennes

Au lieu de nous arrêter à une présentation chronologique des auteurs, à la manière de Fochi dans ses *Recherches comparées de folklore sud-est européen* (1972), nous avons préféré de regrouper les résultats selon les différentes formes de folklore abordées : *la ballade, le chant de Noël, la poésie lyrique et les coutumes*. À notre avis, un tel choix permettrait au lecteur d'avoir une vision plus cohérente sur les résultats obtenus au long d'un siècle de recherches. Dans ce qui suit, nous verrons que bien des recherches prennent comme point de départ les considérations de Nicolae Iorga, même si elles ne le mentionnent pas toujours de façon explicite.

---

dans les XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles et elle resurgit même de nos jours dans les milieux turco-allemands. Voir aussi P. Stahl, « L'Europe du Sud-Est. Aires culturelles, facteurs structurants (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) », RESEE XLIII, 2005, p. 5-23.

<sup>25</sup> A. Timotin, *Scrieri eschatologice postbizantine. Vedenia Sofianei, Vedenia lui chir Daniil*, Bucarest, 2002 (*Cele mai vechi cărți populare în literatura română*, t. 6, avec E. Timotin) ; *Profeții bizantine și postbizantine în țările române (secolele al XVII-lea – al XIX-lea)*, Bucarest, 2015 ; « La littérature eschatologique byzantine et post-byzantine dans les manuscrits roumains », RESEE 40, 2002, p. 151-166 ; « Croyances et idées eschatologiques dans le folklore roumain et bulgare », RESEE 43, 2005, p. 67-76.

<sup>26</sup> Id., « Tradiția epică sud-est europeană. 1. *Carmina pastoralia*, 2. Legendele Maicii Domnului », *Archæus. Studii de istorie a religiilor* III, fasc. 1, 1999, p. 5-130 ; voir aussi T. Gălușcă-Cârșmariu et al., *Miorița la dacoromâni și aromâni*, ediție îngrijită de N. Saramandu, Bucarest, 1992.

a) *L'origine problématique de la ballade / de la ballade de cour*

Iorga a prêté une attention accrue à la ballade populaire sud-est européenne. À son avis, celle-ci serait « d'origine romane, italienne et surtout française » ; la « créatrice de la poésie médiévale » serait, selon lui, la France, d'où elle est passée chez les Serbes par le sud de l'Italie et par l'Albanie<sup>27</sup>. Elle serait parvenue en Roumanie par les *guslari* serbes employés aux cours princières de Neagoe Basarab (en Munténie) et de Petru Rareș (en Moldavie) pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, les deux princes ayant des épouses provenant de Serbie. Ces affirmations ont été reçues avec scepticisme par Al. I. Amzulescu qui soutient, dans le jargon commun des années 60, que de telles affirmations seraient, « idéologiquement parlant, tributaires à la conception bourgeoise idéaliste sur l'origine aristocratique de la poésie épique »<sup>28</sup>. Cette idée est reprise, presque sous la même forme, par Fochi qui soutient de son côté que le savant aurait payé, par là, « le tribut dont sont redevables les conceptions générales de son époque et ses opinions personnelles »<sup>29</sup>.

Dans une comparaison entre la ballade populaire de *Ienășel* et le chant épico-lyrique espagnol *Albaniña*<sup>30</sup>, la réputée chercheuse espagnole Virtudes Atero Burgos apporte un argument en faveur de l'opinion de Iorga. En suivant la direction ouverte par W. J. Entwistle<sup>31</sup>, elle retrace l'origine des deux chants dans un fabliau français, *Le chevalier à la robe vermeille*, attesté au XIII<sup>e</sup> siècle et diffusé en Italie, en Dalmatie et en Grèce, c'est-à-dire sur les routes déjà établies par Iorga. La ballade de *Ienășel* avait attiré l'attention de Fochi aussi ; celui-ci en retrace des variantes chez les Roumains aussi bien que chez les Bulgares, les Grecs et les Albanais d'Italie<sup>32</sup>, ce qu'on peut prendre pour un argument en faveur de la thèse de Iorga, Entwistle et Atero Burgos. De son côté, Sabina Ispas ne nie pas l'influence occidentale sur la poésie populaire sud-est

<sup>27</sup> *Istoria literaturii române*, 1925, p. 14, 47.

<sup>28</sup> Al. I. Amzulescu, « Observații critice în problema studierii baladei », *Revista de Folclor* 4, n° 1-2, 1959, p. 176. Dans l'avant-propos à *Balade populare românești*, nous retrouvons des expressions censées « contourner » la censure de l'époque : les ballades « reflètent » ainsi « la lutte des classes » tandis que dans le folklore « émerge progressivement une conscience révolutionnaire des masses populaires écrasées par les impôts et les charges de toutes sortes » (p. 14) ; en outre, les savants soviétiques sont amplement cités et on n'hésite pas à marquer son désaccord absolu avec certaines idées soutenues par N. Iorga, qui seraient des « idées bizarres concernant les différentes sources du conte et de la ballade », quand elles ne sont pas carrément rejetées comme des « thèses fausses » (46).

<sup>29</sup> *Recherches...*, p. 70.

<sup>30</sup> Voir A. Burgos, « La ruptura de las fronteras en la cultura popular », *Studii și comunicări de etnologie* XXVIII, 2014, p. 69-82.

<sup>31</sup> W. J. Entwistle, « Blancaniña », *Revista de filologie hispánica* 1, 1939, p. 159-164.

<sup>32</sup> *Coordonate sud-est europene ale baladei populare românești*, Bucarest, 1975, p. 184-188.

européenne, mais rejette l'idée d'une source unique du chant épique<sup>33</sup>. D'ailleurs, dans ses études monographiques sur les ballades « des Oncles » et de la « méchante Belle-mère », Fochi reconnaît lui-même l'origine romane de ces chants narratifs. Il faut mentionner pourtant que l'ampleur de l'influence occidentale sur le chant épique sud-est européen ne pourra être établie qu'après un examen de ses concordances avec celles des locuteurs français, italiens, espagnols ou portugais.

Les débats sur *l'origine de la ballade* et sur *la ballade courtoise* n'ont pas échappé aux biais politiques. Certains folkloristes moins conformistes n'ont accepté la thèse de Iorga que partiellement. Ainsi, selon I.C. Chițimia, l'origine de la littérature populaire se trouverait « tant dans le milieu rural qu'à la cour des boyards » ; « le conte et la poésie lyrique » seraient plutôt nés « dans le milieu rural », tandis que la ballade aurait été « cultivée et goûtée en particulier aux cours des boyards »<sup>34</sup>. La thèse de Iorga sera reprise plus tard par Anton Balotă, qui soutiendra l'idée de l'existence d'une « ballade courtoise », en donnant comme exemples les chants épiques *Vartici* et *Radu Calomfirescu*.

*b) Le rôle des guslari serbes dans la diffusion de la ballade chez les Roumains*

Selon Iorga, la ballade serait parvenue aux cours princières de Neagoe Basarab et de Petru Rareș par l'intermédiaire des *guslari* serbes. Selon Anton Balotă, le terme de *gusla* est déjà attesté dans les *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils, Teodosie*, c'est-à-dire aux alentours des années 1520. En s'appuyant sur des documents d'archives, le chercheur montre que « la circulation des *guslari* serbes dans les principautés roumaines », restée longtemps incertaine, a été « un phénomène historique certain » jusqu'aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>

<sup>33</sup> S. Ispas, *Cântecul epic-eroic românesc în context sud-est european. Cântecul peșirii*, Bucarest, 1995, p. 14 : « on n'accorde pas trop de crédit à la théorie selon laquelle il y aurait un seul foyer d'origine et de diffusion des chants narratifs, quels qu'ils soient les réseaux et les directions par lesquels ceux-ci auraient été diffusés et auraient circulé en traversant l'Adriatique et l'Albanie pour pénétrer dans le Sud-Est de l'Europe, ou en passant par la Cour hongroise pour se faire diffuser par la suite dans d'autres espaces européens plus au sud ». Dans une étude ("The Narrative Song in South East Europe: Theoretical Guidelines", dans R. Theodorescu, L. Conley Barrows (éd.), *South East Europe - The Ambiguous Definition of a Space*, Bucharest, 2002, p. 133-175, voir p. 142-143), S. Ispas présente quelques stratégies d'emprunt : traduction fidèle et assimilation ; adaptation aux besoins de la communauté, par laquelle on arrive à emprunter des thèmes et des motifs provenant d'une culture étrangère ; revivification de certains modèles déjà existants, auxquels on prête une nouvelle fonction ou un nouveau statut.

<sup>34</sup> Dans *Folcloriști și folcloristică românească* (Bucarest, 1968, p. 51-52 et 235-236), I.C. Chițimia soutient que dans le passé, la ballade « a été le genre littéraire à correspondre au plus haut degré à la sensibilité littéraire qui s'est fait sentir aux cours des boyards, à côté du milieu rural ».

siècles<sup>35</sup> ; certains chants serbes indiqueraient même que de tels *guslari* auraient vécu en Valachie et ils sont responsables d'avoir introduit dans la ballade roumaine certains motifs, voire une stylistique propre à la ballade serbe.

*c) Les recherches comparatistes consacrées à la ballade roumaine en rapport avec les ballades sud-est européennes*

Iorga s'est penché aussi sur quelques ballades roumaines et leurs variantes sud-est européennes ; il s'agit, entre autres, des ballades de « Maître Manole », du *Letinul bogat* (Latin riche), de *Tudor Dobrogean*, du *Sârb-Sărac* (Pauvre Serbe) ou de *Iovan Iorgovan*. L'idée d'une recherche comparatiste de plusieurs ballades sud-est européennes sera mise en œuvre par de nombreux chercheurs, parmi lesquels D. Caracostea<sup>36</sup>, Tache Papahagi<sup>37</sup>, Mircea Popescu<sup>38</sup>, Adrian Fochi<sup>39</sup>. D. Caracostea et Mircea Popescu ont identifié des versions parallèles aux ballades roumaines, tandis que Tache Papahagi a traduit en roumain 49 textes grecs (lyriques, épico-lyriques ou chants de lamentations), indiquant leurs parallèles roumains et européens. De son côté, Fochi a examiné 47 thèmes épico-lyriques rien que dans l'aire européenne sud-orientale. Ses conclusions sont d'une importance extrême et il convient de les reproduire ici : sur les 47 ballades examinées, les Roumains partagent le plus grand nombre d'éléments avec les Bulgares : 41, à savoir 89%. Pour le reste, ils en partagent vingt-neuf avec les Serbes et les Croates (63%), treize avec les Grecs et les Albanais (28%), douze avec les Macédo-roumains (26%), un seul avec les Istro-roumains (2%). Au total, seulement 12.95% des thèmes roumains sont traités aussi dans le folklore balkanique ; il s'ensuit de là que la grande majorité des thèmes de nos ballades sont de souche roumaine. Quelques incertitudes demeurent pourtant encore car les résultats obtenus par Fochi n'ont pas été confirmés chez les peuples balkaniques par des travaux similaires. Or, dans l'absence d'une recherche similaire sur les rapports roumains – romans, respectivement sud-est européens – romans, on ne saurait guère apprécier le taux du pourcentage roumain – balkanique. Même plus : il se pourrait bien qu'une recherche des motifs (pas uniquement des types) communs s'avère plus significative. Néanmoins,

<sup>35</sup> « Circulația guslarilor prin Țările Românești », LL 17, 1968, p. 217-234, article repris dans *Izvoarele baladei populare românești*, ediție, prefață și note de P. Florea, Bucarest, 2005, p. 228-248.

<sup>36</sup> Apud A. Fochi, *Coordonate sud-est europene ale baladei populare românești*, p. 29-30.

<sup>37</sup> *Paralele folclorice. Traduceri din poezia populară greacă. Introducere, note de folclor, filologie și etnografie urmărite comparativ*, ediția a 2-a augmentată, Bucarest, 1970. Voir aussi H. Mihăescu, A. Fochi, Z. Mihail, « La contribution de Tache Papahagi à l'étude du Sud-Est européen », RESEE 11, n° 1, 1973, p. 115-144.

<sup>38</sup> « Dieci ballate romene con risponderne balcaniche », dans *Die Kultur Südosteuropas, ihre Geschichte und ihre Ausdrucksformen* (Südosteuropa-Schriften, 6), 1964, p. 218-228.

<sup>39</sup> A. Fochi, *Coordonate sud-est europene ale baladei populare românești*.

force est de constater que Caracostea, Papahagi, Popescu et Fochi ont déblayé le chemin pour des recherches similaires dans d'autres pays de l'Europe sud-orientale.

*d) Les ballades les plus étudiées par les chercheurs roumains*

Il convient de nous pencher maintenant sur un bref état des lieux de la recherche roumaine consacrée à quelques ballades privilégiées par les chercheurs : *Meșterul Manole* (Maître Manole), *Lenore* (Lénore), *Cununia fraților* (Les noces des frères), *Miorița* (La Miorița) et *Letinul bogat* (Le Latin riche). Si les quatre premières ballades font partie du panthéon archaïque de la culture roumaine, la cinquième est plus récente et fait figure à part dans le folklore de la région.

*Le sacrifice de l'édifice ou le chant du Maître Manole*

Sans doute la ballade dédiée au maître-bâtitseur Manole (et à *la femme emmurée*) a-t-elle bénéficié du plus grand nombre d'analyses. Son entrée dans le panthéon de la culture universelle date depuis à peu près deux siècles. Son existence soulève un bon nombre de questions tant pour les chercheurs roumains<sup>40</sup> que pour ceux provenant de l'Europe sud-orientale ou de l'extérieur de la péninsule : si le thème est rencontré chez tous les peuples sud-est européens, combien de variantes retrace-t-on chez chacun de ces peuples ? Où puiser l'origine de ce chant ? Quelle version serait celle originale et laquelle est la plus accomplie du point de vue artistique ?

Déjà en 1905, mais surtout en 1910 et en 1929, Iorga la prenait pour « la plus belle ballade » et tirait l'attention sur le fait que la version roumaine misait sur un double martyre : celui de la femme emmurée et celui de son époux, qui se trouve obligé de sacrifier sa femme. En comparant la version serbe avec celle roumaine, il soutient que celle-ci « sanctionne le sacrifice de la femme ». En même temps, sachant que la version hongroise n'est connue qu'en Transylvanie, Iorga affirme que celle-ci est plus nouvelle et qu'elle y provient des Roumains.

Le chant sur l'emmurement de la femme a donné naissance à de nombreuses études ; plus d'une fois, elles revêtent un caractère polémique. P. Caraman rejette avec force l'affirmation du linguiste croate, P. Skok, selon laquelle de la création et de la diffusion de la ballade seraient responsables les maçons aroumains<sup>41</sup> ; L. Blaga<sup>42</sup>, G. Călinescu<sup>43</sup> et Al. Husar<sup>44</sup> en offrent des interpréta-

<sup>40</sup> Pour une synthèse des plus importantes études roumaines consacrées à cette ballade, à partir de celles signées par Al. Odobescu, B. P. Hasdeu et Iorga pour arriver à celle de O. Bîrlea, voir M. Cordoneanu, *Meșterul Manole. Studiu, antologie și note*, Bucarest, 1980.

<sup>41</sup> « Considerații critice asupra genezei și răspândirii baladei meșterului Manole în Balcani », *Buletinul Institutului de Filologie Română* 1, 1934, p. 62-102.

tions littéraires ou mythologiques ; D. Caracostea fait une analyse esthétique de la version roumaine et avance l'hypothèse selon laquelle elle aurait été *implantée* chez nous pendant la cérémonie de consécration de l'église de Curtea de Argeș (1517), lors de laquelle ont participé également des ménestriers provenant du sud du Danube. Selon Caracostea, ceux-ci auraient chanté leurs propres versions, une occasion pour les chanteurs roumains de la leur emprunter<sup>45</sup>. Selon l'avis de Mircea Eliade, l'origine de la balade serait à retrouver chez les Grecs, tandis que sa version la plus accomplie, du point de vue littéraire, sera celle diffusée dans le folklore roumain<sup>46</sup>.

La découverte des variantes transylvaines de la ballade a marqué un moment important dans l'histoire des recherches qui lui ont été consacrées. Une de ses conséquences a été de rendre nulle l'hypothèse de Caracostea concernant *l'implantation* de la ballade dans le folklore roumain à l'occasion de la consécration de l'église de Curtea de Argeș. La version transylvaine a fermement positionné le débat dans le domaine du substrat sud-est européen<sup>47</sup>. Pendant les années 1960-1970, les études sur la ballade de la « femme emmurée » deviennent de plus en plus nombreuses. O. Papadima examine ainsi le motif des « marchands d'ombres », une version mise à jour ou « adoucie » de l'immolation par l'emmurement d'un être humain ; plus précisément, on substituait à une personne vivante son « ombre » qu'on plaçait dans les fondations d'un édifice ; cette ombre était enlevée en cachette mais l'effet de l'emmurement de l'ombre était le même que celui de l'édification *de facto* d'un être humain, ou du moins c'est ce que les légendes en prose nous indiquent<sup>48</sup>. I.C. Chițimia est d'accord avec les opinions exprimées par P. Skok concernant l'origine sud-danubienne de la ballade et sa diffusion par l'intermédiaire des maçons aroumains<sup>49</sup>. Gh. Vrabie arrive à conclure que la ballade daterait de l'époque de Neagoe Basarab<sup>50</sup>. Selon

<sup>42</sup> *Spațiul mioritic*, Bucarest, 1936 ; id., « Perspectiva sofianică », dans *Trilogia culturii*, Bucarest, 1969.

<sup>43</sup> *Istoria literaturii române de la origini până în prezent*, Bucarest, 1941.

<sup>44</sup> « Luceafărul și Meșterul Manole », *Meșterul Manole* 4, n° 1-4, 1942, p. 17-26.

<sup>45</sup> « Material sud-est european și formă românească. Meșterul Manole », *Revista Fundațiilor Regale* 1942, p. 619-656.

<sup>46</sup> *Comentarii la legenda Meșterului Manole*, Bucarest, 1943 ; « L'orizzonte mitico della ballata di Mastro Manole », *Annali del Museo Pitrè*, 14-15, 1963-1964, p. 80-98 ; *De Zalmoxis à Gengis Khan*, p. 162-185 ; *Meșterul Manole. Studii de etnologie și mitologie*, Cluj-Napoca, 2008.

<sup>47</sup> I. Taloș, « Balada meșterului Manole și variantele ei transilvănene », *Revista de Folclor* 7, n° 1-2, 1962, p. 23-57.

<sup>48</sup> « Neagoe Basarab, meșterul Manole și 'vânzătorii de umbre' », *Revista de Folclor* 7, 1962, n° 3-4, p. 68-77. Voir aussi D. Găzdaru, « Legenda Meșterul Manole », *Arhiva* 39, 1932, p. 88-92. Le motif de l'emmurement de l'ombre apparaît aussi dans certaines variantes bulgares (cf. Gh. Ciocioi, *Meșterul Manole. Portret sud-dunărean*, s.l., 2012, p. 67).

<sup>49</sup> « Meșterul Manole », dans *Istoria literaturii române*, I, Bucarest, 1964, p. 125-128.

<sup>50</sup> *Balada populară română*, Bucarest, 1966.

Mihai Pop, la Grèce et la Transylvanie, les deux extrémités de l'aire de diffusion de la ballade, conservent les phases les plus archaïques de l'évolution du texte, ce qui déplace notre attention vers le substrat thraco-dace consubstantiel à la communauté culturelle balkanique ; à son avis, le motif de Dédale et d'Icare ne serait présent que dans les versions roumaines où il aurait pris racine suite à des lectures mythologiques, ce qui prouverait ainsi l'existence d'un moment d'essor culturel ou de « Renaissance roumaine tardive »<sup>51</sup>. A. Fochi examine les légendes du sacrifice de l'édification diffusées à l'extérieur de l'aire sud-est européenne ; il soutient ainsi que les créateurs de la ballade seraient grecs, mais ajoute toutefois que la version transylvaine indique une ancienneté qui égalerait celle de la version grecque<sup>52</sup>. De son côté, Ion Taloș entreprend une étude monographique de la ballade, en s'appuyant sur 161 versions roumaines, auxquelles il ajoute des versions hongroises (38), bulgares (87), serbo-croates (37), albanaïses (19), aroumaines (5), tsiganes (4) et grecques (192)<sup>53</sup>. En poursuivant ses recherches, Taloș fait paraître aussi un corpus des variantes roumaines, comprenant au total 280 documents (242 ballades et 38 légendes en prose), à mettre à la disposition de tout chercheur roumain ou étranger intéressé par cette ballade<sup>54</sup>. Pour O. Bîrlea, la ballade sous forme de Noël représenterait sa couche la plus archaïque en Roumanie, de plain-pied avec les versions grecques, unanimement tenues pour les versions les plus anciennes en matière de tissu narratif et de message poétique<sup>55</sup>. N. Constantinescu signale à l'attention des chercheurs des études internationales peu connues sur l'interprétation chrétienne de ce thème<sup>56</sup>. S. Ispas analyse la ballade du point de vue du Nouveau Testament, en affirmant que le texte du chant « ne concerne pas en premier lieu le sacrifice réclamé par l'édification ou la création d'une œuvre d'art ; il est, avant toute chose, l'un des chants narratifs les plus accomplis sur la fondation de l'église du Christ »<sup>57</sup>. Enfin, I. Taloș examine les rapprochements possibles entre certains motifs de la

<sup>51</sup> *Nouvelles variantes roumaines du chant du maître Manole* (1963). Toutefois, dans une variante bulgare, on rencontre le motif de l'envol des maçons du haut du toit et même de la fontaine qui surgit à l'endroit où Manole tombe (Gh. Ciocoi, *Meșterul Manole*, p. 32).

<sup>52</sup> « Versiuni extrabalcanice ale legendei despre 'Jertfa zidirii' », LL 12, 1966, p. 373-418.

<sup>53</sup> *Meșterul Manole. Contribuție la studiul unei teme de folclor european*, Bucarest, 1973. Dans son excellent livre *Die Folklore Südosteuropas. Eine komparative Übersicht*, Wien, Köln, Weimar 2016, p. 47), a écrit sur Megas, Vargyas, Taloș, „die jeweils die ungarische, griechische bzw. rumänische Herkunft der Ballade vertreten” – ce qui, dans mon cas, n'est pas vrai.

<sup>54</sup> *Meșterul Manole. Contribuție la studiul unei teme de folclor european*, t. I, Bucarest, 1973. Le second tome a comme sous-titre *Corpusul variantelor românești*, Bucarest, 1997.

<sup>55</sup> « Meșterul Manole », LL 3, 1973, p. 547-556.

<sup>56</sup> *Meșterul Manole*, Râmnicu-Vâlcea, *Fântâna lui Manole*, 2005.

<sup>57</sup> *Povestea cântată. Studii de etnografie și folclor*, Bucarest, 2001, p. 151-165, la citation originale se trouve à la page 164 ; id., « Le Maître Manole et le Monastère d'Argeș », dans A. Branda, I. Cuceu (éd.), *Romania Occidentalis – Romania Orientalis. Volum omagial dedicat prof. univ. dr. Ion Taloș*, Cluj-Napoca, 2009, p. 293-308, la citation originale se trouve à la page 303.

ballade et des scènes issues de l'Ancien Testament : a) la recherche des murs abandonnés et restés inachevés dans la ballade peut être lue en parallèle avec l'édification du Second Temple de Jérusalem sur les bases du premier Temple, qui n'a pas pu être accomplie par Cyrus, mais seulement par Darius (Ezra 8, 20-24) ; b) le sacrifice d'Ana accompli par l'époux de celle-ci ressemble jusqu'à un certain point au sacrifice d'Isaac par son propre père, Abraham (Genèse 22, 2)<sup>58</sup>.

*Lénore ou le Voyage du frère mort / du frère revenant*

La ballade de Lénore, connue en Roumanie aussi sous le titre de *Voica* ou *Voichița*, est le récit de la malédiction prononcée par une mère contre son fils mort à cause d'une épidémie de peste ; le fils ne devrait plus trouver le repos jusqu'à ce qu'il ne réussisse pas à respecter sa promesse faite à la mère de ramener un jour de grande fête sa sœur mariée et partie à l'étranger. Suite aux imprécations de sa mère, le frère sort du tombeau et ramène en effet la sœur chez leur mère.

Comme dans le cas du sacrifice réclamé par un édifice, le motif de Lénore est à rencontrer dans l'Europe centrale et occidentale sous une forme prosaïque, et dans celle du Sud-Est, sous la forme d'une ballade. Le motif a été étudié par D. Caracostea dans toutes les littératures européennes (chez les Allemands, les Anglais, les Scandinaves, les Français, les Italiens, les Slovènes, les Polonais, les Ruthènes, les Russes, les Hongrois, les Arméniens de Transylvanie, les Lithuaniens et les Lettons). La version roumaine aurait dû bénéficier d'une étude à part qui n'a pourtant jamais été rédigée<sup>59</sup>, ce qui est fort regrettable. Toutefois, l'auteur avance des hypothèses intéressantes : à son avis, tant la version du Nord (le fiancé revenant) que celle du Sud (le frère revenant) auraient été précédées d'une version unique – mettant en scène un cauchemar érotique incestueux, inspiré par le motif des mariages forcés, la dernière forme étant même plus ancienne que la première<sup>60</sup>. Iorga omet de mentionner cette ballade mais elle est attestée chez la plupart des populations locales et occupe la deuxième place en matière de recherches qui lui ont été consacrées (réunissant des chercheurs allemands, français, grecs, bulgares, albanais, serbes ou roumains). Ceux-ci ont placé les origines de la ballade soit en Serbie, soit en Grèce, tandis que les Bulgares semblent avoir joué le rôle de passeurs.

Les premières versions roumaines de cette ballade ont été enregistrées en Transylvanie vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À cette époque-là, elle a donné cours

<sup>58</sup> « Frumosul arhaic al jertfei zidirii. Rituri, legende, balade », dans D. A. Răchișan (ed.) *Conferința internațională Tradiție și inovație. Unitate în diversitate în context european*, Baia Mare, 2015, p. 72-82.

<sup>59</sup> D. Caracostea, *Poezia tradițională română. Balada poporană și doina*, II, ediție critică D. Șandru, Bucarest, 1969, p. 179-184.

<sup>60</sup> *Lenore, o problemă de literatură comparată și folklor*, Bucarest, 1929.

à de nombreux échanges épistolaires sur son sujet entre Șişmănoff, Hasdeu et Bianu<sup>61</sup>. La première étude qui lui est consacrée appartient à l'écrivain transylvain Pavel Dan<sup>62</sup> et date de 1935 ; il compare les variantes transylvaines publiées par Bugnariu, Cătană et Papahagi avec les variantes bulgares, serbes, grecques et albanaises, en insistant sur les similarités existantes : selon Pavel Dan, on retrouve « les mêmes tableaux, voire les mêmes expressions ».

L'étude la plus ample sur cette ballade est pourtant signée par Gh. Vrabie. Elle a le mérite d'avoir établi les deux cycles des versions sud-est européennes : un premier cycle où c'est la mère qui joue le rôle principal, et un deuxième cycle où ce rôle est dévolu à la fille. Chez les Roumains on ne connaît que le premier cycle, tant au nord que dans le sud du pays. En analysant la valeur artistique de la version roumaine, Vrabie arrive à la conclusion que la naissance de la ballade devrait être rapportée à un milieu grec et aroumain. De sa part, T. Papahagi a traduit en roumain, selon Politis, une variante grecque ; il a également enrichi le nombre des indications bibliographiques des versions roumaines, aroumaines et mégléno-roumaines et il a soutenu l'hypothèse de l'origine grecque de la ballade. À son tour, Fochi entreprend un travail de comparaison entre toutes les versions sud-est européennes ; il met en évidence l'ancienneté de ce thème, étant donnée la croyance dans l'efficacité de la malédiction maternelle et soutient lui aussi l'hypothèse de son origine grecque. La ballade a suscité l'intérêt d'autres chercheurs aussi, parmi lesquels nous pouvons mentionner Felicia Marinca<sup>63</sup>, T. Tripcea<sup>64</sup> ou C. Vlad<sup>65</sup>.

#### *Cununia fraților* (Les noces des frères)

Cette ballade sur l'inceste évité se présente en Roumanie sous deux types.

Le premier type, circulant plutôt sous la forme d'un Noël au nord de la Moldavie, en Transylvanie et dans le Banat, s'appelle *Les noces des frères* ; ses protagonistes sont tous les deux des princes et ils sont frère et sœur. L'inceste est évité grâce à des signes miraculeux qui arrivent à l'église.

Diffusé dans la Moldavie du centre et du sud, en Munténie, en Olténie et dans la région du Timok, le deuxième type est connu sous le nom de *Soarele și Luna* (Le Soleil et la Lune). Les deux protagonistes sont *le Soleil*, qui apparaît sous la forme d'un jeune homme, et sa sœur, avant de devenir *la Lune* ; leur

<sup>61</sup> E. Siupiur, « 'La Chanson du frère mort' dans la poésie des peuples balkaniques et la correspondance de I.D. Șişmănoff, B.P. Hasdeu et I. Bianu », RESEE 6, 1968, p. 347-364.

<sup>62</sup> « Motivul 'Lenore' în poezia populară ardeleană », in *Blajul*, 2, n° 10, 1935, p. 429-435, une étude ignorée par A. Fochi dans les *Recherches*...

<sup>63</sup> « O variantă a baladei călătoria fratelui mort (motivul Lenore) », LL 6, 1962, p. 387-395.

<sup>64</sup> « Balada 'Călătoria fratelui mort' la aromâni », *Revista de Folclor* 3, n° 4, 1958, p. 137-139.

<sup>65</sup> *Psychoanalytische Beiträge zum Studium des Brudergespensproblem*, Bucarest, 1935.

mariage est évité grâce à la tentative de suicide initiée par la sœur qui saute dans la mer ou dans le Danube ; le Soleil la suit pour la sauver mais la main invisible de Dieu les lance tous les deux sur le ciel à grande distance l'un de l'autre, pour ne plus se rencontrer, en créant ainsi le Soleil et la Lune.

A. Fochi ne s'occupe que du premier type. Il identifie des rapprochements possibles entre celui-ci et le chant des Slaves du Sud sur le désir du tsar Dusan d'épouser sa sœur, où l'inceste est évité par le recours au motif biblique des ordalies : on demande aux patriarches comme aux évêques si le mariage entre frère et sœur est permis ; comme les opinions divergent, on les jette tous dans une fournaise : ceux qui acceptent un tel mariage tournent aux cendres, tandis que ceux qui le refusent restent vivants. Le rapprochement entre le premier type de la ballade roumaine et cette version des Slaves du Sud est un phénomène inattendu qui exige pourtant des explications supplémentaires<sup>66</sup>.

Caraman<sup>67</sup>, Vrabie<sup>68</sup> et Talos<sup>69</sup>, qui étudient les deux types de la ballade, s'accordent à affirmer que la version sud-orientale représente l'apogée artistique de ce thème, comme dans le cas des ballades de *Maître Manole* et de la *Miorița*. Fochi est le seul à s'interroger sur le lieu d'origine du Noël, en soutenant que son origine devrait être cherchée « dans le folklore bulgare »<sup>70</sup>. Les autres chercheurs s'intéressent plutôt à l'évolution de ce thème et aux rapports qui s'établissent entre les deux types. Leurs opinions divergent pourtant beaucoup. Selon Caraman et Vrabie, la version du *Soleil et la Lune* aurait initialement circulé dans toute l'aire roumaine ; les motifs mythiques auraient été remplacés au Nord-Ouest par des éléments réalistes et cette version serait enfin devenue « une forme dégradée du motif mythique solaire de l'espace danubien », correspondant à « la dernière phase du motif ». Pour Talos, la version la plus ancienne est, par contre, celle du nord-ouest ; elle contiendrait ainsi certains motifs latents qui seront exploités plus tard dans le sud-est du pays et enrichis de plusieurs élé-

<sup>66</sup> Je voudrais y ajouter un détail frappant : certains motifs présents dans les chants bulgares ont été également attestés dans la Moldavie du centre, dans des légendes en prose : une femme dont le Soleil tombe amoureux est élevée au ciel, dans un berceau doré, le jour de la Saint-Georges pour épouser le Soleil. La mère de la fille prononce pourtant une malédiction contre elle de rester muette pendant neuf ans et neuf mois, ce qui arrive d'ailleurs. L'existence de cette légende nous autorise ainsi de penser à une possible migration de population bulgare vers le centre de la Moldavie.

<sup>67</sup> « Asupra originii și genezei unor balade sud-est europene, având ca subiect fapte extraordinare », dans *Studii de folclor*, I, ediție îngrijită de V. Săvulescu, studiu introductiv și tabel cronologic de I. Datcu, Bucarest, 1987, p. 366-498.

<sup>68</sup> *Balada populară română*, Bucarest, 1966 ; *Eposul popular românesc. Teme – Motive – Structuri poetice*, Bucarest, 1983, p. 119-121.

<sup>69</sup> *Cununia fraților și Nunta Soarelui. Incestul zădărnicit în folclorul românesc și universal*, Bucarest, 2004.

<sup>70</sup> *Concordanțe...*, p. 82-86, voir p. 72.

ments mythiques, ce qui accroîtra considérablement la valeur artistique de la ballade pour la transformer dans un véritable chef-d'œuvre.

Les rapports entre les deux versions roumaines mériteraient une étude à part, qui dépasse les limites de la présente recherche. Nous nous contentons donc de rappeler que tant dans le cas de la *Miorița* que dans celui du *Maître Manole*, les versions du nord-ouest se sont avérées être les plus anciennes. En outre, il existe dans celles-ci des motifs qui connaîtront, dans les versions du sud-est, un développement poétique tout à fait exceptionnel. Nous n'hésitons pas alors à affirmer que le motif de l'inceste fraternel évité connaît une situation similaire.

### *Miorița*

On a longtemps tenu la *Miorița* pour une ballade purement roumaine, sans parallèles dans le Sud-Est de l'Europe. Et pourtant, comme nous venons de le voir, Andrei Timotin a montré non seulement qu'elle circulait parmi les Aroumains du sud du Danube, mais aussi qu'il y avait dans la Péninsule des Balkans, vers le milieu du premier millénaire chrétien, une tradition pastorale épico-lyrique commune de deux côtés du Danube.

### *Le Latin riche ou le Chant du parrain*

Plus nouvelle, cette ballade confirme l'existence d'après conflits interconfessionnels dans l'Europe sud-orientale, qui pourraient sembler incompréhensibles de nos jours. À l'avis de Iorga, il s'agirait d'une ballade « d'origine transdanubienne ». La ballade a attiré l'attention de plusieurs chercheurs, parmi lesquels mentionnons B.P. Hasdeu (1898)<sup>71</sup>, A. Fochi (1975)<sup>72</sup>, O. Bîrlea (1983)<sup>73</sup>, P. Caraman (1987)<sup>74</sup> et Sabina Ispas (1995)<sup>75</sup>. Il existe également une monographie réalisée à l'extérieur de la région concernée, signée par Dagmar Burkhart (1968)<sup>76</sup>.

Si elle est connue chez les Serbes, les Croates, les Slovènes, les Bulgares et les Roumains, elle n'apparaît pas chez les Grecs ni chez les Albanais. Le fils d'un prince orthodoxe épouse la fille d'un catholique / un latin (= latin, catholique) riche. Ce dernier soumet son futur gendre à une série d'épreuves difficiles, censées prouver sa vaillance et son intelligence. Celles-ci ne sont pourtant pas

<sup>71</sup> *Etymologicum Magnum Romaniae*, IV, Bucarest, 1898.

<sup>72</sup> *Concordanțe...*, p. 82-86.

<sup>73</sup> *Folclorul românesc*, II, Bucarest, 1983, p. 81-82.

<sup>74</sup> *Cântecul nunului* (voir note 67), p. 195-365.

<sup>75</sup> *Cântecul epic eroic românesc în context sud-est european. Cântecul pețirii*, Bucarest, 1995, p. 137-147.

<sup>76</sup> *Untersuchungen zur Stratigraphie und Chronologie der südslavischen Volksepik*, Munich, 1968 (Slavistische Beiträge 33), p. 94-150 : « Brautfahrtsmärchen in Liedform: Bestehen von Freiersproben durch einen Helfer des Bräutigams ».

surmontées par le futur époux, mais par les invités ou plutôt par le parrain. Hasdeu soutient l'hypothèse d'une origine indépendante de toutes les versions, étant combattu là-dessus par Caraman. Celui-ci affirme : concernant l'origine de la ballade, « il n'y a qu'une seule réponse et on ne peut le dire plus clairement : les créateurs de cette ballade sont la Serbie et le peuple serbe »<sup>77</sup>.

La ballade est troublante par l'expression de la haine qui déchire les deux Églises du Christ (catholique et orthodoxe), et qui se superpose sur un conflit de nature sociale et ethnique. D'ailleurs, les Roumains ignorent souvent ce qu'on comprenait par le mot « *letin* » (latin), par lequel on identifiait, selon l'occasion, un Turc, un Tatar ou un Juif<sup>78</sup>. C'est un argument de plus en faveur de l'idée que la ballade serait arrivée en Roumanie par une filière slave, où l'on désigne souvent les catholiques par le terme de « latins ». Caraman mentionne ainsi « une influence occidentale relativement tardive sur le chant épique serbe et croate », s'agissant probablement d'« une influence italo-dalmate ». Selon lui, les persécutions contre les maîtres de cérémonie du mariage, telles qu'elles sont imaginées à la fin d'une variante roumaine, « atteignent l'apogée de la barbarie et de l'horreur » et ne représentent que « des ajouts des *lautari*, entièrement dépourvues de bon goût et de sens, qui n'ont rien à faire avec la tradition ancienne de la ballade » (p. 356–357).

#### *La poésie lyrique populaire*

Iorga accorde une attention particulière à la poésie lyrique populaire, notamment à celle d'amour, où il affirme avoir trouvé des « fragments d'une beauté troublante », à égaler à celle de l'Italie du Sud. En effet, certains fragments cités par Iorga sont d'une beauté singulière. La lyrique populaire a d'ailleurs fait l'objet d'une recherche ample et extrêmement riche signée par Tache Papahagi, qui examine aussi les rapports entre la lyrique aroumaine et celle roumaine<sup>79</sup>. Une autre étude signée cette fois-ci par Ion Taloş établit des parallèles entre la

<sup>77</sup> Voir note 67, p. 261. L'hypothèse de Caraman recoupe celle avancée par D. Burkhart et O. Păun ; ce dernier affirme d'ailleurs que « l'emprunt a visé plutôt les peuples orthodoxes, roumain et bulgare, et moins ceux catholiques comme les Croates et les Slovènes ». Sabina Ispas replace l'analyse de la ballade dans le contexte plus large des chants de demande en mariage, à côté de *Iovan Iorgovan*, *Novac și zâna* (Novac et la fée), *Însurătoarea lui Gruia cu fata sălbatică* (Le mariage de Gruia avec la fille sauvage). Dans ce contexte, l'attention de la chercheuse est plutôt orientée vers les rites nuptiaux inclus dans la ballade, des rites qui différencient les variantes roumaines de celles des Slaves péninsulaires.

<sup>78</sup> Caraman regrette cette confusion : « on voit bien combien l'image que notre paysan avait à propos des soi-disant *Latins* était vague et erronée » (v. note 67, p. 267).

<sup>79</sup> *Poezia lirică populară*, Bucarest, 1967, voir « Lirica populară aromână », p. 309-461.

poésie lyrique populaire roumaine et celle provenant d'autres pays de la *Romania*<sup>80</sup>.

*Les coutumes et les traditions*

Mentionnés par Iorga à maintes reprises depuis 1905, les *chants de Noël* ont toujours joui d'une attention particulière de la part des nouvelles générations de chercheurs. Les ouvrages de P. Caraman sur les pratiques du *colindat*<sup>81</sup> ou du *descolindat*<sup>82</sup> restent des références fondamentales. Même s'il constate l'existence de la tradition des noëls chez la plupart des peuples sud-est européens, le chercheur focalise son attention sur la région où elle est la mieux conservée (chez les Roumains, les Bulgares et les Ukrainiens). Tout en affirmant que l'origine de cette tradition est latine<sup>83</sup>, il ne l'examine pas chez les peuples de langue romane. Nous avons alors voulu tester son hypothèse et nous l'avons fait par des comparaisons entre les traditions roumaines de Noël, du Nouvel An et de la fête de l'Épiphanie et des traditions similaires chez les Italiens, les Français, les Espagnols et les Portugais. Vu les nombreuses similarités, en particulier dans les régions latérales, nous avons pu prouver qu'en effet, cette tradition provient des Romains<sup>84</sup>.

La *Sorcova*. Il convient d'évoquer à ce point l'étude de Caraman sur l'origine et la genèse de la *Sorcova*<sup>85</sup>, dont l'origine se trouverait chez les Bulgares.

<sup>80</sup> « Algunas observaciones sobre la lírica popular en Italia, Rumanía, Francia y España », dans *De la canción de amor medieval a las soleares. Profesor Manuel Alvar in memoriam*, Actas del Congreso Internacional Lyra mínima oral III, Sevilla, 26–28 de noviembre de 2001, ed. P. M. Piñero, con la colaboración de A. Pérez Castellano, Sevilla, 2004, p. 539-555.

<sup>81</sup> *Colindatul la români, slavi și la alte popoare. Studiu de folclor comparat*, ediție îngrijită de S. Ciubotaru, prefață de O. Bîrlea, Bucurest, 1983.

<sup>82</sup> *Descolindatul la popoarele din orientul și sud-estul Europei. Studiu de folclor comparat*, Iași, 1997.

<sup>83</sup> Même sa présence chez les Grecs habitant en Épire, en Thessalie et en Macédoine, c'est-à-dire « précisément dans les provinces limitrophes du territoire romanisé de la *Romania* orientale, confirme une fois de plus son origine latine » (p. XI, 295).

<sup>84</sup> « Profane Bräuche und Lieder in der Weihnachtszeit bei den romanischen Völkern », dans id., *D'Italica à Sarmizegetusa. Réflexions sur la culture populaire romane*, Bucurest, 2016, p. 215-256.

<sup>85</sup> *Studii de folclor*, II, ediție îngrijită de V. Săvulescu, studiu introductiv și tabel cronologic de I. Datcu, Bucurest, 1988, p. 247-276.

\*

e) *Les recherches consacrées au folklore des Roumains habitant à l'étranger ou de certaines minorités sud-est européennes habitant en Roumanie*

Ces études ont rarement un caractère comparatif. Pour la plupart, il s'agit de descriptions très détaillées de certaines traditions ou de reproductions de contes populaires. Comme nous avons déjà abordé ailleurs la question de ces recherches<sup>86</sup>, nous ne mentionnerons ici que quelques travaux plus importants.

Chez les Roumains habitant dans la Péninsule des Balkans, des recherches documentées ont été entreprises par G. Weigand<sup>87</sup>, P. Papahagi<sup>88</sup>, T. Papahagi<sup>89</sup>, Th. Capidan<sup>90</sup>, Ioan Caranica<sup>91</sup>, N. Gh. Caraiani et N. Saramandu<sup>92</sup>, Thede Kahl<sup>93</sup>.

Les Roumains habitant dans les pays voisins de la Roumanie ont bénéficié, eux aussi, d'une grande attention de la part de nombre de chercheurs : G. Giuglea și G. Vâlsan<sup>94</sup> ont entrepris des recherches sur le folklore des Roumains de la Vallée du Timok, des recherches qui ont été par la suite approfondies et étendues par E. Bucuța<sup>95</sup>, Cristea Sandu-Timoc<sup>96</sup>, Otilia Hedeșan<sup>97</sup>, Annemarie Sorescu-Marinkovici<sup>98</sup>, E. Țîrcomnicu et Iulia Wișoșenschi<sup>99</sup>, S.-D. Șolkotović<sup>100</sup>, M. Budiș<sup>101</sup> et d'autres.

<sup>86</sup> Pour plus de détails, voir I. Taloș, *D'Italica à Sarmizegetusa*, p. 132-135.

<sup>87</sup> *Die Aromunen*, Band 2 : *Volksliteratur der Aromunen*, Leipzig, 1894 ; *Die Aromunen. Ethnographisch, philologisch, historische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Romanen oder Zinzaren*, Bd. I-II, Leipzig, 1894-1895 ; *Rumänen und Aromunen in Bulgarien*, Leipzig, 1907.

<sup>88</sup> *Basmе aromâne și glosar*, Bucarest, 1905 ; *Din literatura poporană a aromânilor*, s.l., 1900 ; *Megleno-românii. Studiu etnografico-filologic*, vol. I-II, Bucarest, 1902 ; *Pruverbii-a aromânilor*, Constanța, 2006 ; *Vânătorul cel viteaz și Frumoasa-Pământului. Basmе aromâne*, Bucarest, 1977.

<sup>89</sup> *Antologie aromânească*, București, 1922 ; *Images d'ethnographie roumaine – daco-roumaine et aroumaine*, Bucarest, 1928, 1934 ; *Aromânii: grai, folklor, etnografie*, Bucarest, 1932.

<sup>90</sup> *Macedoromânii: etnografie, istorie, limbă*, Bucarest, 1942 (2<sup>e</sup> éd. 2010) ; *Meglenoromânii, II. Literatura populară la meglenoromâni*, Bucarest, 1926.

<sup>91</sup> *130 de melodii populare aromânești*, Bucarest, 1937.

<sup>92</sup> *Folclor aromân grămostean*, Bucarest, 1982.

<sup>93</sup> *Istoria aromânilor. Vlahi și meglenoromâni din Europa de Sud-Est*, Bucarest, 2006.

<sup>94</sup> *De la români din Serbia. Culegere de literatură populară*, Bucarest, 1913 (2<sup>e</sup> éd. Cluj-Napoca, 2007).

<sup>95</sup> *Românii dintre Vidin și Timoc*, Bucarest, 1923.

<sup>96</sup> *Poezii populare de la români din Timoc: nord-estul Serbiei și nord-vestul Bulgariei*, 2<sup>e</sup> éd., Bucarest, 2007.

<sup>97</sup> O. Hedeșan, *Luai Uzdinu de-amăruntul. Amintirile unei povestitoare prodigioase: Mărioara Sârbu*, Timișoara, 2015 ; id., *Mă razumești, fata mea. Note de teren pe Valea Moravei*, Bucarest, 2007.

<sup>98</sup> *Ființe demonice la români din Timoc (Serbia)*, Cluj-Napoca, 2010 ; *Românii din Timoc astăzi: ființe mitologice*, Cluj-Napoca, 2012.

De son côté, Ioan Godea<sup>102</sup> a entrepris des recherches sur les Roumains de Voïvodine, Costa C. Roșu<sup>103</sup> sur ceux du Banat serbe, Maria Gurzău Cze-glédi<sup>104</sup>, Stella Nikula Machhour<sup>105</sup> et Emilia Martin<sup>106</sup> sur les Roumains de Hongrie, tandis que Iuffu Zlatca<sup>107</sup> s'est occupé des minorités sud-est euro-péennes de Roumanie.

#### 4. Deux remarques générales en guise de conclusion

*Primo.* Dans son étude sur les « tribus et les villages » dans l'Europe sud-orientale (2000), Paul Stahl affirme que, dans cette zone, « prouver l'origine d'un édifice ou d'une tradition se mue parfois en preuve de patriotisme et non en un geste de sincérité » ; il y en a certains, affirme-t-il, qui « soutiennent la prévalence d'un groupe – le leur – sur d'autres groupes de la même région, ignorant de la sorte les grands courants culturels et les contributions communes à la création de la même culture »<sup>108</sup>. Au terme de notre étude, nous pouvons conclure qu'avec de petites exceptions, les folkloristes roumains ne commettent pas ce péché, ce qui est vraiment méritoire de leur part.

*Secundo.* La recherche que nous avons entreprise sur les études roumaines consacrées au folklore sud-est européen nous oblige à nous interroger sur la place exacte que le folklore roumain occuperait. S'agit-il du Sud-Est de l'Europe, de l'aire romane ou de celle centrale-européenne ? En 1967, le réputé chercheur allemand Erich Seemann a établi les *dialectes* de la ballade euro-

<sup>99</sup> E. Țîrcomnicu, I. Wișoșenschi, *Românii de la sud de Dunăre. Macedoromânii. Obiceiuri tradiționale de nuntă. Studiu istoric și etnologic*, Bucarest, 2003 ; E. Țîrcomnicu, *Identitate românească sud-dunăreană. Aromânii din Dobrogea. Sărbători, obiceiuri, credințe, cultură și viață comunitară*, Bucarest, 2004 ; *Minorități românești sud-dunărene. Studiul etnologic al aromânilor*, Bucarest, 2007 ; *Meglenoromânii. Destin istoric și cultural*, Bucarest, 2004 ; *Atlasul etnografic român. Sărbători și obiceiuri: românii din Bulgaria*, t. 1 : Timoc. t. 2 : Valea Dunării, Bucarest, 2011.

<sup>100</sup> *Mitologia vlaho-românilor din Valea Timocului*, Craiova, 2010.

<sup>101</sup> *Comunitatea românească de pe Valea Timocului Bulgăresc*, Bucarest, 2001.

<sup>102</sup> *Românii din Voivodina (Serbia). Însemnări etnologice privind habitatul și populația*, Bucarest, 2013.

<sup>103</sup> *Folclor românesc din Banatul Sârbesc. Colecție de folclor literar bănățean în versuri și proză*, Timișoara, 2010.

<sup>104</sup> *Ceremonialul nupțial la românii din Ungaria*, Cluj-Napoca, 2000.

<sup>105</sup> *Folclorul obiceiurilor calendaristice la românii din Ungaria*, Cluj-Napoca, 1999.

<sup>106</sup> *Românii din Ungaria. Studii de etnologie*, Giula, 2013.

<sup>107</sup> I. Zlatca, *Cântecul popular bulgăresc din comunele Chiajna și Valea Dragului (jud. Ilfov)*, Bucarest, 2014.

<sup>108</sup> *Triburi și sate din sud-estul Europei. Structuri sociale, structuri magice și religioase*, Bucarest, 2000, p. 5.

péenne en s'appuyant sur le principe des familles de langues. Toutefois, contrairement à ce principe, il plaçait la ballade roumaine dans l'aire sud-est européenne, et non dans celle romane. Dix ans plus tard, Seemann fut contredit par son propre collaborateur, R.W. Brednich, qui soutenait l'idée selon laquelle la ballade roumaine occuperait une place particulière dans l'Europe sud-orientale et n'appartiendrait pas à la zone des Balkans. Dans son étude sur *La ballade populaire roumaine* (1922-1923), Caracostea affirme qu'« on est un peuple de langue romane, mais ayant une littérature populaire avec un fort caractère sud-est européen »<sup>109</sup>. À l'avis d'O. Bîrlea, il s'agirait là d'une exagération « un peu hâtive, car notre répertoire folklorique conserve aussi une physionomie romane dans certaines parties, tandis que d'autres parties affirment leur communauté avec l'Europe centrale, et cela, en particulier en Transylvanie ; en outre, le nombre des ballades que nous partageons avec la région au sud du Danube [est] étonnement petit »<sup>110</sup>. Disons enfin que, dans sa recherche statistique dont nous venons de parler, A. Fochi affirme que seulement 12,95% de nos ballades seraient communes à l'aire sud-est européenne. Comme nous l'avons déjà dit, en l'absence de recherches comme celle de Fochi sur les rapports entre la ballade roumaine et celle romane et centrale-européenne, il est impossible d'avoir un pourcentage exact. Le travail de pionnier de Fochi mérite ainsi toute notre appréciation. Espérons que son exemple sera poursuivi par d'autres chercheurs intéressés à étudier les rapports entre le chant épico-lyrique roumain et celui d'autres pays de langue romane.

---

<sup>109</sup> *Balada poporana română*, Bucarest, 1932-1933, p. 184, apud O. Bîrlea, *Efigii*, Bucarest, 1987, p. 64.

<sup>110</sup> *Ibid.*



## **SOCIAL RESEARCH IN SOUTH-EASTERN EUROPE THE INSTITUTE FOR SOUTH-EAST EUROPEAN STUDIES IN THE 1960s**

*Stelu Șerban*

At the present time, the sociology research of the South-East European countries is placed within the same institutional, methodological and theoretical development area as the international academic sociology. Even if, seen separately, such research shows differences from the global flow of sociology studies, we must emphasize that these differences stem in particular from the historical, social and cultural specificity of South-Eastern Europe. As to the rest of their usual work, South-East European sociologists along with their western counterparts interested in South-Eastern Europe benefit from usual academic opportunities, i.e. a certain degree of institutional mobility, access to specialized bibliography, training a.s.o. There are professional associations very active in the field of ethnology and social anthropology, such as the *International Association for South-East European Anthropology*.<sup>1</sup>

The sociology of South-Eastern Europe was very far from what is understood today, when the Institute for South-East European Studies was re-established in the early 1960s following Nicolae Iorga's pre-WWI programmatic framework.<sup>2</sup> The more so as the official communist ideology both in Romania and in most South-East European countries left a deep trace at all levels of social life.

In this chapter we attempt to bring forward the framework of ideas and institutional initiatives that led to several South-East Europe sociology research

---

<sup>1</sup> The association has been set up in 1999 as a continuation of the Association of Balkan Anthropology (founded in 1996), on the initiative of a group of anthropologists and ethnologists from Western Europe and the former socialist bloc advised by professor Klaus Roth. The association's executive board is constituted by a representative of each participant Southeast European country ([www.inasea.net](http://www.inasea.net)). Every two years, the association organizes conferences, the most recent one being held in Zadar, Croatia, in 2018. The association publishes, through the executive board, an academic journal entitled *Ethnologia Balkanica*, the topic of its last issue being *Balkan life courses. Kinship, religion and memory, mobility and identities* (vol. 21/2018).

<sup>2</sup> A. Pippidi, "Pour l'histoire du premier Institut d'Études Sud-Est Européennes en Roumanie", RESEE 16, n° 1, 1978, p. 139-156; P. Michelson, "South East European Studies in Romania, 1913–1938, 1963–2003", RESEE 40, 2003, p. 7-20.

projects within the Institute for South-East European Studies, an institution set up in 1963 under the umbrella of the Romanian Academy. The first section of the chapter deals with the circumstances around the establishment of the institute. The times were first and foremost characterized by the political and ideological thaw from the early 1960s which brought the Romanian academic world out of the isolation of the Stalinist period. Then, not less important for the sociology and ethnology research, was the resumption of the tradition of interwar South-East European studies. Thus, the themes and ideas of the fertile competition in interwar Romania between the South-East European studies, represented by Nicolae Iorga, and the Balkan studies that became an area of research in their own right in the late 1930s, under the guidance of Victor Papacostea, were resumed in the early 1960s.<sup>3</sup> The social research programs of those years show the research line the institute would follow from its inception, that is, just the comparative study of the history and societies of the South-East European countries.

The next section presents the way in which the Romanian South-East European studies were linked to the domestic and international academic milieu. It was from the interwar years that the global and universal potential of both the South-East European and the Balkan studies became a defining trait. Nicolae Iorga and Victor Papacostea, along with their respective teams, maintained friendly academic relations of cooperation with many scholars interested in South-Eastern Europe.<sup>4</sup> The papers of both institutes were written in international languages and some of them were authored by foreign scholars. Such practice was resumed in 1963 through the setting up of the International Association of South-East European Studies / *Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen* (AIESEE), which gathered researchers on both sides of the Iron Curtain. The journal of the Association, *Bulletin de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen*, just like the journal of the Institute for South-East European Studies, *Revue des Études Sud-Est Européennes* (RESEE), both born in the same fateful year 1963, was part of the same effort meant to transgress the ideological barriers. The sociology of South-Eastern Europe benefited from such openness, a fact which became obvious during the first AIESEE congress, as well as through the methodological controversies regarding social anthropology.

---

<sup>3</sup> N.-Ș. Tanașoca, *Balcanologie și politică în România secolului XX. Victor Papacostea în documente din arhivele Securității și din arhiva personală*, Bucharest, 2010; D. Mishkova, "What is in Balkan History? Spaces and Scales in the Tradition of Southeast-European Studies", *Southeastern Europe* 34, 2010, p. 55-86.

<sup>4</sup> A. Pippidi, "Pour l'histoire...", p. 145-156; N.-Ș. Tanașoca, "De la Institutul pentru studiul Europei sud-orientale la Institutul de studii sud-est europene al Academiei Române" (accessible at: [www.academia.edu](http://www.academia.edu)).

Equally importantly, the rebirth of sociology research in Romania in the 1960s echoed in the social studies on South-Eastern Europe. The rehabilitation of the Romanian interwar sociology research, mainly of the so-called Sociology School of Bucharest whose last generations, although still active, had been scattered in the 1950s, called for the establishment of two sociology departments at the Bucharest and Cluj universities along with a network of research centres, institutes and publications. In the closing section, we describe the sudden end of social research at the Institute for South-East European Studies in the early 1970s. The fact that the sociology practiced in Romania was forced under the aegis of the Academy of Social and Political Sciences as a consequence of the communist political agenda presented by Nicolae Ceaușescu at the plenary of the Romanian Communist Party in July 1971 illustrates the choking atmosphere befalling the Romanian academic milieu which unavoidably impaired the social research. The circumstances surrounding the sudden departure in 1969 of Paul H. Stahl, the institute's supervisor for social research ever since its establishment in 1963, is a convincing portrayal of those times.<sup>5</sup>

#### *Institutional rebirth*

After the first decade of Romanian communism marked by violent Stalinism and a blurred atmosphere caused by the outstanding and tragic 1956 Budapest revolution, the early 1960s featured a sudden relaxation and leaning towards the West. Freed from the military and economic presence of the Soviet

---

<sup>5</sup> “Je suis parti en 1969. La situation pesait sur moi de plus en plus fortement. Certaines raisons, je ne peux pas ou ne désire pas les évoquer, je le ferai une autre fois, laissons passer le temps. J’avais 9 livres détruits, retirés des libraires et envoyés au pilon, ou interdits dans la phase manuscrite. On ne me permettait pas non plus de participer normalement à des congrès à l’étranger. Ma femme avait reçu une bourse à l’étranger et elle était demeurée en France. Alors on a commencé à m’enquêter comme si j’avais fait je ne sais quelle faute grave. J’ai décidé de partir et je me suis enfui à travers la Yougoslavie et la Grèce pour arriver en France. Là, je suis allé voir Cuisenier, le directeur du Musée des Arts et Traditions Populaires et je lui ai demandé du travail, même portier de nuit me semblait acceptable. Il m’a regardé curieusement sachant que ma spécialité est différente de celle de portier de nuit. ‘On fera quelque chose’ et très aimable il a demandé pour moi le poste de secrétaire scientifique du musée, poste qui à l’époque n’existait pas. Il l’a obtenu quelques mois plus tard mais entre-temps j’avais été élu directeur d’études à l’Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. J’avais obtenu par Chiva (*directeur adjoint du Laboratoire d’anthropologie sociale*) un rendez-vous avec Braudel qui, sachant que je suis réfugié politique, m’a demandé ‘que voulez-vous étudier?’ Ce n’était pas une question sans importance car en fait il s’agissait d’un examen. J’ai commencé à lui exposer ce que je veux faire ; j’étais intéressé par une question qui m’intéresse encore, les relations entre la culture rustique et celle des catégories sociales supérieures, princière, seigneuriale, religieuse. Je lui ai exposées mes hypothèses de travail. ‘Quelles sont vos intentions?’ ‘Je veux rester en France’. ‘Vous resterez?’ (“Interview avec Paul H. Stahl (printemps 2004)”, in Ș. Dorondel, S. Șerban (eds.), *Between East and West. Studies in Anthropology and Social History*, Bucharest, 2005, p. 39-40).

power which had been evacuated in the late 1950s, when the Soviet troops left Romania and the Sovroms were disbanded, the government in Bucharest claimed independence within the Socialist bloc. The Romanian rulers adopted a defiant stance towards the Big Brother from the East on many occasions, such as when they rejected the economic specialization partition stipulated in the so-called Valev Plan. The appointment of Ion Gheorghe Maurer, a distinct figure in the socialist bloc, as Prime Minister in 1961, illustrates the above-mentioned political change.<sup>6</sup>

The literature dealing with the change of the communist regime in Romania is significant and comprehensive, but its analysis is not our aim in this paper. What is worth retaining is the fact that against the backdrop of ideological thaw when Romania veered off towards the West without however abandoning canonical Marxism, the Institute for South-East European Studies was established in 1963. As we show in more detail below, the parents of this project would take over and exploit in the institute's research programs the opportunities created by the new political turn.<sup>7</sup> For example, AIESEE was established in the same year as the institute; as we mentioned in the introduction, the association managed to transgress the Iron Curtain bringing under the same auspices scholars of various origins, such as West European and South-East European (both socialist and non-socialist countries, such as Greece or Turkey).<sup>8</sup>

The significant polemic that characterized the institute's research ever since its appearance took place against the same background of relative

---

<sup>6</sup> G. Ionescu, *Comunismul în România*, Bucharest, 1994 (1<sup>st</sup> ed. 1964), p. 374-382; V. Tismăneanu, *Stalinism for All Seasons: A Political History of Romanian Communism*, Berkeley, 2003, p. 175-181.

<sup>7</sup> The South-East European studies rebirth is undoubtedly related to the de-Stalinization of the communist regimes in the mid-1950s and the involvement of international organizations like UNESCO (N.-Ș. Tanașoca, *Balkanologie și politică*, p. 10-11). Moreover, Ceaușescu's coming to power in 1965 increased the odds of development of the Institute, which was seen by the new regime as "a way of idealizing the attempts to defend Romanian freedom against Russian, Turkish and Habsburg encroachments. This led gradually to an extreme nationalist discourse which implied isolationism, thus contradicting the very purpose for which these regional studies had been encouraged" (A. Pippidi, "Changes of Emphases: Greek Christendom, Westernization, South-Eastern Europe, and Neo-Mittleuropa", *Balkanologie* 3, n° 2, 2008, p. 8). In spite of Nicolae Ceaușescu's ambiguous attitude towards the south-east European studies, the domestic political context was favourable to the Institute until the mid-1970s (B. C. Iacob, "Southeast European studies during the Cold War: aspects of international institutionalization (1960s-1970s)", *New Europe College. Ștefan Odobleja Program Yearbook 2014-2015*, Bucharest, 2015, p. 33). For instance, the Romanian communist ruler sent to AIESEE a message calling for peace, cooperation, relaxation and geopolitical security, which was construed as an urge to independence from the U.S.S.R. (A. Pippidi, "Necesitatea unui institut pentru studierea Europei de Sud-Est", *BISSEE* 6, 1996, p. 38).

<sup>8</sup> For an excellent account of AIESEE founding in the frame of UNESCO and its vital role in transgressing the Iron Curtain, see B. C. Iacob, "'Balkans Re-Enchanted': Regionalism in Times of Detente", in A. Hîncu, V. Karady (eds.), *Social Sciences in the Other Europe since 1945*, Budapest, 2018, p. 368-384.

ideological and academic freedom. The said polemic refers to the resuming of the interwar controversies between the South-East European studies spearheaded by the great historian Nicolae Iorga and the Balkan studies founded later, in the late 1930s, by Victor Papacostea. We do not treat here the ideas and perspectives shared by the two historians. Their lives have been punctuated by political extremism. Iorga fell victim to the spiral of political violence in the 1930s Romania and was assassinated in 1940 by the new leaders of the Legionary Movement, a far-right party, while Papacostea died unexpectedly in 1962 aged 62, after a long period of detention in communist prisons.

Initially, Victor Papacostea, a renowned medieval history scholar of Macedo-Romanian origin, was a member of the Institute for South-East European Studies established by Nicolae Iorga in 1914.<sup>9</sup> In 1927, Papacostea set up, within the Institute headed by Iorga, a separate department for the study of Macedo-Romanian history and civilization.<sup>10</sup> Due to the strong development of South-East European studies in the early 1930s, the comparative paradigm promoted by Nicolae Iorga before WWI was challenged by prominent scholars such as the Croat Petar Skok or the Serbian Milan Budimir and reshaped in the form of a Balkan “ethnicity”, a stance to which Victor Papacostea adhered.<sup>11</sup> Without coming into a conflict with Iorga,<sup>12</sup> Papacostea founded in 1937 the Institute for Balkan Studies that edited *Balcanica*, a journal published at the same time with *Revue historique du Sud-Est Européen*, edited by the Institute led by Nicolae Iorga. After Iorga’s death and the end of WWII, Papacostea took the reins of both institutes that eventually merged in 1946. Shortly thereafter, however, in 1948, the new institute was dissolved by the communist regime and two years later Victor Papacostea was sent to jail on grounds of being a National Liberal Party leading member.

The resuming in 1959 of the South-East European studies in Romania was the undeniable merit of Victor Papacostea. After a 1959 meeting with Athanase Joja, the education minister, Papacostea sent a report to the minister justifying the reopening of the Institute for South-East European Studies. The authorities approved his request, provided that the new director should be Iorgu Iordan, a member of the Romanian Academy. For political reasons, Papacostea could only be the deputy director. However, Papacostea was the one who drew up the Institute’s research program, departmental structure and gathered scores of materials for the publication of the journal *Balcania*. The communist authorities led by Gheorghe Gheorghiu Dej approved in 1960 the plan for the

<sup>9</sup> See A. Pippidi, “Impactul unui institut românesc în perspectivă națională și internațională”, in A. Timotin (ed.), *Dinamici sociale și transferuri culturale în Sud-Estul european (secolele al XVI-lea – al XIX-lea)*, Bucharest, 2019, p. 9-35.

<sup>10</sup> N.-Ș. Tanașoca, “De la Institutul pentru studiul Europei sud-orientale...”.

<sup>11</sup> D. Mishkova, “What is in Balkan History?”, p. 70-77.

<sup>12</sup> N.-Ș. Tanașoca, “De la Institutul pentru studiul Europei sud-orientale...”.

founding of the Institute.<sup>13</sup> Papacostea's sudden death in June 1962 caused the discontinuation of these projects. Only a year later, the idea took shape in the form of South-East European studies, not Balkan studies, explicitly associated with Nicolae Iorga's interwar institute.<sup>14</sup> The main collaborators of Papacostea were no longer working at the institute, where the director was Mihai Berza, a historian of the new generation who, in the interwar period, was one of the assistants of Gheorghe Brătianu (1898–1953).<sup>15</sup>

Beyond the fertile clash of ideas and interpretations that led to the second foundation of the Institute in the 1960s, it should be underlined that South-East European sociology occupied a particular place. Of the four original departments of the institute, namely, first – history and archaeology, second – language and literature, third – ethnography, folklore and arts, and fourth – sociology, law and economics, that were organized in sub-departments (sectors) and research teams, at least the third and fourth covered the field of social sciences.<sup>16</sup> Furthermore, these areas were linked to interdisciplinary research programs in which a theme would be looked from at least two different disciplines. An example is the program supervised by Paul H. Stahl in the period 1964–1968, named *Folk architecture in the Danube valley* that fitted perfectly in the activity of the institute's ethnography, folklore and arts department.<sup>17</sup> Still, the way in which this theme had been approached, with an emphasis on the

<sup>13</sup> B. C. Iacob, "Southeast European studies", p. 28.

<sup>14</sup> N.-Ș. Tanașoca, "De la Institutul pentru studiul Europei sud-orientale...".

<sup>15</sup> Gheorghe Brătianu was an important social historian close both to Iorga and Papacostea. He too, a leading Liberal, after 1947 was a political detainee and perished in a communist prison.

<sup>16</sup> I have managed to collect data regarding the research programs and activity reports of the Institute for South-East European Studies for the period 1963–1975 from the Institute's archive. For this and for the encouragement to study the archive, I would like to thank the director and the scientific committee of the Institute.

<sup>17</sup> Paul H. Stahl (1925–2008) graduated from the sociology section of University of Bucharest School of Philosophy. His professors were Dimitrie Gusti and Henri H. Stahl, his father. Paul H. Stahl was trained in and was imbued by the arch ideas of the Bucharest sociology school. He carried out his first complete field sociology research from 1949 until 1952, undertaking an urban sociology project, i.e. the relationship between family education and school attendance in Bucharest's outlying districts. The authorities had denied the publication of his paper, and the centre for psycho-pedagogical studies that employed Stahl was dissolved. It was as late as 2001 that the author would publish his work (S. Șerban, *Review* at Paul H. Stahl, *Familia și școala. București 1949–1952. Contribuții la sociologia educației*, Paris, 2001, in RESEE 41, 2003, p. 390-392). In 1953 he was hired by a newly established institute for the history of arts where he focused on a somewhat novel theme, i.e. the social context of the peasant architecture in Romania. And in 1963 he began working for another new institute, the one for South-East European studies. In 1969 he fled to France, where he was appointed, being nominated by Fernand Braudel, head of the Southeast European ethnology department at the École des Hautes Études en Sciences Sociales and University of Paris V – René Descartes. He had a fertile academic career with courses, dozens of doctoral students and the editing of the only South-East European ethnology journal of that time (*Études et documents balkaniques et méditerranéens*, 28 volumes between 1979 and 2004). In 1998 he returned to the Institute for South-East European Studies to lead it as its director.

social context in which the various architectural types emerged and were maintained, also imposed the ethnographic and social history perspective. The papers published these years by Paul H. Stahl in *Revue des études sud-est européennes* are good examples in this regard.<sup>18</sup> Another research project in a similar vein is that coordinated by Liviu Marcu, who was a member of the sociology, law and economics department that was dealing with family types in South-East Europe developed between 1964 and 1970. As the studies published in the institute's journal show, besides the statistical surveys regarding South-East European family types after WWII, Marcu also looked into the social history of the family as well as the ethnographic aspects, such as the changes in the kinship terminology.<sup>19</sup>

*Reconnection to the domestic and international academic milieu*

Apart from the work on the first research projects, the institute adopted a strategy meant to develop it institutionally and connect it methodologically to the domestic and international academic milieu. The institutional development can be exemplified by the multiple contacts in those years with the national and international academic milieu; such contacts went from episodic visits by scholars up to cooperation agreements and joint projects. For instance, in the field of social sciences, the aforementioned program entitled *Folk architecture in the Danube Valley* was implemented together with researchers from the Romanian Academy's Institute of Art History, as well as with scholars from the Bulgarian Sciences Academy. Another program, coordinated by Paul H. Stahl working together with Liviu Marcu, Nicolae Mironescu and Elena Costescu, beginning in 1967, had the Romanian Ministry of Energy as the institutional partner. The research theme was "the ethnographic study of the Iron Gates region", as is succinctly mentioned in the Institute's archives, even if the research was incorporated in the gigantic Danube project having as aim the construction of the first Iron Gates hydropower plant. The project supervised by Paul H. Stahl was trying to recover, though only through field documentation, the social reality of a place doomed to be erased to make room for the giant power plant.<sup>20</sup>

<sup>18</sup> P. H. Stahl, "Les vieilles maisons à étage de Roumanie. Les facteurs balkaniques", RESEE 2, n° 3-4, 1964, p. 529-546; id., "La dendrolatrie chez les Turcs et les Tatares de la Dobroudja", RESEE 3, n° 1-2, 1965, p. 297-304; id., "Vieilles églises en bois de Roumanie", RESEE 3, n° 3-4, 1965, p. 611-638; id., "Bäuerliche Rundbauten in Südosteuropa", RESEE 6, n° 2, 1968, p. 227-238.

<sup>19</sup> L. P. Marcu, "Zeitgenössische Soziologische Aspekte der Verstanderungsprozesse in Südosteuropa (I-II)", RESEE 9, n° 4, 1971, p. 677-714 and 11, n° 3, 1973, p. 513-552.

<sup>20</sup> The research theme was kept in the institute's portfolio even after Paul H. Stahl left, until 1971, but it was taken over by just one scholar, the ethnographer Cornelia Belcin. Since the amount of

The fact that the national academic milieu became more active and connected to its international counterpart mattered in the overall development strategy of the institute along with the scholars' capacity to complete their projects with the help of personal contacts. What mattered first and foremost was the setting up of AIESEE in 1963 under the patronage of UNESCO.<sup>21</sup> The AIESEE establishment was from the very beginning hindered by the domestic disputes that had inflamed South-Eastern Europe in the pre- and interwar years, despite the fact that it was preceded by plenty of national initiatives, such as: the founding, in 1953, in Thessaloniki, of an Institute for Balkan Studies; or the attempt, by the interwar Balkan scholars Petar Skok and Milan Budimir, to establish a Balkan studies institute in the 1950s Yugoslavia; such efforts were connected to the Institute for South-East European Studies founded in Munich, the Federal Republic of Germany.<sup>22</sup> Said disputes did not vanish once the association was founded, but they were avoided carefully. For instance, in order to calm down the Bulgarian – Yugoslav dispute on the issue of the Republic of Macedonia, before the association's congresses took place, the chairpersons of the national committees of the association, Nikolai Todorov and Dimitrije Georgevich, used to have an intense correspondence on the topic of the papers to be presented by each country.<sup>23</sup> However, such dissensions did not downplay the fellowship and trust between the association members or at least between the representatives from each country.<sup>24</sup> The good relations between Romania and Greece played to a certain extent an important part in the unwound relationships

---

work was too much for one researcher, the project was never completed. However, excellent linguistic papers were written in those years about the language traits in the Iron Gates area (C. Coșuț, M. Vulpe, *Graiul din zona „Porțile de Fier”, I, Texte. Sintaxă*, Bucharest, 1973). It is worth mentioning here that similar studies had been carried out when the first large hydropower plant in Romania was erected on the Bistrița River at Bicaz (V. V. Caramela, V. Apostolescu, “Rezultatele anchetei sociale asupra strămutărilor de populație din zona Hidrocentralei de la Bicaz. Cercetări socio-demografice pe profil antropologic”, *Studii și cercetări de antropologie* 2, n° 2, 1965, p. 269-277). Before the villages whose houses and lands would end up at the bottom of the reservoir were evacuated, interdisciplinary teams performed several field studies.

<sup>21</sup> N.-Ș. Tanașoca, “De la Institutul pentru studiul Europei sud-orientale...”; B. C. Iacob, “Southeast European studies...”, p. 30.

<sup>22</sup> D. Mishkova, “What is in Balkan History?”, p. 70-84; B. C. Iacob, “Southeast European studies...”, p. 27; N. Stefanov, “The Secrets of Titograd in 1989: On Entanglements and Fragile Networks between the Intellectuals of West Germany and Socialist Yugoslavia”, *Zeitschrift für Balkanologie* 50, n° 1, 2014, p. 66.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 68. On the same dissension, see B. C. Iacob, “Southeast European studies...”, p. 25; id., “Balkans Re-Enchanted”, p. 362-363.

<sup>24</sup> The heartfelt recollection that Nikolai Todorov makes to Dionissios Zakithinos in 1993, the first AIESEE chairman, is illustrative in this respect (N. Todorov, “De ma connaissance et mon amitié avec Dionysios Zakynthinos”, *Byzantina Symmeikta* 9, 1994, p. 357-363). But significant in a negative way is the fact that after 1990 AIESEE declined rapidly (A. Pippidi, “Necesitatea unui institut pentru studierea Europei de Sud-Est”, *BISSEE* 6, 1996, p. 41; B. C. Iacob, “Southeast European studies...”, p. 45).

within the association.<sup>25</sup> Also thanks to such good relations, the phrase “South-East European studies”, instead of “Balkan studies”, was included in the association’s name. The change was also supported by the intent of the association’s founders to emancipate their respective countries and national histories from the influence of the West. As it was thought that the label “Balkan countries and space” would have stemmed from Western Europe, its removal would have equated with the decolonization of the South-East European countries.<sup>26</sup>

By the manner it was organized, AIESEE helped the coalescence of a particular kind of sociology for the South-East European space. Although social research integrated with difficulty in the social and economic history committee, headed by the prominent social historian Nikolai Todorov, during the association’s first congress held at Sofia in 1966, the social studies were pushed in a separate section of the conference. Paul H. Stahl, who wrote the report of this section called “ethnography” in the association’s journal, placed an emphasis on the sociology content of the 38 communications.<sup>27</sup>

The type of social research foreshadowed by Paul H. Stahl in the mentioned report was no longer present at the subsequent AIESEE congresses, where Stahl was not even present, as he had left communist Romania in 1969. His ideas were however excellently detailed in a paper published in 1970 in a special *East European Quarterly* issue dedicated to the condition of ethnology and social anthropology in Eastern Europe. Discussing about social anthropology and related domains in the Romania of that period, Stahl pointed out the cleavage between some otherwise related disciplines such as ethnography, ethnology and folklore; they were separated not only between

---

<sup>25</sup> A. Tabaki, “Regards croisés sur les transferts culturels gréco-roumains: bilan d’un siècle (XX<sup>e</sup> siècle)”, *Cahiers balkaniques* 42, 2014, p. 6; B. C. Iacob, “Southeast European studies...”, p. 25.

<sup>26</sup> B. C. Iacob, “Southeast European studies...”, p. 32; id., “Balkans Re-Enchanted...”, p. 382-383. For a wider discussion on this topic see W. Bracewell and A. Drace-Francis, “South-Eastern Europe: History, Concepts, Boundaries”, *Balkanologie* 3, n° 2, 2008, p. 47-66.

<sup>27</sup> The amount of papers presented at this first congress was outstanding; there were 550 papers, a fact which can be interpreted as reflecting the strong interest in the South-East European studies, as well as a sign of the ideological outlet and wish to break the West-East barrier in the Europe of those years. As regards the South-East European social studies, the 38 papers weighed rather modestly in the overall workings of the conference. Paul H. Stahl himself expressed a sort of regret mentioning that just a small portion of these papers were treating sociology themes: “Signalons encore un autre groupe formé par les communications qui auraient pu constituer une section de sociologie”. His regret was accompanied by the hope in a more fruitful near future: “Le Congrès de Sofia a signalé la nécessité d’aborder des sujets qui intéressent plusieurs disciplines: son orientation générale vers des thèmes concernant plusieurs peuples met en valeur la méthode comparative appliquée aux études ethnographiques, surtout dans une région où l’on peut surprendre de multiples relations et aspects communs tout au long de l’histoire” (“Le premier congrès international d’études balkaniques et du sud-est européen”, *Bulletin de l’AIESEE* 5, n° 1-2, 1967, p. 48-76).

themselves, but also from the body of social sciences. Ethnography, for instance, was defined as the general and exhaustive description of cultural facts, while ethnology was meant to extract the general traits from the body of cultural facts. But Stahl underscores that such distinction was rejected by many specialists who maintained that both disciplines cover the same reality. At the same time, Stahl claimed that folklore studies cannot be limited to oral literature, dances and folk music, as it would require the isolation of such aspects from social customs, while at least folk music and literature are tightly connected to traditional social customs and practices.

As regards the institutional organization of these fields in Romania, Stahl points out that the four-department structure of the Institute for South-East European Studies allows the comparative analysis of ethnographic phenomena in South-East European countries by placing them correctly in their social and historical background: “the ethnographic studies take their place in this framework; their purpose is to establish and explain why there are so many aspects of life, common to the traditional life of the South-East European peoples, and what they are”.<sup>28</sup>

Thus, in those years, the international academia featured many manifestations of openness, such as the aforementioned *East European Quarterly* issue. These manifestations were meant to link the East and South-East European social sciences to the international milieu. It is true that the editor of the publication, Stephan Fischer Galatzi, was a steadfast friend of Romania and, in particular, of the Institute for South-East European Studies that he visited many times in those years. Nevertheless, this special issue was appearing after a string of papers published in the late 1960s by the renowned *Current Anthropology* that addressed the very same theme, namely the condition of social anthropology in Eastern Europe. The folklorist Octavian Buhociu published, in a 1966 issue of the journal, a more than twenty-page paper dealing with folklore and ethnography in Romania. Towards the closing section of this paper, Buhociu summarizes the comparative papers treating South-Eastern Europe.<sup>29</sup> The summit of the *Current Anthropology* articles discussing the subject was the formidable paper authored by the Hungarian anthropologist Tamás Hofer, who acknowledged the place occupied by the local social anthropology (“native anthropology”, “anthropology at home”) in the international academia.<sup>30</sup>

---

<sup>28</sup> P. H. Stahl, “Cultural Anthropology in Romania. Orientation, Organisation, Investigation, Teaching and Principal Achievements”, *East European Quarterly* 4, n° 3, 1970, p. 322.

<sup>29</sup> O. Buhociu, “Folklore and Ethnography in Rumania (and Comments by Linda Dégh, Milenko S. Filipović and Milovan Gavazzi)”, *Current Anthropology* 7, n° 3, 1966, p. 295-314.

<sup>30</sup> T. Hofer, “Anthropologists and Native Ethnographers in Central European Villages: Comparative Notes on the Professional Personality of Two Disciplines”, *Current Anthropology* 9, n° 4, 1968, p. 311-315.

Apart from entering the international academic world, the institute researchers' interest and efforts into South-East European social phenomena fitted well into the 1960s Romanian academic milieu. Authors who did not belong with the Institute but who had close ties with it published large and relevant studies in RESEE, the institute's journal. It is worth mentioning here Paul Petrescu's 30-page study about traditional household architecture in northwest Bulgaria, published in 1963, drawing on a 1956 field research conducted by the author.<sup>31</sup> At that time Paul Petrescu was an Institute for Art History scholar, but his research interest was having to do more with sociology than social history. Petrescu argues, among other things, that one of the traditional traits of the houses in northwest Bulgaria, that is, the half-dugout of the *bordei* type, is shared by the neighbouring Romanian area to the north of the Danube. Another finding by the same scholar is that the more recent house types built in the interwar period or even in the 1950s showed resemblances due to similar social developments. Without pointing to a possible ethnic specificity that a certain type of architecture might have, Petrescu explained that the contact between the populations of that region, living on both banks of the Danube, led to the existence of a regional identity in northwest Bulgaria different from other regions of the same country. Equally significant studies and in the same thematic area were also published in RESEE in 1964 and 1965 by Radu Octavian Maier, a scholar at the Institute for Ethnography and Folklore, based on the field research he carried out in the same period of time on the Macedo-Romanians living in Albania and on Istro-Romanians.<sup>32</sup>

In light of what followed after the 1960s in the Romanian academic milieu, the type of sociological approach present in the above mentioned studies and projects might seem the result of an efficient move to avoid the ideological check the political regime was pressing against the scholarly milieu. What was it about? A field researcher would declare the theme of his studies, say, traditional architecture, but while on the ground, he would look into the social context where the studied phenomenon emerged and developed, that is, precisely what the political regime wanted to manipulate and misrepresent. The tactic was successful in those years, as apparently neutral themes of traditional architecture included large sociology and social history sections. Such were the studies carried out collectively by the architects Florin Stănculescu and Adrian Gheorghiu together with Paul H. Stahl and Paul Petrescu.<sup>33</sup>

<sup>31</sup> P. Petrescu, "Observations on the folk art in Timok", RESEE 1, n° 3-4, 1963, p. 485-515.

<sup>32</sup> R. O. Maier, "Arhitectura satelor de aromâni din Albania", RESEE 2, n° 3-4, 1964, p. 585-606; id., "Etnograficheskie elementi zhilishta i narodnoju izkustvo aromuni", RESEE 3, n° 3-4, 1965, p. 657-668.

<sup>33</sup> F. Stănculescu, A. Gheorghiu, P. Stahl, P. Petrescu, *Arhitectura popular românească* (5 vols.), Bucharest, 1956-1959; P. H. Stahl, "Cultural Anthropology in Romania", p. 325.

The Romanian academic milieu made significant attempts to revive social science research establishments. An example is the mid-1960s revival of the so-called Sociology School of Bucharest and the interwar sociology which also impacted peasant ethnography, art and architecture.<sup>34</sup> This is how some of the members of the School monographers from the last generation who were interested in ethnographic and anthropological facts managed to carry on their field work. These were Paul Petrescu, Paul H. Stahl, Mihail Pop, Cornel Irimie, Gheorghe Focșa, Nicolae Dunăre, or Ernest Bernea.<sup>35</sup>

Henri H. Stahl attempted to take over this research path when he was made, on Iorgu Iordan's proposal, member of the Romanian Academy and who should have been the director of the Institute of Balkan Studies designed in the early 1960s by Victor Papacostea, the chief-editor of *Revista de Etnografie și Folclor* (Ethnography and Folklore Journal). On that occasion Henri H. Stahl stated: "we did everything we could to turn ethnography in the direction we wanted. In any case, a host of new studies emerged, that were, so to say, very

---

<sup>34</sup> What is conventionally termed the Sociology School of Bucharest is a group of main social research ideas, projects and programs focused on interwar rural Romania mirroring similar schools in central and southeast Europe in the same period of time (G. D. Jackson, "Peasant Political Movements in Eastern Europe", in H. L. Landsberger (ed), *Rural Protest: Peasant Movement and Social Change*, London and Basingstoke, 1974, p. 259-316.). Beginning from a few seminars in the interwar period, Dimitrie Gusti (1880–1955), a German schooled sociologist with a PhD dissertation instructed by Wilhelm Wundt in 1904, founded in the early 1920s an Institute of Social Science and Reform. The research carried out by the institute after 1925 until the start of WWII comprised a collection of social monographic projects on villages from different Romanian provinces. Although the research methodologies and framework theories could be blamed for a kind of organic nationalism (V. Mihăilescu, "The Monographic School of Dimitrie Gusti. How is a 'Sociology of the Nation' Possible?", *Ethnologia Balkanica* 2, n° 1998, p. 47-57), it is worth pointing out that one of the main goals of the Sociology School was to train sociologists able to confront the social issues in interwar Romania. This goal was successfully met with results that even overtook the original intentions (Z. Rostás, "A Sociological School from a Communicational Perspective. The Case of Dimitrie Gusti's Monographic School", *Acta Universitatis Sapientiae. Social Analysis* 1, n° 1, 2011, p. 83-97). In the 1950s though, the communist regime dissolved the School either by physically eliminating some of its most prominent representatives, such as Anton Golopenția or Mircea Vulcănescu or by marginalizing them. Dimitrie Gusti died in 1955 in an outlying Bucharest neighbourhood, dispossessed of his academic titles and home (Ș. Bosomitu, "Notes and Remarks on the (Re) Institutionalization of Sociology in Communist Romania in the 1960s", *History of Communism in Europe* 2, 2011, p. 179-181).

<sup>35</sup> Paul H. Stahl directly involved in Gusti's rehabilitation by the beginning of 1960s. Together with Elena Gusti, Gusti's wife, he prepared one letter that was sent in 1961 to the Central Committee of the Party. Stahl realized that the ideological slackening was not enough for Gusti's rehabilitation. Therefore, in the letter, he worked out more arguments, referring to Gusti's social commitment, his programs for social emancipation of the rural society, his humanistic approach and even its closeness with Marxist ideas (Z. Rostás, "The Rehabilitation of Romanian Sociology after Stalinism", in A. Hîncu, V. Karady (eds.), *Social Sciences in the Other Europe since 1945*, p. 125-126).

sociological”<sup>36</sup>. But he occupied the position only for six months. Having as competitor the ethnographer and folklorist Romulus Vulcănescu, Henri H. Stahl would be replaced by one Goliat, “secretary at the Academy of Social and Political Sciences, who had no idea such thing even existed (sociology – m.n.)”.<sup>37</sup>

Most hopes were invested in restoring the sociology “department” following a memorable speech delivered in 1965 by Nicolae Ceaușescu, the new leader of the Romanian communist regime.<sup>38</sup> These projects, filled with both ideological fights, shaped the likelihood of an institutional rebirth of social research. They refer to: the relation between sociology and dialectical materialism; the behind-the-scenes intrigues influenced, among others, by the involvement of the new generations of sociologists;<sup>39</sup> and the founding of the sociology department at the University of Bucharest, headed by Constantin Nicuță, who “managed” to replace Teodor Bugnariu,<sup>40</sup> with a sociological

<sup>36</sup> Z. Rostás, *Monografiaca utopie. Interviuri cu Henri H. Stahl*, Bucharest, 2000, p. 285. Henri H. Stahl (1901–1991), the father of Paul H. Stahl, was probably the closest associate of Dimitrie Gusti among the school’s top scholars; however, this did not prevent him from distancing himself from Gusti’s monographic theories, when drawing up his theory of communal villages/*obști devălmașe* (H. H. Stahl, *Traditional Romanian Village Communities: The Transition from the Communal to the Capitalist Mode of Production in the Danube Region*, Cambridge and Paris, 1980 (1<sup>st</sup> ed. 1969); D. Chirot, *Social Change in a Peripheral Society: The Creation of a Balkan Colony*, New York, 1976) which combined social history and social anthropology in a kind of social archaeology (Z. Rostás, *Monografia...*, p. 118-122, 174-179, 257-260). Being marginalized in the 1950s and forced to retire in 1961, Henri H. Stahl came back in 1965 with the support of Miron Constantinescu and occupied top positions in the Romanian institutions, such as that of department head in the directorate committee at the Academy of Social and Political Sciences established in 1970 (Ș. Bosomitu, “Notes and Remarks...”, p. 181, 188, and 193).

<sup>37</sup> Z. Rostás, *Monografia...*, p. 285. Ion Goliat became secretary of the Academy of Social and Political Sciences after its establishment in 1970 (Ș. Costea, *Sociologi români. Mică enciclopedie*, Bucharest, 2001). He was not at the helm of the Ethnography and Folklore Journal for long as he was replaced in 1964 by Mihail Pop (Ș. Costea, *Sociologi români*; I. Datcu, *Dicționarul etnologilor români*, Bucharest, 2006). The appointment of Pop, a member of the Sociology School of Bucharest, who managed, in the 1950s, to maintain its institutional presence, in a way continued the “sociological” programme of the Journal of Ethnography and Folklore. Even if he retired in 1974 at the age of 67, in the mid-1960s, especially after being appointed the director of the newly-founded Institute of Ethnography and Folklore of the Romanian Academy, Pop had an enormous influence on the ethnographic and anthropological research in Romania, that lasted in the few years he lived after 1990 (I. Datcu, *Dicționarul*; Z. Rostás, M. Pop and I. Nicolau, “Entretien avec Mihai Pop”, *Ethnologie française*, n. s. 25, n° 3, 1995, p. 342-353). In connection with the South-East European social research, it is worth knowing that Pop was a RESEE editorial board member, being, after Paul H. Stahl had left in 1969, the only member representing the fields of social ethnography and anthropology.

<sup>38</sup> Ș. Bosomitu, “Notes and Remarks...”, p.169-170; Z. Rostás, “The Rehabilitation...”, p. 129.

<sup>39</sup> Ș. Bosomitu, “Sociology in Communist Romania: An Institutional and Biographical Overview”, *Studia UBB. Sociologica* 62, n° 1, 2017, p. 72 and 79-81.

<sup>40</sup> Like most prominent sociologists who rebuilt the sociology science in the 1960s Romania, Nicuță and Bugnariu had left-wing political views in the interwar period. The two were not part of

laboratory directed by Miron Constantinescu, a co-author of the monographs of the interwar social school). In spite of the political encroachments, similar departments were founded in Cluj and Iași, as well.<sup>41</sup> Anyway, it was thanks to Miron Constantinescu (1917–1974), who made a formidable career in the Ceaușescu regime's years, that the sociology was revived in Romania.<sup>42</sup>

This is what Henri H. Stahl meant when he talked about the revival of sociology in Romania: “Miron Constantinescu admitted that at the present time it is politically possible to open a sociology department. And if we are not doing anything to have it, we might not succeed next year. So, why not take the chance now in spite of any risk?” However, Stahl did not agree with such plan: “I felt sorry. I did not find the chosen path to be the right one. It would have been better to not do it at all, than to do it wrongly.”<sup>43</sup> In fact, the real stake of the disputes about the described events was to create research opportunities dodging the ideological restraints. But, unfortunately, the attempt failed in a short while.

#### *Momentum cut short in the 1970s*

The early 1970s saw the reorganization of the entire academic system in Romania. Along with several institutes of the Romanian Academy, the Institute of South-East European Studies was subordinated to the newly founded Academy of Social and Political Sciences.<sup>44</sup> The number of the institute's departments was decreased to two by mixing the four original ones. Thus, the institute had, in 1971, the history and archaeology department, which included the language and literature sub-department, and the economics, sociology, law and ethnography departments. The Iron Gates area research team was dissolved,

---

the Sociology School of Bucharest. Moreover, Constantin Nicuță had been professor Petre Andrei's assistant in Iași; professor Andrei's stance was contradictory to that of Dimitrie Gusti, the leader of the School (for an excellent biographical review of these scholars, refer to Ș. Bosomitu, “Sociology in Communist Romania...” and Z. Rostás, “The Rehabilitation...”). Some of the interwar differences of opinion were carried on into the 1960s and impacted the rebirth of the Romanian sociology (such an argument was that between Constantin Nicuță and Henri H. Stahl (I. Mihăilescu, Z. Rostás, *Dialog neterminat*, Bucharest, 2007, p. 40-41), an extension of the dispute between Petre Andrei and Dimitrie Gusti).

<sup>41</sup> Ș. Bosomitu, “Notes and Remarks...”, p. 188-189.

<sup>42</sup> V. Tismăneanu, *Scopul și mijloacele. Eseuri despre ideologie, tiranie și mit*, Bucharest, 2004, p. 159-160; I. Mihăilescu, Z. Rostás, *Dialog neterminat*, p. 92; Ș. Bosomitu, *Miron Constantinescu. O biografie*, Bucharest, 2015.

<sup>43</sup> Z. Rostás, *Monografia...*, p. 166.

<sup>44</sup> The establishment of this academy mirrored the new political and ideological turn of the Romanian communist regime (Ș. Bosomitu, “Notes and Remarks...”, p. 194; id., “Sociology in Communist Romania...”, p. 82).

and the theme was entrusted to only one researcher, Cornelia Belcin.<sup>45</sup> The theme would completely disappear from the institute's portfolio, which became increasingly controlled and centralized by the Academy of Social and Political Sciences. The new academy set "6 priority themes newly introduced on the direction of the upper echelon," as it is written down in an instruction signed by Miron Constantinescu, the academy's chairman. The six themes that actually were pushed on several institutes were: "the socialist civilization, the economic requirements of the European security, issues related to the economic integration of the 'Common Market'/'Piața comună' countries,<sup>46</sup> other economic aspects, rural sociology, principles and criteria for the capitalization of cultural heritage." The titles of these themes point to the absurdity beginning to take shape within the Romanian academic milieu.

The social research pattern promoted by the Institute of South-East European Studies in the 1960s was in agreement with the opportunities emerged in the international academic world, as well as with the relative liberalization of the Romanian academic milieu. This was a positive circumstance that made the paradigm that Nicolae Iorga followed when he founded the Institute overlap the favourable context of the 1960s. But it did not last long. As we showed, after 1970, the harsh ideological constraints were again felt. Fortunately, and maybe also stimulated by a good chance, in 1969 Paul H. Stahl left Romania and joined the Paris University, where he was put at the helm of the newly opened South-East European Ethnology department. A great deal of the experience and skills Stahl had built in Romania at the Institute of South-East European Studies proved to be very useful and were enhanced on a larger scale.

---

<sup>45</sup> Before joining the institute, Belcin worked with the Institute of Ethnography and Folklore, where she returned in 1989. She published nothing, neither before 1990, nor after that (V. Vetisanu, G. Comanici, *Întâlnirea generațiilor*, Bucharest, 1994, p. 153).

<sup>46</sup> Given the bafflegab these instructions were written in, it is hard to tell whether the meaning of "Common Market" was the socialist bloc countries that made up the Council Economic Mutual Assistance (CEMA). It seems though that the term also referred to non-socialist countries like Turkey and Greece whose economic systems were studied by the institute up to the mid-1970s. The lack of conceptual precision and accuracy was notorious in the humanistic and social sciences from those days Romania. Henri H. Stahl, for instance, makes a harsh criticism to the confusion of concepts in the series of Romania's History Treatise (H. H. Stahl, *Probleme confuse în istoria socială a României*, Bucharest, 1992, p. 124-155).



## L'HISTOIRE SOCIALE DANS LES REVUES ROUMAINES DU SUD-EST EUROPÉEN (1914–2017)

*Ligia Livadă-Cadeschi*

*L'histoire sociale, une discipline sans objet ?* L'interrogation de Gérard Noiriel, bien moins rhétorique qu'elle n'en a l'air, renferme un redoutable dilemme terminologique et conceptuel : celui de la définition et de la délimitation d'un domaine de la recherche historique qui, bien que traditionnel, montre une permanente et déconcertante fluidité. La première et la plus simple tentative pour définir l'histoire sociale pourrait prendre comme point de départ les connotations du mot *social*, telles qu'elles apparaissent dans les dictionnaires généraux. Selon le *Larousse*, *social* signifie « [Ce] qui se rapporte à une société, à une collectivité humaine considérée comme une entité propre, [...] Qui intéresse les rapports entre un individu et les autres membres de la collectivité, [...] Qui concerne les relations entre les membres de la société ou l'organisation de ses membres en groupes, en classe »<sup>1</sup>.

Mais si l'on juxtapose les mots *histoire* et *sociale*, les choses se compliquent. La définition traditionnelle disparaît, pour se voir remplacée, dans le sens de paradigme explicatif, par l'*histoire de l'histoire sociale*. L'auteur de l'entrée *histoire sociale* de l'*Encyclopædia Universalis* explique l'impossibilité de définir d'une manière traditionnelle un domaine qui, du moins dès les années 1920, se diversifie et se complexifie de plus en plus : « Quels périmètre et cadre chronologique donner à l'histoire sociale quand les historiens de toutes les périodes s'intéressent aux sociétés humaines ou à leurs composantes ? Comment la caractériser ? Faut-il l'appréhender comme une branche autonome de la discipline historique, alors qu'elle ne cesse de s'hybrider avec d'autres histoires ? »<sup>2</sup>. Pour délimiter tout de même le domaine de l'histoire sociale, l'*Encyclopædia Universalis* propose une démarche de type analytique : « Deux approches sont donc à concilier. La première, endogène, est particulière au genre historiographique ; elle ambitionne de cerner le cheminement de l'histoire

---

<sup>1</sup> [https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/social\\_sociale\\_sociaux/73133](https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/social_sociale_sociaux/73133); consulté le 18 octobre 2018.

<sup>2</sup> V. Viet, « Histoire (Domaines et champs) – Histoire sociale », *Encyclopædia Universalis* (en ligne), consulté le 16 octobre 2018 : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/histoire-domaines-et-champs-histoire-sociale>.

sociale à l'intérieur de la discipline historique. La seconde se propose de montrer ce que l'histoire sociale doit aux sciences sociales, et réciproquement ; elle insiste bien davantage sur les interactions entre les disciplines qui s'intéressent aux mêmes objets »<sup>3</sup>.

Bien que le rapprochement entre histoire et d'autres domaines des études sociales – en l'occurrence, la sociologie – date du commencement du XX<sup>e</sup> siècle, les mutations majeures au niveau de l'histoire sociale sont liées à l'apparition du courant historiographique promu par Marc Bloch et Lucien Febvre par l'intermédiaire de la revue *Annales d'histoire économique et sociale* (1929–1938), devenue successivement *Annales d'histoire sociale* (1939–1941), *Mélanges d'histoire sociale* (1942–1944), *Annales d'histoire sociale* (1945), *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* (1946–1993), *Annales. Histoire, Sciences sociales* (à partir de 1994 et jusqu'à nos jours). Lucien Febvre (qui, à l'époque, n'était pas le premier à l'avoir affirmé, loin de là<sup>4</sup>) considérait que la délimitation des domaines de la recherche historique était le résultat artificiel de disputes idéologiques : « L'homme ne se souvient pas du passé ; il le reconstruit toujours. [...] Il part du présent, et c'est à travers lui, toujours, qu'il connaît, qu'il interprète le passé »<sup>5</sup> ; « il n'y a pas, à proprement parler, d'histoire économique et sociale [...] la formule qui nous occupe n'est pas autre chose, en dernière analyse, qu'un résidu ou qu'un héritage : celui des longues discussions à quoi a donné lieu, depuis un siècle, ce qu'on nomme le problème du Matérialisme historique. [...] Il n'y a pas d'histoire économique et sociale. Il y a l'histoire tout court, dans son Unité. *L'histoire qui est sociale tout entière, par définition* »<sup>6</sup> (c'est nous qui soulignons). Selon Febvre, *social* renvoie à la société en tant que tout, dans la perspective dynamique des rapports entre toutes ses composantes : « Mais précisément, c'est là ce que signifie l'épithète de sociale [...]; elle nous rappelle que l'objet de nos études ce n'est pas un fragment du réel, un des aspects isolés de l'activité humaine, mais l'homme lui-même, appréhendé au sein des groupes dont il est membre »<sup>7</sup>.

Pour Gérard Noiriel, l'un des plus connus représentants de la *socio-histoire*, courant historiographique développé pendant ces dernières décennies, l'indétermination de l'histoire sociale est en fait l'expression de la rivalité entre histoire et sociologie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : « Ce contexte polémique a eu pour

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> H. Hauser : « il n'est point de l'histoire qui ne soit sociale par quelque endroit », *L'enseignement des sciences sociales. État actuel de cet enseignement dans les divers pays du monde*, Paris, 1903, p. 14 *sq.*, *apud* G. Noiriel, « Les enjeux pratiques de la construction de l'objet. L'exemple de l'immigration », dans Ch. Charles (sous la direction de), *Histoire sociale – Histoire globale ?*, Actes du Colloque des 27–28 janvier 1989, Paris, 1993, p. 107.

<sup>5</sup> L. Febvre, *Combats pour l'histoire* (1<sup>e</sup> éd. 1952), Paris, 1992, p. 29.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 36.

effet que les historiens sociaux se sont enfermés dans une approche empiriste qui leurs laissait le beau rôle et ont constamment refusé d'éclaircir leurs rapports avec la sociologie »<sup>8</sup>.

Mais le refus de définir l'histoire sociale s'est avéré particulièrement tenace, excédant les limites chronologiques de la rivalité entre histoire et sociologie, rivalité rendue caduque par l'institutionnalisation claire et distincte des deux disciplines dans le champ des sciences sociales. En éludant une définition d'ensemble, on mit l'accent surtout sur les problèmes méthodologiques, sur les études de cas, sur la comparaison avec d'autres disciplines. Autrement dit, « plus que jamais on définit le champ par l'exemple et par la pratique et non par une réflexion sur les contours de l'objet »<sup>9</sup>. Dans ces conditions, « l'idée que tout est social en histoire a abouti à une atomisation complète de ce champ de recherche »<sup>10</sup>. De nouveaux domaines firent leur apparition, de nouveaux défis aussi, si bien qu'il serait sans doute préférable d'utiliser, pour les nommer, le terme de *socio-histoire* (proposé déjà par Roger Chartier et Jacques Revel), entendu comme « un domaine de la recherche historique s'appuyant plus particulièrement sur la sociologie »<sup>11</sup>. Gérard Noiriel attire cependant l'attention sur le fait que la socio-histoire privilégie l'étude des luttes de concurrence et des compétitions entre les membres de la société, envisagées sous l'angle soit de la *domination sociale*, soit de la *solidarité sociale* et du langage en tant que dimension des relations de pouvoir<sup>12</sup>.

Selon l'*Encyclopædia Universalis*, ce qui caractérise la socio-histoire par rapport aux courants historiographiques précédents (notamment par rapport à l'École des *Annales* et à la *micro-histoire* italienne), c'est le fait qu'elle refuse de se placer au seul niveau des liaisons intersubjectives, mais entendent laisser toute leur place aux médiations institutionnelles à *distance*, notamment étatiques, entre les individus<sup>13</sup>. En outre, la socio-histoire se propose de saisir les pratiques des individus, en utilisant le recours aux savoir-faire des toutes les sciences sociales pour interroger les sources: « La socio-histoire défend finalement une conception unitaire du métier de *social scientist* »<sup>14</sup>.

Ce que l'on ne peut s'empêcher de constater au bout de cette esquisse d'histoire de l'histoire sociale, c'est la complexité déconcertante d'un domaine qui, depuis plus d'un siècle, n'a cessé de se reconfigurer, soit au sein de sa propre discipline, soit par un dialogue constant, bien que parfois dissonant, avec

---

<sup>8</sup> G. Noiriel, *Les enjeux pratiques ...*, p. 106-109.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>12</sup> G. Noiriel, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, 2006, p. 3.

<sup>13</sup> Fr. Buton et N. Mariot, entrée « Socio-histoire » du *Dictionnaire des idées*, 2<sup>e</sup> volume de la Collection des « Notionnaires » de l'*Encyclopædia Universalis*, 2006, p. 731-733.

<sup>14</sup> *Ibid.*

d'autres sciences sociales. Qu'en est-il de l'historiographie roumaine durant cette période ? Dans son cas, le conditionnement historique de l'histoire sociale est manifeste. Dans un article qui retrace l'évolution de l'histoire sociale au sein de l'historiographie roumaine, Alexandru Zub opinait que les préoccupations de ce genre existaient dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, dans l'hypostase surtout d'un vaste programme de réformation sociale, conçus par les leaders politiques roumains comme complément indispensable au programme politique national<sup>15</sup>. Il s'agissait, évidemment, de Nicolae Bălcescu et Mihail Kogălniceanu. Si la valeur de leur œuvre pionnière est indiscutable, il convient cependant de remarquer que la genèse de l'histoire en tant que discipline moderne est liée à des personnalités entrées dans la conscience publique surtout en tant qu'hommes politiques. Désormais, le politique restera un mirage permanent pour les historiens roumains. Mais, après la Seconde Guerre mondiale, la pression idéologique s'est transformée dans une tutelle politique permanente sur l'histoire.

Gh. Platon met quant à lui en évidence la même vocation sociale que l'historiographie roumaine n'a cessé de cultiver dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. « Dans son sens traditionnel, comme histoire du peuple, des paysans, ancrée dans les réalités sociales roumaines, attachée à l'interprétation de la modernisation et du problème agraire, comme toile de fond de ce processus, l'histoire sociale a constitué un domaine privilégié de recherche, dès le début de notre historiographie moderne »<sup>16</sup>. Avec la publication, en 1908, de l'ouvrage de Ion Bogdan *Istoriografia română și problemele ei actuale* (L'Historiographie roumaine et ses problèmes actuels) et la création, en 1918, de l'Association pour la science et la réforme sociale, devenue ultérieurement l'Institut social roumain, l'histoire acquit une forte orientation sociologique, elle s'ouvrit à l'économie, à la géographie, à la littérature, et l'histoire sociale notamment enrichit son contenu et sa méthodologie<sup>17</sup>.

Les changements politiques dramatiques survenus après 1945 interrompirent cette évolution et marquèrent idéologiquement les directions ultérieures du développement des études historiques. L'Histoire « s'est construite une identité nouvelle adaptée aux nouvelles conditions : le contact avec l'historiographie occidentale était restreint, le marxisme représentait *la religion officielle*, et l'historiographie soviétique, *la dépositaire de l'esprit universel*. L'analyse du rôle et des réalisations de l'histoire sociale ne peut ignorer ce

<sup>15</sup> Al. Zub, « Istoriografia română și ascensiunea istoriei sociale (L'historiographie roumaine et l'ascension de l'histoire sociale) », dans Al. F. Platon, C. Oghină-Pavie, J.-G. Petit (éd.), *Noi perspective asupra istoriei sociale în România și Franța / Nouvelles perspectives de l'histoire sociale en France et en Roumanie*, Iași, 2003, p. 35–36.

<sup>16</sup> Gh. Platon, « L'histoire sociale en Roumanie (1950–2000). Directions de recherche et méthodes », dans Al. F. Platon et al. (éd.), *Noi perspective asupra istoriei sociale...*, p. 41.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 42–43.

contexte. Dans ces conditions, l'étude de l'histoire sociale a pris une importance considérable, mais dirigée »<sup>18</sup>. Gh. Platon identifie deux facteurs ayant contribué à faire de l'histoire sociale la principale direction de la recherche historique jusqu'aux années 1970 : Primo, l'occupation soviétique et le contrôle exercé par le régime communiste ; secundo, le facteur idéologique proprement dit, la thèse de la lutte des classes. Si le premier fit que les domaines traditionnels de l'historiographie roumaine (la problématique nationale, l'histoire politique, l'histoire des relations internationales) soient prohibés ou transformés en des instruments d'endoctrinement, le second favorisa le développement des études consacrées à la paysannerie et aux relations agraires. L'un des résultats les plus importants, à long terme, de l'intérêt pour l'histoire sociale (y compris pour ce qui est du prolétariat et du mouvement ouvrier) fut la publication de matériaux documentaires<sup>19</sup>. En plus, la publication des sources, avec la constitution des nombreuses et souvent impressionnantes éditions critiques de documents demeurait, pour les historiens, l'une des rares possibilités de garder l'honnêteté et la rigueur professionnelle, et de contourner les excès idéologisants de l'historiographie officielle.

La problématique sociale s'est concentrée autour de l'histoire de la paysannerie, de la structure et de l'orientation de la propriété foncière, de la structure sociale du monde villageois. Néanmoins, l'ouverture opérée en 1964, a permis à la communauté académique de Cluj d'amorcer un programme de recherche dans la démographie historique au début des années 1970<sup>20</sup>. Mais Alexandru Zub met en relation l'intérêt pour la démographie historique non seulement avec les évolutions historiographiques occidentales, devenues pour l'instant un peu plus accessibles, mais aussi avec d'importantes évolutions politiques locales (les mesures contemporaines visant un accroissement massif de la population)<sup>21</sup>. Cette ouverture, quelles qu'en aient été les raisons politiques, aura permis l'exploration de la jonction entre histoire sociale et histoire nationale<sup>22</sup>.

À partir du moment où, désireux de se démarquer petit à petit de Moscou, le régime communiste essaya de se raccorder aux traditions et valeurs nationales roumaines, beaucoup d'historiens retournèrent sur les thèmes d'histoire politique qui leur étaient familiers dès l'entre-deux-guerres, et le nationalisme remplaça le marxisme en tant que cadre conceptuel de référence<sup>23</sup>. Alors que, dans les années 1950, le paradigme avait été celui de la lutte des classes, dans les années 1980 on voit s'imposer la mode des luttes pour

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 43–45.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>21</sup> Al. Zub, « Istoriografia română și ascensiunea istoriei sociale », p. 32.

<sup>22</sup> Gh. Platon, « L'histoire sociale en Roumanie (1950–2000) », p. 47.

<sup>23</sup> B. Murgescu, *A fi istoric în anul 2000*, Bucarest, 2000, p. 35.

l'indépendance et l'unité nationales<sup>24</sup>. L'histoire économique et l'histoire sociale connurent une période de recul, la redécouverte du nationalisme n'étant, en fin de compte, que le triomphe historiographique de l'histoire politique<sup>25</sup>.

Entre certaines limites, l'intérêt des marxistes pour *les classes opprimées* avait permis, avant les années 1970 et de façon très restreinte, certains renouvellements dus au recours aux sciences « auxiliaires » de l'histoire et aux autres sciences apparentées<sup>26</sup>. C'est dans ce contexte que purent être publiées partiellement les études de H. Stahl sur les communautés rurales, mettant l'accent sur les structures et la longue durée (1958, *Contribuții la studiul satelor devălmașe românești* [Contributions à l'étude des villages roumains communautaires]). Mais H. Stahl était le partisan d'une sociologisation de l'histoire, qui aura finalement semblé excessive par rapport aux directions de recherche officielles, si bien que ses études d'histoire sociale ne purent être publiées qu'après 1989 (en 1992, *Probleme confuze în istoria socială a României* [Questions obscures dans l'histoire sociale de Roumanie] et, en 2001, *Gânditori și curente de istorie socială românească* [Penseurs et courants d'histoire sociale roumaine]).

Dans l'ensemble, en dehors des classes paysanne et ouvrière (celle-ci étant réservée en général aux soi-disant *spécialistes* du Parti communiste), aucune autre catégorie sociale ne fut accessible aux recherches historiques systématiques. Après les années 1970, et à la faveur d'un intérêt massif pour la démographie, il y eut quelques tentatives de recherches sur la bourgeoisie ou sur les boyards, mais le régime les permit seulement parce que la relation exploités-exploiteurs était une relation à deux termes. Elles ne produisirent aucun résultat spectaculaire et durent être reprises après 1989. Au bout des cinq décennies de tutelle idéologique stricte, l'histoire sociale roumaine avait connu une évolution tronquée, dépourvue non pas d'expériences (parfois, il est vrai, insignifiantes), mais d'esprit de suite. Après 1989, les historiens prirent de nouveau leurs distances par rapport à l'histoire économique et sociale, considérées comme le domaine de référence du marxisme<sup>27</sup>, et la prééminence de l'histoire politique fut consolidée par la tentation d'étudier des thèmes naguère inaccessibles : le côté répressif du régime communiste, la résistance anticomuniste, la guerre antisoviétique, le mouvement légionnaire, l'institution monarchique<sup>28</sup>.

Dans cet article, nous nous sommes proposée de voir si, dans quelle mesure et comment on peut appliquer le paradigme historiographique esquissé précédemment dans le cas de la *Revue des études sud-est européennes*. En anticipant en quelque sorte nos conclusions, nous dirons déjà que, si les

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>26</sup> Al. Zub., « Istoriografia română și ascensiunea istoriei sociale », p. 32.

<sup>27</sup> B. Murgescu, *A fi istoric în anul 2000*, p. 40.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 42.

découpages chronologiques et thématiques se vérifient plus ou moins, les solutions ponctuelles variées, souples, subtiles, par lesquelles la revue leur répond rendent compte de l'extraordinaire cohérence d'une publication qui ne cessa jamais de se rapporter en tout premier lieu à sa propre logique évolutive. Sans se soustraire explicitement aux différents contextes politiques, plus ou moins contraignants, auxquels elle semble avoir été liée dès ses débuts, la revue continua « d'offrir un sommaire presque entièrement correct du point de vue professionnel »<sup>29</sup>. La *Revue des études sud-est européennes*, fondée en 1963 sous le patronage de l'Institut d'Études sud-est européennes de l'Académie roumaine, créé la même année, est le successeur de droit de la *Revue historique du sud-est européen* (1924–1947) et du *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale* (1914–1923), fondés par Nicolae Iorga.

Le concept de sud-est européen avait fait son apparition au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans le monde savant occidental, sous la pression politique du retracement des frontières nationales des États balkaniques<sup>30</sup>. Le terme « Südosteuropa » fut introduit en 1905 par Hans F. Helmolt (1865–1929)<sup>31</sup>. L'idée de la création d'un institut de recherches ayant pour objet la problématique sud-est européenne et visant à légitimer les intérêts et les droits roumains dans cette zone fut formulée pour la première fois par Nicolae Iorga en 1911<sup>32</sup>. Une année plus tard, il expliquait pourquoi il fallait étudier ensemble les nations entre les Carpates et l'Archipel, entre la mer Noire et l'Adriatique, des nations dont les liens furent créés « par leur origine thrace commune, par une même vie politique sous les Romains et les Byzantins, puis sous les Turcs, par des influences venant des mêmes voisins, et par une continuelle interpénétration réciproque »<sup>33</sup>.

En novembre 1913, Iorga annonçait la création de l'institut, dont l'activité devait commencer en janvier 1914. L'image de cette activité avant 1924 doit être complétée par des précisions sur le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, qui comprenait des comptes rendus de N. Iorga sur la bibliographie récente provenant ou traitant des pays balkaniques<sup>34</sup>. La *Revue historique du sud-est européen* remplacera, à partir de 1924, le *Bulletin*. Dirigée toujours par Nicolae Iorga, la revue était bien plus développée que son précurseur et comptait parmi ses collaborateurs des noms célèbres dans

<sup>29</sup> A. Pippidi, « Din istoria studiilor sud-est europene în România », dans *Andrei Pippidi mai puțin cunoscut. Studii adunate de foștii săi elevi cu prilejul împlinirii vârstei de 70 de ani*, éd. M. Coman, O. Cristea, O. Olar, R. G. Păun et A. Timotin, Iași, 2018, p. 132.

<sup>30</sup> Id., « Impactul unui institut românesc în perspectivă națională și internațională », dans A. Timotin (éd.), *Dinamici sociale și transferuri culturale în Sud-Estul european (secolele al XVI-lea – al XIX-lea)*, Bucarest, 2019, p. 14.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 26.

l'historiographie internationale, à côté d'historiens roumains réputés de l'époque<sup>35</sup>. Institut et publications s'identifient de plus en plus, pendant cette période, à la personne de leur directeur, Nicolae Iorga<sup>36</sup>.

En 1940, après la disparition de Nicolae Iorga, Gh. I. Brătianu suivit à la direction de la revue, et le byzantinologue N. Bănescu à celle de l'institut. En 1948, l'institut fut supprimé pour délit de « cosmopolitisme et objectivisme bourgeois »<sup>37</sup>. En 1963, la constitution de l'Association internationale d'études sud-est européennes (déterminée par le colloque UNESCO organisé à Sinaia une année auparavant) fut suivie de la création de l'Institut et de la *Revue des études sud-est européennes*. Il est difficile de dire dans quelle mesure cette initiative était liée à la nouvelle orientation de la politique étrangère de la Roumanie des années 1962-1963 (« déclaration d'avril » de Gh. Gheorghiu-Dej)<sup>38</sup>. Quoiqu'il en soit, pour le nouvel institut, la nomination au poste de directeur de M. Berza, ancien adjoint de Brătianu entre 1941 et 1947, était un gage de continuité<sup>39</sup>. La direction de la *Revue des études sud-est européennes* fut assurée successivement par M. Berza (rédacteur en chef entre 1963 et 1978), Alexandru Duțu (rédacteur en chef adjoint à partir de 1973, rédacteur responsable à partir de 1982, puis directeur de la publication entre 1990 et 1997), Paul Henri Stahl (directeur de la publication entre 1999 et 2007) et Nicolae Șerban Tanașoca (directeur de la publication en 1998 et entre 2007 et 2017).

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque apparaît le terme qui définira tout un domaine de recherche, dans le contexte du besoin de retracer les frontières nationales des États balkaniques, « les études du sud-est européen [étaient] conçues en tant qu'ensemble de disciplines scientifiques, réunissant l'histoire, la géographie humaine, la philologie et à leur suite l'archéologie, l'histoire de l'art, l'histoire des littératures ainsi que celle du droit et des institutions, auxquelles on a ajouté encore économie, sociologie, ethnographie, folklore, etc. [...] [et étaient] vouées à la découverte des caractères communs de cultures / civilisations sud-est européennes »<sup>40</sup>. Les études du sud-est européen ne peuvent avoir qu'un caractère pluridisciplinaire, qui se propose « d'aborder avec plus de fermeté les mêmes phénomènes avec des méthodes différentes et sous les angles propres aux disciplines qui collaborent [...]. Elles n'ont toutefois pas comme unique but de dégager des types de phénomènes, de surprendre uniquement ce qui est

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 27 et suiv.

<sup>36</sup> A. Pippidi, « Reformă sau declin. A doua perioadă a studiilor sud-est europene în România », *RI*, n.s., II, n° 11-12, 1991, p. 644.

<sup>37</sup> Id., « Din istoria studiilor sud-est europene... », p. 130.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> Id., « Pour l'histoire du premier Institut des études sud-est européennes en Roumanie », *RESEE* XVI, n° 1, 1978, p. 139.

commun. Bien au contraire [...] elles doivent offrir à la synthèse la diversité vivante des situations particulières »<sup>41</sup>.

Dans ce qui suit, nous essaierons de voir si et comment se sera insérée l'histoire sociale dans cette perspective pluridisciplinaire et comparatiste, alors que « les études du sud-est européen ont gravité longtemps autour de l'histoire culturelle, prise dans son acception la plus large, en attendant qu'on se tourne aussi vers le développement matériel des sociétés »<sup>42</sup>. Dans la collection intégrale de la *Revue historique du Sud-Est européen*<sup>43</sup> et de la *Revue des études sud-est européennes* (1914–2017) nous avons identifié les articles d'histoire sociale *stricto sensu*, ainsi que ceux dont la thématique présente, à notre avis, une incontestable vocation d'histoire sociale, au sens large du terme. Une précision méthodologique s'impose : la sélection des thèmes et la constitution de catégories thématiques sont une option strictement personnelle. Exception faite des thématiques sociales classiques, peu nombreuses, subsumer un thème sous le domaine social comporte une certaine dose de relativisme, qui ne tient pas seulement aux manières différentes dont se laisse définir le social. Les sujets eux-mêmes se prêtent parfois à plusieurs encadrements. C'est surtout le cas des différents groupes sociaux, dont la coagulation, comme objet de recherche, varie en fonction du critère de référence choisi. Ainsi par exemple, les commerçants grecs sont à la fois un groupe professionnel, ethnique, national, culturel ; c'est aussi le cas des officiers levantins des Pays Roumains.

D'autre part, dans le cas des sections thématiques présentes dans les deux revues, on retrouve des articles d'histoire sociale non seulement au sein de rubriques assumant explicitement cette perspective, mais aussi dans des groupements constitués sur des critères géopolitiques (Byzance, Empire ottoman), chronologiques, par rapport à un certain événement (la révolte de Horea, la guerre d'indépendance), ou dans les sections consacrées à l'économie, à l'administration, au commerce, à la vie culturelle, etc. Retenons que toutes ces sections, très diverses, ne sont pas permanentes. Dans la *Revue historique du Sud-Est européen* les sections apparaissent à partir de 1941, et entre 1944 et 1945 on retrouve une section « Institutions et histoire sociale » (entre 1941 et 1946 la revue parut une fois par an, sauf en 1942, lorsque parurent deux numéros). Dans la *Revue des études sud-est européennes* les sections apparaissent en 1968, avec l'adoption de la publication sous forme de quatre numéros par an. Entre 1963 et 1967, la revue avait paru en quatre numéros par

---

<sup>41</sup> M. Berza, « Les études du sud-est européen, leur rôle et leur place dans l'ensemble des sciences humaines », RESEE XIII, n° 1, 1975, p. 10-11.

<sup>42</sup> A. Pippidi, « Pour l'histoire du premier Institut... », p. 139.

<sup>43</sup> À cet effet, nous nous sommes référée à V. Vasiliu-Sacerdoțeanu, *Table générale du Bulletin de l'Institut pour l'étude du Sud-Est européen, I-X, 1914–1923, et de la Revue historique du Sud-Est européen, continuation du Bulletin de l'Institut pour l'étude du sud-est européen, I-X, 1924–1933. Articles, comptes-rendus, documents, chroniques et notices*, Bucarest, 1935.

an, regroupés en deux volumes (1–2 et 3–4) ; ce format sera repris en 1991. A partir de 1998, les quatre numéros paraissent en un seul volume (exception faite des années 1999–2000, qui parurent ensemble). Voici les sections dont les titres renvoient à des thèmes sociaux classiques, ou qui comportent le mot *social* dans différents syntagmes, à partir de 1979, lorsque apparaît pour la première fois un tel syntagme : *Vie sociale et mentalités* (2/1979); *Structures sociales et relations politiques* (3/1981); *Les reformes agraires : traits généraux et aspects spécifiques* (3/1984); *Conscience nationale et réalités socio-politiques, 1784–1848* (4/1984); *Mobilité sociale et politique au XVIIIe siècle* (3/1986); *Révoltes, révolutions et leurs échos* (3/1989); *Relations politiques et changements sociaux* (1998); *Dynamique sociale et culturelle* (1999, 2000, volume unique); *Histoire sociale et politique* (2007); *Histoire sociale et politique autour de la Première Guerre Mondiale* (2016). La plus grande fréquence de ces sections est enregistrée entre 1979 et 1989, après quoi les thématiques sociales explicites, sans être abandonnées, reviennent à sept, huit, voire neuf ans d'intervalle. Pour les sections de démographie, sociologie, anthropologie, la situation est la suivante : elles apparaissent en 1974, *Démographie et sociologie* (3/1974; 4/1974), ensuite elles disparaissent complètement, pour ne revenir que dans la décennie 2003–2013 : *Sociologie et ethnologie* (2003); *Regards sociologiques* (2006); *Anthropologie* (2010); *Sociologie, anthropologie* (2012); *Linguistique et anthropologie balkanique* (2013).

Pour ce qui est des articles présents non seulement dans les sections assumant explicitement la problématique sociale, nous avons identifié plusieurs grandes catégories : I. histoire sociale traditionnelle ; II. démographie historique ; III. sociologie (sociologie historique et anthropologie) ; IV. sciences auxiliaires (généalogie) ; V. groupes sociaux ; VI. approches et domaines d'histoire sociale au sens large du mot (historiographie de type *Annales*, socio-histoire, etc.). Pour avoir une image plus nette de la problématique sociale, nous avons divisé les catégories I, V et VI en sous-catégories, avec des résultats que nous présentons dans ce qui suit.

Les articles d'histoire sociale au sens traditionnel du terme (I) recouvrent trois grands groupements thématiques : 1. Problématique agraire, institutions sociales, régime seigneurial, corporations, contribuables et colonisation rurale, révoltes paysannes et populaires, vie sociale des communautés ; 2. Circulation des idées sociales ; 3. Économie, commerce, administration/société, fiscalité, douanes. Les thèmes du premier groupement apparaissent dès 1924 ; la *Revue historique* publiera de façon assez constante des études de ce genre (1924, 1927, 1930, 1938, 1942, 1944, 1945, 1946). Chose surprenante, alors qu'ils sont présents dans la *Revue des études sud-est européennes* dès 1963, ils ne sont fréquents que dans la décennie 1979–1989. Les thèmes du deuxième groupement, liés aux idées sociales et à leur circulation, sont assez constamment présents dans les deux publications,

exception faite de l'intervalle 1986–2006 ; ils reviendront en 2007 et en 2017. Ce qui attire l'attention dans leur cas, c'est cette constance relative, qui démontre que, pendant une assez longue période, les études sud-est européennes gravitèrent dans la zone des études culturelles au sens large du terme (A. Pippidi, *supra*). Pour ce qui est des études du troisième groupement, on remarque la même présence relativement constante entre 1927 et 1976, puis entre 1990 et les années 2000, lorsqu'elles disparaissent. N'oublions cependant pas que l'hétérogénéité de cette sous-catégorie est très marquée, et que les aspects d'histoire sociale sont, sinon subsidiaires, du moins inscrits dans d'autres thématiques principales, que nous avons déjà évoquées.

La grande catégorie des groupes sociaux (V) comporte elle aussi plusieurs sous-catégories. Avant toutefois de les détailler, il convient de préciser que nous avons dès l'abord exclu les thèmes portant sur les femmes, les étudiants et les intellectuels. Dans le cas des femmes, il s'agit d'articles publiés seulement dans la *Revue historique* et portant sur la saisine, donc plus proches de l'histoire du droit que de l'histoire sociale. Pour ce qui est des étudiants et des intellectuels, bien qu'ils intéressent, en tant que groupes, notamment la socio-histoire des dernières décennies, nous avons préféré considérer leurs cas comme plus proches de l'histoire culturelle et intellectuelle. Une autre caractéristique de cette catégorie c'est la fluidité de ses frontières, le même sujet pouvant être abordé en fonction de critères de référence doubles, voire multiples. Dans la catégorie des groupes sociaux, nous avons inclus : 1. les groupes professionnels et 2. les minorités. Pour les groupes professionnels, les groupements thématiques s'organisent de la façon suivante : commerçants (grecs, bulgares, roumains, balkaniques) ; officiers et hauts fonctionnaires princiers, fonctionnaires publics ; banquiers ; architectes. Parmi eux, seuls les commerçants apparaissent entre 1937 et 2006, sporadiquement, à de grands intervalles, avec une période d'intérêt maximal traduit par des entrées presque annuelles entre 1974 et 1978. Pour toutes les autres catégories professionnelles, l'intérêt apparaît après 1999. Dans la catégorie des minorités nous avons inclus les minorités religieuses, ethniques, linguistiques, nationales, auxquelles nous avons ajouté les réfugiés et l'émigration. Parmi les groupes sociaux, catégorie propre plutôt aux tendances historiographiques plus récentes, c'est sans doute le groupement le mieux représenté du point de vue quantitatif dans les périodes 1941–1968 et 1998–2010, mais présentant un hiatus considérable entre 1969 et 1998. L'intérêt pour les minorités est certes lié aux réalités historiques et politiques spécifiques du sud-est européen, et le long silence mentionné n'est pas l'expression de l'épuisement du thème, mais plutôt de son occultation par les autorités, bien plus désireuses d'unité que de diversité.

La troisième catégorie susceptible de sous-divisions est celle des approches et des domaines d'histoire sociale au sens large du terme (VI). Là, les groupements thématiques pourraient être constitués de la façon suivante :

1. histoire des mentalités ; 2. mobilité sociale, stratégies de groupe, conscience d'appartenir à un groupe ; 3. histoire de la médecine, philanthropie et assistance sociale. Dans l'ensemble, et prenant en considération les trois groupements, cette catégorie est constamment représentée entre 1974 et 1998, avec des entrées situées à des intervalles de quelques années tout au plus et sans hiatus importants. Plus près de nos jours, elle revient en 2007 et en 2013. Ce qui frappe, même à partir de ces données très succinctes, c'est le constat que l'histoire sociale roumaine est raccordée en temps réel, aux mouvements d'idées de l'historiographie européenne occidentale, et notamment à ceux constitués dans les années 1970–1980 autour des *Annales*.

Les trois autres catégories, pour lesquelles nous n'avons pas établi de groupements thématiques, nous ont permis quelques observations : L'intérêt pour la démographie historique (II) est déjà présent dans le *Bulletin* et dans la *Revue historique*, et les dates auxquelles paraissent ces deux publications (respectivement 1916, 1917 et 1940, 1944), ainsi que le fait qu'elles se concentrent sur la Dobroudja démontrent qu'elles étaient perméables au climat politique de l'époque et qu'elles répondaient, par des recherches et par la publication de documents, à des préoccupations qui n'étaient pas propres aux seuls professionnels de l'histoire. Dans la *Revue des études sud-est européennes*, les thèmes de ce genre apparaissent par intermittence entre 1969 et 1977, pour ne revenir qu'en 1990 et 2016 ; ce sont des thèmes strictement historiques et politiquement neutres (population urbaine de 1830, colonisation slave à Byzance, aspects de la politique démographique des sultans au XV<sup>e</sup> siècle, modifications démographiques et mobilité du capital humain occidental vers les Balkans aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles).

La sociologie, la sociologie historique et l'anthropologie (III), présentes seulement dans la *Revue des études sud-est européennes*, constitue sans nul doute le domaine d'intérêt le plus constant entre 1965 et 2015. Les études ou les groupements d'études de cette catégorie paraissent, en moyenne, tous les deux ou trois ans, avec un hiatus considérable entre 1976 et 1993. Les thématiques sont très variées, depuis l'architecture et les occupations rurales, les coutumes et les croyances populaires, le groupe domestique (la famille), les stratégies matrimoniales ou de transmission du nom et des biens, jusqu'aux modèles de la transition rurale, la migration, l'identité ethnique ou l'histoire orale.

Les disciplines auxiliaires, à savoir la généalogie (IV) sont peu représentées, avec seulement trois entrées (1940, 2015 et 2017).

Dans le paysage historiographique roumain et dans la perspective de l'histoire sociale, l'évolution des revues attachées à la thématique du sud-est européen se place sur une trajectoire propre qui, sans être fondamentalement à l'abri des pressions idéologiques, répond en égales mesures à leurs traditions constitutives, aux impulsions données par l'historiographie internationale, ou aux profils professionnels de leurs directeurs. Si, entre 1914 et 1948 et après

1989, ces revues s'intègrent du point de vue thématique aux principales directions de recherche de l'historiographie internationale (histoire sociale classique, socio-histoire, groupes sociaux, etc.), entre 1963 et 1989 les stratégies d'édition sont infiniment plus nuancées. Sans pouvoir se soustraire aux pressions idéologiques, elles ne répondent cependant pas directement à ces pressions, et ne se superposent pas parfaitement à la grille d'évolution de l'historiographie autochtone que nous avons dessinée dans la première partie de notre étude.

Les institutions sociales et la problématique agraire sont des thèmes constants entre 1924 et 1926, à l'époque où l'histoire sociale était une composante importante de l'historiographie internationale. Pendant la période communiste, la problématique agraire est présente surtout entre 1979 et 1984, lorsque l'historiographie officielle avait déjà fait la jonction entre l'histoire sociale et l'histoire politique sous son angle nationaliste. Le mouvement ouvrier, sujet de prédilection de l'historiographie communiste, manque complètement dans les sommaires des revues prises en considération. Il convient de rappeler les groupes sociaux, entendus d'une façon bien plus nuancée que celle du paradigme marxiste, ce qui rapproche à nouveau la *Revue des études sud-est européennes* des courants historiographiques internationaux, qu'elle devance même parfois, du moins pour ce qui est de la chronologie de certains thèmes comme l'étude des minorités.

En ce qui concerne les rapports de l'histoire avec les sciences connexes, la démographie et la sociologie, la grande favorite est, de loin, la sociologie (y compris l'anthropologie historique), malgré un clivage de deux décennies qui cependant ne recouvre pas seulement la période communiste (1976–1993).

À partir des années soixante-dix, avec le changement du paradigme de l'historiographie officielle, la *Revue des études sud-est européennes* semble éluder la problématique nationaliste, et réussit à se raccorder presque en temps réel à l'historiographie internationale, par des thématiques comme l'histoire des mentalités (1974–1980), la mobilité sociale et les stratégies de groupe (1986, 1989), la philanthropie, l'assistance et l'histoire de la médecine (1975–1987). D'ailleurs, le contact avec des historiens étrangers (de pays « capitalistes »), invités à publier dans la *Revue des études sud-est européennes*, est une constante des années 1968–1976. Pratiqué timidement et par intermittence durant la dernière décennie communiste (1981, 1984, 1989), il redevient une constante après 1990.

Que dire à la fin de ce bilan succinct et inévitablement trop pauvre par rapport à la qualité de la production scientifique dont les revues roumaines d'études sud-est européennes furent le véhicule ? Si la création des instituts, en 1914 et 1963, aura eu des connotations politiques, leurs revues respectives se sont cantonnées, pendant toute leur existence, exclusivement dans l'espace des débats scientifiques. La situation la plus spectaculaire est sans nul doute celle de la *Revue des études sud-est européennes*, vu le contexte politique qui marqua

son apparition et les premières décennies de son existence. Ceux qui ont assumé la direction de la revue pendant cette période de pression idéologique maximale ont constamment réussi à mener une politique d'édition de nature à éviter la contamination propagandistique et à maintenir la publication dans les limites et aux standards de la recherche académique authentique. Il était certes impossible de complètement éluder le paradigme officiel, marxiste et, ultérieurement, nationaliste. La principale stratégie de contournement s'est située au niveau des thèmes et des sujets abordés. Ainsi, la revue abandonna les domaines susceptibles d'idéologisation excessive (le mouvement ouvrier, la problématique agraire avant les années 1970, les minorités après 1968), spécula au maximum les ouvertures de circonstance au niveau du canon historiographique (récupération de la sociologie et, dans une moindre mesure, de la démographie historique avec le maintien des contacts avec les historiographies étrangères non communistes jusque dans la seconde moitié des années soixante-dix) ou se cantonna, surtout aux moments de pression idéologique des années quatre-vingts, dans les études culturelles, moins sensibles, par nature, à la lutte des classes, mais susceptibles de récupérer, ne fût-ce qu'en apparence, le filon national. Mais toutes ces stratégies, visibles à long terme, furent appliquées avec un raffinement et une subtilité remarquables. Les sommaires de la revue n'enregistrent pas de changements de direction brusques et radicaux, et des domaines et des thématiques qui semblent à un moment donné laissés dans l'ombre attendent en fait le moment propice pour se réinventer.

Nos quelques conclusions partent seulement de la problématique d'histoire sociale dans la *Revue d'études sud-est européennes* (et dans ses précurseurs). Bien que traditionnelle, cette problématique finira par occuper, à cause des pressions idéologiques, une place secondaire. Mais c'est pourquoi ses thèmes nous semblent encore plus significatifs. Ils témoignent du remarquable instinct de conservation et d'adaptation d'une publication qui, en tant qu'expression matérielle de la vie intellectuelle de la communauté académique qui s'exprima par son intermédiaire, aura gagné, imposé et conservé, pendant plus d'un siècle, son prestige scientifique, sa probité académique, sa vitalité créatrice.

## L'ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE À L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

### *Vasilica Lungu*

« Seulement par les ouvrages on ne peut prouver rien de sûr, ni d'un côté ni de l'autre. Il faudrait alors questionner la vie, pas seulement les livres, qui pour dix siècles ne savent pas dire grande chose sur nous, dans notre pays d'aujourd'hui » ; pour l'histoire, « c'est de fouilles archéologiques qu'on doit attendre la réponse décisive » (V. Pârvan)<sup>1</sup>

L'archéologie classique en tant que discipline scientifique autonome en Roumanie est associée à la figure de Vasile Pârvan (1882–1927) et à ses premiers travaux sur les ruines antiques en Dobroudja, au début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est à lui aussi que revient l'initiative d'avoir introduit la recherche archéologique parmi les domaines scientifiques de l'Institut d'études sud-est européennes fondé en 1913<sup>2</sup>. Il se range parmi ses fondateurs aux côtés de Nicolae Iorga (1871–1940) et du géographe Gheorghe Murgoci (1872–1925)<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> V. Pârvan, *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*, Bucarest, 1923, p. 7 : « Dar numai cu cărțile nu se poate dovedi nimic hotărât nici deoparte, nici de alta. Căci aici trebuie întrebată și viața, nu numai cărțile, cari pentru zece veacuri, nù știu să spună mare lucru despre noi în țara noastră de azi ». Pentru istorie, « tot de la săpăturile arheologice este de așteptat răspunsul hotărâtor ».

<sup>2</sup> Voir A. Pippidi, « Pour l'histoire du premier Institut des études sud-est européennes en Roumanie », RESEE XVI, n° 1, 1978, p. 139-156 ; id., « Impactul unui institut românesc în perspectivă națională și internațională », dans A. Timotin (éd.), *Dinamici sociale și transferuri culturale în Sud-Estul european (secolele al XVI-lea – al XIX-lea)*, Bucarest, 2019, p. 9-35.

<sup>3</sup> N. Iorga, V. Pârvan, Gh. Murgoci, « Regulamentul Institutului de Studii Sud-Est Europene, art. 1 », 1921 : « Institutul de studii sud-est europene [ISSEE ci-après] are ca scop studierea limbilor națiunilor din regiunea carpatică și balcanică, precum și a celor din imediata apropiere a frontierei noastre de Nord și Est, îndrumarea, ajutarea și organizarea cercetărilor științifice în domeniul istoriei, geografiei, etnografiei, arheologiei, folklorului, artei și economiei politice » (L'Institut d'études sud-est européennes a pour but l'étude des langues des nations de la région des Carpates et des Balkans, aussi bien que celles des nations voisines des frontières du Nord et de l'Est, la coordination, le support et l'organisation des recherches scientifiques dans les domaines de l'histoire, la géographie, l'ethnographie, l'archéologie, le folklore, l'art et l'économie politique »).

Le domaine de l'archéologie classique connaîtra quelques années plus tard une large ouverture vers l'Occident grâce à la création de l'École roumaine à Rome<sup>4</sup> et de l'École roumaine de Fontenay aux Roses à Paris, par un décret de 1920 du Parlement de la Roumanie, à l'initiative de Nicolae Iorga et de Vasile Pârvan. Elles étaient destinées à la formation des jeunes spécialistes roumains dans les disciplines humanistes (langues et littératures classiques et modernes, histoire et archéologie), des beaux-arts et de l'architecture. L'École roumaine à Rome a commencé à fonctionner à partir de 1922 et Vasile Pârvan en fut le premier directeur (1922–1927).

La collaboration des trois grands savants a créé le cadre institutionnel et les conditions de la formation d'une science interdisciplinaire nouvelle en Roumanie et a contribué à définir la place de l'espace sud-est européen dans l'histoire de l'humanité<sup>5</sup>.

La présence de l'archéologie classique parmi les programmes de recherches de l'Institut d'études sud-est européennes est repérable dans trois étapes délimitées chronologiquement par des périodes d'absence du domaine ou de fermeture de l'institut, dont l'activité a évolué dans des contextes sociopolitiques distincts. Chaque étape apporte sa contribution au développement de plusieurs projets de recherche concernant surtout les populations locales, à savoir les Gètes, les Daces et les Thraces, ainsi que leurs relations culturelles avec le monde gréco-romain et les Scythes. Les responsables de ces projets ne sont pas nombreux, quatre membres actifs au total pour la période comprise entre 1963 et 2019, différents par leur formation universitaire, par les spécialités qu'ils ont choisies, ou par leurs trajets professionnels : Aurelian Petre, Maria Alexandrescu Vianu, Vasilica Lungu et Adrian Robu. Au fil des années, l'Institut a bénéficié aussi du concours de nombreux collaborateurs externes qui ont contribué à définir et à mener à terme ces projets de recherche<sup>6</sup>. Pour mieux comprendre les limites de l'autonomie de la démarche scientifique, il faudra se référer aux contextes historiques et sociaux au sein desquels ces recherches ont été développées, et qui permettent l'identification de trois « paradigmes » épistémologiques<sup>7</sup>, dont il sera question plus loin.

<sup>4</sup> La future Accademia di Romania.

<sup>5</sup> Cette présentation se veut sans prétention d'exhaustivité, son objectif étant de dresser une histoire du développement de ce domaine à côté des autres domaines de recherche faisant partie des programmes de recherche de l'Institut d'études sud-est européennes.

<sup>6</sup> Parmi ses collaborateurs se rangent Dionisie M. Pippidi, Silvia Baraschi, Petre Diaconu, Emilian Popescu, Ion et Alexandru Barnea, Alexandru Vulpe, Sergiu Iosipescu, Zoe Petre, Gheorghe Cantacuzino, Oana Damian, etc. Sur l'activité et l'œuvre de Dionisie M. Pippidi, voir la contribution d'Adrian Robu dans ce volume.

<sup>7</sup> On utilise le terme de « paradigme » au sens donné par Thomas S. Kuhn dans *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, 1962, où il désigne « un modèle ou un schéma accepté par tous ». Pour les paradigmes de l'archéologie en Roumanie, voir D. Gheorghiu, Chr. Schuster, « The

### I.1. Le paradigme « national » : 1913-1948

Dès ses premières années, l'archéologie classique figurait parmi les *desiderata* de l'Institut fondé en 1914<sup>8</sup>. Elle est présente dans les pages de sa publication, *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale* (1914–1923)<sup>9</sup>, par des comptes-rendus sommaires, qui témoignent toutefois de l'intention des fondateurs de l'Institut de rattacher cette branche de la science à la recherche interdisciplinaire visant l'étude de l'espace sud-est européen, et de promouvoir le dialogue scientifique avec le monde savant international. Parmi les publications notables, on trouve une présentation faite par N. Iorga à l'ouvrage d'Ellis H. Minns, *Scythians and Greeks, a survey of ancient history and archaeology on the north coast of the Euxine from the Danube to the Caucasus* (Cambridge, 1913), ou à la contribution de V. Pârvan à l'histoire de Callatis, *La Gérousia de Kallatis*<sup>10</sup>. Les fonds des antiquaires pénètrent aussi dans les pages du bulletin par la voix des collectionneurs<sup>11</sup>.

L'ouvrage d'Ellis H. Minns a apporté à cette époque-là une contribution majeure à l'orientation de la recherche de V. Pârvan et de ses collaborateurs vers les cités pontiques. La construction du « model national » s'engage alors sur deux directions fondamentales annoncées par son travail : l'espace indigène, structuré autour de Gètes et résumé par son œuvre *Getica*<sup>12</sup>, et les civilisations grecque et romaine avec lesquelles les Gètes sont entrés en contact premièrement au bord de la mer Noire<sup>13</sup>. Il s'agit d'un vrai renouvellement scientifique qui se matérialise par l'ouverture de chantiers archéologiques en Dobroudja où sont appliquées des techniques et des méthodes empruntées à la science archéologique occidentale. À la suite de l'activité des prédécesseurs comme G. Tocilescu (1850–1909)<sup>14</sup> et P. Polonic (1858–1944)<sup>15</sup>, plusieurs

---

avatars of a paradigm: A short history of Romanian archaeology », dans P. Biehl, A. Gramsch, A. Marciniak (éd.), *Archäologien Europas*, Münster – New York – München – Berlin, 2002, p. 289-300.

<sup>8</sup> L'ouverture officielle de l'Institut est annoncée le 24 janvier/6 février 1914 à la Fondation Universitaire Charles le 1<sup>er</sup>, sous la dénomination française « Institut d'études concernant l'Europe du Sud-Est ».

<sup>9</sup> Continué, entre 1924 et 1947, par la *Revue historique du Sud-Est européen*, publication également marquée profondément par la personnalité de Nicolae Iorga.

<sup>10</sup> BIEESO VII, n° 4-6, 1920, p. 31.

<sup>11</sup> Voir par exemple Dr. G. Severeanu, « Sur la drachme istrienne », *Buletinul societății numismatice române* XV, n°s 33-34, dans BIEESO VII, n° 4-6, 1920, p. 32.

<sup>12</sup> V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucarest, 1926. Voir M. Babeș, « Vasile Pârvan și arheologia geto-dacă », *SCIIVA* 33, n° 4, 1982, p. 359-364.

<sup>13</sup> M. Babeș, « 170 de ani de arheologie românească », *SCIIVA* 54-56, 2003–2005, p. 9-20, ici p. 14.

<sup>14</sup> La série de publications épigraphiques de G. Tocilescu, dont l'article « Neue Inschriften aus der Dobrudscha », *Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn* 11 (1887), p. 19-70, et ses contributions à *Corpus Inscriptionum Latinarum*, vol. III, Berlin 1873.

<sup>15</sup> P. Polonic, « Valurile antice din Dobrogea », *Natura* XXIV, n° 6, 1935, p. 21-26 ; id., « Cetățile antice de pe malul drept al Dunării (Dobrogea) până la gurile ei », *Natura* XXIV, n° 7, 1935, p. 18-26.

domaines de recherche sont associés pour former un ensemble d'unités qui peuvent se substituer mutuellement : l'épigraphie, la cartographie, la stratigraphie, etc. C'est toujours Vasile Pârvan qui, le premier, entreprit, entre 1914 et 1916, des fouilles systématiques à Istros (Histria)<sup>16</sup>, la plus importante colonie milésienne de la côte ouest de la mer Noire, située près de l'embouchure du Danube. En s'appuyant sur les sources antiques et sur les résultats de ses premières fouilles, il entreprend de localiser d'autres sites antiques d'époque grecque et romaine en Dobroudja. Ainsi, grâce à l'analyse d'un document épigraphique d'Istros, il localise en 1916 le site d'Orgamè–Argamum sur le promontoire de Capul Dolojman (com. Jurilovca, dép. Tulcea)<sup>17</sup>. Ce site occupe depuis deux décennies une place privilégiée dans le cadre des projets archéologiques développées dans l'Institut d'études sud-est européennes.

Cette première étape est marquée depuis le début par la personnalité de Vasile Pârvan et constitue un tournant pour le développement de l'archéologie classique en Roumanie.

Dans la seconde partie de cette étape se manifeste une tension entre la sphère scientifique et celle politique et idéologique et, malgré les efforts de quelques personnalités, elle conduit à un indéniable affaiblissement des sociétés savantes de Roumanie. La disparition des deux savants – celle prématurée de V. Pârvan, en 1927, et celle violente de N. Iorga, en 1940 – a eu des effets profonds sur la vie scientifique de l'Institut. La réforme institutionnelle, qui a fait suite à la proclamation de la République populaire roumaine le 30 décembre 1947, change profondément les fondements institutionnels et en 1948 l'Institut est dissous.

Pour une courte période comprise entre 1937 et 1948, l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques, fondé par Victor Papacostea (1900–1962), ouvert notamment vers l'histoire, l'art et la culture médiévale des Balkans, accueille dans les pages de son annuaire *Balcania* quelques articles d'archéologie classique<sup>18</sup>. Y sont publiés aussi des comptes rendus et des notes bibliographiques signés par des disciples de Vasile Pârvan, comme Radu Vulpe, Ion Nestor, Grigore Florescu ou D.M. Pippidi.

<sup>16</sup> Voir A. Avram, M. Angelescu, « Le centenaire des fouilles d'Histria », *Dacia* n.s., LVIII, 2014, p. 5-11.

<sup>17</sup> V. Pârvan, « Histria IV », *AARMSI* 38, 1916, p. 556-593, n° 16, l. 2-3.

<sup>18</sup> Voir C. Moisil, « Les tétradrachmes de Thasos et de la Macédoine Ière et leur circulation en Dacie », *Balcania* 7, 1944, p. 3-22 ; E. Condurachi, « Les trésors monétaires de la région carpatho-danubienne et leur importance pour l'histoire des roumains », *Balcania* 7, 1944, p. 23 ; Gr. Florescu, « Le problème de la première division de la Dacie », *Balcania* 7, 1944, p. 45 ; I. Nestor, « Assises préhistoriques de l'unité carpatho-balkanique », *Balcania* 7, 1944, p. 333-343 ; Gh. Ștefan, « Scytica. A propos d'un passage de l'Itinerarium Antonini 225, 3 », *Balcania* 7, 1944, p. 344-348.

## I.2. Le paradigme balkanique : 1963-1987

En 1963, la fondation du nouvel Institut d'études sud-est européennes<sup>19</sup>, avec la contribution de Victor Papacostea et sous la direction de Mihai Berza (1907–1978), a occasionné un regain d'intérêt pour l'archéologie classique dans le cadre des études sud-est européennes<sup>20</sup>. Sous la direction de M. Berza (1963–1978) et de ses successeurs jusqu'en 1987<sup>21</sup>, l'archéologie classique retrouve lentement une phase stable d'activité dans le domaine de l'étude des civilisations gréco-romaines du Dobroudja. La seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle marque, en effet, une étape nouvelle et importante avec l'apparition de thématiques précises, fondées sur le progrès méthodologique et théorique de l'archéologie moderne.

Durant un quart de siècle, cette étape sera illustrée dans l'Institut notamment par les recherches de Maria Alexandrescu Vianu<sup>22</sup>, entre 1965 et 1987, et d'Aurelian Petre<sup>23</sup>, entre 1967 et 1982, apporteront leur contribution. Pendant cette période on assiste à une attention accrue prêtée à la culture matérielle du passé, aux objets d'art et surtout au lancement de fouilles archéologiques dans les villes gréco-romaines situées en bordure du Danube et de la mer Noire. L'archéologie sur le territoire national est privilégiée, mais dans les études et les comptes rendus de Maria Alexandrescu Vianu l'ouverture vers les recherches effectuées à l'étranger est notable<sup>24</sup>.

---

<sup>19</sup> L'Institut se présente comme successeur à la fois de l'Institut homonyme fondé en 1914 et de l'Institut d'études et de recherches balkaniques de Victor Papacostea. En 1963 apparaît aussi la nouvelle revue de l'Institut, *Revue des études sud-est européennes*. Le siège de l'Institut était au début dans le bâtiment (occupé actuellement par le Consulat de l'Italie) de la rue I.C. Frimu n° 9 (actuellement Henri Coandă) et puis à l'Université de Bucarest, avant de s'installer, à partir de 1999, dans le Palais de l'Académie où il se trouve actuellement.

<sup>20</sup> Après les « thèses » de N. Ceaușescu du juillet 1971, la « restalinisation » de la culture d'après le modèle chinois de Mao affectent aussi l'activité de l'Institut, subordonné à cette époque à l'Académie de Sciences Sociales et Politiques, fondée par le décret n° 121/18 mars 1970 et conduite par Miron Constantinescu (1970–1973) et Mihnea Gheorghiu (1973–1989).

<sup>21</sup> Il s'agit d'E. Stănescu (1978–1985) et de Gh. Ioniță (1985–1989). Aux années 80, selon les directives du Parti communiste, les instituts de recherche sont intégrés dans la structure des universités et les doyens des facultés cumulent la fonction de directeur de l'institut. C'est le cas de Gh. Ioniță, qui a pris la direction de l'Institut en tant que doyen de la Faculté d'Histoire de l'Université de Bucarest.

<sup>22</sup> Maria Alexandrescu Vianu (n. 1940), archéologue et historien de l'art antique, membre de l'Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan » après son départ de l'Institut d'études sud-est européennes en 1987.

<sup>23</sup> Aurelian Petre (1925–1982), archéologue, mort prématurément dans un accident d'automobile.

<sup>24</sup> Voir les comptes-rendus publiés par M. Alexandrescu Vianu des ouvrages de M. J. Vermaseren, *Mithras, the Saecret God*, London, 1963, dans *Studii clasice* VIII, 1966, p. 355-358, d'E. Pfuhl, H. Mobius, *Die Ostgriechischen Grabreliefs*, II, Mainz, 1979, dans *Dacia* XXIV, 1980, p. 383, de G. Zimmer, *Römische Berufsdarstellungen*, Berlin, 1982, dans *Studii clasice* XXIII, 1985, p. 148-149, etc.

« Thrace » et « Rome » sont les termes à la mode dans l'archéologie roumaine pendant les années 1963–1987. Dans le cadre de l'Institut, les études sur l'art thrace et sur la romanité en Scythie Mineure dessinent le « paradigme balkanique », déjà préfiguré dans la dernière phase de l'étape précédente par la création de l'Institut d'études et de recherches balkaniques. Toute une série de travaux remarquables, parus à partir de 1957 et signés surtout par de savants des pays balkaniques<sup>25</sup>, justifie l'apparition d'un nouveau domaine scientifique, la thracologie<sup>26</sup>. De cet essor des études thracologiques balkaniques se ressent aussi l'archéologie classique à l'Institut d'études sud-est européennes<sup>27</sup>, notamment dans les domaines de l'histoire de l'art, de la religion et de l'archéologie du terrain.

### *1.2.1. L'histoire de l'art*

Ce domaine de recherche a été promu par Maria Alexandrescu Vianu. Durant les années 1965 et 1987<sup>28</sup>, elle est parvenue à imposer l'art gréco-romain comme domaine prioritaire d'étude dans l'Institut. Au début, ce furent les découvertes funéraires, comme les stèles et les sarcophages<sup>29</sup>. Les sculptures et les figurines antiques obtenues par les fouilles ouvertes à Istros et Callatis comptèrent parmi ses priorités. Elle a ouvert également le sous-domaine de l'iconographie antique avec l'étude des pièces d'Adamclisi<sup>30</sup>, en continuant avec les stèles thraces et les sculptures en pierre d'Istros<sup>31</sup>.

<sup>25</sup> On mentionne surtout les séries de *Fontes : Fontes Latini historiae Bulgaricae*, III, Sofia, 1958–1960 ; *Fontes Graeci historiae Bulgaricae* III, Sofia, 1954–1960 ; *Fontes ad historiam Daco-romaniae pertinentes*, III, Bucarest, 1964–1970. Pour l'histoire des Thraces, Chr. Danov, *Drevna Trakija*, Sofia, 1969 ; sur l'histoire politique, Al. Fol, *Politie'eska istorija na Trakite*, Sofia, 1962 ; sur l'art et l'archéologie thraces, J. Venedikov, *Alte Schätze aus Bulgarien*, Sofia, 1965. En Roumanie, D. Berciu, *Arta traco-getică*, Bucarest, 1969 ; id., *Contributions à l'étude de l'art thraco-gète*, Bucarest, 1974.

<sup>26</sup> Le 15 janvier 1964, un Institut de Thracologie est créé en Bulgarie, lequel lance le premier Congrès international de thracologie à Sofia en 1972 ; le deuxième congrès aura lieu à Bucarest en 1976. Voir C. Poghiric, « La reconstitution scientifique d'un monde disparu : le monde thrace », *RESEE* 14, n° 1, 1976, p. 167-168.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 165-167, n. 32.

<sup>28</sup> A partir de 1987, Maria Alexandrescu Vianu est transférée à l'Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan ».

<sup>29</sup> Voir M. Alexandrescu-Vianu, « Un sarcophage mithriaque au Musée d'histoire de Galatzi », *RESEE* 5, n° 1-2, 1967, p. 229-233 ; « Les sarcophages romains de la Dobroudja », *RESEE* 8, n° 2, 1970, p. 269-318 ; « Contribution à une classification des stèles funéraires de la Mésie Inférieure », *Dacia* 17, 1973, p. 217-241 ; « Les stèles funéraires de la Macédoine romaine », *Dacia* 19, 1975, p. 183-200 ; « Cu privire la stelele funerare din Dacia Inferior », *Studii și cercetări de istorie veche* 3, 1977, p. 375-389 ; « Les stèles funéraires de la Mésie Inférieure », *Dacia* 29, 1985, p. 57-79.

<sup>30</sup> « Le programme iconographique du Monument d'Adamclisi », *Dacia* 23, 1979, p. 123-129.

<sup>31</sup> « La sculpture en pierre à Istros (I-III) », *RESEE* 25, n° 1, 1987, p. 51-60, n° 2, 1987, p. 135-149, et n° 3, 1987, p. 225-237.

Par la suite, les intérêts scientifiques de Maria Alexandrescu Vianu se concentrèrent sur les monuments de l'archéologie gréco-romaine. Elle a ainsi mis les fondements d'une école roumaine d'art antique, qui a exercé une influence exemplaire sur les jeunes archéologues en Roumanie.

### *1.2.2. La religion*

C'est toujours à Maria Alexandrescu Vianu que l'on doit le début de la recherche systématique sur la diffusion des cultes des divinités et des héros antiques. Leurs représentations figurées ont été récupérées sous forme de stèles, de terres cuites et d'autres artefacts retrouvés dans les fouilles archéologiques menées dans les colonies pontiques ou provenant de collections privées. L'attention qu'elle a portée à Cybèle ou au Cavalier thrace s'est matérialisée dans les années 1980 dans plusieurs articles<sup>32</sup>. Ses hypothèses se sont depuis imposées dans de nombreuses recherches postérieures. L'existence de nombreuses attestations du Cavalier Thrace a conduit l'auteur à examiner les valeurs esthétiques et religieuses de la culture thrace.

### *1.2.3. L'archéologie de terrain*

Aurelian Petre a été le premier archéologue de terrain de l'Institut d'études sud-est européennes<sup>33</sup>. Il a entrepris des fouilles archéologiques sur les sites de Capidava, Adamclisi, Histria, Béroè-Piatra Frecăței, Histria (basilica Florescu) pour étudier la romanité sud-est européenne et les vagues successives de la migration des peuples de la steppe. Le site emblématique pour sa carrière est celui de Béroè-Piatra Frecăței, où il a fouillé environ 1139 tombes entre 1958 et 1976. Le cimetière auquel ces tombes appartenaient aurait fonctionné du II<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Les trouvailles sont présentées partiellement dans le volume *La romanité en Scythie mineure*<sup>34</sup>, mais le titre est sans doute trop ambitieux par rapport au contenu du volume. L'auteur affirme (p. 7) que « notre étude en présente 228 tombes à inventaire (v. tableaux no. 4 et no. 6), contenant 3086 objets d'offrandes dont 2496 perles (v. tableau no. 8) ». On y retrouve un détail anecdotique qui reflète pleinement la vision de l'époque. Les perles sont trouvées d'ordinaire dans des tombes en colliers et rarement isolées. Cette façon de donner le chiffre total des perles et non des colliers nous

---

<sup>32</sup> M. Alexandrescu-Vianu, « Sur la diffusion du culte de Cybèle dans le Bassin de la Mer Noire à l'époque archaïque », *Dacia* 24, 1980, p. 261-265 ; ead., « Eroizarea tracă », *SCIVA* 3, 1980, p. 355-363 ; ead., « Remarques sur l'héroïsation thrace », *Dialogues d'histoire ancienne* 6, 1980, p. 101-113.

<sup>33</sup> Aurelian Petre a été membre de l'Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan » de Bucarest, entre 1957 et 1966 ; cf. A. Suceveanu, « Laudatio Aurelian Petre », *RESEE* 21, n° 3, 1983, p. 281-282.

<sup>34</sup> Le titre du volume publié par A. Petre, en 1987, à Bucarest.

rappelle la pratique courante dans les musées roumains avant 1989 d'inventorier chaque perle de collier pour gonfler ainsi les listes des objets du patrimoine en accord avec la politique générale de l'époque.

Deux nouvelles méthodes de recherche sont testées par A. Petre dans ses fouilles : la photographie aérienne, sous l'influence de Dinu Adameșteanu (1913–2004)<sup>35</sup>, et les prospections géophysiques<sup>36</sup>, d'après la méthode de Richard J.C. Atkinson (1920-1994), décrite dans son volume paru en 1953<sup>37</sup>. Ni l'une ni l'autre n'ont été finalisées par des applications pratiques<sup>38</sup>.

À cette époque, l'archéologie romaine et celle des Gèto-Daces recevront une impulsion nouvelle de la part de Nicolae Ceaușescu, soucieux de donner une assise historique à son régime et d'apporter à son pouvoir totalitaire « la gloire du passé » qu'il a entrepris d'imposer aux historiens<sup>39</sup>. Malgré le contexte politique peu favorable, l'Institut a offert cependant un cadre institutionnel propice au développement de certains thèmes prépondérants de l'histoire ancienne de la Roumanie.

### I.3. Le paradigme istro-méditerranéen : de 2000 à nos jours

Après le transfert de Maria Alexandrescu Vianu à l'Institut d'Archéologie « Vasile Pârvan » de Bucarest, l'archéologie classique n'est plus représentée, pour une quinzaine d'années, dans l'Institut d'études sud-est européennes. C'est seulement au début de l'année 2000 qu'elle redevient d'actualité avec le transfert de Vasilica Lungu de l'Institut de recherches eco-muséologiques de Tulcea. L'arrivée d'Adrian Robu en 2017, en tant que spécialiste de l'histoire et de l'épigraphie des cités de la Grèce centrale et de la mer Noire, a contribué à la multiplication des projets d'histoire ancienne déroulés dans l'Institut. Les stratégies scientifiques promues par les trois derniers directeurs de l'Institut, Paul Henri Stahl (1999–2008), Nicolae-Șerban Tanașoca (2008–2017) et, depuis 2017, Andrei Timotin, témoignent d'une volonté commune d'encourager le

<sup>35</sup> A. Petre, « Noi metode tehnice de prospecțiuni arheologice », SCIVA 17, n° 1, 1966, p. 198-209.

<sup>36</sup> A. Petre, « Noi metode tehnice de prospecțiuni arheologice (partea a II-a și a III-a) », SCIVA 17, n° 3, 1966, p. 165-182 ; A. Petre, A. Apostol, « Prospecțiuni geofizice - magnetice și electrice - experimentale, aplicate în perimetrul arheologic al castrului antic de la Beroe (Piatra Frecăței) », SCIVA 21, n° 1, 1970, p. 165-182.

<sup>37</sup> R.J.C. Atkinson, *Field Archaeology*, Methuen, London, 1953.

<sup>38</sup> Concernant la photographie aérienne, voir M. Petrescu-Dîmbovița, M.-C. Văleanu, *Cucuteni-Cetățuie: Monografie arheologică: săpăturile din anii 1961-1966*, Piatra-Neamț, 2004, p. 327.

<sup>39</sup> L'influence d'Iosif Constantin Drăgan était essentielle pour la propagande diffusée dans les pages de la revue, créée par lui-même, *Noi Tracii*. Il a eu une importante contribution à la fondation, par décret présidentiel, en 1979, d'un département de thracologie dans le cadre de l'Institut d'Archéologie de Bucarest.

développement de l'archéologie classique en tant que domaine essentiel de l'histoire comparée des peuples du Sud-Est européen.

Le modèle « cognitif » européen que nous avons adopté est basé sur la connaissance de la civilisation gréco-romaine et de son rôle dans les contacts entre la zone istro-pontique et l'espace égéo-méditerranéen. L'ouverture post 1989 et l'accès croissant à l'information favorisent la pratique d'une archéologie cognitive moderne<sup>40</sup>, adaptée au progrès technologique et basée sur l'acquisition des informations « extrinsèques » à partir des enregistrements électroniques (GPS, géomagnétisme, banques des données, etc.), pendant les opérations de prospection et de fouilles, et des informations « intrinsèques » obtenues de « l'interaction cognitive archéologue-objet »<sup>41</sup>. Abordée d'une manière complexe, pluridisciplinaire, l'archéologie classique est concrétisée depuis deux décennies dans l'Institut dans de grands programmes de recherches, brièvement présentés ci-dessous.

### *I.3.1. La colonisation grecque – facteur dynamique de civilisation : les poleis grecques du Pont Ouest*

Les colonies grecques, installées pendant le VII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle ou plus tard en Dobroudja roumaine, ont eu un rôle fondamental dans les dynamiques de transformation des zones littorales de la mer Noire. Le mot *polis*, par lequel on désigne d'habitude la cité-état grecque, a un champ de signification étendu<sup>42</sup> et peut évoquer de réalités différentes suivant son emploi en relation avec les colonies pontiques. D'une région à l'autre, le champ de ses significations ne se recouvre jamais exactement, comme le signale le plus proche exemple issu des réalités auxquelles nous sommes habitués, Orgamè et Istros, les deux colonies ioniennes, voir même milésiennes, ou Callatis, tributaire à la tradition mégarienne.

Les recherches visent en principal :

---

<sup>40</sup> Sur l'archéologie cognitive, voir F. Djindjian, « L'archéologie cognitive : une réponse au problème de l'intégration des technologies de l'information en archéologie », dans T. Orlandi (éd.), *Discipline umanistiche e informatica. Il problema dell'integrazione*, Rome, 1993, p. 29-39 ; id., « L'apport des sciences cognitives à l'archéologie », dans *Le XIII<sup>e</sup> Congrès UISPP (Forlì 1996). Pré actes*, Colloque I, vol. 1, Forlì, 1996, p. 17-28.

<sup>41</sup> Voir F. Djindjian, « Pour une théorie générale de la connaissance en archéologie », *Le XIV<sup>e</sup> Congrès International UISPP, Liège, septembre 2001*, Colloque 1.3. *Archeologia e Calcolatori* 13, 2002, p. 101-117, ici p. 102.

<sup>42</sup> M.H. Hansen, *Polis: An Introduction to the Ancient Greek City-State*, Oxford, 2006.

### *1.3.1.1. L'archéologie funéraire*

L'étude des tombes de la nécropole d'Orgamè nous a donné l'occasion de développer un domaine particulier de l'archéologie, *i.e.* l'archéologie funéraire. Les complexes funéraires composés de plusieurs tombes conjointes, de constructions complémentaires (stèles, autels) ou délimités par les réseaux viaires antiques, témoignent de l'histoire ancienne de la première ville antique du territoire de Roumanie, mentionnée par les sources anciennes – Orgamè<sup>43</sup>. Son fondateur a été identifié dans la tombe TA95, également connue comme l'Hérôon d'Orgamè<sup>44</sup>. Les données livrées par l'archéologie de terrain révèlent un modèle architectural et religieux caractéristique du monde grec.

### *1.3.1.2. L'archéologie du paysage*

À partir des années 2010 jusqu'à ce jour, de nouvelles directions de la recherche interdisciplinaire sont ouvertes grâce aux programmes franco-roumains de coopération archéologique, dirigés respectivement par Vasilica Lungu et Alexandre Baralis (Musée du Louvre) et presque entièrement financés par l'État français<sup>45</sup>. Ces programmes nous ont permis d'implémenter des programmes pluridisciplinaires, associant l'anthropologie physique, la géomorphologie, la palynologie, la microbiologie, la paléofaune, les analyses physico-chimiques, etc., grâce auxquels on arrive à présent à reconstituer pour les sites récemment fouillés les modes de vie, l'hygiène, le paysage, l'alimentation, les manières de table, etc.

### *1.3.1.3. La religion*

Le fait de sanctuariser au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. la tombe du fondateur (le tumulus TA 95, daté au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) et l'apparition d'un autre édifice très

<sup>43</sup> La ville est mentionnée par Hécatée de Milet, à la fin du VI<sup>e</sup> –début du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Stéphane de Byzance, fr. 172).

<sup>44</sup> V. Lungu, « La tombe du héros et l'organisation de la nécropole d'Orgame », dans ead. (éd.), *Pratiques funéraires dans l'Europe des XIII<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, Actes du III<sup>e</sup> Colloque international d'Archéologie funéraire, Tulcea, 2000, p. 67-87 ; ead., « La tombe d'un héros et l'organisation de la nécropole d'une cité milésienne du Pont Euxin : Le tumulus T-A95 d'Orgamè », *Talanta* (Pays-Bas), 2000-2001, p. 171-188 ; ead., « Hero Cult and Greek Colonization in the Black Sea area », *RESEE* 40, 2002, p. 3-17 ; ead., « Les funérailles de Patrocle et les plus anciennes nécropoles ioniennes de la mer Noire », dans O. Ozbek (éd.) *International Workshop. Troy and its Neighbours. Funeral Rites, Rituals and Ceremonies from Prehistory to Antiquity*, Çanakkale, 2006, p. 153-170.

<sup>45</sup> Les trois programmes sont : I. *Orgamè, nécropole et territoire*, ANR Pont, 2010-2012 ; *Orgamè, nécropole et territoire, Călugara, Caraburun I*, 2013-2016 ; *Orgamè, nécropole et territoire, Călugara, Caraburun II*, 2017-2020.

particulier, le *nekyomanteion*<sup>46</sup>, dans deux secteurs extra-urbains recouvrent un ensemble des phénomènes religieux mis en relation avec l'évolution historique de la cité d'Orgamè.

#### *I.3.1.4. Les institutions*

L'étude des institutions est fondée en particulier sur la lecture d'inscriptions, sur les sources écrites et sur la numismatique. Le but d'une telle démarche est de distinguer entre citoyens et non-citoyens, entre divers régimes politiques, entre institutions et fonctions judiciaires, économiques et financières, entre assemblées et gymnase, de reconnaître les honneurs, les magistratures, la législation, etc. La lecture des inscriptions funéraires d'Orgamè et des certains *graffiti* de la tombe du fondateur (l'Hérôon T A95) est ici à prendre en compte<sup>47</sup>.

#### *I.3.2. Grecs et indigènes, un dialogue créateur de valeurs économiques et culturelles*

L'analyse systématique du fonds archéologique préexistant et des résultats des nouvelles fouilles vise à prendre en considération les valeurs économiques et sociales associées à la cohabitation d'environ sept siècles entre les Grecs et les populations ayant vécu dans l'espace compris entre le Danube et la mer Noire. Elle s'étend en même temps à plusieurs pays de l'espace sud-est et est-européen, parmi lesquels la Bulgarie, la Grèce, la Turquie et l'Ukraine.

En partant de l'objet archéologique, on essaie de saisir le contenu des activités qui lui sont associées ou à identifier les acteurs et les messages transmis au fil des siècles. Les recherches font recours à la notion d'objet-intermédiaire, matériel et culturel, qui sépare et unit en même temps les peuples d'autrefois et les civilisations qui l'ont construit.

#### *II.3.2.1. L'objet-intermédiaire de la mémoire*

Les vases céramiques composent, en tant qu'objets-intermédiaires de la mémoire, une catégorie très diverse recouvrant nombreux aspects de la vie

<sup>46</sup> Une monographie sur le sujet est en préparation.

<sup>47</sup> V. Lungu, « ...Scripta manent. Grafeion and Graffiti in the Heroon at Orgame (Argamum, Jurilovca, Tulcea County) », dans *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen* (Sofia, 31 août – 4 septembre 2015), Bucarest, 2015, p. 169-180. A. Robu s'est également intéressé aux *apoikoi* mégariens de la mer Noire et aux cultes de héros à Callatis ; voir son article « What's in a Name? Megarian apoikoi in the Black Sea: Common *nomina* and Local Tradition », dans H. Beck, Ph. J. Smith (éd.), *Megarian Moments. The Local World of an Ancient Greek City-State. Teiresias Supplements Online*, vol. 1, 2016, p. 273-289.

quotidienne. Le domaine n'est pas encore bien défini sur le plan international par un terme précis, mais une proposition prometteuse a toutefois été avancée en 2018 par Michel Feugère, qui parle à ce propos d'« artefactologie »<sup>48</sup>. Les méthodes descriptives traditionnelles, qui dominent l'archéologie roumaine, ne sont plus suffisantes pour intégrer, reconnaître et expliquer la présence d'un objet à multiples valeurs comme le vase céramique dans un contexte archéologique quelconque. L'analyse de l'origine et de la diffusion spatio-temporelle joue un rôle important dans la compréhension de l'histoire de l'objet.

### *II.3.2.2. L'archéologie des réseaux*

Il s'agit de l'accent mis sur les réseaux économiques, l'organisation sociale et politique des territoires occupés par les Grecs et les populations indigènes avec lesquels ils ont rentré en contact pendant l'Antiquité. L'accent est mis sur les méthodes modernes de cartographie et d'analyse spatiale dans le but de comprendre, analyser et transmettre une série d'informations spécifiques relatives à l'appréhension des réalités socio-spatiales à multiples significations<sup>49</sup>.

\*

Retracer le parcours de l'archéologie classique dans l'Institut d'études sud-est européennes, c'est chercher à comprendre comment cette discipline scientifique a évolué depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle pour parvenir à l'état que nous connaissons aujourd'hui et peut-être aussi entrevoir son devenir. On a essayé de mettre en évidence le rôle que les membres de l'Institut ont joué et pourraient avoir encore à jouer dans la reconstruction du passé des anciennes communautés implantées entre la mer Noire et la Méditerranée, dans le cadre de la vocation européenne de notre institut. Les programmes archéologiques développés depuis deux décennies dans l'Institut marquent une orientation soutenue en direction des colonies grecques pontiques et de leur environnement indigène en Dobroudja gréco-romaine, ainsi que de leur rôle dans la construction du monde antique. Outre leur contribution à l'histoire culturelle et à l'histoire des sciences en Roumanie, ces programmes comportent également des enquêtes

<sup>48</sup> M. Feugère, *Protocoles d'étude des objets archéologiques*, Montpellier, 2018. Le terme couvre surtout l'aspect technique de l'objet, c'est-à-dire l'artisanat (technologie). La connaissance d'un objet archéologique concerne aussi l'environnement et la géographie (source d'argile, métal os, etc.), la société (sociologie), la production et le commerce (économie), l'art (l'histoire de l'art), les croyances (histoire de religions), le niveau de culture (éducation), etc.

<sup>49</sup> A. Baralis, V. Lungu, « Stratégies coloniales et réseaux d'occupation spatiale sur le littoral de la Dobroudja du Nord : les acquis du Programme ANR Pont-Euxin », dans G.A. Tsetsckhadze, A. Avram, J. Hargrave (éd.), *The Danubian Lands between the Black, Aegean and Adriatic Seas (7<sup>th</sup>– 10<sup>th</sup> Century AD)*, Proceedings of the Fifth International Congress on Black Sea Antiquities (Belgrade, 17-21 September 2013), Belgrade, 2015, p. 372-386.

approfondies sur de nombreux sites internationaux, dont Anticythère, Smyrne, Kelainai-Apamée Kibôtos, Cyzique, Labraunda, Euromos, Mytilène et Mégare.

Ce qui est sans doute caractéristique pour l'évolution de l'archéologie classique dans l'Institut d'études sud-est européennes c'est un renouvellement méthodologique constant par l'encouragement de la pluridisciplinarité<sup>50</sup>. Les programmes internationaux développés dans l'Institut ont prévu chaque année la présence, sur les chantiers de fouilles de Roumanie, de nombreuses équipes internationales, composées de spécialistes de divers domaines complémentaires de l'archéologie. La diversité des résultats et la manipulation des nouveaux mécanismes transdisciplinaires d'intégration et d'interprétation indiquent une évolution remarquable dans l'archéologie classique qui nous maintient en permanence en lien à l'évolution du domaine sur le plan international : nationaux restent les sites par leurs emplacements ; universelles sont les méthodes et les techniques utilisées pour les étudier ; personnelles sont les idées et les théories défendues par leur étude. Une liaison étroite existe entre les connaissances accumulées pendant les travaux, qu'il s'agisse des fouilles archéologiques ou des études de matériel, et les stratégies de transmission des connaissances aux générations futures.

Le but de cet article n'est pas d'imposer une certaine façon de concevoir l'archéologie classique, mais de souligner les avantages d'une analyse diversifiée et d'un dialogue international dans l'interprétation des sites fouillés et à fouiller.

---

<sup>50</sup> V. Lungu, A. Baralis, P. Dupont *et al.*, « L'établissement d'Acic Suat (commune de Baia, département de Tulcea). Méthodologie d'une enquête pluridisciplinaire », *Pontica* 50, 2017, p. 455-488.



## TURTUCAIA (TUTRAKAN) 1916. REPÈRES MÉMORIELS ET HISTORIOGRAPHIQUES EN ROUMANIE ET EN BULGARIE PENDANT L'ENTRE-DEUX GUERRES

*Daniel Cain et Florin Ţurcanu*

À l'automne 1916, dans sa première issue depuis l'entrée de la Roumanie dans la Grande Guerre, le *Bulletin de l'Institut pour l'Étude de l'Europe Sud-Orientale* publie une seule étude, à côté de quelques comptes-rendus. Son titre, « Premières relations entre la Roumanie et l'État bulgare (1878-1879) », était tout à fait actuel, dans le contexte des batailles sanglantes se déroulant alors sur le front de Dobroudja. L'auteur du texte, Nicolae Iorga, historien, publiciste et homme politique, est également le fondateur (avec Gheorghe Murgoci et Vasile Pârvan) de cet Institut, inauguré à Bucarest, début 1914. Son étude se résume, en fait, à la publication de plusieurs documents diplomatiques roumains, datant de juillet 1878 - septembre 1879, accompagnés par un bref commentaire. Ces documents sont destinés à souligner le rôle de la Roumanie dans la constitution de l'État national bulgare, « par la protection de sa civilisation naissante, par la tolérance envers les conspirations tramées sur leur territoire, par les facilités accordées au passage des bandes révolutionnaires au-delà du Danube et enfin par leur sang généreusement versé en 1877 ». N. Iorga explique, sans équivoque, le choix du sujet : « Au moment où, sans déclaration de guerre, les troupes bulgares, soutenues par l'artillerie de leurs alliés allemands et la cavalerie des Turcs, ont surpris Turtucaia, massacrant les blessés et tuant de sang-froid les prisonniers roumains, il nous a paru intéressant de donner les contributions qui suivent à l'histoire de la politique constamment amicale poursuivie par la Roumanie, libératrice en 1877, envers l'État voisin fondé par le concours roumain aux journées décisives de Plevna, soixante ans auparavant. »<sup>1</sup>. Son témoignage indigné surprend à quel point les informations (contradictaires et imprécises) circulaient dans l'espace public roumain, au sujet des événements de Turtucaia (Tutrakan, en bulgare). C'est la première et l'une des rares références à cette importante bataille, qu'on puisse retrouver dans les publications éditées, jusqu'à présent, sous l'égide de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes. Un peu plus tôt, dans les pages de son quotidien *Neamul românesc*

---

<sup>1</sup> BIEESO III, n° 8-9, 1916, p. 161-170.

Iorga avait réagi presque immédiatement après la défaite roumaine<sup>2</sup>. Dans les pages du *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale* et de la *Revue historique du Sud-Est Européen*, l'historien ne reviendra sur les événements de Turtucaia que de façon tangentielle, dans quelques comptes-rendus. Avec une remarquable capacité de synthèse, l'historien roumain décrira sans illusions l'épisode de la conquête par l'armée bulgare de cette « forteresse incomplètement fortifiée, tête de pont sans pont, dépôt de réservistes mal armés et très mal commandés »<sup>3</sup>.

Entre le 1<sup>er</sup> et le 6 septembre 1916, l'armée bulgare, secondée par un détachement allemand, infligeait une défaite sans appel aux troupes roumaines composant la garnison du camp retranché de Turtucaia/Tutrakan sur la rive sud du Danube. Il s'agissait d'une bataille d'entrée en guerre : la Roumanie venait de rejoindre le conflit le 27 août 1916. Une bataille qui devint pour longtemps synonyme de traumatisme de la défaite pour l'armée et pour l'opinion publique roumaine. Ce que l'on appelait à l'époque la « tête de pont » de Turtucaia se trouvait dans la Dobroudja méridionale, annexée par la Roumanie par le traité de Bucarest de 1913. Le camp retranché était constitué par deux lignes de défenses formant des demi-cercles concentriques dont le diamètre était formé par le Danube. La ligne secondaire de défense se trouvait à quelques 4 km de la ville tandis que la principale ligne de défense, éloignée de 6 à 7 km de la ville, formait un front d'environ 30 kilomètres. Elle était jalonnée par 15 ouvrages fortifiés en terre avec des tranchées et des abris renforcés. Ces « centres » fortifiés, distants d'un à deux kilomètres les uns des autres et reliés par des tranchées profondes, était complétés par d'autres positions de tir pour l'artillerie et l'infanterie, des abattis et des réseaux de barbelés. Certains des centres étaient dotés de tourelles blindées dont plusieurs ne sont pas achevées quand la guerre éclate. La garnison comporte environ 26.000 hommes dépourvus de toute expérience au combat et l'effectif montera jusqu'à 39.000 pendant la bataille. L'artillerie de la place forte compte quelques 160 pièces de différents calibres dont à-peu-près une vingtaine sont inutilisables. S'y ajoutent 66 mitrailleuses.

A la fin de cette bataille épique pour l'armée bulgare, les pertes sont lourdes, des deux côtés : 2546 militaires bulgares morts, quelques 7800 blessés<sup>4</sup>, tandis que du côté roumain on dénombre, avec moins de précision, autour de 7000 morts et blessés<sup>5</sup>. Pour les Roumains, le choc vient, avant tout, du grand

---

<sup>2</sup> N. Iorga, « Lupta de la Turtucaia » et « Un stat de pradă: Bulgaria », dans *Războiul nostru în note zilnice*, t. II, Craiova, s. a., p. 105 et 115-135.

<sup>3</sup> N. Iorga, « Une révélation : le maréchal von Mackensen parle... », RHSEE XV, n° 10-12, 1938, p. 329.

<sup>4</sup> П. Бойчев, *Героите на Тутраканската епопея*, Sofia, 2016, p. 15.

<sup>5</sup> G. A. Dabija, *Armata română în Războiul Mondial (1916-1918)*, Bucarest, t. I, s.a., p. 246-247. Dans ses mémoires, l'homme politique roumain Ion G. Duca, membre du

nombre de prisonniers capturés par les Bulgares : plus de 28.000, dont 480 officiers<sup>6</sup>. Quelques 2200 militaires roumains se sont sauvés, parfois dans des embarcations de fortune ou à la nage, sur la rive opposée du Danube ou en prenant, sous le feu des mitrailleuses bulgares, la direction de la ville de Silistra, en aval de Turtucaia. Parmi eux, le commandant de la garnison, le général Constantin Teodorescu, qui a traversé le fleuve sur un monitor roumain en abandonnant ses troupes quelques heures avant l'arrêt des combats. « La souffrance serre mon cœur », note peu après, dans son journal, le général Alexandru Averescu qui allait devenir un des commandants célèbres de la campagne de 1916-1917. « Nous commençons la guerre en écrivant une page affreuse, qui demeurera à jamais »<sup>7</sup>.

Toute analyse des effets de la défaite de Turtucaia sur la mémoire collective et l'historiographie roumaine de l'entre-deux-guerres doit partir d'un constat : le principal « producteur de mémoire » autour de cet épisode est, directement ou indirectement, l'institution militaire elle-même. Directement, à travers les trois enquêtes déroulées en 1916, 1918 et 1919 par trois commissions militaires spécialement constituées et dont les résultats bien qu'incomplets et jamais publiés furent connus au moins en partie, dans les milieux des hauts gradés et furent accessibles à certains de ceux qui publièrent ultérieurement des écrits consacrés à la bataille. Directement aussi à travers l'histoire officielle de la participation de la Roumanie à la Grande Guerre, publiée au milieu des années 1930 par le Service Historique du Grand État-Major<sup>8</sup>. Indirectement, par la publication de textes à caractère de mémoires et d'analyses militaire du désastre par des auteurs qui, bien qu'officiers actifs ou retraités, avaient eu l'initiative personnelle de faire imprimer leurs écrits. Plusieurs d'entre elles, dues au commandant de la garnison de Turtucaia, le général Teodorescu<sup>9</sup>, à son chef, le général Mihail Aslan<sup>10</sup>, commandant de la 3<sup>e</sup> armée ou au général Ioan Basarabescu<sup>11</sup>, commandant de la 9<sup>e</sup> division qui se trouvaient en aval de

---

gouvernement au moment de l'entrée en guerre, parle de 6160 morts et blessés du côté roumain (I. G. Duca, *Amintiri politice*, Munich, 1981, t. II, p. 14).

<sup>6</sup> C. Kirișescu, *Istoria războiului pentru întregirea României 1916-1919*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, 1925, p. 398 ; G.A. Dabija, *Armata română în Războiul Mondial*, t. I, p. 246. L'histoire militaire officielle de la participation de la Roumanie à la Grande Guerre retient un nombre différent de prisonniers roumains capturés à Turtucaia : 500 officiers et 22.000 soldats (Ministerul Apărării Naționale, *România în Războiul Mondial 1916-1919*, Bucarest, 1934, t. I, p. 552).

<sup>7</sup> Gen. Al. Averescu, *Răspunderile*, 1918, p. 32.

<sup>8</sup> Ministerul Apărării Naționale, *România în Războiul Mondial 1916-1919*, t. I.

<sup>9</sup> Gen. C. Teodorescu, *Turtucaia*, Brașov, 1922.

<sup>10</sup> Gen. M. Aslan, *Memoriu asupra căderii capului de pod Turtucaia*, Iași, 1918 ; id., *Turtucaia – studiu strategic*, Bucarest, 1921.

<sup>11</sup> Gen. I. Bassarabescu, *Silistra-Turtucaia 15 august-1 septembrie 1916*, Botoșani, 1918.

Turtucaia, à Silistra, ont un caractère polémique et abondent en autojustifications. Leur intérêt est, néanmoins, indiscutable aussi bien au niveau des témoignages susceptibles d'être utilement recoupés avec d'autres sources qu'en tant que porte d'accès vers l'atmosphère engendrée dans les hautes sphères de l'armée et dans l'ensemble du corps des officiers par la quête des responsables de la défaite et les récriminations réciproques.

A cela s'ajoute le chapitre très consistant que consacre à l'épisode Turtucaia le général Gheorghe Dabija dans sa propre histoire de l'armée roumaine pendant la Grande Guerre<sup>12</sup>. En tant que colonel, Dabija avait été sous-chef de l'état-major de la 3<sup>e</sup> armée roumaine stationnée fin août 1916 sur la rive nord du Danube et en Dobroudja. Il avait acquis en cette qualité des renseignements « à chaud » sur le déroulement de la bataille de Turtucaia car il avait relayé les rapports et les ordres qui passaient par l'état-major de la 3<sup>e</sup> armée dans les jours du 1<sup>er</sup> au 6 septembre<sup>13</sup>. Il finira par enrichir ces informations après la guerre en amassant – à partir des archives de l'armée et des archives privées mais aussi en ayant recours aux témoignages bulgares et allemands – le corpus documentaire qui nourrira son histoire en quatre volumes. L'analyse que Dabija fait de la bataille et des causes de la défaite roumaine est remarquable par la richesse de détails mobilisés et par le souci d'isoler ce qu'il considère comme étant les vraies défaillances roumaines qu'il oppose à une série déjà enracinée d'explications et d'excuses. Il pratique même des comparaisons avec d'autres sièges fameux comme celui de Belfort en 1870 ou ceux de Liège et de Maubeuge en 1914.<sup>14</sup> Si elle ne quitte pas le terrain d'une logique purement militaire, son enquête s'achève sur une fin de non-recevoir : « Le cas de Turtucaia n'a pas d'équivalent dans l'histoire militaire ; la forteresse est tombée sans avoir été défendue comme il se devait. Voilà pourquoi elle est tombée d'une manière qui n'aurait pas dû advenir »<sup>15</sup>.

Pendant l'entre-deux-guerres une bonne partie de ceux qui ont tenté la reconstitution de la bataille de Turtucaia furent donc – à des degrés divers – des acteurs de cet événement et se trouvèrent impliqués de manière plus ou moins publique dans les polémiques et les échanges d'accusations qui ont traversé les milieux militaires roumains à ce sujet. Leurs écrits cherchent une explication de la défaite et portent la marque du caractère problématique que la mémoire de cet épisode a acquis dans les rangs de l'armée et de la société roumaine avant même la fin proprement dite des opérations militaires en 1919. La reconstitution qui se dégage de ces textes est celle d'une histoire et d'une explication strictement militaire du désastre, une histoire des équipements disponibles (ou non), de la

---

<sup>12</sup> G.A. Dabija, *Armata română în Războiul Mondial*.

<sup>13</sup> *Ibid.*, t. I, p. 209.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 255-257.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 258.

réalisation des fortifications, de la valeur combative et des mouvements des troupes, du fonctionnement du commandement, le tout accompagné d'accents et d'allusions polémiques qui, dans le cas du général Teodorescu, visent aussi les échelons supérieurs et la responsabilité du facteur politique. L'histoire officielle de 1934 rédigée par le Service Historique se distingue, cependant, par le maintien d'un ton égal qui ne cède pas à la tentation polémique dans la relation des opérations déroulées à Turtucaia<sup>16</sup>.

L'histoire canonique consacrée par Constantin Kirişescu à la participation du pays à la guerre entre 1916 et 1919<sup>17</sup> fait contraste avec les ouvrages rédigés par les militaires. Dans le sous-chapitre réservé à la « catastrophe nationale » de Turtucaia il dresse l'image la plus dramatique de la défaite après celle que lui a consacrée dans l'entre-deux-guerres l'écrivain George Topîrceanu, participant direct aux combats<sup>18</sup>. Dans un style passionnel et en porte-parole du sentiment public à l'égard du fonctionnement de l'outil militaire et des effets moraux de la défaite, Kirişescu évoque une « page de souffrance et de honte », une « défaite désastreuse, humiliante » qui « a eu l'effet d'une paire de gifles en faisant saigner nos cœurs », qui « nous a exposé aux sarcasmes de l'ennemi et nous a compromis aux yeux des amis »<sup>19</sup>. L'auteur décrit dans un crescendo narratif bien conduit la montée inéluctable d'une tragédie en y insérant un réquisitoire auquel n'échappent ni commandants, ni simples soldats. Les épisodes de résistance ou de contre-attaques héroïques qu'il consigne avec soin, ne rachètent pas la médiocrité du commandement et la fragilité psychologique et morale d'une garnison dont le comportement est jugé par l'historien à la lumière des défaites glorieuses ou des victoires ultérieures de l'armée roumaine dans la campagne de 1916-1917. Les lamentations et les imprécations bibliques de Kirişescu, l'image du général Teodorescu abandonnant « sous un blizzard de malédictions » ses soldats pris au piège ou celle du désespoir et de la dissolution de la discipline dans les rangs des milliers d'hommes qui se bousculent sur les bords du Danube participent à un véritable verdict et ne manquent pas d'impressionner jusqu'à nos jours.

Le plus original mais aussi le plus marginal des textes qui tentent d'expliquer le désastre est dû au colonel Constantin Zagoriş<sup>20</sup>. Officier à la retraite au moment où, en 1939, il publie son ouvrage, Zagoriş était capitaine lorsque, en septembre 1916, il est fait prisonnier non pas loin de Turtucaia mais

<sup>16</sup> Ministerul Apărării Naţionale, *România în Războiul Mondial 1916-1919*, t. I.

<sup>17</sup> C. Kirişescu, *Istoria războiului pentru întregirea României 1916-1919*, t. I-III, 2<sup>e</sup> éd., Bucarest, 1925.

<sup>18</sup> G. Topîrceanu, *Memorii de război. Amintiri din luptele de la Turtucaia. Pirin-Planina (episoduri tragice şi comice din captivitate)*, studiu introductiv de D. Cain, Bucarest, 2014.

<sup>19</sup> C. Kirişescu, *Istoria războiului...*, I, p. 362 et 403.

<sup>20</sup> C. Zagoriş, *Turtucaia*, Ploieşti, 1939.

sans avoir pris partie à la bataille. En captivité il entreprend sa propre enquête parmi ses camarades d'infortune, prisonniers comme lui, dans les camps bulgares. De retour en Roumanie au printemps 1918, il est inclus dans la deuxième commission militaire d'enquête qui se penche sur le comportement des officiers pendant la bataille de Turtucaia et qui avait été constituée le 9 juin sous la direction du général Eremia Grigorescu. Promu major peu après son retour de Bulgarie, Zagoriț semble avoir consacré le restant de sa vie – au moins jusqu'à la veille de la Grande Guerre – à la reconstitution de ce qui s'était passé à Turtucaia. D'après son propre témoignage, il avait recueilli pendant sa captivité à peu près 1000 témoignages de quelques 500 militaires roumains faits prisonniers après cette bataille. Notées d'une écriture minuscule sur des feuilles de papier soigneusement cachées dans quelques boîtes de conserve soustraites aux perquisitions des gardes bulgares, ces témoignages furent amenés en Roumanie où ils servirent à la base de la rédaction, entre 1918-1923, d'un ouvrage original et important pour la reconstitution de l'événement. La crédibilité des sources et de la méthode de Zagoriț furent validées par son inclusion dans la commission Grigorescu mais aussi par la lecture du manuscrit de son ouvrage par plusieurs officiers dont les généraux Dabija, Costantin Hârjeu et Radu R. Rosetti, le premier utilisant le texte comme source de son propre ouvrage déjà cité<sup>21</sup>. Constantin Kirițescu a lui aussi utilisé le manuscrit de Zagoriț, les deux hommes étant également sensibles à l'importance de « l'atmosphère » de la bataille, « une atmosphère qui eut une influence sur la marche des opérations » comme l'écrit Zagoriț<sup>22</sup>.

Zagoriț a aussi visité plusieurs fois le champ de bataille pour affiner sa reconstitution et il a soumis son manuscrit à la lecture d'autres officiers. A travers sa démarche on assiste à un double effort. D'une part celui d'utiliser, tout en les dépassant, les différentes perspectives individuelles, forcément limitées, de la bataille en essayant d'aller outre le verdict de certaines de ses sources selon lesquelles « il sera impossible de déchiffrer quelque chose du chaos qui régnait là-bas. Car, en réalité, il n'y aurait pas eu des combats proprement-dits mais un enchevêtrement infini d'unités, dispersées et perdues dans les champs de maïs et dans les forêts »<sup>23</sup>. Cet effort de reconstitution pousse Zagoriț à fortement réhabiliter la valeur du témoignage des simples soldats, dont doutaient plusieurs de ses camarades officiers en vertu de leurs préjugés mais aussi de quelques circonstances particulièrement gênantes, repérables lors des combats. Certaines relations des soldats, insiste Zagoriț « sont d'une richesse de détails et d'une clarté étonnante qui prouvent une orientation qu'on n'aurait pas soupçonnée concernant le temps, le terrain et le déroulement des opérations. Et ceci

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 10-11.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 4.

s'explique par le fait que les soldats – dépourvus de toute responsabilité dans la direction du combat – ont la liberté d'observer et même de juger tout ce qui se passe sur le champ de bataille et, tout spécialement, les commandants qui [dans ces circonstances] perdent la tête »<sup>24</sup>.

D'autre part Zagoriț associe l'effort d'explication militaire de la défaite à la tentative de rendre palpable – témoignages à l'appui - l'expérience directe du champ de bataille, l'expérience du combat, de la retraite, de la liquéfaction de toute autorité et de tout esprit de résistance. Cette expérience ne peut être ignorée lorsqu'on cherche une cohérence explicative qui doit se placer, parfois, au ras du sol du champ de bataille. D'ici découle un autre trait du travail de Zagoriț : le besoin de retrouver et de reconstituer les actes d'héroïsme, individuel ou collectif, dans les rangs des troupes roumaines - autant de moments susceptibles de servir de points d'appui pour une tentative limitée de justice mémorielle et de rédemption morale collective. Il s'agit, proclame-t-il sur la couverture même de son livre, d'un « ouvrage écrit à la gloire des soldats qui par leur bravoure et par le sacrifice de leur vie ont sauvé l'honneur de l'armée et du peuple roumain dans les combats de Turtucaia »<sup>25</sup>. Point de vue singulier qui nuance l'image d'une défaite unanimement abhorrée et qu'on préfère oublier, semble-t-il, à la fin des années 1930, à l'image de l'écrivain Geo Bogza, auteur, en 1939, d'un reportage sur la ville de Turtucaia où le visage souriant de la bourgade danubienne l'emporte complètement sur le souvenir, évoqué en passant, du « massacre qui lui avait conféré une si douloureuse célébrité »<sup>26</sup>. Pour Zagoriț, qui était maintenant colonel en réserve, l'année 1939 marque la fin, qu'il s'impose lui-même, du chemin qu'il avait commencé dans les camps bulgares en recueillant les témoignages de ses camarades sur une tragédie qui laissait, apparemment, indifférent le jeune Bogza. Sentant la nouvelle guerre approcher et afin de contribuer, selon ses propres mots, à la formation des officiers de l'armée roumaine pour le conflit à venir, il publie son ouvrage ainsi qu'un atlas des combats de Turtucaia.

Si pour l'armée roumaine Turtucaia est synonyme du plus grand désastre militaire subi durant la Grande Guerre, pour l'armée bulgare Tutrakan représente le symbole de la gloire remportée sur le champ de bataille. Incontestablement, c'est le plus grand succès militaire de l'armée bulgare dans la campagne de 1915-1918. Une victoire bien explicable, d'ailleurs, si l'on tient compte que, à l'exception de la campagne de Dobroudja et de Serbie (automne 1915), les troupes bulgares ont mené plutôt une guerre de position, défensive. Un seul autre événement de l'histoire moderne de ce pays avait engendré autant

---

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> G. Bogza, *Țări de piatră, de foc și de pământ*, Bucarest, 1939, p. 134.

d'enthousiasme autour des mérites du soldat bulgare : la prise d'Andrinople, pendant la première guerre balkanique. Des études comparatives des deux succès militaires contre des positions fortifiées paraîtront bientôt après. En septembre 1917, un officier bulgare évaluait les suites des batailles menées pendant les dernières années : si à Andrinople l'esprit bulgare a gagné la gloire, c'est à Tutrakan qu'il a acquis l'immortalité. « Autant qu'il y aura au monde un cœur bulgare qui batte et qu'on entende la langue bulgare, la gloire de l'épopée de Tutrakan se transmettra à travers les âges »<sup>27</sup>. On serait tenté d'y voir les prémisses de riches sources mémorielles bulgares. Mais la réalité est tout autre. Il suffit de consulter n'importe quelle bibliographie bulgare sur la Grande Guerre. Par exemple, cette bibliographie parue en 1994, chez les Editions Militaires de Sofia, comprend un sous-chapitre dédié aux combats de Tutrakan et Dobrich (début septembre 1916). En parcourant le catalogue des 107 titres inventoriés dans ce sous-chapitre, on découvre une réalité inattendue : à l'exception de quelques articles de presse et de brefs témoignages des combattants, le sujet Tutrakan est plutôt rare dans les premières années de l'entre-deux-guerres<sup>28</sup>. Plus surprenant encore, cet épisode de la campagne de Dobroudja n'a pas figuré dans la liste des priorités de la Section Informations et Censure, de la Division Culturelle, auprès de l'État Majeur de l'armée bulgare. Bien surprenant, en effet, car c'est dans cette section que l'on retrouve l'écrivain de Dobroudja le plus connu, Iordan Iovkov. Au mois de février 1917, le commandant en chef de l'armée bulgare, le général Nikola Jeev, soutient la création des Bibliothèques militaires mobiles, afin de mettre à la disposition des soldats des traductions de qualité, tout comme des « productions littéraires originales ». 56 volumes sont publiés dans le cadre d'une série spéciale<sup>29</sup>. Deux de ces tomes, intitulés Histoires, sont écrits par Iovkov; ce même auteur sera nommé attaché culturel de la Légation Bulgare à Bucarest, juste après la fin de la Guerre<sup>30</sup>. Iordan Iovkov est vu par ses contemporains en tant que fin psychologue, mais aussi comme un vrai peintre des épisodes les plus impressionnants des guerres menées par l'armée bulgare entre 1912 et 1918<sup>31</sup>. Malheureusement, aucun de ses récits de guerre, dont beaucoup se déroulent sur le front de Dobroudja, ne contient aucune référence concrète aux luttes de Tutrakan. Par contre, leur mémoire est conservée à travers une série de cartes postales mises en circulation pendant la Guerre. Des corps défigurés des soldats

---

<sup>27</sup> Централен Държавен Архив (ЦДА), ф. 1301к, опис 2, а.е. 118, р. 1-3.

<sup>28</sup> Национален Център по Военна История, *Участието на България в Първата Световна Война. 1915-1918 година. Библиография*, Sofia, 1995, р. 231-241.

<sup>29</sup> Р. Пенчева, *Генералите на духа*, Sofia, 2018, р. 35-39.

<sup>30</sup> Й. Йовков, *Разкази*, том I-II, Sofia, 1917-1918.

<sup>31</sup> Д. Билярска, В. Билярска (съст.), *Йордан Йовков. Архив*, Sofia, 2017, р. 344-346.

roumains tués à Tutrakan<sup>32</sup>. Il s'agit d'un cas semble-t-il assez singulier dans la production de cartes postales bulgares pendant les années 1915-1918, qui montre l'exacerbation du désir de revanche parmi les attaquants des positions fortifiées de Tutrakan.

Une autre source permettant de documenter ce sentiment est la préface du volume de Nikola Atanasov, *Тутраканската епопея* [*L'Épopée de Tutrakan*]. La date exacte de la parution de ce volume ne nous est pas connue, pourtant on saurait la situer autour de 1918. Atanasov avait déjà publié, en 1917, plusieurs articles anticipant le volume, dans la publication *Военни известия* [*Nouvelles militaires*], éditée par la susmentionnée Division Culturelle. Ses écrits rendent l'atmosphère qui régnait dans la société bulgare pendant la Grande Guerre : celle du désir de revanche. « Tutrakan ! Ceci est la revanche. Non, c'est plus que la revanche. C'est la résolution d'une merveilleuse harmonie dans les accords tumultueux de la justice divine. Après la victoire de Tutrakan, on a dit : Nous avons reconquis une ville bulgare, nous avons repris la Dobroudja. Moi, je dis : nous n'avons pas seulement reconquis une ville, nous n'avons pas seulement repris un bout de terre. C'est là que nous avons reconquis notre honneur. Tutrakan ! C'est la gloire des plus braves ». Atanasov explique la genèse de ce désir de vengeance parmi les troupes bulgares. Il ne s'agit pas que du souvenir de la campagne de 1913, mais aussi de l'impact des premières heures de la guerre dans la Dobroudja. « Des réfugiés effarés passaient la frontière, chassés par les soldats qui mettaient le feu à leurs maisons. L'orage venait les meurtrir avec ses langues de feu, qui ensanglantaient chaque nuit les horizons larges de la Dobroudja. L'orage était nourri aussi pas des rumeurs comme quoi Ruse et Svistov avaient été bombardées. Tout ceci, dans l'âme du soldat bulgare, a fait naître un désir fervent de vengeance contre son voisin parfumé. L'ennemi disait : "Les Bulgares sont grossiers et bêtes. On va les raser de la surface de la terre comme s'ils étaient des sauvages qui n'ont fait qu'horrorifier les Balkans." Et voilà que le "grossier" et le "bête" ont accompli un miracle à Tutrakan et qu'ils ont montré au monde comme il se doit de lutter et de mourir pour la liberté et la justice »<sup>33</sup>.

Les mémoires du général Stefan Tocheff, ancien commandant de l'Armée III bulgare, constituent une exception notable au manque d'intérêt manifesté dans les premières années de l'entre-deux-guerres au sujet de Tutrakan. Parus en 1921, ces mémoires sont une réaction à certaines affirmations considérées comme insultantes à l'égard des troupes bulgares, présentes dans les souvenirs publiés par le général Eric Ludendorff, ancien commandant de l'armée allemande dans les années 1916-1918. Il s'agit, en fait, d'un nouvel épisode de la collaboration militaire – loin d'être idyllique – entre les Pouvoirs Centraux,

<sup>32</sup> ЦДА, ф. 1984к, опис 2, а.е. 217.

<sup>33</sup> Н. Атанасов, *Тутраканската епопея*, Sofia, s.a., p. 4-5.

sur le front de Dobroudja. Dans les 300 pages de son livre, *Действията на Трета армия в Добруджа през 1916 година* [*L'Action de la III<sup>e</sup> Armée en Dobroudja, en l'an 1916*], le général Tocheff mentionne également les luttes de Tutrakan : « Sur les plaines de Dobroudja, nous avons lutté, à la vie à la mort, avec la même volonté et ardeur que les Roumains luttant pour leur Transylvanie »<sup>34</sup>. L'ancien commandant des troupes bulgares qui ont conquis Dobroudja à l'automne 1916 ne rédige pas ses mémoires pour les contemporains, mais pour la postérité. Il compte que ses écrits susciteront la fierté et l'admiration des générations à venir. « Leurs cœurs vont s'enivrer de joie à lire comment la III<sup>e</sup> Armée, moins nombreuse, a écrasé en deux jours les solides fortifications de Tutrakan. Ils s'enorgueilleront de leurs grands-parents, témoins de cette glorieuse époque troublée et, grâce à l'attaque de Tutrakan, la gloire de ces temps ne s'éteindra point autant que le monde sera monde. Et ils lui pardonneront ce grand pêché, quoiqu'involontaire, des méfaits que la Patrie dut subir par la suite »<sup>35</sup>. Le ton du général Tocheff est représentatif de la désillusion touchant la société bulgare après les pertes territoriales amenées par la fin de la Grande Guerre. Accablés par le poids de ce qu'à l'époque on perçoit comme l'expérience de la seconde catastrophe nationale, les écrits mémoriels bulgares n'accordent pas, durant ces années, une attention particulière à Tutrakan.

Le basculement se produit en 1926, lorsque le Ministère bulgare de la Guerre lance une série intitulée *La Bibliothèque de Guerre*. Celle-ci comprend une collection commémorative, *L'Épopée du soldat bulgare*, dont le projet était de recueillir dans plusieurs volumes des témoignages sur les campagnes militaires menées au début du siècle précédent. Le dessein des éditeurs est de célébrer les exploits, la bravoure et l'esprit de sacrifice du soldat bulgare en guerre. En outre, on vise à garder vivant dans la mémoire des générations futures l'amour de leurs pères et grands-parents pour la patrie<sup>36</sup>. Un chapitre entier du premier tome de cette collection est dédié à « L'Épopée de Tutrakan ». Il comprend des témoignages des combattants, ainsi que des détails sur les actions de certaines unités militaires sur le front<sup>37</sup>. Ces pages, tout comme d'autres publications qui paraîtront dans les années après, ont en commun le caractère largement descriptif des opérations militaires pendant les premiers jours de l'offensive sur le front de Dobroudja. Particulièrement représentatif est le tome VIII, de la série *L'Armée bulgare dans la Grande Guerre*, édité en 1939 par le Ministère de la Guerre<sup>38</sup> ; en 700 pages, on y analyse les opérations d'assaut des lignes fortifiées de Tutrakan.

<sup>34</sup> С. Тошев, *Действията на Трета армия в Добруджа през 1916 година*, Sofia, 1921, p. 11.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 308-309.

<sup>36</sup> *Епопея на българския воин*, t. I, Sofia, 1926, p. V-VI.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 167-195.

<sup>38</sup> Министерството на войната, *Българската армия в Световната война. 1915-1918 г.*, t. VIII, *Войната срещу Ромъния през 1916 година*, Sofia, 1939.

En revanche, il y a peu de témoignages qui dépassent le simple récit des opérations sur le champ de bataille<sup>39</sup>. Sans doute, la source la plus significative de ce point de vue est le livre *L'Épopée de Tutrakan*, de l'officier Sava Stoianovich. Paru en 1929, cet ouvrage se présente comme une série de lettres rédigées dans les tranchées et adressées à un officier imaginaire. Des scènes comme l'attaque précédant l'assaut principal des fortifications roumaines ne sont point dépourvues de valeur littéraire : « C'était une de ces rares journées d'automne, douce, claire, et lumineuse. Tout était si paisible, agréable et vivant autour du champ de bataille, qu'on s'attendait à y voir surgir les paysans, avec leurs charrues et leurs faux. Pour nous, par contre, ce silence de la nature agissait affreusement sur les nerfs. Chacun sentait qu'il y avait quelque chose en train de se passer dans son cœur, mais sans pouvoir le nommer exactement. On sent une certaine légèreté dans l'estomac et un vide – comme si on avait faim – et la gorge se serre, le crachat parcourt la bouche, sans qu'on puisse l'avaler. Les lèvres n'arrêtent de sécher et l'on voudrait toujours boire quelque chose. Qu'on me pardonne, mais toutes les heures on a envie de se soulager. On devient aussi terriblement dissipé. Là, on fouille ses poches, on en sort quelque chose, là, on y met autre chose – on cherche quelque chose mais sans savoir ce que c'est »<sup>40</sup>.

Malheureusement, la suite des mémoires de Stoianovich sera publiée à peine après 1989<sup>41</sup>. C'est le moment où, au bout de quatre décennies de silence idéologique, le souvenir de la bataille de Tutrakan regagne l'attention de la société bulgare. Y compris grâce à la récente traduction des souvenirs de George Topîrceanu, sous le titre *Les Mémoires d'un prisonnier de guerre*<sup>42</sup>. Une grande partie de ce nouvel intérêt est liée à l'activité du Musée d'histoire de Tutrakan. La mémoire de la bataille de 1916 est devenue le moteur de la vie culturelle et touristique de cette petite ville au bord du Danube. En même temps, la Roumanie commémore fastueusement la bataille de Mărășești, en ignorant complètement Turtucaia. Le souvenir de certains soldats est gardé vivant, alors que les autres sont relégués dans l'oubli. Un siècle plus tard, le sentiment de culpabilité n'est toujours pas digérable.

---

<sup>39</sup> Voir, par exemple, Б. Димитров, *6-и пехотен Търновски полк във войните за обединението на българите. 1885, 1912-13, 1915-18*, Sofia, 1922, p. 101-121 ; *1-ий пехотен Софийски на Негово Височество княз Александър I полк през Балканската и Европейската войни: 1912-1921*, Sofia, 1922, p. 183-202.

<sup>40</sup> С. П. Стоянович, *Тутраканска епопея*, Част II : *Добруджа през 1916 г.*, Sofia, 1929, p. 49-50.

<sup>41</sup> С. Стоянович, *Оръдията през декември: Румънският ни фронт. 1916-1917*, Sofia, 1993.

<sup>42</sup> Д. Топарчяну, *Мемоари на един военнопленник : пресъздаване на война. Тутракан*, Sofia, 2016.



## LISTE DES AUTEURS

**Daniel Cain** est chargé de recherche (CS II) à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine. Domaines de recherche : la formation du corps diplomatique en Europe du Sud-Est, les guerres balkaniques, la société roumaine pendant la Grande Guerre, les relations diplomatiques roumano-bulgares au début du XX<sup>e</sup> siècle. Monographies : *Diplomați și diplomație în Sud-Estul european. Relațiile româno-bulgare la 1900*, Bucarest, 2012 ; *Un trimis al Majestății Sale: Nicolae Mișu*, Bucarest, 2007 ; publications récentes : « Conflicts over Dobruja during the Great War », *Balkanica* 49, 2018, p. 79-89 ; « The Image of the Bulgarian “Occupant” in Romanian Society », dans G. Gahlen, D. Petrova, O. Stein (Hg.), *Die unbekannte Front. Der Erste Weltkrieg in Rumänien*, Frankfurt a. M., 2018, p. 347-365.

**Lia Brad Chisacof** est chargée de recherche (CS I, habil.) à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine. Elle est philologue helléniste, spécialiste dans l'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, ancien secrétaire général de la Société européenne des études grecques modernes (2002-2010). Publications principales : *Antologia literaturii grecești din Principatele Române*, Bucarest, 2003 (édition bilingue des plus importants textes de la littérature grecque produite dans les Pays roumains au XVIII<sup>e</sup> siècle) ; *Dicționar grec-român după alfabet*, Bucarest, 2005 (édition du plus ancien dictionnaire grec-roumain) ; *Πήγας Ανέκδοτα κείμενα*, Bucarest, 2011 (œuvres inédites de Rigas Feraios) ; *Româna în secolul fanariot*, Cluj-Napoca, 2012 ; *Meșteșugul Doftoriei*, Bucarest, 2017 (édition du premier traité médical écrit en roumain à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle).

**Ovidiu Cristea** est directeur de l'Institut d'Histoire « Nicolae Iorga ». Domaines de recherche : histoire politique et militaire du XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, histoire de la mer Noire. Publications principales : (avec L. Pilat), *The Ottoman threat and Crusading on the Eastern Border of Christendom during the 15<sup>th</sup> century*, Leiden–Boston, Brill, 2017 ; (coéditeur), *The Balkans and Caucasus. Parallel processes on the opposite sides of the Black Sea*, Cambridge Scholars Publishing, 2012 ; « Venice Confronting the Ottoman Empire: A Struggle for Survival (Fourteenth–Sixteenth Centuries) », dans O. J. Schmitt (éd.), *The Ottoman Conquest of the Balkans*, Vienne, 2016, p. 265-279 ; « Guerre, histoire et mémoire en Moldavie au temps d'Étienne le Grand (1457-1504) », dans R. G.

Păun (éd.), *Histoire, mémoire et dévotion. Regards croisés sur la construction des identités dans le monde orthodoxe aux époques byzantine et post-byzantine*, Seyssel, La Pomme d'or, 2016, p. 305-344.

**Ioana Feodorov** est chargée de recherches (CS I, habil.), à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine. Domaines de recherche : les relations entre les Roumains et les Arabes chrétiens du Patriarcat d'Antioche (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) ; la contribution roumaine aux débuts de l'imprimerie arabe en Europe de l'Est et dans les provinces ottomanes du Proche-Orient ; la littérature arabe chrétienne ; édition et traduction de manuscrits arabes : le *Journal* de l'archidiacre antiochien Paul d'Alep (milieu du XVII<sup>e</sup> siècle), œuvres du patriarche d'Antioche Macaire III Ibn al-Za'im ; inventaire et description des manuscrits arabes des collections de Roumanie ; inventaire des traces de la culture roumaine à l'étranger. Publications principales : *Dimitrie Cantemir, Salvation of the Sage and Ruin of the Sinful World*, Arabic text, English version, editor's note, notes and indices, Leiden, Brill, 2016 ; « New Data on the Early Arabic Printing in the Levant and Its Connections to the Romanian Presses », RESEE 56, 2018, p. 197-233 ; « Beginnings of Arabic printing in Ottoman Syria (1706-1711). The Romanians' part in Athanasius Dabbās's achievements », ARAM (Oxford) 25, n° 1-2, 2013, p. 233-262 ; « Paul of Aleppo », in *Christian-Muslim Relations. A Bibliographical History*, vol. 10. *Ottoman and Safavid Empires (1600-1700)*, ed. D. Thomas and J. Chesworth, Leiden, Brill, 2017, p. 317-331.

**Ligia Livadă-Cadeschi** est professeur à l'Université de Bucarest (à la Faculté de Sciences Politiques) et chargée de recherche à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine. Domaines de recherche : histoire de la pauvreté, de l'assistance sociale et de la santé publique en Roumanie (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Monographies : *Meseria cerșutului în pământul aceștii patrii*. *Fragmente de istorie socială românească, 1800-1900*, Bucarest, 2013 ; *De la milă la filantropie. Instituții de asistare a săracilor din Țara Românească și Moldova în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 2001. Publications récentes : « Un médecin roumain de Transylvanie face à l'occupation allemande de 1917-1918 : Les Notes du Dr Vasile Bianu (1858-1927) », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* 49, n° 2, 2017, p. 393-406 ; « Les marchés de la santé. Les publications médicales périodiques roumaines. *Călăuza sanitară și igienică* (Le Guide Sanitaire et Hygiénique), 1899-1907 », RESEE 55, 2017, p. 293-307.

**Vasilica Lungu** est archéologue, chargée de recherche (CS II) à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine, spécialiste dans le domaine de la céramique grecque et anatolienne, codirecteur du projet franco-roumain *Orgamè: Nécropole et territoire*, en collaboration avec le Musée du

Louvre, et coordinateur du projet, financé par IFEA Istanbul, *Pottery and Carian pottery facies*, sur le chantier archéologique *Labraunda*, en Turquie (dir. Olivier Henry). Publications représentatives : (avec P. Dupont), *La céramique de style West Slope*, Bucarest – Paris, 2013 ; (coéditeur avec P. Dupont), *Synergia Pontica and Aegeo-Anatolica*, Galați, 2010 ; « Céramique d’Euromos », *Anatolia Antiqua* 26, 2018, p. 271-282 ; « Céramique de Labraunda–Andron A », *Anatolia Antiqua* 26, 2018, p. 191-202.

**Zamfira Mihail** est membre honorifique de l’Institut d’études sud-est européennes de l’Académie roumaine. Domaines de recherche : philologie slave et roumaine, ethno-linguistique, anthropologie culturelle. Publications principales : (avec P.P. Panaitescu), *Catalogul manuscriselor slavo-române și slave din Biblioteca Academiei Române*, t. III/1, Bucarest, 2018 ; *Nicolae le Spathaire Milesco à travers ses manuscrits*, Bucarest, 2009 ; *Etimologia în perspectivă etnolingvistică*, Bucarest, 2000 ; *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană*, Bucarest, 1978.

**Simona Nicolae** est maître de conférences à l’Université de Bucarest (Faculté des Langues et Littératures Étrangères) et chargée de recherche à l’Institut d’études sud-est européennes de l’Académie roumaine. Domaines de recherche : philologie classique, paléographie et codicologie, histoire des textes grecs antiques et médiévaux, littérature parénétiq. Publications principales : Manuel Paleologul, *Sfaturi pentru educația împărătească*, édition du texte grec, traduction roumaine et commentaire, Bucarest, 2015 ; (coéditeur, avec Florica Bechet et Ioana Costa), *Toponimia mitică europeană*, Bucarest, 2010 ; « Ὁ καλὸς καὶ ἀγαθὸς ἄνθρωπος. L’honnête homme dans les miroirs des princes byzantins », *Études balkaniques* n° 4, 2018, p. 726-739 ; « Literatura parenetică bizantină după căderea Constantinopolului. Circulația manuscriselor grecești », dans A. Timotin (éd.), *Dinamici sociale și transferuri culturale în Sud-Estul european (secolele al XVI-lea–al XIX-lea)*, Bucarest, 2019, p. 271-288.

**Viorel Panaite** est professeur d’histoire ottomane à l’Université de Bucarest (Faculté d’Histoire) et chargé de recherche (CS I) à l’Institut d’études sud-est européennes de l’Académie roumaine. Domaines de recherche : la guerre, la paix et les États tributaires dans la perspective ottomane, les marchands occidentaux au Levant. Publications représentatives : *Ottoman Law of War and Peace. The Ottoman Empire and its Tribute-Payers from the North of the Danube*, Leiden–Boston, Brill, 2019 ; *News in England on the Great Turkish War (1683-1699)*, Brăila, 2018 ; « Defending the Status of *müste’min*: Ottoman State Bureaucrats’. Correspondence about French Merchants and “Coffee from Malta” in Aleppo », dans R. Motika, Ch. Herzog, J. Zimmermann (éd.),

*Osmanische Welten: Quellen und Fallstudien*, Bamberg, 2016, p. 477-507; « French Capitulations and Consular Jurisdiction in Egypt and Aleppo in the Late Sixteenth and Early Seventeenth Centuries », dans P.W. Firges, T.P. Graf, Ch. Roth, G. Tulasoğlu (éd.), *Well-Connected Domains: Towards an Entangled Ottoman History*, Leiden–Boston, Brill, 2014, p. 71-87.

**Radu G. Păun** est chargé de recherche au Centre d'Études des Mondes Russe, Caucasiens et Centre-Européen (CNRS-EHESS, Paris) et rédacteur responsable du Sud-Est de l'Europe dans le projet *Christian-Muslim Relations to 1900. A Bibliographical History*. Son aire de compétence couvre l'histoire du Sud-Est européen (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle). Ses domaines de recherche principaux sont la théologie du pouvoir et la dévotion dans l'espace orthodoxe, l'histoire des élites politiques pendant la Turcocratie, les relations entre l'Europe chrétienne et le monde ottoman. Parmi les dernières publications qu'il a coordonnées, on compte *Histoire, mémoire et dévotion. Regards croisés sur la construction des identités dans le monde orthodoxe aux époques byzantine et post-byzantine*, Seyssel, La Pomme d'or, 2016 ; *Les terres de l'orthodoxie au XVII<sup>e</sup> siècle, circa 1590-1720 / The Lands of Orthodoxy in the Seventeenth Century, circa 1590-1720* [numéro thématique des *Cahiers du monde russe* 58, 3, 2017] (avec N.A. Chrissidis et P. Bushkovitch) ; *Paradigmes rebelles. Pratiques et cultures de la désobéissance à l'époque moderne*, Bruxelles-Francfort/Main-Berne, Peter Lang, 2018 (avec G. Salinero et M. Agueda Garcia-Garrido).

**Ștefan Petrescu** est néo-helléniste, chercheur à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine. Ses domaines principaux de recherche sont la diaspora grecque dans les Principautés roumaines et la Roumanie (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.) et l'histoire moderne du Sud-Est européen reflétée dans la presse grecque et roumaine (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.). Publications principales : *Οι Έλληνες ως «άλλοι» στη Ρουμανία. Η εσωτερική οικοδόμηση του ρουμανικού έθνους κράτους κατά τον δέκατο ένατο αιώνα και οι Έλληνες*, Thessalonique, 2014 ; *Migrație și ortodoxie în Europa de Sud-Est în prima jumătate a secolului al XIX-lea. De la „destrămarea” societății fanariote la constituirea comunităților grecești în țările române*, Bucarest, 2013 ; « Romanian Journalists of the Balkan Wars (1912–1913) », RESEE 54, 2016, p. 233-258 ; « The Greeks and Romania's minority policy », RESEE 53, 2015, p. 223-237.

**Andrei Pippidi** est membre correspondant de l'Académie roumaine et chargé de recherche (CS I) à l'Institut d'études sud-est européennes. Domaines de recherche : histoire du Moyen Âge occidental, histoire du Sud-Est européen (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), histoire de Roumanie. Publications principales : *Visions of the Ottoman World in Renaissance Europe*, Londres, Hurst – Boulder, Co., Columbia University Press, 2013 ; *Byzantins, Ottomans, Roumains: le Sud-Est*

*européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Paris, Honoré Champion, 2010 ; *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI-XVIII*, Bucarest, 1983 (2<sup>e</sup> éd., 2001) ; *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Bucarest – Paris, 1980.

**Emanuela Popescu-Mihuț** est philologue classique, chercheur scientifique dans l'Institut d'études sud-est européennes de 1968 à 2011 et actuellement membre honorifique de l'Institut. Son principal domaine de recherche est la réception du droit byzantin dans les Pays roumains ; elle a édité des textes juridiques et a publié des études sur le vocabulaire juridique et les manuscrits de droit du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que sur les chrysobulles princiers et les *encomia* adressés aux princes phanariotes. En collaboration avec V. Al. Georgescu, elle a édité *Legislația agrară a Țării Românești (1775-1782)*, Bucarest, 1970 ; *Legislația urbană a Țării Românești (1765-1782)*, Bucarest, 1975 ; *Organizarea de stat a Țării Românești (1765-1782)*, Bucarest, 1989. D'autres publications : « Quelques remarques sur le sens du terme *misthotos* dans les Basiliques », dans V. Vavrinek (Hrsg.), *Beiträge zur byzantinischen Geschichte im 9.-11. Jahrhundert*, Prague, 1978, p. 99-116 ; « Contributions à l'étude des mots latins dans la littérature juridique byzantine », RESEE 3, 1981, p. 433-441 ; « Une traduction roumaine inconnue du Manuel de lois rédigé par Michel Photinos en 1766 », RESEE 3, 1986, p. 159-275.

**Adrian Robu** est chargé de recherche à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine et chargé de conférences à l'École Pratique des Hautes Études, Paris ; il est également collaborateur de la *Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften (Inscriptiones Graecae)*, dans le cadre du projet *Inscriptiones Graecae VII, Inscriptiones Megaridis, Oropiae, Boeotiae (editio altera)*. Ses recherches portent sur l'histoire, les institutions et l'épigraphie des cités de la Grèce centrale et de la mer Noire dans l'Antiquité. Il est l'auteur de *Mégare et les établissements mégariens de Sicile, de la Propontide et du Pont-Euxin. Histoire et institutions*, Berne, Peter Lang, 2014, et le coéditeur du volume *Mégarika. Nouvelles recherches sur Mégare et les cités de la Propontide et du Pont-Euxin. Archéologie, épigraphie, histoire*, Paris, De Boccard, 2016. D'autres publications récentes : « Callatis and the Delphic Oracle : on the Local Pantheon of a West Pontic City (4<sup>th</sup>-2<sup>nd</sup> Centuries B.C.) », *Ancient West and East* 15, 2016, p. 183-193 ; « La participation des *Rhōmaioi* à la vie civique et religieuse des cités grecques (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles a.C.) : continuités et adaptations institutionnelles », dans M. Dana, I. Savalli-Lestrade (éd.), *La cité interconnectée dans le monde gréco-romain (IV<sup>e</sup> siècle a.C.-IV<sup>e</sup> siècle p.C.). Transferts et réseaux institutionnels, religieux et culturels aux époques hellénistique et impériale*, Bordeaux, 2019, p. 327-338.

**Oliver Jens Schmitt** est professeur d'histoire du Sud-Est européen à l'Université de Vienne. Depuis 2017, il est président de la classe d'histoire et de philosophie de l'Académie autrichienne des sciences. Domaines de recherche : histoire sociale et culturelle des Balkans médiévaux ; histoire sociale de l'Empire vénitien outremer ; histoire des sociétés chrétiennes dans l'Empire ottoman tardif ; histoire du fascisme. Publications récentes : *Der Balkan im 20. Jahrhundert. Eine postimperiale Geschichte*, Stuttgart, Kohlhammer, 2019 ; *Korčula sous la domination de Venise au XVI<sup>ème</sup> siècle. Pouvoir, économie et vie quotidienne dans une île dalmate au Moyen âge tardif*, Paris, Collège de France, 2019 ; *România în 100 de ani. Bilanțul unui veac de istorie*, Bucarest, Humanitas, 2018 ; (coéditeur, avec G. Ortalli et E. Orlando), *Comunità e società nel Commonwealth veneziano*, Venise, Istituto veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 2018 ; *Corneliu Zelea Codreanu. Ascensiunea și căderea „Căpitanului”*, Bucarest, Humanitas 2017 ; (éd.), *The Ottoman Conquest of the Balkans. Interpretations and research debates*, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2016.

**Stelu Șerban** est sociologue, chargé de recherche (CS II) à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine. Domaines de recherche : les transformations postsocialistes en Europe du Sud-Est, la vie quotidienne dans les sociétés rurales, l'ethnicité, l'écologie politique. Il est l'auteur de *Elite, partide și spectru politic în România interbelică*, Bucarest, 2006, éditeur du volume *Transborder identities. The Romanian speaking population in Bulgaria*, Bucarest 2007, et coéditeur (avec Ș. Dorondel) des volumes *At the margins of History. Agrarian Question in Southeastern Europe [= Martor. The Anthropology Review of the Romanian Peasant Museum 19, 2014]*, *Teme în antropologia socială din Europa de Sud-Est. Volum dedicat memoriei profesorului Paul Stahl*, Bucarest, 2010, et *Between East and West. Studies in Anthropology and Social History in the Honor of Professor Paul H. Stahl*, Bucarest, 2005. Il a publié récemment des articles dans *Journal of Balkan and Near East Studies*, *Environment and History* et *Canadian Journal of Development Studies*.

**Ioan Taloș**, professeur honoraire des universités, professeur émérite de l'Université de Cologne et membre de l'Union des écrivains de Roumanie. Domaines de recherche : le folklore comparé sud-est européen et roman, l'histoire des études de folklore en Europe ; traductions de textes folkloriques de et vers l'allemand. Publications principales : *Petit dictionnaire de mythologie populaire roumaine*, traduit par A. et C. Lecouteux, Grenoble, ELLUG, 2002 (éd. roum. *Gândirea magico-religioasă la români. Dicționar*, Bucarest, 2001) ; *D'Italica à Sarmizegetusa. Réflexions sur la culture populaire romane*, Bucarest, 2016 ; *Cununia fraților și Nunta Soarelui. Incestul zădărnicit în*

*folclorul românesc și universal*, Bucarest, 2004 ; *Meșterul Manole. Contribuție la studiul unei teme de folclor european*, 2 vol., Bucarest, 1973, 1997.

**Andrei Timotin** est directeur de l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine. Ses domaines principaux de recherche sont l'histoire religieuse et intellectuelle de Byzance et du Sud-Est européen (pseudo-prophéties politiques, hagiographie, écrits historiques, textes divinatoires, littérature de cérémonial) et la pensée religieuse de l'Antiquité tardive. De ses publications sur l'histoire byzantine et sud-est européenne on retient *Savoirs prédictifs et techniques divinatoires de l'Antiquité tardive à Byzance*, Seyssel, La Pomme d'or, 2019 (coéditeur, avec P. Magdalino) ; *Visions, prophéties et pouvoir à Byzance. Étude sur l'hagiographie méso-byzantine (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, EHESS, 2010 ; *Profeții bizantine și postbizantine în țările române (secolele al XVII-lea – al XIX-lea)*, Bucarest, 2015 ; (avec E. Timotin), Vlad Boțulescu de Mălăiești, *Scrieri*, III. *Istoria universală. Asia*, édition critique, étude introductive, glossaire et index, Bucarest, 2013.

**Mihai Țipău** est chargé de recherche à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine. Domaines de recherche : histoire de l'hellénisme byzantin et post-byzantin, historiographie byzantine et néo-hellénique, la période « phanariote ». Publications principales : *Ορθόδοξη συνείδηση και εθνική ταυτότητα στα Βαλκάνια (1700-1821)*, Thessalonique, 2015 ; *Identitate post-bizantină în sud-estul Europei. Mărturia scrierilor istorice grecești*, Bucarest, 2013 ; *Domnii fanarioți în Țările Române 1711-1821. Mică enciclopedie*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Bucarest, 2008. Il a également traduit en roumain la chronique byzantine de Théophane : Sfântul Teofan Mărturisorul, *Cronografia*, traduction, étude introductive et notes, Bucarest, 2012.

**Florin Țurcanu** est professeur à l'Université de Bucarest (à la Faculté de Sciences politiques) et chargé de recherche à l'Institut d'études sud-est européennes. Ses domaines de recherche sont l'histoire politique des intellectuels en Europe pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'histoire des relations franco-roumaines et l'histoire de la Première Guerre mondiale. Principales publications : *Mircea Eliade. Le prisonnier de l'histoire*, Paris, La Découverte, 2003 ; *Intellectuels, Histoire et Mémoire en Roumanie. De l'entre-deux-guerres à l'après-communisme*, Bucarest, 2007 ; (coéditeur, avec J.-N. Grandhomme), *La Grande Guerre dans les Balkans – regards croisés, perspectives comparées*, Sofia, Institut Français de Bulgarie, 2018 ; (codir., avec Ch. Prochasson), *La Grande Guerre – histoire et mémoire collective en France et en Roumanie*, Bucarest, 2010.

**Cătălina Vătășescu** est linguiste, chargée de recherche (CS I) à l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie roumaine. Domaines de recherche : histoire de la langue albanaise et de la langue roumaine en contexte sud-est européen ; histoire comparée des cultures traditionnelles albanaise et roumaine. Publications principales : *Vocabularul de origine latină din limba albaneză în comparație cu româna*, Bucarest, 1997 ; *Studii româno-albaneze. Note semantice și etimologice*, Bucarest, 2006 ; (éd.), *Mélanges d'histoire et de philologie parus à l'occasion du XI<sup>e</sup> Congrès de l'AIÉSEE (Sofia, août 2015)*, Bucarest, 2015 ; (coéditeur, avec Gh. Chivu), *Omagiu profesorului Grigore Brâncuș. La 90 de ani*, Bucarest, 2019.

## SOMMAIRE

Avant-propos.....	5
Abréviations .....	9
Oliver J. Schmitt, <i>100 ans de recherches sud-est européennes en Roumanie</i> .....	13
Andrei Pippidi, <i>L'Orient latin dans l'œuvre de Nicolas Iorga. Une refonte de la recherche</i> .....	27
Ovidiu Cristea, <i>The Medieval Black Sea in N. Iorga's Historiographical Works</i> .....	41
Adrian Robu, <i>La contribution de D.M. Pippidi à l'étude des inscriptions antiques</i> .....	51
Andrei Timotin, <i>La place des études byzantines dans l'histoire de l'Institut d'études sud-est européennes</i> .....	65
Simona Nicolae, <i>Scriptores Byzantini. Histoire d'une collection</i> .....	77
Emanuela Popescu-Mihuț, <i>Le Professeur Valentin Al. Georgescu, chercheur de la réception du droit byzantin en Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle...</i>	89
Radu G. Păun, <i>Les Principautés danubiennes et la Slavia orthodoxa balkanique (à l'exception des terres bulgares), XIV<sup>e</sup> – début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Propositions pour un bilan historiographique</i> .....	99
Ioana Feodorov, <i>La civilisation arabe chrétienne, domaine d'intérêt dans les études sud-est européennes</i> .....	133
Viorel Panaite, <i>Studying Ottoman History at the Institute for South-East European Studies: Ion Matei and Mustafa A. Mehmet</i> .....	153

Lia Brad Chisacof, <i>The Part Played by the Institute for South-East European Studies in the Romanian Modern Greek Studies</i> .....	165
Mihai Țipău, <i>Constantin Erbiceanu et l'historiographie grecque dans les Principautés roumaines</i> .....	173
Ștefan Petrescu, <i>The Nineteenth-Century Greek Diaspora in Romania in Cornelia Papacostea-Danielopolu's Work</i> .....	185
Cătălina Vătășescu, <i>Les recherches roumaines de linguistique balkanique</i> ....	195
Zamfira Mihail, <i>Nouveaux défis de la recherche des textes slavons</i> .....	207
Ion Taloș, <i>Quelques moments majeurs d'un siècle d'études roumaines sur le folklore littéraire sud-est européen</i> .....	221
Stelu Șerban, <i>Social Research in South-Eastern Europe. The Institute for South-East European Studies in the 1960s</i> .....	245
Ligia Livadă-Cadeschi, <i>L'histoire sociale dans les revues roumaines du Sud-Est européen (1914–2017)</i> .....	261
Vasilica Lungu, <i>L'archéologie classique à l'Institut d'études sud-est européennes</i> .....	275
Daniel Cain, Florin Țurcanu, <i>Turtucaia (Tutrakan) 1916. Repères mémoriels et historiographiques en Roumanie et en Bulgarie pendant l'entre-deux-guerres</i> .....	289
Liste des auteurs.....	301